3 1761 08412080 7

HISTOIRE

DE LA

LANGUE ANGLAISE

TOME II

LIBRAIRIE ARMAND COLIN

DU MÊME AUTEUR

Histoire de la Langue Anglaise : Tome I : *Des Origines à la Conquête normande* (450-1066). — Un volume in-8° carré, broché.

La E Gar
H8825h

RENÉ HUCHON
Professeur à l'Université de Paris.

HISTOIRE
DE LA
LANGUE ANGLAISE

TOME II

De la Conquête normande à l'introduction de l'imprimerie (1066-1475).

263212
14.1.32

LIBRAIRIE ARMAND COLIN
103, BOULEVARD SAINT-MICHEL, PARIS

1930

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Published nineteen hundred and thirty.
Privilege of Copyright in the United States reserved,
under the Act approved March 3. 1905,
by Max Leclerc et Cie, proprietors of Librairie Armand Colin.

PE
1075
H8
t. 2

AVANT-PROPOS

Le but de ce nouveau volume est de passer en revue la période moyen-anglaise, comme le précédent l'avait fait pour l'époque anglo-saxonne. Mais il ne s'agit plus ici d'essayer de donner une vue d'ensemble du sujet : s'il existe en effet une grammaire et une langue anglo-saxonnes, parce que les documents essentiels qui les concernent se répartissent sur deux siècles environ et appartiennent à un même dialecte, il en est tout autrement du moyen-anglais : c'est d'une série de grammaires qu'il faudrait parler maintenant, au fur et à mesure qu'on avance à travers les étapes successives par lesquelles le langage est passé dans le temps et dans l'espace. Chaque siècle en effet apporte dans le moyen-anglais des changements qui varient avec les diverses régions. Le plan d'une pareille étude doit donc être moins que jamais statique, mais, constamment et à la fois, chronologique, régional et dialectal.

Toutefois, nous nous sommes, ici encore, abstenu d'entrer dans une profusion de détails minutieux et parfois douteux. Par sa complexité même, un travail de ce genre est exposé à quelques dangers. Les matériaux qui font l'objet de la recherche ne sont pas d'une certitude absolue ; le texte des manuscrits auxquels on se réfère a pu souffrir de quelques-unes des imperfections humaines, en particulier de l'ignorance, de la négligence et de l'inattention des scribes. Il faut se garder de prendre pour des faits linguistiques de simples fautes d'orthographe. En outre, on n'est jamais sûr, dans les deux premiers siècles surtout, de la date exacte et de l'origine des

formes qu'on étudie : certains documents offrent un mélange d'archaïsmes et d'innovations entre lesquels on doit choisir, non sans quelque arbitraire. Enfin, il n'est peut-être pas exagéré de dire qu'un livre comme celui que nous venons d'écrire est, encore aujourd'hui, en un sens prématuré. Il en présuppose un autre, qui n'est pas de notre compétence, et qui examinerait, si possible, l'origine locale, et surtout la date de la rédaction de tous les manuscrits où nous ont été conservés des textes moyen-anglais. Actuellement, nous n'avons, dans presque tous les cas, que des indications rapides, émanant souvent de spécialistes très compétents, mais qui n'ont jamais été réunies, ni contrôlées, par un examen méthodique et d'ensemble. Il ne serait pas impossible qu'un travail de ce genre, lorsqu'il aura abouti, infirmât certaines des données sur lesquelles repose le plan même de ce livre.

Il s'ensuit que nous n'avons pas cru devoir, dans l'examen des dialectes, pousser les subdivisions régionales à l'extrême et suivre l'évolution de la langue comté par comté, comme on essaie quelquefois de le faire maintenant. Ce sera pour plus tard, si le progrès des recherches le permet. Actuellement, il paraît prudent de s'en tenir aux grandes divisions traditionnelles d'anglais du Nord, du Centre et du Sud, et de grouper les parlers locaux d'après des caractères fortement tranchés, et surtout morphologiques, comme le pluriel du présent de l'indicatif, le participe présent, les pronoms personnels. Il se peut qu'à procéder ainsi, on éprouve quelque difficulté à classer certaines régions contiguës, en particulier celle qui s'étend de Gloucester à Bristol, et dont on ne sait trop si on doit la rattacher aux dialectes du Centre-Ouest ou à ceux du Sud. Mais il est évident que, dans l'état actuel de nos connaissances, plus on multiplierait les subdivisions, plus on éprouverait d'hésitations de ce genre.

Le lecteur s'apercevra aisément que ce travail repose sur une lecture personnelle de tous les documents cités et sur une notation aussi attentive que possible des faits linguistiques invoqués. A mesure qu'on avance vers l'époque moderne, la

bibliographie des études antérieures perd beaucoup de son importance. On ne peut plus s'en rapporter à autrui pour l'examen et pour l'interprétation des documents. Il est cependant un certain nombre de travaux essentiels dont l'absence eût rendu impossible une entreprise aussi vaste que l'a été la nôtre. Nous voulons parler tout d'abord de l'excellente collection des *Early English Texts,* fondée en 1864 par F. J. Furnivall, et aussi des *Scottish Texts,* qui nous ont constamment fourni la matière de notre étude. Il y faut joindre le *New English Dictionary on Historical Principles,* jusqu'à présent unique en son genre par l'immensité de sa documentation. Faute d'un travail plus spécialisé sur l'origine et la date des divers manuscrits, le *Manual of the Writings in Middle English 1050-1400* de John Edwin Wells nous a souvent servi de guide.

PREMIÈRE PARTIE

L'ÉPOQUE DE TRANSITION (1066-1160)

CHAPITRE PREMIER

LA LANGUE DES CONQUÉRANTS

Les résultats de la Conquête, 3-5. — Les origines du français : les *Serments de Strasbourg, la Cantilène de sainte Eulalie,* 5-13. — L'anglo-normand ancien : *Saint Alexis,* Philippe de Thaon, *la Chanson de Roland,* 13-23. — L'anglo-normand récent : *Saint Brandan,* Angier, Gaimar, Fantosme, Chardri, *Boeve de Haumtone,* Waddington, Langtoft, Bozon, *Lettres anglo-françaises,* 23-32. — La fin de l'anglo-normand : J. Gower, 32-35.

Les résultats de la Conquête. — L'homme qui, à la tête d'environ dix mille soldats[1], était venu imposer sa volonté à une nation de près de deux millions d'habitants[2], n'avait rien du fatalisme lassé des Anglo-Saxons. Il croyait à l'action pour l'avoir constamment pratiquée avec succès. D'une nature passionnée, à la fois ardente et souple dans la réalisation de ses desseins, il portait en lui une force de volonté peu commune. A l'âge de sept ou huit ans[3], Guillaume le Bâtard avait recueilli la succession de son père, Robert le Magnifique ou le Diable, duc de Normandie. Sa jeunesse avait connu les pires difficultés : le discrédit de sa naissance, l'anarchie d'une minorité, l'hostilité du roi de France Henri Ier. En 1048, à vingt ans, il avait déjà maîtrisé la rébellion, rasé les châteaux mena-

1. On hésite beaucoup sur ce chiffre. Ramsay, *The Foundations of England,* 1898, vol. II, p. 16-17, n'irait pas au delà de 5 000 hommes ; par contre, les chroniqueurs anciens parlent de 50 000 combattants et de 3 000 navires. Mais Wace dans son *Roman de Rou* (cf. Ramsay, *ibid.*) réduit ce dernier chiffre à 700 environ, tant pour le transport des hommes que pour celui des vivres et du matériel. La contenance moyenne d'un grand navire de l'époque paraît avoir été de 30 à 40 hommes.

2. Ramsay, *Foundations of England,* 1898, vol. I, p. 512.

3. Il était né en 1027 ou 1028, Freeman, *History of the Norman Conquest,* vol. II, ch. viii.

çants, fait du malveillant Henri son obligé, et cette rude école lui avait donné le goût et l'expérience de l'autorité.

Il sut l'exercer en Angleterre avec la même vigueur tenace. Il commença dès 1066, et poursuivit, pendant vingt ans, une véritable révolution dans la distribution des terres. Lui-même s'appropria le domaine royal anglo-saxon. Puis il confisqua les biens de tous les partisans de Harold qui avaient combattu à Senlac, et les répartit parmi ses compagnons d'armes, Normands pour la plupart, veillant à ce que même les plus favorisés reçussent plutôt un grand nombre de « manoirs » épars que de vastes fiefs d'un seul tenant. Les Anglais de naissance qui n'avaient pas pris les armes « furent autorisés à racheter leurs propriétés par le paiement d'une amende[1] ». Mais lorsque, en 1086, dans la plaine de Salisbury, Guillaume, craignant une invasion danoise, fit prêter par ses sujets le serment d'allégeance, il n'y eut pas, sur les 60 000 hommes qui, dit-on[2], y comparurent, « un seul comte (earl) anglais », et, parmi les quelques 1 400 vassaux immédiats (tenants in capite) qu'énumère le *Domesday Book* à la même date, il restait « peu d'Anglo-Saxons[3] », ceux-ci s'étant le plus souvent « médiatisés » pour s'assurer la protection de voisins plus puissants. Pareille substitution de personnes s'était opérée dans la hiérarchie ecclésiastique : dès l'année 1070, Stigand, archevêque de Canterbury, son frère, évêque d'Elmham, et Aethelric, du diocèse de Selsey, étaient dépossédés de leurs sièges, tandis que l'archevêché d'York allait à Thomas, trésorier de l'église de Bayeux, et celui de Canterbury à Lanfranc, abbé de Saint-Étienne de Caen[4]. A la prestation de serment de 1086, il n'y avait plus que le vénéré Wulfstan, évêque de Worcester, qui représentât encore le passé anglo-saxon.

Une lourde main s'était appesantie sur l'Angleterre, transformant son régime politique. Le morcellement, le laisser aller

1. H. W. C. Davis, *England under the Normans and Angevins*, s. d., p. 10.
2. Freeman, *op. cit.*, vol. IV, p. 17.
3. Davis, *op. cit.*, p. 11.
4. Freeman, *op. cit.*, vol. IV, ch. XIX.

d'autrefois faisaient partout place à la vigilance d'un gouvernement centralisateur. Toute révolte, et il y en eut d'importantes — à Exeter en 1067, à York et dans le Nord en 1069 —, était suivie d'une répression redoutable et de la construction de châteaux forts où des garnisons normandes assuraient désormais l'ordre et la soumission. Par l'intermédiaire de la féodalité militaire des « tenants in capite » dépendant entièrement de lui et prêts à répondre à son appel, le Conquérant disposait, avec une sûreté que les Anglo-Saxons n'avaient jamais connue, du « fyrd » indigène aussi bien que des contingents normands. Fidèle à la lettre des lois d'Édouard le Confesseur, qu'il avait promis d'observer, il n'institua pas d'autre impôt que le « Danegeld », mais il le fit percevoir par le préfet de chaque comté, le sheriff, qui, deux fois l'an, à Pâques et à la Saint-Michel, venait à Winchester rendre ses comptes aux barons de l'Échiquier. C'est ainsi que le peuple vaincu fut soumis, pendant plus d'un siècle, de 1066 à 1189, à l'absolutisme de rois étrangers, du Conquérant, de ses deux fils William Rufus (Guillaume le Roux) et Henri I[er], de son petit-fils Henri II, tous autocrates d'une énergie farouche et, sauf Rufus, d'une habileté consommée. Ils se gardèrent bien de détruire l'édifice social que leur avait légué le passé. Mais ils le consolidèrent en lui imposant des cadres nouveaux, en donnant comme chefs à leurs sujets anglais des soldats, des ecclésiastiques, des administrateurs français qui, pendant cent cinquante ans, formèrent une classe à part, une aristocratie dirigeante et exigeante, s'intéressant aux choses de Normandie au moins autant qu'à celles d'Angleterre, et continuant à se servir de leur langue maternelle.

*
* *

Les origines du français. — Il n'y avait guère plus d'un siècle et demi que leurs ancêtres avaient arraché à Charles le Simple, par leurs incursions et par la promesse d'une paix durable, la province où, à partir de 912[1], on les trouve enfin

1. Par le traité de Saint-Clair-sur-Epte.

fixés. Ils sont, par leur frontière orientale, à la limite du Vexin, qui est le commencement de l'Ile-de-France; en entrant à Rouen, à Évreux, à Lisieux, et, quelques années plus tard, à Bayeux[1], ils prennent contact avec une population gallo-romaine, dont l'idiome ne peut leur devenir intelligible que par une longue fréquentation. Mais ils s'adaptent vite à leur nouveau milieu ; leur chef, Hrolfr ou Rollon, a reçu en mariage la fille naturelle du roi ; il a promis de se faire baptiser ; il est attiré par la civilisation qui l'entoure; en vue de sa conversion, le clergé du pays lui a fourni des maîtres. Son fils, Guillaume Longue-Épée, est déjà « Français de sympathies et de goûts » ; en 932, il mate une révolte du parti païen ; on ne parle plus le scandinave dans son entourage, puisque, voulant le faire enseigner à son fils, il dut l'envoyer jusqu'à Bayeux, enclave restée longtemps norroise dans ce pays de France.

La langue que les Normands ont ainsi apprise de leurs sujets est, on le sait, issue du latin. Il ne nous appartient pas ici d'en raconter l'histoire[2]. Mais, comme elle s'introduisit en Angleterre avec l'armée du Conquérant et modifia profondément l'anglais, il faut rappeler brièvement ses origines et les principes de son évolution première.

Comme toutes les langues romanes, qui se sont modifiées dans la tradition orale avant de se fixer par l'écriture, le français est le descendant direct, non pas du latin classique et littéraire, mais du latin populaire ou « vulgaire ». Ces deux formes d'un même idiome s'étaient différenciées d'assez bonne heure. On ne parlait pas dans les campagnes du Latium et de l'Italie comme on parlait, et encore moins comme on écrivait à Rome. Certaines voyelles y avaient changé de timbre. Dès le premier siècle avant Jésus-Christ, Varron témoigne que

1. FREEMAN, *op. cit.*, vol. I, p. 166.

2. Voir sur l'ensemble du sujet F. BRUNOT, *Histoire de la Langue Française*, 6 vol. parus, et, pour le détail, SCHWAN-BEHRENS, *Grammaire de l'ancien français*, trad. O. Bloch, Leipzig; A. DARMSTETER et THOMAS, *Traité de la formation de la langue française*, en tête du *Dictionnaire général*.

les « rustici » prononçaient l'*i* bref ou long comme un *e*, qu'ils disaient *speca* pour *spīca* (épi), *vella* pour *vīlla* (ferme) et, d'accord avec le bas-latin et le roman, *vẹa* au lieu de *vĭa*[1]. Cent ans auparavant, « Lucilius se moque de la prononciation rustique : *Cecilius, pretor* », au lieu de *Cæcilius, prætor*, et, au temps de Cicéron, « les paysans du Latium » continuaient « à prononcer *ē* au lieu de *æ* » avec un son qui devint de plus en plus ouvert jusqu'à l'époque romane. A partir de l'ère chrétienne, ces changements, qui annoncent l'avenir, se font de plus en plus nombreux : Festus, au deuxième siècle, parle du mot « orata, a colore *auri*, quod rustici *orum* dicebant[2] », montrant que la diphtongue initiale *au* tendait à se simplifier en *ō* ; à côté de « la prononciation classique » de *æ* dans *poena*, il existait « une prononciation vulgaire » en *e*, qui a donné *ẹ* en roman, et « qui est attestée par les inscriptions », entre autres exemples par *ceperint* au lieu de *coeperint* en 81-84 après J.-Chr.[3]. La « parenté qui existait déjà en vieux-latin entre *ō* et *u* » se retrouve dans les inscriptions de l'époque impériale où *amure*[4] représente *amore* et *frunte, fronte ;* réciproquement, un *o* tient souvent la place d'un *u* bref ou long : *sulforis* pour *sulfŭris, itero* pour *iterum, notrat* pour *nŭtrit*[5].

1. JURET, *Manuel de phonétique latine,* Paris, 1921, p. 15, n. 1.
2. *Ibid.*, p. 24.
3. *Ibid.*, p. 25.
4. Prononcé *amoure.*
5. JURET, *op. cit.*, p. 308. On peut résumer dans le tableau suivant les principales transformations des voyelles toniques dans leur passage du latin classique au latin vulgaire :

LATIN CLASSIQUE	LATIN VULGAIRE et roman	LATIN CLASSIQUE	LATIN VULGAIRE et roman	FRANÇAIS
ĭ	ẹ	mĭttere	mẹttere	mettre
ŭ	ọ	sŭmma	sọmma	somme
æ	ẹ	cælum	cẹlu(m)	ciel
œ	ẹ	pœna	pẹna	peine

Toutes ces voyelles sont toniques, c'est-à-dire qu'elles portent l'accent latin, lequel frappait en principe la pénultième dans les dissyllabes et, dans les polysyllabes, cette même pénultième quand elle était longue, et l'antépénultième lorsque la pénultième était brève. Il s'ensuit que de très bonne heure en cette langue on vit disparaître dans l'écriture des voyelles immédiatement posttoniques, surtout dans le voisinage de certaines consonnes nasales, liquides ou vibrantes (*l, m, n, r*), souvent appelées « sonantes ». C'est ainsi que *mertum* pour *mĕrĭtum* se trouve déjà dans les inscriptions de Préneste [1], et que *valde* pour *vălĭde* est d'usage courant même en latin classique. En bas-latin, où l'accent était devenu purement expiratoire et détachait par conséquent avec une netteté particulière la syllabe qui en était affectée [2], les atones posttoniques brèves non finales, ne cessant de s'affaiblir, finirent par disparaître en très grand nombre, surtout lorsqu'elles étaient précédées ou suivies de l'une des « sonantes » ci-dessus mentionnées : *sĕmĭta*, par exemple, devint **semta*, frs. *sente ; făllĭta* donna **falta* et plus tard *faute ; ămĭta* devint *ante* (frs. *tante*) et *călămum chaume*, mots dans lesquels la sonante précède la voyelle. Dans l'ordre inverse, *tăbŭla* donna *table, vĕtŭlum* s'abrégea en **vetlum*, où le groupe *tl* se modifiant en *cl*, le mot aboutit au frs. *vieil*. Ailleurs, au contact de consonnes autres que *l, m, n, r*, la voyelle atone se maintint le plus souvent, mais, là encore, des formes comme *nĭtĭdum* > frs. *net, frĭgĭdum, rigidum* > afrs. *freid, reid*, attestent son affaiblissement.

De même, en position atone, la diphtongue *au* à l'initiale d'un mot se simplifie en *a* devant un *u* de la syllabe suivante : *augustum* devenant *agŏstu*, afrs. *aoust ; ausculto* > **ascolto*, frs. *écoute* —, et deux voyelles identiques en hiatus se fondirent en une longue [3], comme dans *coopertum* > *cōpertu*, frs. *couvert ; cohortem* > *coortem* > *cŏrte* > frs. *court* (subst.). Un *ĭ*, même

1. Juret, *op. cit.*, p. 316-317.
2. *Ibid.*, p. 332.
3. *Ibid.*, p. 350-351.

accentué, et placé devant *e* bref ou long « s'est probablement rapproché du timbre de l'*e* suivant, et tous deux ont formé une diphtongue qui a fini par se contracter en *ē : parĭētem* > **pareetem* > *parête* > afrs. *parei(d)* ; *quĭētum* > **quaetum quêtu* > afrs. *quei*, frs. *coi* » ; un *ŭ*, placé devant *u, o, r*, forma diphtongue avec la voyelle suivante, puis disparut s'il était précédé d'un groupe de consonnes : *mortuus* > **mortus* > frs. *mort ; quattuor* > *quattor* > frs. *quatre ; februărius* > *febrărius* dès l'an 60 ap. J.-C. > frs. *février*, tandis qu'après *n*, l'*u* s'est changé en « explosive » : *januarius* > *janvariu-* > *janvier ; ténuem* > *tenve*, afrs. *tenve*[1].

Quelques consonnes latines montrèrent de bonne heure une tendance à s'amuir : *h* en composition et entre deux voyelles identiques s'effaça dans *cōrs* pour *cohors, nīl* pour *nihil, prendo* pour *prehendo ;* même à l'initiale, position cependant plus forte[2], on trouve dès l'époque républicaine *Oratia* pour *Horatia,* et plus tard *abeo* pour *habeo, omo* pour *homo*[3]. C'est pourquoi le bas-latin et le roman ne connaissent plus qu'**onore* pour *honorem, abeo, *oste* < *hostem, omo.* Dans la poésie classique, *-m* en syllabe finale devant voyelle ne protégeait pas contre l'élision la voyelle dont elle était précédée ; elle « se comportait donc en ce cas comme une finale vocalique : *illum ego* se prononçait en trois syllabes comme *ille ego*[4] », aussi ne figure-t-elle plus à l'accusatif roman, au moins en position atone[5] : **onore, *pake, *patre* ont pris la place du latin classique : *honorem, pacem, patrem.* L'autre nasale, *n,* placée devant *-s*, est également tombée, comme le montrent les plus anciennes inscriptions : *cosol* pour *consol, cesor* pour *censor*[6] ; en outre les vibrations glottales de la consonne en voie d'amuissement se

1. Juret, *op. cit.*, p. 162-163.

2. *Ibid.*, p. 332.

3. Sommer, *Handbuch der lateinischen Laut-und-Formenlehre*, Heidelberg, 1902, p. 216-217.

4. Juret, *op. cit.*, p. 214.

5. Elle se maintient en effet dans les monosyllabes accentués, comme *rem* > *rien.*

6. Sommer, *Handbuch*, p. 254.

sont ajoutées à la voyelle brève précédente et l'ont allongée[1] », d'où le roman **mẹ̄se* < *mensem* > afrs. *meis ; trans* > *tras, très*. A partir du deuxième siècle après J.-C., un *b* intervocalique tendit vers la spirante bilabiale *β*, qui a donné *v* en roman : *habere* > *avẹ̄re* > *aveir, avoir ; faba* > *fève*, ce *v* disparaissant d'ailleurs devant *o, e, i* dans quelques inscriptions : *paor, faor, moere* < *pavor, favor, movere*, — et « devant *u, o*, dans le gallo-roman du Nord[2] » : *pavōne* > frs. *paon ; pavore* > afrs. *paour*. Quant aux gutturales *c, g* en syllabe initiale de mot et en position intervocalique, ce ne fut pas avant le bas-latin du VI^e^ siècle qu'elles commencèrent à se palataliser en *kj, gj* devant les voyelles *e, i*, pour devenir ensuite les « affriquées » *ts, dj : centum* > **kentu* > afrs. *cent* (= tsant), *gelu* > *giel* (= djel), *legem* > **lege* (= ledje), plus tard **leye* et afrs. *lei*. Enfin, aux environs du deuxième siècle ap. J.-C., les groupes *sc, sp, st* « développèrent par devant eux une voyelle brève palatale écrite ordinairement *i*, rarement *e*, lorsque le mot précédent ne se termine pas par une voyelle[2] » ; déjà les inscriptions donnent : *iscelesta, ispeculator, istercorius*[3], ce qui devint la règle en roman : *schola* > *escole ; sponsum* > **isposu* > frs. *époux ; statum* > **estatu*, frs. *état*.

On ignore à peu près tout de l'histoire du gallo-roman entre le VI^e^ et le IX^e^ siècle. Mais, en 842, les soldats de Charles le Chauve prêtèrent à Louis le Germanique les fameux serments dits de Strasbourg[4], conservés dans un manuscrit de la fin du IX^e^ siècle[5]. Le texte, qui semble avoir gardé tout son caractère archaïque, nous présente une langue intermédiaire entre le roman et l'ancien français. Elle est peu évoluée, surtout en ce qui concerne les voyelles : l'*ọ̄* tonique est transcrit

1. JURET, *op. cit.*, p. 333.
2. *Ibid.*, p. 157.
3. SOMMER. *Handbuch*, p. 154-155.
4. Voir le fac-simile du manuscrit dans PETIT DE JULLEVILLE, *Histoire de la Langue et de la Littérature française*, vol. I, p. LXXVI (article de F. BRUNOT).
5. F. BRUNOT, *Histoire de la Langue française*, vol. I, p. 142.

par *u* (= ou) dans *amur*, comme en latin vulgaire; l'*au* de *causa* est représenté par un *o* dans *cosa*, l'*ŏ* tonique libre de **poplo* reste dans *poblo*, ainsi que l'*a* en même position[1] dans *fradre* ou *fradra* et dans *saluar* (*sauver*). Seul, l'*ę́* analogique de la troisième conjugaison s'est changé en *i*, sans doute prononcé *ei*, dans *savir* < **sapére* et *podir* < *potére*. Mais le consonantisme y apparaît en pleine transformation, au moins sur un point particulier. Cette sonorisation qui, en bas-latin, n'avait atteint que le *b* intervocalique, s'étend maintenant à toutes les sourdes, à la dentale dans *fradre* et *podir*, et même en position finale atone dans *plaid* < *plácitu*, à la labiale dans *poblo* < **poplo*, à la gutturale dans *sagrament* < *sacramentum*.

Il faut attendre environ un demi-siècle pour trouver, dans la *Cantilène de sainte Eulalie*[2], une image à peu près complète de l'ancien français sous la forme la plus archaïque qui nous soit connue. Les voyelles toniques entravées du latin ou du roman, c'est-à-dire celles qui sont suivies de deux ou de plusieurs consonnes à l'exception d'une momentanée précédant *l* ou *r* (*pr*, *pl*, *br*, *tr*, *cl*, *gr*, par exemple), restent inchangées, tandis que les voyelles toniques libres[3] tendent à se diphtonguer. Devant consonne simple orale[4], l'*a* s'est transformé en *e*, ce qui sera caractéristique de tout le français du Nord : *spede*

1. On sait qu'un *l* ou un *r* suivant une momentanée simple n'entrave pas la voyelle précédente (Cf. Schwan-Behrens, *Grammaire*, p. 34).

2. Cf. F. Brunot, *Histoire de la Langue française*, t. I, p. 142, qui lui assigne la date d'environ 880. Le manuscrit est conservé à Valenciennes, et le texte est donné par Koschwitz, *Les plus anciens monuments de la langue française*. Leipzig, 1902.

3. C'est-à-dire celles qui se trouvent en fin de mot (*me*) ou en fin de syllabe devant voyelle (lat. cl. *via* > lat. vg. *vęa*), ou devant consonne médiane simple du latin (*tale* > *tel*) ou du roman (*męsem* < lat. cl. *mensem* > afrs. *meis*, frs. *mois*). En outre, si une consonne médiane momentanée est suivie d'un *l* ou d'un *r*, la voyelle précédente n'est pas entravée de ce fait (cf. ci-dessus n. 1), pas plus que si, en fin de mot, une voyelle se trouve devant consonne simple elle-même suivie de la voyelle initiale d'un autre mot.

4. Par opposition aux nasales.

< *spada*, *épée* ; *presentede* < *presentata*, *présentée* ; — mais après palatale ou devant nasale, nous rencontrons déjà *ie* : *regiel* < *regalem* (*royal*) ; *pagiens* < *paganos*, *païens* ; *chieef* < *caput* (*chef*) ; *chielt* < *calet* (*chaut*) ; *christiien* < *christianum*. L'ę du roman, issu du latin *ĕ* ou *æ*, est devenu lui aussi *ie* : *cælum* >*ciel* ; par contre, l'ę (latin *ĭ* ou *ē*) est transcrit par *ei* et même par *i* dans *concreidre* < *concrēdere*, *mercit* < *mercēdem*. Une transformation semblable à la diphtongaison de ę est celle de ǫ (lat. *ŏ*) en *uo* dans *buona* < *bona* ; *ruovet* < *rogat*, tandis que l'ǫ (lat. *ō*, *ŭ*) n'accuse encore aucun changement, au moins graphique : *nos* < lat. *nos*. La diphtongue *au* du latin classique, déjà simplifiée en *o* en latin vulgaire, reste telle dans *or* < *aurum*, *kose* < *causa*. L'influence qu'une palatale romane exerce sur une voyelle dont elle est précédée se manifeste dans *coist* < *coxit*, où le *k* contenu dans l'*x* s'est fondu avec l'*o* en développant un *i* et en formant diphtongue. Il en est de même de *faire* < **fagere* < **fakyere*, ainsi que de *pleier* < lat. cl. *plicare*, de *preier* < lat. cl. *precari*, de *seule* < lat. cl. *sæculum* > roman **segulu*, de *fou* < lat. cl. *focum* (*feu*), où, comme dans les mots précédents, la consonne médiale est tombée après s'être sonorisée sous l'influence des voyelles qui l'encadrent. Il est vrai qu'elle subsiste encore dans *presentede* et dans *spede*, mais des formes comme *virginitet* et *honestet* montrent peut-être que le *d* est déjà devenu instable.

La morphologie présente des traits non moins accusés. La déclinaison ne comporte plus que deux cas, l'un pour le sujet, l'autre pour le régime. Au nominatif singulier masculin, l'article est *li*, et les substantifs ou adjectifs prennent en général un *-s* : *li rex pagiens* ; à l'accusatif, ou cas régime, l'article est *lo*, les substantifs ou adjectifs n'ont plus de terminaison : *lo Deo menestier* (le service de Dieu) ; au féminin, l'article est *la*, et le substantif n'a pas de désinence : *la domnizelle*. Au nom. masc. pl., l'article est *li* et le substantif ou adjectif n'a pas d'*-s* final : *li Deo inimi*, tandis qu'au cas régime, l'article est *les*, et le substantif ou adjectif masculins, comme d'ailleurs aussi les féminins, prennent un *-s* qui rappelle les terminaisons *-os*

ou *-as* de l'accusatif latin : *les mals conselliers, paramenz*[1], *les empedementz*[2], *colpes* (lat. cl. *culpas*).

Ainsi, par la diphtongaison des voyelles toniques libres ouvertes[3], par la chute progressive des consonnes médianes intervocaliques et par la survivance de quelques vestiges de la déclinaison latine, la séquence de *Sainte Eulalie* nous permet de noter les traits les plus caractéristiques de l'ancien français du Nord vers la fin du IX^e siècle.

*
* *

L'ANGLO-NORMAND ANCIEN. — Il est toutefois impossible de définir exactement, faute de documents, la nature spéciale du français que parlaient les Normands contemporains du Conquérant. A ne consulter que la vraisemblance, il devait être très proche de la langue de l'Ile-de-France, du « fran-

1. ȝ étant une sorte de lettre double équivalente à *ts*.

2. Lat. *impedimenta*. On voit que, dès la plus ancienne époque, le neutre latin s'est confondu en français avec le masculin.

3. D'après les exemples empruntés à SCHWAN-BEHRENS, on peut dresser le tableau suivant des correspondances vocaliques, en position tonique, du latin classique au latin vulgaire et à l'ancien français avant 1100 :

I. VOYELLES TONIQUES ENTRAVÉES

LATIN		ANCIEN FRANÇAIS			
		DEVANT CONSONNE ORALE		DEVANT CONSONNE NASALE	
CLASSIQUE	VULGAIRE				
a	a	a	vacca > vache.	a	amita > ante (tante).
ĕ	ę	e	septem > sept.	e	ventum > vent.
ē, ĭ	ę	e	dēbita > dette ; mittĕre > mettre.	e	semita > sente.
ī	i	i	scriptum > escrit.	i	quinque > cinq.
ŏ	ǫ	o	fossa > fosse.	o	pontem > pont.
ō, ŭ	ǫ	u, ou	rupta > route.	o	unda > onde.
u	u	ŭ	nullum > nul.	u	alluminat > allumet.
au	o	ǫ	fabrica > *faurga > forge.		

cien », comme on l'appelle quelquefois, et ne présenter encore que peu de particularités dialectales. Le territoire des ducs de Normandie se reliait en effet, vers Pont-de-l'Arche et Vernon, à la région parisienne, et les Scandinaves convertis qui le gouvernaient avaient sans doute appris des clercs et de la popula-

(Suite de la note 3 de la page précédente.)

II. VOYELLES TONIQUES LIBRES

LATIN		ANCIEN FRANÇAIS					
CLASSIQUE	VULGAIRE	DEVANT CONSONNE ORALE		DEVANT CONSONNE NASALE		APRÈS PALATALE	
a	a	e	spada > spede.	ai	amas > aimes.	ie	carum > chier.
ĕ	ę	ie	mel > miel.	ie	rem > rien.		
ē, ĭ	ę	ei	me > mei.	ei	plenum > plein.	iei, i	cepa > cive.
ī	i	i	ripa > rive.	i	finem > fin.		
ŏ	ǫ	uo, ue	cor > cuer.	uo, ue	bona > buona, buene.		
ō, ŭ	ǫ	o, ou	colorem > culour.	o	donat > donet.		
ū	u	ü	tu > tu.	u	unum > un.		
au	o	ǫ	audit > ot.			o	cause > chose.

III. CAS PARTICULIERS

VOYELLES LATINES DEVANT UNE PALATALE						VOYELLES DEVANT u DE SYLLABE SUIVANTE		
Latin classique.	Ancien français.		Latin classique.	Ancien français.		Latin classique.	Ancien français.	
a	ai	braca > braie.	ǫ	uei, ui	noctem > nuit.	a	ou	clavum > clou.
ę	iei, i	lectum > lit.	ǫ	ǫi	vocem > voix.	e	ieu, eu	deum > dieu.
ę	ei	legem > lei.	u	ui	lucet > luit.	ŏ	ǫu	focum > fou. lupum > lou.
i	i	amica > amie.	au	ǫi	gaudia > joie.	au	ǫu	paucum > pou.

tion des villes un idiome plus voisin du français littéraire que des parlers rustiques. Aussi se peut-il que G. Paris[1] et Mall[2] après lui, aient eu raison de dire que ce ne fut pas avant le XII^e siècle « que se sont manifestées entre le langage des Français et celui des Normands certaines différences ». Partant de ce principe pour l'établissement du texte « original » du *Saint Alexis*[3] et même du *Comput* de Philippe de Thaon[4], ils ont éliminé les particularités dialectales, anglo-normandes en l'espèce, que présentent la plupart des manuscrits, et « reconstitué », par une construction de l'esprit qu'aucune réalité ne peut plus contrôler, une langue toute hypothétique, il est vrai, mais que, sans trop d'arbitraire, il est permis de considérer comme très voisine du normand et du francien au XI^e siècle, et de prendre comme point de départ de notre étude. Deux extraits, l'un du *Saint Alexis,* l'autre du *Comput,* nous fourniront les précisions indispensables.

Saint Alexis, st. CVIII, v. 536 :

Onques en Rome nen out si grant leticie
Come out le jorn as povres ed as riches
Por cel saint cors qu'il ont en lour baillie :

Cumpoz, v. 1-8 et 13-22 :

Philipes de Thaün
At fait une raisun
Pur pruveires guarnir

1. Préface à son édition du *Saint Alexis,* Bibliothèque de l'École des Hautes Études, VII, 1872, p. 42.

2. Dans son édition du *Comput,* Strasbourg, 1873, p. 37 : « le normand primitif a dû être très proche du francien. »

3. Dont l'auteur « possible » serait peut-être, d'après G. PARIS, le chanoine Tedbalt de Vernon, et la date environ 1053. Cf. *ibid.,* p. 45 : « Aux yeux de la critique sévère, la *Vie de saint Alexis* est anonyme, et on ne peut même dire si c'est en France ou en Normandie qu'elle a été composée », plus probablement en Normandie, ajoutait Paris, et au milieu du XI^e siècle.

4. Sa famille, originaire des environs de Caen comme l'indique son nom, avait probablement suivi le Conquérant en Angleterre (cf. E. WALBERG, Préface à l'édition du *Bestiaire,* Lund et Paris, 1900). Le *Bestiaire,* postérieur au *Comput,* est, comme lui, dédié à Aélis de Louvain, qui avait épousé Henri I^er en 1121. « L'auteur ne mentionnant pas la mort du roi, il est hors de doute que le *Bestiaire* », et aussi le *Comput,* ont été écrits entre 1121 et 1135 (E. WALBERG, *op. cit.,* p. XVIII).

Ço lour est vis que tiengent Deu medisme ;
Trestoz li pueples lodet Deu e graciet.

st. CIX. — Sainz Alexis out bone volentet :
Poruec en est ui cest jorn onorez.
Li cors en gist en Rome la citet,
E l'aneme en est enz el paradis Deu :
Bien puet liez estre qui si est aloez.

st. CX. — Qui at pechiet bien s'en puet recorder :
Par penitencie s'en puet tres bien salver.
Bries est cist siecles : plus durable atendez.
Ço depreioms la sainte trinitet
Qu'o lui ensemble poissiems el ciel regner [1].

De la lei maintenir.
A sun uncle l'enveiet,
Que amender la deiet,
Se rien i at mesdit
En fait u en escrit....
Or oez sun sermun
Cum le met a raisun.
Icil Deus ki tut fist
E ki tuz jurz veir dist,
Il guart l'anme de tei,
Que il n'i ait desrei,
Qu'ele ne facet rien
U tuz jurz n'i ait bien,
Ne li seit purluigniee
La joie apareilliee [2].

A quelques détails près, la langue de ces morceaux est identique, et fort semblable d'ailleurs à celle de la cantilène de *Sainte Eulalie*. Les voyelles toniques libres y subissent le même traitement : l'*a* latin est représenté par *e* — *volentet, citet, tres, salver* (*Saint Alexis*), *amender* (*Comput*), et par *ie* après palatale : *pechiet* (*Saint Alexis*) ; l'*ę* devant consonne orale ou nasale est diphtongué en *ie : bries, ciel, bien* (*Saint Alexis*), — *rien* et *fieble* dans un autre passage du *Comput ;* l'*ę* donne uniformément *ei : mei* (= *moi*), *veit* (plus tard *voit*), *aveir* (*Saint Alexis, passim*), — *veir* (= vrai), *tei, seit* (= *soit*) dans le *Comput ;* la diphtongue latine *au* aboutit à un *ǫ* dans *povre, lodet* (*Saint Alexis*) et dans *joie* (*Comput*). Les terminaisons *-aria, -oria,* qui nous ont donné *-aire* et *-oire,* sont le plus souvent rendues par *-arie* et *-orie : sacrarie, glorie, memorie* (*Saint Alexis*), *librarie, armaries, necessarie* à côté de *necessaire* et de *cuntraire, essemplarie, victorie* dans Philippe de Thaon. Seule, la repré-

1. *La Vie de saint Alexis*, texte de G. PARIS, dans les *Classiques français du moyen âge,* publiés sous la direction de MARIO ROQUES. Paris, 1921, p. 19. Nous profitons de cette occasion pour remercier M. Roques d'avoir bien voulu relire ce chapitre.

2. Édition MALL, p. 1, et cf. MENGER, *The Anglo-Norman Dialect,* New York et London, Columbia University Press, 1904, p. 130-131.

sentation d'*ǫ* et d'*ǫ* offre quelques différences notables : pour l'*ǫ*, G. Paris adopte dans l'*Alexis* la diphtongaison francienne en *ue* (*pueple, ueil*), sauf devant nasale où il écrit *bone ;* dans le *Comput,* Mall attribue au normand ancien et à Philippe de Thaon lui-même le maintien de la voyelle simple : *poplé, pot* (= peut), *hom.* Quant à l'*ǫ,* G. Paris qui, dans la première édition de l'*Alexis* en 1872, l'avait maintenu (*ancienor, amor*), le transforma ensuite en *ou : lour* (*illǫrum*), *amour, espous,* d'accord avec le son que dénotait cette lettre, tandis que Mall et Walberg pour le *Comput* et le *Bestiaire* de Philippe de Thaon ont partout préféré *u* devant consonne orale ou nasale : *murs* < *mores, amur, umur,* aussi bien que *Rume, sermun, raisun,* en donnant à ce signe la valeur de *ou.* En outre, les consonnes sonorisées restées médianes ou devenues finales ont été plus souvent conservées dans l'*Alexis* que dans Philippe de Thaon : d'une part *volentet, citet, trinitet,* de l'autre : *vide* (= *vie*), *mudez* et *pedre* dans le premier texte, — *atempree* < *atemprede, mue* < *mutam, feeil* < *fedeil* dans le second.

Mais si, au lieu de s'en tenir aux textes « corrigés » par leurs éditeurs, on consulte les manuscrits les plus anciens qui nous soient restés de chacune de ces œuvres : le manuscrit L, ou de Hildesheim, pour le *Saint Alexis,* le Cotton Nero A v du Musée Britannique pour le *Comput* et le *Bestiaire*[1], auxquels on peut joindre le Digby 23 de la Bodléienne pour la *Chanson de Roland*[2], on trouvera dans ces documents, tous rédigés en Angleterre par des scribes anglo-normands entre 1150 et 1170, un état phonétique et grammatical assez différent de celui qu'avaient adopté G. Paris, Mall et Walberg. On en pourra juger, au moins partiellement, d'après les extraits suivants :

Saint Alexis, st. CVIII, v. 536 :

Unches en Rome nen out si grant [ledece

Chanson de Roland, v. 24-36 :

Blancandrins fut des plus saives [paiens ;

1. Suivi par WRIGHT pour son édition de ces deux ouvrages dans les *Popular Treatises on Science,* 1841.

2. Cf. l'édition récente qu'en a donnée J. BÉDIER. Paris, 1921-1922.

Cun out le jurn as povres ed as riches
Por cel saint cors qu'il unt en lur [bailie :
Ço lur est vis que tengent Deu me- [disme ;
Trestut li pople lodet Deu e graciet.

st. CIX. — Sainz Alexis out bone [volentet :
Puroc en est si cest jurn oneuret.
Le cors an gest an Rome la citet,
Et l'anema en est enz el paradis Deu :
Bien pot liez estra chi si est aluez.

st. CX. — Ki fait ad pechet bien s'en [pot recorder :
Par penitence s'en pot tres bien [salver.
Bries est cist secles : plus durable [atendeiz.
Ço preiums deu la sainte trinitet
Que deu ansemble poissum el ciel [regner.

De vasselage fut asez chevaler,
Prozdom i out pur sun seignur [aider,
E dist al rei : « Ore ne vus [esmaiez !
Mandez Carlun, a l'orguillus e al [fier,
Fedeilz servises e mult granz [amistez.
Vos li durrez urs e leons e chens,
Set cenz camelz e mil hosturs [muers,
D'or e d'argent. IIII. C. muls [cargez,
Cinquante carre qu'en ferat carier
Ben en purrat luer ses soldeiers.
En ceste tere ad asez osteiet ;
En France, ad Ais, s'en deit ben [repairer.

Remarquons d'abord que le scribe de l'*Alexis,* comme Philippe de Thaon, garde assez souvent les *ǫ* inchangés : *pople, pot* (= peut), *bone,* et quelquefois même l'*ǫ* devant nasale : *Rome.* Mais ailleurs, et si on considère l'ensemble du poème ainsi que le *Roland,* dans l'immense majorité des cas, l'*ǫ* tonique ou protonique, devant consonne orale ou nasale, est rendu par *u : unches* (= onques), *lur, aluez, ancienur, li jurz, mult, mund* (= monde) et une foule d'autres exemples dans l'*Alexis, — pur* (= pour), *seignur, vus* (et *vos*), *mult, urs, luer* dans le *Roland.* Il s'ensuit que le manuscrit L de l'*Alexis* transcrit par *ui* la diphtongue dérivée du latin *ŭ* + *i* devenue *ǫ* + *i* en roman : *muiller, puing, anguissuse,* et étend cette graphie aux mots où l'*ŏ* latin fut suivi en roman d'un *i* venu de palatale : *anuitet* (de *nŏctem*) et *esluiner* pour *esloignier.* Ce n'est là, en somme, qu'une particularité orthographique des scribes anglo-normands, puisque le son représenté est le même, *ou* dans les deux cas, qu'il soit rendu par *o* ou par *u,* comme

dans le *vos* et le *vus* de *Roland*[1]. Mais il y a plus : de temps à autre dans le *Roland*, très fréquemment dans Philippe de Thaon et constamment dans l'*Alexis*, un *ie* roman, issu de latin *a* après palatale ou d'*ĕ* tonique libre, est simplifié en *e* : c'est ainsi que *Roland* écrit *chens* (*canes*), *chevaler*, *ben*, — le *Comput* : *plenere*, *feble*, *ben*, *ren*, — et l'*Alexis* : *chef* pour *chief*, *pechet* ou *pecet* pour *pechiet*, *chet* < *chiet* < *cadit*, *secles* < *siecles*, *lede* < *liede* < *læta*, *mesters* pour *mestiers*. En outre, on peut déjà prévoir qu'en anglo-normand, cette monophtongaison, qui vient d'atteindre *ie*, s'étendra à d'autres diphtongues et deviendra la caractéristique dominante du dialecte : *ei*, par exemple, subsiste bien dans *feit* < *fidem* et dans *aveir*, mais on trouve *aver* (*Alexis*) ; *ai* se confond parfois avec *ei* : *malveise* et *paleis*, ou bien se réduit à *e* dans *lermes* < *lairmes*. Enfin, s'il est vrai que le normand, contrairement au francien[2], ait continué d'observer la distinction entre les sons nasalisés *en* (ou *em*) et *an* (ou *am*), l'anglo-normand, au moins dans le manuscrit L de l'*Alexis*, semble préférer *am* et *an*, car on y trouve : *ampairet*, *ansemble*, *amfant*, *anditet*, *amperedor*, *ancumbrer*, avec une orthographe qui révèle peut-être le passage de l'*en* primitif à *an*, comme en francien[3].

Le traitement des consonnes présente des particularités très remarquables. La dentale sonorisée, restée médiale ou devenue finale, subsiste assez fréquemment : *vedud* (= vu), lur anames *salvedes*, *lavadures*, *ledece*, *lodet* dans l'*Alexis* ; *cadeir*, *vedeir*, *agut* (acutum), *feid*, *ad parled*, *degred*, *edet* (ætatem), *finet*, *cancelet* dans le *Roland* ; mais elle disparaît déjà dans l'*Alexis* : *muez* pour mudez, *creient* pour creident, *repairasses* pour repai-

1. Cf. *supra*, p. 18.

2. Cf. MALL, *op. cit.*, p. 75 : « C'est une particularité anglo-normande que *en* et *an* restent séparés, tandis qu'ils s'assimilent de bonne heure dans le normand continental. » Mais, pour BRUNOT, *Histoire de la Langue française*, vol. I, p. 321, l'Ouest « est la région où *en* et *an* restent distincts », tandis qu'ils se confondent en francien.

3. La survivance du son *en* dans l'a. mod. *to encumber*, *to impair* semble indiquer que l'anglo-normand ne l'avait pas confondu avec *an*.

drasses, *crier* < crider, et surtout, dans ce même poème, elle est très souvent transcrite par *th* en position médiale : l'*emperethour*, *lethece*, *lothet* (= lodet), et à la finale romane : *cuntretha*, *nethe* (= née), *vithe* (= vie), *sespethe* (= sa spede), *dunethe* (= donede), *absoluthe*, *esguarethe* et beaucoup d'autres participes passés. Il y a manifestement dans cette graphie propre à l'anglo-normand une influence de la langue indigène. En outre, on sait que « dans les parlers français de l'Ouest[1] » et en picard, le *c* guttural a persisté devant *a*. Il en est probablement de même dans l'*Alexis*[2] : *canuthe* (= chenude), *cambra* (= chambre), *carn* (= charn), *capes* (= chapes), *cantant* (= chantant), *cancelers* (= chanceliers), *cartra* (= chartre), *parcamin ;* dans le *Roland* : *cambre*, *car* (= char), *cancelant*, *cargez*, *capele*, *escange*, *campiuns*, *calengez ;* et quelquefois dans le manuscrit Cotton de Philippe de Thaon : *caels* (= catulos), *castes* pour chastes, *caruine* pour charuigne. Et non seulement devant *a*, mais encore devant *o* < *au* et devant *e*, l'*Alexis* préserve le *c* : *cose*, *coisir*, — *blance*, *vocet* < vocati, *pecet* à côté de *pechet*, *colcer*[3], — en donnant sans doute à cette consonne la valeur de *tch* qu'elle avait en picard[4]. Un dernier trait fort curieux du consonantisme de l'*Alexis* de Hildesheim, et, à n'en pas douter, du dialecte anglo-normand, c'est l'instabilité de certains sons mouillés ou nasalisés venus du français : l'*l* double de *baillie*, par exemple, se réduit à la simple liquide : *bailie*[5], *muiller*, ou même *muiler*, *fille*, mais aussi *filie*, *conseilers* au lieu de *conseilliers ;* de même, la combinaison *-gn-* rencontre déjà, semble-t-il, de la résistance outre-Manche, car elle se simplifie en *-n-* dans *seinor* (= seigneur), *linage* pour lignage,

1. Brunot, *op. cit.*, p. 310 et 320.

2. A moins que le scribe ait transcrit par *c* devant *a* le son *tch* mentionné plus bas. Mais l'anglais, à côté de mots en *tch* tels que *chamber*, *challenge*, *champion*, etc., a aussi conservé des mots en *k* : *cat*, *car*, *cape*, qui sont assurément dus à une influence normande ou picarde agissant par l'intermédiaire de l'anglo-normand.

3. Cf. par contre *kers filz* au v. 136.

4. Brunot, *op. cit.*, p. 310.

5. Déjà très près de la prononciation a. mod.

cumpainie pour compaignie, et, dans le *Roland*, *seinét* (= saigné).

Il n'est pas nécessaire de s'étendre sur la morphologie de ces textes, parce qu'elle n'a en rien influencé l'évolution ultérieure de l'anglais. Il suffira de noter que, dès la première période de l'histoire de l'anglo-normand, une tendance apparaît à simplifier à l'extrême la déclinaison en confondant le cas régime avec le cas sujet. A côté de l'*-s* du nom. sg. masc. que le manuscrit L de l'*Alexis* conserve dans : *bries est cist secles* et dans *cil saintismes hom*, on rencontre des formes d'accusatif employées au cas sujet, dans les substantifs : *li Deu serf* (= sers), *li apostolie*, et surtout dans les participes passés : *guarnit* pour guarniz, *turnet* pour turnez. Les verbes ont souvent leur première personne pl. ind. pr. en *-uns, -ums : devuns, dununs ;* l'imparfait hésite entre *-eit* et *-out : deveit* dans l'*Alexis*, *chaçout* et *apelouent* dans Philippe de Thaon ; le subjonctif présent se termine très fréquemment en *-ge*[1] *: moerge* (que je meure), *que m'en alge* dans le *Roland*, *nos tolget, quergent, tengent* dans l'*Alexis*.

A lire ces premières œuvres composées ou transcrites en Angleterre, on est frappé d'y rencontrer tant de vocables qui, plus tard, sous leur même forme anglo-normande, s'introduiront dans le moyen-anglais. Ce sont, rarement d'ailleurs, des tournures qui seront empruntées et traduites, comme : « pour le ton cors », « n'en est nient à dire » (le « there is namoore to seye » de Chaucer), « puis laisse ester la beste » (notre « let it be » d'aujourd'hui encore). Beaucoup plus souvent, ce sont des mots isolés qui, suivant les sujets traités par les poètes, appartiennent à la langue de la religion et de la guerre, du droit et de la politique, de la civilisation ou de la morale. Citons dans le vocabulaire religieux: *alter, angeles, apostle, baptisterie, beneisun* (a. mod. benison), *creature, deitet* (a. mod. deity), *divins* (a. m. divine), *encensers* (a. m. censer), *escripture, espiriz, glorie, glutun, lecherie, humilitet, merveille, miracle,*

1. Ce que MALL (*op. cit.*, p. 109) appelle « les formes étendues en *-iam* ».

oraison (a. m. orison), *palmes, paradis, pelerin, penitence, pietet, reliques, temple, trinitet, virgine,* — parmi les adjectifs : *cuveitus, fraiele, glorius, leprus, palasinous* (cf. a. m. palsy), *parfite, perdurable,* — et comme verbes : *preier, salver*. Dans l'épopée guerrière du *Roland* se trouvent : *aventure, barge, bataille, brant, castel, enemies, galies, gunfanun, herberges, host, muntaigne, reconuissance, rereguarde, sumer, targe, ventaille,* — beaucoup de verbes : *aguaitier, ariver, asembler, blasmer, croisir* (a. m. to crush), *cunfundre, cunquere, cuntrevaille, encuntrer, esmaier* (cf. a. m. dismay), *faillir* (et même *senz faille* dans le *Bestiaire*), *guaster, hurter, recesser, repairer, returner*. Ailleurs, la langue du droit et de l'administration est largement représentée : parmi les substantifs — *bacheler, barun, bailie, bricun, cancelers, cartra* (a. m. charter), *chalengement, chapitles, chief, conseiler* et *conseil, contrethe, damage, deces, enca* (a. m. ink), *eschipre, esquier, felunie, fiz, heirs, le hu et le cri, letres, linage, mercit, message, murdrie* (a. m. murder), *nevold, nobilitet, pais, parage, parçuner* (a. m. partner), *parlement, parenz, ses pers, plait, peines, pleges, poples, reialme, report, richeise, seel* (a. m. seal), *serganz, spouse, sumunse, terme, traitre, tresor, ure* (a. m. hour), — parmi les adjectifs et les verbes : *de bon aire, alienes, apertes, bref, caitive, commune, entrechanjablement, estable, estrange, gentil, leial, povre, precious, veire ; acater, acunter, agravet, aluet, ampairer, anditet, ancumbrer, apeler, aturner* (a. m. attorney), *atemprer, claim, clamer* (a. m. I claim), *demener, deservi* (= deserved), *desturber, esmer* (a. m. to aim), *gereduner, graanter* (= approuver), *guverner, losengier, preiser, purchacier, quasser* (a. m. to quash), *receivre, recorder, recuvrer, regner, remaindre, reprover, requere, reveler* (= se révolter), *revenger, servir, targer* (cf. a. m. to tarry), *traitier, trespasser, trover*. Des objets de luxe ou des passe-temps sont désignés par : *bucle, cambre, cape, ciclatun, curtine, degret, escarbuncle, estage* (= palais), *estal, falcun, feste, flurs, gemme, guarnementz* (a. m. garments), *gule, juglerie, leuparz, mantel, marbre, maisnede, menestrels, nusches* (a. m. an ouch), *ornement, paleis, palefreid, pris, relef, table, tabur, viande*. Non moins fréquents sont les termes abstraits

exprimant des idées morales, des noms comme : *achaisun, asuagement, avisiun, bunte* (a. m. bounty), *chere, colur, cure, deintet, dolur, eschar* et *escarnir* (a. m. scorn), *corage, fundement, guise, honur, los, memorie, poverte, par maistrie, novele, raisun, semblance, sujurn, presse, vilanie, voiz ;* — des adjectifs tels que : *amiable, anguissus, cler, cointe* (= qui connaît), *cuvert, desirrus, dolerus, joiuse, languerus, pensif, tendre ;* — quelques verbes enfin : *astenir, cesser, conforter* et *desconforter, converser, departir, deseivrer, drecer, duter* (= craindre), *eschevelede, furmer, guaimenter, medler*[1], *plaindre, purpenser, remaindre, remembre*[2], — et de rares mots invariables : *a ! las ! a gret* (a. m. agree), *assez*[3]. Conséquence linguistique de la conquête normande : ce sont les couches les plus élevées du vocabulaire, et comme une aristocratie de mots anglo-normands, employés par les vainqueurs dans la vie journalière, qui s'imposeront peu à peu à l'idiome des vaincus.

*
* *

L'ANGLO-NORMAND RÉCENT. — Il n'est pas possible, dans ce chapitre qui ne considère l'anglo-normand que dans ses rapports avec l'anglais, d'examiner en détail les multiples particularités qui caractérisent ce dialecte à partir du XIII^e^ siècle, et de tenir compte de tous les textes, très nombreux et très variés[4], par lesquels il est représenté. On devra se borner à plusieurs œuvres prises parmi les plus importantes et à quelques vues d'ensemble.

Si, depuis la Conquête jusque vers 1150, le français d'An-

1. Pour *mesler* < *misculare*. Ce changement de *s* en *d* devant *l* est particulier à l'agn.

2. D'où le composé agn. *remembrance*.

3. Auxquels on peut ajouter des substantifs d'espèces diverses : *brace* (= les bras), *buele* (a. m. bowels), *cue* < *cauda, cuntenance, faiture, figure, funtaine, jointure, rai, turtrele, venim, vis*.

4. Voir l'excellente bibliographie de J. VISING dans son petit manuel sur l'*Anglo-Norman Language and Literature*, Londres, 1923.

gleterre, tout en évoluant, présente néanmoins une grande stabilité, à partir du commencement jusqu'au milieu du XIII^e^ siècle s'étend une période de transition où s'aperçoivent déjà les signes d'une décadence qui s'accuse fortement vers 1250 et se précipite au cours du XIV^e^ siècle. Appartiennent à l'époque intermédiaire (1150-1250) le poème anonyme de *Saint Brandan* composé vers 1120, transcrit à la fin du XII^e^ siècle dans le manuscrit Cotton Vespasian Bx[1] et la *Vie de saint Grégoire* par le Frère Angier, moine de Sainte-Frideswide à Oxford, dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale[2]; autour de l'année 1250 se groupent : *Lestorie des Angles* par G. Gaimar dans le Royal MS. 13 A-XXI du British Museum[3], d'ailleurs écrite un siècle auparavant, la *Chronique* de Jordan Fantosme dans le texte conservé à la bibliothéque de la cathédrale de Durham[4], les trois poèmes de Chardri : *Josaphaz, la Vie des Set Dormans* et le *Petit Plet* dans un manuscrit du Musée britannique[5], le poème anonyme sur *Boeve de Haumtone* dans le manuscrit Firmin Didot, ou texte D[6]. A partir de 1300 s'échelonnent : une seconde version du même *Boeve* conservée à la Bibliothèque nationale (texte B) et rédigée, comme la première, en Angleterre vers 1300, le *Manuel des Pechiez* de William of Waddington dans le manuscrit Harleian 273 (environ 1300)[7], la *Chronique* de Pierre de Langtoft d'après le Cottonian MS. Julius A. V (1307)[8], les *Contes moralisés* de Nicole Bozon du manuscrit Gray's Inn 12 (vers 1350)[9],

1. Édité par H. SUCHIER, *Romanische Studien*, I, 1875.
2. Éd. P. MEYER, *Romania*, XII, 1883.
3. Dans la collection du Master of the Rolls, 1888.
4. *Ibid.*, 1886.
5. Éd. JOHN KOCH, *Altfranzösische Bibliothek* I, Heilbronn, 1879.
6. *Der Anglonormannische Boeve de Haumtone*, éd. A. STIMMING, *Bibliotheca Normanica* VII, Halle, 1899. Ce volume contient les deux textes B et D.
7. Éd. F. J. FURNIVALL, *Early English Text Society*, vol. 119, 1901.
8. Éd. TH. WRIGHT, *Rolls Series*, 1866.
9. Publiés par L.-T. SMITH et P. MEYER, *Société des anciens textes français*, Paris, 1889.

et enfin l'instructif recueil de *Lettres anglo-françaises* (1265-1399) publié par F. J. Tanquerey[1].

Prenons comme termes de comparaison un extrait parallèle du *Boeve* de 1250 et de celui de 1300, auquel nous joindrons un passage d'une lettre écrite par Godfrey Giffard, évêque de Worcester, à Édouard Ier entre 1275 et 1278:

Boeve, éd. Suchier, p. 48-49 (texte D), [v. 1210-1221.

« Par deu ! » dit-il, « Brandon, ben [estes encontré,
quant de si bon esveske estes ordiné,
ben resemblet prestre lettré. »
A dunc vint Gauter tretut reposé,
vistement chivachant sur sun destrer [preysé.
En haut escrie : « Boves, entendez,
eyens ke vus passez, pendu serrez. »
« Vassal », dist Boves, « jeo loe que [vus retornez
e pernez vostre uncle od vus, a mey- [son li portez,
ke il est prestre de novels ordinez ;
si vus venez plus prez, si me eide dé !
jeo vus frai son dekene de mon branc [asceré. »

Ibid. (texte B).

« Par deu ! » dyt a Bradmund, « bien [vus est encountré,
quant de si bon evesque estes ordiné,
bien vus resemblez un chapelyn [lettré. »
A donk vynt Graunder tretut en- [leessé,
trenchaunt quarel en poyn, sur son [destrer prisé ;
en haut se escrie : « Boefs, entendez,
einz ke jeo mangue, en haut pendu [serrez. »
« Vassal », ceo dyt Boefs, « jeo lo ke vus returnez
e pernez vostre uncle, a meysoun le [portez,
car il est prestre novel ordiné ;
e si vus venez plus pres, si me eide [la mere dé !
jeo vus fray son dekene ov moun [braunc asceré. »

Recueil de Lettres anglo-françaises par F. J. Tanquerey, p. 18:

Cher sire, nous vous merciom de tut nostre quer de vostre bone veneson qe vous nous donastes et de touz autres biens e honours dount nous sumus e avom este tuz jours sustenuz. E pus ke Deus, sire, nous ad desturbe par la goute qe nous greve si fort, la souwe merci, qe nous ne pooms a ceste assemble venir ne fere nostre dever au profist du Reume, com nous dussom, nous vous enveyoms nostre cher clerc e procuratour, mestre Gyllame de Chyryntone, a fere qant qe nous pussoms fere si nous

1. Paris, 1916 (thèse de Sorbonne).

hii fussoms. Dount, douce sire, ne vous desplese nostre absence quant a ore pur nostre nounpouer, qe vousist Deus qe nous vous fussoms en tel estat de cors en eyde, com nous le sumes de volunte. A Deu, sire, de vostre estat vous meynteygne longement en bone sauncte.

La ressemblance de ces textes, surtout du premier (*Boeve D*), avec ceux qu'on a étudiés plus haut est manifeste. La même simplification d'*ie* en *e* s'y remarque : *ben*, *Gauter*, *destrer* dans Boeve D, *destrer* dans B, et la même confusion d'*ai* avec *ei* : *meyson* du texte D, *fere*, *mestre*, *desplese*, *eyde* dans la lettre de l'évêque Giffard. Mais on constate en outre maintes innovations et beaucoup d'inconséquences.

L'un des traits par lesquels l'anglo-normand récent commença à se distinguer nettement de l'ancienne langue des Conquérants fut l'amenuisement, ou même la suppression, des voyelles atones et du second élément de la diphtongue *üi* < *ui*. On en trouve un exemple à l'époque, sinon de la composition, au moins de la transcription du *Saint Brandan*, c'est-à-dire vers la fin du XII^e^ siècle : *fusun* s'y rencontre à côté de *fuisun*, avec *u* pour *ui* en syllabe protonique, et de même dans Angier en 1214, *nut* a remplacé *nuit*. Dans le groupe des manuscrits datés d'environ 1250, ces cas de monophtongaison se multiplient : *nut*, *Saveur* et *busson* dans Gaimar ; *nut*, *ut* (= huit), *celu* (= celui), *ennu*, *dedut*, *pussant*, *pramis* (= promis), *fra* et *frium* (= fera et ferions) dans Chardri ; *angusse* pour *anguisse*, *dener* pour dîner, *breser*, *chival*, *chimin*, *alé* au féminin dans le *Boeve D* ; et au XIV^e^ siècle : *destiné* (comme substantif), *paen*, *vuder* (= vuider), *dedut*, *fuez de ci*, *debruser*, *pus ke*, *tusun* (= toison), *en milu la cité*, *luser* (= luiser), *velein*, *presoun* (= prison), *maveis* (= mauvais), *Deu vus save*, *frum* (= ferons) dans le texte B ; *pus* au lieu de *puis*, *savage* et *parceuerez* dans William of Waddington ; *pussaunt*, *destrute*, *fute* (= fuite), *pusnez*, *puson* (= poison), *saver* dans Langtoft ; *savent* pour *sauvent*, *nut*, *fruz* et *fra* dans Bozon ; *condut*, *destrure*, *pus ke*, *savement* (= safely), *motié*, *reume* (= reaume), *la glise* concurremment avec *l'église* et *l'iglise* dans les *Lettres anglo-françaises*. Il est possible que, dans ces diverses réductions, l'anglo-nor-

mand ait obéi à une double tendance; dans le cas de la diphtongue *ui*, à cet instinct de simplification qu'il avait déjà manifesté dans le traitement de *ie* et de *ei ;* dans le cas des atones isolées, à l'influence ambiante de l'accent d'énergie anglais qui, mettant en relief les syllabes toniques aux dépens des autres, contribuait à obscurcir le timbre des voyelles qu'il négligeait, et qui, toujours attiré vers l'élément initial des mots, avait sans doute aidé à faire de la diphtongue ascendente *uí* (*nuít*) la diphtongue descendante *úi* (*núit*), aisément réductible à *u* (*nut*).

On se souvient qu'une des particularités distinctives de l'anglo-normand ancien était la représentation constante de l'*o* roman par la graphie *u*[1]. Elle subsiste dans la plupart des auteurs jusque vers 1250; le *Saint Brandan* écrit *flur, plurer, pessuns* et, exceptionnellement, *moult* et *our ;* on trouve dans Gaimar : *resuner, salmuns, corune, hure, traitur ;* dans Fantosme : *cuardie, recunter, confusiun, amur ;* dans Chardri : *labur, duna, cunte, mesun ;* dans *Boève* D : *dunc, sun, vus,* à côté, il est vrai, de *conseil, conté, encontré,* hésitation plus marquée encore dans le manuscrit d'Angier, où la préférence est donnée aux deux graphies *o* et *ou : amor* et *amour, sarmon* et *amonte, pitous, pretious, angoissous*. Mais, vers la fin du XIII[e] siècle, et tout d'abord dans le texte B du *Boeve,* on observe un accroissement extraordinaire des formes en *ou,* surtout devant nasale : *encountré, meysoun, dount, doun,* et d'ailleurs *reisun, par Mahun, soun parentez, noun, confounde,* — généralisation à laquelle ne participe pas William of Waddington, mais que Langtoft pratique constamment : *noumbre, Loundres, respounse, noun age, souccour,* — Bozon et les *Lettres* moins fréquemment : *countours, respounderont, grevouse,* à côté de *meson* et *pessons,* — *dount, nous, vous, nounpouer, honour, Roume,* à côté de *nus, curt, parduner, lor* et *honor*. Il n'y a sans doute là qu'une complexité orthographique représentant le même son de *ou,* mais il est curieux que cette innovation se rencontre surtout

1. Cf. *supra,* p. 18.

devant *m, n,* position dans laquelle la voyelle primitive *o* a, dans l'anglo-normand du XIII^e^ siècle, perdu sans doute beaucoup de sa nasalisation et reçu en conséquence un allongement compensatoire[1]. Par un développement parallèle, la voyelle *a* devant nasale, restée intacte jusque vers 1250 : *ensample* dans *Saint Brandan, penance* dans Angier, *covenanz* (Gaimar), *nuisance* (Fantosme), *pussant, remanant, Alisandre* (Chardri), *chivachant* (*Boeve* D), est le plus souvent transcrite *au* à partir de *Boeve* B *: tranchaunt, braunc, saunz, avaunt, combataunt, Haumtone, — graundur,* mais aussi *penance* dans Waddington, — *pussaunt, comaunder, launde, chalaunge* dans Langtoft, — *blaunche, affiaunce,* mais aussi *trance* et *durance* (Bozon), — *sauncté, Irlaunde, marchaunz, chaunceler,* et même *Maudeleyne,* aussi bien que *Madeleyne* et *commandé* dans les *Lettres anglo-françaises.* Ici, comme déjà en anglo-saxon, l'*a* placé devant nasale s'est assombri et sans doute allongé par suite de l'abandon partiel de la nasalisation : c'est ce son nouveau que l'anglo-normand, entre 1250 et 1300[2], commence à exprimer par *au* devant *m, n,* produisant ainsi les finales en *-oun, -aun,* tout à fait inconnues à sa période ancienne[3].

Le dialecte des Conquérants n'est plus, à cette époque, en état de poursuivre une évolution indépendante, à l'abri des

1. On remarquera que la terminaison *-on* (de *confusion* par exemple) avait dès le XII^e^ siècle en francien le son que nous lui connaissons encore, tandis que l'orthographe et la scansion m. a. de *confúsioùn* indiquent, pour la finale, une valeur très différente, semblable en fait à celle du mot anglo-normand.

2. Les premiers exemples datés seraient de 1266, d'après MENGER, *The Anglo-Norman Dialect,* p. 47, citant STÜRZINGER, *Orthographia Gallica,* p. XXXIX.

3. Pour MENGER (*ibid.*, p. 69), le développement de *o* en *ou* devant *n* n'a rien de comparable à celui de *a* > *au* en même position. Il est certain que la finale agn. *un* avait déjà la valeur phonétique de *oun,* mais l'emploi constant et nouveau de cette graphie à partir de 1250 semble indiquer que le son nasal bref ancien s'était allongé sous l'influence de la prononciation anglaise qui tendait à éliminer les nasalisations (cf. *supra,* p. 20) et à transformer le timbre des voyelles les précédant. On ne peut guère manquer d'être frappé par le parallélisme des deux développements.

influences étrangères. Entouré de tous côtés par la langue indigène, il tend à s'assimiler à elle dans le traitement des nasales et par le rôle, d'ailleurs modeste, qu'il laisse prendre à l'accent tonique[1]. Des écrivains, qui se font volontiers chroniqueurs des choses anglaises, empruntent aux annales de leur pays d'adoption les termes historiques consacrés : c'est ainsi que Gaimar nous parle d'*uhtlages,* de *wesheil* et de *drinchail,* de *wardeins* et de *welcume,* d'un *esterman,* d'un *burc,* et même d'un *pere en lai*[2]. Fantosme mentionne les *eslingurs,* Langtoft l'*herd de la Nove Forest,* un *wardayn,* et le fait de *wayner le wage.* Il n'est pas rare que des expressions mixtes nous surprennent par leur caractère bilingue, comme lorsque Langtoft écrit « son realme of (= od) la purtenaunce », « le droit tryer », « un prive tresoun », « une quite clamaunce », « vestu et seisy », « de la forest l'assise », autant de termes de droit qui sont bien anglo-normands, mais en somme plus anglais que français. D'autre part, la langue du Continent, par sa proximité même, impose à son dialecte d'Angleterre des échanges qui le troublent. Que ce soit le fait de l'auteur ou celui des scribes, nombre d'inconséquences paraissent dues à cette cause : dans Angier particulièrement, l'*oi* francien alterne avec l'*ei* normand (*fei* et *foi, voier* < videre, *proier* < precare), et *gloire* a supplanté *glorie.* Et même si l'on écarte Angier comme suspect d'être trop français, il reste que dans Chardri, à côté de *la dreite veie,* on trouve *voie* rimant avec *joie* et *foiz* avec *croiz ;* dans *Boeve* D *toi,* et dans B *moi* et *rois* aussi bien que *rey ;* dans Waddington *noyre* avec *neire, proye* et *moi* aussi bien que *mei ;* dans Bozon *voye* et *voyr* avec *veir, pessons* et *preie ;* dans les *Lettres anglo-rfançaises* surtout, des formes telles que : *voyrs, foy, roi, foiz, droit, avoir,* et même *la voille* pour la *veille.* De toutes ces constatations il ressort, de façon certaine, que l'anglo-normand du XIV^e^ siècle, attiré par l'anglais d'une

1. Au sujet de l'influence de l'anglais sur l'anglo-normand, cf. l'article de O. H. PRIOR dans *Romania* avril-juin 1923 et sa préface au premier volume des *Cambridge Anglo-Norman Texts,* Cambridge, 1924.

2. Father-in-law.

part, et de l'autre par le francien, ne pouvait manquer de devenir de plus en plus méconnaissable au contact de ses puissants voisins.

Comme dans la période antérieure, le vocabulaire offre des ressources dont l'anglais a su tirer parti de bonne heure. La langue d'Église nous donne : *accidie, almoner, chalice, chancel, chapeleyn, clergie, controversie, coveitise, cuncile, dekene, escoler, freres, furneise, fyole, heremyt, lecheur, letanie, mahomeries, maleiçun, mescreant, mesel, parsone, pelrimage, la paynime* et *paenie, penance, prophecye, psalmodie, publican, pulpit rancur, sapience, sarmon, li mestre se, sepulcre, sorcerie, suffragan, surquiderye, symonie, tropologie* (Waddington), *tumbe, vesture, vikeire* et *vicare, ypocrisie, — espiritel, obedient, pius, seculer, vertuus, — baptizer, magnefier, ordiner ; —* parmi les termes de guerre : *abaundoun, Alisandre, amirail, arblaster, archere, barate, barbecan, blasoun, cave* (= caverne), *champaigne, chevetaigne, engin* (= ruse), *eschermies, espies, estakes, estauncouns, forest, herneis, isle, juste, mariner, medlé, navie* (= flotte), *ostages, peis e trues, penoun, porte coliz, posterne, pruesse, recreant, rescouz, river, sege, soldeiers, soldan, trunchun, vasselage, victorie, — hardy, perillouse, — aduber, bruser, demangler, desplaier, embuschier, randuner, rober* et *roberie, sivre, succurre, surmunter ; —* dans le style du droit et de l'administration : *accessorie, acompte, agarde* (= award), *aire* (= iter), *l'amuntant d'un denier, arbitrement, arson, assetz, aturné, auncesserye, avoueson, awoterie, baillifs, bargaigne, barunie, al baunk le roy, bedel, blemissement, botyler, burgeis, cauteles, chamberlenc, chauncelerie, consanguinité, corune, coroner, cosin, custum, couine, covenanz, cronicle, cuardie, conestable, daunger, defalte, demoure, desloyalté, despensere, destresce, devis, donjouns, dozeyn, durance, duresce, emperyce, emprise, endenture, enditement, engendrure, enquest, enticement, equité, escheker, esclaundre, estatut, esterling, executurs, eychetour, fealtez, à fiance, forester, forfeit, fraunkelayn, fraunchise, gaiole, garennes, gentilrye, gibbet, les menes genz, greuance, issue, jorné, jubilé, justiser, Juys* (= Jews), *justice* (= juge), *leauté, losongeours, Loundrez, mace, manaces, mansioun, matrimoine, mes-*

chefe, mesprisun, messanger, muneie, murdrieres, nigromancie, nobleye, noun age, nuisance, occisiun, parcele, parentage, parliament, pié poudrous, porpos, poeple, poverail, provost, purveance, quarters (de froment), *rascaille, respit, reverence, rybaldie, saisine, senescal, sequestre, sugetz, suyte* (= procès), *partener, pouer, riot, seurté, tenaunz, tenement, tenor, title, treisun, traitur, translater* (= interprète), *tresorye, tricherie* et *tricheres, truaunt, usurer, vadlet, value, vasselage, vavassours, ueniance, vestement, vilayn, viscontes, — baraigne, covenable, cuntençous, foraine, grevouse, inconvenient, la laie gent, le lay fee, liges hum, regal, reversable, tricherus, utraguse, — adrescer, alouer, amercier, averrer, chaufer, se complaindre, conceler, conjurer, convayer, deceivre, deingner, desmembrer, desnyer, despuillier, destreyndre, enfranchir, enhancer, enheriter, enpoverir, enrouler, entailer, escaper, eschivre, escorger* (= to scourge), *especifier, esquasser, estrangler, feffer, forclore, grever, guaigner, meintenir, molester, moustrer, numbrer, otreyer, pruver, purpenser, purveer, refrener, relesser, remaunder, reprover, repeller,* (jeo) *requier, resortir* (= revenir), *respeiter, restorer, reviler, sujorner, trusser ;* — dans le vocabulaire de la vie usuelle et du luxe : *beubelez* (cf. baubles), *beverage, butiler, caroles, carfu* et *carfouke, caudrun, cerveise, chapitre, cheverel, claré, cloke, coffin, cunduit, cyrogen* (= surgeon), *desputeson, druerie, escales, escrivein, escuchoun, especerie, estomach, estor, estrif, fevre ague, fisicien, fleel, frensye, fuail, funtaine, gardin, gastel, gris, groyn, guimple, gyaunt, hakenay, joglere, juel* et *jowel, ju parti, lampe, language, latymer, leisir, makerel, mercer, moustard, nurice, oile, parlance, pavement, pere* et *perrye, philosophre, picher, pleiser, purpre, rubie, runcin, sabelin, salmuns, samiz, saphir, saucer, sesun, soler, soper, sorfet, storie, sustenance, tabard, tassel, taverne* et *taverner, touaille, veneison, vermine, vessel, viniter* (= vintner), *vitaille, — amorous, or burni, crespe, escoymous, feitiz, fresche, jolif, runde, — apparaillier, arayer, atirer, enamourée, s'entredalier, il se enjoie, escomer* (= to scum), *entoumbé, estanchier, floüter, gabber, muser, purveer, ramper, tornayer ;* — enfin, parmi les termes abstraits ou moraux : *anguisse, aquoyntance, fole asotté, avauntour, circum-*

stances, cogitasiun, compareison, confusiun, contempt, delit, desdeign, eese, empreinte, encresce, ensample, escharseté, essai, favele, foison, graundur, ire, labour, memorie, mesaise, monarchye, niceté, norture, plenté, remanaunt, solaz, sotilté, souccour, tempest, trance, trofles (cf. trifles), *variance, — derisorie, enviuse, estordiz, forcible, frele, hahuge, nice, penible* (= painstaking), *pitous, resnable* et *rednable, senglement, severalment, treble, — abrieger, achiever, acumplir, acustumer, apaier, acuinter, assayer, atendez* (= attend), *avancer* (= aider), *burgeoner, desperer, despiser, despleise* (3 sg.), *encresser, entremedler, espaundre, espondre, mover, parfournir, preisier, rebuker, recunter, rehercer, replenir, resigner, resuner, revertir, sercher, surounder, voyder.*

*
* *

La fin de l'anglo-normand. — Des opinions contradictoires ont été émises sur la diffusion du français en Angleterre depuis la Conquête jusqu'au milieu du XIV^e^ siècle. Certains veulent que la langue de la Cour et de l'aristocratie dirigeante, forte de son abondante littérature et de son influence politique et mondaine, n'ait cessé de s'étendre et de gagner même les milieux plus modestes de la population indigène. Pour J. Vising, elle devint « l'idiome courant de toutes les relations d'affaires ». « Peu à peu, écrivait P. Meyer en 1889 [1], l'usage de la langue à la mode se répandit en dehors des familles normandes, si bien qu'au commencement du XIV^e^ siècle, le français était bien près de devenir le langage commun de toute l'Angleterre. » A l'appui de ces affirmations, on cite le témoignage de Ranulph Higden qui, dans son *Polychronicon,* nous dit, vers 1350, que « non seulement les fils des nobles apprenaient le français dès le berceau, mais encore que les paysans (rurales homines), voulant s'assimiler à la meilleure société et se rendre plus considérables, n'épargnaient aucun effort pour se franciser ». On rappelle ce que le même Hig-

1. Dans son Introduction aux *Contes Moralisés* de N. Bozon, p. LII.

den relate de l'enseignement en Angleterre à cette époque : « Dans les écoles secondaires, depuis la Conquête jusqu'à la réforme de John Cornwaile en 1348, ce fut en français que se firent les explications latines et non pas en anglais[1] » ; on insiste avec F. J. Tanquerey[2] sur le fait que, vers 1250, le français tend à prendre pendant un siècle, dans la correspondance politique et judiciaire, la place que le latin y occupait auparavant et que l'anglais n'ambitionnera que plus tard. Mais, aux environs de 1350, on admet un revirement soudain, une sorte d'accès de nationalisme linguistique dû à la guerre de Cent Ans. Sans cela, croit-on[3], « l'anglais, déjà réduit à l'état de patois, se serait éteint peu à peu ». Le monde officiel prend parti contre le français, tout en le parlant encore : pour la première fois en 1362, le Parlement est ouvert en anglais, et il en est de même en 1363 et 1364[4] ; en 1362 aussi, « Édouard III, cédant aux sollicitations de la commune de Londres, ordonne que dorénavant les plaids auront lieu en anglais[5] », et non plus en « lange Franceis qest trope desconue[6] ». Il est vrai que l'emploi du « law French » n'en persista pas moins jusqu'en 1731. Dans l'enseignement, la réforme de John Cornwaile fut reprise par Richard Pencriche, et on sait qu'un fameux passage de Trevisa[7] nous apprend qu'à la date de 1385, les élèves de toutes les écoles d'Angleterre avaient abandonné le français et recevaient leur instruction en anglais.

Mais on hésite à souscrire à cette manière de voir. L'histoire ne procède guère par de si brusques à-coups. Les chan-

1. HIGDEN, éd. *Collection du Maître des Rolls*, 1865 et suiv., vol. II, p. 158-160.

2. *Recueil de Lettres anglo-françaises*, Introduction, p. XI.

3. P. MEYER, *op. cit.*, p. LVII.

4. Cf. l'article de D. BEHRENS, dans F. KLUGE, *Geschichte der Englischen Sprache* (PAULS, *Grundriss der germanischen Philologie*), p. 950-989, Strasbourg, Trübner, 1904.

5. P. MEYER, *op. cit.*, p. LV.

6. J. VISING, *Anglo-Norman Language and Literature*, 1923, p. 23.

7. Le traducteur anglais du latin de HIGDEN, cf. *supra, p.* 32, et *infra*, p. 323.

gements qui paraissent les plus soudains sont, à y regarder de près, préparés par des cheminements prolongés et parfois insensibles. Si le français semble reculer, comme en déroute, vers 1350, c'est que depuis longtemps sa position était minée. Il est probable qu'il n'avait jamais été que l'idiome d'une minorité, d'un cinquième au plus des habitants de l'Angleterre. Il se maintenait, comme langue officielle, auprès des rois, des barons, des évêques, des hauts fonctionnaires et des hommes de loi ; mais, « dès le XII^e siècle, les mariages entre seigneurs normands et jeunes filles du pays conquis » avaient été nombreux ; beaucoup de leurs descendants furent bilingues, comme « Orderic Vital qui, né en Angleterre d'un père normand et d'une mère anglaise, avait appris le français en Normandie et était fier de s'appeler Anglais [1] ». Il paraît vraisemblable qu'au milieu du XIV^e siècle, quiconque s'exprimait encore en anglo-normand avait conscience de se servir d'un idiome artificiel, sans vitalité propre, sans puissance de développement et de survie, en voie de devenir le « français de Stratford atte Bowe » que parle la Prieure de Chaucer, et qu'on ne pouvait plus corriger ni polir qu'en prenant comme modèle le « français de Paris », la langue littéraire du Continent, à l'école de laquelle se mit Gower lorsqu'il voulut écrire « en romance » son immense *Mirour de l'Omme* et ses *Cinkante Balades*. Alors, sauf quelques exceptions, aucune des particularités de l'anglo-normand ne subsiste, comme le montre suffisamment le passage suivant :

Mirour de l'Omme, éd. G. C. Macaulay [2], p. 249, v. 22.225-22.236.

Apres l'Empire le seconde
Pour governer les gentz du monde

1. O. H. PRIOR, art. dans *Romania,* n° 194, avril 1923, p. 167; cf. du même, Préface au premier volume des *Cambridge Anglo-Norman Texts,* 1924, p. XIII.

2. Dans le premier volume des *Complete Works* de JOHN GOWER, Oxford, 1899. Le glossaire de cette édition est une mine de renseignements sur la phonétique des mots d'emprunt français dans l'anglais de la fin du XIV^e siècle.

L'estat du Roy fuist ordiné :
Ly Rois, sicome le livre exponde,
S'il a sa Roialté responde,
Doit guarder toute honesteté :
De sa primere dueté,
Doit sainte eglise en son degré
Defendre, que nuls la confonde,
Et puis doit de sa Roialté
Selonc justice et equité
Guarder la loy dedeinz sa bonde.

Ici, l'*ei* anglo-normand a cédé la place à l'*oi* francien (*rois, loy*) ; l'*o* devant nasale ne se transforme ni en *u* ni en *ou* (*seconde, monde, bonde* [a. m. *bound*]), sauf dans les finales *-our, -ous*[1], *-oun,* fréquentes dans le reste de l'œuvre, où l'on remarque en outre la rareté de la graphie *-aun* et l'emploi constant des terminaisons *-aire* et *-oire,* au lieu d'*-arie* et d'*-orie.* A partir de 1375 environ, l'anglo-normand a cessé de vivre, et les mots que l'anglais enprunte au français passent outre-Manche avec leur forme continentale.

1. *-eur, -eus* du français « de Paris », à partir du XIII^e siècle.

Bibliographie.

ANGIER (Frère) : *Vie de Saint Grégoire,* éd. P. Meyer, *Romania,* XII, 1883. — BEHRENS (D.) : art. dans KLUGE, *Geschichte der englischen Sprache,* Strasbourg, 1904. — *Boeve de Haumtone,* éd. A. Stimming, *Bibliotheca Normannica,* VII, Halle, 1899. — BOZON (N.) : *Contes Moralisés,* éd. P. Meyer et L. T. Smith, *Soc. Anc. Textes français,* Paris, 1889. — BRUNOT (F.) : *Histoire de la Langue française,* Paris, 1905 et suiv. — CHARDRI : éd. J. Koch, *Altfranzösische Bibliothek,* I, Heilbronn, 1879. — DARMESTETER (A.), HATZFELDT et THOMAS : *Dictionnaire général de la Langue française,* Paris, s. d. — DAVIS (H. W. C.) : *England under the Normans and Angevins,* London, s. d. — FANTOSME (J.) : *Chronique,* éd. Master of the Rolls, Londres, 1888. — GAIMAR (G.) : *Lestorie des Angles,* éd. Master of the Rolls, 1888. — GOWER (J.) : *Complete Works,* éd. G. C. Macaulay, Oxford, 1899. — HIGDEN (R.) : *Polychronicon,* éd. Master of the Rolls, 1865. — JURET (A. C.) : *Manuel de Phonétique latine,* Paris, 1921. — KOSCHWITZ (Ed.) : *Les plus anciens monuments de la langue française,* Leipzig, 1902. — LANGTOFT (P. de) : *Chronique,* éd. Th. Wright, Master of the

Rolls, 1866. — MENGER (L. E.) : *The Anglo-Norman Dialect,* New York et Londres, 1904. — PRIOR (O. H.) : art. dans *Romania,* avril-juin 1923 ; *Cambridge Anglo-Norman Texts,* Cambridge, 1924. — *Recueil de Lettres anglo-françaises,* éd. F. J. Tanquerey, Paris, 1916. — *Roland* (*Chanson de*) : éd. J. Bédier, Paris, 1921-1922. — *Saint Alexis :* éd. G. Paris, *Bibliothèque de l'École des Hautes Études,* VII, 1872, et *Classiques du Moyen Age,* Paris, 1925. — *Saint Brandan :* éd. H. Suchier, *Romanische Studien,* I, 1875. — SCHWAN-BEHRENS : trad. O. Bloch, *Grammaire de l'ancien français,* Leipzig, 1900. — THAON (Ph. de) : *Comput,* éd. Mall, Strasbourg, 1873 ; — *Bestiaire,* éd. Walberg, Lund et Paris, 1900. — VISING (J.) : *Anglo-Norman Language and Literature,* Londres, 1923. — WADDINGTON (Wm. of) : *Manuel des Pechiez,* éd. F. J. Furnivall, *Early Eng. Text Soc.*, 119, Londres, 1901.

CHAPITRE II

LA SURVIVANCE DE L'ANGLO-SAXON ET LES ORIGINES DU MOYEN ANGLAIS (1066-1160)

La *Chronique anglo-saxonne,* texte E, jusqu'en 1122 ; ses particularités merciennes : phonétique, morphologie, vocabulaire, construction, 39-46. — Le dialecte du Sud ; le *Psautier* d'Eadwine, les *Homélies* des manuscrits *Bodley 343, Cotton Vespasian D XIV* et *Lambeth 487 :* transformations vocaliques et monophtongaisons 47-50 ; traitement d'*ā* dans les *Lambeth Homilies,* 50-51 ; consonantisme, 51-52 ; affaiblissement des finales atones et changements morphologiques, 52-54 ; importance de la déclinaison faible, 55 ; déclin du genre grammatical et de la rigueur syntaxique, 55-58 ; survivance de la construction anglo-saxonne, 59-60 ; emprunts au vocabulaire normand, 61 ; le *Poema Morale,* 62-65. — Le dialecte Midland et la fin de la *Chronique anglo-saxonne* (1122-1154) : le vocalisme et le traitement de *ā,* 67 ; particularités morphologiques, 68-69 ; le genre grammatical, 70 ; la syntaxe, 70 ; la construction, 71 ; le vocabulaire, 71. — Caractères généraux de la première période moyen anglaise, 72-74.

Loin de se trouver transformé tout d'un coup par l'arrivée de l'armée normande, l'état linguistique de l'Angleterre resta, pendant le demi-siècle qui suivit la Conquête, à peu près ce qu'il était auparavant. Sans doute on entendit dans les rues de Londres et des villes principales comme Winchester, Exeter, Bristol, Worcester, Norwich, Lincoln ou York, parfois aussi dans les campagnes, plus de voix françaises qu'au temps d'Edward le Confesseur lui-même. Mais les bourgeois, dans leur vie journalière, dans leurs discussions politiques et dans leurs relations d'affaires, conservèrent nécessairement leur langue maternelle : tels ceux de Londres auxquels le Conquérant, dès l'année 1066, garantit l'ordre et le respect de leurs

biens par une charte rédigée en anglo-saxon fort correct[1]. En dehors des villes, les petits propriétaires et les paysans perdirent de leur qualité d'hommes libres pour devenir peu à peu les « vilains » des « maîtres des manoirs » normands ou anglo-normands; mais ce fut en leur vieil idiome germanique que s'exhalèrent leurs plaintes contre l'oppression des soldats et des seigneurs étrangers, et contre les rudes corvées qu'entraîna la construction des châteaux forts du Conquérant. Les humbles cures de village ne tentèrent pas l'envahisseur : il laissa le prêche se faire, comme par le passé, en langue indigène, et, dans les monastères eux-mêmes, un grand nombre de moines restèrent fidèles à l'ancien anglais.

*
* *

La Chronique de Peterborough jusqu'en 1122. — A cet attachement à l'idiome national est due la continuation, pendant près d'un siècle après la Conquête, de la *Chronique anglo-saxonne* dans l'un de ses manuscrits les plus importants, celui de l'abbaye de Peterborough[2]. Car le texte de Winchester, si précieux pour l'époque d'Aelfred[3], s'éteint peu à peu

1. Cf. Liebermann, *Die Gesetze der Angelsachsen,* vol. I, p. 486 :

Willelm Kyng gret Willelm bisceop and Gosfregþ portirefan and ealle þa burhwara binnan Londone, Frencisce and Englisce, freondlice. And ic kyþe eow, þæt ic wylle þæt ge beon eallra þæra laga weorþe, þe gyt wæran on Eadwerdes dæge kynges. And ic wylle, þæt ælc cyld beo his fæder yrfnume æfter his fæder dæge. And ic nelle geþolian, þæt ænig man eow ænig þrang beode. God eow gehealde.

William King greets William bishop and Gosfregth town-reeve, and all the citizens within London, French and English, friend-like. And I inform you that I will that ye be entitled to all the laws that were still in the days of King Eadward. And I will that every child be its father's heir after its father's day. And I will not suffer that any man should offer any violence to you. God keep you.

2. Le texte E de Plummer, *Two of the Saxon Chronicles,* Oxford, 1892.
3. Cf. *Histoire de la Langue anglaise,* tome I, p. 273-275.

au cours du XI[e] siècle ; celui d'Abingdon [1] ne dépasse pas 1066 ; le manuscrit de Worcester, ou texte D, s'arrête en 1080 ; seule la *Chronique de Peterborough,* transcrite par un même scribe depuis le début jusqu'en 1122, et poursuivie à plusieurs reprises par divers rédacteurs ou copistes, s'étend jusqu'en 1154. C'est de sa première partie, celle qui va jusqu'en 1122, que nous nous occuperons d'abord.

Elle n'est ni originale ni homogène. Basée sur un manuscrit, sans doute west-saxon, qui allait jusqu'en 1122, elle a été copiée d'une même écriture, à une époque sensiblement postérieure, peut-être vers le milieu du XII[e] siècle, car elle contient des additions relatives à l'histoire du monastère de Peterborough qui tranchent sur le reste par l'incertitude de la langue plus moderne qui y est employée [2]. Mais ce contraste même est une garantie de l'authenticité du texte primitif, assez fidèlement préservé par le scribe malgré le caractère dialectal qu'il devait revêtir à ses yeux, et nécessairement rédigé, entre 1066 et 1122, au fur et à mesure que les événements se déroulaient [3]. Il réflète donc, au moins dans ses particularités merciennes, l'anglo-saxon que, pendant un demi-siècle après la Conquête, on continua de parler et d'écrire à Peterborough, c'est-à-dire dans le Centre Nord-Est [4] de l'Angleterre. Prenons, comme point de départ d'une étude d'ensemble, le portrait de Guillaume le Conquérant, tracé d'une main vigoureuse au moment de sa mort, en 1087 :

1. Le texte C de PLUMMER.

2. On trouvera ces passages aux pages 29 à 33, 35 à 37, 52-53, 65, 71, 115 à 117, 144, 183, 198-199, 202 à 207, 214-215 (sur Glastonbury), 238, 245-246 et 247 de l'édition Plummer.

3. De temps à autre, les réflexions dont l'auteur entrecoupe son récit montrent l'intérêt qu'il prend aux événements contemporains et l'inquiétude que lui inspire l'avenir : cf. p. 217 éd. Plummer, à propos d'Eadgar Aetheling s. a. 1085 : « ac se ælmihtiga God him gife wurþscipe on þam toweardan (but may Almighty God give him honour in the future) ». Cf. encore le portrait de Guillaume ci-dessous.

4. North-East Midland.

Anglo-Saxon Chronicle, texte E, éd. Plummer, p. 219-220 :

Gif hwa gewilnigeþ to gewitane hu gedon mann he wæs, oþþe hwilcne wurþscipe he hæfde, oþþe hu fela lande he wære hlaford, þonne wille we be him awritan swa swa we hine ageaton þe him onlocodan and oþre hwile on his hirede wunedon. Se cyng Willelm þe we embe specaþ wæs swiþe wis man and swiþe ríce and wurþfulre and strengere þonne ænig his foregenga wære. He wæs milde þam godum mannum þe God lufedon, and ofer eall gemett stearc þam mannum þe wiþcwædon his willan. On þam ilcan steode þe God him geuþe þæt he moste Engleland gegán, he arærde mære mynster and munecas þær gesætte and hit wæll gegodade.... Eac he wæs swyþe wurþful : þriwa he bær his cynehelm ælce geare swa oft swa he wæs on Englelande. On Eastron he hine bær on Winceastre, on Pentecosten on Westmynstre, on mide wintre on Gleaweceastre, and þænne wæron mid him ealle þa rice men ofer eall Englaland, arcebiscopas and leodbiscopas, abbodas and eorlas, þegnas and cnihtas. Swilce he wæs eac swyþe stearc man and ræþe, swa þæt man ne dorste nan þing ongean his willan dón. He hæfde eorlas on his bendum, þe dydan ongean his willan. Biscopas he sætte of heora biscoprice and abbodas of heora abbodrice and þægnas on cweartern, and æt nextan he ne sparode his agenne broþor.... Betwyx oþrum þingum nis na to forgytane þæt gode friþ þe he macode on þisan lande, swa þæt án man þe him sylf aht wære

If any one desires to know what manner of man he was or what honour he had, or of how many lands he was lord, then will we write about him as we knew him who have looked on him and sometime lived at his court. That King William whom we speak about was a very wise man and very powerful, and more honoured and stronger than was any of his predecessors. He was mild to the good men who loved God, and beyond all measure severe for the men who withstood his will. In the very place where God granted to him that he should conquer England, he reared a noble monastery and there established monks aud endowed it well.... Besides, he was much revered ; thrice every year he wore his crown whenever he was in England. At Easter he wore it at Winchester, at Whitsuntide at Westminster, at midwinter in Gloucester, and then attended upon him all the men in power over all England, archbishops and suffragans, abbots and earls, thanes and knights. Likewise was he a very stern man and fierce, so that no one dared do any thing against his will. He had earls put in bonds for acting against his will. Bishops he removed from their bishoprics and abbots from their abbacies and thanes he sent to prison, and lastly he did not spare his own brother. Among other things, it is not to be forgotten that he made good peace in this land, so that any man who was himself worth anything might travel

mihte faran ofer his rice mid his bosum full goldes ungederad, and nan man ne dorste slean oþerne man, næfde he næfre swa mycel yfel gedón wiþ þone oþerne.

through the kingdom with his bosom full of gold uninjured, and no man durst slay another, though he had done ever so great a wrong to the other.

A certains traits caractéristiques, il est facile de reconnaître ici l'anglo-saxon tardif des *Évangiles* et des *Homélies* d'Aelfric. Le vocalisme est le plus souvent intact[1], la palatalisation primaire subsistant dans *wæs* et *bær*, la fracture dans *stearc*, la diphtongue et la voyelle longues dans *ēac* et *hwā*, la métaphonie dans *cyng*, *mynster*, *yfel*. La morphologie elle-même, avec ses pluriels corrects comme *abbodas* et *eorlas*, son article défini en *s-* initial : *se cyng*, ses terminaisons verbales : *awritan* et *slean* à l'infinitif, *to gewitane* au gérondif, *ageaton* et *locodan* au prétérit fort ou faible, paraît conforme à la tradition. Mais on observe, d'autre part, un assez grand nombre de désinences affaiblies qui nous rappellent celles du manuscrit Cotton Julius E VII des *Vies des Saints* d'Aelfric[2] : *lande* pour *landa*[3] au gén. pl., *ealle þa rice men* au lieu de *rican* à la déclinaison faible adjectivale, *wurþfulre* et *strengere* au comparatif nom. m. sg., *on þisan lande* pour le dat. sg. du démonstratif (ags. *þissum*), et dans les verbes : *gewilnigeþ* pour *gewilnigaþ*, *lufedon* pour *lufodon*. Ce sont là les premiers indices de transformations à venir.

Il y en a beaucoup d'autres dans le reste du texte. Le vocalisme, bien que régulier dans son ensemble, n'a déjà plus la stabilité d'autrefois. Il offre des particularités merciennes, qui viennent de Peterborough, — lieu d'origine du document. Comme le *Vespasian Psalter*[4], mais beaucoup moins fréquem-

1. Sauf en quelques détails, tels que *æ* pour *e* bref ou long : *gesætte*, *ræþe*, pour *gesette*, *reþe* ; *eo* pour *e* dans *steode* (= *stede*) ; enfin *bosum* pour *bosme*.

2. Cf. *Histoire de la Langue anglaise*, t. I, p. 166-168.

3. Et même *foregenga*, faux génitif fort au lieu de *foregengena*. Cf. au nom. sg. *yrfnume* pour *yrfenuma* dans la charte de Guillaume (1066) citée *supra*, p. 38, n. 1.

4. Cf. *Histoire de la Langue anglaise*, t. I, p. 179-180.

ment, il répond par un *e*[1] bref ou long à l'*æ* west-saxon de palatalisation primaire : *wes* p. 5, aussi bien que *wæs*, *þet* p. 15, *wetere* p. 5, *on West Sexum* immédiatement avant *Eald Seaxum* p. 13, *messa preost* p. 19 ; — *þer*, *cwedon* p. 3, *megþum* p. 13 ; — il tend à la simplification de certaines diphtongues : d'*ie̊* en *e̊* surtout devant *r* et après gutturale palatalisée : *ferde* p. 23 (ws. *fierd*), *Mercum* p. 45, *wærsa* p. 123 (ws. *wiersa*) ; — d'*īe* en *ē*, rarement *ī*, en toutes positions : *geflemdon* p. 15 (ws. *flieman*), *ætewdon* p. 17 (ws. *ætiewan*), *egland* p. 19 pour *iegland*, *aþestrode* p. 17 et *aþistrad* p. 59 (ws. *aþiestrian*) ; — d'*ēa* en *ē* ou *æ* devant une consonne quelconque, et non plus seulement devant *c*, *g*, *h* ou après palatale[2] : *neh* p. 13 (ws. *nēah*), *hæfod* p. 238 (ws. *hēafod*), *gelefan* p. 9 (ws. *gelēafan*), *dæde* p. 67 (ws. *dēade*), *æstan* p. 81 (ws. *ēastan*), *Ædward* p. 93 et *Eadward* p. 95. Il lui arrive de traiter l'*ēa* de fracture comme le faisait le mercien des *Corpus Glosses*[3] en le réduisant à *æ* : *ældormen* p. 19, *ælne* p. 21, *towærp* p. 43, *þærfe*[4] p. 73 ; — et il pousse ces monophtongaisons plus loin que ne l'avait fait aucun dialecte anglo-saxon en simplifiant *ēo* en *e* dans *larewas* p. 21, *bedan* pour *beodan* p. 41, *prestan* pour *prēostum* p. 228, *ben* pour *beon* p. 207[5]. Il garde du west-saxon tardif, dans lequel était sans doute rédigé le modèle suivi par le copiste mercien, la délabialisation d'*y̆* en *i̊* et rarement en *e* : *cining* p. 7 et *cing* p. 9, *dide* p. 23 (ws. *dyde*), *wircende* p. 129, *brigge* p. 244 (ws. *brycg*), *þi* p. 17 pour *þy*, *betined*, à côté de *tremede* p. 181 (ws. *trymede*), *heldan* p. 230 (ws. *hylde*). Comme dans les

1. Beaucoup plus rarement *a* : *cwaþ* p. 23, ou *ea* : *he heafde* p. 23, *feasten* p. 27, *forbearndon* p. 53, *ea* étant probablement équivalent à *e*.

2. Cf. *H. L. A.*, t. I, p. 180.

3. *Ibid.*, p. 177.

4. Quelquefois *e* après *w-* : *wexan* p. 133, *werþ* p. 28, — ou *a* : *gefaht* p. 23, *halfe* p. 81.

5. Avec *o* < *ēo* dans *fower* p. 155, et *eo* souvent écrit pour *e* : *seonde* (= *sende*) p. 135, *feonnas* p. 139, *teollan* p. 219, *geseogene* p. 51. Il est par conséquent probable que des formes comme *seo cyng* p. 249 (s. a. 1120) et *eoton heom* p. 131 (s. a. 998) ne signifient pas phonétiquement autre chose que *se cyng* et *ætton hem*.

West Saxon Gospels[1] et dans Aelfric, *ĕo* après *w* se change en *u* dans *swustor* ou *suster* p. 33 et 23, fréquemment aussi dans *wurþful* et *wurþscipe* p. 219. Les voyelles finales des désinences atones, souvent conformes à celles de l'original (*munecas, biscopas, eorlas, godum mannum*, supra p. 40), sont à maintes reprises transcrites par des graphies dont la diversité même atteste l'affaiblissement : *-an* pour *-um* au dat. pl. : *prestan* p. 228 ; *-es* pour *-as* au nom. acc. pl. masc. : *hames* p. 223 ; *-en* pour *-an* de toute provenance : *ærendracen* n. pl. p. 55, *behaten* à l'inf. p. 142 ; *wurden* p. 114 et *geþingoden* p. 41 au prét. pl. ; *forþen* = *forþon* p. 15 ; *-e* pour *-u* dans nom. sg. *sune* p. 215 et pour *ă* dans *þe* = *þă ealdormen* p. 59, *þere* pour *þæra* p. 29 ; *-ing* au lieu de *-ung* dans quelques substantifs verbaux : p. 214 *on heftninge*, p. 133 *seo scipfyrding*. Mais, qu'il s'agisse de radicaux ou de terminaisons, il n'est pas un seul de ces changements qui vaille pour tous les cas de même espèce relevés dans le texte. Ils n'ont rien de systématique. Ils mènent à des exceptions instructives, et jamais à des règles générales[2].

L'affaiblissement des désinences entraîne des conséquences dont la déclinaison commence à se ressentir. Les masculins faibles gardent très souvent au nom. sg. leur *-a* distinctif, mais ils l'atténuent quelquefois en *-e*, comme le font *time* p. 163, *an oxe* p. 216, et aussi les féminins forts primitivement en *-u* : *hit is sceame* (ws. *sceamu*) p. 216, *coþe* (ws. *coþu*) p. 217. A leur suite, beaucoup de féminins forts à thème long, qui, en anglo-saxon, avaient perdu toute terminaison au nom. sg., s'adjoignent un *-e* analogique : *unþwærnesse* p. 69, *witegunge*[3] p. 23, *forewarde* p. 228, *þeode* p. 247, *hide* p. 216, *lafe* p. 69, *huþe* p. 127, *are* p. 136, *sande* p. 232. Des masculins et des neutres à l'acc. sg. obéissent à la même tendance : *biscop setle* p. 23 (ags. *setl*), *Eadwine cininge* p. 25, *þone*

1. *H. L. A.*, t. I, p. 165.

2. Voir encore la chute d'*h* initial dans quelques mots isolés : *ræfen* p. 77 (= *hræfen*) et *raþe* p. 143 pour *hraþe*.

3. Donnant ainsi une forme allongée aux suffixes primitifs *-nes* et *-ung*.

biscopdome p. 33, *mycelne hearme* p. 192. Au pluriel, les nom. masc. ont souvent une double forme, l'une primitive : *renas, turas* p. 247, *biscopas* p. 210, — l'autre plus récente, du moins en west-saxon et en mercien, car le northumbrien la connaissait déjà[1] : *abbotes* p. 210, *heres* p. 150, *sciperes* p. 169. Plus encore qu'en anglo-saxon, les cadres des déclinaisons s'oblitèrent, ou plutôt les mots semblent se concentrer autour de deux types essentiels, les forts avec nom. pl. en *-es,* les faibles en *-an, -en :* c'est ainsi que le neutre ags. *scipu* devient *scipa* p. 168, *scipo* p. 139 et aussi *scipan* p. 161 comme s'il était faible, que *mynster,* également neutre, donne *mynstras* p. 247 et *mynstres* p. 218, — et que l'on trouve *huses* p. 247, *biscoprices* p. 235 à côté de *biscopricen* et d'*abbodricen* p. 241. D'anciens substantifs forts en *-i* ou en *-u* prennent aussi des formes faibles : *Winceastre leodan* p. 137, *Norþhymbran, West Seaxan, East Englan, Myrcean* p. 24, *twegen sunan* p. 15 (ags. *sunu*), contrastant avec *wudas* p. 223 (ags. *wudu*). La déclinaison adjectivale, déjà fort simplifiée en anglo-saxon, commence à tendre vers l'uniformité : un même *-e* final sert, à l'occasion, pour le dat. sg. fort dans *wiþ hæþene here* p. 67, pour le nom. sg. et pl. faible : *se hæþene here* p. 69 et *þa wise men*[2] p. 131 ; un même accord ne régit plus toujours les adjectifs se rapportant au même substantif, ni les substantifs et adjectifs groupés dans une fonction identique : ainsi le scribe écrira, *He feng to Karles dohter Francna cining* p. 67, laissant l'apposition du génitif *Karles* au nom. *cining,* et, pareillement, il construit : *Engliscne here and Frencisce* p. 209, le dernier mot au nominatif au lieu de l'accusatif, et : *on manige oþre deorwurþe þingon* p. 222, où *þingon* au dat. pl. paraît suffisant pour indiquer le cas, et est précédé d'adjectifs au nominatif ou à l'accusatif. Parmi les pronoms démonstratifs et indéfinis apparaissent des formes nouvelles : *sy ea* (the river) pour nom. fém. *seo ea,* surtout *þe* dans *þe oþer man, þe biscopstol* p. 217-218 déjà connu du nor-

1. Cf. *H. L. A.*, t. I, p. 189.
2. Quelquefois en *æ, a : þa wreccæ men* p. 218, *þa betsta laga* p. 223.

thumbrien[1], *þa* employé comme relatif au lieu de *þe : CC. preosta þa comon,* et enfin *me* < *men* avec sens indéfini dans *me began* p. 243 dès l'année 1110[2].

D'une chronique où il est question d'envahisseurs danois et normands, on peut attendre des emprunts au vocabulaire scandinave et français. En fait, ils sont encore peu nombreux ; pour les uns : *stór* (fort) p. 217, *to heora hustinga* (tribunal) p. 142, *litsmen* p. 169 et *butse carlas* p. 197 (marins), *þærnode* (was deprived) p. 249[3] ; — pour les autres, des noms propres avec leur prononciation de l'époque : *Bærnege* (Bernay) p. 213, *Peitevin* p. 229 s. a. 1094, *Malueisin* p. 231, *Nativiteþ* p. 237, *at þære Bataille* p. 229 (c.-à-d. à Senlac), — et d'autre part des termes de guerre, d'église et d'administration : *wyrre* (guerre) p. 246, *ture* p. 236, *castele* p. 181, *capelein* p. 245, *cancelere* p. 227, *on prisune* p. 243, *acordeden* p. 248. Le genre grammatical qui, en anglo-saxon, était lié aux formes des déclinaisons, participe désormais à l'instabilité de ces dernières : des masculins deviennent féminins : *seo heofon* p. 234 et 247[4], *þære muntan* (ags. munt), p. 248, ou neutres : *þæt mæste dæl* p. 218 ; — des féminins passent au masculin : *þone bur* p. 47, *se fyrdinge* p. 136, *ælces geanfares* p. 249 ; — un neutre au féminin : *on þa gerad* p. 237. L'ordre des mots enfin reste dans l'ensemble ce qu'il était en anglo-saxon. La proposition principale observe l'inversion, comme dans : *þonne wille*

1. *H. L. A.*, t. I, p. 189. — Cet emploi se rencontre à la date de 1086 pour 1087, concurremment d'ailleurs avec *se cyng, se hungor*. Mais on voit que l'indication donnée par le *New English Dictionary*, vol. IX, p. 257, col. 3 : « The *O. E. Chronicle* 1122-31 has for the nom. masc. *se* » doit être corrigée en ce sens que *þe* apparaît déjà sous la plume du premier scribe, vers 1122.

2. Même si la fin de cette annale, qui est de caractère ecclésiastique, date de la dernière période de la rédaction de la *Chronique* vers 1154, il faut avancer quelque peu la première mention de *me* < *men* faite par le *New English Dictionary :* « c. 1175 *Lambeth Homilies*, p. 33 ».

3. S. a. 1119, avant la première citation que donne le *New English Dictionary*, vol. IX, p. 250, col. 2 « *Ormulum*, c. 1200 ».

4. A moins que *seo* ne doive se lire *se*, cf. *supra*, p. 42, n. 5.

we be him awritan (supra p. 40), ou la néglige : *Biscopas he sætte of heora biscoprice ;* la subordonnée[1] qui, dans le même passage, emploie volontiers la position normale du verbe : *þæt gode friþ þe he macode on þisan lande* (ibid.), ailleurs cède, pendant des pages entières[2], à l'attraction de la construction finale : *þurh þone eorl, þe mid unfriþe hider to lande fundode* p. 237, — la principale elle-même s'y laissant entraîner[3] : *se cyng mid ealre his fyrde him togeanes com,* ibid.

*
* *

Le dialecte du Sud. — Si des confins nord-ouest de l'East Anglia, nous passons au Sud de la Tamise, entre Canterbury, Londres et Winchester, nous trouvons quatre documents qui, bien que de date et de provenance indécises, nous donnent une idée assez exacte de l'évolution qui s'accomplissait, entre 1100 et 1175, dans les parlers du Sud[4]. Ces textes sont : d'abord le *Psautier de Canterbury,* dit d'Eadwine — *Eadwine's Canterbury Psalter*[5] —, dont le manuscrit n'est certainement pas postérieur à 1150, puis les quatorze homélies du manuscrit Bodley 343[6], suivies dans l'original d'une version moyen-anglaise de la *Légende de la Sainte-Croix*[7], cinquante autres sermons ou fragments de sermons contenus dans le manuscrit Cotton Vespasian D XIV[8], et enfin le recueil très important des *Lambeth Homilies* publié par Morris d'après le manuscrit Lambeth[9]. Ici, comme dans le fragment de la *Chronique anglo-*

1. Cf. *H. L. A.,* t. I, p. 269.
2. En particulier, p. 226 (s. a. 1091), 227, 228, 231, 233, 236-237, 241.
3. Cf. *H. L. A.,* t. I, p. 256.
4. Le Southern Middle English dialect.
5. Edition *Early English Text Society,* nº 92, 1889, par F. Harsley.
6. *Early English Text Society,* nº 137, 1909, édition A. O. Belfour.
7. *History of the Holy Rood-Tree,* E. E. T. S., nº 103, 1894, éd. A. S. Napier.
8. *Early English Homilies,* E. E. T. S., nº 152, 1917, ed. R. D. N. Warner.
9. *Old English Homilies and Homiletic Treatises,* E. E. T. S., nºs 29 et

saxonne étudié plus haut, nous n'avons pas affaire à du moyen-anglais tel qu'on le parlait réellement à l'époque de la rédaction de ces manuscrits : les textes qu'ils nous ont transmis ne sont pas des originaux, mais de simples copies d'œuvres anglo-saxonnes transcrites dans une langue rajeunie plus ou moins consciemment par les scribes. Aussi, ce qui nous intéresse en elle n'est pas le fonds ancien, qui retarde de plus d'un siècle, mais les innovations, les fautes mêmes auxquelles les copistes se sont laissé entraîner.

Parmi ces documents, le plus ancien et sans doute le plus aisément localisable est le *Psautier d'Eadwine*. Il contient en effet des particularités kentiennes très marquées qui justifient son appellation de *Canterbury Psalter*. Il aime à palataliser en *e* l'*æ* west-saxon dans beaucoup de mots, entre autres : *set* (= *sæt*), *wes*, *þet* p. 1, *fet* (*fæt*) 2, *cweþ* 13, *sprec*, *hegle* (*hægl*) 23 [1], et il s'accorde sur ce point avec les homélies du manuscrit Lambeth 487 [2], tandis que le Bodley 343 et le Vespasian D. XIV restent plus fidèles à la tradition littéraire anglo-saxonne [3]. Il se distingue des trois autres textes par son traitement d'*ǣ* qu'il transcrit non seulement par *e* : *rede* 1, *þiles* 2, *del* 19 [4], mais encore par *ie* : *diel* (= *dǣl*) 127, *hwietes* 147, *sied* (= *sǣd*) 176, *liere* (= *lǣre*) 211, *ondriendum* 150. Il rend souvent *ĕo* par *ĭo*, écrivant *bioþ* à côté de *beoþ* p. 1, *hio* à côté de *heo* 1, *lioht* (lumen) 4, *fioh* 17, *hiorte* 101, — et d'autre part *fiollon* 96, *ic gesio* 5, *fiondum* 5, *þiode* 10, *cnyorisse* 15, *lyo* (lat. *leo*) 21 [5]. Il garde quelquefois l'*ў* du texte original, dans *of*

34, 1867-1868, ed. R. Morris. Les textes copiés sur le manuscrit Lambeth 487 s'arrêtent au n° XX, p. 191. Les suivants sont plus récents.

1. On trouve même *ie* dans *elce diege*, p. 151.

2. Qui écrit : *wes*, *hefde* 3, *efter*, *et* (= æt), *set*, *ber* 5, *beþe* 23, *feder* 53, *ebpel* 25, *elmesse* 7, *weter*, *spec* 129.

3. Cf. A. Napier, Introduction to *History of the Holy Rood-Tree*, p. xlvii : « O. E. *æ* remains as a rule unaltered ; occasionally it appears as *e*, the proportion being about 14 *æ*' s to 1 *e* ».

4. Comme les *Lambeth Homilies*, qui emploient déjà, très rarement d'ailleurs, la graphie *ea* (*leaded* p. 3, *leawede* p. 117) pour indiquer le son *ǣ*.

5. Plus rarement, la diphtongue reste intacte : *beoþ*, *heo* 1, *sweord* 8, —

þan synfullan (dat. pl.) p. 1 et *gefylled* 21, — mais plus fréquemment le transforme en *i*, comme le faisait déjà le west-saxon tardif[1] : *wirchaþ* 6, *geþild* 11, *gemindig* 19, *gefillest* 20, *circum* (churches) 114, *fires* (ags. *fȳr*) 15 ; — ou bien, sans changer le son de la voyelle, il la transcrit par la graphie anglo-normande *u* (= *ü*), également adoptée par le manuscrit Bodley 343 et par les Lambeth Homilies 487, et qui tend à devenir dès le XII^e^ siècle l'un des caractères les plus accusés du dialecte du Sud : *wurcheþ* 5, *gemundige* 6, *gemuclad* (wst. *gemyclad*) 17, *þu abrutedest* (wst. *abrytedest* < ws. *abrītetan*) ; *biduppen* et *scuppend* (ws. *scyppend*) Bodley 343 p. 6, *stude* (wst. *stydè*), *munster* 16 ; *abuggen*, Lambeth Homilies p. 9, *furst* (wst. *fyrst* < *fierst*) 19 ; — enfin, on retrouve, dans ce même *Psautier*, beaucoup plus souvent que dans les trois autres textes, la représentation de ws. *y* par l'*e* des gloses kentiennes[2] : *sengien* (ws. *syngian*) 4, *berien* 5, *hy send*[3] (wst. *synd, syndon*), *deoden* pour *deden* < *dydon* 5, *gemendig* 8, *denede* 83, *drege* (ws. *drȳge*, a. m. *dry*) 108.

Ces différences une fois constatées, essayons de dégager un caractère phonétique commun aux documents que nous examinons. Plus encore que dans le mercien de la *Chronique*, on y observe une tendance à la simplification des diphtongues anglo-saxonnes. Même dans Eadwine, l'*ie* est réduit souvent en *e*, parfois en *i*, avant ou après un *g* palatalisé ou devant un *r* : *ġerde, ongeteþ* p. 2, *heg* (= *hieg*) 59, *herdest* (de *hieran*) 3 ; — *gehirde* p. 3, *oþiwe* 21, *smic* (= smoke) 22, et, sur ce point, le moyen anglais primitif se conformait à une tradition west-saxonne déjà ancienne[4]. De son côté, le Bodley 343 connaît *æ* et *e* : *ærming* (ags. *ierming*) 62, *þes ælde* (ags. *ieldo*) 128, *þu ihærest* 2, —

ou est simplifiée en *e* (*ie*) : *fendes* 92, *oncnewon* 17, *cniewen* 11, *tyen* 50 (cf. *infra*, p. 50).

1. *H. L. A.*, t. I, p. 165.

2. *Ibid.*, p. 172.

3. De même dans Bodley 343 : *send*, p. 24 et dans *Lambeth Homilies* : *unnet* 23, *ibeht* 137.

4. Cf. *H. L. A.*, t. I, p. 153.

mais *ġefenæ* (gen. pl.) 128, *begdon* (ags. *bīegdon*) 4, *ġemþ* 68, *ehte* (ags. *īehte*) 48. Le Vespasian D XIV et les *Lambeth Homilies* emploient surtout *e : ġelpe, amerr* Vesp. p. 5, — *alef* 2, *þe eþ* (ags. *þȳ īeþ*) 6, *ten* 9 ; — *ġefen* (ags. *giefan*) L. Hom. 19, *chele* 33, *ermþe* 115, et exceptionnellement *u : unwurþe* (ws. *unwierþe*) L. H. 49, *nutenu* Vesp. 129, *ruperes* (ags. *rīeperas*) 15. Dans le cas de *ĕa*, certaines graphies du *Psautier d'Eadwine* nous laissent entrevoir la manière dont se produisit l'évolution de ces diphtongues : le second élément, guttural d'abord, se palatalisa sous l'influence du premier, *ĕa* passant à *ĕæ* pour aboutir à *æ* et à *e*. C'est ainsi qu'Eadwine nous donne pour la brève : *beærn* (ags. *bearn*) p. 16, *þæhte* 1, *þu beþærft* 19, *ært* 3 [1], — et pour la longue : *min eægæ* 6, *on deæþe* 16, *ædi* 1 et *eadig* 49, *smægan, læf* 1, *ġære* 21, *on dræme* 81, — parfois aussi *e* dans : *mines hefdes, seþe* (ags. *sēaþ*) 42, *egæn his* 14, *edleneþ* 48. La même dualité de transcriptions s'observe dans le Bodley 343 : *Wældend, astræhte* 62, *æm* et *eam* 66, — *hæfde* (ags. *hēafode*) 10, *dæþ* 64, *rædeste* 130, *hænum* 110, et, d'autre part *biġeten* (pret. pl.) 46, *asmegen* 80, *bed* et *bead*. Toutefois, devant *l* appuyé, ce manuscrit maintient parfois l'*ă* mercien sans fracture : *halden* p. 70, *bi halfes* 16, *aldor* 26. Il en est de même dans les *Lambeth Homilies : we haldet* 7, *alde* 19, et devant *r* ou après palatale : *iġarket, scafte* 59. Mais, là encore, c'est *e* qui domine partout ailleurs : *herm* 25, *bern* 91, *for to ernien* 7, *þerf* 9, *herþan* 93 ; *ġef* 17, *biġet* 31 pour la diphtongue brève, et pour la longue : *nehlechede, ec* 3, *est* (ags. *ēast*) 5, *to deþe* 7, *he asteh* 17, *he iches* (ags. *gecēas*) 97, *þewas* (ags. *þēawas*) 109, *his egan* 121. Une préférence égale pour le son le plus clair caractérise aussi le Vespasian D. XIV, surtout devant consonne primitivement gutturale : *fex* 5, *geseh* 8 ; *beh* (ags. *bēag*) 97, *þeh* 3, *smegen* 1, *egen* 34. Beaucoup plus complexe est le traitement d'*eo*. Pour la diphtongue brève, Eadwine maintient parfois *eo*, ou la réduit à *e : on herte* 4, mais

1. Quelques *a* aussi : *alle, tofallan* 1, *of gatum* 11, — *æ* dans *under scæde* (ags. *sceadwe*) 21, et même *e : selde* < *sealde* 16.

plus souvent la transcrit par *io*[1]; le Vespasian D. XIV connaît à l'occasion *i* et *o: plih* (ags. *pleoh*) 103 et *betwox;* les *Lambeth Homilies,* à côté de *ġeorne* et de *seolf* p. 11, nous donnent une double réduction, tantôt en *e: werkes* 23, *sefene* 27, *feh* 109, *ġerne* 11, tantôt en *o: ġorne, orþe* (ags. *eorþe*) 61, *soþþen* 77. Pour la longue, même complexité chez Eadwine, où l'on rencontre aussi bien *io: fiollon* 96 qu'*ie: cniewen* 11 et que la monophtongue en *e: fendes* 92, *oncnewon* 17, *flegende* 80, *getrewful* 26. Mais ce sont les *Lambeth Homilies* qui présentent la particularité la plus marquée: elles conservent rarement *ēo: freond* p. 17, et préfèrent, comme pour *ĕo,* une double simplification, parfois en *e: lefeste* 87, *idreġan* 29, *bireusian* 13, *larþeu* (ags. *larþeow*) 109, et surtout en *o: frond* 17, *trowfeste* 89, *fowerti* 87, *þro* (ags. *þrēo*) 73, *ower* 29, *to bon, to son* (ags. *bēon, sēon*) 61, *roulich* (ags. *hrēowlic*) 63, *þoues* 143, *douel* 147, *þrostes* 149[2]. C'est là une caractéristique dialectale qui, dans les parlers du Sud, nous éloigne du kentien.

La prédilection des *Lambeth Homilies* pour les voyelles gutturales se manifeste de la manière la plus curieuse et la plus instructive dans le traitement de l'*ā* anglo-saxon. On sait qu'au temps d'Ælfred, un *ă̄* devant nasale se transcrivait déjà par *ŏ*[3], et cette tradition s'est perpétuée dans le manuscrit Lambeth 487, qui nous donne *þe nome* (acc. sg. the name) p. 53. Mais, en outre, cet obscurcissement commence à s'y généraliser, au moins en ce qui concerne l'*ā* en toutes positions. Des graphies comme *þin aore* (ags. *ār*) p. 187 ou comme *þe foage neddre* (ags. *fāg*) 53 révèlent peut-être les premières étapes de l'évolution. L'*ā,* ainsi que le firent plus tard les autres voyelles longues moyen anglaises, a dû se scinder en deux sons: *ā°,* dont le second, sorte d'harmonique plus gutturale que le premier, a fini par l'influencer au point de le supplanter. Notre texte hésite encore entre les deux : sur la

1. Cf. *supra,* p. 47.

2. Une fois au moins écrite *u: fure* (= *fēower*) 159. Bodley 343 avait aussi *droseþ* (ags. *dreoseþ*) p. 130.

3. *H. L. A.,* t. I, p. 30. 47.

même page 105, il garde *sarinesse* conformément à son modèle anglo-saxon, mais il innove en écrivant *sorinessen*, qui rend mieux la prononciation de son époque. De même pour *sawefh* p. 137 et *mowen* (ags. *māwan*), *wowe* (ags. *wāwa*) et *wawe* p. 145. Mais la fréquence de formes telles que : *fhos men* 53, *fhos word* (ags. *fhās*) 63, *fho engles* 61, *fho mihte* 93, *fho* (= when) 129 (ags. *fhā*), *no* 5, *nofheles* 73, *nowfher* 9 (ags. *nā-*), *lore* 7 (ags. *lār*), *louerdes* 21 (ags. *hlāford*), *gimstones* (ags. *-stān*) 135, *one* (ags. *ān*) 125, montre que, si l'on peut assigner à la rédaction du manuscrit Lambeth 487 la date approximative de 1175, le changement progressif d'ags. *ā* en m. a. *ǫ* se poursuivait dans les parlers du Centre Sud et du Sud-Ouest depuis trois quarts de siècle environ [1].

Le consonantisme de ces manuscrits reste à peu près ce qu'il était dans l'ancienne langue. La même tendance s'y manifeste à une palatalisation de plus en plus marquée des gutturales primitives. Elle est désormais complète dans le cas du préfixe anglo-saxon *ge-*, que l'on rencontre assez fréquemment transcrit par *i-* : à l'infinitif *iwurfhan* (ags. *geweorfhan*) Bodley 343 p. 2, au participe passé *iedlæht* (*geedlæht*) ibid. p. 4, dans des substantifs comme *icynd* (ags. *gecynd*) ibid. 18, *ichefte* (*gesceafta*) Lambeth 487, p. 75. A la finale de mot ou de syllabe, la graphie *-ig*, caractéristique du west-saxon tardif des *Homélies* d'Aelfric, se retrouve dans Ēadwine : *weig, bi deige*, p. 1, *leinten* (ags. *lencten* < **lengten, Lent*) p. 126, — *dreihninde* (ags. *drēogende*), Lambeth 487, p. 95, et, en position intervocalique, dans *for eye* (ags. *ege*) ibid. p. 11, et *eisliche* (*egeslīce*) p. 19. Ce dernier mot nous montre que, sans doute par influence normande, le *c* palatalisé des Anglo-Saxons a pris un son qui paraît plus exactement rendu par *ch*, étant

1. W. Schlemilch, *Beiträge zur Sprache .... spätae. Sprachdenkmäler der Uebergangszeit (1000-1150)*, Halle, 1914, p. 17, citant Wildhagen (*Morsbach Studien* XIII, 1905, p. 119) note deux formes en *ō* dans l'*Eadwine : ōrfest* et *tō* (pour *fhō*) et quelques autres dans les *Soliloques* d'Aelfred, dont le manuscrit est du commencement du XII^e siècle : *gelōcnian, nō, wōh, wōt, nōt, wōst, wōf*.

passé, semble-t-il, de *kʲ* à *tch,* comme dans *gereche* (ags. *geræcan*), Eadwine p. 8, *riche* (*rīce*) p. 34, *michel* 81, *ich* 132, *childra* 9, et même *chun* (pl. de *cū, cow*) p. 114, — *chile,* Bodley 343, p. 52, *ure chyrceæn* 132, — *chenlice* (ags. *cēnlīce*), Vespasian D. XIV, p. 19, *lochigende* 11, *ne sech þu* 4, *bech* (ags. *bēc,* acc. pl.) 6, — *icherre* (*gecierre*), Lambeth 487, p. 17, *swenchen* 19, *folche* (*folce*) 87, *chidan* 3. — Non moins fréquemment, l'*h-* initial qui, avant la Conquête, gardait probablement la valeur d'une spirante, disparaît d'abord de la prononciation et ensuite de l'orthographe, car Eadwine nous donne : *ispeþ* (ags. *hyspeþ*) p. 2, *wet* (*hwæt*) 14, *on rycge* (*hrcyg*) 109 ; — Bodley 343 : *rofe* (*hrōf*) 26, *laforde* (*hlāford*) 30 et *læfdi* (*hlæfdige*) 92, *læddre* (*hlædder*) 80 ; — Vespasian D. XIV : *aredde* (*āhreddan*) p. 27, *reame* (*hrēam*) 32 ; — Lambeth 487 : *þe lauerd* 3, *reil* (*hrægl,* raiment) 5, *alfe* (*healf*) 9. Déjà même, dans ce dernier texte, nous trouvons les premières traces d'une des particularités consonantiques les plus distinctives des parlers du Sud-Ouest : la sonorisation des *f-* et des *s-* à l'initiale de mots comme : *we uindeþ* (*findan*), *in þe uenne* (*fenn*) 47, *Zeinte Marie,* 17.

Au moins autant que le mercien, le dialecte de ces manuscrits est troublé dans sa morphologie. D'abord par l'usure des désinences casuelles. Au nom. sg., l'*-a* de la déclinaison faible, ainsi que l'*-u* de certains masculins et des féminins forts, s'atténue souvent en *æ,* puis en *e : cnapæ,* Bodley 343, p. 6, *duræ* 44, *þe sunderhalgæ* 4, *sune* 2, *lage* 36, *lufe* 40, *þe ealde mon* 4, *rumre* (comparatif de *rūm*) 16 ; — *deme, name þin,* Eadwine 8 et 9 ; — *lufe, cnape,* Vespasian D. XIV, 4 et 122, à côté de l'archaïque *draca* 57. De même, au gén. pl. fort ou faible, Eadwine écrit *þinra folcæ* p. 7, *his ælre feonde* 12, *þærfene* 13, *arleasre* 1, — Bodley 343 : *feowertig daga and nihte* p. 96-98, *wordæ* 4, *monne* 2. En conséquence de cet amenuisement de l'*a-* atone, toutes les terminaisons dont il fait partie s'affaiblissent à leur tour : l'acc. sg. faible (ags. *-an*) dans *þine nomæn,* Eadw. 5, *leomen,* et même par chute consécutive de la consonne finale : *leome,* Bod. p. 20, *þone wisæ* et *þone*

hæþene, ibid. p. 32 et 34; *ordfrumen,* et aussi *nænne lichame, þone stunte were,* Vesp. p. 8, 1 et 55; — *godne ileafe, þene alde feont,* Lamb. 487, p. 5 et 7; — le gen. sg. faible (ags. *-an*) dans *tygelwyrhten,* Eadw. p. 2, — *geleafen, lichame, þære sunne* (ags. *sunnan*) Bod. p. 26, 121 et 114; *þæs lichamen* et *þyssere fæmne,* Vesp. 3 et 44; *on culfren heowe* et *on ane culfre onlicnesse,* Lamb. p. 93; — le nom. pl. des substantifs ou adjectifs faibles (ags. *-an*), encore *eagan his* dans Eadwine p. 13, mais aussi *ealle his hælige,* ibid. p. 53; *þa halga weræs, þa deaden, þa mare apostolas* Bod. p. 38 et 14; *geferen, gecorena, wædle,* Vesp. p. 2, 35 et 5; *þa halie dages,* Lamb. p. 11; — le nom. pl. des masculins forts (ags. *-as*) : *rynas* p. 1, mais *wegæs* 12, *þe heteniþæs* 8, *cyninges* 1, *sefysces* 9 dans Eadwine; *þa englæs* et *engles,* Bod. p. 18 et 82; *þa apostles* p. 3, *weies* 7 dans Lamb. 487[1]; — le pl. des verbes à l'indicatif présent (ags. *-aþ*) : *afeallæþ* et *wurceþ,* Eadw. p. 5; *sæggæþ* p. 6, *we æteþ* 84, *ne icnawe ġit* dans Bodley 343; *cweþeþ,* Vesp. p. 3; *bitacneþ, lufeþ* (3e pers. sg.), Lamb. p. 53 et 99[2]; — le dat. pl. de tous les substantifs ou adjectifs (ags. *-um*), parfois conservé : *on fulum leahtrum* Bod. p. 64, mais beaucoup plus souvent réduit à *æn : leahtræn,* ibid., et surtout à *-an* et *-en : his iferen* 54, *mid his halgen englum* 78; *wordæn,* Vesp. p. 5, *mædenan* 44, *eallen his geferen* 2; *to þan apostlan,* Lamb. 91; — les désinences en *-on* des prétérits pl. forts ou faibles (ags. *-on*) : *etstoden,* Eadw. p. 2; *we isægen* (saw), *sæden,* Bod. 2 et 14; *we arisen* Vesp. 25; *ledden, cweþen, speken,* Lamb. 3, 89 et 155; — enfin les infinitifs (ags. *-an*), quelquefois encore *giuan, hælpan, gearnian, luuan,* lorsque nos documents suivent fidèlement leurs originaux, mais aussi, d'accord avec la prononciation nouvelle : *gegripen,* Eadw. 13; *cumen,* Bod. 2; *stigen,* Vesp. 145; *comen,*

1. De même à l'acc. pl.: *fate, tacne, wundræ* pour les neutres dans Eadwine; *dagæs, heofones* pour les masc. dans Vesp.

2. Remarquer que le *Pater Noster* (en vers), dans Lambeth 487, p. 55-71, nous donne (p. 59) deux formes en *-en : we hafen, we crauen,* comme plus tard le dialecte Midland. Sur les origines ags. de cette innovation, cf. *H. L. A.,* t. I, p. 168.

et même *cume*, Lamb. 9 et 155, *swike* ibid. 15, *makien* 7, *wundie* 15, *merki* 87[1].

Par analogie avec les substantifs féminins forts qui avaient atténué en *-e* leur *-u* final du nom. sg., beaucoup de féminins, primitivement à thème long, commencent à prendre, dans le dialecte du Sud aussi bien que dans la *Chronique*[2], un *-e* non étymologique : *nan hæle, min sawle* (et *saul*), *motstowe, sibbe* dans Eadwine 3, 6, 7, 64 ; *stæfne* Bod. 8, *lare* 12, *þeo bene* 10, *þeo dædbote* 52, *leasunge* 102, *þeo rode,* Holy Rood 2, *mi spæce* 8 ; *hatunge* Vesp. 4, *þeos þrynnysse* 1, *forbisne* 5, *edwiste* 8, *gesceafte* 8, *mihte* 12, *myrhþe* 14, *slæwþe* 17, *mede* 73 ; *þe hæste* (ags. *hās*) Lamb. p. 11, *murhþe* 11, *an synne* (ags. *synn*) 23, *þe sorge* 63. Et dans les quatre manuscrits, cette innovation s'étend non seulement à des masculins comme : *se were,* Eadw. p. 1, *þin scrifte* (ags. *scrift,* confessor) Lamb. 19, mais encore à des neutres : *his setle* (acc. sg.) Eadw. p. 10, *þe deofle* Lamb. 21, *þet childe* ibid. 87.

Il s'ensuit qu'au nom. sg. tout au moins il n'y a plus aucune différence casuelle entre un masculin comme *were,* un féminin comme *sawle,* un neutre comme *setle* et un substantif faible comme *time* ou *name*. L'opposition si tranchée qui existait dans l'ancienne langue entre les deux déclinaisons essentielles et qui reposait avant tout sur l'aspect différent des mots au nom. sg. tend à s'oblitérer. Aussi ces mots ne savent-ils plus, pour ainsi dire, où aller. Tout à fait exceptionnellement, certains passent de la déclinaison faible à la forte. Tels sont : *lichames* (ags. *lichama*) au gen. sg. Bod. p. 6 et l'adjectif *endenextes* (ags. *niehsta*) Vesp. 55. Plus fréquemment, des masculins en *-u* ou des neutres cèdent à l'attraction des masculins

1. Ces infinitifs en *-ie, -i* resteront un trait distinctif des dialectes du Sud. Le participe présent est en *-ende : openende* dans Eadwine 5, en *-ende* et *-inde* ailleurs : *sægende, lokinde* Bod. 2 et 60 ; *cnyssende, stincande, scyppinde* Vesp. 87, 117 et 2 ; *wuniende, lerninde* dans Lamb. 487. Le substantif verbal hésite partout entre *-ung* et *-ing : etinge* and *drunkunge,* Lamb. 19, comme déjà en west-saxon tardif

2. Cf. *supra,* p. 4 .

forts de la première déclinaison, et forment un pluriel nouveau qui se confond avec celui de ces derniers : *sunes* (ags. *sunu*) Lamb. 55, — *wæteres* (ags. *wæter*, n.) Eadw. 115, *godspelles* Vesp. 145, *þinges*, *deofles* Lamb. 51 et 87 ; à l'acc. pl. *mynstres* Vesp. 89, *weordes*, *huses*, *wifes*, *bodes* (ags. *gebodu*) Lamb. 47, 49, 55. — Mais il est à remarquer que, dans ces documents qui relèvent du dialecte du Sud, c'est déjà vers la déclinaison faible que vont de préférence les vocables transfuges : au gén. sg. *þæs templen*, *hellen* dans Bod. 51 et 84; au nom. pl. *þa six sunendagæn* Bod. 106 ; *clawen*, *cwiden* Vesp. 37 et 96 parmi les masculins ; *wunden*, *hondan* Eadw. 106 et 208, *sunæn* (= *synn*), *wurten*, *gyrden*, *roten* Bod. 136, 128 et *Holy Rood* 2 et 4 ; *mihten*, *þeoden* (ags. *þeod*), *mæigþen*, *sawlen*, *stuntnyssen*, *dohtren*, *æhten*, *feþeren*, Vesp. 68, 69, 15, 123 et 124 ; *lagen* et *gleden*, Lamb. 15 et 43 pour les féminins, et parmi les neutres : *medenan* Eadw. 79, *tunglæn* Bod. 112, *gewriten*, *gesceaften*, *beboden*, *lymen*, *weardsetlen*, *scipen*, *treowwen* (trees) Vesp. 3, 10, 12, 87, 88, 90 et *children*, Lamb. p. 7; — à l'acc. pl., outre plusieurs des formes qui viennent d'être citées au nom. : le masculin *fotlæsten*, Vesp. 40, les féminins *þa gesælþen*, *styrungen* et *costnungen*, *leodan*, *pinen* Vesp. 4, 75 et 130, 106, 143 ; *deden* (*dæd*), *duren*, *spechen*, *roden*, Lamb. 37, 87, 93, 143 ; — au gén. pl. *toþene grind* (ags. *tōþa*) Bod. 126, qui contraste avec une assimilation au génitif singulier déjà aussi moderne qu'*allre kynges* (ags. *cyninga*) *kyng* ibid. 78, *kingene*, *dagane*, *englen*, *mihtene*, *scepen*, *þingen*, Vesp. 1, 2, 4, 123.

La fréquente unification des désinences du nom. sg. sous la forme d'un *-e*, l'affaiblissement des *-a* finaux des féminins pl. forts et des *-u* des neutres également en *-e* entraînent, comme seconde conséquence, une confusion croissante dans l'emploi du genre grammatical. Déjà en anglo-saxon, on pouvait observer certaines hésitations : des mots comme *þrūh* et *þrēa* participaient aux trois genres; d'autres, *hyht* par exemple, pouvaient être masculins et féminins, ou bien masculins et neutres comme *port* et *mearg* (marrow); — un assez grand

nombre de dérivés contenant le préfixe *ge-* auraient dû rester au neutre, comme le voulait cette particule, mais leur thème racine les attirait souvent vers le féminin. C'était le cas de *geþyld, geþeaht, gesceaft, gemynd* entre autres. Dès le milieu du XII[e] siècle, on note, en mercien quelquefois[1], plus encore dans les dialectes du Sud, un glissement des féminins vers une sorte de genre indistinct, dont on ne peut pas toujours dire, si grande est l'incertitude et l'usure de la déclinaison adjectivale et pronominale[2], s'il s'agit du masculin ou du neutre. Assurément, lorsqu'Eadwine p. 7 écrit *his haligne dune*, on peut croire que le fém. ags. *dun* passe maintenant pour un masculin; de même *þone mihte*[3] Vesp. 22, *dyrstigen* (pour *dyrstigne*) *aþsware* ibid. 5, *se halige mæsse* ibid. 119. Mais lorsqu'on trouve dans Bodley 343 : *mid þam redinge* 46, *on þissum lare* 96, *fram þissen gitsunge* 110, *on þam stowe* 116, *on þan tid* Holy Rood 12, la forme affaiblie du démonstratif nous permet une seule affirmation : c'est que les substantifs en question ne sont plus des féminins. Par contre, il arrive, mais plus rarement, que des neutres anglo-saxons nous apparaissent dans ces textes comme des féminins : c'est le cas de *þeo festen* (the fast) et de *þeo soþe liht* dans Bod 46 et 50, si *þeo* est bien un féminin, et non pas une simple graphie remplaçant *þe ;* c'est, avec plus de certitude, le cas de : *on ealle minre rice* Vesp. 38, et de *wif, manncynn* ibid. 103 et 129, *to þisse liue* Lamb. p. 7, tous suivis du pronom personnel fém. sg. *heo*.

1. Cf. *supra*, p. 43 et 45.

2. Voici quelques formes de cette déclinaison. Pour le pronom personnel 3[e] pers. pl. :

Nom. *hy, hie* (Eadwine), — *heo, hys* (Bodley), — *heo* (Vesp.), — *heo* et *ha* (Lamb.).

Dat. *heom, hem, him* (Eadw.), — *heom* (Bod.), — *heom* (Vesp.), — *heom, hom, ham* (Lamb.).

Gén. *heore, here, hiræ* (Eadw.), — *hore* (Bod.), — *here, hore, hare* (Lamb.).

Pour le démonstratif, *se* se rencontre encore dans Vesp., mais Bod. et Lamb. ne connaissent que *þe* (masc.), *þeo* et *þo* pour le fém., *þeo* pour le masc. pl. dans Lambeth.

3. A côté de *þet forme mihte*, Lamb. 47.

Lorsqu'on compare l'expression *nan mærra bearn* Vesp. 53 où le neutre ags. *bearn* est traité comme un masculin précédé du comparatif *mærra*, et qu'on se souvient que, tout à l'heure, le même manuscrit faisait de *wif* un féminin, on en conclut que, dès cette époque, le genre grammatical en moyen-anglais cède à une double tendance : d'une part à la formation d'une vaste catégorie commune destinée à être absorbée par le neutre, et de l'autre à la constitution d'un genre naturel, dont les premiers indices sont déjà perceptibles.

Le flottement qui s'introduit ainsi dans la morphologie de la langue se répercute dans la syntaxe. Le procédé analytique tend à se substituer à la synthèse, et ses progrès sont visibles, au moins sur un point particulier. L'usage de la préposition *of*, assez varié déjà à l'époque précédente[1], se généralise aux dépens de l'emploi du génitif. On trouve dans Eadwine même (p. 1) : *on þan wege of þan sunfullan*, pour traduire *in via peccatorum*, alors qu'aucun écrivain anglo-saxon n'aurait dit autre chose que *þara synfulra*. Un peu plus tard, le Lambeth 487 nous fournit des tournures identiques : *Moni of þan floc-manna* (many of the multitude) p. 3, *in alesnesse of alla sunfulle* p. 51, et même : *an lomb of ane ġeres* p. 87, où l'ancien cas synthétique (Aelfric, *Homilies* I, 310 : *an lamb anes geares*) survit à côté de la préposition, dont la valeur sémantique primitive, celle d'origine et de cause, en passant par le sens partitif s'est affaiblie en un simple rapport de qualification.

En outre, ici comme dans la *Chronique*, on note un déclin très accusé de l'ancienne rigueur syntaxique. L'accord ne se fait plus toujours entre une apposition et le mot qu'elle détermine. Ainsi Bodley p. 78 écrit : *ácenned of Mariæ, þet halige mæden*, faisant suivre d'un accusatif ou d'un nominatif ce qui est vraisemblablement un datif : *Mariæ*. C'est qu'en des cas très nombreux, on se contente d'un accord unique. On dira : *beforan þine eagum* Eadw. 5, où avec *eagum*, on attendrait *þinan* à cette époque, — *betwyoh þæm unscyldige* p. 39, où au

1. Cf. *H. L. A.*, t. I, p. 249-250.

contraire le démonstratif au datif paraît suffire et s'accompagne d'un adjectif au nominatif pluriel. De même : *to betere þingan* (dat. pl. Vesp. 10), *þes eorþliche monnes heorte,* Lamb. 97, où le génitif est marqué par le démonstratif et non plus par le qualificatif, *mid dyrstig anginne* Bodl. p. 4 où l'adjectif dissyllabique échappe à toute flexion, *milce of heofenlic drihten* Lamb. 487 où le régime de la préposition est traité comme un véritable nominatif, sans aucune désinence.

Il importe de souligner ce trait de l'évolution de la syntaxe moyen-anglaise, car aucun autre ne la différencie plus profondément de celle de l'anglo-saxon et ne l'oriente davantage vers l'analyse pure et simple. En même temps que, sous l'influence de l'accent tonique et du désarroi linguistique, la morphologie, le genre grammatical et les règles d'accord s'oblitèrent, les prépositions perdent la complexité de leurs régimes d'autrefois. Elles ne disposent plus des quatre cas possibles en anglo-saxon : instrumental, génitif, datif, accusatif. Tout tend à se fondre en deux désinences que leur généralisation même prive d'une signification précise. En particulier, on peut dire que la disparition du datif est le fait capital de la grammaire moyen-anglaise au XII^e^ siècle. Au singulier, il s'est réduit le plus souvent à *-e,* mais cet *-e* final se rencontrant fréquemment au nominatif, et par conséquent à l'accusatif, les quatre cas du singulier se ramènent à deux : l'un en *-e,* l'autre, le génitif, en *-es ;* au pluriel, l'évolution est plus lente, la désinence *-um,* même sous ses formes atténuées *-on, -an, -en,* comme dans *ofer eallen eorþlice kingen* de Vesp. 22, offrant plus de résistance que l'*-e* du singulier, surtout dans les démonstratifs *þissan* et *þan.* Mais l'habitude que l'on prend de ne plus maintenir qu'un seul accord parmi tous ceux qui étaient possibles dans une expression liée fait que la préposition est souvent suivie d'un régime incertain, qui est peut-être un nominatif ou un accusatif, mais qui n'est assurément pas un datif. C'est ainsi que de : *butan gode wercan,* Lamb. 109, on passe à : *on monige bigspellum* Bodl. 18, *to betere þingan* Vesp. 10, pour en venir à : *summe to engles, summe eac to monen*

Bodl. 78, *þæt þæs stanes to lafes wurþen* ibid. 98, et même, avec un ancien datif synthétique : *hwylc wunder he ætywde his leorningcnihtes* (quels miracles il montra à ses disciples) *ibid.* 110.

Il est naturel que, dans des documents transcrits de l'anglo-saxon, la construction des phrases reste sur la copie ce qu'elle était dans le modèle. Aussi rencontre-t-on peu d'innovations sous ce rapport, mais plutôt une hésitation constante entre deux tendances opposées : l'une qui eût donné aux propositions subordonnées la forme rigide qu'elles ont en allemand par suite de la généralisation de la position finale du verbe, l'autre beaucoup plus moderne dans sa préférence pour l'analyse. Le manuscrit Bodley 343, aussi bien dans sa partie homilétique que dans l'*Histoire de la Sainte Croix,* est le représentant le plus systématique de la première tendance, qu'il sera facile d'observer dans le passage suivant :

þa clypode all þeo meniu þe him mid wæs ant þus cwæþ. Eala drihten mucele beoþ þa wundræ ant þa mærþa þe þu þurh þæs ġyrdan monnum isceawæd hafest. ant heo wundriende wæron heom betweonon þæt heom swá ilumpen wæs. þæt heoræ nan oþer icnawæn ne cuþe. þa bedon heo dauid þæt he for godes lufe mid heom to heoræ husæn wendan sceolde and nihtlangne first mid heom wuniæn sceolde. þa cwæþ dauid. Ne dafeneþ me ná þæt ic inc þæs wérne þe ġit to me ġyrnæþ for þam wundre þe ic iseġen hæbbe. þæt god ælmihtiġ þurh incer benæ iwroht hæfþ. and he þa forþ mid héom wænde. þa þe heo to heoræ husæ comen and heo in eoden þa eoden heoræ wif heom toġeanes ant þæs wundrian ongun-

Then called all the multitude that was with him[1] and thus spoke : « Lo, Lord, great are the wonders and the marvels which thou hast shown to men through these rods. » And they (the Ethiopians) were wondering among them that it had so befallen them that none of them could recognize the other. Then prayed they David that he for God's love should go to their houses with them, and that he should remain with them during the night-time. Then said David : « It is not befitting for me to refuse to you two what ye desire from me, on account of the wonder that I have seen [and] that God almighty hath wrought for the prayers of you both. And he then went forth with them. When they had come to their

1. David.

non hwæt þeo meniu wære þe þider icumen wæs [1].

house and gone in, then went their wives towards them, and began to wonder what the multitude was which had come thither.

Ici, pourrait-on dire, la position normale du verbe est délibérément évitée : la proposition principale elle-même préfère l'inversion (*þa clypode all þeo meniu*) ou le rejet (*and he þa forþ mid heom wænde*) ; la subordonnée, onze fois sur douze, met le verbe en position finale [2] (*þa þe heo to heoræ husæ comen*), et, à un temps composé, fait passer le participe ou l'infinitif avant l'auxiliaire (*for þæm wundre þe ic iseġen hæbbe*), ce qui donne à cet anglais une allure singulièrement allemande. Par contre, le manuscrit Vespasian D. XIV obéit assez souvent à la tendance analytique, frappante dans l'extrait qu'on va lire [3] :

God lætt libben þa yfele mænn for þan þæt þa gode beon þurh heom gefandode, oþþe þæt heo heo beþæncen and gecerren of heora hindernysse, and bute heo gecerren, heora pine wurþ þa mare. and þa gode mænn swelteþ raþe, for þan þe God nele þæt heo læng drohtnigen on þan swicolan middenearde, ac habben þa reste, and þa blisse þe heo habbeþ geearnod. and eft sume þa gode habbeþ lang lif, for þan þe heora earninga ehþ ælce dæige mid godnyssen, and for þan þæt þa yfela mænn scolden nymen forbisne æt heom of goden þeawen and gecerren fram heora unþeawen.

God lets live the evil men, that the good be tried through them, or that they bethink themselves and turn from their wickedness, and unless they turn, their chastisement will be the greater ; and the good men die quickly, because God will not that they continue longer on that treacherous middle-earth, but that they have the rest and the bliss that they have deserved ; and again some of the good have long life, because their merits increase every day in goodness, and because the evil men should take example from them in good conduct and turn from their evil ways.

Il n'y a plus dans ce passage une seule position finale, même dans les subordonnées : toutes sont normales, sauf une excep-

1. *The History of the Holy Rood-Tree,* éd. Napier, p. 16-18.
2. Contre une fois à la médiale.
3. *Early English Homilies from MS. Vespasian D. XIV,* éd. Warner, p. 142.

tion médiale. Ainsi, l'hésitation qui caractérisait la construction anglo-saxonne[1] n'est pas encore résolue à l'époque où nous sommes parvenus dans l'histoire du moyen anglais.

Le vocabulaire commence, dans le Sud aussi bien que dans le Centre, une évolution dont il devient possible de saisir le principe et de suivre le cours. Un certain nombre de mots anglo-saxons sont doublés et souvent remplacés par leurs équivalents anglo-normands. Quelques-uns, de sens général, se rencontrent dans Bodley 343 et dans Vespasian D. XIV: sum *sot,* þe mon *goffæþ* (afrs. *goffer*) and *sottæp,* et him *seruedon* (ags. þeowian) dans le premier, — on twam stænene *tablen* (ags. tabule) dans le second. Mais c'est dans le Lambeth 487 qu'on les voit pour la première fois apparaître en nombre assez considérable: dans la langue d'Église, *asottie* (inf.) 17, *barren* 127, *charite* 57, *disciples* 141, *erites* (afrs. *herites* = hérétiques) 143, *feble* 47, *glutenerie, grace* 49, *lechurs* 53, *meister* [deoflen] 41, *merci* 43, *mont* of Synai 87, *passiun* 119, *pouerte* 143, *processiun* 5, *ureisuns* 51, — dans celle de la guerre et du droit : *herbergen* et *herbergers* 61 et 143, to *prisune* 13, *spushad* 143 et *bispused* 133, où la racine romane s'adjoint des affixes germaniques, þe *wastine* 141, — dans la nomenclature de la vie quotidienne et des objets de luxe: *arabisȝ* (= chevaux arabes) 5, *blanchet* (= farine) 53, *comet* 7, *frut* 135, *iuguleres* (= jongleurs) 29, *palefrai* 5. En outre, des termes savants empruntés aux langues classiques enrichissent le vocabulaire ecclésiastique : on *paralisim* Bodl. 26, to his *discipulis* 30, *bibliotec* Vesp. 41, *Paradis* 140 ; — þe *sinagoga,* Lamb. 9, *sancte* Paul 41, þe *prophete* 49, *sacramens* 51, *archangles* 61, *Paraclitus* 97, et *patriarche* 131, tandis que la langue commune emprunte au scandinave des mots comme : *deȝen* (to *die*) Holy Rood 14, *caste* (to *cast*) Lamb. 47, et *late* (= face) ibid. 69.

Parmi les documents conservés par le manuscrit Lambeth 487, il est un fragment intitulé *Poema Morale*[2], dont l'impor-

1. Cf. *H. L. A.*, t. I, p. 256 et 269.

2. Seuls les 270 premiers vers publiés par Morris, *Old English Homilies,*

tance particulière est indiquée par sa structure métrique. Comme le montre l'extrait cité ci-dessous, le vers n'y est plus dominé par l'allitération anglo-saxonne: c'est une sorte de septénaire[1] libre, généralement à quatre accents dans le premier hémistiche et à trois dans le second, où la rime, empruntée, semble-t-il[2], à la poésie latine du moyen âge, intervient pour former des distiques. A de telles innovations de forme se reconnaît, non plus une copie de quelque modèle anglo-saxon, mais bien un texte original rédigé en moyen anglais vers 1130 et conservé à peu près intact:

Þer is (en enfer) bernunde pich hore saule to baþien inne.
Þa þe ledden here lif in werre and in winne.
Þer is fur þet is undret fald hattre þene bo ure.
Ne mei quenchen salt weter ne uersc of þe burne.
Þis is þet fur þet efre bernd ne mei nawiht hit quenchen.
Þer inne boþ þa þe was to lof wreche men to swenchen.
Þa þe weren swikelemen and ful of uuel wrenchen.
Þa þe mihten uuel don, þe þe lef hit wes to þenchen[3].

L'état phonétique de ce morceau est à peu près celui des

1st series, part. II, *E. E. T. S.*, nº 34, p. 159-175, appartiennent à cette version primitive. Le reste (p. 175-183) est plus récent d'un siècle environ.

1. Ou vers de 7 mesures, le *ballad metre* de plus tard. Mais il n'a pas encore atteint ici sa régularité syllabique. On est obligé de le scander en tâtonnant :

þér | is bérn|ùnde | pích || hore saúle | to báþ|ien ínne —
þís is | þet fúr | þet é|fre bérnd || ne méi | náwiht | hit quénchen.

2. Cf. J. Schipper, *Englische Metrik*, vol. I, Bonn, 1882, p. 90.

Fortunæ rota volvitur, descendo minoratus,
alter in altum tollitur nimis exaltatus, —

on remarquera que le poète anglais garde la rime finale de chaque vers, mais supprime celle de l'hémistiche.

3. Vers 245-252, p. 175 de l'édition Morris. « There is burning pitch to bathe their souls in — those who led their lives in war and in strife — there is fire that is a hundredfold hotter than ours may be — neither can quench it salt water nor fresh from the spring. — This is the fire that ever burns, nothing can quench it. — Therein are those to whom it was lief to overtask wretched men — those who were deceivers and full of evil devices — those who liked to do evil and to whom it was lief to plan it. »

autres parties du manuscrit Lambeth 487[1] : la forme de mots comme *fur* et *uuel*, *lof* à côté de *lef* (ags. *lēof*) atteste l'origine méridionale d'un document écrit en Southern Middle English : seuls, le maintien d'*a* long ou allongé dans *þe laþe* et *fald* et la rareté de sa transcription par *ǫ* comme dans *þo þe* (ags. *þā þe*) lui donnent un caractère plus archaïque que n'est celui des innovations du reste du recueil[2]. Les traits distinctifs du dialecte du Sud vers 1150 se retrouvent aussi dans la morphologie, et sont réunis, autant que possible, dans le tableau de la page suivante :

1. Voir aussi l'Introduction grammaticale que Morris a mise en tête de son édition, *E. E. T. S.*, nº 29, xvii-li. Malheureusement, des formes postérieures, empruntées à d'autres manuscrits, y ont été mêlées avec celles du manuscrit Lambeth 487. Il faudrait retrancher des citations tout ce qui va au delà des pages 3 à 175.

2. Cf. *supra*, p. 50-51. C'est pour cette raison qu'on peut approximativement assigner à la rédaction du *Poema Morale* la date de 1130, environ un demi-siècle avant sa transcription dans le Lambeth 487.

SUBSTANTIFS ET ADJECTIFS

CAS	SUBSTANTIFS		ADJECTIFS	
	AU SINGULIER	AU PLURIEL	FORTS	FAIBLES
Nom.	his milce v. 72[1], þa sunne 201.	his weġes 72, engles 94. his mihte 77. — doule (dēoflu) 96.		
		his eġen 75. — þa swicen 103.	Pl. — alle quike wihte 79.	Pl. — þa quike 190.
		ure ifere 102, ure eldre 192.	erġe 17, riche 41.	
Acc.	his wille 111.	bendes 188. — alle þing 84, alle scefte 84, ure werkes 63, alle deden 89.	Sg. — herdne dom 169. nenne mon 119. — swa muchele wrake 205.	
			Pl. — fol ġunge dede 10.	
Gen.	ure swinkes lan 64.	houene riche 65. þe heuen king 63.	Pl. — ure alre lauerd 187[2].	
Dat.	mid his punde 67. þe houenliche demen 96.			Sg. — mid his gode þonke 69 bi þan ilke iwichte 212.

1. Les références sont aux vers, d'après l'édition Morris.

2. Au comparatif, on note : pour les adjectifs *alder* 1, *betere* 26, *loure* (*þene þe solf*) 29; *hattre* 247 ; *oþerluker* 149; — pour les adverbes *bet* 13, *lesse* 60 ; à l'égalité : *alse wel se* 70.

Au superlatif : parmi les adjectifs *þe wunderlukeste* 68 ; parmi les adverbes : *þe lest, mest* 61, *best* 111.

Parmi les articles, on relève :

an elmesse 29, for *are* (ags. *anre*, dat. sg. fém.) misdede 205 ;

þe herte 74, *þa* sunne (= sin) 201 ; au dat. sg. fém. *attere* (ags. *æt þære*) dure 127 ;

parmi les démonstratifs :

þes (= these) 41, *þo þe* (= those who), 53, *þet þe* ou *þet* (= what) ; to *þet*

DÉSINENCES VERBALES

	VERBES COMPLETS	AUXILIAIRES
Ind. Pr. Sg. 1.	welde 2, ilede 5, biþenche 6.	em 1, habbe 1, wule 34.
— 3.	me þingþ 5, mislikeþ 11, forġeteþ 38, — forġet 23, itit 125.	is et boþ 120, scal 24.
— Pl.	þenkeþ 79, ofþinchet.	boþ 26, habbeþ 36, sculen 20, scule we 92, sculen we 95[1].
Ind. Prét. Sg. 1.	dede 2.	wes 1, hefde ich 13, mihte 13, kuþe 9, walde 14, wiste 15.
— 3.	brec 183, com 193. cudde 191, funde 68.	
— Pl.	iseġen '98, stelen 159. luueden 93, ledden 209.	we hefden 51, we michte 52. achten we 129, walde ġe 49[2].

muchele blisse cumen 154, où *þet* primitivement neutre et nom.-acc. est employé avec un datif féminin ;

parmi les relatifs :

þe et *þet*, — *þe þe* 69 (he who) ; — *þen* (ou *þan*) *þe*, dat. sg. (to him who) 71, 74 ;

parmi les pronoms personnels :

Nom. sg. masc. : *he* ; — neutre : *hit*.

Acc. sg. masc. : *hine, him* ; — neutre : *his, is, es* ; — sg. fém. *ha*.

Nom. pl. : *hi, ho*. — Acc. pl. : *hi, hom*. — Dat. pl. : *him, hem, hom*. — Gén. pl. : *here, hore*.

Nom. pl. (2e pers.) : *ġe*. — Dat. pl. : *eow* 25, *ou* 50, *ow* 155 ;

parmi les pronoms indéfinis :

me 63 ; *ech* 117 ; *wa se* 114 ; *a hwilke time se eure* 130.

1. L'impératif sg. 2 est représenté par *giue* 56, le pl. par *sendeþ* 25. L'infinitif est le plus souvent en *-en* : *bon* 2, *libben* 33, *dragen* 47, *ġeuen* 64, *buġġen* 15, — parfois aussi en *-e* : *speke* 9, *habbe* 13, *kuþe* 99, *come* 221. Un gérondif archaïque se rencontre dans *to done* 17 ; ailleurs, il devient analytique : *for habben* 53, *for lesen* 180. Le participe présent est : *berninde* 218, *bernunde* 245.

2. D'après leur formation (cf. *H. L. A.*, t. I, p. 82-83 et 96), les prétérits et participes passés forts ou faibles peuvent se classer ainsi : Forts, — caté-

*
* *

La Chronique anglo-saxonne de *1122* a *1154*. — Retournant à Peterborough et au dialecte du Centre, on trouve en des paragraphes isolés du texte E[1] et dans ses vingt dernières pages un document contemporain des faits qu'il relate et rédigé en un moyen anglais aussi original que l'était celui du *Poema Morale*. Il est d'un intérêt linguistique assez grand pour qu'on en cite un passage étendu[2]:

þa the suikes under gæton þæt he milde man was and softe and god. and na iustise ne dide. þa diden hi alle wunder. Hi hadden him manred maked and athes suoren. ac hi nan treuthe ne heolden. alle he wæron forsworen and here treothes for loren. for æuric rice man his castles makede and agænes him heolden. and fylden þe land ful of castles. Hi suencten suyþe þe uurecce men of þe land mid castel weorces. þa þe castles uuaren maked þa fylden hi mid deoules and yuele men. þa namen hi þa men þe

When those traitors understood that he (Stephen) was a mild man and tender and kind, and that he did no justice, then did they all sorts of wonders. They had done him homage and sworn oaths, but they kept no faith. They were all forsworn and their pledges undone, for every powerful man built his own castles and held them against him, and they filled the land full of castles. They pressed hard upon the wretched men of the land with their castle-building. When the castles were ready, then they filled

gorie I : Sg. *brec* 183, *com* 193, *isech* 261 ; Pl. *iseġen* 98, *comen* 202 ; Pp. *iqueþen* 9, *forġeten* 94, *biġeten* 105. — II. Pl. *stelen* 159, *helen* 160 ; Pp. *bistolen* 15, *forholen* 77. — III. Sg. *unbond* 188 ; Pl. *bigunnen* 243, *swunken* 254 ; Pp. *iborgen* 165, *sprungen* 173, *unforgolden* 59. — IV. Pl. *wrugen* (ags. *wrēon*) 160, *writen* 224 ; Pp. *unwron* 160. — V. Pl. *lugen* 159, *tofrure* 232 ; Pp. *biloken* 81, *forlorene* 5. — VII. Sg. *hechte* 268 ; — Pl. *sowen* 20, *holden* 170, *biheten* 242, *leten* 266. — Faibles. II. Pl. *seiden* 223. — III. Sg. *cudde* 191, *funde* 68, *tachte* 268, *biþohte* 150, *brochte* 183, *bohte* 184 ; Pl. *ledden* 209 ; Pp. *ifunde* 177, *biþocht* 8, *unbocht* 59, *iled* 5, *igult* 27, *ispent* 28, *ihud* 28, *ofdred* 43, *idemet* 106, *cuþ* 159, *meind* 141. — IV. Sg. *likede, makede* 83 ; Pl. *luueden* 93 ; Pp. *iwoned* 57, *ifonded* 147. — Pp. auxiliaires : *ibon* 3, *idon* 7.

1. Cf. *supra*, p. 39, n. 2.

2. *Two Saxon Chronicles*, éd. Plummer, p. 263-264. Cf. Morris, *Specimens of Early English*, vol. I, p. 9-16.

hi wenden þt ani god hefden. bathe be nihtes and be dæies. carlmen and wimmen. and diden heom in prisun efter gold and syluer. and pined heom untellendlice pining. for ne uuæren næure nan martyrs swa pined alse hi wæron. Me henged up bi the fet and smoked heom mid ful smoke. Me henged bi the þumbes. other bi the hefed and hengen bryniges on her fet. Me dide cnotted strenges abuton here hæued and uurythen to þt it gæde to þe hærnes. Hi dyden heom in quarterne þar nadres and snakes and pades wæron inne. and drapen heom swa. Sume hi diden in crucethus þt is in an cæste þat was scort and nareu and undep. and dide scærpe stanes þer inne. and þrengde þe man þær inne. þt him brækon alle þe limes.

them with devils and evil men. Then took they the people that they thought possessed of any wealth, by night as well as by day, men and women, and put them in prison for their gold and silver, and tortured them with unspeakable tortures, for no martyrs were ever so tortured as they were. They were suspended by the feet and smoked with foul smoke. They were hanged by the thumbs, or by the head, and they suspended live coals (or : coats of mail) on their feet. They placed knotted strings about their head, and twisted them so that they went to the brains. They put them in prison with adders and snakes and toads within, and killed them so. Some they placed in a torture-house, that is in a chest short, narrow and low, and they put sharp stones therein, and pressed the man therein, so that all his limbs broke.

Contrairement à ce qui se passe dans le dialecte du manuscrit Lambeth 487, la transformation de l'ags. *ā* est, dans ce morceau, et par conséquent dans la langue du Centre Nord-Est (North-East Midland), encore très peu avancée au milieu du XII^e^ siècle. On y retrouve *athes, nan, drane, ham* p. 258, *naht* p. 267 et même *ald* 263 sous leurs formes merciennes. Il est vrai que des mots isolés comme *noht* p. 262, *nouþer* 264 et surtout *mor* 262 (ags. *māre*) montrent que la voyelle primitive (*ā*) est devenue instable et qu'elle tend vers *ō*, mais ce ne sont là que des exceptions. Et le dialecte de Peterborough accuse par ailleurs une prédilection remarquable pour le son *a*, bref ou long. S'il emploie la voyelle palatalisée *æ* dans *æl* (et *eal*) p. 36, *stærf* 255, *scærpe* 264, et même *e* dans *þes, þet* et *messe* 117, il conserve l'*a* mercien de *half* 36, *faht* 250, *derfald* 251, *swarte* 258, et transcrit l'ags. *ǣ* par *a* dans *hafde* 255,

was, *bepaht* 262, *nadres* (ags. *nǣddre*), *drapen* (ags. *drǣpon*). La transformation kentienne d'ags. *ȳ* en *e* n'a jamais lieu dans cette partie de la *Chronique* qui parfois garde l'*y* et beaucoup plus souvent le rend par *i* : *diden* 29, *wircen* 31, *cyrce* et *circe* 257, *brigges* 256, *ifele* 199, *minstre* 37. Enfin, on note pour la première fois ici l'apparition d'abrègements appelés à prendre une assez grande extension en anglais moyen : une voyelle longue de l'anglo-saxon suivie de deux consonnes ou d'une consonne double tend à perdre de sa quantité au profit de l'élément consonantique : c'est ainsi que *tenn* 261 provient de l'ags. *tīen*, *ledde* 255 de *lǣdde*, et de même *spedde* 267, *hidde* 115, *ricceste men* 260, peut-être déjà *softe* 263 (ags. *sōfte*).

Par un autre contraste avec les documents du Sud et aussi avec les parties plus anciennes de la *Chronique*, les annales qui vont de 1122 à 1154 donnent, dans la simplification des déclinaisons, la préférence aux pluriels forts sur les pluriels faibles. Sans doute, on trouve çà et là, au nominatif : *alle þa feonnon* (ags. *fenn*, masc. ou neutre), *sunan* (sons) 202, et à l'accusatif : *roden* 205, *þa duren* 215, *calicen* 238. Mais des formes comme *swices* (ags. *swican*) 263, *huntes* (ags. *huntan*) 258, montrent que l'ancienne déclinaison faible commence à reculer devant la forte, si bien que presque toutes les assimilations se font en faveur de cette dernière : *weorkes* 265, *sunes* 31, *reafes* 205, *husas* 247, *limes* 264, et à l'acc. pl. : *writes* 115, *mid wætres* 116, *scrines* 205, *lagas* 255, *wiles* 259, *on bokes* 205, et au gén. sg. : *mines gifes* 32, *þes cwenes canceler* 252. La généralisation de la désinence *-e* atone, caractéristique de l'anglais moyen dès le milieu du XII^e^ siècle, n'est pas moins notable ici qu'ailleurs : on la rencontre au nom. sg., même quand elle n'est pas étymologique : *ealle blisse* 198, *se wolcne*, *micel ungerime* 253, — au dat. et au gén. pl. : *mid ealle deofle*[1] 37, *se Scotte King* (ags. *Scotta*) 250, *broþre*, *swustre* 29, *ealre hadode heafde*[2] 36, — au nom. pl. des adjectifs forts ou faibles :

1. A moins d'y voir un acc. pl. gouverné par *mid*.

2. Noter aussi le gén. pl. analogique avec le gén. sg. dans *of preostes wifes* 260.

þe wise men 267, *þa Denescæ menn*[1] 207. Dans les verbes, où la 3e pers. sg. prés. indic. est toujours en *-þ* ou *-eþ*, le pluriel est très remarquable à cause de la fréquence d'une innovation qui prendra une singulière importance. Déjà le manuscrit Julius E VII des *Lives of Saints* d'Aelfric[2] nous avait offert une terminaison en *-an* dans *we wurþian* à côté de *we wurþiaþ*, due peut-être à l'analogie du pluriel des subjonctifs en west-saxon tardif confirmé par la désinence très usitée de l'infinitif en *-an*. Affaiblie en *-en* comme il est naturel en moyen-anglais, elle devint entre 1120 et 1150 l'un des traits les plus caractéristiques de la morphologie du Centre Nord-Est : si l'on rencontre encore, dans les passages qui ont trait à l'abbaye de Peterborough : *þas landes liggeþ* p. 30, *seiþ alle* p. 37, ce sont les pluriels en *-en* qui dominent : *we willen sægen* 265, *we hit louien* (approve) 32, *ge geornon* 33, *ge hauen* 36, *þa* (= which) *liggan* 31, *liggen* 30, *lien* 265 et *lin* 116 (= lie). Enfin le démonstratif simple, ou article défini, offre une multiplicité de formes où se révèle l'incertitude grammaticale de l'époque, le nom.-acc. sg. ne comportant pas moins de quatre graphies : *se*, écrit parfois *seo*, et cela avec des mots primitivement des trois genres : *se king* 251 et *seo kyning* 30, *se fir* 250 et *seo land* 32, concurremment avec le thème analogique en *þ : þe landfolc* 199, *þe sunne* (sun) 263, orthographié assez souvent *þa : þa dæi, þa kyning* 30. Au pluriel, ces mêmes cas se servent de la double forme *se* et *þe*, qui tend à devenir invariable : *se munecas* 30, *þe muneces* 262, *þe biscopes* 265, et à l'accusatif *ealle þe þing* 233. Au datif sg. on rencontre quelquefois la forme *þan* (*to þan abbode* 29), régulièrement issue de l'ags. *þǣm*, mais de temps à autre, sa place est prise par l'ancien accusatif : *Ic gife Sce Petre and þone abbode* (and to the abbot) 30, et le plus souvent, surtout après une préposition, par l'un des représentants du nominatif : *to þe biscopdome* 115, and *of þa oþre swa fela* 254[3].

1. Quelquefois encore en *-a : þa Frencisca men* 207.
2. *H. L. A.*, t. I, p. 168.
3. Le pronom personnel présente aussi quelques particularités notables :

C'est par l'emploi des désinences des démonstratifs qu'une langue en possession du genre grammatical en marque le plus aisément les différences. En particulier, la régularité de la déclinaison de l'article défini est, sous ce rapport, de première importance : si elle vient à être troublée, la confusion s'introduit, et la tradition se perd au milieu des contradictions les plus inattendues. L'anglais du XII^e^ siècle, dans les dialectes encore connus de nous, en fournit un exemple frappant : la *Chronique,* entre autres documents, abonde en inconséquences de cette nature. Elle fait d'un ancien neutre ags. comme *mynster* tantôt un masculin : *on þone seolue minstre* p. 257, tantôt un féminin : *of þere minstre* 52. Deux autres neutres deviennent aussi des féminins : *on þere werce* 30, *be his halre life* 183 ; ou bien des neutres passent au masculin : *þone godspel* 250, *se* (abbotrice) *of Couentre* 198; plus souvent encore, des féminins sont traités comme des masculins : *se gife* 30, *anes nihtes* 52, *on þone lenten tyde, se burch* 250, *þone heh messe* 255. Comme on l'a déjà remarqué plus haut [1], la rigueur syntaxique s'en trouve relâchée. Un seul accord suffit désormais, là où l'anglo-saxon en eût exigé deux : on écrit maintenant *to þa munecan ane* 31, le substantif étant au datif et ses déterminatifs *þa* et *ane* restant sans doute au nominatif, — *seo* (pour *se*) *Kyninges Aeþelredes ġeornunge* 36, *ealle þa munece huses* 205, où seul *munece* (ags. *muneca*) représente le génitif primitif. Souvent même, ce demi-accord est supprimé, et la préposition ou le verbe ne sont suivis que d'un cas régime indistinct qui se confond avec le nominatif singulier : *þurh his agen cwen* 29, *on an dæi* 117, *buton* (= except) *se abbot of þone minstre* 116, *flemden se oþer abbot* 263, — la préposition *of*,

à l'acc. sg. *him,* venant du datif, tend à supplanter *hine;* au pl. le nom. est indifféremment *he, hi* ou *hiġ ;* la forme *heom* est commune à l'acc. et au dat. pl., ce dernier cas employant aussi *hem* et *him ;* le gén. pl. est *here* ou *her*. Le nom.-acc. neutre sg. s'écrit déjà *it,* et au nom. fém. sg. apparaît pour la première fois la forme curieuse *scæ,* devenue *she,* et issue sans doute de *sēo,* p. 266, 267, 268.

1. Cf. *supra,* p. 44.

avec l'accusatif ou le nominatif, intervenant d'ailleurs de plus en plus fréquemment pour remplacer l'ancien génitif synthétique : *legat of þone Rome scott* 257, *þa munecas of þe mynstre* 30.

Si la phonétique et la morphologie présentent, dans les trente dernières années de la *Chronique,* des innovations nombreuses, la construction au contraire et le vocabulaire restent presque stationnaires. Dans l'extrait cité plus haut, les tournures et l'ordre des mots sont conformes aux habitudes anglo-saxonnes. Les subordonnées, et parfois même les principales, pratiquent la position médiale ou finale : *þa the suikes undergæton þt he milde man was and softe and god, and na iustise ne dide; — ac hi nan treuthe ne heolden* p. 263. L'inversion s'observe très souvent dans les principales : *þa diden hi alle wunder,* ibid.[1]. Un trait plus distinctif est l'absence fréquente du sujet sous entendu, comme dans : *þa þe king was ute þa herde þt sægen* p. 267, au lieu de *herde he,* tournure familière à l'anglo-saxon, et qui s'explique par la valeur synthétique du verbe. Quant au vocabulaire, il ajoute peu aux emprunts déjà signalés; le normand lui apporte quelques noms propres : *Godefreiþ* 252, *Malduit* 265, *Peitou* 259, *Punt Aldemer* 252, *Sæis* (Séez) 270, plusieurs termes d'église, d'administration et de droit : *abbe* 31, *canonie* 252, *carited* 215, *concilie* 255, *martyrs* 264, *miracles* 266, *procession* 238[2], — *cuntesse* 266, *curt* 268, *duc* 260, *Emperice* 266, *iustise* 268, *legat* 257, *market* 116, *pais* 263, *priuilegies* 265, *tresor* 263, — le scandinave fournissant moins encore : *hærnes* 264, *huscarles,* 205, *gersumes* 205, *firrer* (= further) 261.

*
* *

Parvenus au terme de cette étude, essayons de dégager de

1. E. Rothstein, *Die Worstellung in der Peterborough Chronik,* Studien zur englischen Philologie, Halle 1922 (cité par *Modern Language Review,* Jan. 1926, p. 105-6) a remarqué que dans la dernière partie de la *Chronique* comparée aux deux premières, la proportion des inversions diminue de 77 % à 66 %. C'est une indication utile à retenir, mais non pas décisive.

2. *Prior,* p. 257 est sans doute emprunté directement au latin.

la masse des détails les tendances générales de l'évolution du moyen anglais entre 1100 et 1175. Remarquons d'abord que nous n'en avons qu'une connaissance très fragmentaire et pour ainsi dire locale. Nous ignorons tout des parlers du Nord entre Edimbourg et Lincoln : il faut attendre le XIV^e^ siècle pour savoir quelque chose du Northern Middle English ; même le dialecte Midland n'a laissé de traces que dans la région de Peterborough, et le Southern Middle English ne survit que d'une manière diffuse dans les quatre manuscrits qui ont été examinés. Ces restrictions sont graves, et enlèvent aux conclusions auxquelles on peut actuellement aboutir la valeur objective et définitive que leur aurait donnée une documentation plus complète et plus variée.

Ces réserves une fois faites, résumons-nous. En ce qui concerne le timbre des voyelles, le Midland se montre plus conservateur que le Southern. Il reste plus attaché aux sons moyens, en particulier à l'*ă̄* fréquent en mercien : c'est à peine si, vers 1150, il commence sporadiquement à transformer la longue en *ō*. Mais tous deux, héritant d'une tendance anglo-saxonne, procèdent à de nombreuses monophtongaisons qui réduisent singulièrement le nombre des diphtongues anciennes. En outre, ils affaiblissent non seulement les consonnes gutturales primitives au point de les vocaliser entièrement à l'initiale, à la finale de mot et en position intervocalique, mais encore les désinences atones qui, toutes fondues en un son indistinct représenté par *-e, -es, -en,* perdent beaucoup de leur valeur sémantique. A cette simplification phonétique se joint, par voie de conséquence, une simplification morphologique : les déclinaisons, privées de leurs signes particuliers, sont attirées vers deux types essentiels en Southern, vers un seul en Midland ; l'article défini, instable par sa complexité même, abandonne la plupart de ses formes sans pouvoir assurer à celles qui survivent une absolue netteté de sens. Il s'ensuit que le genre grammatical, si caractéristique de l'ancien anglais, perd son signe le plus distinctif et commence à disparaître au milieu d'une inextricable confusion,

tandis que les prépositions, pour la même raison, ne disposent plus des régimes multiples qu'elles pouvaient gouverner en anglo-saxon. Par contre, la construction, bien qu'hésitant entre des tendances contraires, n'a pas encore subi de modification profonde, et le vocabulaire, malgré les emprunts croissants aux langues environnantes et surtout à l'anglo-normand, reste essentiellement germanique.

Il est probable que plusieurs des transformations phonétiques et morphologiques qui caractérisent le moyen anglais dans cette première période de son existence sont dues à des forces héréditaires, dont l'action a pu être accélérée, mais non pas provoquée par la Conquête normande. Qu'on se souvienne de la monophtongaison anglienne [1], de quelques particularités du west-saxon ancien [2], et on y trouvera le germe des simplifications vocaliques si fréquentes dans la langue du XII[e] siècle. Qu'on songe à l'influence inévitable de l'accent tonique mettant en relief le plus souvent la syllabe initiale et radicale aux dépens de celles dont elle était suivie, et par conséquent des désinences substantivales ou verbales, — et on comprendra leur affaiblissement. Mais il est incontestable d'autre part que ces raisons ne suffisent pas à tout expliquer. Il y a trop d'incertitude et de trouble grammatical dans la période que nous venons d'étudier pour qu'on puisse voir en cela le résultat d'une évolution normale. Le moyen anglais nous apparaît alors comme se débattant au milieu d'une nuit où aucune lueur ne s'offre pour diriger sa marche. Il erre au gré des tâtonnements d'une tradition devenue uniquement orale. On ne l'enseigne plus. Le Conquérant l'a banni des écoles au profit du normand. Sa grammaire, privée de la fixité des préceptes appris par cœur, se refait par l'usage, au milieu de l'indifférence des uns, de l'hostilité des autres, de l'ignorance de tous. Elle cède, avec une rapidité que rien n'entrave, aux tendances innées qui la mènent, aux influences étrangères

1. Cf. *H. L. A.*, t. I, p. 177.
2. *Ibid.*, p. 153.

dont elle est entourée. Elle s'use et par là même se simplifie, acquérant peut-être ainsi, en ces jours d'épreuve, une nouvelle raison de survie.

Bibliographie.

Bodley Homilies, Early English Text Society nº 137. — *Chronicle* (*Anglo-Saxon*), texte E, éd. Plummer, Oxford 1892. — EADWINE, *Canterbury Psalter*, E. E. T. S. nº 92. — *Early English Homilies,* MS. Cotton Vespasian D, XIV, E. E. T. S. nº 152. — *History of the Holy Rood Tree,* éd. Napier, E. E. T. S. nº 103. — *Lambeth Homilies,* E. E. T. S. nºs 29 et 34. — LIEBERMANN, *Die Gesetze der Angelsachsen,* vol. I. — MORRIS, *Specimens of Early English,* vol. I (1150-1300), Oxford 1898. — J. SCHIPPER, *Englische Metrik,* vol. I, Bonn 1882. — W. SCHLEMILCH, *Beiträge zur Sprache der Uebergangszeit* (1000-1150), Halle 1914. — WELLS J. E., *A Manual of the Writings in Middle English* (*1050-1400*), Yale University Press 1916.

WEST-SAXON	NORTHERN	NORTH-EAST MIDLAND	
		Ags. Chronicle 1066-1122 (E[1])	*Ags. Chronicle* 1122-1154 (E[2])
a + nas.			
ā		a	a (mais *noht*, *mor*)
ǽ		æ, e	a qq. fois
ǣ		æ, e	a —
ǽa		ea, æ	*a*[1], æ, e
ēa		ēa, æ, e	
ǽ			
ē			
ǽo		u après w	
ēo		e	
ǽe		e dev. r	
ēe		e	
ŏ			
ō			
ŭ			
ū			
ÿ	Inconnu.	y, i, e	y, *i*
ȳ		y. i, e	y, *i*
f			
		- Affaiblissement de désinences : *-as* > *-es*	- Mêmes affaiblissements
			- Abrègements : *lædde* > *ledde*
		- Introduction d'*-e* analogique au nom. sg.	- *e* analogique
		- Déclinaison forte et faible	- Déclinaison surtout forte
			- Conjugaison, ind.pr.sg.3-(*e*) pl. -*e*
		- Article défini *þe*	
		- Genre grammatical troublé	- Confusion des genres
			- Pr. pers. sg. f. 3 : *scæ* (1 fois
		- Accord d'adjectif incomplet	
		- Construction inchangée	

1. L'italique indique la représentation la plus fréquente.

SOUTHERN
MSS. *E*adwine, *L*ambeth 487, *B*odley 343, *V*espasian, D. XIV
o *L*
ao, o *L*
e, *E*, *L*; a *B*, *V*
e, ie
eæ, a, *e*; ea + ld > a + ld *B*, *L*
eo, e, *io E*; eo, o *L*
io, ie, e *E*; eo, e, *o L*
e, æ, i, u
e, æ, i, u
u, e, i, y
u, e, i, y
v, *L*

TABLEAU DES PRINCIPALES DIFFÉRENCES DIALECTALES AU XIII[e] SIÈCLE

WEST-SAXON	NORTHERN	MIDLAND			SOUTHERN						KENTIEN
	Northumbrian Psalter	NORTH-EAST Ormulum	EAST Genesis and Exodus, Bestiary	SOUTH Trinity College Homilies	Hali Meidenhad	Saint Katherine, etc.	Layamon : Brut A	Ancren Riwle	Wintenay Regula	Owl and Nightingale	Kentish Sermons
a + nas	a	a	a	*o*	o	o	o	o		o	o
ā	a (ai 1 fois), o qq. fois	a	oa, o	*o*	a	*a*, o	*a*, æ, oa, o	oa, *o*		—	
æ̆	a	a	a	*a*, e	a (Ms. T)	*e*	æ, ea, a, *e*	a, *e*		*a*, e	e
ǣ	*a*, e	æ, a	e		ea (Ms. B), a, e	e, ea	æ, ea, a, *e*	a, *e*, ea		*a*, e	e
ĕa	a	a	a		a dev. r (Ms. T)	*a*	ea, æ, e, a	*e*, ea		a, e	a, ia dev. -ld
ēa	e	æ, e	e		ea	e, ea	ea, æ, e, a	*ea*, e		a, e	ia
ĕ						e, eo					
ċ											
ĕo	e	eo, e	e		eo, e		eo, o	eo, o	u	*o*	*e*, ie
ēo	e	eo, e	e	ie, i, u qq. fois	eo, e		eo, o	eo, *e*	u	*o*	*e*, ie
ĭe	e	*e*, æ, a	e				e	e	u		e
ie	e	*e*, æ, a	e				e	e	u		e
ī		e, i		e qq. fois			e	e qq. fois			
i											
ŏ			u après w-			o, eo					
o											
ŭ	o	u									
ū		u									
ў	i	i	i	i, *u*, e	u, i (Ms. T)	i, *u*		i, *u*	u, i, e	u	e
ȳ	i	i	i	i, u	u, ui (Ms. T)			ui		u	e
f-								v-		v-	
sc'			s-								
hw-			qu-								
	- Consonnes gutturales maintenues.	- Consonnes gutturales maintenues. - Allong. dev. -ld,-rn. - Abrèg. dev. conss. - Affaiblissement des désinences.									
			- Introd. d' -e analogique								
	- Décl. forte.	- Décl. forte.	- Décl. forte, qq. faibles.	- Décl. faible fréquente.	- Décl. forte et faible.		- Décl. faible t. fréquente.	- Décl forte et faible.		- Décl. forte domine.	Décl forte et faible.
	- Conj. ind. pr. sg. 1 -e 2 -es, -est 3 -s Pl. -es, en(e) P. pr. -and	- Conj. ind. pr. sg. 3 -þ Pl. -enn Imp. pl. 2 -þ P. pr. -ende - Genre grammatical troublé.	- Conj. ind. pr. sg. 3 -þ Pl. -en P. pr. -ende, -ande	- Conj. ind. pr. Pl. -en, -eþ P. pr. -ende, -inde	- Conj. ind. pr. sg. (Ms. T) 2 -es 3 -es, -eþ Pl. -en, -eþ	- Conj. ind. pr. sg. 2 -est, -es 3 -þ, Pl. -þ, -en Inf. -ien, -in, -en P. pr. -ende, -inde	- Conj. ind pr. sg. 1. -ie, -e 2 -*est*, es 3 -þ Pl. -iaþ, -ieþ, -eþ. P. pr. -iende, -inde - Restes de genre grammatical. - Accord incomplet.	- Conj. ind. pr. sg. 1. -ie, -e 2 -est, -es 3 -(e)þ Pl. -(i)eþ Inf. -ien, -in, -i P. pr. -inde - Restes de genre grammatical. - Constr. normale. Pr. pers. sg. f. 3, heo Pl. 3 heo heom, ham, hore.		Conj. ind. pr. sg. 1 -i, -e 2 -ist, -est 3 -þ Pl. -þ P.pr.-inde,-ing.qq.fois.	
					Pr. pers. pl. 3 ha ham hare, hore						
		Pr. pers. pl. 3 þeġġ þeġġm, hemm þeġġre, here, hore	Pr. pers. pl. 3 he, it hem, is, es here	Pr. pers. pl. 3 he, hie hem, hes here							

SECONDE PARTIE

LA LITTÉRATURE DIALECTALE AU XIII^{e} SIÈCLE

CHAPITRE PREMIER

LE DIALECTE MIDLAND JUSQU'EN 1260

Les transformations politiques de 1189 à 1272 : la fusion des peuples, 81-84. — Le North Midland : l'*Ormulum :* phonétique, 86-90, morphologie, 90-95, syntaxe, 96-99, vocabulaire, 99-101. — L'East Midland : la *Genèse et l'Exode,* le *Bestiaire :* sons et inflexions, 104-107, vocabulaire, 108-111. — Le South Midland : les *Trinity College Homilies :* grammaire, 113-115, mots d'emprunt, 115-116 ; la *Proclamation* de Henri III, 117-119.

Les transformations politiques. — L'absolutisme inflexible des rois anglo-normands et du premier Angevin fit place, pendant près d'un siècle, de 1189 à 1272, à un affaiblissement ininterrompu de la puissance royale. A ce résultat plusieurs causes contribuèrent, dont la moindre ne fut sans doute pas l'appauvrissement du caractère des souverains eux-mêmes, leur infériorité sous ce rapport à leurs trois grands prédécesseurs. De Richard Ier Cœur de Lion (1189-1199) on a pu dire qu'il se montra « bouillant, ambitieux, avide de gloire [1] », véritable chevalier errant, doué de talents militaires, mais d'une activité plus « remuante » qu'ordonnée, d'un tempérament « sensuel » et changeant, impropre au labeur administratif où avaient excellé ses ancêtres. Son frère cadet Jean sans Terre (1199-1216) ne fut pas incapable de quelques soubresauts d'énergie, mais la bassesse de ses instincts perfides et vindicatifs, sa cruauté, ses débauches firent de lui le contraire de l'idéal chevaleresque du temps et l'exposèrent au mépris. Son fils Henri III (1216-1272), monté trop jeune sur le trône, vit son autorité contestée avant qu'il ne pût l'exercer ; élevé sous l'influence des doctrines absolutistes du Conti-

1. Prentout, *Histoire de l'Angleterre,* p. 98.

nent, il chercha à les appliquer, mais avec les hésitations et les faux-fuyants d'une nature faible; honorable dans sa vie privée, pieux, généreux, sensible à la culture et aux arts, il parut toujours mieux fait pour une condition modeste que pour celle d'un roi, et, manquant de toutes les qualités d'un chef, resta le jouet de la fortune et des événements.

En outre, un désaccord de plus en plus profond s'accuse entre les tendances du peuple anglais et la politique extérieure que suivent ses gouvernants. Au temps du Conquérant et de ses successeurs immédiats, la Normandie, berceau de la dynastie et de beaucoup de familles immigrées, apparaissait comme une partie intégrante du domaine royal, au même titre que l'Angleterre. Les liens les plus étroits, les relations les plus suivies unissaient les deux pays. Avec les Angevins tout change, par une sorte de rupture d'équilibre. Les possessions continentales de la couronne qui comprennent non seulement la Normandie et le Maine, mais encore l'Anjou, le Poitou, la Saintonge, la Gascogne et l'Aquitaine, l'emportent de beaucoup sur la modeste Angleterre dans les préoccupations du souverain. Il lui faut les défendre contre des rois de France de plus en plus énergiques et pressants : Philippe-Auguste, Louis VIII et même le pieux saint Louis. A trop guerroyer en France, on néglige de gouverner l'Angleterre et parfois même d'y résider : sur dix années de règne, Richard Cœur de Lion y passe à peine six mois ; Jean sans Terre ne recueille au cours de ses longues et fréquentes absences que hontes et revers : l'entrée de Philippe-Auguste à Rouen le 24 juin 1204 marque le retour définitif de la Normandie à la couronne de France et la fin du régime anglo-normand. Henri III, d'humeur plus sédentaire, n'est pas plus heureux : en 1242, saint Louis le met deux fois en déroute, à Taillebourg et à Saintes, et seize ans plus tard, par le traité de Paris en mai 1258, il « renonce absolument à la Normandie, au Maine, à l'Anjou, à la Touraine et au Poitou[1] », ne conservant plus, en qualité

1. PRENTOUT, *Histoire de l'Angleterre*, p. 121.

de vassal du roi de France, que la partie la plus méridionale de son ancien domaine, la plus instable et la plus difficile à garder.

Par une conséquence inévitable, les ressources de l'Angleterre et du domaine royal ne suffisent pas aux dépenses qu'entraîne une politique aussi aventureuse. Les temps sont passés où le Conquérant et Henri Ier, jaloux de leur liberté d'action, veillaient à se constituer des réserves. Sous Richard Ier il faut payer les frais de sa croisade, de sa rançon, de ses expéditions continentales : dès 1197, la « situation financière est déplorable, le Trésor est vide[1] ». Malgré des exactions sans nombre et « une augmentation continue des impôts », Jean sans Terre connaît des difficultés pires encore, et Henri III, en doublant les taxes et redevances, « provoque le mécontentement du pays[1] ». La perte de la Normandie en 1204 aurait pu être un double bienfait pour l'Angleterre, si elle avait contribué à diminuer les dépenses de guerre et, d'autre part, si elle avait enrayé l'afflux d'aventuriers venus du Continent. Mais aux Normands succédèrent les Angevins, puis les Poitevins sous Jean sans Terre, et, à l'occasion du mariage d'Henri III avec Aliénore de Provence en 1236, une foule de Savoyards nécessiteux dont les appétits exaspérèrent le baronnage anglais. A son tour, le clergé s'inquiétait des prétentions papales qui n'avaient plus connu de mesure depuis le jour où Jean sans Terre, en mai 1213, avait fait hommage de sa couronne au légat Pandolfo, représentant d'Innocent III. En 1241, le Pape n'hésita pas à réclamer une contribution d'un cinquième sur les revenus ecclésiastiques et à se faire réserver, « pour récompenser la fidélité des Romains, les trois cents premiers bénéfices qui deviendraient vacants en Angleterre[2] ». Plaie d'impôts, d'étrangers, de « provisions » papales : il n'en fallait pas davantage pour liguer dans une même opposition aux abus de l'absolutisme royal les diverses classes et races dont se composait la population, et pour les fondre, sous l'in-

1. Prentout, *Histoire de l'Angleterre*, p. 103 et 121.
2. H. W. C. Davis, *England under the Normans and Angevins*, p. 425.

fluence de cet esprit nouveau, en une nation dont les aspirations communes allaient assurer l'unité.

Ce que la Couronne perd en prestige et en autorité, les barons le gagnent par leurs premières tentatives de gouvernement parlementaire et constitutionnel. C'est l'ancienne aristocratie normande qui, soutenue par le clergé séculier et par la bourgeoisie des villes, impose à Jean sans Terre, en juin 1215, l'acceptation des termes de la Grande Charte, dont l'un des articles prescrit qu'aucun « écuage ou redevance, sauf les trois aides féodales, ne pourra être levé sans le consentement du Grand Conseil du royaume » ; c'est elle aussi qui, menée par Simon de Montfort, fils d'Amaury comte de Toulouse, força Henri III à souscrire aux Provisions d'Oxford en 1258, par lesquelles était établi « un comité permanent de quinze membres » chargé de diriger et de contrôler les actes du gouvernement. Sans doute, avec l'inexpérience et l'étroitesse du temps, ces nobles se réservent toutes les places et ne font pas appel à la collaboration du reste de la nation[1]. Mais ils ont été soutenus par elle. Jean lui-même, dès 1213, a mandé au Grand Conseil d'Oxford quatre représentants des Communes par comté. La chose publique n'est plus uniquement celle des Conquérants ; elle redevient peu à peu celle de tous. En fait la Conquête est maintenant oubliée, et la nation se reconstitue un commun langage pour exprimer ses préoccupations communes.

*
* *

L'*Ormulum* et le North Midland. — Au seuil de la période dont l'esprit vient d'être défini, s'offre à notre étude une œuvre qui, à n'en considérer que la forme, nous paraît d'une originalité surprenante. Dans une région indécise du

1. T. F. Tout, *The Political History of England*, vol. III (1216-1377), p. 101 : « In 1258 there is not the least trace of a suggestion that parliament could ever include a more popular element than the barons and prelates. »

Centre Nord-Est[1] de l'Angleterre, quelque part aux environs de Lincoln, vivait à la fin du XII[e] siècle un chanoine augustin dont le nom de famille, Orm[2], indique une origine scandinave. Sur les instances de « son frère Walter », il entreprit le labeur immense « d'exposer en anglais la sainte doctrine » du Nouveau Testament en suivant jour par jour les évangiles de la messe et en les commentant dans une série d'homélies dont il ne nous reste qu'une trentaine s'étendant sur plus de dix mille vers de quatorze syllabes non rimés[3]. Le manuscrit incomplet qui nous a conservé ce fragment massif d'un édifice démesurément monotone, sombre et lourd, appartient à la collection Junius de la bibliothèque Bodléienne et semble avoir été entièrement rédigé de la main de l'auteur. Son écriture épaisse, dense et trapue, encore toute proche de la minuscule anglo-saxonne, reflète son caractère et la formation de son esprit. C'est un moine méticuleux et persévérant, tout à ses préoccupations mystiques, livresque et sans contact apparent avec la vie extérieure ou avec la civilisation continentale. Il emprunte ses idées à Bède, à Aelfric, à saint Grégoire ; il vit avec eux par la pensée. Mais il innove en orthographe ; il s'est fait en cette matière un système qu'il applique avec obstination : toute voyelle brève est chez lui marquée par le redoublement de la consonne dont elle est immédiatement suivie. Il a le fanatisme de la quantité, ce qui donne à ses graphies un aspect étrange, mais parfois instructif, dont on pourra se faire une idée par l'extrait qu'on va lire :

1. North-East Midland.

2. Cf. le premier vers de la préface :

þiss boc iss nemmnedd Orrmulum
Forrþi þatt Orrm itt wrohhte.

Le mot scandinave *ormr* équivaut à l'ags. *wyrm*, a. m. *worm*.

3. Souvent appelés « septenaires » iambiques, et divisés par une forte césure en deux parties, l'une de 4 pieds et l'autre de 3 avec syllabe féminine hypermétrique.

þiss boc | iss nemm|nedd Or|mulum || Forrþi | þatt Orrm | itt wrohh|te.

Avec la rime en plus et la syllabe hypermétrique en moins, ce sera plus tard le « fourteener » ou « ballad-metre ».

Ormulum, 1606-1631[1].

And ġiff þu mihht forrwerrpenn her
þi faderr, and ti[2] moderr,
And wif, and child, and hus, and [ham,
And freond, and land, and ahhte,
And all forrwerrpenn her þwerrt ūt
Bitwenenn menn to biggenn,
And ledenn harrd and haliġ lif
Alle ane i wilde wesste,
And pinenn þær þi bodiġ a
Wiþþ chĕle and þrisst and hunn- [gerr,
Wiþþ fastinng, and wiþþ swinnc [and swāt,
Wiþþ bedess, and wiþþ wecchess,
þa mihht tu lakenn swa þin Godd
Gastlike i þine þæwess
Wiþþ lac, þatt all þwerrt ūt beoþ [brennd
Drihhtin to lŏfe and wurrþe,
Swa þatt itt beoþ þe rihht inoh

To winnenn Godess are.
Forr þu ne mihht nohht ledenn her
Na bettre lif onn eorþe,
þann iss þatt tu þweorrt ūt forrse,

And all þwerrt ūt forrwerrpe
All weorelldlike lif and lusst,
And fle fra menn till wesste,
And tær wiþþ harrd and haliġ lif
Beo ġeorrnfull Crist to cwemenn.

And if thou canst renounce here
thy father and thy mother
and wife and child and house and [home
and friend and land and goods,
and all renounce throughout here
thy habitation among men,
and lead a hard and holy life
all alone in the wild waste,
and pine there thy body ever
with chill and thirst and hunger,

with fasting, and with toil and [sweat,
with orisons and with watching,
then couldst thou offer so to thy God
spiritually in thy conduct
sacrifice that altogether would be [burnt
To the Lord's praise and honour,
so that it would be fit enough for [thee
to win God's mercy.
For thou canst not lead here
any better life on earth,
than that thou shouldst throughout [reject
and all throughout renounce
all worldly life and pleasure,
and flee from men to the waste,
and there with hard and holy life
be eager to please Christ.

Il suffit d'un examen, même rapide, d'un tel passage pour constater d'abord l'extrême netteté de son système phonétique et ensuite son accord essentiel sur ce point avec la *Chronique*

1. *Ormulum*, éd. R. M. White et R. Holt, 2 vol. Oxford 1878, vol. I, p. 53-54.
2. *Ti* au lieu de *þi* après une dentale momentanée (*t*, *d*).

de Peterborough dans sa partie la plus récente[1] ; c'est la même prédilection pour le son *ă*, qui non seulement se rencontre devant nasale : *amang*, *lannge* p. 5, mais encore représente, à quelques exceptions près[2], un *a* ou un *e* du mercien, un *æ* ou un *ea* de palatalisation et de fracture en saxon occidental : *faderr*, vol. I, p. 294, *cwaþþ* I, 180, *att*, *affterr*, — *alle*, *harrd*, *swallt*, *sallt* I, 32, *haldenn* I, 30 ; — *shapp* I, 140, *biġatt* I, 131, *to ġarrkenn*. Plus encore que dans la *Chronique*, l'*ā* anglo-saxon est d'une stabilité parfaite ; jamais il ne tend vers *ǫ : ān* (a. m. *one*), *wha* I, 323, *Pawell* (*Paul*) I, 279, *takenn* (a. m. *token*) I, 22. Même le son que transcrit *ǣ* en saxon occidental, et qui souvent persiste dans Orm : *flæshess*, *spæche*, ou parfois s'éclaircit en *e : del* I, 5 (ags. *dǣl*, a. m. *deal*), donne naissance à des graphies en *a* qui coexistent avec les précédentes : *lawedd* I, 27 à côté de *læwedd*, *mast* et *mæst* I, 88, *dale* I, 212 et *del*, *lasse* I, 169, *slap* 64, *shadd* 170. Dans le traitement des diphtongues, ce texte pousse à l'extrême la simplification moyen anglaise, réduisant *ēa* à *æ* le plus souvent : *bæh* I, 312 (ags. *bēah*), *læn*, *shæwenn*, *dæþ* (ags. *dēaþ*), *ræw* (ags. *hrēaw*), et même à *e* dans le voisinage de *c*, *g*, *h* et après palatale[3] : *neh*, *ġer*, *ec* I, 2. L'*ie* bref ou long de toute provenance est le plus souvent ramené à *e*, plus rarement à *æ*, et exceptionnellement à *a*[4] : c'est le cas, pour la brève, de *to ġeldenn*, *sexte*, *errfe* I, p. 34, *werrst* I, 146, et, pour la longue, de *ġēt* (ags. *giet*), *ekedd* (ags. *īecan*), *herenn*, *lesedd*[5]. Une certaine indécision se manifeste dans la transcription d'ags. *ĕo*, tantôt maintenu et tantôt simplifié en *e*[6] : *eorþe*, et *erþe*, *heofenlike* I, p. 11 et *off*

1. Cf. *supra*, p. 67-68.

2. Où *æ* est représenté par *e : messe*, *gresess* (*græs*) I, 284.

3. Cf. *H. L. A.*, t. I, p. 180.

4. Cf. *mahhtiġ*, I, 24 et *lahghenn*, I, 96, par analogie de *mahht* et sans doute d'ags. *hlahtor*.

5. Mais ags. *tīeman* donne *tæmenn*.

6. Avec d'assez nombreuses modifications. Ainsi, par influence de la spirante palatale on a *i* dans : *fihhtenn* I, 61 (ags. *feohtan*), et même dans *sillferr* I, 122 < ags. *siolfor*. Ags. *ġeoc* et *ġeond* donnent *ġocc* I, 139, et *ġond* II, 12 ; devant l'*r* de *hweorfan*, *eo* se traduit par *a : wharrfeþþ* I, 125. Après

heffne, *gerrne*, *forwerrpenn*[1], et pour la longue : *leof* I, 22 concurremment avec *lef*, *seon* et *sen*, *preost* et *presstess*, sans que d'ailleurs la graphie *eo* représente un son différent de la voyelle simple *e*, comme le prouve le demi-vers octosyllabique suivant : *Ne beo | þu Mar|ġe nohht | fordredd* ||, où *ne beo* ne forme que deux syllabes. Par une curieuse particularité de la langue d'Orm, l'*ĕ* est parfois issu d'un ags. *ĭ*, comme dans *fresst* (ags. *frist*) I, 6, *to screnn̄kenn* I, 46 (ags. *scrincan*), *stekenn* I, 280 (ags. *sticen*), *sedefull* I, 73 (ags. *sideful*)[2], *swepe* II, 188 (ags. *swipe*). Le plus souvent cependant, l'*ĭ* primitif ainsi que l'*ŭ* restent stables (*limess*, *wif*, — *tunge*, *hus*), tandis que l'*ў* est, comme partout dans le dialecte midland, délabialisé en *ĭ* : *kinde*, *fir* II, 207[3].

Les soucis orthographiques d'Orm ont pour nous l'avantage de nous renseigner fort exactement sur la quantité de la plupart des voyelles moyen-anglaises à cette époque. En étudiant la dernière partie de la *Chronique*[4], nous avons remarqué que des longues anglo-saxonnes tendent déjà à s'abréger devant consonne redoublée. Orm a fait de ce procédé un emploi presque systématique, sauf que de temps à autre il a recours de préférence au signe traditionnel par lequel on distingue une brève. C'est ainsi qu'il écrit *tākenn* I, 71 à l'infinitif, *tāle* I, 149 comme substantif, *mētess* I, 28, *lāte* I, 23, *hēte* (hate) I, 46, *fēle* (many) I, 60, — nous montrant clairement ainsi qu'il ignore l'allongement moyen anglais en syllabe ouverte. Mais il le connaît déjà devant *l* suivi de consonne

un *w*, *eo* donne *u* : *wurþi*, *to wurrþenn* (ags. *weorþan* et *weorþian*), *sutell* II, 303 (ags. *sweotol*).

1. On a remarqué (Lambertz, *Die Sprache des Ormulum*, p. 35) que la graphie *eo* est plus fréquente jusqu'au demi-vers 13.000 et qu'*e* l'emporte ensuite, ainsi que dans la dédicace et l'introduction.

2. On peut admettre que la forme mercienne *siodo*, *seodu* (ws. *sidu*, cf. *H. L. A.*, t. I, 181) a pu se simplifier en m. a. *sede*.

3. Sauf dans *duhhtiġ* I, 1 (ags. *dyhtig*), par analogie d'ags. *dugan*, et dans *cōme* (ags. subst. *cyme*, coming), qui d'ailleurs semble être un emprunt au scandinave.

4. Cf. *supra*, p. 68.

sonore, puisqu'il écrit *tālde laghe* II, 280, voulant dire : *the ālde laghe* (a. m. *the old law*), et aussi *hīrne* I, 56, de même que *sēt* au participe passé, *reclefætt* I, 58 (encensoir), où il semble que la dentale finale ait allongé la brève anglo-saxonne. Ce ne sont là cependant que des exceptions : dans la plupart des cas, la présence de consonnes redoublées nous signale des abrègements de voyelles longues primitives : *ġemmde* I, 33 (ags. *gēman*), *weppmann* I, 277 (ags. *wæpned*), *wesste* I, 288 (ags. *wēste*, désert)[1].

Le consonantisme de l'*Ormulum* n'offre pas de différences essentielles avec celui que nous avons étudié dans les manuscrits rédigés en dialecte du Sud[2]. D'un côté comme de l'autre, les gutturales initiales, médiales ou finales accentuent leur palatalisation déjà commencée avant la Conquête : le *g* de *ġiff* et celui, même redoublé, de *daġġ*, *aġġ* (a. m. *aye*), *naġġledd*, *weġġess*, est sans doute devenu spirante palatale; le *ċ* d'ags. *ċild*, *ċearig*, *ċiele*, *eċe*, *læċe* est transcrit par *ch* (*child* I, 1, *charig* I, 42, *chele* I, 53, *eche* I, 19, *to læchenn* I, 62), et ce signe ne peut guère avoir qu'un son déjà chuintant, semblable à celui de *sh* (ags. *sċ*) dans *shippennd* (ws. *scieppend*), *shaffte* I, 269 (ws. *gesceaft*), *unnshaþignesse* (ags. *unscæþþignes*), *nesshe* I, 32 (ags. *hnesce*)[3]. Mais ce qui, dans Orm, met une note particulière à son dialecte, c'est que, probablement sous l'influence des parlers scandinaves usités dans son voisinage[4],

1. Il faut se garder d'étendre outre mesure la liste des allongements devant certains groupes de consonnes. A moins qu'ils ne soient spécialement indiqués comme on vient de le dire, on ne saurait les admettre, en particulier devant *nd* et *rn*, puisque Orm écrit indifféremment *hand* et *hannd*, par exemple. L'*a* était donc noté bref, comme le prouve la seconde graphie ; la première, moins systématique, a cependant, dans ce cas et dans beaucoup d'autres semblables, paru indiquer suffisamment la brève par la présence d'une consonne sinon redoublée, du moins double (*nd*).

2. Cf. *supra*, p. 51-52.

3. On remarquera ici que, dans Orm aussi bien que dans les autres dialectes, l'*h* initial tend à disparaître : cf. encore *laf* I, 48 (ags. *hlāf*, a. m. *loaf*) et *we lodenn* II, 319 (ags. *we hlōdon*).

4. On sait que les colonies norvégiennes ou danoises étaient particulièrement nombreuses et stables en East Anglia et vers Lincoln.

les gutturales sont assez souvent rétablies à l'initiale et à a médiale : *g* dans *gifenn* (*to give*), où l'anglais moderne l'a adopté, sans doute aussi dans *to follghenn, hallghenn, aghenn* (a. m. *own*), — *k* dans *kirrke* I, 92 (ags. *cyrice*, a. m. *church, kirk*), *kisstig* I, 162 (ags. *cystig*), *mikell*, *cwennkesst* I, 39, — *sk* dans *biscopp* I, 33, *asskess* I, 32 (ags. *asce*, a. m. *ashes*), *unnskaþefull* I, 38.

La parenté de la langue de l'*Ormulum* avec celle de la *Chronique* s'affirme aussi dans la morphologie. Les substantifs subissent la prédominance de la première déclinaison forte masculine et se simplifient par analogie avec elle. Les féminins forts de la seconde déclinaison germanique perdent le plus souvent leur signe caractéristique : la désinence *-e* du gén. singulier et du nom.-acc. pluriel, qu'ils remplacent par *-ess* (ags. *-es, -as*) ; c'est le cas de gén. sg. *helless, sunness* (a. m. *sin's*) I, 327, *Rome burghess, lufess* I, 88, *sawless* I, 62, *wukess* I, 143, et de noms où entre le suffixe abstrait *-nes* dans *soþfastnessess* I, 122, *galnessess* I, 39. Au nom. pl. on trouve *nahhtess* I, 64, *benkess* II, 173, *shafftess* II, 301, — à l'accusatif : *sawless* et *beness* I, 2, *gifess* I, 185, *laghess* I, 6, *waghess* (walls) I, 236, *godnessess* I, Ded. v. 180. Les neutres forts de la première déclinaison adoptent eux aussi cette terminaison pour leur pluriel : *wifess* II, 151, *barrness* I, 279, *cnes* I, 165, et à l'acc. *tacness* II, 289, *treos* I, Introd. v. 14, *þa godspelless* I, 335. Les substantifs faibles à leur tour obéissent à la tendance commune ; ils donnent au gén. sg. : *þe demess* I, 131 (ags. *deman*), *huntess* II, 114, *bridgumess* II, 288, — *cullfress* I, 41, *neddress* I, 340, et au nom. pluriel : *briddess* I, 263, *witess* I, 105, *Goddspellwrihhtess* I, 200. Même les noms qui dans leur déclinaison subissaient l'influence de la métaphonie l'écartent parfois et ne se distinguent plus des autres : au nom. pl. *bokess, dohhtress* I, 221, et au gén. pl., par une intéressante extension de la désinence du nominatif pluriel ou du génitif singulier : *menness eġhne* I, 10 (a. m. *men's eyes*), innovation qui se rencontre dans d'autres catégories de mots : att twenntiġ *daghess* ende I, 63, — off ehhte *ġeress* elde I, 299,

et dont on sait la fortune dans l'histoire ultérieure de l'anglais. Ce serait toutefois une erreur de croire que ces simplifications ne comportent chez Orm aucune exception : les survivances des formes primitives ne sont pas rares, tantôt parmi les féminins forts où *þeode* I, 34 (ags. *þeoda* ou *þeode*), *hande* I, 136, *shaffte* II, 19 restent très voisins des pluriels anglo-saxons, tantôt parmi les neutres où *shep* (n. pl. ags. *scēaþ*) I, 43, *horrs* I, 302, sont encore invariables[1], tantôt enfin parmi les anciens substantifs métaphoniques : *gāt* I, 39, *fet* I, 126, *breþre* I, 287, *hire frend* I, 80, tous au nominatif pluriel[2].

Aux autres cas de la déclinaison, c'est, ici encore, à l'*-e* final que revient le rôle principal. En lui se fondent les désinences variées du substantif anglo-saxon. Sa signification est complexe ; sa valeur phonétique est, dans l'*Ormulum*, certaine, parce que la prosodie, d'une régularité mathématique, nous permet de constater que, partout où c'est possible, il compte comme une syllabe dans le vers. Au nom. sg. il représente fréquemment un *-a, -e, -u* primitifs, comme dans *namë* I, 61 (ags. *nama*), *errnde* I, Déd. v. 159 (ags. *ærende*), *sune* I, 14 (ags. *sunu*) ; au datif sg., il subsiste parfois sans changement[3] : *off dæþë* I, 150 à côté de : *off dæþ* I, 139, *to mannë* I, 6 et *to þe mann* I, 249 ; au gén. pl. il représente l'*-a* fort ags. : *off urë sawlë nede* I, 5, *allre life* I, 120, *allre shaffte* I, 8. Au nom. sg., par une extension moyen anglaise déjà signalée[4], il apparaît souvent dans des mots où l'étymologie ne justifie pas sa présence : parmi des masculins comme *were* I, 159 (ags. *wer*), *bure* II, 138 (ags. *bur*), *weġġe* (acc. sg., ags. *weg*) I, 334 ; avec

1. Cf. encore *lammbre* II, 109 (ags. *lambru*), et *chilldre* I, 278 (ags. *cildru*).

2. Auxquels il convient d'ajouter les substantifs faibles : *wawenn* (woes) II, 109 et *wikenn* I, 250, ce dernier employé comme singulier. L'ags. *mōnaþ*, qui pouvait être invariable au n. pl., le reste dans *fif monepþ* I, 5.

3. L'excellent glossaire de l'édition White et Holt permet de suivre, avec références complètes, la déclinaison de chaque mot et la conjugaison de chaque verbe.

4. Cf. *supra*, p. 43, 54, 68.

des féminins tels que *lare* I, 181, *sihhþe* II, 86, *sinne* I, 25, *drunnkennesse* I, 3, *strenncþe* I, 191, et des neutres comme *kinde* II, 7 (ags. *gecynd*), *hiss bede* I, 38 (ags. *gebed*)[1]. Dans la flexion de l'adjectif, cet *-e* final est encore fréquent au singulier et au pluriel faible des trois genres : *þatt soþë Salemann* I, Préf. v. 59, *þatt hallghë streon* (acc.) I, 9[2], — *þurrh hisë godë dedess* I, Introd. v. 60, — ainsi qu'au nom.-acc. pl. fort : *godë menn* I, 10, *winntrëdë menn* I, 23, *hæþenë Goddess* I, 43, *heġhë mahhtess* I, 98[3].

En comparaison du texte de la *Chronique*, celui de l'*Ormulum* offre sur certains points de la déclinaison pronominale des particularités très distinctives et caractéristiques d'un parler sensiblement plus septentrional que celui de Peterborough. Non pas certes au singulier ou au pluriel de la première et de la seconde personnes (*Icc* ou *I*, *me* et *me sellfenn*, *min* ; *we*, *us*, *ure*, selon les différents cas ; *þu*, *þe* et *þe sellf*, *þin* ; *ġe*, *ġuw* et *ġure*), mais au duel de ces mêmes pronoms, qui survit encore sous les formes : nom. *witt* et *ġitt* (nous deux et vous deux), acc.-dat. *unnc* et *ġunnc*[4], gén. *unnkerr* et *ġunnkerr*). En outre, si au sg. de la 3[e] personne, le masculin *he*, *himm*, *hiss* appartient à la langue commune, il n'en est pas de même du féminin *ġho*[5], au lieu duquel le texte E de la *Chronique* nous donne le plus souvent *heo*, comme en anglo-saxon, et une seule fois *scæ*[6]. Au neutre, Orm emploie *itt* (ags. *hit*) avec chute de l'*h-* initial, ce qui est fréquent même dans des mots fortement accentués[7]. Le pluriel de la troisième personne, identique pour les trois genres, présente une inno-

1. Mais aussi *lif* II, 269.

2. Cependant l'*-e* tombe avec un dissyllabe : *tiss Ennglissh writt* I, Déd. v. 81.

3. A noter encore quelques formes fortes isolées : *nænne drinnch* (acc. sg.) I, 4 *att allre læste* (least of all), 30.

4. Au lieu d'ags. *inc*, par analogie avec *ġuw*.

5. Venu d'ags. *hēo* > *hīo*.

6. Cf. *supra*, p. 69, n. 3.

7. Comme dans *laf* I, 48 (ags. *hlāf*, a. m. *loaf*), *we lodenn* II, 319 (de *hladan*, to load).

vation curieuse : au nom., l'ags. *hie* cède la place à une forme jusqu'alors inconnue : *þeġġ* (a. m. *they*), issue plutôt du démonstratif pluriel scandinave (*þeir*) que de l'ags. *þeora*[1] ; le dat.-acc., ainsi que le gén., offrent une constante dualité de formes : *þeġġm* (a. m. *them*) et *hemm* (ags. *him*) d'une part, de l'autre : *þeġġre* (a. m. *their*) concurremment avec *here* et *hore* (ags. *hiera, heora*). L'article défini, ou démonstratif simple, devenu *þe* par analogie, est déjà arrivé au terme de son évolution moderne ; il reste indéclinable à tous les cas au singulier : *þe bisscopp* I, 35 (nom.), *unnderr þe deofless walde* I, Introd. v. 38 (gén.), *to þe deofell* I, 9 (dat.), et au pluriel : *þe trowwþelæse leode* I, 3 (acc.). Le nominatif sg. neutre anglo-saxon de ce démonstratif (*þæt*) s'est spécialisé comme adjectif, lui aussi indéclinable au sg. : *o þatt wise* I, 2, mais avec un pluriel (*þa*) hérité de l'anglo-saxon : *owwþer off þa twegen* II, 4 (one or the other of those two). L'ancien démonstratif composé (ags. nom. sg. *þes*) subsiste sous la forme invariable *þiss* au singulier et *þisë* au pluriel : *off allë þisë mahhtess* I, 170. Le relatif n'est plus la particule *þe*, mais le démonstratif *þatt* qui souvent déjà en faisait fonction en anglo-saxon : *þa þatt* (those who) I, 341, *all þatt whatt* I, 36 ou *all þatt þatt* (tout ce qui, a. m. *all that*)[2]. Il est en temps à autre doublé par l'interrogatif *wha*, du moins aux cas obliques, comme dans *þurrh whamm* I, 66, et *þe Laferrd Crist, whamm þeġġ nohht ne cnewenn* II, 282. En adjoignant à ce dernier pronom une forme abrégée de

1. Le *New English Dictionary* signale deux exemples de cette forme dans le texte E de la *Chronique* (éd. PLUMMER, p. 13 et p. 221). C'est dans les deux cas une méprise du scribe pour *heora*, par influence de *þā*.

2. *Whillc* (ags. *hwylc*) se rencontre comme *wha* dans l'interrogation indirecte, et aussi dans l'expression *all whillke* (tous ceux qui). De même ags. *swylc* donne *swillk*, et *swillkë* au pluriel (a. m. *such*). — Il est en outre remarquable que la construction du relatif dans Orm soit déjà entièrement moderne : il pratique avec *patt*, substitué à ags. *þe*, le rejet de la préposition après le verbe : *þiss Elysabæþ þatt we nu mælenn ummbe* (speak about), I, 7, *þa seoffne seollþess þatt ure Laferrd spacc offe* I, 185, — et même la suppression du pronom sous-entendu : *þe þridde ġife* (s. e. þatt) *Godess Gast Her ġifeþþ* I, 190.

la conjonction anglo-saxonne *swa,* Orm obtient un indéfini d'emploi assez fréquent: *whase* (ags. *hwā-swā*, a. m. *whoso*), et même *whas* dans *whas itt iss þatt* I, 20[1].

Il importe de s'arrêter quelques instants sur la conjugaison, d'abord parce qu'elle est d'une netteté si entière qu'on pourrait déjà la considérer comme définitivement fixée, et ensuite parce que, mieux encore que dans la *Chronique* de Peterborough, elle caractérise le dialecte du Centre Nord-Est. A l'indicatif présent, la première pers. sg. est en *-ë*, que le sujet se trouve avant ou après le verbe : *Icc hafe* ou *habbe icc* I, 5[2], la seconde en *-esst* ou *-st,* selon que le radical se termine par une consonne ou une voyelle : *þu cnawesst, bughesst* I, 43, *notesst* II, 70, — *forrsest* I, 43, *þa slast þu* I, 234[3], la troisième constamment en *-þ* ou *-þþ : gaþ* I, 1, *beoþ* et *beþ* I, 23 et 53, *gifeþþ* I, 40, — à moins que ne se produisent certaines contractions, familières d'ailleurs à l'anglo-saxon : de *-þeþþ* en *-þ* dans *wurrþ* I, 216 (inf. *wurþenn*), de *-deþþ* en *-t* dans *stannt*[4] (inf. *standenn*), *hallt* I, 10 (inf. *haldenn*). Au pluriel, c'est la terminaison *-en* qui s'est généralisée : *witt hafenn* I, Déd. v. 7, *menn þatt sellenn and biggenn* II, 202, si bien qu'un siècle et demi avant Chaucer, Orm nous offre déjà ce qui restera longtemps l'un des caractères les plus distinctifs du dialecte midland : le contraste du *-th* de la troisième personne du singulier et de l'*-en* du pluriel de l'indicatif présent. Et même à l'impératif, l'identité des formes apparaît chez ces deux écrivains : à la deuxième personne du singulier, qui est réduite au simple radical : *seġġ us* II, 2, s'oppose le pluriel : *doþ* (faites) II, 133,

1. Parmi ces indéfinis, notons encore : le numéral ou article indéfini : *an boc,* réduit à *a* dans *a mikell here* I, 115 ; — l'adjectif *anig* (ags. *ǣnig*, a. m. *any*) et son contraire *nani(g)* ; — et le mot *mann* I, 136 employé comme pronom.

2. Le verbe *beon* nous donne : *icc amm, þu arrt, he iss, beoþ* ou *beþ*, — *we* etc. *arrn* ou *sinndenn.*

3. Les prétérits présents : *þu shallt, þu mihht* gardent le *-t* du plus ancien prétérit germanique (cf. *H. L. A.*, I, 109, n. 1).

4. Noter qu'Orm ne connaît plus la métaphonie des présents forts ags. Il refait *stannt* sur l'inf. *standenn* au lieu de garder ags. *stent.*

où l'ancienne désinence anglo-saxonne a été maintenue, contrairement à ce qui se passe au présent de l'indicatif. Le subjonctif est le plus souvent terminé par *-ë* au singulier et au pluriel : *þohh þu be* I, 39, *þohh þu trowwe* I, 235, *þatt he forġife* I, 59, — *þatt teġġ*[1] *follghe* I, Ded. v. 119, par chute de l'*-n* final qui cependant subsiste encore quelquefois : *þatt teġġ biddenn* I, Déd. v. 330[2].

La conjugaison des prétérits, régulière dans l'ensemble, apporte néanmoins aux verbes forts une simplification très remarquable : la seconde personne de l'indicatif singulier, au lieu d'emprunter, comme en anglo-saxon, le degré réduit, se conforme presque toujours à la première et à la troisième, et l'emploi du degré fléchi sans aucune terminaison distingue ainsi tout le singulier à la fois du pluriel des prétérits forts et du singulier des prétérits faibles. Aussi a-t-on *þu toc* I, 96, sans aucune différence avec *icc toc* II, 145, et *ne comm nohht ġēt min time*, ibid. par opposition au pluriel : *tokenn* I, 224, et à la seconde personne singulier faible : *þu þohhtesst* I, Déd. v. 17[3]. Les participes passés forts tels que : *takenn, bigunnenn, cumenn,* ou faibles comme *nemmnedd, forþedd, seġġd, shridd* (ags. *scrȳdan,* vêtir), *wrohht* et *brohht* restent conformes à leurs origines anglo-saxonnes, sauf que partout le préfixe *ge-* a disparu[4].

1. On remarquera qu'après dentale, Orm change le *þ* initial de *þeġġ*, de *þatt* et de *þiss* en *-t*.

2. L'infinitif est presque toujours en *-enn* ou *-n : tunnderrstanndenn, to sen, to ben, lin*, et une seule fois en *-e* dans *to follghë* v. 8030, I, 278 (cf. Wm. Zenke, *Synthesis und Analysis des Verbums in Ormulum*, Halle, 1911, p. 43). Il ne se différencie plus du gérondif que par l'emploi nouveau que fait ce mode de la préposition *for : forr to winndwenn* II, 9. Le participe présent est en *-ennde*.

3. Le prétérit pl. faible est en *-enn* (ags. *-on*) : *haffdenn, leddenn,* saut lorsque le verbe est suivi d'un sujet pronominal, auquel cas l'*-n* final tombe : *haffde þeġġ* I, 16, *talde þeġġ* I, 69. Le prét. subjonctif est en *-ë* au sg. (*come, funde, felle*), en *-enn* au pl.

4. Les variations apophoniques de la conjugaison forte étant, chez Orm, très strictement régies par les transformations phonétiques exposées plus haut (cf. *supra,* p. 87-88), il suffit de connaître les prétérits ags. pour en in-

Dans le domaine de la syntaxe, la simplification se mani-

duire les formes correspondantes chez cet écrivain. En voici quelques-unes à titre d'exemples :

	INFINITIF	PRÉTÉRIT SG.	PRÉTÉRIT PL.	PARTICIPE PASSÉ
Classe I.	etenn	ēt	etenn	
	spekenn	spacc	spækenn	
	tredenn	tradd		tredenn et tededd
	ġifenn	ġaff	ġæfenn	ġifenn
	seon, sen	sahh	sæghenn	seghenn
Classe II.	berenn	barr	bærenn	borenn
	nimenn	namm		numenn
	cumenn	comm (2. come)	comenn	cumenn
Classe III.	bindenn	band	bundenn	bundenn
	findenn	fand	fundenn	fundenn
	wurrþenn	warrþ	wurrdenn	wurrþenn
Classe IV.	bigripenn	bigrap	bigrīpenn	bigripenn
	writenn	wrāt	writenn	wrītenn
Classe V.	chesenn	chæs		chosenn
	forrlesenn	forrlæs	forrlurenn	forrlorenn
	bughenn	bæh	(forr) bughenn	
Classe VI.	draghenn	droh(h)	droghenn	draghenn
	farenn	fōr	forenn	farenn
	slan	sloh	sloghenn	slagenn
	takenn	toc	tokenn	takenn
Classe VII.	fallenn	fell	fellenn	fallenn
	haldenn	heold, held	heldenn	haldenn
	wasshenn	wessh	wesshenn	
	wepenn		wepptenn	

Quant aux prétérits-présents, ou auxiliaires de modes, ils ont chez Orm des formes presque identiques à celles de l'ags. Mais il en ajoute un, qui vient du norrois : (*man*), *mŭne,* prét. secondaire : *munnde,* avec le sens de futur et de conditionnel : *mune... beon* I, 275 (= sera), *munndenn hidenn* I, 240 (devraient cacher, cacheraient), *þeġġ munndenn trowwenn* I, 241 (ils auraient pensé). Noter aussi que *mughenn* (ags. *mugan*) est susceptible de former, comme un verbe complet, son futur et son conditionnel avec *shall* et *shollde : itt shall mughenn berrghenn hemm* (it will be able to save them) I, 159 ; *þatt he nohht ne shollde himm mughenn findenn* (so that he should not be able to find him) I, 240.

feste, ici comme en d'autres régions[1], d'abord par le relâchement de l'accord. L'apposition ou l'adjectif dépendant d'un substantif au génitif cessent de prendre la désinence de ce cas et restent au nominatif : dans *þe Laferrd Cristess are* I, Déd. v. 152, *Laferrd Cristess* ressemble à un nom composé dont le second élément seul serait décliné, dans *uppon Herodë kingess dagg*[2] I, 6, *Herodë* est la forme habituelle du nominatif, et il en est de même pour l'adjectif *ifell* dans *ifell wifess irre* I, 28. A cet accroissement de l'indépendance individuelle des mots contribuent pour une large part le caractère invariable de l'article défini qui, nous le savons, n'a plus que la forme *þe*, comme dans : *ūt off þe laþë gastess band* I, Int. 81, où *þe laþë* représente un génitif singulier d'adjectif faible, — et aussi la perte du régime des prépositions[3]. Sur ce point, la clarté de la langue de l'*Ormulum* ne nous laisse plus aucun doute ; c'est du nominatif que, sauf quelques très rares exceptions[4], les prépositions dans ce dialecte sont désormais suivies : *forr þe lufe off Godd* I, Déd. v. 145, *þe dom off all þatt laþë flocc* I, Déd. v. 75, *off Aaroness dohhtress* I, 1. Et, par une autre conséquence de la disparition des désinences du démonstratif, l'emploi des genres devient incertain, et, chez Orm comme ailleurs[5], le genre naturel empiète déjà sur le genre grammatical : c'est ainsi que *boc* de féminin devient neutre (*itt*, I, Déd.

1. Cf. *supra*, p. 44, 57-58, 70.

2. Le mot *kinn* employé adjectivement est susceptible de diverses constructions. Il est décliné au génitif dans : *forr sumess kinness dedess* II, 298 ; mais on le trouve au nom. après préposition dans : *off allë kinne sinness* II, 19, et comme premier élément d'un nom composé dans : *þe þriddë kinnë mahht* II, 18.

3. Le datif est encore, de temps à autre, employé synthétiquement, surtout avec le verbe impersonnel *birrþ, birrde* (il convient), et aussi avec des compléments d'adjectifs dans : *all unncuþ and dærne þe laþë gast* I, 67, c.-à.-d. *to* the evil spirit, — *hanndfesst an god mann* (betrothed *to* a good man) I, 81.

4. Dans des expressions traditionnelles comme *Att ænne time* I, 2 où l'ancien acc. masc. sg. *ænne* est maintenu sans raison.

5. Cf. *supra*, p. 55-57, 70.

v. 97), de même *heorte* et *sinne ;* d'un « enfant » (*child*) il dira indifféremment *ænne* (acc. masc.) et *itt iss* I, 114, mais en parlant d' « une enfant » (*maggdennchild*), neutre dans l'ancienne langue, il emploiera le féminin *hire* I, 141, tandis qu'un « couteau » (ags. *cnif,* masc.) deviendra neutre I, 282, et qu'un neutre comme *follc* passera au masculin (*he,* II, 233).

Quelque prosaïque que soit un poète, on ne peut attendre de lui qu'il écrive exactement comme un prosateur, et Orm, dans la méticuleuse régularité de son mètre, ne peut éviter certaines licences, surtout dans la construction de ses phrases. Aussi faut-il, quand on l'étudie sous ce rapport, mettre de côté de fréquentes inversions qui tiennent plus aux nécessités de la prosodie qu'aux habitudes syntaxiques du dialecte et de l'époque. C'est ainsi que, dans les temps composés des verbes, l'auxiliaire est souvent séparé du participe passé ou de l'infinitif par un complément prépositionnel : *þatt hemm wass to þatt wikenn sett* (that was enjoined to them for that office) I, 142, — *Forr þatt he wollde uss waterkinn | Till ure fulluhht hallghen* (because he would hallow for us the nature of water in view of our baptism) I, Déd. v. 193-194. Mais c'est là peut-être la seule particularité qui, avec le mètre, distingue le style d'Orm de celui de la prose, inconnue d'ailleurs, qui se parlait ou s'écrivait en cette région et en ce temps. On en peut faire aisément abstraction. Il reste alors que la construction, au moins autant que la phonétique et la morphologie, marque un progrès vers la simplification et vers l'analyse. On sait qu'en anglo-saxon [1] la proposition principale pratiquait volontiers l'inversion causée par la présence d'un complément ou d'un adverbe avant le verbe, et que d'autre part la subordonnée, qui évitait cette tournure, adoptait souvent le rejet, ou position finale du verbe à un temps personnel. L'anglais aurait pu, comme l'a fait l'allemand, généraliser cette opposition, et on a vu [2] que le moyen anglais de transition hésite

1. Cf. *H. L. A.,* t. I, p. 257-258.
2. Cf. *supra,* p. 45-46, 59-60, 71.

encore sur la marche à suivre. Orm, obéissant à des raisons que nous connaissons mal, profite de la liberté de construction que l'anglo-saxon s'était conservée. Tout formaliste qu'il soit en orthographe et en métrique, il ne l'est pas en cette partie de la syntaxe. Il ne s'est heureusement pas entiché d'analyse logique ; l'imprécision, l'ignorance grammaticales de son temps ne lui ont pas permis de voir tout le parti qu'il aurait pu tirer du contraste des tournures. Il a écrit à peu près comme tout le monde parlait autour de lui. Il a jeté la plupart de ses propositions dans le même moule sans distinguer leur nature. Il a multiplié les cas d'inversion daus les subordonnées : *Off all þatt wunde þatt uss gaff | Adam þurrh hiss missdede* (1/pr 0/pr *v* s2) I, 148, — *Heh wikenn.... | þatt upponn all þiss boc ne be | Nan word gæn Cristess lare* (the high office... that in all this book be no word against Christ's doctrine, 2 *v* s2) I, Déd. v. 69-70. Il a laissé à leurs verbes la même liberté qu'à ceux des principales : aussi n'y a-t-il guère moins de subordonnées que de principales à position normale, et la fréquence du rejet ne les distingue plus les unes des autres : *Forr þatt* (because) *he shollde his aghenn follc | Hælenn off sinness wunde* (s/pr *x* 1 v 2) I, 147, sauf dans la mesure où le rejet, à peu près inconnu dans les principales, survit encore exceptionnellement dans les subordonnées : *hemm bidde icc her þatt þeġġ | Forr me þiss bede biddenn* (s/pr 2/pr 1 *v*) I, Déd. v. 329-330. Quant à la position médiale, indifféremment employée par l'anglo-saxon dans l'un et l'autre cas, elle est favorisée chez Orm par les tournures poétiques signalées plus haut, et elle tend à gagner du terrain dans la subordonnée : *And ġiff þu þisĕ taless kannst | Intill an talĕ samnenn* (s/pr 1 *x* 2 v) I, 149.

En dehors de l'orthographe, il n'est pas d'aspect sous lequel la langue de l'*Ormulum* offre plus d'originalité que dans son vocabulaire. Elle n'écarte pas absolument les emprunts romans, mais ils sont très rares. Sur un total approximatif de 1 800 mots simples, on n'en compte pas plus d'un centième qui vienne du français, des substantifs surtout, comme *beġġsaunz, castell, gyn* (engin), *kariteþ, leunes* (lions),

prophetess, *puplicaness*, *skarn* (afrs. *escarn*), et quelques verbes : *bikæcchedd*, *bulltedd* (afrs. *buleter*), *buttenn* (bouter), *crunedd* (afrs. *coruner*), *serrfenn*. Encore moins fréquent, et d'ailleurs plus surprenant, est l'emploi de certains mots très savants, copiés du grec, comme : *Dysiss* (le couchant), *Mysimbrion* (le midi), *Mycrocossmos* [1]. Mais ce qui distingue Orm entre les écrivains de son temps, c'est l'usage familier et constant qu'il fait de vocables d'origine scandinave [2]. Ils ne figurent pas dans la trame de son discours comme des ornements ou des raretés dont il aurait conscience ; ils viennent naturellement et fréquemment sous sa plume ; ils appartiennent au langage quotidien, au dialecte dont il se sert et qu'il entend autour de lui. Ils sont variés, sans aucune spécialisation et sans exclure aucune des parties du discours. Il y a là des substantifs tels que : *afell* (strength), *aghe* (a. m. *awe*), *bracc* (struggle), *croc* (a. m. *crook*), *griþþ* (peace), *kide* (a. m. *kid*), *late* (countenance), *raþ* (advice), *scaldess* (poets), *sit* (pain), *skill* (a. m. *skill*), *sloþ* (a. m. *slot*, track), *tiþende* (tidings), *wengess* (wings), et de nombreux composés formés à l'aide du suffixe *leġġc* (ags. *lāc*, a. n. *leikr*) : *kaggerleġġc* (love), *mildherrtleġġc* [3] ; des adjectifs comme *beġġsc* (bitter), *bun* (ready), *ille* (a. m. *ill*), *lah* (a. m. *low*), *meoc* (a. m. *meek*), *skir* (clear), *tor* (hard), *trigg* (faith-

1. *Clawwstremann* I, 220 (cloîtré) et *Magy* I, 245 (les Mages) sont des emprunts directs au latin ecclésiastique.

2. Cf. sur cette question : E. Brate, *Nordische Lehnwörter im Orrmulum*, thèse d'Upsal, Halle 1884, — et E. Björkmann, *Scandinavian Loan-Words in Middle English*, 2 parties, Halle, Niemeyer, 1900 et 1902.

3. Noter en outre : peut-être *ægæde* (luxury), *ammbohht* (servant), *gluterrnesse* (gluttony), et sûrement : *bone* (prayer et to pray), *braþþe* (anger) et *braþ* (angry), *brodd* (shoot), *broþþfall* (falling-sickness), *bul* dans *bul-axe* (tronc d'arbre), *ġemsle* (care), *greġġfe* (herald), *hæþinng* (scorn), *hof* (moderation), *laghe* (hire) dans *laghe-menn*, *lasst* (crime), *lesske* (loin), *loghe* (flamme, a. m. *low*), *lund* (temper), *mal* (tongue), *naþe* (grace), *nowwt* (cattle), *oferrgarrt* (pomp), *orresst* (contest), *orraþ* (doubtful) et *wanndraþ* (trouble), tous deux composés de *raþ*, *ro* (quiet), *ros* (praise), *rotess* (*roots*), *rowwst* (voice), *skemmtinng* (amusement), *sowwþess* (sheep), *uppbrixle* (object of reproach), *upphald* (support), *wand* (a. m. *wand*), *war* (pus), — en tout une cinquantaine de substantifs.

ful), *wannt* (a. m. *wanting*), *witerr* (sure)[1]; des verbes parmi lesquels: *addlenn* (to gain), *anngrenn* (a. m. *to anger*), *biggenn* (to dwell), *deġġenn* (a. m. *to die*), *eggenn* (a. m. *to egg*), *flittenn* (to remove), *greġġþenn* (to prepare), *heġġlenn* (a. m. *to hail*), *reġġsenn* (a. m. *to raise*), *sannenn* (to prove), *slan* (to slay), *takenn* (a. m. *to take*), *þarrnenn* (to lack), *þrifenn* (a. m. *to thrive*)[2], et enfin des pronoms, des conjonctions, des prépositions et des adverbes[3] qui montrent combien profondément s'étaient interpénétrées dans cette région les deux langues germaniques contiguës: l'anglo-saxon, qui demeure l'élément dominant, en possession de toutes les ressources de son vocabulaire ancien[4], et d'autre part le norrois des colons scandinaves qui fournit, dans la proportion d'un douzième environ, l'appoint de ses mots naturalisés.

Il n'est guère d'œuvre qui, considérée du seul point de vue littéraire, ait moins d'importance et moins d'intérêt que l'*Ormulum*. Nous n'en possédons qu'un manuscrit, celui de l'auteur, si profonde fut l'indifférence générale pour ce volumineux produit de tant de labeur. Mais, en revanche, il n'est pas d'écrivain qui tienne une place plus en vue que celle qu'Orm occupe dans l'histoire de la langue. Il ne la doit qu'en partie à ses qualités morales, à sa conscience, à sa persévérance, à sa probité évidentes, et à ses innovations, d'une originalité utile pour nous, mais toute superficielle. Son style traînant,

1. Et en outre: *golike* (showy), *hagherr* (skilful) et ses composés, *radd* (afraid), *sahhte* (in agreement), *samm* de *sammtale* (agreed), *sleh* (cunning, sly), *usell* (wretched).

2. Ajouter: *beġġtenn* (correct), *dowwnenn* (smell), *epenn* (weep, ags. *wēpan*),, *forrgloppnedd* (dismayed), *gætenn* (direct), *gaghenn* (gain) et *geggnenn, gowenn* (watch), *laghenn* (to lower), *leftenn* (to exalt), *leġġtenn* (to inquire), *littnenn* (to belong to), *skaþenn* (to injure), *skerrenn* (to scare), *skirpenn* (to reject), *scorccnedd* (scorched).

3. Cf. *þeġġ* (a. m. *they*), *heþenn* et *þeþenn, immess* (seriously), *occ* (and), *serlepes* (severally), *skēt* (quickly), *till* (to), *þohh,* et peut-être *ummbe* (ags. *ymb* = about).

4. Cf. des mots comme: *hih* (haste) et *highenn* (to haste), *hihht and hope, ollfenntess hær, an wennchell, marrgrotestaness* etc.

encombré d'incidentes[1], de chevilles[2], de répétitions et de longueurs, n'offre aucun attrait. Mais la langue dont il se sert possède une originalité singulière, indépendante de l'écrivain lui-même. Elle nous frappe par sa fermeté. Elle n'a plus l'allure incertaine de l'époque de transition ; sa phonétique, sa morphologie, sa construction, son vocabulaire tendent à se fixer ; elle est d'une maturité grammaticale qui devance Chaucer de plus d'un siècle et demi. Le compromis linguistique auquel aboutit nécessairement le conflit des forces qui mènent le moyen anglais est résolu en elle d'une façon particulière : la fusion ne s'y fait pas de l'anglo-saxon avec l'anglo-normand ou le français, mais avec le norrois. Aussi l'idiome de *l'Ormulum* revêt-il un aspect plus septentrional que l'anglais littéraire de plus tard. Il n'en possède ni l'ampleur ni le nombre, mais il en a déjà l'équilibre. C'est le résultat du travail silencieux et anonyme de plus d'un siècle dans une région bien déterminée du pays, entre Peterborough et Lincoln. Sans devanciers connus de nous, Orm est grandi par cet isolement même. On dirait d'un ermite, grave d'allure et de gestes précis, qui se construit pierre par pierre une modeste mais solide demeure, prenant ses matériaux dans son voisinage, tantôt dans l'enclos de ses ancêtres scandinaves et, le plus souvent, dans la vaste carrière anglo-saxonne. Il n'invente rien, il amasse. Dépourvu de l'imagination d'un artiste, il manie le cordeau et la règle en ouvrier scrupuleux. Il s'est fait une maison lourde, basse et carrée. Mais les murs ont une épaisseur qui défie les siècles, et ils adhèrent au sol natal comme s'ils en faisaient partie.

1. Comme le faisait déjà l'anglo-saxon, il aime annoncer, par un démonstratif jeté en avant, la proposition principale à venir (cf. *H. L. A.*, t. I, p. 278) : *þatt Godess enngell sęġġde himm þær, ... þatt wass....* (what the angel of God said to him there, — that was —) I, p. 22, et *Forr all swa summ þe steoressmann Aġġ lokeþþ till an steorne ..... All swa birrþ* (it befits) *all Cristene follc* I, p. 72.

2. Particulièrement : *þatt witt tu wel to sope* I, p. 344 et *passim*, — et *Affterr þatt little witt tatt me Min Drihhtin hafeþþ lenedd* I, 351.

*
* *

L'EAST MIDLAND. — En nous dirigeant de Lincoln vers le Sud-Est, nous arrivons à la région de l'East Anglia et à la partie orientale du domaine du dialecte midland. C'est de là que sont peut-être originaires deux manuscrits qui datent de la fin du XIII^e^ siècle et qui nous ont conservé des poèmes écrits quelque cinquante ans auparavant : la *Genèse et l'Exode* du manuscrit Corpus Christi College, Cambridge 444[1] et le *Bestiaire* du manuscrit Arundel 292 au Musée britannique[2]. Les ressemblances que présentent ces deux textes en permettent une étude simultanée qui pourra partir des citations suivantes :

Genesis and Exodus, v. 3237-3264 :

Qvaþ god, « quor-at[3] calles þu [me ?
Hold up þin gerde to þe se
And del it so on sundri del,
þat gu ben garknede weiges wel[4]. »
þo[5] moyses helde up his hond,
A wind blew þe se fro þe sond ;
On twel doles delt ist[6] þe se,
xii. weiges þer-in ben faiger and fre,
þat euerilc kinde of israel
Mai þor[7] his weige finden wel.
þe water up-stod, þurg godes migt,
On twinne half, also[8] a wal up-rigt ;
Moyses bad hem, also he ben boren[9],

A Bestiary, v. 349-369 :

þe hertes hauen anoþer kinde,
þat us og alle to ben minde[10].
Alle he[11] arn off one mode ;
For if he fer fecchen fode,
and he ouer water ten[12],
wile non at nede oþer flen[13] ;
Oc on swimmeþ bi-forn,
and alle þe oþre folegen,
weþer so he swimmeþ er[14] he wa- [deþ :
Is non at nede þat oþer lateþ[15],
Oc leigeþ his skinbon
on oþres lendþon[16].
gef him þat biforn teþ

1. Éd. R. MORRIS, *E. E. T. S.* n° 7, 1865.

2. Dans *An Old English Miscellany*, éd. R. MORRIS, *E. E. T. S.* n° 49, 1872.

3. Whereto ou wherefor. — 4. so that to you should be well prepared the ways. — 5. when. — 6. is there. — 7. there. — 8. as straight as a wall. — 9. as they were born, in the order of their birth. — 10. That ought to be remembered of us all. — 11. he = they. — 12. and they draw over water. — 13. flee from. — 14. or. — 15. leaves (lætan). — 16. — loinbone.

þe eldest kindes gon biforen ;
Oc moyses gede [1] in bi-foren,
And þo þe kinde of iuda boren,
On and on kin [2], als herte hem cam,
þat folc ilc in his weige nam [3] ;
Bi-foren hem fleg an skige [4] brigt
þat nigt hem made þe weige ligt [5] ;
Egiptes folc gunnen [6] þis sen,
And wenden þat he wode [7] ben.
þis bode [8] herde king pharaon
And him þuhte sellic þer-on [9],
Garkede his hird and after nam [10],
And to þe se bi nigte he cam ;
In ferde þis hird [11] after þis king,
And þo sprong þe daiening [12].

Bilimpes for to tirgen [13],
Alle þe oþre cumen mide,
and helpen him for to hertien [14],
beren him of þat water grund
up to þe lond al heil and sund,
and forþen here nede [15] :
þis wune [16] he hauen hem bi-twen,
þog he an hundred to-giddre ben.

Visiblement, nous sommes encore assez près ici du système phonétique et grammatical de l'*Ormulum*. C'est la même préférence pour le son *ă* représentant : l'ags. *æ* dans *þat* Gen. 1, *quuad* 3 et *qvaþ* 92 (ags. *cwæþ*), *bad* [17], *water* ibid. et Best. 11 [18], — l'ags. *ĕa* dans *half, also, wal* G. 92, *alle* Best. 11 [19] ; — pour le son *ĕ* issu de l'ags. *ǣ, ēa, ĕo, ĭe : red* G. 1 (ags. *rǣd*), *slep* Best. 24, — *ded* (ags. *dēad*) G. 7, *teg* G. 10, *fleg* G. 93, *heg* (ags. *hēah*) Best. 2, — *herte* G. 92 (ags. *hĕorte*), *erþe* Best. 2 [20], — *ben, sen* (ags. *bēon, sēon*) G. 90, *gede* (ags. *ēode*) G. 3, *ben, flen* Best. 11 [21], — *erue* (ags. *ĭerfe*) G. 6, *gerde* G. 92, *seld* (ags. *scield*) Best. 5, —

1. Went. — 2. one tribe after the other. — 3. each of that folk took his way in. — 4. cloud. — 5. ou bien : so that night made the way light to them, ou : (a cloud which) that night made etc. — 6. did. — 7. insane. — 8. news. — 9. and it seemed a wonder to him. — 10. went. — 11. retinue. — 12. dawning. — 13. If to him that goes first it happens that he should tire. — 14. To take heart. — 15. and go about their needs. — 16. wont, habit.

17. *Bead* G. p. 79 rimant avec *dēad* est l'ags. *bēad* < *bēodan*.

18. Noter l'*e*, au lieu d'*a*, dans *gres* (ags. *græs*) dans *G.* 4 et *Best.* 8.

19. Sauf quelques *e : geld* (ags. *geald*) G. 79, *ernes* (ags. *earn*) Best. 3.

20. Avec quelques *i : sister* G. 22, *ging* (ags. *geong*) B. 7.

21. Comme avec *ĕo*, on a *i* < *ēo* dans : *diep* G. 54, *dririheđ* G. 32 et *diuel* dans *Best.* 2. En outre, *o* < *ēo* se rencontre dans *groten* G. 57 (ags. *grēotan*, weep) et *he noten* B. 19 (ags. *nēotan*, use).

ten (ags. *tīen*), *nede* Best. 11. L'*ȳ* du saxon occidental est presque toujours rendu dans ces deux textes par un *ĭ* : *kinde* (ags. *gecynd*) G. 90, Best. 11, *kin* (ags. *cynn*) G. 92, *singen* (ags. *syngian*, to *sin*) G. 6, *wrim* (ags. *wyrm*) ibid. et *wirm* Best. 5 [1], — *pride* (ags. *prȳd*) G. 3, *fir* et *fier* G. 24, *kiþen* Best. 3. En morphologie aussi les mêmes tendances s'observent que dans l'*Ormulum*. La prépondérance y appartient à la déclinaison forte des substantifs : le génitif sg. masc. en *-es* s'impose aux anciens féminins forts ou faibles : *soules, blisses, sorwes* Gen. 1, *sowles, sinnes, belles, turtres* Best. 4, 7, 21, 22. Le nominatif-accusatif pluriel est le plus souvent en *-es :* pour d'anciens masculins ou féminins faibles comme *feres* G. 19, *asses* G. 68, *wukes* G. 79, *fleges* Best. 15 (ags. *flēoge*, fly), — pour des neutres forts tels que *þhinges* G. 9, *limes* G. 11 et Best. 3, *leues* G. 11, *wifes* G. 16, *lides* Best. 2, *forbisnes* Best. 10, — pour des féminins forts ou métaphoniques : *burges* G. 24, *dohtres* G. 31, *lages, sinnes* Best. 6, 7. L'*-e* final non étymologique apparaît assez fréquemment au nom. sg. : *froure* (ags. *frōfor*, comfort) G. 2, *man-kinde* G. 8, *helpe* G. 20, *ilc burge* G. 24, *mede* Best 4, tandis qu'au génitif pluriel il représente l'ancien *-a* de la désinence forte anglo-saxonne : *on engle speche* (angels') G. 2, *safte* (ags. *gesceafta*) G. 11 [2], *to manne frame* (to men's profit) Best. 2, et que, dans l'adjectif, il indique aussi bien le pluriel fort que le singulier ou le pluriel faibles : *his wisë sune* G. 2. La conjugaison est caractérisée par cette même opposition, déjà frappante chez Orm, entre la troisième personne du singulier de l'indicatif présent en *þ* souvent transcrit *t : wisseþ* G. 1, *weldet* G. 2, *he cumeþ* Best. 3, *filleþ* Best. 1 [3], — et le

1. Les voyelles des autres dialectes (*e* et *ŭ*) sont ici très rares : *dede* (ags. *dyde*) G. 1, *he werken* G. 25 (they work), *wurt* (ags. *wyrt*) G. 4, *kungriche* G. 36, *tunder* (ags. *tynder*) B. 17.

2. Avec quelques génitifs pl. analogiques en -es : *for swilc sinful dedes sake* Gen. 16. — *for leffull soules ned*, ibid. 72.

3. Noter la première apparition en dialecte midland de la désinence *-s* de la 3e pers. sg. indic. pr. dans le *Bestiaire* p. 12 : *gef him þat biforn teþ | Bilimpes...* (it happens, — cf. *supra*, p. 104).

pluriel du même temps terminé par *-en : we þe ben* G. 2, Best. 2, *we tellen* G. 3, *we brennen* Best. 11 [1].

A ces ressemblances avec le North Midland s'opposent quelques traits saillants par lesquels la langue de ces documents se rapproche des dialectes du Sud [2]. En particulier, le vocalisme, au lieu de maintenir l'*ā* comme le fait Orm, adopte à peu près sans exception [3], la transformation en *ǭ*, parfois rendu par la graphie *oa* = *glod* (ags. *glād*) G. 4, *bold* (ags. *bald*) G. 10 [4], *wopen* G. 14 (ags. *wāpen* influencé par a. n. *vápn*), *gouel* G. 25 (ags. *gāfol*), *ston* Best. 2, — *moal* G. 3 (a. n. *mál*, speech), *woa* G. 7, *þoa* G. 24, *loac* G. 52 (ags. *lāc*) [5]. De plus, un *o* primitif précédé d'un *w-*, ou, plus rarement, suivi d'une nasale, est à l'occasion transcrit par un *u : wulde* G. 7 et Best. 21, *wurd* (a m. *word*) G. 21 [6], *gunde* (a. m. *yond*) G. 32. Le consonantisme, de son côté, se distingue par quelques graphies curieuses : la chuintante *sh*, initiale ou finale, est simplifiée en *s* dans l'orthographe, mais sans changer de valeur réelle : *sad* G. 2 se rencontre à côté de *shad* (ags. *scēadan*) G. 5, et de même : *sal* G. 1 et Best. 2, *srid* (ags. *scrȳdd*, habillé) G. 1, *suuen* G. 4 (a. m. *to shove*), *same* G. 7 (a. m. *shame*), *sir* (a. m. *sheer*) G. 15, *sep* (a. m. *sheep*) B. 21, *silden* (a. m. *to shield*) Best. 2, *fis* (a. m. *fish*) G. 5, *seftes sop ure seppande* Best. 15 équivalant à l'anglo-saxon : *gesceafta scop ure scieppend* [7] ; en outre, un *hw* initial anglo-saxon (a. m. *wh-*) est transcrit ici par *qu-*, au moins dans la *Genèse et l'Exode : quan* (a. m. *when*),

1. Cette désinence est parfois réduite à *-e : we haue* Best. 25, et il en est toujours ainsi, comme déjà en ags., lorsque le verbe est suivi d'un pronom personnel sujet : *drege we* G. 63, *finde ge, seke we* Best. 9.

2. Cf. *supra*, p. 50.

3. Sauf à la rime, qui n'est jamais sûre, et où on trouve, par exemple, *gast* | *blast* Gen. 6.

4. Cf. *supra*, p. 88-89.

5. Sauf dans *seri mood* Gen. 12 (ags. *sārig-mōd*, a. m. *sorry*).

6. Il se peut que l'influence du *w* sur l'*o* l'ait changé déjà en *o*^{u}, cf. a. m. *would*. — Noter qu'à ags. *wolcen*, la *Genèse* répond par *walkne* p. 4.

7. *Best.* p. 18 donne *sille* pour a. m. *shrill*.

quhu (*how*) p. 1, *quat* (= *what*) 6, *quor* (= where)[1], *quo* (= *who*), tandis que l'*h*- simple initial disparaît assez fréquemment : *adden* (= had) G. 8, *alied* (a. m. *holy* + *head*, holiness) G. 15, *om* (*home*) G. 65[2]. Deux particularités morphologiques s'ajoutent à ce qui vient d'être dit : quelque généralisée que soit la déclinaison forte, elle n'exclut pas entièrement les autres formes qu'Orm ne connaissait plus : c'est ainsi que *sunen* G. 16 se rencontre concurremment avec *sunes* 62, et que *treen* p. 33, *colen* 76, *son* (a. m. shoes) 74, *steden* 98 sont passés à la déclinaison faible, *childre* p. 12 ou *childer* 62 et *breþere* 63 étant des restes de pluriels neutres ou de parenté en *-u*. D'autre part, si le pronom personnel conserve, comme chez Orm, le duel des première et seconde personnes (*wit* et *unc*, — *ġunc* et *ġunker*), il n'a plus à la troisième le choix entre les formes anglo-saxonnes (*hem, here*) et les innovations scandinaves (*þeġġ, þeġġm, þeġġre*) : tout est d'origine anglo-saxonne : au sg. *he, him* à l'acc.-dat., — *she, sche, che, ghe* et *sge* pour le nom. fém., — *it* au neutre, — et pour le pluriel, des formes anormales comme *it* (= they) : *Oc der and wrim it deren man* (but beast and reptile they injure man) G. 6, *ne sulen it* p. 12 (they shall not), cet *it* pouvant devenir, comme celui du neutre, *is* et *es*, avec le sens de *them : So woren it hid, ne fond he is nogt* G. 51 (so well were they hid, he found them not) et même par contraction avec le mot suivant : *brogtes* G. 46[3].

En fait, c'est de la complexité, parfois même de la difficulté, de leur vocabulaire que ces textes, surtout celui de la

1. Les adverbes *þor* Gen. 1 et Best. 4, *quor, or* Gen. 2 présupposent des formes *þār* (cf. Best. 1), *hwār* et *ār* à côté de *þǣr, hwǣr, ǣr*.

2. Cf. *supra*, p. 52.

3. Cf. dans le *Best.* p. 1 : *þat he ne cunne is* (= them) *finden* et p. 18 :

Mirie ge singeþ þis mere, | and haveþ manie stefnes, | manie and sille, | oc it ben wel ille ;

Merry she sings, this mermaid, and has many voices, many and shrill, but they are quite evil.

Ajoutons que, dans la conjugaison du verbe, le participe présent est indifférement en *-ende : was wuniende* Gen. 78, et en *-ande : tuderande* Gen. 5, *fightande* Best. 5.

Genèse et de l'*Exode,* tirent leur principale originalité. Bien que ce ne soient pas des copies de manuscrits anciens, mais des rédactions originales faites en moyen anglais, ils disposent encore d'une masse de mots anglo-saxons, quelquefois parmi les plus rares. C'est ainsi que l'on y rencontre des noms comme : *þrosing* Gen. 2 (chaos, ags. *þrosm,* vapour), *fodme* 4 (produce, cf. ags. *fōda*), *birþheltre* 4 (fruit-tree), *in geuelengþhe* 5 (in the equinox, *efenlengþ*), in *Rece-fille* 5 (in April)[1], *on þe rode-wold* 8 (on the wood of the Cross, ags. *weald*), *fond* 10 (trial, ags. *fandian*), *fremeþe* 11 (appetite, cf. ags. *fremian*), *pilches* 11 (ags. *pilce*), *hore-plage* 16 (adultery, ags. *hōr-plega*), *þe getenes* 16 (giants, ags. *eotenas*), *erdne* 23 (petition, ags. *ærende*), *in sunder run* 29 (in private converse, ags. *sundor-rūn*), *fier-isles* 33 (ags. *fȳr-ysle,* ashes), *nifte* 40 (ags. *nift,* niece), *for morgen-giwe* 41 (nuptial gift), *hot* 27 et *quede* 42 (promise), *ereward* 43 (inheritance), *tile* 44 (prosperity), *lewse* 45 (pasture, ags. *lǣswe*), *mog* 51 (kinsman) et *moui* 47 (ags. *māge,* aunt), *wirþ* et *wird* 51 (host, ags. *werod*), *bread-lepes* 60 (baskets, ags. *lēap*), *uuerslagen* 89 (lintel), — *geuelic* Best. 8 (gift), *erþchine* 13 (cleft, *eorþ-cine*), *onde* 13 (breath, ags. *onda*), *flerd* 14 (deceit, ags. *fleard*), *haliweie* (balsam); — des adjectifs, entre autres : *firm* (first) G. 2, *bisne* 14 (blind), *rad* 18 (hasty), *childre-bere* 42, *defte* Best. 2 (mild), *cliuer* 7 (adhesive), *briche* 12 (ags. *brȳce,* useful), *unride* 16 (immense); — des verbes: *thaunen* G. 2 pour *taunen* (show, declare)[2], *bilirten* 10 et B. 13 (to entrap, ags. *belyrtan*), *owold* G. 10 (signify), *drinkelen* 15 (drown), *nam* 20, prétérit de *nimen* avec le sens très fréquent de « venir »[3], *atwot* 30 de *atwiten* (to depart), *drechen* 40 (to delay, ags. *dreccan*), *gerken* 65 (to prepare, ags. *gearcian*), *charen* (turn, ags. *cierran*), *dareþ* Best. 13 (to lurk, ags. *darian*); — et enfin des mots invariables : *an* pour *and, wrigteleslike* 59 (undeservedly, ags. *gewyrhtlēaslīce*). A ce pre-

1. Peut-être *rēces fyllo* (fulness of smoke, of vapour), comme le suggère R. Morris (*Gen. and Ex.* p. 122).

2. Cf. *Best.* p. 24: *he taunede.*

3. *Ibid.,* p. 4 : *þanne he nimeþ to kirke.*

mier contingent germanique s'en ajoute un second, celui des mots scandinaves qui, bien que moins nombreux que dans l'*Ormulum*, occupent cependant une place encore considérable. Nous en reconnaissons certains au passage: *skil* G. 2, *lecherlike* 22 (lechery) dont le suffixe est a. n. *leikr*[1], *lote* 33 (Orm: *late*, countenance), *anger* 35, *kirke* Best. 4, *skemting* B. 14 (amusement), — *witter* G. 5 (sure), *ille* 20, *heil* B. 3, — *reisen* (to raise) B. 1, 21, *deigen* (to die) G, 89. Mais il y en a d'autres, des substantifs comme: *greim* G. 12 (terror), *wal* 14 (choice), *ugging* 28 (fear) d'où *uglike* 80 (fearful, a. mod. *ugly*), *roke* 34 (smoke), *scriþ* (entreaty), *grot* 45 (mourning), *felage* 51 (a. mod. *fellow*), *lit* 56 (stain), *laþes* 61 (barns), *leuenes* fir 87 (a. m. *levin*), *skige* 93 et B. 3 (cloud), *ket* Best. 14 (flesh), — des adjectifs: *stor* G. 25 (strong), *wantsum* 32 (anxious), *leiþe* B. 15 (loathsome, ags. *lāþ*); — des verbes: *glente* (looked) G. 30, *forsweþen* 33 et *swideþ* B. 3 (consumed, a. n. *sviþa*), *loten* G. 89 (a. n. *láta*, fail), *rapede* G. 35 (hastened), *ransaken* 51, *skiuden* 57 (shifted, a. n. *skipta*), *aglen* 108 (vacillate), *fikep* B. 4 (a. mod. to fidge)[2].

A ne considérer que les éléments jusqu'ici étudiés, la langue de ces deux poèmes est de tous points analogue à celle de l'*Ormulum*. Mais elle en diffère profondément, et se rapproche ainsi des dialectes méridionaux[3], par l'appoint important que lui fournit l'anglo-normand. Ce sont surtout des substantifs, beaucoup plus rarement des adjectifs ou des verbes, ayant trait soit à la vie religieuse : *aucter* G. 18 (a. frs. *alter*), *bigamie* 12, expliqué par *twie-wifing*, *charite* 29, *chasthed* 58, *circumcicioun* et *circumcis* 29, *feiþ* 63, *grace* 4, *ideles* 91 et *ydolatrie* 20, *latin* 1,

1. Et non pas le suffixe adverbial ags. *līce*, comme le suggère R. MORRIS, qui dans son glossaire (p. 191) traduit par *lecherously*.

2. Cf. sur ce point le très précieux travail d'ERIK BJÖRKMANN, *Scandinavian Loan-Words in Middle English*, Halle 1900 et 1902. — En outre, quelques mots isolés sont peut-être issus d'autres dialectes germaniques : cf. *unswac* G. 35 (unyielding, all[d] mod. *schwach*), *to blissen* 16 (to quench, b. all[d] *blusschen*).

3. Cf. *supra*, p. 61.

miracle 91, *offrande* 37, *sacrifise* 82, *tabernacle* 90, — *feble* 31, — *sacrede* 18 ; — soit aux coutumes du droit et de la guerre : *(s)cité* G. 69, *corune* 75, *fin* 109, *gisarme* 116, *merci* 63, *offiz* 59, *pais* 1, *present* 53, *prege* 113 (*præda*), *prince* 108, *pris* 8, *prisun* et *chartre* 58, *seruise* 48 et *seruen* 1, *sort* 3, *spies* et *spien* 62, *spuse* 23, *strif* 11, *were* (a. mod. *war*) 51, — *iusted* 46 (allied himself) ; — soit aux objets usuels et de luxe : *bec* (*beak*) Best. 3, *beste* G. 7, *buteler* 59, *capun* B. 13, *caue* B. 8, *figures* G. 29, *flures bred* 29, *fruit* 7, *gin* B, 20, (*win*)*grape* G. 105, *hostel* et *ostel* 31, *iurnes* (a. mod. *journeys*) 27, *lentil* 43, *lepre* 105, *lettre* 29, *leun* B. 1, *male* G. 1 (frs. *malle*), *meister*(*men*), 17, *mester* (a. frs. *mestier*) 16, *metal* 103, *olie* 45 (a. frs. *olie*, huile), *panter* B. 24, *plates* G. 34, *plenteþ* 105, *roche* 8, *soriurn* 3, *soth* (frs. *sot*) 105, *spices* 56, *table* 14, *venim* B. 5, — *coueren* G. 36 (to recover), *gruching* 94 (a. frs. *grouchier*), *haleþ* B. 8 (frs. *haler*). Ce sont aussi des termes savants : *arche* G. 17, *arsmetike* 23, *astronomye* 23, *dragun* 83 et B. 24, *kameles* G. 38, *oliues bog* 18, *solstices* 5, *swinacie* 34 (afrs. *esquinancy*), *tribuz* (frs. *tribus*) 108, — ces derniers très voisins de quelques emprunts faits directement aux langues classiques : *þe genesis* 12, *holocaustum* 38, *canticles* 117, *land of promission* 117, *nutes amigdales* 109 (almonds), *pulment* 43, — et dans le *Bestiaire : cethegrande* 19 (*cete grandis*), *mandragore* 19.

Il reste enfin certains mots, en petit nombre d'ailleurs, dont la provenance nous est actuellement inconnue ou obscure, et dont le sens ne nous est indiqué que par le contexte : *cliued* dans *swilc sorwe he cliued* G. v. 1965 signifie assurément « ressentir », *arled* dans *Sep or got, haswed, arled or grei*[1] équivaut peut-être à « tachetés », *swem* p. 12 et 56 (*He missed Joseph and þhohte swem*) à « douleur ». On peut conjecturer de même que *grusnede*[2] p. 14 veut dire « gémir », *hagt* 14 et *agte*[3] 96 « appréhension, terreur », *rospen and raken*[4] 61 « détruire »,

1. V. 1723 *Sheep or goat, ash-coloured, spotted or grey.*
2. V. 481 (Caïn) *Grusnede, and strekede, and starf wiþ-þan.*
3. V. 486 et 3384 *for agte of dead* (i. e. of death).
4. V. 2132. — Kölbing, *Englische Studien*, t. II, p. 120 et t. III,

mais il est plus difficile d'assigner un sens à *egte and safgte*[1] 14, *teding*[2] 35, *wold*[3] 89 ; si bien qu'il n'est pas rare que le vocabulaire de ce poème nous surprenne par une étrangeté archaïque qui nous fait presque oublier ses innovations romanes. On en jugera par les quelques citations suivantes :

v. 525-526.	
þor is writen quat agte awold,	There was writen what (it) should [mean
dat þis werld was water wold.	that this world was water-over- [whelmed.
v. 801-802.	
þor he quilum her wisten wunen,	Where they awhile here wished to [dwell
or he weren to egipte cumen,	before they were come to Egypt.
v. 926 et 933.	
þin berg and þin werger ic ham....	Thy protection and thy defender [I am...
of þe self sal þin erward ten.	from thyself shall thy heir draw (i. e. come).
v. 2085-2086.	
« Me wore leuere », quad Ioseph,	« Me were liefer », quoth Joseph,
« Of eddi dremes rechen swep » —	« Of happy dreams to interpret the [meaning. »

p. 273 ss. a proposé un certain nombre de corrections et d'élaircissements, dont *grufnede* pour *grusnede* et *crike* pour *trike* au v. 2947.

1. V. 469-470 :

Wopen of wigte (ags. wīg, war) *and tol of griþ* (peace),
wel cuþe (could he) *egte and safgte wiþ.*

On remarquera qu'après un *-g*, ce texte ajoute souvent un *t* non étymologique. Si on lit *ege and safge*, et si on rétablit un *h-* initial devant *ege*, on peut interpréter cette expression comme signifiant : well could he hew (ags. hēawan) and polish (scafan) with (it, i. e. iron etc.).

2. V. 1208 *Quane he* (Isaac) *was fro teding don,* tending ou care d'après Morris p. 297.

3. V. 3116, dont le sens nous échappe. Celui de sacrifice (Morris p. 217) paraît très improbable.

*
* *

Le South Midland. — Nous classerons sous cette rubrique deux textes à peu près contemporains des précédents, mais rédigés en une langue d'une grammaire incertaine, où des particularités distinctives des dialectes du Sud ont pénétré. Ce sont les *Homélies* du manuscrit B. 14, 52 de Trinity College, Cambridge, qui n'est guère postérieur à l'an 1200 [1], et la fameuse *Proclamation* d'Henri III à son peuple, datée de 1258. Comme les *Trinity College Homilies* sont un recueil, non pas certes intéressant, mais abondant et facile à caractériser, et comme la *Proclamation* est un document de première importance, nous les examinerons avec attention. Voici, dans les sermons [2], un passage sans doute d'inspiration monastique :

Erit sicut populus sacerdos. Prest sal leden his lif alse lewede mæn, and swo hie doþ nuþe and sumdel werse. For þe lewede man wurþeþ [3] his spuse mid cloþes more þan mid him seluen, and prest naht sis [4] chireche þe is his spuse, ac his daie [5] þe is his hore, awlencþ [6] hire mid cloþes more þan him seluen. þe chireche cloþes ben to brokene and ealde, and his wiues shule ben hole and newe. His alter cloþ great [7] and sole [8], and hire chemise smal [9] and hwit, and te albe sol, and hire smoc hwit, þe haued line [10] sward [11], and hire winpel wit oþer maked geleu mid saffran. þe meshakele [12] of medeme fustane, and hire mentel grene oþer burnet. þe corporeals sole and unshapliche, hire handcloþes and hire bord cloþes makede wite and lustliche on to siene. þe caliz of tin, and hire nap [13] of mazere [14] and ring of golde. And is þe prest swo muchele forcuþere þane þe lewede, swo he wurþeþ his hore more þan his spuse. Prestes ben þo þe apostel of specþ, þus queþende : Quorum deus venter est. Here wombe is here crist, and alle iuele forbisne hie ippen [15] of hem seluen, and te lewede men hem ġierneliche folegen, and teþ forþ geres [16] after wilde deore.

1. Publié par R. Morris : *Old English Homilies of the Twelfth Century*, 2nd Series, E. E. T. S. nº 53, 1873.

2. *Ibid.*, p. 163-165.

3. Honours. — 4. Naht sis = not so his. — 5. Ags. dæge, bread-maker. — 6. Adorns. — 7. Coarse. — 8. Dirty. — 9. Narrow, fine. — 10. Head-linen. — 11. Black. — 12. Cope. — 13. Large cup (cf. frs. hanap). — 14. Maple. — 15. Exhibit (ags. yppan). — 16. Habits.

Notons d'abord la persistance de quelques formes anciennes copiées littéralement, semble-t-il, sur le modèle primitif : *ealde, great* ici même et ailleurs *healde* p. 11, *eorþe* 27, *synne* 5, — ensuite l'accord partiel de ce texte avec la phonétique de l'*Ormulum :* un *ǣ* de l'anglo-saxon est plus souvent représenté par un *a* que par un *e : ar* (a. m. ere) p. 5, *slapen, he ware* (ags. *wǣre*), *laden* et *forlaten* (inf. ags. *lædan* et *lætan*) à côté de *leden, forleten* 7, *wapnen* 9, *lafdie* 21, *gradi* 29, *flashes* (ags. *flæsc*) 63 ; un *ĭ* recule parfois jusqu'à *e*, comme dans : *leþien* (ags. *liþian*) 49, *spelest* (ags. *spillan*) 29, *wueke* (ags. *wice*, lamp-wick) 47 ; et à l'*y* métaphonique correspond de temps à autre l'*ĭ* du Midland : *chireche, iuele* 27, *fir* 5. Mais à ces caractères s'opposent en plus grand nombre ceux qui distinguent les dialectes du Sud : comme d'ailleurs sur une vaste étendue du domaine midland à cette époque, l'*ă*, lorsqu'il n'est pas simplement emprunté au manuscrit que le scribe copie[1], est rendu par *o* (= *ǫ̆*) : *Powel* 7, *holie* 3, *bloke* 171 (ags. *blāc*) ; l'*ă* devant nasale s'est assombri en *o : honde, wombe* p. 11 ; la diphtongue *ĕo*[2] est très fréquemment transcrite par *ie, i : bihield* (ags. *behĕold*), *lief* (ags. *lĕof*) 7, *wiþtien* 29, *dieuel* 35, *frie* 53, *to bien* 85, *wield* 169, — *drigen* 13 (ags. *drĕogan*), *gide* (ags. *ĕode*), *gimere* (ags. *gĕomor*) 169, exceptionnellement par *u* dans *buþ* 35 et *fuwer* 109[3] ; l'*ў* ne s'en tient pas à l'*ĭ* du dialecte midland ; il a recours en outre à l'*ŭ* des parlers du Sud : *fur* 47 (ags. *fŷr*), *tocume* 3 (ags. *tocyme*), *dude* 7, *sunne* 5, *wunne* 27, et même à l'*e* kentien : *senne* sur la même page que *synne* et *sunne, manken, ofspreng* 19, autant d'hésitations qui suggèrent l'hypothèse que les *Trinity College Homilies* proviennent peut-être d'un manuscrit primitif rédigé soit en saxon occidental, soit en moyen-anglais du Sud immédiatement après la Conquête, et recopié par un scribe originaire

1. Comme dans *lauerd* 3, *gastes* 5.

2. Quelquefois même *ēa* : *ġier* 165 (ags. *ġear*).

3. Il est à remarquer que dans ce texte (cf. *supra*, p. 49) l'*u* provient encore d'un *īe* ags. : *sunderlupes* 5, *nutten* 25 (ags. *nīetenu*), *unluuede* 191 (ags. *un* + *līefan*, allow).

des confins du pays midland et du Kent, Londres ou le comté d'Essex par exemple.

L'étude de la morphologie conduit aux mêmes conclusions. On y rencontre nombre d'archaïsmes dans le maintien soit de pluriels neutres invariables tels que *þing* 15, *shep*[1], *swin* 37, — soit de désinences anglo-saxonnes encore visibles, bien que sous une forme affaiblie: des nominatifs pluriels comme *synne* 29, *wuke* (ags. *wucan*, weeks) 3, *time* 3, *witege* 83, *erendrake* 36, *heorte* 87, des génitifs pluriels également en *-e: manne*, et plus rarement en *-ene*[2]*: alre kingene king* 89, *englene sete* 33, *wurmene* 35, *saulene* 57 ; des datifs pluriels en *-en : mid englen* 5, *to þan dagen* 47, quelquefois employés avec la préposition *of: fela of þe wundren* 109, et même concurremment avec un nominatif ou un accusatif analogiques : *feord* (ags. *fyrd*, a troop) *of englen and of holie soules* 115. Autant de particularités qui sont probablement dues au fait que le manuscrit de ces *Homélies* n'est pas une rédaction originale, mais plutôt une transcription d'un prototype plus ancien. Mais ce qui le rapproche des dialectes du Sud de l'époque où nous sommes parvenus, c'est, dans son hésitation fréquente entre les deux grandes catégories de déclinaisons, la fréquence relative des désinences faibles[3]. Sans doute, le type masculin fort avec son génitif singulier et son nominatif pluriel en *-es* n'a pas cessé de gagner sur les anciens féminins : gén. sg. *saules* 39, *wurldes* 51, nom. pl. *wedes* 95, *wundes*, *synnes* 33, *overetes* 11, *mihtes* 35, *burges* 51, *giues* 107, — sur les neutres : *werkes* 9, *folkes* 51, — sur les substantifs faibles : gén. sg. *lichames* 41, n. pl. *sanderbodes* 89, *briddes* 47, *bileues* 27, — *wecches* 35, *turtles* 49, — sur d'autres catégories : *shuldres* 41 (ags. pl. *sculdru*), *tocumes* 3. Mais ce que la déclinaison faible perd d'un côté, elle le regagne de l'autre; elle conserve certains de ses pluriels : *egen* 33, *halegen* 5, *chirechen* 7, et elle en acquiert d'autres : *breþren* 175, *reþeren* (ags. *hrīþeru* cattle), *toþen* 181,

1. Ou métaphoniques : *get* 37 (ags. *gæt* de *gāt*, a. mod. *goat*).
2. Avec des *-es* analogiques : *alre louerdes louerd*, 89, *alre wateres* 41.
3. Cf. *supra*, p. 55.

englen 185, — *deulen* 39, *gaten* 23, — *sennen* 11, *honden* 21, *deden* 9, *wunden* 57. La même incertitude règne dans les désinences du pluriel de l'indicatif présent[1] : à côté de formes midland comme *we abiden, habben* 3, *bidden* 5, *leden* 37, *ben* 9 et *aren* 71, il s'en rencontre d'autres en *-(e)þ : we doþ* 3, *forbereþ* 9, *abideþ* 3, qui se trouvent parfois mêlées aux premières[2], et qui proviennent, soit du modèle suivi par le copiste, soit des parlers du Sud[3].

Parmi les indices qui permettent de situer un document sur la carte des dialectes, l'un des plus sûrs est la nature du vocabulaire, et surtout la fréquence ou la rareté des mots d'emprunt scandinaves ou français. Il est manifeste que plus les premiers sont nombreux au détriment des seconds, plus le texte considéré est septentrional et inversement. Cette conclusion, qui ressort d'un examen comparatif de l'*Ormulum* et de la *Genèse,* s'applique aux *Trinity College Homilies*. Leur phonétique et leur morphologie les rapprochent des dialectes du Sud : de même leur vocabulaire. Les mots scandinaves y apparaissent isolés : quelques substantifs ou adjectifs tels que *scule* (skill) 11, *rotes* 161, — *loge* (a. mod. *low*), p. 35, *spac* (= quick) 183, peut-être *egerne* (= greedy) 37, — un adverbe :

1. Où la 2nde pers. sg. est en *-(e)st: singest, seïst* 25, — mais cf. *ert* (= art) 25, — la 3e en *þ: beþ* 3, *spekeþ* 3, *cumeþ* 6, avec des formes contractes en *-t : wit* 7, *sit* 23.

2. Comme dans cette phrase, p. 27 : Swilche *ben* alle þo þe *hereþ* godes word and *þenchen* þat hie *willeþ* here synnes leten and ne *don*.

3. Le participe présent est en *-ende* ou *-inde : cweþende* p. 3, *queþinde* p. 37, — l'infinitif en *-en* ou *-e : understonde(n)* p. 3, *fare* ibid., quelquefois en *i(e)*: *wurþe* p. 21 et *wurþie* p. 3 (ags. *weorþian,* honour), *openi* 217 ; — le substantif verbal en *-ing : biginninge* p. 5 ; — le gérondif se confond avec l'infinitif : *for to aleomen* 7, *to forletene* (ce qui est un archaïsme) *and to folgie* 5, et aussi avec le participe présent : *to drenchende, to bringende* 39, *to giuende* 35. — Les pronoms personnels distinctifs sont *ich* 11 et *i* enclitique (*ami* 129) ; — *hie* (= she), *hire* (= her, hers) ; — *gie* (= nom. you), *(e)ow* (acc.), *ower* et *ġure;* — *he, hie* (= they), *(h)em, here, hes* (= them) ; — les démonstratifs au pluriel : *þese* et *þes fif word* 19, *þos fuerti dages* 79, *þo* dans *alle þo þe;* — les relatifs : *þe, þat,* quelquefois : *wuas* 37, *hwos* 187, *on wam* 199 ; l'indéfini *me : me clepeþ* 3, *me þe quemen* 27.

trustliche 9, —et plusieurs verbes : *eggen* 13, *ettlen* (= to aim) 79, *auelen* (= to deserve) 149, 159. D'autre part, les emprunts au français, bien que fréquents, sont certainement moins riches que dans la *Genèse*, mais quelques passages, en particulier celui qui a été cité plus haut, donnent l'impression que ce recours tend à se répéter et à se généraliser lorsque le besoin s'en fait sentir pour exprimer des idées ou des objets étrangers à l'ancien anglais du texte primitif. Qu'on se souvienne de l'indignation de notre sermonnaire fustigeant les luxueuses et luxurieuses servantes de certains membres du clergé séculier de son temps ! Que de ressources inattendues lui fournit notre langue pour dénoncer et la « chemise » et le « winpel » et le « saffran » dont elles se parent, et le « mazere » où elles s'abreuvent ! Par ailleurs il montre plus de réserve ; de la langue d'Église, il n'emploie guère que *barrage* (pour *baraigne*) 133, *corporeals* 163, *cruche* (= cross) 95, *disciples*[1] 101, *fieble*[1] 191, *lechures*[1] 29, *orguil* 63, *penitence* 61, *procession*[1] 89, *religiun* 49, *sepulcre* 21, et *paradis*[1] 33 sans doute venu directement du latin ; les termes de droit et de guerre lui donnent : *barun* 35, *chastien* 11 et *casthede*[2] 137, *custume* 11, *maister*[1] 81, *mesure* 55, *onur* 83, *prisone*[1] 131, *roberie* 61, *sergantes* 177, *spuse* et *bispusede* 13, *strugen*[3] 51 (= destroy) ; — et la langue de la vie usuelle est représentée par : *bicachen* 35, déjà connu d'Orm, *burnet* 163, *feste* 11, *fustane* 163, *to gabben* 65, *aisie* 47 et *meseise* 43, *pistle*[3] 71, *richeise* 29, *strange*[3] 187, *undes* 177, *waitinge* 193[4].

Vers la fin de la période dont traite ce chapitre, se présente un texte dont l'originalité a frappé tous les historiens de la

1. Déjà dans les *Lambeth Homilies*, cf. *supra*, p. 61.

2. Cf. *chasthede* dans *Genesis* p. 58.

3. On remarquera dans *strugen* < destruien, *pistle* < epistle, *strange* < estrange, *spuse* < espouse, l'aphérèse de la première syllabe atone, si fréquente en anglais.

4. Ici, comme dans la *Genèse*, il convient d'ajouter un certain nombre de mots obscurs : *swoldred* 7 (= sans doute sweltered), *floddri* 37 (mud ?), *senibhakel* 37 (où *hakel* = cloak est ags. et *senib-* inconnu), *acorede* 45 (= tasted ?), *unÞor* 65 (qui traduit malum), *gosshieÞ* (= wags) 211.

nation et de sa langue : c'est la célèbre *Proclamation* d'Henri III, ou plutôt des « quinze barons » du « comité exécutif » chargé d'appliquer les réformes constitutionnelles connues sous le nom de « Provisions d'Oxford ». Ce document, daté du 18 octobre 1258, fut transmis à tous les comtés « non seulement en latin de chancellerie, comme d'usage, mais encore en français et en anglais[1] ». C'était la deuxième fois depuis la Conquête qu'un roi d'Angleterre s'adressait à ses sujets dans l'idiome indigène[2], et voici ce qu'il leur dit[3] :

Henr', þurġ godes fultume[4] king on Engleneloande, lhoaverd on Yrloand', duk on Norm', on Aquitain', and eorl on Anjow, send igretinge to alle hise holde[5], ilærde and ileawede on Huntendonschir'. þæt witen ġe wel alle, þæt we willen and unnen[6], þæt þæt ure rædesmen[7], alle oþer þe moare dæl of heom, þæt beoþ ichosen þurġ us and þurġ þæt loandes folk on ure kuneriche, habbeþ idon and schullen don in þe worþnesse[8] of gode and on ure treowþe for þe freme[9] of þe loande, þurġ þe besiġte[10] of þan toforen iseide redesmen, beo stedefæst and ilestinde in alle þinge abuten[11] ænde. And we hoaten alle ure treowe in þe treowþe, þæt heo us ogen, þæt heo stedefæstliche healden and swerien to healden and to werien þo isetnesses[12], þæt beon imakede and beon to makien þurġ þan toforen iseide rædesmen oþer þurġ þe moare dæl of heom, alswo alse hit is biforen iseid ; and þæt æhc[13] oþer helpe, þæt forto done bi þan ilche oþe aġenes alle men, riġt for to done and to foangen, and noan nenime[14] of loande ne of eġte[15], wherþurġ þis besiġte muge beon ilet oþer iwersed on onie wise. And ġif oni oþer onie cumen her onġenes, we willen and hoaten, þæt alle ure treowe heom healden deadliche ifoan, and for þæt we willen, þæt þis beo stedefæst and lestinde, we senden ġew þis writ open iseined[16] wiþ ure seel, to halden amanges ġew ine hord[17]. Witnesse usselven æt Lunden', þane eġtetenþe day on þe monþe of octobr' in þe two and fowertiġþe ġeare of ure cruninge. And þis wes idon ætforen ure isworene redes-

1. Sir J. Ramsay, *The Dawn of the Constitution*, 1908, p. 176.

2. Cf. *supra*, p. 38, n. 1, la proclamation de Guillaume le Conquérant à la Cité de Londres.

3. Le texte, souvent cité, se trouve notamment dans Stubbs, *Select Charters*, p. 387.

4. Help. — 5. Faithful (féaux), comme *treowe* plus loin. — 6. Grant. — 7. Counsellors. — 8. Honour. — 9. Benefit. — 10. Ordinance. — 11. Ags. *ā būtan* : without. — 12. Enactments. — 13. Pour *æch*, each. — 14. Pour *ne nime* (= take). — 15. Property. — 16. Signed. — 17. Treasure-house.

men [suivent treize noms]. And al on þo ilche worden is isend into æuriche oþre shcire ouer al þære kuneriche on Engleneloande and ek intel Irelonde.

Le caractère archaïque de ce morceau saute aux yeux. Le scribe, écrivant à Londres ou à Winchester, est familier avec l'orthographe des anciennes chartes anglo-saxonnes ; il montre une préférence marquée pour le vocabulaire germanique, n'employant au total que quatre mots d'origine française, qui tous ont trait au pouvoir royal : *duk, iseined* (a. frs. *seignier*), *seel* (a. frs. *seel*), *cruninge ;* il garde souvent les diphtongues anciennes : *healden* à côté de *to halden*, qui représente peut-être sa prononciation véritable, *deadliche, geare,* et même *ileawede* (ags. *lǣwed*) à côté de *dæl, -eorl, treowe, treowþe* aussi bien que *fowertiġþe* (ags. *fēowertiġ*). Sa morphologie n'est pas moins conservatrice : il maintient dans *on Engleneloande* la double désinence du génitif pluriel faible et du datif singulier fort, dans *on þo ilche worden* celle du datif pluriel, et son démonstratif simple offre un accusatif singulier *þane*, un datif féminin se rapportant à un substantif neutre : *ouer al þære kuneriche*, un datif pluriel : *of þan iseide redesmen*. Tous ces archaïsmes sont d'ailleurs familiers aux dialectes du Sud, comme le sont aussi les indicatifs présents pluriels en *-þ : beoþ, habbeþ*, contrastant avec les subjonctifs pluriels en *-en : witen ġe, healden, swerien, cumen*. Les participes passés sont toujours précédés du préfixe *ge- > i- : ichosen* (n. pl.) et *isworene, imakede, iseid, idon ;* le participe présent est en *-inde : ilestinde* et diffère du nom verbal : *igretinge ;* l'infinitif garde toujours sa terminaison consonantique : *don, swerien, werien, to makien,* et le gérondif nouveau ne se distingue guère de l'ancien que par le renforcement de la préposition : *for to done*. A en juger par ces particularités, ce document relèverait donc du « Southern English » le mieux caractérisé [1]. Mais une graphie comme

1. A ces signes distinctifs, il faut ajouter la représentation constante d'*ā* ags. par *ō* très ouvert, écrit *oa : hoaverd, moare, hoaten, noan, ifoan,* et plus rarement *o : oþe, two*. — Cette graphie *oa* rend aussi le son *ă* obscurci, et, croyons-nous, non allongé devant nasale appuyée : *loandes, to foangen*.

king à côté de *kuneriche*, et surtout les indicatifs pluriels fréquemment terminés en *-en : we willen and unnen, beon, schullen, hoaten, senden*, nous ramènent vers le midland, si bien que cette *Proclamation* de 1258, avec son mélange d'éléments méridionaux et centraux, avec sa construction entièrement normale et moderne, sans une seule position finale du verbe[1] et même sans une seule inversion véritable[2], semble attester l'état de la langue anglaise à cette époque aux environs de Londres, du moins telle qu'elle était parlée par des bourgeois attachés à leur passé germanique et hostiles à un trop grand afflux de vocables français. Là encore, mais autrement que dans l'*Ormulum*, le compromis des langues et des formes est en train de s'élaborer.

1. Dans *æhc oþer helpe*, le complément direct est en réalité un pronom, réciproque en l'espèce, donc placé devant le verbe, comme le sont le plus souvent les pronoms.

2. *þæt witen ge* est un subjonctif-impératif, où l'inversion est indispensable au sens.

Bibliographie.

Bestiary, dans *An Old English Miscellany*, éd. R. Morris, E. E. T. S. nº 49, 1872. — Björkmann (E.), *Scandinavian Loan-words in Middle English*, Halle 1900-1902. — Brate (E.), *Nordische Lehnwörter im Ormulum*, Upsal et Halle 1884. — Davis (H. W. C.), *England under the Normans and Angevins*. — *Genesis and Exodus*, éd. R. Morris, E. E. T. S. nº 7, 1865. — Lambertz, *Die Sprache des Ormulum*, thèse de Marbourg, 1904. — *Ormulum*, éd. White et Holt, 2 vol. Oxford 1878. — Prentout, *Histoire d'Angleterre*, 1920. — Sir James Ramsay, *The Dawn of the Constitution* 1908. — *Proclamation* d'Henri III dans Stubbs, *Select Charters*, 6e éd. Oxford 1888. — *Trinity College Homilies* dans *Old English Homilies*, 2nd Series, éd. R. Morris, E. E. T. S. nº 53, 1873. — Tout, *The Political History of England*, vol. III, 1905. — Zenke (W.), *Synthesis und Analysis des Verbums in Ormulum*, Halle 1911.

CHAPITRE II

LE DIALECTE DU SUD JUSQU'EN 1260

Hali Meidenhad et ses deux textes, 120-124 ; *Sainte Katherine* et son groupe : grammaire, 125-126, caractère général de sa prose, 126-128, de son vocabulaire, 128-130. — Le *Brut* de Layamon : orthographe, 131-132, phonétique, 132-134, inflexions, 135-138, vocabulaire, 138-140. — L'*Ancren Riwle :* les sons 142-144 ; la morphologie, 144-149, vocabulaire, 149-152, syntaxe, 152-164, construction, 164-166, style, 166-168 : importance de cette œuvre, 169. — *La Regula S. Benedicti* (Hampshire), 169-170 ; *The Owl and Nightingale* (Dorset), 170-174 ; *King Horn* et *Floriz,* 174-175. — Le kentien : *Vices and Virtues,* 176-178, les *Kentish Sermons,* 179-181.

La Légende de sainte Katherine et son groupe. — Avant de passer aux œuvres qui nous ont conservé exactement ce qu'on est convenu d'appeler le dialecte du Sud, il nous faut examiner plusieurs documents intermédiaires, semble-t-il, entre les parlers du Centre et ceux du Sud-Ouest. Ce sont les trois légendes dites de *sainte Marguerite*[1], de *sainte Juliana*[2], de *sainte Katherine*[3], et en outre un traité homilétique intitulé Sainte Virginité (*Hali Meidenhad*). Ce dernier nous a été conservé dans deux manuscrits, dont l'un, Bodley 34 d'Oxford, est rédigé en pure langue du Sud de la première moitié du XIII^e^ siècle, tandis que l'autre, Cotton Titus D. 18 du Musée Britannique[4], offre des particularités assez marquées, dont le point d'origine est peut-être un district du Centre Ouest[5].

1. Ed. *E. E. T. S.* n° 13, 1866, par O. Cockayne.
2. *E. E. T. S.* n° 51, 1872, par O. Cockayne.
3. *E. E. T. S.* n° 80, 1884, par E. Einenkel.
4. *E. E. T. S.* n° 18, 1866, par O. Cockayne, réédition de 1922 par F. J. Furnivall avec le texte de Bodley 34 en regard.
5. West Midland.

Dans l'extrait qui va suivre, et qui est emprunté au manuscrit Titus D. 18, les variantes de Bodley 34 seront indiquées entre parenthèses :

E. E. T. S. nº 18, éd. 1922, p. 29 : For-þi was (wes) wedlac ilahet in hali chirche, as bed to (te) seke, to ihente þe unstronge, þat (þe) ne maht-en (mahen) nawt (pas dans B.) stonden in þe hehe hul, and se neh heuene (heouene), as meidenhades (meiþhades) mihte. þis is, tenne (þenne), hare song, þat beon (þe beoþ) i lahe of wedlac, þonki godd and herien, þat (þet) he greiþede ham, lanhure þa ha walden of meidenes hehscipe, a swuch stude in to lihten, þat (þet) ha neren nawt ihurt, þah ha weren ilahet, and hwat (hwet) se ha þrin hurten ham, wiþ ealmes deden healden. þis singeþ, þenne, iweddede, þat (þet) ha, þurh godes milce, and merci of his grace, þa ha driuen duneward (— t), in (i) wedlac atstutten (et —), and in (i) þe bed of his lahe softeliche lihten [1].

Le vocalisme de ce passage, comme celui de l'ensemble du manuscrit Titus D. 18, garde une assez grande complexité. Il a beaucoup de traits en commun avec Bodley 34 : les *ă* devant nasale sont régulièrement rendus par *o* — *understonde* p. 3, *somnunge* 13, *nome* 15 ; l'*ā* primitif est resté aussi stable que dans l'*Ormulum : lare* 3, *halschipe* 7, *ilahet* (lowered) 29 [2] ; l'*ȳ* est très souvent transcrit par *ŭ : lustni* 3, *in wunne stude* (*i wunnes stude*) 11, *brudlac* 5 ; — sauf dans le cas de *ĭe*, les monophtongaisons moyen-anglaises sont encore peu avancées : l'*ǣ* anglo-saxon lui-même subit des transformations diverses, rarement en *a : dale* 11, *lafdis* 11 (Bodley : *leafdis*), *lasse* et *lesse* 7 (Bodley *leasse*) ou en *e : flesch* 21, *neren* et *weren* 29,

1. « Therefore was wedlock made legal in holy church, as a bed for the sick, to catch the unstrong who cannot stand in the high hill and so near heaven as the virtue of maidenhood. This is then their song that are in the law of wedlock : thank God and praise him, for that he prepared for them, when they would descend from maidenhood's height, at least such a place to light in, that they should not be hurt, though they were brought lower, and that, in whatever way they should hurt themselves therein, they might heal it with almsdeeds. This, then, sing the wedded, because, through God's pity and the mercy of his grace, when they were driving downward, they stopped at wedlock and alighted softly in the bed of his law. »

2. Mais *swa* devient *se* à l'atone de phrase.

plus souvent en *ea*[1] : *learep* 3, *eanes* (once), *neauer*, *cleane* 15, *leaue* 21 ; l'*ea* persiste le plus souvent : *þeawes*, *eare* 3, *east* 15, *eadi* 17, *cheas* 19, bien que l'on trouve *ehnen* (eyes) dans les deux textes p. 2 et 49 ; l'*ĕo* est maintenu dans *heorte* 5, *steorre*, *heouene* 15, *streon* 5, *þeowdom* 7, mais simplifié dans *werc* 13, *heuene* 15, *þewdom* 7, dualité qui, comme dans l'*Ormulum*, tient sans doute au traditionalisme des graphies plutôt qu'à celui de la prononciation. Mais le manuscrit Titus se distingue de l'autre par deux caractères qui le rapprochent du dialecte midland : c'est d'abord la prédominance qu'il donne à l'*ă* (ws. *æ*) dans *fader* 3 (Bodley *feader*), *at* 9 (B. *ed*), *þat* (B. *þet*), *hwat* (B. *hwet*)[2], et dans les mots où le saxon occidental pratiquait la fracture en *ea* devant *r* appuyé : *þarf* 7 (B. *þearf*), *arm* 47 (B. *earm*), *þarmes* 49 (B. *þearmes*)[3] ; c'est ensuite la délabialisation beaucoup plus fréquente d'*y* en *i* : *dides* 11 (B. *dudest*), *winne* 25 et *wunne* 51 (B. *wunne*), *bitte* 49 (B. *butte*, ags. *bytt*)[4], *litel* 41 (B. *lutel*), bien que dans la transcription d'*ȳ*, ce soient les graphies en *u* et en *ui* qui dominent : *fur* 53, *huire* 9 (B. *hure*, ags. *hȳr*), *huide* 53 (B. *hude*, ags. *hȳd*).

Les différences morphologiques entre les deux textes sont plus accusées encore. A vrai dire, elles n'intéressent pas la déclinaison, dont l'aspect est celui qui tend à se généraliser dans la plupart des régions du moyen-anglais, et qui comporte : au nominatif singulier l'adjonction d'un *-e* non étymologique à des noms surtout féminins — *sihþe* p. 5, *speche* 21, *bireowsinge* 29 (B. *bireowsunge*), *sorhe* 39, *selþe* 63, — et aussi à des masculins : *were* 7, *elne* 37 ; au nominatif pluriel une simplification de formes en faveur des deux paradigmes principaux en *-es* et en *-en*, à peu près également représentés : *þeawes* 3, *reades* 27, *modres* 51, — *dehtren* et *dohtren*, *sunen*,

1. Sans doute avec la valeur d'*ē*.

2. Titus lui-même donne : *þrel* 7, *gres* 49, *creft* 51 (est-ce sous l'influence d'*r* ?) et *wlecce* 61.

3. Devant *ld*, les deux textes gardent l'*a* mercien : *bihald* 3, *halden* 7.

4. Mais B. a *kimeþ* et Titus *cumþ* à la 3e pers. sg. p. 51.

weden (garments) 25, *leoden* (people) 63[1]. Mais la conjugaison, très fidèle au type ancien dans le Bodley, est beaucoup plus incertaine dans le Titus, par suite de son hésitation entre les désinences du Sud et celles du Centre ou même du Nord. Au présent de l'indicatif, la seconde personne du singulier est souvent en *-es*[2] : *þu marres and brekes*, *þu telles* 61 (B. *telest*, *merrest*, *brekest*), la troisième aussi bien en *-es* qu'en *-eþ* : *he clepeþ*, *bringeþ* 47, mais *leades* 5, *reades* 27 (B. *reat*), *reaues* 43 (B. *reaueþ*), *habbes* 47 ; quant au pluriel, comme dans les *Trinity College Homilies*, il admet concurremment *-eþ* et *-en* : *leadeþ and drahen* 5, *passeþ* 9, — *halden* 7, *gladien* 37 (B. *gleadieþ*).

Le vocabulaire, identique dans les deux manuscrits, est remarquable par sa richesse et par la variété de ses origines. Il a, comme tous les textes de l'époque, son contingent de termes très rares ou obscurs : des substantifs comme *erles* 9 (pledge, foretaste), *weimeres leoþ* 29 (song of lament), *driuel* 41 (drudge), *leiuen* 45 (bog), *lonke* 49 (flank), *milc strunden* 49 (milk-streams), *caþer* 51 (cradle), — des adjectifs : *frakele* 11 (deceitful, frail), *egede* 53 (foolish), — des verbes : *perkien* 13 (to prick), *sweameþ* 47 (grieves), *kenchinde* 23 (laughing), *astutten* 29 (stop), *greni* 43 (groan), *heasci* 43 (rail at), *feskin* 51 (swaddle), *famplen* 53 (put into the mouth). L'élément scandinave, sans atteindre en aucune manière l'importance qu'il a chez Orm, apparaît dans : *unhap* 41, *hare euene* 31 (their nature), *wenges* 67, *etlunge* 57 (estimation), *wondraþe* 11 (distress), — *gealde* 47 (barren), *unroles* 51 (restless)[3], *gra* 43

1. Dans les pronoms personnels on remarque : acc. m. sg. *him*, fém. *hire* ; — n. f. sg. *heo* et *ha* ; n. neutre *hit* ; — n. pl. *ha*, acc. *ham*, gén. *hare*, *hore*. — Il existe encore quelques traces de duel : *inker* 5, *inc* 15. — Le relatif le plus usité est *þat*, mais *hwam*, *hwas* se rencontrent déjà avec des antécédents de personnes. — L'article indéfini est *an* ou même *a* : *a fals winne* 39.

2. Comme d'ailleurs au prétérit faible : *þu dides* 11, *seides* 43 (B. *dudest*, *seidest*).

3. « þat unroles uuel », ce qui ne laisse pas de doute sur le sens. Mais le préfixe privatif *un* paraît superflu, *ro* (all[d] mod. *Ruhe*) signifiant « repos ».

(grey), *hofles* 61 (unreasonable), — *greiþeþ* 23 (prepares), *busteþ* 43 (mauls), *feahe* 61 (adorn). Les emprunts au français se rencontrent en aussi grand nombre que dans les textes issus des régions centrales et méridionales du Midland. Notons dans la langue d'Église : *basme* (baume), *beasteliche*, *chaste* et *chastieþ*, *desire*, *folliche*, *gerlaundesche* 31 (expliqué par un mot soi-disant latin : *auriole*), *leccherie*, *merci*, *paraise* (paradis), *sabaz* (pl.), *sauter*, *serue* et *seruise*, *simplete*, *vanite*, *vertuz* (pl.); parmi les termes de guerre ou de droit : *acouered* et *uncouerlich*, *asaili*, *cruni*, *cuncweari* 47 (B. *cunqueari* 46), *cuntasses*, *cwite*, *degre*, *dignete*, *estat*, *feble*, *heritage*, *hurten*, *meistre*, *mesure*, *pes*, *preoueþ*, *privileges*, *puisun*, *richesse*, *spuse*, *treitres*, *tresor*, *weorre*, — dans le domaine de la vie journalière et du luxe : *adamantines* (adj.), *aturn*, *bulge* (sac), *cangun* (sot), *cat*, *charbucle*, *confort*, *eoile* in a *laumpe*, *flurs*, *fruit* et *frut* 33, *gentille*, *huler* (afrs. holeur), *iacinct*, *nurice*, *poure*, — et dans l'expression des idées abstraites : *angoise*, *chaungen*, *delit* (delight), *dute* (fear), *eise*, *greueþ*, *hauntep*, *ipaied* (satisfied), *passeþ*, *sauurure* (more savoury), *semblaunt*, *itricchet* (tricked), *trubuil*. Néanmoins, quelle que soit l'affluence de ces étrangers, l'élément indigène maintient sa prépondérance incontestée : la trame même du discours, toujours anglo-saxonne, abonde non seulement en vocables familiers, mais encore en expressions plus rares telles que : *teke* 33 (besides), *to goderheale þin* (to thy welfare), *swire forþ* 33 (neck forward), *suleþ* 21 (soils), *tebeoreþ* 45 (quarrels), *doskin* 49 (grow dark), *marhegiue* 55 (wedding gift), *broke-rugget* 35 (broken-backed).

Les trois légendes de *Katherine*, *Marherete* et *Juliana* se suivent dans cet ordre dans le manuscrit Royal A XXVII qui appartient au Musée Britannique et que Sir F. Madden datait de 1230 environ. La langue dans laquelle elles sont rédigées rappelle, au moins par ses caractères dialectaux, celle de la version de *Hali Meidenhad* contenue dans le Bodley 34. On en pourra juger par l'extrait suivant :

Seinte Marherete, éd. *E. E T. S.* nº 13, p. 8 et 9 : Ant com ut of an hurne hihentliche toward hire an unwiht of helle on ane drake liche so

grislich þet[1] ham agras wiþ þet ha sehen þet unselhþe glistinde as hit ouerguld were ; his lochkes ant his longe berd blikede al ogolde ant his grisliche teeþ semden of swart irn, ant his twa ehnen steappre þene steorren ant þene ġimstanes ant brad as bascins ; in his ihurnd heauet on eiþer half on his hehe hokede neose þreaste smeorþrinde smoke ut, smecche forcuþest, ant of his spetewile muþ sperklede fur ut ant lahte ut his tunge swa long þet he swong hire al abuten his swire ant semde as þa (h)a scharp sweord of his muþ lahte[2].

La phonétique de ce texte est, dans ses traits essentiels, voisine de celle de *Hali Meidenhad* même dans le manuscrit Titus. On y note encore l'obscurcissement d'*ă* en *ŏ* devant nasale : *long, swong* 9, *monie, nome* 1, *honden* 3, — le maintien fréquent de l'*ă* mercien sans fracture devant *l, r, h* appuyés : *ald* 23, *halden* 2, *warþ* 2 (3 sg. prét.), *art* 4, *swart, scharp* 9[3], — la survivance d'*ā*, très rarement changé en *o : so* 14 (ags. *swā*), *gost* 2, *aroas* Kath. 18, mais *gast* Marh. 10, *lauerd, ba, fan, stanes* 1, *sawle* 13, *agras, brad* 9, — la transcription d'*æ* par *e : weren, heþene, eni, arerde* 1, et aussi par *ea : ilearet, neauer, healent* 1, *tweamin* 5, *heale* 6[4], — l'emploi des mêmes graphies pour l'ags. *ēa : hehe, ehnen* 9, *deþ* et *deaþ* 1, *leaf* 1, *eadi* 2, *steappre* 9, — la transformation exceptionnelle d'ags. *y* en *i* dans : *drihtin* 1, *kinebern* et *kinedom* 4, *chirche* 20, plus fréquemment en *ŭ* dans l'orthographe, sans changement de son, comme

1. Nous avons dû compléter ainsi la forme que l'original exprime en abrégé par un *þ* barré.

2. « And there came out of a corner hastily towards her a monster of hell in a dragon's shape, so grisly that it struck terror into those who saw that horror glistening as though it were gilt over; his locks and his long beard shone all in gold, and his grisly teeth seemed of black iron; and his two eyes seemed more prominent than stars and gems and broad like basins ; in his horned head on either side of his high hooked nose pressed out suffocating smoke, vilest of smells, and from his (? sputtering) mouth fire sparkled out, and his tongue projected so long that he swung it all around his neck, and it seemed as if a sharp word leapt out of his mouth. »

3. Quelquefois *ea : heardeste* Marh. 7, *hearm* 8, — et assez souvent *e : to welden, bern, seh* 2, et après palatale : *biġet* 2, *ġetes* 6.

4. Noter quelques *a : ariste, dale, bitahte, ahte* (acc. pl.) Marh. 1, 22 et 2 Kath. 7, 30, — *to schawen* et *þah* ibid. 15, 4, Kath. 26, 5.

dans : *cunne* 1, *muche* 2, *sunne* 3, *rune* 7, *hurne, ouerguld* 8, *icudd* 1, *luþere* 3, *fur* 9. Mais ce qui peut paraître donner au manuscrit Royal A. XVII de ces trois légendes un air plus méridional, c'est la palatalisation totale d'*æ* en *e* dans beaucoup de cas où le Titus D. 18 préférait *a : efter, wes* 1, *feder, hefde* 2, *gledunde* 3 et même *gleade* 17, *spec* 3 [1] ; c'est aussi la curieuse fracture qu'aurait subie, du moins si l'on en croit l'orthographe, ags. *ĕ* dans : *weolen* 1, *unweommet* 7, *beoden* 8 (ags. *bedu,* prayers), *for to beoren* 10, *to speokene* 12, *to teoren* Jul. 12, *seotle* et *seolf* Kath. 4, 5, — de même pour ags. *ŏ : neose, smeorþinde, seorfule,* Marh. 9 et 11 ; c'est surtout la morphologie du verbe qui, au présent de l'indicatif, ne connaît que très rarement la désinence *-es* au sg. 2e personne et au pluriel l'alternance *-eþ* et *-en : þu wurches* Marh. 6, *þe fuheles þe fleon* ibid. 9, mais ailleurs : *þu swenchest* Marh. 5, *wiþseist* Jul. 26, *misseist* Kath. 23, — *he haueþ, heaniþ* Marh. 6, *et, writ* ibid. 20, *glideþ* Jul. 2, *stont, send, spet* (de spēdan), *sit, halt,* ibid. 36, 42, 46, 64, *helpeþ* et *halt* Kath. 101, 87, — au pluriel : *habbeþ* [2] Marh. 6, Jul. 42, *telleþ, rixleþ* Kath. 7, 12.

On a quelquefois voulu voir dans *Hali Meidenhad* et les légendes qui lui sont apparentées des compositions poétiques rédigées en un mètre à quatre accents dont l'un porterait sur une syllabe faible, même sur une désinence [3]. La rigueur de

1. On remarquera cependant qu'en anglo-saxon, ce qu'on considère comme le mercien du *Vespasian Psalter* connaît le passage d'*æ* en *e,* aussi bien d'ailleurs que le kentien, cf. *H. L. A.*, t. I, p. 179.

2. Ou avec inversion, et chute de la désinence, *leuee ge* Marh. 6, *biginne we* Jul. 44, *ne þenche ge* Kath. 31. Dans tous ces textes, le prét. sg. 2 fort est en *-e : þu chure* Jul. 60, Marh. 19 ; — le prét. pl. fort en *-en : tuhen* Jul. 8, le prét. pl. faible en *-den* ; — l'infinitif en *-ien, -in, -en,* (rarement réduit à *e : wite* (know) Marh 17, *speoke* Kath. 76, *leue* [= liue] Jul. 24) ; — le gérondif en *-ene, -ne, -en,* (-in) : *to dreienne* Marh. 5, *to beonne* Jul. 8, *to wurchen,* ibid. 22, le plus souvent précédé de *to,* mais déjà avec *for to : for to lokin* Marh. 4, *hit for to donne* Jul. 36 ; — le part. prés. en *-ende* et *-inde* contrastant avec le nom verbal en *-ung,* exceptionnellement *-ing.*

3. Cf. Einenkel, Introduction à *Sainte Katherine, E. E. T. S.* no 80,

cette théorie ne semble pas appropriée à la souplesse de phrases qu'il vaut mieux laisser à la prose que d'essayer de faire rentrer de force dans la poésie. Il reste néanmoins que cette prose revêt un caractère poétique marqué, bien que tout extérieur. Il se manifeste par une tendance à l'observation de la régularité rythmique d'un trimètre accentuel souvent catalectique [1], et par la présence d'allitérations qui sont fréquemment trop denses pour ne pas être intentionnelles. Si l'on reprend à ce point de vue quelques lignes du passage cité plus haut, on pourra leur donner la forme suivante :

Ant com ut of an *h*urne | *h*ihentliche toward hire
an unwiht of *h*elle | on ane drake liche
so *gr*islich þet ham a*gr*as | wiþ þet he sehen
þet unselhþe *gl*istinde | as hit ouer*gul*d were,
his lockhes ant his longe *b*erd | *bl*ikede al o golde
ant his grisliche teeþ | semden of swart irn
ant his twa ehnen | *st*eappre þene *st*eorren
ant þene gim*st*anes | ant *br*ad as *b*ascins.

Ce genre de prose irrégulièrement rythmée et allitérative rappelle le style des *Lives of Saints* d'Aelfric [2]. De temps à autre on y trouve, comme dans l'épopée anglo-saxonne, l'emploi de la construction initiale du verbe [3], qui vise à frapper l'attention de l'auditeur ou du lecteur : « *ant com ut of an hurne ....an unwiht of helle* », et même sans aucune conjonction pouvant jouer le rôle de « tête » : « *Turnden þa þurh þis to criste swiþe monie* » (p. 22). Il n'est pas rare que la suppression du sujet pronominal produise le même effet de concision heurtée que recherchait l'ancienne poésie indigène : « *for þe*

p. XXI, pour qui le mètre serait le même que le « Vierheber » d'Otfrid, avec la scansion suivante pour chaque demi-vers :

Cónstu búldèn a búrh
ínwiþ í þin héortè,
ál abútèn bitrúmet — (p. XXVII et 81).

1. Plus simplement, à trois ou deux accents, comme dans : Ant cóm ut óf an húrne | —an únwíht of hélle — | wiþ þét he séhen —.
2. Cf. *H. L. A.*, t. I, p. 288-289.
3. *Ibid.*, p. 309.

grure þe grap hire ant for þe farlac offruht, forget (c.-à-d. *she* forgot) *hire bone þet heo ibeden hefde*[1] ». Il apparaît ainsi que ces récits, quelle que soit leur source immédiate, relèvent de la tradition anglo-saxonne par la forme et le style ; ils ont à cet égard un caractère archaïque que confirme l'étude de l'ordre des mots. Dans la proposition principale, l'inversion est d'usage constant[2] : « *ant of his spetewile muþ sperklede fur ut* » ; dans la subordonnée, le rejet du verbe se rencontre encore une fois sur quatre[3] ; — les innovations les plus frappantes étant ici la fréquence de la construction scindée du verbe aux temps composés dans les deux espèces de propositions : *he haveþ his merke on me iseilet*[4], — *wiþ þon þet ich mote meidene mede habben in heouene*[5], et, dans les subordonnées, les progrès de la position normale du verbe aux dépens des deux autres, médiale et finale.

La parenté du style se double de celle du vocabulaire. Il existe un petit groupe de mots obscurs ou très particuliers, communs à deux ou plusieurs de ces quatre textes, et qui forment comme un îlot distinctif dans la langue de l'époque. Tels sont : *cang* (fool) K. 14, *cangun* H. M. 45, *acanged* K. 101 ; *kench* (laugh) K. 100, H. M. 23 ; *drivel* (drudge) H. M. 41, Jul. 18, K. 105 ; *leinen* M. 14 ou *leiuen*[6] (bog) H. M. 45 ; *nurþ* (noise) K. 9, M. 20 ; *to ġeien and to ġuren* (to scream and groan) J. 26, 48, M. 16 ; *diueri(n)* (shake) M. 16, K. 31 ; *rondin* et *torondin* (to rend) M. 6, K. 98 ; *studgi* (to tarry) J. 72, K. 59, M. 9 ; *leowsin* (to loose) K. 70, M. 13 ; *liþerede* (lathered) M. 5, K. 73 ; *tauelin* et *teuele* (argue) M. 13, K. 39 ;

1. « On account of the terror that seized her, and afraid of that sudden danger, she forgot her prayer that she had prayed. »

2. 51 emplois dans *Marherete* contre 35 omissions.

3. 36 fois contre 78 positions normales, 30 médiales et 6 inversions dans *Marherete*.

4. « He has sealed his mark on me. »

5. « So that I may have maidens' meed in heaven. »

6. Il faut certainement lire *leiuen*, comme dans LAYAMON v. 22835 : *leyuen*, c.-à-d. ags. *lēah-fenn*, a. mod. *lea-fen*.

stewen et *steuentiþ* (to restrain) M. 6, K. 20, 59. Le scandinave, outre les emprunts d'emploi déjà courant comme *feolahes* J. 4, *truste* 6, *eggin* 44, *hap* 60, *deie* 64, *gersum* M. 3, K. 38, *kasten* 4, *lahe* (low) 12, *lates* (looks) M. 14, *ġeinen* (to profit) K. 10 et *ungeinliche* M. 9, fournit des termes moins usuels tels que : *euene* (nature) K. 5, *sker* (clean, quite) 41, Jul. 50, *nowcin* (distress) K. 55, M. 10, *ageide* (awed, scand. *agi*) K. 58; *wondraþe* J. 22, K. 31, *hofles* M. 17, *buste* J. 24, ces trois derniers déjà cités dans *Hali Meidenhad ; lasten* (blaspheme) J. 70, *orcost* (penury) 84, *gra* (grey) M. 6, *ouergart* (arrogance) 10, *egede* (foolish) 11, *sleh* (sly) 12, *cnurnede* (gnarled) 10, *drupest* (most dejected) 16, *to ro* (rest) 20, *stutte* 6 (stop) et son composé *etstutte* K. 3[1]. L'anglo-saxon qui, dans les *Légendes* aussi bien que dans *Hali Meidenhad*, constitue le fond même de la langue, à côté d'une masse de mots bien connus apporte un petit contingent de vocables plus rares: *lanhure* (at least) K. 28, *copni* (I desire) M. 20, K. 38, *ruten* (prét. 3 pl. dashed) K. 100, *smirkinde* (smiling) 18, *halewi* (balm), 83, M. 14, *þu fikest* (liest) M. 13, *crenchen ut* (twist) M. 9, *motild* (she-disputant) K. 21, *isliket and ismaket* (polished) K. 82. L'élément français, bien que moins important dans les *Légendes* que dans *Hali Meidenhad*, n'y est cependant pas négligeable. Il comprend des mots déjà rencontrés ailleurs : *barrer, cruche* (cross), *grace, merci, miracle, parais, passiun, patriarche, serui*[2], — *castel, icrunet, curt, heritage, meister* et *meistrie, pes, prince, prisun, puisun, strif, weorre* (war) et *weorri* (inf.), — *beast, flum, gin* et *iginet, lampe*[3], *leun* ou *liun, pure* (afrs. *poure*), *sotte songes* et *sotschipe*, — *cahten* (prét. pl.) et *kecchep* (de *cacchen* ou *cecchen*), *changede*[3], *dute*[4], *gabbes* et *igabbet, semblant*[2], liste à laquelle viennent s'ajouter dans les *Légendes : chapele, clergesse* (fém. de clerc), *clergie, martir, mawmez* (idols), *merciable*,

1. Par opposition aux formes en *-n-: astunte(n)* < ags. *styntan*.

2. Avec son curieux composé hybride : *unofseruet* (undeserved) M. 16.

3. Remarquer que les *Légendes*, qui connaissent l'*-un* agn. < lat. *-ōn-*, n'écrivent pas *au-* mais *a-* devant nasale.

4. Avec le sens de « crainte », cf. frs. *redouter*.

pilegrimes, saluin, uirgines, ymage ; — crauant, dame, hardi, lei (loi), *rente, scurgen, iseeled, warant ; — aromaz, bascins, chere, ciclatun, icuplet, feouereles moneþ* (February), *forscalded, furneise, grandame, mantle, marbre stan, mate* (vaincus), *sauur ; — ibreuet* (raconté), *desputing* avec son abrègement *sputin* K. 61, *dote* (afrs. *redoter*), *gencling* (a. mod. *jangle*), *reisun*.

*
* *

Le Brut de Layamon. — Dans les premières années du XIII[e] siècle, un prêtre du nom de Layamon, qui habitait à « Ernley, sur les bords de la Severn », à quelque distance au Nord de Worcester et à proximité du pays de Galles [1], entreprit de raconter, en s'inspirant surtout du *Roman de Brut* de Wace, l'histoire légendaire des anciens Bretons d'Angleterre. Il en fit une longue compilation qui ne contient pas moins de 32 240 demi-vers d'une métrique accentuelle très irrégulière, et dont le principal intérêt littéraire est de nous offrir la première mention en langue anglaise d'Arthur, de « Wenhauer », et de plusieurs autres héros romantiques du drame et de l'épopée. Deux manuscrits nous en ont été conservés, qui appartiennent au British Museum : l'un, Cotton Caligula A. IX, qu'on fait remonter jusque vers 1225, ne semble pas éloigné de l'original ; l'autre, Cotton Otho C. XIII, endommagé par l'incendie de 1731 et moins complet, serait postérieur au premier d'un demi-siècle environ. Nous citerons ici le début du texte A où l'auteur parle de lui-même :

Layamon's *Brut* v. 1-16 et 27-38 [2] :

An preost wes on leoden,
Layamon wes ihoten.
he wes Leouenaþes sone,
liþe him beo drihten.
he wonede at Ernleġe,

1. Dont Layamon lui-même écrit ceci (Vol. I, p. 90) :

Cambrie.....
þat is þat wild lond
þat Welsce men luuieþ.

2. Edition Sir Frederick Madden, 3 vol. Londres 1847, vol. I, p. 1-3.

at æþelen are chirechen
vppen Seuarne staþe,
sel þar him þuhte,
on fest Radestone
þer he bock radde.
Hit com him on mode
and on his mern þonke
þet he wolde of Engle
þa æþelæn tellen,
wat heo ihoten weoren
and wonene heo comen....
Layamon gon liþen
wide ġond þas leode
and bi-won þa æþela boc
þa he to bisne nom.
He nom þa Englisca boc
þa makede seint Beda,
an oþer he nom on Latin
þe makede seinte Albin
and þe feire Austin
þe fulluht broute hider in ;
boc he nom þe þridde,
leide þer amidden,
þa makede a Frenchis clerc,
Wace wes ihoten,
þ ewel couþe writen,
and he heo ġef þare æþelen
Aelienor þe wes Henries quene,
þes heġes Kinges.
Layamon leide þeos boc
and þa leaf wende,
he heom leofliche biheold,
liþe him beo drihten[1].

Tout au contraire de l'*Ormulum*, le *Brut* a beaucoup plus d'intérêt pour l'historien de la littérature que pour celui de la langue. C'est que Layamon a plus d'imagination et de fantaisie que de précision et de méthode. Son texte, même le plus ancien, offre des particularités dont l'auteur n'est peut-être pas entièrement responsable, mais qui nous égareraient si nous voulions y voir des caractères de l'anglais à une époque ou dans une région quelconques. Son orthographe est souvent

1. « A priest was among the people, Layamon he was called ; — he was Leovenath's son, mild to him be the Lord. — He dwelt at Ernley at a noble church — upon Severn's bank, pleasant it seemed to him, — close by Radestone, where he read book. — It came to him in mind and in his best thought — that he would of the English tell the noble deeds, — what they were called and whence they came — ...Layamon did journey widely through this nation — and procured the noble books which he took for pattern. — He took the English book that Saint Bede made, — another he took in Latin which Saint Albin made — and the fair Austin who brought baptism in hither; — a third book he took and laid thereamid — which a French clerk made, Wace was his name — who could write well, and he gave it to the noble Eleanor, — who was Henry's queen, the high King's. — Layamon laid these books and turned the leaves; — he beheld them lovingly, mild to him be the Lord. »

déconcertante : le second scribe[1] prodigue les *-n* sans compter, écrivant *swlch hit weoren* I, 130 au lieu de *weore*, *ich habben* I, 145, *bisilichen* comme adverbe, et même : *Monenen heo gifuenen monedæi* II, 158 (they gave Monday to the Moon) ; le premier copiste, dans sa part beaucoup plus restreinte[2], pèche moins par cette faiblesse, mais en a d'autres qui sont aussi gênantes : il aime — serait-ce par manie archaïsante ? — à remplacer l'*-e* final par un *-a*, revenant parfois à la désinence anglo-saxonne : *noma* I, 59, le plus souvent créant une foule de datifs ou d'accusatifs arbitraires : *to toppa* I, 57, *ana dala of his londa* I, 83, *mid menska* I, 107, et l'introduisant à la médiane dans *ridearen* I, 68 ; l'un et l'autre continuent à hésiter entre *e* et *eo*, faisant alterner *cleopede* et *clepede* I, 61, *tueolf* et *twelfe* 69, *he feolde* (ou *he falde*) pour *felde* (ags. *fiellan*), *seoþþen* 83 et *seþþen* 89, *neo* pour *ne* II, 147. La confusion augmente du fait que cette même graphie *eo* tend à empiéter sur *ŏ :* on trouvera par exemple *fleote* pour ags. *flŏta* I, 91, *mid weorden* II, 47, *an heond* pour *hond* II, 218, — *neoþelas* I, 81 (ags. *nāþylæs*), *to seoþe* I, 129 (ags. *to sōþe*), *heoli* II, 104 pour *holi*.

La prédilection du texte A pour les formes archaïques conduit à une complexité de vocalisme qui serait extrême si elle n'était plus apparente que réelle. Layamon est avec Orm le plus anglo-saxon des auteurs moyen-anglais. Il garde l'orthographe sinon toujours les sons anciens. Il conserve l'*ā* primitif en un très grand nombre de cas : *þa* I, 1, *no ma* 5, *sari* 8, *rapes* 47, *taken* II, 329, même avec ags. *ă* devant *ld* qui l'allonge : *ald* I, 14, *unbalde* 43, *bihalden* 25, *cald* II, 405[3] ; l'*æ̆* subsiste parfois : *hæfde*, *fæst* I, 95, *æfter* 102, — *ræd* I, 37, *læfdi* 51, *toscæne* 117, *slæpen* 32, — ou bien est dissocié en *ea : bĕar* (ags. *bær*) I, 50, *eafter* 67, *atbreac* 68, — *lēaden* (inf. ags. *lædan*) I, 16, *reade* 17, *þa weaþlen* 19, *bileafest* 97 ; les

1. Plus incorrect que le premier, il va du vers 2941 à 14900 et de 15 141 à la fin.

2. Du début au vers 2940 et de 14900 à 15 140.

3. L'*ā* primitif ags. est assez souvent transcrit par *ǣ : æþ* I, 30, *lære* 43, *sære* 63.

diphtongues *ea, eo* sont fréquemment conservées : pour la brève *bearn* I, 8, *eard* 61, *earmes* 79, *ġealp* 122, — *heorte* I, 7, *sweord* 24, *eorþ* 100, *georne* 54 ; pour la longue *to heawen* I, 8, *dead* 9, *forleas* 10, *eames* 11, *dream* 43, — *preost* I, 1, *biheold* 3, *eode* 6, *feol* 8, *deop* 28, *leof* 29, *breost* 82, *iseon* 122.

Ce n'est pas que les innovations moyen-anglaises manquent dans le texte A. Elles sont au contraire très nombreuses. La monophtongaison y est constante, d'*ĕa* en *æ, a, e : þræte* I, 21, *flæm* 25, *dæþe* 46, *tæh* 70, *græte* 203, — *hælden* (ags. *hĕaldan*) I, 60, *ært* 61, *ærmes* 81, *ærn* 120, *mid sæxe* 214, *bærd* II, 23, — *ġer* (ags. *gĕar*) I, 6, *deþ* 13, *heh* 24, *heued* 52, *ec* 109, — *ġef* (ags. *gĕaf*) I, 3, *bern* 5, *iseh* 94, *lehtre* 129 ; d'*eo* long très rarement[1] en *e : frescipe* I, 16 ou en *o : four* I, 2 et *fower* 89 ; d'*eo* bref, beaucoup plus souvent, en *e* dans *fehte*[2] I, 5, ou *feiht* 8, *fæi* (ags. *feoh*) 94, *mid swerde* 38, *ġend* 6, en *o* dans *ġond* I, 2, *wored* 22, *worpen* (inf. ags. *weorpan*) 105, *sowe* (ags. *seofon*) 169[3] ; d'*ĭe* en *e : derne* I, 31, *ernen* 70, *ferde* 75, *biġeten* 92, — *ilefed* I, 42[4]. Les autres transformations vocaliques semblent provenir tantôt du domaine west-midland et tantôt de celui du Sud. L'*ă* devant nasale est toujours rendu par *o : londe* I, 2, *nọme* 11[5], *strong* 26 ; l'*ă* correspond fréquemment à l'*æ̆* ou à l'*ĕa* du saxon occidental : *was* I, 5, *spac* 6, *fader* 11, *hafde* 49, *scalt* 97, *craftes* 101, *walden* (inf.) 265, — *þar* I, 1 à côté de *þer* et *þear*, *ar* (ags. *ār*) 28, *þralles* 22, *he bilafde* 109, *clane* 126, *lane* (ags. *hlānan*) 266, — *hage* I, 24 (ags. *hēah*), *tah* 28, *rade* 188 ; l'*y̆* est, de temps à autre, délabialisé en *i : kine-lond* I, 9, *king* 86, *kime* 169, *bisi* 120, *rigge* (ags. *hyrcg*) 286, *chirche* III, 150 ; l'*ī* est quelquefois ramené à *e : leuen* (dat. de *līf*) I, 119, *læche*, de *līc* 122, *hered men* 293, *ġefere* pour ags. *gīfre*

1. On a signalé plus haut p. 132 la fréquence de la graphie *eo*.
2. Mais aussi *fiht* I, 18 et *milc* I, 40.
3. Poussé jusqu'à *u* dans *ġung* I, 17 et *to fuhten* 168.
4. Avec de fréquentes exceptions, surtout en *u : ġurne we* I, 40, *wurþeden* I, 60, *to ġulden* I, 314, *sturne* 119, *ġurede* II, 254 ; *duġeliche* I, 284, *nutene* 15, *huren* 52, *lupe* (ags. subst. *hlīeþ*) 82, *rupten* II, 16 (de rīepan).
5. Mais *name* I, 86.

313[1]. Ce sont là des caractères qui rappellent le Midland, certains plus particulièrement le West Midland[2]. Par ailleurs, le texte A se rapproche du Sud, offrant ainsi à notre étude une langue incertaine et mêlée. Il rend aussi fréquemment l'*æ* par *e* que par *a : wes* I, 1, *queþ* et *quaþ* 65, II, 213 et III, 258, *wet* (ags. *hwæt*) 39, *sterce* 172, *hermes* 262 ; l'*ȳ* dans la plupart des cas, l'*ȳ* presque toujours donnent un *ŭ : of cunne* I, 5, *duden* 19, *lure* 27, *rug* 81, — *brude* I, 8, *mid fure* 27 ; surtout, l'obscurcissement d'*ā*, sans être aucunement constant, s'affirme comme accompli dès le début de l'ouvrage : *ihoten* I, 1, *home* 5, *loþ* 18, *flon* à côté de *flan* 77, *bo twa* 110, *þan olden* II, 168, *loten* 175, *loh* 502, — et cependant des graphies en *oa* telles que *ihoaten* I, 24, *boa* 13, *oaþ* 28, semblent encore nous le montrer en train de s'accomplir[3]. Il n'est guère possible que l'auteur lui-même soit responsable de tant d'incertitudes. Mieux vaudrait peut-être admettre que les graphies les plus anciennes, celles en *ā*, remontent à l'original, et que les scribes consécutifs ont progressivement introduit les variantes en *oa* et en *o*, si bien que le texte A garderait pêle-mêle des traces multiples des changements phonétiques qui se sont produits dans le Worcestershire actuel au cours du premier tiers du XIII[e] siècle : l'extension à cette région du passage d'*ā* à *ō* déjà signalé plus au Sud[3] vers 1175, et la simplification des diverses diphtongues[4]. Enfin, il est à remarquer que chez Layamon lui-même, l'influence de l'orthographe anglo-normande commence à se faire sentir dans la transcription d'ags. *ū* par *ou : nou* I, 6, *abouten* 28, *hou* et *hu* 53, *ous* et *us* 64, *þou* 127, et parfois d'ags. *ŭ* par *o* surtout devant nasale : *sonne* (ags. *sunne*) I, 346, *sone* et *sune* (ags.

1. Cf. avec ceci le traitement d'*ĭ* dans l'*Ormulum*' d,*ĭ* dans les *Trinity College Homilies, supra*, p. 88 et 113. Mais Layamon I, 140 donne *blu-þeliche*, comme en Southern.

2. Cf. *supra*, p. 122.

3. Cf. *supra*, p. 50.

4. Il se peut que *sceldes* à côté de *sculdes* I, 179 indique l'allongement de m. a. *e* (ags. *scield*) devant *-ld*.

sunu) 171, *loue* (ags. *lufu*) 121, *comeþ* 232, *wonien* II, 199.

Bien qu'à un degré moindre, le même flottement s'observe dans la morphologie. La déclinaison présente, au nominatif et à l'accusatif, quelques désinences très anciennes comme celles de *rinkas* I, 221, *scalkas* 80, *maþmas* 38, *ban* 82, — *iferan* 69, — *bæc* 310[1]. Ce ne sont toutefois que des isolés perdus au milieu d'une foule de formes renouvelées. L'*-e* final analogique s'est adjoint à beaucoup de nominatifs singuliers, qu'ils aient été primitivement féminins comme : *quene* I, 7, *þa brude* 13, *murhþe* 76, *speche* 249, *duġeþe* II, 175, *saule* 186, *froure* (ags. *frōfor*) I, 387, III, 14, — ou masculins: *wisdome* I, 63, *þa clude* (rocher) 81, *kinge* 385, — ou neutres : *londe* I, 292, *wedere* 316, *hefde* 388, *wolcne* II, 94. La concentration des diverses déclinaisons autour des deux types prédominants, le masculin fort et le faible, se poursuit avec la plus grande ampleur. Les formes fortes ne sont pas rares, qu'elles proviennent d'anciens féminins comme *burhġes* I, 87, *chirreches* III, 184, de neutres autrefois invariables : *þinges* I, 12, *ġeres* 101, *sweordes* II, 698, de masculins en *-i* et en *-a* comme *leodes* (people) I, 305, *wrecchas* 168. Mais, contrairement à ce qui se passe dans tout le dialecte midland, c'est la déclinaison faible qui tend ici à se généraliser aux dépens des autres. Elle attire à elle tous les groupes de mots, des neutres : *scipen* I, 5, *ġaten* 72, *haueden* (heads) 35, *sperren* 221, *writen* 389, *treon* II, 305, *telden* 604, *wifen* 608, *welcnen* III, 105, *tolen* 172, — des féminins : *hallen* I, 48, *duren* 161, *vþen* 195, *deden* 207, *sawen* 32, *ġeuen* 40, *lawen* 88, *sonden* 60, *bleden* III, 154, — des masculins : *broþeren, sunen* I, 89, *muneken* III, 192. En conséquence, la terminaison du génitif faible pluriel en *-ene, -en* l'emporte sur l'ancien *-a* fort, assourdi en *-e : Englene* I, 2 et *englenne* 387, *leodena* 7, *dohtrenne* 114, *ealdren* 13, *kingen* 110, *monnen* 75, plus fréquemment que *monne* 3, *wife* III, 138. Quant au datif pluriel, parfois en *-an,* le plus souvent en *-en,* il représente indifféremment les deux sortes de déclinaisons : *mid egan*

1. Et, à l'acc. : *ġislæs* I, 39, *leaf, word* 3.

I, 80, *sunan* 107, *mid fingren* I, 3, *binnen lut ġearen* 10, *alle monnen* 15, *dawen* 123, *after þisse maidenen* 116. La conjugaison du verbe ne connaît pas les incertitudes particulières au Midland. Le présent de l'indicatif est toujours en *-e, -ie* ou *-i* à la première personne : *sigge, habbe* I, 31, *ich þankie* 210, *wilni* II, 633, en *-est*, rarement *-es* à la seconde : *þu comest* I, 31, *isihst* 221, mais *þu cumes* 187, *hattes* 354, qui d'ailleurs est un vrai prétérit; en *-þ* à la troisième : *naſþ he* I, 32, *comeþ* 23, *cleouieþ* 83, à moins de contractions comme *stond* I, 59, III, 294 ; en *-iaþ, -ieþ* et *-eþ* au pluriel : *we wilniaþ* I, 46, *luuieþ* 90, *we habbeþ*[1] 16, *ġit beoþ*, sauf lorsque, par suite d'une inversion, le pronom sujet suit immédiatement le verbe : *fare we* I, 32, *speke ġe* 39, *iseo ġe* II, 420, *ne beon ġit* 214.

1. Mais *we habbe* I, 142. — Remarquer que, dans les pronoms personnels, Layamon connaît encore le duel : *wit* I, 400, *ġit* 214, avec leur déclinaison : *unkc* I, 570, *unker* 221, — *inc seluen* 30, *incker* 217. La 3e pers. sg. fém. est *heo* (acc. *heo, ha* gén. *hire)*; le pl. est *heo, ha, he* (jamais *they*), l'acc.-dat. *heom, hem,* le gen. *heore;* le relatif est indifféremment *þe, þa, þet* et *þat*. — Le prét. sg. 2 fort est en *-e :* þu *slowe* I, 186, *suke* 214, le pl. en *-en : comen* I, 1, *weoren* 5, de même dans les verbes faibles : *hefden* I, 4, *loseden* 243. L'infinitif, parfois en *-an* (*ledan* I, 51, *makian* 53) est presque toujours en *-en, -ien,* rarement en *-in, -ie, -e*. Le gérondif (*sette to fleonne* I, 67) tend à se confondre avec l'infinitif : *selest to don* I, 39. Le participe présent est en *-iende* (*woniende* I, 49, *gromiende* I, 261) ou en *-inde : ligginde* I, 17, *liþinde* 40, *ganninde* 67. Il s'oppose au substantif verbal, encore en *-inge : his motinge* I, 279. — Les prétérits et participes passés forts restent, dans l'ensemble, conformes à l'apophonie ags., par exemple :

I. —	*eten*	*æt*	*æten*	*iæten.*
II. —	*beren*	*bar* / *ber*	*beren*	*boren*
III. —	*binden*	*bond*	*bunden*	*ibunden*
IV. —	*writen*	*wrat*		*writen*
	wreon	*wræh*	*wriġen*	*iwriġen*
V. —	*cheosen*	*chæs*		*ichosen*
	bugan	*bæh*	*bæhġen* / *buhgen*	*ibogen* / *ibugen*
VI. —	*færen*	*for*	*foren*	*ifaren.*
VII. —	*hælden*	*heolde* / *held*	*heolden* / *hulden*	*ihælden* / *iholden.*

Comme il arrive partout à cette époque, la flexion de l'adjectif est encore plus troublée que celle du substantif. Sauf de très rares exceptions archaïques comme un datif singulier : *mid allen his folke* II, 104 ou un génitif d'ailleurs analogique : *þes heȝes kinges* I, 8, le singulier tend à devenir invariable par la simplification des accords. Il suffit à la clarté de l'expression que le nom soit décliné sans que l'adjectif le suive. De là des génitifs tels que : *to swa laþe mannes bihove* I, 45, et même *þe heihste Godes wiþer-saka* 77, *þes riche kinges* 123, où il n'est pas sûr que l'*e* final soit un reste de désinence faible. Au pluriel, un *-e*[1] caractérise le nominatif, avec ou sans déterminatif: *þa heȝe men* I, 8, *þa fæie* 17, — *lease* 32, et se rencontre même après les prépositions qui primitivement gouvernaient le datif : *a þan holde dawen* I, 123 (in the old days), *mid þreom wise cnihtes* II, 55, *mid liþfulle worden* I, 54, bien qu'en outre on puisse trouver, d'une part d'anciens datifs comme : *mid laþen heora feonden* II, 22, et de l'autre des formes entièrement invariables : *on þan heþen dawen* I, 30, *mid his grim ræsen* II, 23. Toutefois, il faut noter, dans un très grand nombre d'adjectifs qualificatifs, et surtout démonstratifs ou possessifs, la survivance d'accusatifs masculins singuliers forts en *-ne*, de génitifs-datifs féminins en *-re* (*enne, ænne, anne, nenne ; þene* ou *þane, þisne ; mine ; longne* etc. — *are, nare ; þere, þære, þare, þeos, þissere ; mire, þire*[2]*; muchelere* etc.) qui, aidés des pronoms personnels *he* et *hine*, permettent à Layamon de suivre son penchant conservateur en gardant des traces fréquentes de l'emploi héréditaire du genre grammatical. Il écrira par exemple: *mine*[2] *godne horn, þene king* ou même *þene mahum* (idole), — *are chirche, mire eaxe, þare sæ*, à peu près comme l'eût fait un Anglo-Saxon, non sans se tromper quelquefois, puisque pour *strengþe* il hésite entre le féminin (III, 35) et le masculin ou le neutre : *mid allen his strengþe* I, 29, et que *temple, weolcne, dic, genge, ture, wurþscipe, kine-riche* passent au fémi-

1. Quelquefois *-a : þa Frensca* I, 73, — ou *-en : þe richen* I, 111.
2. Pour *minre, þinre* et *minne*.

nin, tandis que *burhġe, dohter* II, 30, *sunne* (sin) s'égarent parfois vers le masculin. Malgré ces hésitations, le texte A de Layamon est, à cette époque du moyen-anglais, l'un des plus fidèles au genre grammatical, trait par lequel son dialecte indécis se rapproche, encore une fois, plutôt du Southern que du Midland[1].

Conformément à la tendance générale de la langue de cet écrivain, son vocabulaire est presque entièrement anglo-saxon, bien que, par un illogisme qui tient aux modèles dont il s'inspire, toute sa sympathie aille, dans son récit, aux « Bretons », véritables ancêtres, d'après lui, du peuple anglais, et toute son aversion aux « Saxons » perfides et barbares. En fait, cet adaptateur de Wace transpose le français de son original en un idiome aussi germanique qu'il pouvait encore l'être en Angleterre à cette époque, et, à l'exception de *latin,* il n'y a pas dans l'extrait cité plus haut un seul vocable roman. L'ensemble de l'œuvre présente donc très peu d'éléments étrangers. Il y a la proportion habituelle de mots rares ou obscurs, des substantifs : *comel* (tent or covert), *niþinges bærde* (? taunt), *leoþe* (respite, refuge), *wærf* (feast), *crosse* (fool), *waġen* (clubs),

1. Rassemblons ici quelques remarques de détail concernant la syntaxe. Parmi les auxiliaires, *moste* tend vers son sens moderne de *must: þer moste mare to* I, 331 (thereto must more), *swa ich moht,* 355 (so I must); de même *ah,* avec la négation : *þu nahtes habben* II, 228 (thou oughtest not to have); *lettan* sert à l'impératif : *lette we nu beon* III, 220; *to do* en remplacement d'un verbe principal : *swa doþ a feole wise, to-nome ariseþ* I, 400 (so doth in many wise, a surname ariseth); *beon* indique le futur : *of þan þinge þe me to cumen sonden* II, 248 (tell me of the things that are to come to me), — ou la continuité : *þær heo ar wuneġende weoren* III, 173 (where they were dwelling). L'article défini peut précéder un nom de titre : *þe King Leir* I, 130; la conjonction *and* se rapproche du sens de *if: and þu hit nult ileuen* (if thou wilt not believe it) I, 355; l'infinitif s'emploie encore, comme en ags., après un verbe de mouvement: *Imetten heo faren Numbert* (they met Numbert journeying) I, 61, *Corineus com quecchen* (C. came stirring) 65. Quelques expressions enfin constituent des idiotismes : *þe sæ wes wunder ane wod* (wondrously fierce) II, 76; *oþer half hundred scipen* (a hundred and fify ships) I, 183; *þa ne mihte heom iwurþe* (then could they not agree) II, 179.

beonste (habitation), *rifte* (veil)[1], *wiþe* (conflit), *muggles* (tails), — quelques adjectifs ou participes : *mah* (valiant), *ileired, irust* (adorned), *reordi* (loathsome), *akimed* (dumb), *ærwitte* et *ærwene* (unwise, presumptuous), *þræfliche* (angrily), — des verbes en assez grand nombre : *ræmde* et *raxlede* (stretched), *weoþeleden* (weakened), *greine* et *winnien* (approach), *steowien* (pour *stewen :* restrain), *weoþede* (rushed), *helfden* (were torn), *swenien* (destroy), *to-swadde* (cut to pieces), *leitede* (espied), *cliseden* (glistened), *ruokeden* (?cleaned by rubbing), *baþien* ou *anbaþien* (rest, dwell), *kenne* (pursue), *riseden* (B. *rusede,* resounded), *smællen* (assault), *aqueþen* (resound), *bitillen* (cover), *wæilien* (live in exile), *aloþede* (submitted), *hannen* (perish). Le scandinave n'est qu'un très faible appoint, qui fournit des mots désormais courants comme : *tiþende, hap, roten* (roots), *hustinge, garisume, stor, wandreþe, skenting* (amusement), *græþien,* auxquels viennent s'ajouter : *ibone* (ready), *hæil* (ags. hāl), *bonde* (churl), *clubbe, ihaneked* (hung), *drenches* (warriors), *draf, clond* (disgrace). Les emprunts romans eux-mêmes sont peu abondants, si l'on tient compte de l'étendue de l'œuvre et surtout de l'attrait que devait exercer sur Layamon le vocabulaire de l'original. Cette influence directe se manifeste d'abord par la présence d'une série de noms propres dans leur forme française contemporaine, ou adaptée à l'orthographe anglo-normande : *Spaine, Alamaine* avec perte de la nasalisation, *Turuine, Puille, Lundres, Normaundie, Flaundres*[2], et d'autre part, *Normans, Peytou, Peyters, Læire* (la Loire), *Træis* (Troyes), *Ceorre* (Auxerre), *Bæios* (Bayeux), *Neustrie, Rusie, Aueril.* En outre, la langue d'Église fournit : des noms de dignitaires, *canunes, cardinal, legat, primat, prelat,* et quelques autres : *æremite, pillegrim, latin* et *latimer, cros, mahun* et *mahimet* (idole), *paradis*[3], *processiun* et *seruise ;* le vocabulaire de la guerre et du droit donne : *barunes, bunnen* (bounds), *caþel*

1. Cf. dans *Ormulum* I, 33 *waghe-rifft.*

2. Cf. *supra,* p. 20 et 28.

3. Il se peut que certains de ces mots (*paradis, prelat, primat*) aient été pris directement au latin.

(afrs. *catel*), *castles, duke, duze pers, ginne, legiuns, senaturs, dubben, falsie* (céder), *skirm* (afrs. *eskirmir*), *sumunen,* auxquels s'ajoutent pour la première fois plusieurs termes de marine : *admirail, arive, hune, kable, lof* (a. mod. *luff*) ; à certains aspects de la vie journalière se rapportent : *ampulle, canele, cheisil* (fine linen), *comete, coriun* (afrs. *corun*), *timpe* (tympanon), *cued* (coué), *essel* (bolt), *flum, gingiuere, licoriz, scamoiene, leon* et *liun, lire* (lyre), *male* (coffre), *montaine, must* (moût), *porz* (of Spaine), *sot* et *sothscipe, scarn,* he *lauede,* he *cahte, dotie* (inf.) — peu de chose, en somme, pour un vaste poème de plus de trente mille vers[1].

*
* *

L'Ancren Riwle. — L'œuvre à laquelle nous arrivons maintenant, l'*Ancren Riwle* ou « Règle des anachorètes », a sans doute plus d'étroitesse, moins d'agrément et d'intérêt littéraire que le *Brut*, mais, sauf l'*Ormulum,* il n'en est pas qui nous renseigne mieux sur l'état du moyen-anglais au commencement du XIII[e] siècle. A ce titre, et aussi parce qu'elle a été écrite[2] en une prose qui, bien que soignée, reste naturelle et voisine de la langue familière, elle mérite une étude approfondie. Composée vers l'an 1200, elle nous a été conservée dans sept manuscrits anglais et dans deux autres respectivement en français et en latin[3]. Parmi les premiers, les plus impor-

1. Le texte B (ms. Cotton Otho C XIII) en contient sensiblement davantage. Cf. en particulier I, p. 96 où ces deux vers

A : *he lædde on his exle | ane muchele wi-eax*

sont remplacés par :

B : *he ladde bi his harsun | one gisarme stronge.*

De même *hertoge* I, 251 par *cheueteine, weorede of wlfan* I, 110 par *route of wolues, baiges* (ags. *bēagas*) I, 253 par *porses, ġeld* I, 307 par *truage, to spelien* I, 429 par *to vsi speche, weop* II, 75 par *cri.*

2. Ou, plus exactement peut-être, traduite du français (cf. les articles de G. C. Macaulay sur l'*Ancren Riwle* dans *Modern Language Review,* 1914).

3. Le français, Cotton Vitellius F VII, « probablement du commence-

tants[1] sont celui de Corpus Christi College, Cambridge 402, dit texte B, dont les caractères linguistiques rappellent ceux du Bodley 34 de *Hali Meidenhad*, le Cotton Titus D. XVIII (T), celui même de *Hali Meidenhad*[2] avec ses particularités midland très marquées[3], et le Cotton Nero A. XIV (N) édité en 1858 par James Morton pour la Camden Society, et qui, semble-t-il, représente le pur dialecte du Sud-Ouest. En voici un passage[4] :

Hwonne a mon haueþ neoweliche wif iled hom, he nimeþ ġeme al softeliche of hire maneres. þauh he iseo bi hire ei þing þet him mispaie, he let þet ġet iwurþen, and makeþ hire ueire cheres, and is vmbe eueriches weis þet heo him luuie inwardliche in hire heorte; and hwon he understond wel þet te luue is treouliche iuestned touward him, þeonne mei he, sikerliche, chasten hire openliche of hire unþeawes, þet he er uorber ase he ham nout nuste: makeþ him swuþe sterne, ant went to þenne grimme toþ uorte uonden ġete ġif he muhte hire luue touward him unuesten. A last, hwon he understont þet heo is al wel ituht, — þet for none þinge þet he deþ hire, heo ne luueþ hine neuer þe lesse, auh more and

When a man has newly led a wife home, he all softly pays attention to her manners. Though he see in her any thing that displeases him, he will let it be, and turn to her a pleasant countenance, and be assiduous every way to make her love him inwardly in her heart; and when he well understands that that love is truly fixed towards him, then can he, surely, rebuke her openly for her faults, which he hitherto bore as if he knew them not; he makes himself very stern, and turns to her the grim tooth, in order still to try if he could unfix her love toward him. At last, when he understands that she has been well disciplined, that for no thing that he may do her, she will never love him less, but more and more,

ment du XIVe siècle », le latin à Magdalen College, Oxford 67, cf. J. E. WELLS, *Manual*, p. 362.

1. Tous trois des environs de 1230.

2. Cf. *supra* p. 120.

3. Qui ressortent bien de la citation donnée par MORTON, *Ancren Riwle* p. 258 comparée au texte N : « And hweþer se eauer ofdrahes (extracts) luue of hire suster, oþer of hire broþer, and ouergas (gains) hire sahte and takes te gulte toward hire » (texte T); « And þeo þet ofdrauhþ ear þus luue of oþer, and of ġéþ seihtnesse, and nimeþ þene gult uppeu hire.... » (texte N).

4. P. 218.

more, ġif heo mei, urom deie to deie : þonne scheaweþ he hire þet he hire luueþ sweteliche, and deþ al þet heo wule, ase þeo þet he luueþ and iknoweþ, — þeone is al þet wo iwurþen to wunne.

if she can, from day to day, then shows he to her that he loves her sweetly, and does all that she will, as to one whom he loves and knows, — then is all the woe turned to joy.

Le système phonétique de ce morceau, et aussi de l'ensemble de l'ouvrage, est, surtout en ce qui concerne les voyelles simples, d'une remarquable clarté. Beaucoup moins complexe que celui de Layamon, il tend vers la netteté et la stabilité. Il possède en commun avec le West Midland l'assombrissement de *ă* devant nasale : *hwonne, mon, moni* p. 2, *monglunge* 6, *honden* 16, *nome* 20, *wone* (wanting) 26, — la transcription, d'ailleurs exceptionnelle, d'*æ̆* par *ă* : *hwat* 4, *at* 46, *blac* 10, *water* 16, *was* 48, *wal* 222, *halue* 22, — *ariste* 38, *to wrastlen* 80; — la régression d'*ĭ*[1] en *e* : *steken* 62, *spetteþ* 80 (ags. spittian), *lebbeþ* 210, — *to dreuen* 254; la délabialisation d'*y̆* en *i* dans les deux formes courantes en Midland et dans le Sud : *chirche* 28, *king* 48. Mais il en diffère par certains traits qui semblent plus particulièrement distinctifs des dialectes du Sud : la palatalisation complète d'*æ̆* en *e*[2] : *et* 18, *efter* 2, *tet* pour *þet* 4, *gnet* 6, *glese* 164, *feder* et *ueder* 10, *igedered* 12, *spec* 56 (ags. spæc), *unheþ* 180; — celle d'*ǣ* en *e* long devant consonne unique, abrégé devant consonne longue[3] : *clēne* 10, *deden* 4, *bilef* 102, *hele* 114, — *hĕstes* (ags. hǣs) 1, *flĕchs* 6, *clĕnse* 38, *lĕst* 50, sans que la graphie *ea*, plus fréquente qu'*e* simple, ait une valeur phonétique différente, puisque l'on rencontre concurremment *cleane* 2 et *clene* 10, *leafdi* et *lĕfdi* 4, *leareþ* et *leren* 64, *areachen* et *arechen* 166[4]; — le maintien presque constant du son que l'anglo-saxon exprimait par

1. Cf. *supra*, p. 134. Noter en outre la fréquente transformation d'*ĭ* en *u* sous l'influence d'un *w* : *wule* 6 (ags. ic wile), *wuteþ* 68 et *iwust* 72 (de witan), *hwuder* 100; — *swuþe* 8, *wummen* 10, *þe hwule* 20.

2. Quelquefois encore écrit *ea* : *to leate* 20, *reafnes* (ags. hræfn) 84.

3. Cf. *supra*, p. 88.

4. Et même *eo* : *veorlich* 112 (ags. fǣrlic), *weopmen* 10.

y, et que l'*Ancren Riwle*, comme tout le Sud, rend par *u* : pour la brève, *umbe, muste, ituht, wunne, cunne* 2, *ƥuften* 4, *sunne* (ags. synn) 4, *churche* 21, *swuche* 8, *hwuc* 196, *kuchene* 214, — pour la longue, *lutel* 10, *prude* 52, *tunen* 62 (ags. tȳnan), *hure* 146, et très rarement *ui* : *vorƥui* 50 (ags. forþȳ), *drui-uoted* (ags. drȳge) 220. En outre, la transformation d'ags. *ā* en *ǭ*, parfois transcrit *oa*, qui restait inconnue d'Orm, incertaine dans Layamon, et nous était apparue pour la première fois dans les *Lambeth Homilies*[1] vers 1175 est maintenant, en 1230, un fait accompli : *ƥo* et *ƥoa* 38, *moare* 54, *hwoa* 220, *uoan* 388 et *uon* 390, — *hom, none, wo, more, iknoweƥ*, — *Louerd* 2, *one* 4 et *o* 12, *tuo* 2, *Powel* 10, *ore* 26, *cheoken* 70 (ags. ceāce), — *kold* 6, *holden* 4[2]. Moins claire est ici la simplification moyen-anglaise des diphtongues anglo-saxonnes, parce que l'orthographe et la réalité phonétique se trouvent souvent en évident désaccord. C'est ainsi qu'*ĕa* est, dans la plupart des cas, réduit à *e* : *herde* 10, *ermes* 40, *sperke* 96[3], *werp* 52 (ags. wearp), *gef* 154, *ƒorġet* 56, *schekeƥ* 60, *helƥ* 88 (ags. healp), mais avec survivance de l'orthographe primitive dans : *heardschipes* 6, *scheakeles* 94, *schearpe* 118. De même pour *ĕa* : si la simplification en *ĕ* se rencontre dans *ec* 56, *sec* 330 (ags. sēac), *edmodnesse* 8, la graphie traditionnelle en *ea* est beaucoup plus fréquente : *unƥeawes, bileaue* 2, *heaued, federleas, greate* 10, *leapen* 54, *leauen* 162, *deaƥe* 170, contredisant ainsi ce qui devait être le son réel : *ē*. Très stables, du moins en apparence, sont aussi l'*ĕo* de fracture : *heorte* 2, *seoueƥe* 114, *eorƥe* 40, *sweord* 60, *cheorl* 86, rarement réduit à *o* : *horte* 8, *worpen* (inf.) 40, *astorueƥ* 178[4], — et la diphtongue *ēo* : *leoue vreond* 22, *beoƥ* 2, *neode, ƥreo* 6, *veorƥe* 14, *preostes* 24, *breoste* 34, *biheold* 52, *leor* 56, *leosen* 150, *deope* et

1. Cf. *supra*, p. 50-51.

2. Avec exceptions pour les locutions traditionnelles : *hali water* 16, *halidei* 18, mais *holiniht* 22. On trouve aussi *eo* pour *o* dans *beoƥe* à côté de *boƥe* 10 et *ƥeo* (ags. þā) 72.

3. Et *sparke*.

4. Changé en *u* dans *iwurƥen* 52 (inf. ags. *geweorþan*).

dope 246, *cheosen* 372[1]. Mais, comme les voyelles simples *e* ou *o* sont assez fréquemment transcrites par *eo : tweolf* 28 (ags. twelf), *beoden* 8 (ags. gebedu), *iueotered* 32, *ureomede* 106, — *seorewe* 38 (ags. sorg), *scheortliche* 66, *neose* 104, — *smeoþiþ* 52 (ags. smēþan), et même *sein Beornard*, il n'est pas impossible que la graphie *ĕo* elle-même traduise mal un son qui tendait de plus en plus vers la valeur d'*ẹ*. C'est d'ailleurs à ce point qu'en était arrivée la diphtongue ags. *ĭe* dans *cherre* 36, *schĕld* 52[2], — *irĕmd* 2 (ags. hrīeman), *hĕrre* 6 (ags. hīerra), *tene* 8 (ags. tien), *ġeme* 32, *echeþ* 44[3]. Le consonantisme, en dehors de la chute des expirées initiales dans *iremd* (ags. hrīeman), *arineþ* 408 (ags. æthrīnan), *leor* 56 (ags. hlēor) et des gutturales vocalisées médiales : *fueles* 14 à côté de *fuweles* (ags. fugol), *nie* 22 (ags. nigon), *stien* 40 (ags. stīgan), *eiþurles* 62, n'a pas de caractère plus distinctif que la sonorisation de la spirante sourde labiale à l'initiale dans *visch* 8 (ags. fisc), *uorme* 10, *þe vifte* 36, *vort* 16 (ags. for to)[4].

La morphologie, très voisine de celle de Layamon, garde, malgré des innovations désormais inévitables, le cachet d'archaïsme qui caractérise le dialecte du Sud. Dans la déclinaison, les désinences synthétiques sont encore nombreuses et assez significatives. Au nominatif singulier, l'-*e* analogique se rencontre surtout avec des mots primitivement féminins : *strengþe* 6, *soule* 134, *mihte* 26, *sihþe* 48, *speche, tilþe* 78, *uroure* 92, *rinde* 150, *uile* 284, souvent formés à l'aide des suffixes *-nesse* (*onnesse* 10, *edmodnesse* 8) et *-unge, -inge* (*a trukunge* 12, *tiþinge* 70). Au génitif singulier il arrive parfois que la termi-

1. Avec, de temps à autre, changement de *ēo* en *i : sike* 32 et *sicnesse* 46, *swire* 58 avec *sweore* 394, *lien* (ags. lēogan) 68, *wrien* (ags. wrēon) 84, *lire* (ags. hlēor) 130 avec *leor* 56, *uile* (ags. fēol) 184. Il semble résulter de ces graphies en *-i-* que l'ancienne diphtongue *ēo*, quelle qu'en fût la transcription, avait pris vers 1230 le son de *ē* trés fermé (*ẹ̄*).

2. Par allongement devant le groupe *-ld*.

3. On trouve cependant *īe* > *u* dans *lupes* 48 (ags. hlīep, a leap) et *ġut* (ags. giet, yet).

4. Remarquer que l'*Ancren Riwle* écrit encore *feder* et *moder* 54, avec la momentanée sonore intervocalique.

naison forte en *-es* s'adjoigne à des substantifs faibles, féminins ou romans tels que : *willes and woldes* 6, *worldes* 102, *prudes* 276, *parluris ƥurl* 50, *lecheries pricches* 60; mais ailleurs, la désinence primitive, intacte ou affaiblie, subsiste dans *soule lif* par exemple, ou *heorte eien* 48, 92, tandis que dans *vre Leafdi onlicnesse* 18, *in his moder wombe,* l'absence de toute inflexion fait de ces expressions de véritables composés appositifs[1]. Le datif singulier, dans la mesure où il ne se confond pas avec le nominatif, se termine en *-e : mid fleose* 66, *of ƥisse worde* 42, *ƥen engle* 66. Le nominatif-accusatif pluriel, au lieu d'aller, comme chez Layamon, vers la déclinaison faible avec une prédilection marquée, reste impartialement indécis. Il emploie les formes faibles avec d'anciens féminins : *sustren* 2, *douhtren* 54, *hesten* 8, *trouƥen* 54, *urouren* 226, *blissen* 92, 238, *honden* 114, *pinen* 134, *spechen* 94, *sunnen* 274, *luuen* 396, *ġerden* 186, *schreaden* 416, *morġiuen* 30, *hennen* 128, *uederen* 132; — avec des neutres : *beoden* 8, *deoflen* 212, *children* 10, *eiren* 66 (eggs), *ġeten* et *ġetes* 104, *treon* 402, *biġeaten* 160 ; — avec des masculins : *dolen* 10, *sunen* (sons) 270, *shone* (shoes) 420, *stichen* 110 ; — et même avec des mots d'emprunt : *baggen, renten* 168, *crunen* 238, *riwlen* 412. Par contre, la déclinaison forte masculine attire à elle les nombreux féminins en *-ness* et *-ung : onlicnesses* 18, *secnesses* 176, *bitternesses* 376, *idelnesses* 322, *vondunges* 14, *gretunges* 34, et quelques-uns en *-ƥ : muruhƥes* 376; — des masculins faibles comme *briddes* 132, *bowes* 30, *utlawes* 54, *licomes* 106, *wreches* 92 ; — des neutres forts : *ƥinges* 6, *stucchenes, werkes* 14, *holes* 128, *words* 254, *huses* 296, *vlesches* 362, *wateres* 376, innovations auprès desquelles les survivances sont rares de pluriels invariables tels que *freond* 72, *ƥing* 52, *word* 58, ou métaphoniques : *wummen* 54, *vet* 40, *ges* 128. Le génitif pluriel, assez souvent encore en *-e* ou *-ene : ƥinge* 270, *wiuene* 158, *alre ƥeauwene* 278, *muƥene* 102, subit de plus en plus manifestement l'influence du singulier, et adopte l'*-es* analogique dans : *oƥre monnes sunnen* 108, *Gius fere* (Jews'

1. Cf. *H. L. A.*, t. I, p. 132.

companion) 114, *ower meidenes riwle* 14, *ower foes lond* 300. Le datif pluriel en *-en : of pinen* 34, *to þen eien* 50, *ancren* 378, se confond trop souvent avec le nominatif pour qu'on puisse lui assigner désormais une existence certaine. La conjugaison offre partout les mêmes formes que dans Layamon : à l'indicatif présent sg. 1 *-e* ou *-ie* (*ich reade, hopie*) ; 2 *-est* (*sunegest*) ou *-es* lorsque le pronom sujet suit le verbe : *kalanges þu* 54, *spekes tu* 316 ; 3 *-eþ* ou *-þ* (*brekeþ*[1], *seiþ*), à moins qu'une contraction consonantique se produise : *bint* 6, *halt* 16, *understond* 66 ; au pluriel *-ieþ* ou *-eþ* (*luuieþ, libbeþ*), sauf en cas d'inversion, où le *-þ* tombe : *ne ivinde we* 76, *aski ge* 4. Le subjonctif présent ou prétérit, invariable au singulier (*habbe þu, feolle* 58), a le pluriel en *-n* (*speken* 64, *ge hefden* 8), mais, comme au présent, la consonne finale tombe dans *cume we* 90, *ne chasti ge* 70. Le prétérit fort, encore très proche de l'anglo-saxon, conserve sa seconde personne sg. en *-e : þu iseie* 38, *uorlure* 310 et son pluriel en *-en : drowen* 110, *seten* 72, *beren* 152, *clumben* 196[2], tandis que la conjugaison faible a les terminaisons constantes *-de, -dest* (rarement *-es*), *-den : ich gefde* 384, *þu hefdest* 38, *þouhtes*, 108, *wowude* 390, *strencþeden* 230. Les infinitifs en *-ien* (*walkien* 4, *makien* 6, *carien* 18, *luuien* 382, *seruien* 12), en *-in, -ie, -i* (*seruie* 6, *serui* 4), ou en *-en* (*beren, liggen* 4), et même, quoique très rarement, *-e* (*grete* 40, *scheawe* 248), contrastent souvent avec le gérondif par l'absence de la désinence *-ene, -ne,* et, plus encore, de la locution prépositive *uor to* ou *uorte : uor to witene* 50, *vorto serui* 28,

1. On voit que, même dans le dialecte du Sud, la métaphonie a disparu au prés. ind. sg. 2 et 3 des verbes forts par influence analogique des autres personnes et de l'infinitif. Les formes anciennes (*bricst, bricþ*) ont été refaites en conséquence. Un assez bon résumé de la morphologie de l'*Ancren Riwle* se trouve dans H. Sweet, *First Middle English Primer,* Oxford, Clarendon Press.

2. Le participe passé fort ou faible est presque toujours précédé du préfixe *i-* (ags. *ge-*), sauf lorsque le verbe est composé à l'aide d'un autre préfixe : *ibroken* 28, mais *uorloren* 10, *bilowen* 68, — *iteied* 14, mais *etstert* 48. On voit que la terminaison forte reste en *-en,* et la faible en *-ed* parfois réduite à *-t.*

vorte ȝiuen 68, *hihþe to spekene* 20 (haste to speak), *ueng to deliten* 52. Le participe présent en *-inde : cloþinde* 16, *sittinde* 22 diffère du substantif verbal abstrait en *-ung, -ing : chaungunge, lokinges* 6.

La flexion de l'adjectif, fréquente encore, bien que réduite à sa plus simple expression [1], comporte un *-e* final au singulier et au pluriel de la forme faible, qu'il s'agisse de substantifs au vocatif comme *gode mon* 86, *ȝe mine leoue sustren* 2, ou déterminés par des démonstratifs et des possessifs : *þis schorte lif* 144, *þe gode* (nom. pl.) 178, *þeo selie* (acc. pl.) 164, *þi blissfule leor* 38, *hire cwike briddes* 66, et même avec un participe passé : *his isleiene briddes* 118. La même terminaison sert, on le sait, pour le nominatif pluriel fort : *ha beoþ bisie* (they are busy) 84, *gode religiuse* 10. Il est tout à fait exceptionnel que la désinence substantivale *-es* s'introduise dans la déclinaison adjectivale, ce qui paraît cependant s'être produit dans : *þe edmodies monnes bonen* 246, et peut-être au nominatif pluriel dans *ideles þohtes* 44[2]. Le comparatif synthétique est parfois en *-re* et plus souvent en *-ure : brihture* 38, *deadure* 112, *strengure* 178 où se maintient la voyelle métaphonique, *soriure* 310, *grediure* 416 ; il est à remarquer que dans un très grand nombre de cas se produit le redoublement de la consonne finale du radical, signe de l'abrègement de la voyelle du thème-racine : *herre* 178 (ags. hēah, hīerra), *deorre* 190, *deoppre* 328, *schennure* 246, *woddre* 264, *hattre* 400, *seccure* 46, *sarre* 112. Le comparatif des adjectifs d'origine anglo-saxonne terminés en *-lic* change ce suffixe en *-luker* (*openluker* 8) et en *-lukest* au superlatif (*lodlukeste sunnen* 66), dont la désinence familière *-est* (*leouest* 26, *hexte* 40, *greste* 66 [3], *alrerest* 314 [4]) se trouve de temps à autre orthographiée *-ust : tendrust* 112. Le démonstratif simple demeure presque toujours invariable : *to þe eppel* 54,

1. La désinence *-ne* de l'acc. masc. sg. n'est pas rare : cf. *enne widne hod* 56.

2. A moins qu'*ideles* ne soit un génitif substantival : thoughts of vanity.

3. Monophtongaison de *grēateste*.

4. C.-à-d. *alre erest* (all earliest).

al þe uuel 62, *þe oþer riwle* 4, *þe englene* (gén. pl.); néanmoins *þene* peut encore servir d'accusatif masc. sg., *þere* de gén.-dat. fém. sg., *þen* de dat. sg. masc. neutre, *þet* (ou *tet*) tantôt d'article neutre : *tet inwit* 4, tantôt d'adjectif démonstratif : *þurh þet sihþe* 92, dont le pluriel est *þeo* (ags. *þā*) : *alle þeo þreo sunnen* 56, la même forme se rencontrant aussi au féminin sg. : *to þeo ancre* 100, *þeo kunde* (the nature) 14. Le démonstratif composé paraît se décliner assez régulièrement de la façon suivante : Sg. nom. masc. *þes cos* 102, acc. *þesne psalm* 30, dat. masc. fém. n. *i þisse distinctiun* 12 ; au fém. nom.-acc. *þeos riwle* 2 ou *þes eorþe* 54, et de même au pluriel : *þeos þincges* 12. Le pronom personnel *he* avec son double accusatif *hine* 390 et *him* 4, son nominatif féminin sg. *heo* 10, *ha* 142, *he* 222, son acc.-dat. fém. *hire*[1], *hure* 38, son neutre sg. *hit*, son nom. pl. *heo* 8, *ha* 44, *he* 196, son acc.-dat. *ham* 8 ou *heom*, son gén. *hore*[2] 10, présente, ainsi que le démonstratif, une complexité de formes qui, malgré quelque confusion, permettent encore le maintien du genre grammatical. Il est souvent[3] dans l'*Ancren Riwle* d'accord avec la tradition anglo-saxonne : on lit par exemple *þet inwit* 4, *þene stude* 6, *þesne psalm* 30, *to þer eorþe* 18, *hire heorte* 2, — mais quelques mots changent de catégorie : *deaþ* 62 entre autres semble passer au féminin, *law* 58 au masculin ou au neutre, *brid* 132 et *scheadewe* 190 au neutre, obéissant peut-être à la tendance qui déjà porte l'anglais vers le genre naturel[4]. Il est remarquable

1. Qui est aussi le génitif et peut signifier *hers*.

2. Avec le sens de *their* ou *theirs*. Les relatifs sont *þe* ou *þet*, parfois *hwam*, *hwas* aux cas obliques. L'indéfini se forme à l'aide de la particule *se* (ags. *swā*) : *hwoa se* 1, *hwat se* 6, *hwarse* 12, *on hwuche wise se* 8 ; *eni* 94 peut se réduire à *ei* 18 ; *euerich* 4 s'oppose à *euch* (ags. *ǣlc*, each) 4 ; *a* existe déjà comme article indéfini : *þurh a sihþe* 48, et *me* (= on) 4 est souvent employé.

3. M. Landwehr, *Das grammatische Geschlecht in der Ancren Riwle*, Heidelberg 1911 (p. 52) compte que, sur 322 mots où apparaît le genre, 89 seulement en ont changé, dont 62 germaniques (sur 276), et 25 romans (sur 44).

4. Cf. *supra*, p. 56-57. Le double emploi de *þen* (ancien dat. masc. neutre

cependant que, parmi les mots inconnus à l'anglo-saxon et empruntés au scandinave ou au français, l'auteur anonyme de l'*Ancren Riwle,* qui leur attribue parfois un genre différent du neutre, fait de *buffet* (un coup) 182, *trone* 236, *treitre* 266, *turn* 280, *wardein* 312 des masculins, de *riwle* 4, *crune* 182, *skile* 272, *cweise* 328 (a sore) des féminins, guidé, semble-t-il, dans la plupart des cas, par l'emploi du mot dans la langue d'origine.

Son vocabulaire est beaucoup plus varié que celui de Layamon. Les termes rares ou d'origine obscure abondent ; on en compte plus d'une centaine, entre autres : *acorien* (taste, suffer), *agrupie* (abhor), *areimen* (enlarge), *baban* (baby), *berebarde* (sorte de maladie), *cheofle* (chatter), *clokes* (clutches), *dolke* (wound), *drupie* (sad), *dusten* (toss), *eilen* (subst. refuse), *egede* (stupid), *feþre* (load), *feþri* (touch), *giuegouen* (trifles), *gigge leihtre* (giggling), *gluffeþ* et *gliffeþ* (blunder), *gronen* (snares), *gulche* (swallow), *halewi* (balm), *hesmel* (collar), *hetterliche* (fiercely), *hofleas* (absurd), *kader* (cradle), *kakele* (subst. et v. cackle), *kur-dogge, liþere* (to sling), *me* (but), *misteoþegie* (mistithe), *nicke* (deny), *niuelen* (snivel), *oluhnen* (flatter), *peoddare* (pedlar), *peolien* (pillage), *pileken* (pluck), *rikelot* (magpie), *rondes* (staves), *rukelen* et *ruken* (heap up), *schulen* (scowl), *schunche* (slink away), *sedole* (foundation), *sigaldren* (incantation), *snecchen* (snatch), *sprintles* (twigs), *isonted* (sanctified), *sticke* (spoon), *strusti* (confiding), *sutare* (shoemaker), *suwie* (sigh), *sweamen* (grieve), *þrile* (triple), *tillen* et *tildunge* (to cover et snare), *tollen* et *tulle* (entice), *tolagges, totinde* (peeping), *towarpled* (cast down), *torplen* et *iturpled* (topple), *tutel* (lips et to whisper), *trukie* (fail), *uikinde* (deceiving), *ulaske* (sprinkle), *unheite* (unwell), *urakele* (deceitful), *wragelunge* (struggle), *to ȝeien* (exclaim), *ȝeor* ou *ȝur* (wail) [1]. La trame même du dis-

ags. *þǣm*) pour les deux genres contribue à ce résultat : cf. *i þen olde law* 28, *in þen arche* 334.

1. Auxquels s'ajoutent : *arepen* (reach, seize), *ascur* (drive away), *asnese* (transfix), *awileȝe* (bewilder, dazzle), *atterloþe* (antidote), *biflutten* (live by), *bipiled* (peeled). *botte* (staff), *buine* (bought), *claure* (climb, catch), *cleppe*

cours reste de contexture anglo-saxonne, au point que certains vocables qui aujourd'hui nous paraissent étranges à force d'être inusités y sont encore d'un emploi courant : *schelchine* 42 (a maid-servant) par exemple, *aþrusemen* 40 (bury), *astunten* 42 (to stop), *Umbridawes* 70 (Ember-days), *swiwike* (Passion week), *kundel* 82 (progeny), *lour* (ags. lā huru), *chircheie* 318 (churchyard). Le scandinave apporte une modeste contribution de substantifs et d'adjectifs : *his feolawe* 38, *velauredden* 30, *lates* 50 (looks), *lastunge* 66 (blame), *hwingen* 130 (wings), *oker* 202 (usury), *wondreþe* 156 (distress), *bagge* 168, *skil* ou *shil* 204, *scoale* 214 (cup), *griþ* 284 (peace), *godleich* 284 (goodness), *trust* 332, *cweise* 328, *menske* 100, — *greiþe* 16 (ready), *hawur* 52 (skilful), *meoke* 158, *angressful* 244 (anxious), — rarement de verbes : *to eggen* 146, *lite* 268 (to colour), *deide* 360, *kundleþ* 296. Par contre, l'élément roman nous apparaît en pleine croissance. Il n'est pas surprenant que chez un auteur qui s'inspire, croit-on, d'un modèle français et dont toutes les pensées vont à la religion, le vocabulaire spécial de la langue d'Église nous soit en partie emprunté. On y rencontre des termes de théologie : *canoniel epistle, prophete* et *prophecie, parais, eresie, euangelistes, deciples, miracle, sicle, passiun, Exode, blasphemie, simonie, sauaciun, pupplicanes, sentence, cherubines, saluz, natiuite, crecche,* — ou de morale : *cherité, pureté, chaste* et *chasteté, obedience, desperaunce, scandle, kalenges, misericorde, pouerte, temptaciuns, delit* et *delices, surquiderie, lechur* et *lecherie, glutun* et *glutunie, impatience, tricherie, incest, presumciun, accidie, ipocrisie,* d'autres encore. Le rituel et les insti-

(clapper), *cubbel* (clog), *cul* (kill, stroke), *cwiuer* (zealous), *flakereþ* (flatter), *grulleþ* (shudder), *gruselie* (munch), *gutefestre* (running ulcer), *hetel* (sword), *hulen* (tents), *keft* (harlotry), *kulle ut* (pour), *leouwe* (couch), *molden* (marks), *muwlen* (grow mouldy), *on* (grace), *packs, paþereþ* (pokes), *pulten* (rebound), *reame* (reach after), *scheouh* (shy), *schreapien* (scrape), *sker* (pure), *smurþre* (smoulder), *snakerinde* (sneaking), *stunch* (stench), *þucke* (trick), *te-dulte* (blunted), *tindes* (rungs of a ladder), *nede tippe* (the extremity of need), *to-hwiþered* (whirled), *toweaued* (wafted away), *unweaued* (unveiled), *uileuest* (fast), *viterockes* (smock-frocks), *uorkuled* (discolour), *understipren* (prop), *uorschuppild* (transformer), *ġelstren* (yelp).

tutions ecclésiastiques sont représentés par : *ures, vreisun, seruise, cheapitres, sauter, imne, uerset, crucifix, creoiz, auez, collecte, Letanie, prime, cumpelie, uigiles, nocturne, antefne, venie, prechur, sarmun, sacrament, lescuns, — riwle, ordre, clergesse, professiun, recluses, prelat, kuuent, abit, paroschien, eremite, pilegrimes* [1]. Mais, comme dans les textes jusqu'à présent étudiés, et malgré l'intention pieuse du livre, c'est dans les domaines de la guerre, du droit et de la civilisation que les emprunts sont de beaucoup le plus nombreux [2]. Il devient impossible de les citer tous ; il faut choisir des exemples parmi les plus caractéristiques : *meistre, mesterie, ameistren, Freinchs, scrowe* (a. mod. scroll), *wardein, treitre* et *treisun, kernel* et *kerneaus, cwarreaus, noise, counsail* et *kunsiler, peril, assauz, riote, gibet, raunsun, dette, dettur, andetted, robbares, helle-muchares, baret, priuilege, stat* et *astaz, noblesse, burgeises, genterise, richesses, vileinie, dute, champiuns, graunt, amperur, garsen* (gashes), *skourgen, duc, gunfaneur, banere, harloz* (vagrants), *truwandise, rute, giste, glorie, maten, buffeten, — driwerie, tristre, ore* (afrs. aür), *sire, mesire, pellican, corbin, chaumbre* et *chaumbreling, dame, flures, trusseaux, bustes* (boistes), *cwaer* (cahier), *ami dogge* [3]. D'une manière générale, il est à remarquer, à propos de ces emprunts, d'abord qu'ils présentent toutes les particularités phonétiques et orthographiques spéciales à l'anglo-normand de la seconde moitié du XIII[e] siècle [4] : *-un* pour *on* (*professiun*), *-aunce* pour *-ance* (*desperaunce*, mais *obseruances*), *u* prononcé *ou* et jamais *eu* (*flures, ures*), *ui* pour *oi* (*despuiled, anguise*), *-orie* pour *oire* (*glorie*) ; ensuite, que leur abondance même prouve que le moment est venu où les écrivains, en quête de termes nouveaux ou techniques, vont s'adresser au français, langue vivante en plein développement,

1. En tout 145 mots d'Église.

2. Environ 320.

3. Voir une liste plus complète, mais dont il faut se servir avec prudence, dans MORRIS : *Historical Outlines of English Accidence*, éd. 1903, p. 440-441.

4. Cf. *supra*, p. 26-28.

plutôt qu'à l'anglo-saxon qui semble désormais immobilisé et incapable de se renouveler. C'est dans l'*Ancren Riwle* qu'on voit se manifester nettement pour la première fois la tendance du moyen anglais littéraire à enrichir son vocabulaire par un recours à l'anglo-normand d'abord, et plus tard au français continental.

L'étude de la syntaxe fait apparaître, autant au moins que dans les textes déjà examinés, un recul évident de la synthèse au profit de l'analyse. Les cas conservent parfois encore leur valeur indépendante. Le datif sans préposition se rencontre comme complément d'un verbe ou d'un adjectif, non seulement lorsque le régime est pronominal, construction que la langue moderne n'a pas rejetée [1], mais aussi lorsqu'il est substantival : *Heo cheapeþ hire soule* þe chepmon *of helle* 418 (she sells her soul to the chapman of hell) ; ancre *þet naueþ nout neih hond hire uode, beoþ bisie two wummen* 424 (for an anchorite.... let two women be busy) ; *as ofte as he wriheþ* mon *his sunne* 84 (as often as he discovers to man his sin) ; — *vor þet is þet sacrament þet* þe deouel *is loþest* 322 (most hateful to the devil). Le génitif, nous l'avons vu, garde des désinences, et, par conséquent, reste jusqu'à un certain point synthétique, comme dans les exemples suivants : *þe edmodies* [2] *monnes bonen* 246, *þine leofmones sawe* (saying) 108, même quand le déterminatif ne désigne pas une personne : *þis lessunes loare* 254, ou qu'il est au pluriel : *þe englene bemen of heouene* 210, ou qu'il indique le temps : *one deies longunge* 190, ce qui, par extension, mène à des locutions adverbiales telles que : *summes weis* 134 [3]. Mais on aura remarqué, dans ces expressions mêmes, la simplification des accords. Presque partout, un seul génitif suffit, celui du nom régime ; le démonstratif qui le précède

1. Cf. *I told it* him.

2. Forme d'ailleurs anormale, cf. *supra*, p. 147. Dans *in one wummone liche* (body) 224, il se peut que l'-*e* de *wummone* soit un gén. fém. analogique.

3. Le gén. sg. ou pl. peut encore jouer le rôle d'adjectif, dans : *moni cunne riwle beoþ* 8 et *monie kunnes remedies* 120.

est invariable (þe *englene,* þis *lessunes*) ou se décline incorrectement : *þurh* þen *abbodes gropunge* (searching), 314, et il en est de même des adjectifs indéfinis ou qualificatifs et des appositions : *et* eueriche *psalmes ende* 22, *þe* god *dedes lif* 150 (the life of a good deed), *Hesteres bone* þe cwene 146, *þuruh Julianes heste* þe Amperur 244.

A la place de ces désinences synthétiques qui perdent de leur ancienne rigueur, s'introduisent de plus en plus fréquemment les compléments prépositionnels, essentiellement analytiques, puisqu'ils expriment les rapports entre les concepts, non plus par le moyen de la déclinaison, mais par des mots indépendants. C'est *of,* d'abord adverbe indiquant le point d'origine, puis partitif et enfin possessif[1], qui prend la place du génitif traditionnel. Il est fréquent dans l'*Ancren Riwle : þeo kunde of þes ilke fuweles* 14 (the nature of those same birds), *þe meste dredful secnesses of alle secnesses* 176, *a sicnesse of ane stunde* 190, exemple où l'idée de possession s'atténue en simple qualification. Ce qui est, peut-être, plus remarquable et de plus grande portée, c'est que les prépositions sont en train de perdre leur force casuelle. Comme il a été dit à propos de l'*Ormulum*[2], elles sont maintenant suivies, non plus des cas qu'elles gouvernaient en anglo-saxon, mais d'un nominatif-accusatif analogique. Elles se construisent toutes de la même manière, *of* aussi bien que *mid, to, at : mid teos vif gretunges* 16, — *cneoleþ to þe oþer onlicnesses* 18, *þe treowe ancren þet we efneþ to briddes* 132, — *at al þe oþre tiden* 46, où l'on ne sait si *tiden* est un nominatif ou un datif pluriel.

Comme en anglo-saxon[3], le démonstratif simple ou article défini est d'un usage assez incertain. Il manque le plus souvent avec des substantifs abstraits : *Hope halt þe heorte ihol* 80, — *fleshs gedereþ wurmes* 138, *hwete is holi speche* 70, quelquefois avec des noms d'êtres uniques (*heorte ne mei bersten* 80, *so unimete heih þinc ase is soule* 140) et même d'espèces : *Sparuwe*

1. Cf. *H. L. A.*, t. I, p. 249-250.
2. Cf. *supra*, p. 97.
3. Cf. *H. L. A.*, t. I, p. 210-212.

(the sparrow) *haueþ get one kunde* 176. Mais, d'accord avec le progrès analytique de la langue, il commence à apparaître, très exceptionnellement, devant des substantifs abstraits : *and com þe deaþ þer efter* 52, — beaucoup plus fréquemment et régulièrement qu'autrefois avec les êtres uniques : *þe heorte* 2, *þe licome* 4, *þe soule, from þe worlde* 10, *þe mone* 166, *þe Almihti god* 114, et même *þe Ecclesiasticus* 162, — dans les désignations des espèces, surtout au singulier : *þe hen* 16, *þe earn* (the eagle) 134, *þe þeoſ* 174, *þe pellican* 126, *þe uox* 128, car il y a plus d'incertitude au pluriel où : *swifture þen þe earnes* 196 contraste avec *voxes habbeþ hore holes* 128[1]. Par un usage contraire à celui de l'anglais moderne et qui d'ailleurs s'explique par l'adjonction du nom propre comme simple apposition, l'énoncé d'un titre peut être précédé de l'article défini : *þe kinge Assuer* 146, *to þe kinge Salomon* 172. En outre, il est conforme à la tradition germanique qu'au nominatif sg. masculin ou neutre ainsi qu'au pluriel masculin, des adjectifs venant après l'article défini soient pris substantivement : c'est ainsi que *þet hote* 118, *þet fette* 132, *þet ihole* 328 signifient « le chaud, le gras, la partie saine » et *te sakelease* 68 « le (ou) les innocents ». Mentionnons encore deux autres particularités de la syntaxe du démonstratif. Employé en tête d'une phrase pour attirer l'attention sur un substantif important qui va suivre, il reste invariable bien que l'attribut soit au pluriel : *þis beoþ sein Gregories wordes* 76, *þet beoþ derne uondunges* 250, tournure à laquelle se prête également le pronom personnel : *þo understod his meister þet hit weren þeo seoue kunnen blissen* 238. En second lieu, le démonstratif sert parfois, comme en anglo-saxon, à rappeler un substantif jeté en avant de la proposition : c'est là un procédé inverse du précédent et un pléonasme qui se rencontre dans : *þ tilþe of rihtwisnesse, þet is silence* 78, et, en un grand nombre de cas[2], avec le pronom personnel : *þe ilke þet sturep hire tunge ine leasunge,*

1. Où d'ailleurs l'absence d'article est peut-être due à l'influence du texte latin que ces mots traduisent : « Vulpes foveas habent. »

2. Nous en avons compté au moins vingt dans l'*Ancren Riwle*.

heo makeþ of hire tunge cradel to þes deofles bearn 82, — et, mieux encore, dans ce curieux début d'une période surchargée de ces répétitions : *He, ase holi writ seiþ, þet no muruhþe... ne muhte letten him of his beoden, ne disturben him of his god, he þauh, no þe later, hwon he wolde beon i beoden, he fleih nout one oþre men, auh dude get his holi deciples* 162[1].

Dans la syntaxe du pronom relatif se sont produites d'importantes innovations. La prépondérance qui appartenait autrefois à *þe*[2] est définitivement passée à *þet, þe* ne se maintenant guère qu'avec un démonstratif antécédent : *þeo þe riht luvieþ þe* 2 (those who rightly love thee), — *þet beoþ þe goþ* 10 (that are those who go), et pouvant encore se décliner à la manière ancienne, en s'accompagnant d'un pronom personnel : *þe eadie Iacob, þe vre Louerd scheawede him his deorewurþe nebschaft* 154 (to whom our Lord showed his dearly-prized countenance). Cependant, le relatif favori, même avec un démonstratif antécédent, c'est *þet* : *þeo þet libbeþ* 2, et cet ancien nominatif neutre sg. du démonstratif simple, devenu invariable comme l'était *þe,* peut servir de datif synthétique : *þe vifte þet is mest neod elne* 108 (the fifth [sense] to which courage is most necessary), ou dépendre directement d'un pronom personnel : *hore meister þet beoþ ouer oþre iset* 70-72 (their office, i. e. the office of those, that are set above others), ou jouer à lui seul le double rôle de conjonction relative et de pronom sujet : *þe breþren þet he hefde iherd þet weren of muche speche* 74 (the brethren of whom he had heard *that they* were of much speech). Construit avec une préposition, il la rejette en principe après le verbe si celui-ci est complet : *ouer* (your) *heorte þet ordre and religiun and soule lif is inne* 14, *fuweles þet Dauid efneþ himself to* 14, les exceptions étant rares où la préposition est préverbale : *þet gile þet ich of seide* 68. Aux temps

1. L'article indéfini peut encore manquer comme en ags : *Dauid spekeþ to ancre* 146 (= to an anchorite), *heie monnes messager* (a great man's messenger) 190 ; mais il est déjà exprimé par *a* < *an* : *þurh a sihþe* 48, l'inversion n'ayant pas lieu avec *swuch* : *makieþ a swuch bone* 34.

2. Cf. *H. L. A.*, t. I, p. 216-217.

composés s'applique la même règle, mais le verbe au mode personnel étant alors un auxiliaire, la préposition occupe une position médiale, comme dans : *ƥeo halewen ƥet ge habbeƥ to ƥurh luue iturnd ower weouedes* 18 (the saints to whom you have through love dedicated your altars), *wunden ƥet heo is mid iwunded* 26, le rejet total de la préposition étant beaucoup plus rare : *tuo ƥet ich chulle speken of* 2. A côté de *ƥet*, nous voyons à cette époque les anciens interrogatifs, sinon au nominatif, tout au moins au génitif et au datif-accusatif, s'installer dans leur nouveau rôle de relatifs, dont l'*Ancren Riwle* fournit des témoignages intéressants : *Seint Johan baptiste, bi wham* (about whom) *ure Louerd seiƥ* 158, — *his ġeoue, wiƥuten hwam we ne muwen ne wel don ne wel ƥenchen* 44, — *ancren hwas blisse auh for to beon allunge in Godes rode*[1]. Il arrive même que la locution conjonctive contractée *ase* (ags. *eal swā*) puisse servir de relatif, comme dans *iƥe termes ase* (= which) *he him sulf sette* 338. Quand à la qualification limitative se joint une idée de généralisation, on obtient le pronom indéfini pour lequel l'*Ancren Riwle* fait usage de deux tournures très fréquentes, soit qu'au relatif ou à la conjonction simple s'ajoute l'adverbe *so*, plus rarement *se* (ags. *swā*) : *hwat se beo* 28, *to hwam so is idel* 212, *hwuderward so* 168, *hwuso* (= howso) 206, soit que, dans une proposition négative, *never so* rétablisse en partie le sens affirmatif : *ne aginne hit never so wel* 74 (quelque bien que cela commence), *ne vleo heo neuer so heie* 132.

La syntaxe de l'adjectif est surtout celle des degrés de comparaison. L'égalité qui, en anglo-saxon, s'exprimait de façon uniforme par *swā* (ou *ealswā*) suivi de l'adjectif ou de l'adverbe au positif et d'un autre *swā* comme corrélatif, a gagné en complexité. Dans les propositions affirmatives, *ealswā* réduit à *alse* ou *ase* encadre le déterminé : *alse wis ase* 38 équivaut à « as surely as », *ase swifte ase is nu monnes ƥouht* 94, construit de la même manière, comporte en outre l'inversion

1. *ƥet* à lui seul a parfois le sens de « that which » : *ƥet ich write ou.... ġe ne schuleu nout bihoten hit* (what I write you, ye shall not vow it) 8

du sujet. Mais, par une distinction que l'anglais moderne a conservée, les propositions négatives remplacent le premier *alse* ou *ase* par *so* (ags. *swā*) : c'est le cas de *No wouhleche nis so culuert ase is o pleinte wis* 96 (no wooing is so insidious as that which takes the form of a plaint), et, avec l'accent de phrase concentré sur le premier membre de l'égalité : *Noþing ne ne etflihþ mon so sone so his owune heorte* 48 (nothing escapes a man so soon as his own heart). Dans ce dernier exemple, l'adverbe accentué prend un sens exclamatif qui est très marqué dans : *se noble princes alse heo weren* 54 (such noble princes as they were), *se wel ge muwen* 44 (as well as ye can), et qui mène à l'expression de deux comparatifs corrélatifs tels que : *se lengre se betere* 8, *so þe mon liþ lengre in his sunne, so þe gauel* (retribution) *waxeth more* 326, *euer me is leouere so ge don gretture* (coarser) *werkes* 420. Comme l'indique ici même la forme *gretture* la supériorité s'exprime le plus souvent par la désinence synthétique *-ure*[1], mais l'analyse apparaît déjà[2] dans deux cas d'autant plus remarquables qu'ils sont isolés : pour le comparatif, *he is more mat þen þe þeof* 382 (more abashed than the thief), pour le superlatif[3] : *þe meste dredful secnesse* 176.

Le sens et la syntaxe des auxiliaires sont, au commencement du XIII^e siècle, à peu près ce qu'ils étaient à l'époque anglo-saxonne, sauf sur un point important : l'emploi du passé indéfini, et, par conséquent aussi, du plus-que-parfait analytiques avec *habbe* et *hefde* s'est généralisé. Les exemples abondent, entre autres : *ich habbe ifunden enne mon* 56, *he haueþ*

1. Cf. *supra*, p. 147.

2. Le *New English Dictionary* donne comme premier exemple de comparatif de supériorité analytique : 1175, *Lambeth Homilies* 5 : *þes we ahte to beon þe edmoddre and þa mare imete*, où d'ailleurs *þe* et *þa* sont ags. *þȳ*. Puis il passe aussitôt à HAMPOLE (1340), *Pricke of Conscience*. Pour le superlatif, son premier exemple est tiré de *Hali Meidenhad* (Bodley) : *þe alre measte poure*.

3. Le superlatif absolu se forme le plus souvent à l'aide de *swuþ* (ags. *swīþe*) : *swuþ gledliche* 46, quelquefois à l'aide de *ouer : so ouer* (extremely) *vuel* 52. D'après *N. E. D.*, *very* n'apparaît pas dans cet emploi avant le XV^e siècle.

isleien ham alle 310, *ich habbe ivestned foreward* 62, *heo* (they) *habbeþ idon muchel eil to moni on ancre* 62, — *Semei hefde deaþ ofearned* 170, où la construction scindée de l'auxiliaire et du participe passé, encadrant l'accusatif, est conforme à l'usage ancien, sans que d'ailleurs le participe passé soit jamais déclinable[1]. Le futur continue à se servir de *schal* à toutes ses personnes, tantôt avec le sens le plus simple d'action à venir : sg. 1 *ich chulle speken* 2, sg. 3 *nis hit muche reoupe þet te figer... schal adruwien rindeleas* 150 (dry up for want of bark), pl. 1 *we schulen speken* 64, — mais, plus fréquemment, avec une nuance d'obligation imposée ou de conséquence nécessaire qui provient, soit de la signification primitive de l'auxiliaire, soit de la nature didactique de l'ouvrage : sg. 2 *ne schal tu nonesweis þeos two ilke cumforz habben,* sg. 3 *hu me schal beren him* 4 (how a man ought to behave), pl. 2 *ge schullen holden* 4, pl. 3 *vorte scheawen þet heo* (they) *schulen beon ine heouene wurþliche iheied* 174, ce qui est l'expression d'une promesse. Là où *wile* ou son contraire (ags. *nyle*) interviennent, ils gardent leur valeur étymologique : sg. 2 *Have ine wille þet tu nult* (wilt not) *nan more sunegen* 342, sg. 3 *He* (God) *wule gistnen mid ou* 402 (he will make his abode with you). Comme dans l'ancienne langue, le conditionnel est souvent rendu synthétiquement par le prétérit subjonctif, avec ou sans inversion : *Hwoso heuede iseid* 52 (quiconque aurait dit), *heuede heo i-onswerede* 54 (si elle avait répondu), *gif hope nere, heorte to breke* 80 (were there no hope, the heart would break), — mais on trouve également, sans aucune différence de sens, la périphrase analytique avec *wolde*[2] : *þus wolde Eue habben i-onswered* 54, *heo wolde awiligen* 176 (she would grow wild), 3 pl. *heo wolden bemen* 210 (they would trumpet), la substitution de *scolde* à *wolde* impliquant ici une idée d'absolue nécessité : *þe beste mon of al þisse world, gif ure Louerd demde him al efter rihtwisnesse, wo scholde him iwurþen* 332.

1. L'ags. aurait dit : *ic hæbbe ænne monn gefundenne*, où ce dernier mot est à l'acc. m. sg.

2. Déjà en ags., cf. *H. L. A.*, t. I, p. 243.

Parmi les auxiliaires qui servent, non pas à former des temps, mais plutôt à indiquer des modalités de l'action, il convient de citer *beon* qui, dans l'*Ancren Riwle,* s'est approprié la voix passive[1], et peut en outre exprimer la continuité d'une action soit avec le participe présent : *Eihte þinges laþieþ* (invite) *us to wakien and beon wurchinde* 144 (and to be working), soit avec la locution prépositive *about to : his engel þet is ine swuche time bisiliche abuten to eggen us to gode* 146 (busily employed in inciting us to good). Par opposition à *con,* qui garde le sens de « savoir », *mei* signifie surtout « *can,* pouvoir »[2]: *efter þet þe licome mei best servi* 4 (according as the body can best serve), *alle ancren muwen wel holden one riwle* 4, non sans qu'apparaissent de temps à autre les deux extensions de la signification de ce mot, l'une déjà anglo-saxonne de « pouvoir par autorisation » : *He* (the confessor) *mai* (may) *þe utter riwle chaungen, efter wisdom, alse he isihþ þet te inre mai* (can) *beon best iholden* 6, et la seconde, plus moderne, exprimant la possibilité, surtout au conditionnel : *of þe axunge mei uallen vuel* 338 (of that questioning may arise evil), *ge muhten sone uallen* 8 (ye might soon fall). Quant à *mōt* qui, primitivement, équivalait à un optatif, il reste tel dans : *þet ic mote* (that I may) *grete þe ine heouene* 40, mais il tend beaucoup plus souvent qu'en anglo-saxon vers l'idée de nécessité, soit au présent : *Noþeleas deaþ me mot fleon ase uorþ ase me mei* 108 (nevertheless a man must fly from death as far forth as he can), *þet oþer þu most leten* 102 (thou must leave), soit au prétérit conditionnel : *heo moste beon mid wurse ipaied* 108 (elle devrait se contenter de moins encore). *Dōn,* de son côté, conserve les quatre sens qu'il tient de l'anglo-saxon, mais sans s'avancer au delà. Il est verbe transitif complet dans : *he deþ Salomones heste* 48, *þe earn deþ in his nest enne deorewurþe gimston* 134 ; il

1. Cf. *H. L. A.*, t. I, p. 235-236 et 249. Dans l'*Ancren Riwle, of* l'emporte sur les autres prépositions comme régime des verbes passifs : *itempted, ivonded of þe* (by thee) 58.

2. Cf. *Ancren Riwle* p. 46 l'antithèse : *þe ne con* (= knows not) *oþer ne mei* (= can) *hit siggen.*

forme des propositions infinitives lorsqu'il se fait suivre d'un verbe comme complément à l'accusatif: *do hire meiden as in hire stude te gladien hire uere* 68 (let her cause her maiden to entertain her friend in her place) ; comme auxiliaire, il peut soit remplacer un verbe précédent : *he weop nout one mid his eien, auh dude mid alle his limen* 110, soit renforcer un infinitif enclitique : *Do seie hwui* (how) 397[1].

Protégé par la survivance de sa flexion très simple et différente de celle de l'indicatif[2], le subjonctif se maintient aussi vivace et fréquent dans l'*Ancren Riwle* qu'en anglo-saxon, et donne à la syntaxe du verbe une variété de nuances que l'anglais moderne a perdues pour la plupart. Dans la proposition principale, il supplée l'impératif à la troisième personne sg. et pl. *Holde hire eien inne* 52 (let her keep her eyes in), *ne lete he nout wel of þet he is Godes ġerde* 184 (let him not think well of himself because he is God's rod), et même à la seconde : *ġe don also* 246 (do ye thus). C'est ici l'expression, non pas d'un fait, mais d'une volonté qui cherche à s'imposer. Dans les subordonnées aussi, il est facile de dégager l'élément subjectif que comporte toujours ce mode. Après un substantif, un adjectif ou un verbe reliés à lui par la conjonction *þet*, il sert à former des propositions complétives qui déterminent en le limitant le sens du mot dont elles dépendent : *þet hit beo soþ, lo her þe preoue* 52, *hwo is þet durste slepen þeo hwule þet his deadlich fo heolde on itowen* (drawn) *sweord* 324, — *heo nis nout wurþe þet Jesu Crist ne cluppe hire ne cusse* 288, — *ġif þu wult þet heo drede þe* 268, *sicnesse hwar þuruh hire þunche* (may seem) *þet heo ualle aduneward* 176. Le subjonctif étant ainsi le mode de l'affirmation conditionnée, c'est de lui que relèvent les interrogations indirectes amenées par des verbes ainsi que par

1. L'ags. *āh* devenu *ouh* (a. mod. *ought*) se construit avec ou sans *to* et l'infinitif : *hwi me ouh luuien* 14, mais : *we ouh him to luuien* 388. Voir encore cette phrase où trois auxiliaires se trouvent réunis : *Alle ne muwe nout holden one riwle ne ne þurven ne ne owen holden* 6 (all cannot keep one rule, nor need to nor ought to keep it).

2. Cf. *supra*, p. 146.

des adjectifs ou substantifs issus de verbes : *he uondeþ mon* (he tempts man) *hu* (to see how) *he hine drede and luuie* 180, *nim nu ġeme* (care) *hwat vuel beo icumen of totinge* (peeping) 52, *-eþcene* (easy to know) *hwu golnesse* (how lechery) *beo iefned* (compared) *to scorpiun* 206. C'est lui aussi qui, exprimant le doute, rend l'incertitude d'une opinion fondée sur le témoignage d'autrui : *as þe one uot* (of Christ), *efter þet me weneþ, sete*[1] (did rest) *upon þe oþer uote* 390. Il est gouverné par toutes les conjonctions restrictives : *þauh ġe makien maniuold ouwer bonen* (prayers) 76, *þet nis nout elles bute* (except) *blesce þe al abuten* 290, *bute þu schriue þe þerof* 60, *bute ġif* (unless) *þi sulf hit makie* 124, *leste ure owune teares uorseoþen* (scald) *us* 312. Il forme des alternatives : *slepe ich oþer wakie* 28, *beo hit wummon, beo hit mon* 274; sa seule force dubitative rend la conjonction *ġif* superflue : *beo heo erest ablend* 62 (if she is first blinded), *go þet wit* (sense) *ut, þe heorte geþ ut efter* 172-174. C'est le mode de l'éventualité incertaine qu'il suffit parfois à exprimer à lui seul : *Nis þing me leouere þet ġe habben* 250 (that ye may have), *loke nu hwo grucche* 262 (let us see now who will grudge), — ou pour laquelle il se renforce de mots comme *er* (ere), *þen* après un comparatif, ou d'adjectifs indéfinis : *heo mei longe ġeien* (exclaim) *er God hire ihere* 76, *more beoþ þe gode þet beoþ iclumben on heih itempted* (the good are tempted more) *þen beon þe woke* (weak) 178, *betere þen heo beo* (than she can be) 198, *ei* (any) *þing þet him mispaie* (may displease him) 218. Si, d'autre part, il s'agit d'indiquer, non plus les limites, mais la cause ou le but[2] d'une action, le subjonctif est encore employé, en tant que mode de l'affirmation conditionnée. Il est alors régi par *so þet : ġif he is*[3] *iuonded so þet he sunegie deadliche* 58, qui se réduit souvent à *þet : he let þe one, þet tu understonde* 232 (he leaves thee alone, that thou may understand), ou

1. *Heolde* (p. 160) et *sete* sont des prétérits subjonctifs 3 sg.
2. Dans des propositions dites consécutives, finales ou causales.
3. On remarquera que *ġif* à lui seul n'entraîne pas le subjonctif (cf. déjà *H. L. A.*, t. I, 224-225).

est remplacé par *uorþui* (ags. *for þȳ*) : *uorþui þet heo beo* 176 (in order that she may be), *hwon þet* ayant un sens causal comme dans : *vor hwon þet ge habben herdi bileaue* 270 (because that ye have —)[1].

On rencontre assez souvent dans ce texte une forme curieuse dont on ne saurait dire si c'est un subjonctif pluriel ou un infinitif employé avec le sens d'un impératif. Ainsi *unwreon and sigge* 316 signifie : « découvrez et dites », *ne wilnen nout forto habben* 416 (ne désirez pas avoir), *never þe later to þe preoste shriuen ham ofte* 426 (néanmoins, qu'elles se confessent fréquemment au prêtre). L'infinitif proprement dit, en qualité de nom verbal, fait au nominatif fonction de sujet : *Muchel medschipe hit is don wel and wilnen word þerof* 148 (great madness it is to act well, and to desire praise thereof), *nis þer buten þonken god* 382 (nothing remains but to thank God) ; il peut être, rarement d'ailleurs, précédé d'un démonstratif : *Muchel hofleas is þet cumen into ancre huse* 108 (great unreason it is to come into a nunnery), et servir à l'occasion d'attribut à un sujet nominal : *Clene religiun is iseon and helpen widuwen* 10. A l'accusatif, on le trouve jouant le rôle de complément direct : *Hope wiþute dred makeþ ouertrusten* 332, *heo* (they) *him makeden drincken* 404, *gif me in heouene iseon þi blissfule leor* 38. Au datif, l'infinitif devient ce qu'on appelle souvent le gérondif. Dans l'*Ancren Riwle*, il se présente sous deux formes : l'une synthétique et caractérisée par la terminaison *-ene, -en : þe eppel is forbode me to etene* 54, *ingong to spekene* 98 (occasion to speak), *hwat let* (prevents) *us to luvien* 14, *heo owun to beon* 142 (they ought to be) ; l'autre, analytique, et composée, comme en anglo-saxon, à l'aide de la préposition *to*, mais renforcée désormais et précédée de *for*, la désinence verbale étant dans ce cas le plus souvent celle de l'infinitif. Elle s'emploie soit absolument,

1. Dans l'expression : *Vor hwon þet he go biuoren, schrift, lo nu, is gunfaneur* p. 300, il faut comprendre, non pas avec MORTON : *For when* he goeth before, lo now ! confession is the gonfanon-bearer, mais *because* —.

dans des locutions telles que : *uor to beon*[1] 322, *hit ne limpeþ nout* (it is not fitting) *to ancre uor to makien hire large* (free-handed) 416, — soit comme complément d'un adjectif, d'un adverbe ou d'un verbe *onwil* (eager) *uorte iseon ou* (you) 56, *rihte uorte beren* 168, *iwuned for to donne* 390, — *inouh uorte worpen* 166, — *bit* (he begs) *fort iseon ou* 96, *þu makest me uorto wlatien* (loathe) 400. Il est manifeste qu'ici encore, l'analyse empiète sur la synthèse, d'autant plus que les anciennes terminaisons particulières au gérondif tendent à disparaître devant celles de l'infinitif.

Il n'y a pas de changements essentiels dans l'expression des formes de la pensée. L'affirmation catégorique laisse parfois le sujet sous-entendu, ce qui donne à la phrase une allure abrupte très particulière à l'ancienne langue : *Yung of ġeres as he was, fleih awei* (he fled away) *into þer wilderness* 158, tout comme le poète de *Beowulf* pouvait écrire : *Sigon þā tō slæpe* ([they] sank then to sleep). Même dans les tournures impersonnelles, le sujet peut manquer, implicitement contenu dans le verbe : *and is iliche ase þauh a mon* 404 (and [it] is like as if a man). L'interrogation, avec un verbe complet, reste caractérisée par l'inversion, sans adjonction d'auxiliaire : *Kumeþ þerof smel of aromaz ?* 276, à moins que la seule intonation suffise à indiquer l'intention de l'écrivain, la construction directe étant maintenue : *And breres bereþ rosen and berien and blostmen ?* La négation qui, en anglo-saxon, était quelquefois simple[2], est dans l'*Ancren Riwle* toujours renforcée. Sa forme ordinaire est *ne... nout* (ags. *ne... nauht*) : *Leteþ writen on one scrowe* (scroll) *hwat se ġe ne kunneþ nouht*[3] 42 (whatso ye know not), et, dans ce cas, il arrive très fréquemment que sa première partie se fonde avec le verbe auxiliaire en une crase qui

1. Pouvant devenir, comme un infinitif, sujet d'un verbe : *Forto to beon so angresful* (insistent) *nis nout God icweme* (pleasing) 370, ou attribut du sujet : cf. l'exemple suivant.

2. Cf. *H. L. A.*, t. I, p. 252.

3. Quelquefois avec la forme entière *nowiht* au lieu de la contraction en *nout : ne answerie ġe him nowiht* (nothing at all).

nous est depuis longtemps familière : *nullich nout ƥet ge bihoten ham* 8 (I will not that ye vow obedience to them), *he hit nout nuste* (he knew it not) 222, *ge nowen nout unnen* 380 (ye ought not to consent). En liaison avec d'autres adverbes, *ne* forme des négations composées ; son redoublement en *ne... ne* indique l'alternative négative : *Best* (a beast) *is ƥe bestliche mon ƥet ne ƥencheƥ nout of God, ne ne noteƥ* (uses) *nout his wit ase mon ouh to donne* 58, *nouƥer* pouvant alors renforcer le premier *ne : NouƥerHwit ne blac ne nemneƥ he in his ordre* 10 ; *noƥing* produit le même effet d'insistance, mais sans idée d'alternative : *Noƥingneneetflihƥ* (escapes) *mon so sone so his owune heorte* 48 ; *nout one* (not only) 46 a comme corrélatif le simple *auh* (ags. *ac,* but) ; *bute* dans *ne... bute* excepte de la négation son seul régime : *ƥu ne wilnest bute uor to iseon mi hwite* 98, ce qui équivaut à : « tu ne désires rien, sauf voir ma blancheur ».

L'ordre des mots dans la proposition principale est celui de la position normale du sujet et du verbe [1] : *ƥet fleschs wolde awiligen* (the flesh would grow wild) *and bicomen to ful itowen* (too foully behaved) *touward hire lefdi, ȝif hit nere ibeaten* 176, le rejet ne s'observant plus que dans quelques cas isolés comme : *From mulne and from cheping, from smiƥe and from ancre huse me tiƥinge bringeƥ* 88, dicton dont la tournure proverbiale et ironique fait passer en tête les compléments prépositionnels avant-coureurs de cette « ancre huse » qu'il s'agit de souligner plaisamment. Mais, en cette prose moyen-anglaise, autant que dans celle des Anglo-Saxons, la principale se distingue de la subordonnée par son fréquent recours à l'inversion. Elle s'en sert environ deux fois sur trois lorsqu'en tête de la phrase se trouvent des adverbes de temps ou de manière tels que *nu, ƥus, as, so, ƥeonne, ȝet : Nu aski ge hwat riwle* 4, *ƥus bitokcneƥ hwit croiz ƥe ward of hwit chastite* 50, *and so duden Jobes freond* 72, *ƥeonne siggeƥ heo* (they) *anonriht* 52, *ȝet is ancre iefned her to sparuwe* 152, — des adverbes de négation en un

1. Cf. *H. L. A.*, t. I, p. 254.

très grand nombre d'exemples : *Ne wene non of heie liue* 178, *no þing nabben heo* (they) *þet hore dame hit nute* 424 ; — des conjonctions, *and* surtout : *and is þe latere euer iteied to þe uorme* 14, *and com þe deaþ* 52, — des compléments très courts, soit un pronom régime direct : *þis makeþ þe leafdi riwle* 4, soit un complément prépositionnel : *under semblaunt of god is ofte iheled* (concealed) *sunne* 70, *mid alle cunne warde* (with all kinds of watchfulness), *seiþ Salomon þe wise*. Si, dans un récit rapide, l'adverbe initial est sous-entendu, le verbe peut se trouver de temps à autre en position initiale : *Kumeþ þe coue and reueþ hire hire eiren* (comes the chough and bereaves her of her eggs). Ou bien, au contraire, une fois sur trois, la présence d'une « tête » laisse subsister la construction directe : *auh fallinde vuel ich cleopie licomes sicnesse* 176, de sorte que, dans l'ensemble, la proposition principale est, comme en anglo-saxon, caractérisée par la présence d'une majorité de constructions directes, le verbe étant en position normale, et d'une minorité d'inversions [1].

La subordonnée, par contre, ne connaît que très exceptionnellement l'inversion [2]. Mais l'*Ancren Riwle*, confirmant une constatation déjà faite [3], montre que les deux sortes de propositions obéissent de plus en plus à la force de l'analogie et tendent à se rapprocher. Il est vrai que la principale affectionne encore l'inversion, et, d'autre part, que la subordonnée, en des cas relativement peu nombreux [4], pratique le rejet du verbe en position finale, comme dans : *Vor þe ten hesten þet ich ibroken habbe* 28, *gedereþ in owre heorte alle sike and alle sorie þet wo and pouerte þolieþ* 32, — mais, à tout prendre, elles partagent

1. La position médiale est assez rare : *Wat Crist ure euerichon to so gentil wardein bereþ to lutel menske* 312, en tout peut-être une douzaine de cas, surtout avec des impératifs : *þis word siggeþ euer vort* (until) *ȝe beon al greiþe* 16.

2. Elle s'y rencontre parfois après un comparatif suivi de *þen : þeos sihþe, leoue sustren, schal urouren ou more þen muhte eni worldlich sihþe* 94, cf. 144, 164.

3. Cf. *supra*, p. 99.

4. A peine trente.

désormais une même prédilection pour l'ordre direct en position normale : *vor þeo ilke muchele blisse þet þu heuedest, lefdi, of his blissfule ariste* 38 ; elles le varient, en proportion égale, par un recours à la position médiale : *þe viftene psalmes siggeþ oþisse wise* (say the fifteen psalms in this wise) d'une part, et *oure* (your) *leofmon þet into ower breoste bur is iliht of heouene* 34 pour la subordonnée. Enfin, elles ont en commun une sorte de construction scindée, très fréquente à cette époque du moyen-anglais, et qui consiste, dans les temps composés, à tenir l'auxiliaire séparé du participe passé ou de l'infinitif qu'il gouverne par l'interposition des compléments. On obtient ainsi des phrases comme la suivante : *Hwoso þouhte hu God sulf was iþisse witte iderued* (tormented), *heo wolde þet derf þuldeliche þolien* (patiently suffer) 106, construction où apparaît nettement la similitude de forme des deux espèces de propositions[1].

L'importance littéraire de l'*Ancren Riwle* provient de ce fait que c'est le seul ouvrage de quelque étendue qui ait été rédigé en prose anglaise pendant les trois siècles qui ont suivi la Conquête. Du plan général et des idées qui y sont développées, il n'est pas question ici ; il semble que le fond ait été emprunté à un modèle étranger, probablement français, et que l'adaptation anglaise ne possède d'autre originalité que celle de la forme. Mais c'est déjà beaucoup. Sans doute, le style ne s'élève pas à de grandes hauteurs ; il est rarement périodique ; on dirait que l'écrivain ne se sent pas sûr du maniement de phrases compliquées, et, de fait, dans les quelques endroits où il s'y essaie, il montre de l'embarras. L'équilibre des principales et des incidentes habilement agencées et se faisant contre-poids lui échappe ; il les masse trop en groupes séparés au risque de faire tomber l'ensemble sous le fardeau exagéré tantôt de la tête[2] et tantôt du reste[3]. Ou bien, avec la gaucherie qui caractérise souvent l'emploi du pronom

1. Il y a environ 60 cas de construction scindée dans l'ensemble de l'ouvrage.

2. P. 116.

3. P. 138.

personnel dans l'ancienne langue, il le répète plusieurs fois, comme s'il avait besoin de reprendre haleine en deux ou trois efforts avant de se lancer enfin dans l'expression totale de sa pensée [1]. Les nobles phrases, dont le rythme est la musique même de l'idée, ne sont pas tout à fait absentes. On lit quelque part : *þe Louerd, þet al þe world ne muhte nout biuon* 76, et ailleurs : *Heo* (Seinte Sara) *wuste wel þet in þe muchele anguise aros þe muchele mede,* ou encore, par une comparaison miltonienne : *ge beoþ ouer þisse worldes see, uppen þe brugge* (bridge) *of heouene* 242. Mais ce n'est pas, à beaucoup près, la note dominante. Celle-ci est faite d'onction sérieuse et de fin enjouement, comme d'un confesseur qui s'approche avec une tendresse à la fois respectueuse et inquiète des âmes qu'il a mission de diriger. Il est aimé d'elles, parce qu'il laisse constamment poindre un accent de sympathie humaine qui ne trompe pas ; il est vénéré aussi, à cause de sa longue expérience. Car sa parole est riche des images et des enseignements de la vie. S'il prêche le cloître, c'est qu'il en connaît le dehors. Il est au courant de la langue de la guerre : il a vu se défendre des donjons assiégés [2] ; il est entré dans les châteaux et a pris place à la table commune : *Hwon gredie hundes stondeþ biuoren þe borde, nis hit neod ȝerde ? Ase ofte ase eni kecchеþ touward þe and binimeþ þe þine mete, nultu as ofte smiten ?* Il a pénétré jusque dans la vie de famille, dont le spectacle a intéressé sa pénétrante psychologie, mis quelquefois sur ses lèvres un sourire [3] et dans son cœur peut-être un poignant regret : *Ure Louerd, hwon he iþoleþ þet we beoþ itented, he plaieþ mid us ase þe moder mid hire ȝunge deorlinge, vlihþ from him and hut* (hides) *hire and let hit sitten one* (alone) *and loken ȝeorne abuten and cleopien : Dame ! dame ! and weopen one hwule, and þeonne mid ispredde ermes leapeþ lauhwinde uorþ and cluppeþ and cusseþ and wipeþ his eien* 230. Quelle que soit d'ailleurs sa distinction d'esprit et de sentiment, il garde la franchise parfois

1. P. 162.
2. P. 62.
3. Voir l'extrait cité plus haut, p. 141-142.

brutale[1] d'un moine du moyen âge. Il lui arrive de nous mener dans des endroits qu'on évite le plus possible, et de tirer de leur spectacle et de leurs odeurs une comparaison prolongée[2]. Mais ce n'est là que l'envers d'une qualité maîtresse à laquelle il doit peut-être le principal attrait de son style : la profusion de maximes familières et comme proverbiales dont il est égayé. En voici quelques-unes : *Hund wule in bliþeliche hwar so he iuint hit open* 60, — *euer is þe eie to þe wude leie* (shelter), *þerinne is þet ich luuie* 96, refrain qui devait être aimable à entendre chanter par quelque vieille aïeule en ces temps reculés, — et, dans un autre ton : *þet coc is kene* (brave) *on his owune mixenne* (dunghill) 140, ou bien encore ce dicton populaire : *a muchel wind aliþ mid a lutel rein* 246, *betere is þo þene no* 340, et cette phrase alors courante dont s'inspirait le « Frankeleyn » de Chaucer : *Heo iuindeþ Sein Julianes in, þet weiuerinde mon georne secheþ* 350. On voit par ces exemples combien l'allure générale de son style s'éloigne du tour oratoire et périodique. Il ignore Cicéron, mais il cite Sénèque : *Seneca seide :* « *Ad summam* (volo) *uos esse rariloquos, tuncque pauciloquos* », — *þet is þe ende of the tale, seiþ Seneke the wise. I chulle* (I will) *þet ge speken selde and þeonne buten lutel* 72. Ramasser sa pensée sous forme épigrammatique, voilà ce qu'il réussit souvent à faire, à l'exemple du philosophe latin. Il aime la concision élégante et la prestesse de traits bien empennés : *Mo sleaþ word þene sword* 74, — *fleoþ heie and holdeþ, þauh, þet heaued euer lowe* 130, — *deaþ þet we beoþ siker of and unsiker hwonne* 144, — *hwose heleþ out* (hides anything), *he naueþ iseid nout*[3] 314, — *ne wene non mid este* (delicate living) *stien to þe steoren* (ascend to the stars) 364[4]. Qu'importe à

1. Ou dure, au moins une fois, comme dans cette injonction : *Heo scholden schreapien* (scrape) *eueriche deie þe eorþe up of hore putte* 116. On pense à un tableau célèbre de Sir John Millais.

2. P. 84, où les flatteurs recouvrent ce que les calomniateurs découvrent, le résultat étant que cela sent toujours mauvais.

3. En confession.

4. L'amour de l'antithèse l'entraîne une fois jusqu'au calembour : *Mid*

l'historien du style que cet écrivain ne soit peut-être que le traducteur de pensées ainsi exprimées ? Il les recrée par la forme qu'il leur donne. Il a le mérite immense, non seulement d'avoir tiré, un siècle et demi après la Conquête, la prose anglaise de son long silence, mais encore de lui avoir communiqué une finesse, une souplesse que les Anglo-Saxons ignoraient. En lui revit Aelfric, mais combien plus alerte, plus humain, plus souriant après tant d'années[1].

*
* *

Autres documents du Sud. — On pourrait être tenté de passer sous silence la *Winteney Version* de la *Regula S. Benedicti*[2], dont le manuscrit Cotton Claudius D III[3] date « du premier quart du XIII^e siècle » : c'est en effet un des textes hybrides qui se bornent à reproduire, sous une forme légèrement modernisée, un prototype anglo-saxon. Mais ce rajeunissement, parfois instructif, provient de quelques particularités moyen-anglaises qu'il peut être utile de signaler, d'autant plus que le manuscrit, « originaire de l'abbaye cistercienne de Winteney », fut probablement influencé par le parler d'une localité précise du Hampshire. Si l'on en croit

gode riht muwen eiþurles (eye-holes, windows) *beon iholen eilþurles* (ail-holes), *vor heo habbeþ idon muchel eil to moni on ancre* 62.

1. Signalons ici un certain nombre d'idiotismes très usuels à cette époque : *him þuncheþ wunder* 8 (it seems wonderful to him), — *make me tellen lutel of* (think little of) *euerich blisse vtewiþ* 38, — *þu hauest wouh* 54 (tu as tort) 54, — *hire unþonckes* (malgré elle) 56, — *of neih* et *of feor* 60, 250, peut-être par influence de la syntaxe française, — *mid lut* (few) *wordes* 70, — *hit nis no neod* (there is —) 116, — *bi him one* (by himself alone) 154, — *beon icnowen to God of his muchele godleic* (confess to God his great goodness) 136, — *þeos þreo manere men* 160, *þeos two kunne uondunges* 180, — *foþ on uorto nivelen* 240 (they begin to snivel), — *as þauh me seide* (so to say) 262, — *þe þet is umbe uorte gederen* (he who is busy gathering) 278, — *he is deaþes wurþe* (he has deserved death) 306.

2. Éd. A. Schröer, Halle 1888.

3. Au Musée britannique.

certaines graphies de ce document, l'*ea* de *cleane* 21, *ealce* 25 (ags. *ǣ*) représentait un son encore très ouvert, tandis que l'ancien *ĕa*, parfois transcrit par *ie : biernes* 5, *riefes* 111 (ags. *rēaf*)[1] tendait à se fermer après s'être simplifié en *æ, e*[2]. Mais le caractère le plus accusé de ce vocalisme est la fréquence de la graphie *u*, qui sert à rendre tantôt *ĕo : hurte* (ags. *hĕorte*), *hum* 3 (*heom*), *-ysun* (gesēon),), *buþ* 5 (beoþ), *dufel* 7 (dēofol), *hu* et *heo* 15 (she), *hure* 21 (heora)[3], tantôt *ie : gecurre* 7 (ags. gecierran), *uldran*2 5 (ieldran), — *gehur* 3, à côté de *gehyran* 5, *hefigtume* et *hefigtyme* 141, parfois aussi *ÿ : muneginge* 5, *uweles* 7, bien que, dans ce dernier cas, les transcriptions par *e* et surtout par *i* soient beaucoup plus fréquentes que dans la plupart des autres textes du Sud : *gefellan* 25, concurremment avec *gefyllan* et *gefillen* 7, *geltes*, — *cin* 13 (et *cynne*), *michelne* 25, *on chirecen* 65, *kicene* 107[4]. Mais la pluralité des formes que revêt le même son nous laisse incertains de sa valeur réelle. Il est possible que si, dans cette région et à cette époque, *gefyllan* pouvait s'écrire comme en anglo-saxon et en outre *gefellan* ou *gefillan*, c'est que la voyelle du radical avait pris le son d'un *ü* très palatal, comme celui de l'allemand *grün*, intermédiaire entre l'*u* et l'*i* du français. Mais on ne saurait l'affirmer.

Avec le « Hibou et le Rossignol » (*The Owl and the Nightingale*), on arrive au premier poème moyen-anglais qui ne soit ni un sermon ni une simple adaptation du français. Composé en vers octosyllabes qui visent à la régularité métrique, il nous a été conservé dans deux manuscrits : le Cotton Caligula A. IX[5], qui remonte, dit-on, à 1250, et le Jesus

1. La graphie *ie* se trouvait déjà dans EADWINE, cf. *supra*, p. 47.

2. Mais *fæwum* (ags. fēaum) 41.

3. On rencontre *e* dans : *afell* 7, *i* dans *fri* 117. *Lewfre* 27 (ags. lēofre) indique que *ĕo* s'est simplifié en *eǫ, eu, eü, ü*.

4. On notera, dans le vocabulaire, la généralisation de *næng* comme négation (*þa þing, þe heo ær heold næng wiþuton ofdrædednesse* p. 110) et l'emploi de *fort* (= till) : *fort eastron* 43.

5. Au Musée britannique, comme tous les manuscrits Cotton.

College Oxford 29 qui se trouve à la Bodléienne et date de 1274 environ. Ces textes, très voisins l'un de l'autre, reproduisent un original rédigé, l'auteur lui-même l'atteste, près de « Portes-hom, At one tune in Dorsete [1] ». Tous deux relèvent du dialecte du Sud : nous préférerons cependant le premier à cause de son antériorité, et nous lui emprunterons la citation suivante [2] :

Clerkes, munekes, and kanunes,
þar boþ þos gode wicke-tunes [3],
ariseþ up to midel-niġte,
an singeþ of þe houene-liġte :
an prostes upe londe singeþ,
wane þe liġt of daie springeþ.
An ich hom helpe wat I mai,
ich singe mid hom niġt and dai,
an ho boþ alle for me þe gladdere,
an to þe songe boþ þe raddere [4].
Ich warni men to here gode
þat hi bon bliþe on hore mode,
an bidde þat hi moten iseche
þan ilke song þat euer is eche [5].

En rassemblant les traits les plus frappants de la langue de ce morceau et du reste de l'œuvre, on constate : en phonétique, la prédominance des voyelles sombres, *a* devant nasale se changeant en *o : strong* 4, *schome* 16, — les sons anglo-saxons *æ̆*, *eă* étant représentés surtout par *a*, comme en West-Midland [6], beaucoup plus rarement par *e : was* 4, *appel* 14, *gras* 86, *hwaþer* 98 et *hweþer*, *þet* 20 et *þat* 22 [7], — *þar* (ags. *þær*), *fnast* (breath) 6, *þe lasse* 32, *ar* (ere) 48, *to clansi* 52, *itache*, *lauedies* 110, *ofdrad* 140 [8], — *ĕo* se simplifiant presque toujours en *ŏ*, comme nous l'avions constaté d'abord dans le manuscrit Lambeth 487 [9] : *horte* (ags. hĕorte), *honne* 8, *worp* 12, *ilorned* 20, *rorde* (speech) 28, *soþþe* 90, — *þu flo* (ags. flēo), rimant avec *so* (de *sēo*, see) 6, *tone* 8, *wode* (ags. *wēod*) 28, *frond* 40, *bor*, *dor* 84, — *y̆* subsistant sous la forme d'*ŭ*

1. V. 1752-1753.
2. P. 60-62 de l'édition J. E. Wells, Boston 1907.
3. Abodes. — 4. the readier. — 5. eternal.
6. Cf. *supra*, p. 122.
7. Et aussi *regel* (ags. *hrægel*, raiment) 48.
8. Mais *ea* donne *e* (*grete* 10, *deþ* 132 et *deaþe*), transcrit parfois *ei : dreim* 4, *cleine/imene* 28.
9. Cf. *supra*, p. 50.

sans se délabialiser en *i*[1] : *custe* 4 (ags. *cyst*), *hude* (de *hydan*) 24 ; — parmi les consonnes, l'*f-* initial se sonorisant en *v* : *vaire* 4, *vram, uo* 36 ; — en morphologie, l'attraction des substantifs neutres vers la déclinaison forte masculine : *wordes* 18, *cornes, huses* 98, la survivance occasionnelle du genre grammatical soutenu par quelques formes archaïques du démonstratif et du pronom personnel : *þare hule* 6, *at þare node* 46, *anne craft* 66, *in ore* (one) *waste hegge* 4, *þes dai* 24, mais *þeos hule* 6, *þine* (ags. *þinne*) *song*, *þi wrecche crei* (cry)... *he* 30, *mi stefne... ho* 28, *murȝþe... ho* 30[2], — la persistance des désinences verbales familières au dialecte du Sud : *Ich granti* 20, *wundri* 22, *habbe* 48, — *þu hauest* 16, *singist* 26 ou par contraction *chist* (chidest) 106, *axestu* 60, — (he) *luueþ* 22 et avec de fréquents abrègements : *me halt* 6, *stont* 52, *fliȝt, lat* (de *lætan*) 28, — au pluriel indicatif *driueþ* 8, contrastant avec le subjonctif : *þu segge* 8, *er we fare* 48, *þat hi* (they) *ne sunegi, þet heo wepen* 76, — au prétérit indicatif : *þu stele* ou *speke* 12, 48, *hi* (they) *holde* 4, *to-drowe, growe* 14, — au participe présent *singinge* rimant d'ailleurs avec *a-uinde* 70, — à l'infinitif : *singin* 76 et *singe* 8, *sewi* 16 (show), *liki* 30, *lorni* 54, *wisi* 76, mais *bon* 24 (bēon), *viȝte* 16, — autant de caractères qui font de ce texte l'un des témoins les plus sûrs et les plus accessibles des parlers du Sud.

Le vocabulaire, limité par le réalisme familier du poème, est assez restreint et presque toujours germanique. Il contient une vingtaine de mots rares ou d'origine obscure : *at-rute* (escape), *chokeringe* (choking), *crempe* et *vorcrempe* (check, twist), *fitte* (equal), *galegale* (chatterbox), *gogelinge* (guggling, howling), *ȝene* (to answer), *gromes* (boys), *grulle* et *agrulle* (disturb), *heme* (master), *hacche* (to hatch), *knarres* (hills), *leches* (looks), *lugge* (rod), *misrempe* (to be misled), *snepe* (foolish), *spale* (cleft stick ou respite), *stottes* (stallions), *to-bune*

1. Sauf dans *hit þincheþ* 20.

2. Le pronom pl. est au nom. *ho, hi* 10, — au dat. *hom*, — au gén. *hore* 26. L'article indéfini est *an* (*hors*) 64, — et *na* peut faire fonction d'adjectif négatif : *na man* 74.

(to beat), *to-tose* (to maul), *wippen* (to dangle), *writelinge* (trilling). Les emprunts au scandinave sont rares et épars : *stor, lete* (look), *ille, griþ*, — le français n'est pas complètement absent, comme on l'a affirmé à tort[1], mais il ne fournit que quelques termes d'Église, de guerre ou de droit : *cundut, kanunes*, — *acorde, bataille, ginne, granti, gabbinge, merci, pes, plait* et *plaidi, schirme* (combattre), *spuse, sputing* (pour disputing), *rent*, — et une majorité d'expressions d'un usage journalier : *best, cwesse* (casser), *dahet, faukun, flures* (écrit *flores*), *afoled, foliot, gelus, gente, grucching, huing, kukeweld, meoster* (mestier), *ipeint, pie, salue, soleþ* (soileth), *sure, taueleþ*, — en tout quarante à peine. D'ailleurs, l'intérêt principal de l'œuvre étant littéraire, c'est le style qui, de tous les éléments formels paraît le plus attachant. Il est alerte, souple, adapté à tous les mouvements de dépit, de colère ou d'éloquence que provoque, en chacun des protagonistes de cet estrif, l'ardeur à s'exalter soi-même ou à rabaisser l'adversaire. C'est de la conversation prosodique et stylisée. La poésie moyen-anglaise pour la première fois s'exerce à peindre le réel, à donner l'impression de la vie : elle le fait déjà avec quelque instinct de l'humour. Les comparaisons, prises sur le vif, ont un pittoresque qui les grave dans la mémoire : le Hibou courroucé « sat to-swolle and i- bolwe — also ho hadde one frogge isuolwe » 15 ; il ne désire pas se quereller, dit-il, « so herdes doþ oþer mid schit-worde » 26 ; il reproche au Rossignol son « bavardage » : « þu chaterest so doþ on Irish prost » 28 ; le Hibou, réplique le Rossignol, quelque attentif qu'il soit à contempler les astres de la nuit, n'en sait pas davantage : « On ape mai a boc bihalde — an leues wenden, and eft folde : — ac he ne con þe bet þar-uore — of clerkes lore top ne more (root) » 108. Comme dans l'*Ancren Riwle*, bien que moins fréquemment, les locutions familières ou proverbiales ajoutent leur piquant à l'adresse de l'attaque ou

1. Cf. SCHOFIELD, *English Literature from the Norman Conquest to Chaucer* 1906, p. 71.

de la riposte : « 'Wel fiht þat wel fliht', seiþ þe wise » 18, — « þat node (Necessity) makeþ old wif urne (run) » 54, — « an selde plaideþ wel þe wroþe » 78, — « Hong up þin ax, nu þu miht fare », ce qui signifie : « Va-t-en, tu ne peux plus rien répondre » 56. Et de temps à autre, lorsque l'auteur, s'élevant jusqu'au symbolisme d'idées plus générales, fait du Hibou le type de l'ascétisme, du Rossignol celui de la joie de vivre, il trouve des phrases courtes, expressives, ramassées, d'autant plus nettes et vigoureuses que le mètre renforce l'effet de leur concision soudaine. Le Hibou ressemble au méchant, prétend le Rossignol : « He wolde þat he iseye (saw) — teres in evrich mannes eye » 36, et le Rossignol s'entend dire : « Gif þu gest her-of to disputinge, — ich wepe bet þane þu singe » 72. Il devient évident qu'en poésie aussi bien qu'en prose, l'anglais vers 1250 est en train de réacquérir les qualités d'une langue littéraire [1].

Moins caractérisés à tous égards sont deux autres poèmes qui datent, semble-t-il, des dernières années de la période ici étudiée : la ballade de *King Horn* [2] et l'adaptation de *Floriz et Blancheflur* [3] dans le manuscrit Cambridge University Library Gg. 4.27 des environs de 1250. La phonétique et la morphologie sont, dans l'ensemble, celles du Sud. *King Horn,* aussi souvent que l'*Owl and Nightingale,* rend l'ags. *æ* par *a : are* ou *or* (ags. *ær*), *ofdrad, he ladde, whar,* tandis que *Floriz* préfère *e : lefdi, slep* [4]; les deux textes simplifient la diph-

1. A noter dans la syntaxe : l'article de *þe King Henri* 90, — la conjonction de comparaison dans : *Hit floweþ so wilde flod* 78, — la négation : *ne kepich noȝt* 16, — l'impératif périphrastique à ses débuts : *Lat þine tunge habbe spale* 24, — l'infinitif au lieu du gérondif avec *for : Ich singe for lutli* (in order to diminish) 46, — *for teche heom* 144.

2. Dont nous connaissons trois éditions : celle de Morris, dans les *Specimens of Early English,* part I, p. 237-286, à laquelle nous emprunterons nos citations, celle de J. Hall, Oxford 1901 et celle de Lumby-Mac Knight, *E. E. T. S.* 14 a 1866-1901, ces deux dernières reproduisant les trois manuscrits.

3. Dans le dernier ouvrage cité ci-dessus p. 71-210, à la suite de *Horn.*

4. Au moins une fois *i* dans *þe dide* p. 81 et *a* dans *ilad* p. 82.

tongue *ēa* en *e* : *ꝑeg* H. p. 247, *to sle* 275, *deꝑ*, — *dreme* Fl. p. 81, *terres* 97, *deꝑ* 106, et quelquefois la transforment en *ie*, *i*[1] : *to diꝑe* H. v. 58, *tires* v. 676, *iġe* (ags. *ēage*) v. 759, *ires* v. 971, — *to diꝑe* Fl. p. 105, *liue* (ags. *lēaf*) 83, *strimes* 88 ; *ēo*, réduit parfois à *e*, conserve le plus souvent son orthographe traditionnelle, bien que le mètre prouve la réalité de la monophtongaison : *Heo féol / on hi/rë bédde* H. v. 1209[2] ; *ĭe* très fréquemment, et exceptionnellement *ĭ*, sont transcrits par *u* : *wurst* H. p. 239, *wurne* 271, *sturne* 265, *ifulde* 285[3], *ġut* 239, *schipes* 265 et *schupe* 269, *ulce* (ags. *ilca*), 275, — *ġulde* (inf.) Fl. 86[4], *bluꝑeliche* et *bliꝑe* 82. Dans le traitement d'*ў*, une différence assez sensible apparaît entre *Horn* et *Floriz* : tandis que le premier, surtout aux rimes[5], admet à la fois *u* et *e*, rarement *i*, Floriz conserve *u*, il est vrai, mais préfère *i* à *e*, se rapprochant peut-être ainsi du Midland plutôt du Sud-Est : pour *ȳ*, *luꝑere*, *schrede* H. 259, rimant avec *stede* (ags. *stēda*), *hudde* 275 / *bedde*, *ſite* 266, — *fur* Fl. 80, *hudde* 96, mais *fir* 105 et *briddale* 109, — pour *y̆* : *muchel* H. 240, *murie* 253, *duden*, mais *merie* / *werie*, *to felle* (ags. *fyllan*) rimant avec *belle*, *kenn* (ags. *cynn*), *dent* 242, — par contre : *to kesse* / *ywisse* 251[6], *abugge* / *brigge* 271, *chirche* / *wurche* 281. Ces hésitations, dues sans doute à des scribes successifs, font de *Horn* et de *Floriz* des documents d'importance secondaire pour l'histoire de la langue[7]. Ni le vocabulaire, avec ses

1. Cf. *supra*, p. 47.

2. Cf. à cet égard Orm, *supra*, p. 87-88.

3. Mais *e* dans *schelde*, Horn p. 239.

4. Dans *Floriz*, *īe* donne *e* : *geme* p. 81, *i* : *hireꝑ* 92, *ei* : *steil* (ags. *stīele*) 80.

5. Contrairement à ce que l'on affirme volontiers, surtout en Allemagne, les rimes moyen-anglaises sont aussi peu sûres que possible, car elles admettent à la fois l'assonance et les variations dialectales (voir le traitement d'*y̆* dans *Horn*).

6. A côté de *westernesse/cusse* H. p. 275.

7. Noter encore dans les deux textes l'emploi de *v-* initial pour *f-* : *he uerde* H. p. 257, *verden* Fl. p. 80, *vaire* 82, les formes : *suiꝑe* et *suꝑe*, Fl. 82, *fort* (until), — les participes présents : *wringinde* H. 241, *sittinde* Fl. 85, *wepinge* 80, *murninge* 85.

quelques mots scandinaves et sa centaine d'emprunts français pour chacun [1], ni la syntaxe, malgré quelques tournures intéressantes [2], ne suffisent à compenser cette infériorité.

*
* *

Le Kentien. — Faisant la liaison entre les parlers du Centre, du Sud et du Kent, quelque part dans le comté d'Essex ou vers Londres, on rencontre un traité d'édification conservé dans un seul manuscrit, le Stowe 240 du British Museum, et intitulé par son éditeur moderne *Vices and Virtues* [3]. Ses caractères phonétiques sont à ce point conformes à ceux des *Trinity College Homilies* [4] qu'on pourrait à première vue le classer avec ces dernières dans le South Midland. Un exemple le montrera :

Unrihtwisnesse hatte an oþer senne, þe me haueþ æure to longe ġedweld [5] mid hire swikele unþeawes. Hie is æure aġean rihtwisnesse, forþan no man ne mai bien ġeborgwen, bute he bie rihtwis and naht twifeald, ne on speches ne on dades. Oþer ic habbe ibien þanne ic habbe me i-sceawed. Menn me isieþ wiþuten. Ic and mine iliche, we beoþ wiþuten al swa þe deade mannes þruh, þe is wiþuten ihwited, and wiþinne stinkende and full of wermes. Swa ic habbe ibien full of euele þohtes. Wa me þas! [6]

1. Voir dans *Horn*, entre autres : 1) *palmere, sclauyne, burdon, chapeles ;* 2) *admiral(d), on ryue* et *ariued, dubbing, pruesse, damesele ;* 3) *denie* (v.) *couerture, deol, cosin, grauel, gigours, lay* (chant), *galun, to posse* (push). *Floriz*, traduction directe du français, calque naturellement plus de termes rares : 2) *barbecan, culuart, seriauns, coniureson, escheker,* 3) *entermiten* (v.), *chaumberlein, soper, charbugleston, saphirs, sardoines, cassidoines, iacinctes, topaces, onicle, chauntement, squire* (équerre), *schauntillon, mascun, par amur, belamy*.

2. En particulier le passage de *do* causatif à *do* pléonastique dans : *Us he dude lede into a galeie* H. p. 243 et *he dude deuise* 266 (he caused to, he did, devise), — le comparatif d'égalité : *briht so þe glas* 238 et l'expression : *Help me winne* 268.

3. F. Holthausen, dans *E. E. T. S.* nº 89, 1888. Il croit que le manuscrit remonte à l'an 1200.

4. Cf. *supra*, p. 112-116.

5. Deceived me.

6. P. 15.

L'aspect général de cette langue est manifestement archaïque. On y retrouve l'évolution complète d'ags. *ā*, depuis son maintien dans *swa, wa*[1], *sarinesse, mare, slaw* 3, *hlauerd* 17, jusqu'à la graphie intermédiaire *oa* dans *loac* 111 et son aboutissement à *ǭ* dans *swo, non* 3, *ropes* 45, *hot* et même *cold* 107 ; *ĕa* subsiste quelquefois : *twifeald, earned* 3, *earme* 19 ; *ēa* est encore plus souvent diphtongue que monophtongue : *unþeawes, isceawed, deade* ; *ĕo* reste dans *weorkes* 3, — *beoþ, beweop* 5 ; le pronom relatif usuel est l'anglo-saxon *þe* de préférence à *þat :* autant de signes certains auxquels on reconnaît que le manuscrit Stowe 240 n'est que la copie modernisée d'un original plus ancien d'un siècle environ. Comme toujours dans les textes de cette nature, ce sont les modernisations qui nous importent. L'une des plus frappantes est la généralisation de la graphie, et peut-être du son *a*. Elle se trouve même devant nasale : *mannes, fandeþ* 3, *fram* 23, *unstrang* 91[2] ; elle remplace assez souvent la fracture west-saxonne *ea* : *ic halp, scal* 9, *half* 99, *forwarp* 83, *bigate* 11, *scafte* 15, *scames* 51, — parfois *e : wandeþ* 19 (de *wendan*), *me sante* 55, *andin* (to end) 149, ou *ă : þas, ihafd* 15, *cwaþ* 53, *bar* 87, et, avec une régularité des plus caractéristiques, *ā : dades* (ags. *dād*), *spache* 11[3], *aure*[3], *to laten, þar* 3, *lafdi* 5, *flasc*[2] 53, *alchere* 131. Une égale prédilection favorise la voyelle *e*, qui non seulement représente la simplification d'*ie* : *chele* 19, *sceppend* 63, — *geme* 3[4], *ihered* 19, *nett* 73 (de *nīeden*), — celle d'*ēa* : *naþelæs* 13, *heued* 3, *well-streme* 103, — d'*ĕo : erþliche* 11, *werkes* 29, — *deuel* 29, *prest* 123, la graphie *ie* prenant souvent la place de la voyelle simple : *ierþe* (ags. *eorþe*), *hierte* 17, — *bien, isieþ* (ags. *sēoþ*, see), *drieri* 3, *lieue, diepliche* 7, *dieuel* 9, *forliesen* 11, *þief* 19, *dier* 93, — mais encore peut à l'occasion se substituer à *ĭ : benemþ* 13, *lemen* 27, *leueþ* 89 (de *libben* 91), *skele* 125, — *leþebeiġe, bleþe-*

1. Avec abréviation dans *hatte*.
2. Mais aussi : *longe, stonden* 11, *lombe* 129.
3. Cf. cependant : *speches* 15, *æure* 15, *flesc* 53.
4. A côté de *ġieme* 3.

liche 45 (mais *bliþelicor* 9), et, avec une fréquence qui nous mène vers l'extrême Sud-Est, à *ȳ* : *keþen* 35 (ags. *cȳþan*), *befelþ* 83 (ags. *befȳlþ*) 183, — *fiere* (ags. *fȳr*) 19, *bried* 103 (ags. *brȳd*), — *senne, wermes, euele, brene* (ags. *bryne*) 19, *werchеþ, þencheþ* (*þyncan*) 29, *hlesteþ* 41, *abeggen* 103, *pette* 109, *kesten* (ags. *cyssan*) 117[1], et, avec *ie* pour *e* : *imiend* (ags. *gemynd*) 23, *ingehied* (ags. *ingehygd*) 65. Ajoutons à cela la prédominance de la déclinaison forte sur la faible : *sarinesses* 31, *strengþes* 47, *wordes* 35, *dropes* 43, *unwilles* 107[2], l'apparition de quelques génitifs pluriels analogiques : *alre mannes luue* 3, *þrie daiȝes fare* 137[3], la persistance des désinences verbales du subjonctif (sg. 2 *blesci*, 3 *bie, speke* ; pl. *hatien, folgin*) par opposition à celles de l'indicatif (sg. 1 *i bidde, warni*, 2 *hafst þu, finst*, 3 *makeþ, fett* [de *fēdan*] ; pl. *habbeþ, folgiþ, fondie we*[4]) ; l'emploi du pronom personnel avec les formes du duel : *ȝit, ȝing, ginker* 97, — *wit* 91, *unc* 9, *unker* 11, — et à la troisième personne sg. n. m. *he* et *hie* 3, acc. *hine* 13 et *him* 15 ; n. fém. *hie*, dat. *hire* ; n. n. *hit* 35 et *hes* 5, 17 ; pl. nom. *hie* et *he*, acc. *hem* 5, *hes* 3, gén. *here* (theirs) 23[5] ; la survivance du genre grammatical qui d'ailleurs perd beaucoup de sa rigueur[6] ; l'introduction d'un certain nombre de mots français[7] ; la fréquence de la position normale[8] dans

1. Avec toutefois des exceptions en *i* : *litel* 3, — *ofþingþ* 3, *swilch* 3 *michel* 5, *wrihte* 27, *lhist* 73, *sinnen* 113 sur la même page que *sennen*, — et quelques-unes en *u* : *mucheles, cumþ* 3, *dune* 103.

2. La déclinaison faible constituant, il est vrai, une forte minorité : *ȝaten* 27, *ȝekynden* 33, *children* 35, *wundren* 15, *handen, pinen* 19.

3. Mais aussi *þare þinge* 29.

4. Avec une fois *ȝie þe senegin* 125, comme en Midland.

5. On rencontre exceptionnellement l'innovation moyen-anglaise, *hwam* employé comme relatif simple et non interrogatif : *mihte wiþuten hwam* 47, — *He þurh hwam kinges rixit* 49, 95.

6. Entre autres, *wille* 15, *ileaue* 27, *tacne* 31, *liue* 61, passent au féminin.

7. Cinquante à peine, surtout de la langue religieuse : *menstre* (office), *erres* (arrhes), *karikeþ* et *carite, seneueis, pilegrimes, hert* (hurts), *richeise, pott, pottere, hermitorie, hucche, iustise* (judge), *nacoureþ, discipline, mantel, lyon*.

8. Sans que la position finale ait, à beaucoup près, disparu.

la construction de la subordonnée, — et nous aurons résumé les caractères essentiels d'un texte hésitant entre le passé de la langue et son avenir.

Depuis l'édition qu'en a faite R. Morris[1], on considère les cinq sermons du manuscrit Laud 471[2], traduits du français de Maurice de Sully, comme représentant exactement le dialecte kentien du milieu du XIII^e siècle. Ils sont très courts, et nous en donnerons un extrait aussi significatif que possible[3] :

Nu lordinges þis is þe miracle þet þet godspel of te dai us telþ, ac great is þe tokningge. Se leprus signefieþ þo senuulle men, si lepre þo sennen; þet scab bi-tokned þo litle sennen; si lepre be-tokned þo grete sennen þet biedh diadliche. Ase so is lecherie, spusbreche, gauelinge, roberie, þefte, glutunie, drunkenesse, and alle þo sennen þurch wiche me liest þo luue of gode almichti and of alle his haleghen. þurch scab nis nacht man and wyman deseiurd[4] fram mannes felarede. Ne for þo litle sennen þet no man hine ne mai loki nis noon deseurd pardurableliche fram gode ne fram holi chereche; for lepre is man deseurd of þo compainie of gode and of alle his angles, þat is to sigge for diadliche senne.

Il existe un trait commun à la phonétique de ce document et à celle du précédent : c'est la généralisation du son et de la graphie *e*. Sous cette forme se simplifient les diphtongues anglo-saxonnes *ĕo, ĭe : herte* 27, *werkes* 30, *sterft* (de *steorfan*) 31, — *ismered, yeue* 28, — *to here* 33, *on-lepi* 28, — *ēo* également : *biknewe* 26, *ġemernesse* 28, *deuel* 33, sauf lorsque le scribe adopte l'orthographe en *ie*[5] *: bien* 26, *for to liese* (lēosan) 26, *dieule* 28, *niedes* 32, *yede* (ēode) 26 ; — *ǣ* s'avance jusqu'à la palatalisation complète : *þet, hedden* 26, *efter, wet* (ags. *hwæt*) 27, — *wer* (ags. *hwǣr*), *redeþ, ofdred* 26, *leuedis* 27, *deden, clene* 31[6] ; *ÿ̆* dans la plupart des cas est transcrit par

1. *E. E. T. S.* nº 49, 1872.
2. D'environ 1250, croit-on.
3. *Op. cit.*, p. 31.
4. Dissevered.
5. Cf. *supra*, p. 113. Il est probable que la valeur phonétique de cet *ie* était *ē̆*.
6. Avec quelques a *: was, spac* 26, *fader* 28, *faten* (de *fæt*) 29, — *lauedi* 26, *aueriche* 28, *ware* (hwǣr) 29.

cette même voyelle : *verée* 28, et *fer* (ags. *fȳr*) 30, *bredale* et *bredgume* 29, *prede* (ags. *prȳd*) 33, *wée* (ags. *hwȳ*), *ihierde* et *iherede* (ags. *hȳran*) 34, — *dede he* (ags. *dȳde*) 36, *man-ken* 27, *werm, nel* (ic nylle), *senne* 28, *foluellet* (fullfyllan) 29, *chereche* 31, *berþene, þo uerste* (ags. *fyrst*) 34, *þenche* 35 [1]. Par contre, les *Sermons* s'écartent de *Vices and Virtues* par deux différences : l'*ă* devant nasale s'obscurcit toujours sauf dans *fram : ongel, londes, understonde* 27, *honde* 31, *fonde* 33, — et surtout *ĕa*, qui se simplifie le plus souvent en *a* [2], devant *ld* est transcrit par *ia : ialde* (ws. *eald*) 27, *ihialde* 30, graphie qui sert aussi pour ags. *ēa : beliauue* 27 à côté de *beleauue, diadlich* et *diaþ* 27, *griat* 33 [3], *yare* (ags. *ēare*) 36, particularité qui, jointe aux précédentes, suffit peut-être à définir le dialecte kentien [4]. Pour le reste, ni la déclinaison, également partagée entre les pluriels forts et faibles [5], ni la syntaxe [6], ni la construction, le plus souvent normale dans la subordonnée [7], fréquemment inverse dans la principale, avec des exemples très nombreux de sujets sous-entendus [8], ni même le vocabulaire, malgré de multiples emprunts au français qui ont facilité le travail du

1. De temps à autre *i : kinges, michel* 26, *iuel, niste* 29, *swiche* 30 et *siche* 32, une fois *u* dans *sunnen* 31.

2. Cf. *falle* 31, *to-janes* 26, mais *forewerde* 33.

3. Mais *great* et *grete* 31.

4. Cf. *H. L. A.* t. I, p. 171, où cet *ia* = ws. *eo* ou *io*. Noter encore dans les *Sermons* la présence d'un double démonstratif simple : *þo* invariable (*te þo þrie kinges* 26, *ine þo brichtnesse of þo sunne* 26) et *se/si : se leprus, si lepre*, sans doute avec la différence du masc. au fém. Le pronom personnel n. m. est *ha* 26, affaibli en *a* 35, acc. *hyne* ou *him* 26 ; n. f. *hi, hye*, — gén. *hire, here ;* n. n. *hit ;* n. pl. *hi* 26, acc. dat. probablement *hem* et *hes*, cette dernière forme se trouvant contractée en *has* = *ha* (he) + *es* (them) p. 28.

5. D'une part, *þinges* 28, *werkes* 30, *tides* 34, — de l'autre *deden* 30, *saulen* 33.

6. Où l'on remarque la négation , *ne ...nocht* 27 ou *ne ...nacht* 30, et l'apparition de *wiche* comme *pronom* relatif (cf. *supra*, p. 156).

7. Sauf 3 cas de position finale p. 39 et 35. La position médiale n'est pas rare, et on trouve quelques constructions scindées.

8. Par exemple : *Hit is us nyede þet se þet sucurede hem ine þa peril, þet* [he s. e.] *us sucuri ine ure niedes* p. 32.

traducteur [1], n'offrent aucun caractère distinctif. En toute région, la morphologie, et surtout la phonétique, fournissent les meilleurs critères des différences dialectales.

1. Environ 70, dont quelques-uns méritent d'être cités : *anuri* (to honour), *aparailed, anud* (ennui) 26, *cuvenable, a verray* prest 27, *amuntet, pelrimage, visiti þe poure, amonestement, signefiance, urisun, painime, serganz* 28, *custume* 29, *commencement, natureliche, lecherie* et *lechur, roberie, orgeilus, umble* 30, *montagne, leprus, lepre, i-warised* (guéri), *maladie, deseuer(e)d, pardurableliche, compainie, asoiled* 31, we *periss, peril, sucuri* 32, *an-vie, deliuri* 33, *aresunede* (arraisonner), *paens, prechur* 34, *marcatte, trauail, commandement, gruchchede* 33, *aturneþ* into (enter into) 35, *bunte, targi* (tarry), *granti* 36.

Bibliographie.

Ancren Riwle, éd. J. Morton, Camden Society 1858. — *Floriz and Blancheflur* (cf. King Horn). — *Hali Meidenhad*, éd. Cockayne 1866, réimp. F. J. Furnivall 1922, E. E. T. S. nº 18. — *King Horn*, éd. J. Hall, Oxford 1901 ; éd. Lumby-Macknight, E. E. T. S. 1866, réimp. 1901. — Layamon, *Brut*, éd. Sir Frederick Madden, 3 vol. 1847. — *Legends of Ste Marherete, Juliana, Katherine*, E. E. T. S. nºs 13, 51, 80, 1866 (Cockayne), 1872 (Cockayne), 1884 (Einenkel). — Landwehr (M.), *Das Grammatische Geschlecht in der Ancren Riwle*, Heidelberg 1911. — Macaulay (G. C.), *Articles sur l'Ancren Riwle dans la Modern Language Review* 1914. — Morris (R.), *Historical Outlines of English Accidence*, éd. 1903. — *Old Kentish Sermons*, éd. Morris, E. E. T. S. nº 49, 1872. — *The Owl and the Nightingale*, éd. J. E. Wells, Boston 1907. — Schofield (W. H.), *English Literature from the Norman Conquest to Chaucer* 1906. — Sweet (H.), *First Middle English Primer*, Oxford 1899. — *Vices and Virtues*, éd. F. Holthausen, E. E. T. S. nº 89, 1888. — *Winteney Version of the Regula S. Benedicti*, éd. Schröer, Halle 1888.

CHAPITRE III

LE DIALECTE DU NORD VERS LA FIN DU XIIIe SIÈCLE

Le *Northumbrian Psalter :* particularités grammaticales, 183-187, vocabulaire, 188-189.

Le Psautier northumbrien. — A la richesse de la documentation que nous possédons sur le dialecte du Sud s'oppose, par un malencontreux contraste, la pauvreté des renseignements qui nous sont parvenus sur les parlers du Nord : il ne nous en est rien resté depuis les *Lindisfarne Gospels*[1] du xe siècle jusqu'au *Psautier* dit northumbrien, ou *Northumbrian Psalter*[2]. Celui-ci survit dans trois manuscrits principaux : le Harleian 1770, l'Egerton 614, et surtout le Cotton Vespasian D. VII qui, bien que paraissant le plus ancien, ne remonte pas, semble-t-il, au delà de 1350. On peut toutefois admettre, avec R. Morris[3], que le scribe nous a conservé un aspect de son dialecte contemporain de la fin du xiiie siècle, et, pour cette raison, l'ouvrage, qui ne s'élève pas jusqu'à la littérature et reste intermédiaire entre une simple glose et une version littérale du latin de la *Vulgate,* offre un vif intérêt pour le philologue. Le passage suivant est parmi les plus aisément intelligibles[4] :

1. Cf. *H. L. A.* t. I, p. 186-190.
2. Ou encore *Surtees Psalter,* édité pour la Surtees Society par J. Stevenson, en 2 vol., Londres 1845.
3. Cf. les extraits qu'il en donne dans ses *Specimens of Early English,* vol. II, p. 23-34.
4. Éd. Stevenson, vol. I, p. 279-281.

2. Hou loved þine teldes bene,
Laverd of mightes, al bidene!
3. Gernes and wanes mi saule [als-swa,
In porches of Laverd to ga.
Mi hert and mi flesche on hand
Gladed in God livand.
4. And soth-like ilka sparw
Findes him hous, wide or narw;
And þe turtil to him a neste,
þar he mai with his briddes [reste;
Wevedes þine, Laverd of mightes,
Mi kinge and mi God, dai and [nightes.
5. Seli þat in hous þine won,
In werlde of werldes love þe þai [mon...
11. For better es a dai, dwelland
In þi porches, over a thousand.
I ches out-casten for to bin
In þe hous of God is min,
Mare þan for to won with-inne
Teldes of þam þat ere in sinne.
12. For merci and sothnes loves [God alle,
Hap and blis Laverd give salle:
13. He sal noght schere fra godes þa
In un-derandnes þat ga.
Laverd, God [of] mightes, ¡blis- [sed be
þe man þat hopes ai in þe.

2. Quam amabilia sunt taberna- [cula tua
Domine virtutum.
3. Concupivit et defecit anima mea
in atria Domini.
Cor meum et caro mea
exultaverunt in Deum vivum.
4. Et enim passer
invenit sibi domum
et turtur nidum
ubi reponat pullos suos.
Altaria tua Domine virtutum
rex meus et Deus meus.
5. Beati qui habitant in domo tua [Domine
in sæculum sæculi laudabunt te...
11. Quia melior est dies una
in atriis tuis super milia.
Elegi abjectus esse
in domo Dei
magis quam habitare
in tabernaculis peccatorum.
12. Quoniam misericordiam et veri- [tatem diligit
Dominus gratiam et gloriam [dabit Deus
13. Dominus non privabit bonis
ambulantes in innocentia.
Domine Deus virtutum, beatus
homo qui sperat in te.

Le vocalisme de ce morceau est d'une grande simplicité. Les monophtongaisons habituelles s'y rencontrent, comme dans tous les dialectes. Sauf quelques exceptions, elles sont en *e* lorsqu'elles remontent à ags. *ēa : ches* (ags. *cēas*), *stremes, lef* 3, *schewe* 9, *in dede* 13 ; — à *ĕō : hert* (ags. *heorte*), *wevedes, werld, erthe* et *yerthe* 3 (ags. *eorþe*), *werpe* (ags. *weorpan*) 5,

swerd 17[1], — *tre* 3[2]; — *à* $\breve{ie}$: *schere* (ags. *scieran*), *yherde* (ags. *ġierd*) 5, *yeldand* 15[3], — *stere* (ags. *stīeran*) 3, *here* *þou* 9, *leser* 41, et même *ayked* II, 23 (ags. *īecan*) ; — pour *æ̆* aussi : *flesche, seli, rede* 3, *hele* 7, *levedy* II, 113, mais, dans ce cas, le Northern, avec une prédilection pour le son *a* plus remarquable encore que dans le Midland, nous donne : *þare* 11, (ags. *þær*), *whare* 29, *wapenes* 103, *hare* (hær) 129, *areli* 175, et représente en outre par le même son : ags. *æ̆* et *ĕa*, *þat* (ags. *þæt*), *sat, Fadre, was* 3, *appel* 39, — *sparw* (ags. *spĕarwa*), *gate, sal* (ags. *sceal*) 3, *felle* 15, *arme* 27[4]. Comme en Midland également, l'*y̆* anglo-saxon est, à peu près sans exception, délabialisé en *ĭ: kinge, sinne, first* 3, *hille* 5, *bie* (ags. *bycgan*), *ivele, gilti* 15, *birþes* 149, *wirke* 181 (ags. *wyrcan*)[5], — *whi*, (ags. *hwȳ*) 9, *liþer* 11, *filed* 25, *fire* 29, *pride* 39.

Mais, ce qui distingue la phonétique du Northern de celle de tous les autres dialectes de l'époque, sauf le North Midland, c'est le maintien constant de l'*ā* anglo-saxon. Les exemples en sont innombrables dans le *Psautier : Laverd, al-swa, to ga, mare, wate* 3 (ags. *wāt*), *lare* 5, *saule* 7, et, avec un *ă* allongé : *hald, bihald* 9, *balde, kalde* 83. Une fois au moins, cet *ā* est déjà orthographié *ai* dans *fai* 15[6], et si, de temps à autre, on le trouve tranformé en *ǫ*, c'est rarement dans l'intérieur du vers : *felefolded*[7], *forth-gone* 19, mais plutôt à la rime : *swo/þo* 3, *brode/forgnode* 23, *holde/golde* II, 87, *ilk on/topazion* II, 99, où nous savons que les poètes moyen-anglais usaient assez arbitrairement d'un certain éclectisme dialectal[7]. Dans ces conditions, il est

1. Beaucoup plus rarement en *o* : *yoke* 5, *rorde* 53, *for* (feor) 129, *golnes* (yellowness) 207.

2. Orthographié *tries* 175. Dans la combinaison *ēo* + *g*, on trouve *ēo* > *i* : *lighinge* 9, de *lēogan*.

3. Avec *i* dans *mirkenes* 43, *schilder* 87.

4. Mais *e* assez souvent devant *r* : *bern* 3 (et *bierne* II, 23), *berde* 129, et *wex* 61.

5. Une fois *y* dans *myned* 13 et *u* dans *brunstan* (ags. *bryne* —, a. mod. *brimstone*) 29.

6. *Fylegh saule mine þe fai* (persequatur inimicus animam meam).

7. Cf. *supra*, p. 106, et 175, n. 5.

naturel que le Northern s'accorde avec l'*Ormulum* pour ne pas assombrir *ă* devant nasale : *land, hand* 3, *bandes* 5, *fanger* 7[1]. En outre, il généralise la graphie *o* pour rendre *ŭ* surtout devant *n, m,* bien que le son n'en soit probablement pas altéré : *won* (ags. *wunian*), *loved,* — *sone* (ags. *sunu*), *gomes* 3, *torn* (ags. *turnian*) 13, *thonered* 45, *dombe* 91, *honi* 53[2]. Non moins caractéristique est le traitement des gutturales primitives, qui sont souvent rétablies et perdent leur palatalisation à l'initiale et à la finale, comme dans *kirke* 11, *give* 5, et d'autre part, *lagh* (ags. *lagu*) 3, *ligging* 13, *ryke* 27, *streked* 269, *askes* 5[3]. Enfin, certaines graphies telles que *loof* 59 et *loove* (to praise) 63, *doumbe* 121 et *til eerde* (ags. inf. *eardian*) 139, semblent indiquer que devant quelques groupes de consonnes (*mb, rd,* et, depuis longtemps déjà, *-ld, -nd*), ainsi qu'en syllabe ouverte[4], l'allongement moyen-anglais devient sensible au scribe.

La morphologie, très particulière, présente des traits qui rappellent celle de l'ancien northumbrien. Partout s'affirme la prédominance des désinences en *-s*. Dans la déclinaison, où au singulier le nominatif connaît, comme en d'autres dialectes, l'adjonction d'un *-e* épenthétique : *blisse* 3, *blissinge* 7, *sothnesse* 11, *mirþe, lare* 49, et où l'*-es* du génitif peut disparaître[5], les terminaisons fortes remplacent presque toujours les faibles : *gomes* (ags. *guman*) 3, *bules* 61, *halwes* 85, *faes* et *fas*

1. Mais *hong we* II, 141.

2. Cf. cependant *tunge* 25. La voyelle longue est presque toujours transcrite par *ou* : *nou* 5, *hou* 7, *hous* 11, — mais *bot* (ags. *būtan*) 3, *boghed* (ags. *būgan*) 49, *toskes* 183.

3. *Sc* initial est rendu par *s* dans *sal* (ou *salle*) 3. Un *y-* épenthétique apparaît dans *yerthe* 3, *yhode* (ēode), 43, *yhoten* 53 pour *eten* 97 (gigans).

4. C. à d. une syllabe terminée soit par un *e,* étymologique ou non, précédé d'une seule consonne, soit par une consonne unique.

5. Cf. au sg. *bifor wind likam* (ante faciem venti) 49 ; au pl. on trouve *-es* analogique : *in kinges sight* (in conspectu regum), II, 83, *mennes sones* I, 9, réduit à *mens sones* 97, et même à *men werkes* 39. Une construction comme *Man his daies ere als hai* (homo sic ut fænum dies ejus) II, 11 prépare la substitution de *his* à *-es*.

plutôt que *fane* 11, 13, 37, *tunges* 11, *lippes* 29, *haleghs* (ags. *hālgan*) 37, *hertes* 53, — et, par terminaisons fortes, il faut entendre celles des masculins en *-as* qui s'imposent aux anciens féminins ou neutres : *levinges* 41, *sorwes* 43, *saghes* 51, *rewthes*, *milþes* 71, *nightes* 13, *handes* 327, — *werkes* 39, *wordes* 9, *kalves* 61, ne laissant aux autres groupes qu'une place très restreinte, et, comme en anglais moderne, réduisant à l'état de simples exceptions des pluriels faibles tels que : *oxen* 203, *eyhen* 11, ou métaphoniques comme : *men* 3, *feet* 33, *tethe* 7, *kye* 213, *hende* 16, *breþer* 63 ou *breþre* II, 129. Que l'adjectif lui-même cède à cet entraînement, c'est sans doute par influence du texte latin, lorsque *proudes* 23 est employé pour rendre *superbi* et *quedes* 165 pour traduire *impii*. Mais très caractéristique du dialecte est la généralisation, aux trois cas, du pronom personnel d'origine scandinave *þai*, qui n'admet plus à côté de lui les formes anglo-saxonnes dont Orm se servait encore, et se décline : dat.-acc. *þam*, ou fréquemment *-am*[1], gén. *þair*. Une certaine confusion règne dans la conjugaison par suite de la coexistence de formes de provenance diverse. Le présent de l'indicatif, à la première personne du singulier ou du pluriel, est caractérisé par un *-e*[2] : *I falle, we blisse*, — à la seconde par un *-s* dans la mesure où elle est restée northumbrienne : *þou mines, sekes* 19, *gas* 145, *leses tou* 11, *forletes þou* 21, — *demes* (judicatis) 5, — par contre *erdest* 59 (thou dwellest), *forsest* 23, — *sayne* (dicitis), *bene* 9 ont des désinences empruntées au North Midland[3] ; l'impératif pluriel est toujours en *-s : serves, gripes* 5, *wites* 9,

1. Comme dans : *þu in am be* (inhabitabis in eis) 11, sans doute par influence de *hem*. Le relatif usuel est *þat*, auquel s'ajoute *whilke : þis snare whilke þai hid* 23, et aussi : *of whas mallok* (maledictione). *Swilk* est parfois employé comme démonstratif. Dans la traduction trop littérale des participes présents latins, relatifs et démonstratifs sont souvent sous-entendus : *Sauf me fra al me filyhand* (ab omnibus me persequentibus) 15, *fra ivel of* [those] *in it wonande* II, 43.

2. De même, souvent l'impératif 2. sg- : *hafe* 9, *make* 7, *lese* 15, mais *haf* 23.

3. Mais avec inversion du sujet pronom : *sai ye* 27, *love yhe* 9.

mas 63 (make ye), et de même la troisième personne de l'indicatif présent, à moins qu'elle ne soit contracte : *fares, gives, dos* et *does* 3, *es, is* (*isse* à la rime), *has, wones* 5, *tas* (takes) 3, *mas* (makes) 15, *wones* 5, et d'autre part, *understand* 33 ; à la troisième du pluriel, *-es* n'est pas rare : *wirkes* 33, *droves* 7, *saies* 7, *bihaldes* 25, *spekes* 11, *standes* II, 129, mais les formes midland en *-en* abondent : *bene* 175, *erden* 97, *wirken* 311, *liven* II, 37, *dreden* 67, *abiden* 158, *biggen* 119, *traisten* 115, parfois affaiblies en *-e* par chute de la consonne finale : *knawe* 33, *rise* 3, *hope, love* 11, *schame* 15. Cet *-e* apparaît fréquemment comme terminaison des prétérits forts, à la première personne sg. : *I slepe* 7, *speke* II, 67, — à la seconde : *þou smate* 7, *brake* 241, *drave þou* 137, — à la troisième : *stode* 3, *grove, felle* 17, *spake* 61, *ete* 265, — au pluriel : *upstode, come* 3, *knewe* 21, *umgafe* 43, où elle n'est qu'un abrégement de la désinence pleine *-en* (ags. *-un, -on*) : *stighen, eten* 65, *comen*, 151, la simplification des formes pouvant être, à ce temps et dans ce dialecte, poussée jusqu'à l'extrême et ne laisser à toutes les personnes que le radical verbal : *I raas* 7, *swank* 15, — *þou gaf* 9, — *he fang* 17, *upstegh* 43, — *þai umgaf* 43, *sagh* 89, *slogh þai* 315, *nam* II, 315. De même le prétérit faible, le temps une fois formé par l'adjonction du suffixe dental, peut rester invariable : *I kalled*, — *þou sent* 15, *snibbed* 21, *seked* 39, *hated þou* 13, — *he cried* 61, *herd* 7, *made* 17, — *þai traisted* 5, *helded* 33, — bien qu'au sg. 2e personne et au pluriel, les désinences du Midland et du Sud se rencontrent assez souvent : *þou plantedest* 269, *forletedst þou* 59, — *þai hidden* 105, *talden* 251, *saiden* 277, *yhoden* (ags. *ēodon*) 43. L'*-n* final manque presque toujours à l'infinitif[1] : *wone* 3, *bidde* 9, *wlate* 11, *bie* 15, *ma* 123, *hafe* II, 7, *gif* 57, — *fikeli* 11, *swikelli* 32, *biri* 265, — mais est conservé au participe passé fort : *gripen* 23, *tane* 243, dont le préfixe, ags. *ge-*, m. a. *y-*, a disparu, ainsi que du participe faible : *kepid* 13, *maked* 97, *wrethide* 5, et, par contraction, *set* 3.

1. Sauf parfois à la rime. Noter aussi l'emploi particulier au Northern de *til* et de *at* avec l'infinitif *þai set til held* (statuerunt declinare), 41, *at be* 123, *at fight* 49.

Le participe présent se termine par *-and(e)*, comme parfois en Midland[1] : *spelland* 5, *up-heveande* 7, *willande* 11, et s'oppose ainsi aux substantifs verbaux : *quakinge* 5, *drovyng* 7 [2].

Les fréquentes difficultés que présente la lecture de ce texte sont dues presque toujours au caractère particulier de son vocabulaire. On y rencontre un assez grand nombre de termes embarrassants et qui parfois résistent à la recherche : *bike* I, 145 (nest of wild bees), *afterblismed* 263 (post-fœtantes), *I aryhed* 79 (exercebor), *cocle* ou *cocke* (proelium) II, 159, *gnaisted* I, 3 (fremuerunt), *fikeli* ou *swikeli* 11 (dolose agere), *fone* 41 (pauci), *in flosche* 79 ou *flask* II, 157 (lacum), *froþer* sans doute pour *frouer* (enutrire) I, 87, *griking* 149 (dawn), *forþrist* 153 pour *forþrast* (conterere), *flescher* 231 (vellus) au lieu de *flees, to-gnodded* 5 (crushed), *hakand* (molesti) 171, *lop(p)ered* 24 (curdled), *in-lowed* 237 (set aflame), *hoper* 273 (basket), *krawkan* II, 5 pour *cracon* (grease), *levening* I, 43 (lightning), *methful* 7 (moderate), *neres* 7 (kidneys), *mallok* 25, emprunté à l'irlandais avec le sens de « malédiction », *in outweringnes* 91 (in contemptu), *ouelote*[3] 127 (oblation), *nughtsom*[4] 201 (abundans), *morkeden(e)* II, 31 (murmuraverunt, ags. murcian), *snere* I, 5 (subsannare), *sones* ou *ernotes*[5] 41 (porcina), *schenschipe* 107 (pudor), *strenkil* 164 (sprinkle), *sestrede,* apparemment pour *þestrede* (obscurati) 241, *slottes* II, 39 (vectes, bolts), *sleme* 79 (tædium), *snodes* 173 (frusta), *to-þute þou* (confudisti) I, 35, *umlap* 49 (compræhendere), *tomehed* (vana) 69, *theuethorn* 183, *weles* 241 (torrentes, ags. wæl), *ware* 241 (ver, printemps), *welyen awa* II, 11 avec le sens probable de « wither » (ags. *wealwian*) contrairement au

1. Cf. *supra,* p. 107, n. 3.

2. Le futur, très fréquent, s'exprime, pour le verbe être, par *bes : noght bes* (non erit) 23, par opposition à *is,* et pour les autres verbes, tantôt par *sal : Wha sal schewe* 9, tantôt par *mon : Right wise þe land erde þai mone* (justi possidebunt terram) 117.

3. Imprimé, sans doute par erreur, *onelote* dans l'édition Surtees.

4. Peut-être faut-il lire *mightsom,* comme le propose le *N. E. D.*

5. *Sones* est vraisemblablement formé de *sū* (a. mod. sow) + *nes. Ernotes* (pour *erþ- notes*) est la leçon des manuscrits Harleian et Egerton.

texte de la *Vulgate*, qui porte « ita floriet ». L'impression d'obscurité et de rudesse que nous laissent ces mots est renforcée par la présence de vocables scandinaves, qui d'ailleurs sont peut-être moins nombreux qu'on ne l'attendrait d'un texte septentrional. On y relève : *big* (to build) I, 8, *aghful* 149, *angrom* (angustia) 101, *anleth* 77 (face), *brinnand* 29, *boun* 41 (ready), *err* pour *arr* (cicatrice) 119, *graiþed* 17 (prepared), *fraisted* 39 (examinasti), *gilder* 25 (laqueus), *geld* 105 (barren), *kyneld* 17 (parturit), *kitelinge* 41 (lion's whelp), *kevil* 95 (frænum), *laitand* 69 (looking for), *low* 83 (flame), *lited* 211 (teint, plongé), *unmeke* 9, *mensk* 4 (honour), *minne*, dans l'expression *mare and minne* 21 (great and small), *nait* et *unnait* 3 (useless), *in quert* 17 (health), *to renne* 53, *ransackand* 17, *to skulke* 125, *slike* 127 (such), *sernes* 145 (diversité), *scalp* 17 (in vertice ejus), *slegh* 19 (skilful), *skewe* 43 (sky), *sterne* 19, *tite* 111 (cito), *traist* 5 (to trust), *til* 35 (to), *wenges* 39 (wings). Quelque prédominant que soit d'ailleurs l'élément germanique, les mots français commencent à pénétrer même dans ce dialecte du Nord. Alors qu'ils faisaient presque complètement défaut dans l'*Ormulum*, on en trouve ici soixante environ, perdus dans la foule anglo-saxonne. La plupart d'entre eux figurent parmi ceux que nous avons déjà rencontrés en d'autres régions. Quelques-uns cependant sont peut-être plus rares, entre autres : *fantom* 9 (vanitatem), *lantern* 47, *hortes na lime* 115 (a. mod. hurts), *ivoyred* 145, *rasour, olive* 167, *estres*(generationes ejus), *goters* 201, *irain* 125 (afrs. iraigne), *basilisk* 307, *irchones* II, 17 (afrs. hérichon), *in urlinge* 129 (in ora vestimenti), *untiffed* 161 (afrs. tifer), *cristal* 173, *feres* I, 91 (decet), abréviation d'*effeirs* (il convient, il appartient), *dedeinyhe* II, 5, *barberie* 61.

Bibliographie.

Pour le *Psalter* lui-même, on pourra consulter, outre l'édition Surtees, celle de HORTSMANN, *Library of Early English Writers, Yorkshire Writers*, vol. II, p. 129-273, Londres 1895-1896, et E. WENDE, *Ueberlieferung und Sprache der m. e. Version des Psalters*, diss. de Breslau 1884.

TROISIEME PARTIE

LES ORIGINES DE L'ANGLAIS LITTÉRAIRE ET CLASSIQUE

CHAPITRE PREMIER

LA SURVIVANCE DES DIALECTES AU XIV^e SIÈCLE

Le Northern English : le *Cursor Mundi :* phonétique, 196-199, inflexions, 200-202, syntaxe, 202-204, vocabulaire, 204-208 ; Richard Rolle of Hampole : caractères grammaticaux, 209-211, mots d'emprunt, 211-212, syntaxe, 213-214, style, 215 ; Laurence Minot, 216-219. — L'East Midland : *Havelok* et Robert Mannyng of Brunne : les sons, 221-224, inflexions, 225-228, vocabulaire, 229-232, syntaxe, 233-234. — Le West Midland : *Pearl, Cleanness, Patience, Sir Gawayne :* phonétique, 236-238, déclinaison et conjugaison, 238-239, vocabulaire, 240-243 ; le *West Midland Prose Psalter*, 243-245, *William of Palerne,* Langland et *Piers Plowman :* ressemblances et différences, 246-252, vocabulaire, 252-253, style, 254-257. — Le Southern English : le *South English Legendary*, 258-262, la *Chronique* de Robert of Gloucester, 262-266 ; les *Poèmes* du manuscrit de Jesus College, 266-268, *Sir Beues of Hamtoun*, 268-269. — Le Kentien : William of Shoreham, 270-272, l'*Ayenbite of Inwyt*, 272-277.

Le dialecte du Nord. — A la pauvreté des origines succède, dans le dialecte du Nord au XIV^e siècle, une véritable richesse de documentation. Par la date probable de sa composition[1] et par son étendue, le *Cursor Mundi*, vaste poème anonyme de près de trente mille vers octosyllabiques, se place au premier rang. Il a été publié par Richard Morris[2] d'après les quatre principaux manuscrits qui nous en ont été conservés, deux de la fin du XIV^e siècle, semble-t-il, et en langue du Nord : le Cotton Vespasian A. III et celui de la bibliothèque de l'Université de Göttingen, deux autres du XV^e siècle :

1. Généralement placée entre 1300 et 1325.

2. *E. E. T. S.*, vol, 57, 59, 62, 66, 68, 99 (contenant un bon glossaire par Kaluza) et 101, 1874-1893.

le Fairfax 14 de la Bodléienne étant encore en Northern, tandis que le second, celui de Trinity College, Cambridge, relève du Midland. Comme le Cotton Vespasian A. III est le plus complet de tous et que, corrigé rarement par le Fairfax, beaucoup plus souvent par le Göttingen, il donnerait un texte probablement assez voisin de l'original, c'est lui que nous suivrons et auquel nous emprunterons la citation suivante [1] :

« Mi saul es cummen, leuedi, þe to,
And calles at þi yatt ' undo ! '
Knockand fines noght to cri,
Leuedi suete, þou haf merci !
Vndo, vndo, leuedi, þi nare[2]
To þis caitif casten in care !
Vte-wit[3] þi castel ic am vmsett,
And herd wit thrin fas bi-thrett,
þis werld, my fleche, þe warlau als,
þat folus me wit fonding fals,
To do me fal in filthes fele,
Graithli again mi saul hele.
A gadring heild þai gret to gedir,
þe warlau formast he com þider,
Wit thre werkes bunden be his side,
þat es slaunes, and wreth, and pride.
þe werld has tuin til his a-sise,
þat is bath wreth and couaittiyse,
þe fleche has redili him bi,
Foli [4] liking, and gloteri,
Thoru þir am i driuen dun,
And lijs for-casten als crachun [5].
I dred me sar lang for to lij,
Bot-if þi grace me help, leuedi !
þou þat waike es vnto couer [6],
Do me to passe þe dikes ouer,
þar þe castel standes stable,
And cherite es comunable [7].

L'auteur de ces vers a mûrement réfléchi au choix et de son sujet et de la langue qu'il emploie. C'est un écrivain sérieux, sans doute un ecclésiastique, qui n'a que mépris pour les romans de chevalerie, pour ces « fantums » ou vanités, ce « rigolage » dont se délecte la société mondaine, et qui sont le plus souvent écrits en langue de France. Les bons livres, qui invitent à la piété, ont été rédigés en latin, si bien qu'aucun d'eux n'est accessible à ces laïcs insouciants dont la vie se passe en « trufes et truandies [8] ». C'est à eux « surtout » que le poète s'adresse, aux gens du commun. Nationaliste à

1. Édition Morris ci-dessus, vol. 59, p. 581-582 (A. Prayer to our Lady).
2. Pour þin are (midland : ore, mercy). — 3. Outside. — 4. Foolish.
5. Coward. — 6. Construire : þou þat es couer vnto [þe] waike (a. mod. weak), cf. Göttingen : þat þu (pour þu þet) *þe wayke es wont to couer*. — 7. Probablement pour *comenable* = *covenable* (due).
8. « ...won to wast þair liif in trofel and truandis ».

sa manière, il leur parlera leur propre langue : « Ce même livre, je l'ai rédigé pour qu'on le lise en langue anglaise, et par amour du peuple anglais, du peuple anglais d'Angleterre. J'ai bien souvent lu des rimes françaises, communément en tous lieux, faites surtout pour des Français. Qu'y a-t-il pour ceux qui ne savent pas le français ? La nation d'Angleterre se compose, dans l'ensemble, d'Anglais. La langue par laquelle on peut le mieux se faire entendre, c'est surtout celle-là qu'il faudrait parler[1] ; il est bien rare que par quelque hasard on loue la langue anglaise en France. Laissons à chacun sa langue : ce n'est faire de tort à personne. Je parle pour des ignorants et des Anglais qui comprendront ce que je leur dis[2]. » Et, par une définition plus stricte encore, il entend par « Inglis » non pas les habitants de toute l'Angleterre, mais ceux de sa propre région. « C'était rédigé en anglais du Sud », dit-il ailleurs[3] d'un poème sur l'Assomption de la Vierge ; « je l'ai traduit en notre propre idiome des gens du Nord, pour ceux qui ne peuvent lire aucune autre sorte d'anglais ». Retenons cette constatation, qui confirme le fameux passage du *Polychronicon* de Higden, écrit vers 1350[4] et traduit par Trevisa

1. Nous avons là un témoignage direct de la prépondérance de l'anglais sur le français dans l'Angleterre du début du XIV^e^ siècle (cf. *supra*, p. 32-34).

2. *Cursor Mundi*, vol. I, p. 20-22, v. 232-250 : « Frankis rimes here I redd, Comunlik in ilka sted, Mast es it wroght for frankis man : Quat is for him na frankis can ? Of Ingland the nacion, Es Inglis man þar in commun ; þe speche þat man wit mast may spede, Mast þar-wit to speke war nede ; Selden was for ani chance Praised Inglis tong in france ; Giue we ilkan þare langage, Me think we do þam non outrage. »

3. Vol. IV, p. 1148, v. 20059-20064 : « In a writt þis ilk i fand, In sotherin englis was it draun, And turnd it haue i till our aun Langage o northrin lede, þat can nan oiþer englis rede. »

4. Et contenant des passages empruntés à Guillaume de Malmesbury, antérieur de deux siècles, celui-ci entre autres : « Tota lingua Nordanimbrorum, et maxime in Eboraco, ita stridet incondita, quod nos australes eam vix intelligere possumus » (éd. *Rolls Series*, livre III, p. 209). On trouvera la citation latine de Higden dans les *Specimens of Early English* de Morris and Skeat, vol. II, p. 344-345, et la traduction de Trevisa *infra*, p. 323.

en 1380 : « Ladite langue saxonne est divisée en trois ; les hommes de l'Est et ceux de l'Ouest, se trouvant pour ainsi dire sous la même partie du ciel, s'accordent mieux par le son de leur langage que les gens du Nord avec ceux du Sud, et de là vient que les Merciens, participant pour ainsi dire aux deux extrémités, comprennent les idiomes qui leur sont contigus vers le Nord et vers le Sud mieux que les habitants du Nord et ceux du Sud ne se comprennent entre eux. »

Le dialecte du *Cursor* est, dans ses traits essentiels, semblable à celui du *Northumbrian Psalter*. Comme ce dernier, il généralise le son *ă*, soit devant nasale : *hand* 8, *sanges, wrang* 10, *wamb* 204, *lang, standes*, l'assombrissement en *o* n'étant qu'une exception : *womb* 38, *fonding*, — soit comme représentant l'*æ* palatalisé anglo-saxon : *þat, fader* 26, *bad* 30, *was* 32, *crafte* 48, sauf toutefois dans le voisinage d'un *-r*, où *e* le remplace fréquemment : *gress* 30, *brest* 118 (ags. *bærst*), — soit devant *l, r*[1], *h* appuyés, position où la langue du Nord ne connaît pas la fracture west-saxonne : *faght* (ws. *feaht*), *sagh* 20, *fax* 418, *bald, halden* 10, *ald*[2] 14, *tald, sald* 16, *fal*, — soit après palatale, où la diphtongaison n'apparaît plus : *yatt, care, yald* 20, *gare*[3] (a. mod. *gear*), *scaudu* 1104 (ags. *sceadu*), *caf* 1442, — soit par maintien d'ags. *ā : lath, knaw, nan* 10, *haly* 14, *laues* 18, 52 (ags. *hlāf* et *lāf*), *þaa* 112, *graþed* 218, et beaucoup plus rarement : *ilkon, both* 10, *þoo* 22, *so* 24, — soit même, assez souvent, en transcription d'ags. *æ : wate* (ags. *wæt*, wet) 24, *farli* et *ferli, har* 692, *ar* (ags. *ær*) 112, *lauedi* et *leuedi* 14, *þar* 16, *quar* (ags. *hwær*) 36, *slape* 416, *laud* 22 (ags. *læwed*, lay, a. mod. lewd). A peine moins fréquente est la voyelle *ĕ*, correspondant parfois, on le voit, à ags. *æ : leth, dedis* 10, *to lede* 16, *clene* 34, — presque toujours à *ea : ner, ded* (a. mod. death) 10, *ches* 16, *hee*

1. Lettre qui, ici encore, favorise l'*-e* plutôt que l'*-a : merc* 16, *bernes* et *barnes* 60, *herd* 60.

2. Et aussi *old* 208.

3. Et *gere*, de même : *so ġaire* (ġearwe) 60.

28 (ags. *ēage*), *bithrett*, *fleche*, *gret*[1], — à *ĕe : merred*, *helded* 34, *nedes* 18, — à *ĕo : bern* 8, *werc* 14, *erth* 20, *suerd* 64, *werld*[2], — beaucoup plus rarement à *ēo : gle* 10, *sek* 18, *leses* 36, *brest* 60, *lei* (ags. *lēogan*) 46, *to flei* 254. L'*ĭ*, parfois *y*, qui, normalement en ce dialecte, remonte à ags. *ў : kyn*, *synful* 14, *to bij* 16, *drigtin* 18, *mint* 34, *mirth* 46, *to spir* 330, — *kyd* (de *cȳþan*) 20, *pride* 10, *dri* (ags. *drȳgan*) 26, commence à jouer un rôle tout à fait particulier. Comme l'indique déjà la graphie *fai* (ags. *fā*) du *Northumbrian Psalter*, cette voyelle, au cours du XIV^e^ siècle, vient s'ajouter dans l'orthographe à une longue primitive, dont elle souligne la quantité et peut-être la palatalisation croissante. C'est ainsi qu'on trouve dans le *Cursor* pour ags. *ā : he uprais* 24, *gain* (ags. *gān*) 244 et *gais* 644, *aythes* 374 (ags. *āþas*), *laiþli* 424, *i draif* 450, — pour *ēa : leif* 350 à côté de *lef*, *yeir* 88, — pour *ēo : leif* 8 (ags. *lēof*), *feind* 34. En outre, l'*ĕ* et l'*ĭ* de l'anglo-saxon, par une sorte de chassé-croisé, semblent fréquemment prendre la place l'un de l'autre. L'*ĕ*, progressant vers une palatalisation complète, est le plus souvent transcrit par *ĭ : Inglis* 10, *stide* 30, *hil* (ags. *helan*, conceal), *wil* pour *wel* 122, *bink* 294, *quilpe* (a. mod. whelp) 460, — *þou wynnes* (ags. *wēnan*), 24, *wipping* (*wēpan*) 112, *fite* (*fēt*) 352, *to wide* (ags. *wēdan*) rimant avec *fairhede* 800, et cette innovation s'étend non seulement à l'*ę* issu d'*ēo : find* 54 à côté de *feind*, *prist* 154, *smike* 164, *dipe* 570 rimant d'ailleurs avec *slepe* 666, *bi still* 816, mais parfois même à l'*ę* provenant d'ags. *ēa : barnhide* 684, *dridnes* 668, *side* 590 (ags. *sǣd*), *dide* 70 (*dǣd*) rimant avec *ġeide*. D'autre part, l'*ĭ* passe assez fréquemment à *e : seker* 518 (ags. *sĭcor*), *þou beddes* 982, *sete* (inf. sittan) 844 qui, rimant avec *fete*, indique peut-être quelque allongement[3] ; l'*ĭ* est parfois rendu

1. Avec quelques *a*, dans : *to scaw* (et aussi *schew*), *yate* (to grant) 410.

2. L'*ă* étant assez fréquent dans : *warld* 12, *wark* 14, 72, *farr* 36. L'*i* de *sister* 78 (ag. *sweostor*) remonte sans doute à la forme *swyster*.

3. Mais cf. le mot roman *fordestend* 32 (pour foredestined) qui indiquerait plutôt un relâchement de l'articulation palatale française. Voir *supra*, p. 133-134 et *infra*, p. 224 des constatations analogues en East Midland.

ou bien par *ij*, comme dans *wijf*, *lijf* 308, ou bien par *e : o leue* 487 (of life), *smett* ou *smete* (inf.) rimant avec *tite* 902, *bleþli* 66, *leþing* (ags. līþan), 430. L'*ŭ* hésite constamment entre la graphie ancienne et la transcription par *o*, parfois *ow* à la finale de la longue : *luue* 10 et *loue* 12, *luf* 98 et *to lof* 120, *grund* 14 et *gomes* 418, *sune* (a. mod. sun et son) 24, *wod* (*wudu*) 108, *wok day* 172, *dor* 168, — *how* 8, *now* 10, *dune* (adv.) 34, *tun* 166, *rugh* 208, *bun* 284, *bot* (ags. *būtan*) 10, *abote* 18, *witoten* 36, *dofe* 116, *moth* (mūþ), *clod* 156, *soth* (a. mod. south) rimant avec *cuþ* 1266. Il semble, par ces derniers exemples, que l'*ǭ*, issu d'ags. *ō*, soit en train de se vélariser davantage et de tendre vers la valeur d'*ū*. En effet, à côté de *bote* (ags. *bōt*) 12, on trouvera *boute* 140, rimant d'ailleurs avec *rote*, à côté de *son* (ags. *sōna*) on rencontrera plus souvent *sun* 64, à côté de *scole* 694 *a fule* (a. mod. fool), it *stud* et *fludd* 114, *fute* 272, *fude* 382, *he dus* 304. A en juger par ces faits, il est manifeste qu'entre 1300 et 1400 les parlers les plus septentrionaux du Northern English sont en train de modifier profondément le timbre de presque toutes leurs voyelles simples : *ā* et *ō*, *e* et *i* brefs ou longs[1].

Grâce à l'abondance de ses rimes et à leur variété relative, le *Cursor* nous apporte des renseignements instructifs sur la quantité des voyelles. Nous savons par l'*Ormulum* qu'au commencement du XIII^e^ siècle, l'allongement d'une brève anglo-saxonne avait déjà lieu devant *-ld* et parfois *-rn :* des graphies telles que *aand* 36, *faand* 38, *saand* 48 dans le *Cursor* permettent d'ajouter *-nd* au nombre des groupes allongeants. En outre, des brèves primitives, l'*a* surtout, en syllabe ou-

1. Le traitement des consonnes est assez remarquable à cause de quelques particularités orthographiques : *qu-* pour ags. *hw-*, a mod. *wh- : quete* (wheat) 376, *-su* pour *squ- : suare* 104, *-ss* ou *s* pour *sh- : his flesse* 12, *fisses* 13, *sal* 14, *to was* 100, — et aussi à cause de la survivance, ou du rétablissement des gutturales primitives à l'initiale ou à la finale du mot : pour *-sk- : in askes* 573 ; — pour *k : rike* à côté de *riche* 456, *frek* 302, *strek* 62, *reked* 902, *kirc* 314, *to wric* 78, *fullik* 36 ; — pour *g : to getle* 34, *to gif*, *brig/to lig* 514.

verte, commencent[1] à rimer avec des longues anglo-saxonnes : c'est le cas de *care* (ags. cĕaru) / *are* (ags. ār) 82, de l'adjectif *bare* associé à *namare* et *har* (ags. hār) 216, de l'infinitif ou substantif *fare* rimant avec *sare* 176, *mare* 232, *þare* 278 et *yaare* 292, où le redoublement de la voyelle est peut-être significatif. De même l'adjectif *lam* (ags. lama) 468, associé avec *at ham, talle* (ags. talu) rimant avec *al halle* (ags. hāl) 1192, et, parmi les mots romans : *fame* (renommée) 726 faisant distique avec *hame, scape* (escaper) avec *slape*. On pourrait, il est vrai, objecter des rimes comme *care* / *agar* 158, *sale* (a. mod. *shall*) / *bale* 752, *duale* 788, — *principale* / *haue in talle* (ags. talu) 14, — *nam* / *adam* 42, — *blam* / *abraham* 238, mais, comme la valeur phonétique que l'on postule pour cet *a* est celle d'*ă* allongé, il n'y a guère ici de contradiction absolue[2]. Il serait à la rigueur possible d'interpréter de la même manière les graphies *to tak* 40, *to scak* 212, *to mak* rimant avec *ysaac* 198, *spac* / *i wak* 460, *to luf* 981, très fréquentes dans notre manuscrit ; mais on observe pour l'*a* dans le cas de *hatted* (hated) 78, *for to wacken* 814, et pour d'autres voyelles : *gee ette* 52, *wonning* (ags. wunian) 126, *wodds* (ags. wudu) 500 une sorte de redoublement consonantique qui, allongeant la consonne, ne peut guère qu'abréger la voyelle, et qui s'étend même à des longues primitives : *yodd* (ags. ēode) rimant avec *flode* 68, *wodde* (adj. wōd) rimant avec *gōde* 422, *to þe rotte* (a. mod. root) 84, — *writte* (inf.) / *to quitte* 642, *smylle* 164, *to hidd* (inf.) 70, — *unsell* (ags. unsæle) / *well* 74, *to redd* (inf.) 60, — *mett* (inf. ags. mētan) 662, *ledd* (lædan) 308, *stremmes* 84, *flettand* 116, — si bien

1. Il faut se garder de trop avancer la date de ces allongements et d'exagérer la portée de quelques rimes isolées. Ainsi, qu'un poème dont la phonétique est aussi incertaine que celle de *King Horn* fasse rimer *name* et *blame* (v. 1264) [cf. JORDAN, *Handbuch der mittelenglischen Grammatik* I, Heidelberg 1925, p. 45] ne suffit pas à prouver l'allongement de *name* et de mots similaires dès 1260.

2. Les rimes moyen-anglaises restent en effet très loin d'une exactitude absolue, et d'autre part *adam, abraham* peuvent avoir été prononcés avec un *a* légèrement allongé.

qu'il faut peut-être penser qu'en définitive on se trouve ici en présence de deux tendances contraires : l'une, commune à tout le moyen-anglais, qui pousse à l'allongement des brèves, l'autre, particulière au dialecte du *Cursor,* qui arrête, pendant le XIV^e^ siècle, certains allongements de brèves et provoque des abrègements de longues, même en syllabe ouverte.

La morphologie, au premier abord, paraît très voisine de celle du *Psautier northumbrien.* On y observe la même généralisation de la désinence *-ës* ou *-is :* au génitif singulier, *werldes welth* 256, *goddis folk* 16[1] à moins qu'ici encore elle ne disparaisse de temps à autre à ce cas[2] : *þe king tresur* 286, *lichur state* 1546, *his tong rote* 86 ; — au nominatif pluriel, *thinges* 8, *clerkës* 28, *treis* 66, *wordes* 180, *daus* et *laus* 402, *modres, wokes, leuedis* 632, *askes* 760, sans que toutefois les exceptions soient totalement éliminées, comme le montrent d'anciens pluriels neutres : *schepe* 46, *childer* 16, des survivances métaphoniques : *tethe* 54, *kij* (ags. cȳ, a. mod. kine) 268, *breþer* 180, ou faibles : *oxen* 668, *hern* (ags. ēaran) 466, *een* (ēagan) 520 ; — dans la conjugaison, à l'indicatif présent singulier, rarement à la première personne, sauf avec le second de deux verbes coordonnés : *i am and has* 270, *i am... and brings* 604, *i wat and sais* 932, — régulièrement à la seconde et troisième personnes : *þow wenis* 12, *þou liues* 166, *mas þou* 182, *þou tells* 270, *knaus þou* 296, — *man yhernes* 8, *draghus* 10, *gis* 38 et *giues* 26, *comms* 26, *gas sco* 182, — au pluriel, rarement à la première personne : *we has* 188, *we ligges* 180[3], mais le plus souvent aux seconde et troisième personnes : *yee has* 382, *yee haldes* 380[4], — *als clerkes findes* 28, ou après

1. Avec analogie au gén. pl. : *for þin eldres sake* 224, *þe Iues envi.*

2. Cf. *supra,* p. 185, n. 5.

3. Mais *we find* 24, *we rede* 246, *we haf* 936, — et avec inversion du pronom sujet : *sai we* 28.

4. De même à la 2^de^ impératif pl. : *Rises up and fle ġee* 168 (cf. l'indic. prés. lorsqu'il y a inversion : *haf ġe* 40, *wene yee* 286), quelquefois aussi dans un verbe coordonné : *yee reue and blindes* 1380.

un pronom relatif[1] : *all þinges þat haldes* 26[2]. Mais, si on examine la métrique de l'ouvrage, surtout dans le manuscrit Cotton, on constate que nombre de vers, qui devraient être octosyllabiques, ne le sont plus, et que leur irrégularité provient de la chute d'une désinence. Ainsi, pour le génitif singulier : How crist[*es*] brith bigan to brew (v. 118), how farr es into hell[*e*] pitte (v. 506), — pour le datif : To godd[*e*] self wald he be pere (v. 450), — pour le nominatif pluriel : And sumquhat of his sunn[*e*]s thre (v. 136), — pour l'adjectif faible au singulier : þat done were in þe hald[*e*] law (v. 116), — pour l'adjectif fort ou faible au pluriel : Als wiss [pour wis*ë*] clerkës mani wate (v. 1552); à l'indicatif présent des verbes : Als clerkës sai[*e*]s þat ar wis (v. 343), Forþi of him witnes[*ses*] þus (v. 11075), — à l'impératif : I sal yow selle, bot tell[*e*]s me (v. 4843); au prétérit ou participe passé : Bot said[*e*] wit word, and als son (v. 339), Es knau[*e*]n hei in godd[*e*]s hus (v. 19814), Sco has me fil[*e*]d[3] wit hir sin (v. 885), à l'infinitif : For to tuin[*ne*] dai fra night (v. 390).

1. Le pronom personnel fait tomber l'inflexion : *þai fall* 14, *þai bring* 68 et *spend þai* 10.

2. Le subjonctif présent se distingue de l'indicatif par l'absence de toute inflexion : *if þou do* 46, *if we com* 52. Les prétérits forts et faibles sont toujours invariables : *þou badd* 234, *he tok* 12, *þai underfang* 162, — *þou luued* 806, *he mad* 28, *þai soght* 16, *þai frannid* 223 et même *þai gedir* 372. Les participes passés forts sont en *-en* (*losen* 312, *fughten* 968), *-in* (*nomin* 54), *-un* (*fundun* 12) sans préfixe, ou contractes : *ben* 64, *gin* 232, *tan* 24, — les faibles en *-d* ou *-t : ledd* 16, *fast, fondid* 18. L'infinitif est parfois précédé de *at : no tome* (= leisure) *at ga* 835, et aussi de *to : to sla* 56. Le gérondif nouveau en *for to*, connu d'Orm, est assez fréquent : *for to lere* 8. Le participe présent, toujours en *-and* (*lastand* 14, *liggand* 244) se distingue du nom verbal : *endyng* 10, *minning* 26. — Les pronoms caractéristiques sont : *sco* et *scho* 14 (dat.-acc. *hir, here*), *itt* 24, etc., *þai* (dat.-acc. *þam*, rarement *hem* 26, *ham self* 54, — gén. *þare, þer(e), þair*) ; les démonstratifs : *þis flummes* 68 ou *þir thre* 24, — *þaa breþer* 288, — *suilk, scli* 14 et *sli* 12 pour such ; *ilk* pour each, de nombreux composés de *kin : oþerkin thing* 30 ; les relatifs : *þat* très fréquent, parfois réduit à *at* 32, 446. — *þe quilk* 36, les cas obliques de *qua* resté indéfini ou interrogatif : *in quas time* 94, *bi him thoru quam* 834.

3. C. à d. « defiled ».

Ces exemples, choisis entre beaucoup d'autres[1], prouvent à n'en pas douter que de telles suppressions de syllabes atones sont le fait du scribe. L'auteur, métricien correct, avait compté sur elles pour équilibrer ses vers. On les connaissait donc encore, on en sentait la valeur, dans le dialecte du Nord, à l'époque où il écrivait, vers 1300. Le scribe, recopiant le texte environ un siècle plus tard, conserve les unes, supprime les autres, au hasard, parce qu'il ne les comprend plus. Il les néglige, sans se préoccuper du tort qu'il fait ainsi à la prosodie. Mais il nous enseigne qu'au cours du XIV^e^ siècle, peut-être vers 1350, les voyelles flexionnelles, écrasées par l'accent initial, s'éliminent de la prononciation courante, ne laissant subsister tout au plus que l'élément consonantique final des désinences. C'est l'état de choses que nous trouverons dans le Midland au début du XV^e^ siècle. Il semble que le Nord ait eu, à cet égard, une avance de près d'un demi-siècle sur le reste de l'Angleterre.

La syntaxe, gênée par les nécessités métriques, ne donne lieu qu'à des remarques de détail. Le relatif, souvent sous-entendu[2], est parfois remplacé par la conjonction *als*[3], comme dans *Fell in a suim* (swoon) *Als drightin self did send on him* 1136, ou par le démonstratif *sli* suivi de *sum* comme corrélatif[4] : *Sli word and werc sum we til heild* (we incline to) 22. En fait, la généralisation de l'emploi de *sum*, synonyme de *als*[5], pour introduire le second terme d'une comparaison n'est pas rare dans ce dialecte : *Als ferr sum yee mai hide* 1672, *sa feir se sum i can* 936, *water bitter sum ani brin* 368, et cette même particule remplace l'ags. *swa* dans la formation des

1. Auxquels on peut ajouter un adverbe : Sarra þar-bin[*ne*] quare (= where) sco satt (v. 2721).

2. Par exemple : *þat ilk*[*e*] *cupe þai soght þai fand* p. 286.

3. Noter son emploi déjà pléonastique dans : *Als in despit sco haldës me* 158.

4. Cf. la tournure familière à Orm : *all swa summ*, le mot dans ce sens étant un emprunt scandinave.

5. Ils sont interchangeables dans : *als ferr sum* et *alsuiþe als* p. 1572 et 36.

indéfinis : *To quat contre sum þat þou wend* 74, *queþer sum it war sco or he* 586. L'idée de négation s'exprime soit par un adverbe employé comme adjectif devant un substantif : *Na roummer sted in al þe tun* 198, soit par un adverbe simple ou redoublé, ou par une locution adverbiale accompagnant le verbe : *he kneu him noght* 34, *þe quilk tale nangat* (no way) *suld be mare* 32, *Elder o time ne es noght he* 26. La forme dite « d'actualité » s'emploie à tous les temps du verbe *be* pour indiquer la continuité de l'action : *he thre dais had fastand bene* 306, *we sal be offrand nu, þai had ben wepand þar four dais* 816. La tournure impersonnelle, venant de l'anglo-saxon et confirmée par le français, se sert du pronom neutre comme sujet logique du verbe, sans toujours se préoccuper de l'accord avec le sujet réel : *It is in erth na tung* 84, *Of þe erth it groues tres and gres* 38 ; *To Loth it spak þis* (these) *angels þan* 168, *þof his it war þe paines al* 978, *It mond noght leons* (lions would not) *on þis wise Bede til him thair seruise* 710. Comme on a pu le remarquer dans le dernier exemple, le Northern connaît un auxiliaire rarement usité ailleurs : *mon* au présent (*þou mon it by*[1] 124) et au prétérit ou conditionnel *mond : þai thoght þat kynd him mond forbede*[2] 72, ainsi que des formes anormales d'ags. *þearf : thar þe noght drede* (thou need not dread) 154, *Ne thurt naman ete flesse þat tid* (no man needed eat flesh at that time) 122. *Agh,* prétérit *aght* (a. mod. ought) peut encore être suivi de l'infinitif sans préposition : *man aght it call* 21, mais on trouve plus souvent : *þu agh at understand* 26, *it agh at tried be* 536. Quant à *do,* il s'éloigne à peine de ses significations primitives : suivi d'un infinitif complément direct, il redouble l'expression de l'action : *Do lepe* 744 (Saute donc !) et lui donne ainsi une nuance d'insistance, *Dos folus þam* (do, follow them) 286 ; par une extension de cet emploi que l'anglo-saxon connaissait déjà, il tend à devenir pléonastique dans la simple affirmation : *Of scho did tan al hir hater* 1156

1. C. à d. Thou must pay for it.
2. « Ils pensaient que la nature devait lui interdire. »

(off she did take all her clothes) ; enfin, suivi maintenant du gérondif au lieu de l'infinitif, il prend le sens causatif : *þat lucifer did for to spill* 38 (caused to destroy). — A cette liste peuvent s'adjoindre un certain nombre de tournures assez particulières comme : *a wei, a litel wei* (a short time) 720, *ful il hayl* et *for illahail* 758 (par grand malheur), *will o wan* 64, 886 (astray, at a loss), *na force* (peu importe) 1380, *on drei* 1517 (at a distance), *als mot we thriue* 696 et *sa mot I the* 300, *he al weri was forgan* (weary with going) 210 ; *it is allang on goddes will* (it depends on) 590 ; *I wat, and it o soth be soght* 782, où la conjonction *and* a nettement pris le sens de *if*.

Comme il est naturel dans un document d'une telle ampleur, le vocabulaire présente un intérêt particulier. Tout compte fait, il y reste une centaine de mots d'origine inconnue ou de signification obscure : *best* ou *beft* (to beat), *bike* (a bees' nest), *bligh* (blithe), *blurded* (? mournful), *brogeling* (cessation), *bulk* (to strike), *cale* (cabbage), *cant* (courageous), *cauel* (lot), *cmol* (to tremble), *cole* (to kill), *corbanan* (treasure), *costykyn* (?), *crache* (to scratch), *creand* (? interceder), *crote* (groat), *crus* (fierce), *derner* (lintel), *to drill* (delay), *eber* (manifest), *enst* et *onst* (envy), *eri* (sorry), *fed* (enemy), *fern* (quantity), *file* (coward), *fon* (fool), *forhuud* (despised), *foru* (to enumerate), *gadd* (clod), *gale* (gladness), *grideld frost* (hoar-frost), *gril* (fierce), *gru and grise* (to shudder), *hirpild* (wrinkled), *hogh* (hill), *hon* (delay), *houe* (considerateness), *hurl, ijf* (doubt), *irk* (weary), *lac* (blame), *lame* (infirmity), *lau* (hill), *le* ou *lai* (joy), *mell* (to tell), *mik* or *mau* (friend), *mismei* (to dismay), *moned man* (?), *ontinkel* (like), *to pok* (to abate), *puchersum* (devilish), *put* (pour pult, to thrust), *quin* (pour whin, basalt), *rap* (to make haste), *rathe* (quarter of a year), *raxsild* (to stretch), *reme* (surface), *ripe* (to examine), *ruffeld, scail* (to disperse), *schirting* (comfort), *sculd* (parting), *sele* (?), *scurs* (conflict), *siquar* (time), *sitisott* (a sort of game), *slught* (skin of a snake), *smitt* (jot), *snoberli* (sharply), *sogh* (muddy pit), *spaier* (opening in a gown), *stert* (moment),

stime (ray of light), *tathe* (to vomit), *i tem* (I think), *tite* (to draw), *torfere* (trouble), *undemnes* (? hugeness), *utenemes* exceptional), *wan* (plenty, chance), *welud* (withered), *wras* (chain). — Parmi les assez nombreux emprunts scandinaves, un tiers environ, sur 150, font encore partie de la langue moderne : *aloft, anger, au* et *aghful, barc* (bark of a tree), *boun, to busk, clumsd* (benumbed), *dei* (to die), peut-être *dump* (to throw), *felaghes, fell* (hill), *to flitt* (remove), *gleg, to gnast* (thair teeth), *harsk, ill, kerling* (old woman), *lagh* (low), *lasce* (a lass), *to lift, lou* (flame), *lous* (loose), *male* (mail, tribute), *nefe* (neif, fist), peut-être *nok* (a nook), *to raise, rijf, rote* (a root), *to scil* (separate), *unschill* et *scilwis, scor, scurf, scep* (to skip), *sky, slei* et *slight* (device), *slight* (smooth), *smylle* (to smile), *stak* (a stack), *suain, to take, to thrive, till, tine* (to lose), *I tru* (I trow), *tythand, vgli, waike* (weak), *windos*. Les autres sont maintenant hors d'usage : *aghtel* (to intend), *andesith* (formerly), *bain* (obedient) et *unbain, bir* (wind), *brathli* (violent), *brest* (injury), *brixel* (shame), *bu* (dweller) et *bi* (dwelling), *chafte* (jaw), *clinttes* (cliffs), *creul* et *croul* (to crawl), *dill* (to conceal), *dring* (man), *elding* (fuel), *emell* (among), *emeþen(d)* (meanwhile), *euen* (nature), *ferrcost* (ship), *fraist* (to try, desire), *gainand* (profitable), *geld* (barren), *gesten* (to lodge), *gloppen* (to frighten), *graith* (to prepare) et *graithli, granis* (lower limbs), *heþing* (scorn), *heuen* (to avenge), *host* (cough), peut-être *isk* (to wish), *iþenli* (assiduously), *kenning* (face), *late* (demeanour), *leind* (refuge), *lit* (to delay), *lithe* (vassals), *litten* (look for), *to min* et *to mone* (to remember), *mistrauing, nite* (to deny), *noucine* (pain, disease), *nightertale* (night-time), *overrgart* (presumption), *quain* (to wail), *quert* (health) et *unquert, raad* (afraid), *rin* (to run), *ros* (to boast), *runkel* (wrinkle), *samer-tale* (agreeing), *scale* (hut), *scall* (scab), *scath* (a pity), *sere* (diverse) et *serekin, site* (sorrow), *skete* (quickly), *slocken* (to extinguish), *snaip* (sharp), *soght* (illness) peut-être *stair* (to thrust, pierce), *sterns, strut* (strife), *tharn* (to need), *thra* (bold) et *thrali, throded* (thriving), *tite* (quick), *tom* (leisure) et *temed* (empty), *traist* (trusty), *wan-*

dreth (affliction), *ware* (pus), *weke* (wet), *will* (wild), *wittur* (wise) et *witiring* (knowledge).

L'élément roman, fort important[1], contient, dans les quatre domaines où il se répartit aisément, d'abord des mots familiers désormais passés dans l'usage courant : *aungel*, *auter*, *benisun* et *malison*, *bible*, *clergi*, *cloister* et *closterer*, *croice*, *fai* et *fayth*, *frer*, *glotun*, *heremyte*, *lichur*, *mahun* et *maumet*, *oumener*, *paens*, *pariche* ou *paroche* et *parischen*, *to preche*, *quere* (a. mod. choir), *relik*, *ribaude*, *sermun*, *sorceri*, *weroni*, *wicare* entre beaucoup d'autres pour la langue d'Église ; — pour celle du droit et de la guerre : *air* (a. mod. heir), *asis* (assize), *baili*, *bastard*, *baron* et *barunnage*, *burges*, *catell*, *cepter*, *corone*, *curt*, *chamburlain*, *contre*, *cosin*, *cruell*, *dett*, *dozein*, *felun*, *forest*, *gebet*, *iaiole*, *jailere*, *mace*, *mar* (a. mod. mayor), *to mari* et *mariage*, *nece* et *nevou*, *parlement*, *prisun*, *prou*, *puple*, *riot*, *to riwe* (to arrive), *sariants*, *sauders*, *to scap*, *sire*, *truage*, — *armur*, *batell*, *cuward*, *danger*, *donjon*, *to doute*, *to dub*, *enemy*, *forel* (frs. fourreau), *glaiue*, *hauberc*, *host*, *ostage*, *loges* (tents), *marscal*, *pauilon*, *ransconed*, *saut* (= assault), *socure*, *squier*, *targe* ; — dans le langage de la vie journalière : *þi naunt*, *to bale* (frs. baller), *belami*, *besands*, *to boile*, *boteler*, *bucket*, *buels*, *caitiff*, *carion*, *to chace*, *cheigne*, *chess*, *ciser* (a. mod. cider), *cistern*, *clipse*, *corbun* et *corbin*, *cors*, *curchef*, *dainte*, *dame*, *damisel*, *des*, *diner*, *esters*, *faciun*, *fantum*, *fernet*, *flours*, *fruit* et *frote*, *fusun*, *to gab*, *gesine*, *idiot*, *iorne* (day et journey), *letus* (lettuce), *licur*, *los*, *marchand*, *meine* (afrs. mesniee), *mister* (mestier), *mesel*, *mone* (= money), *to noi*, *ostel*, *paramurs*, *parlesi*, *pepins*, *per-tre*, *pott* et *potage*, *pouert*, *saumpul*, *sesun*, *spenser*, *squir* (= square), *scantilon*, *super*, *tapit*, *tresurrer*, *truandis*, *tuell*, *veir and grise*, *venison*, *wijs* (afs. vis), *vyn* ; — parmi les termes littéraires ou abstraits : *art*, *auntur* (aventure), *fabel*, *faint*, *gru* (grec), *hebru*, *latine*, *ymage*, *caroles*, *langage*, *lessun*, *pont* (point), *questiun*, *romans*, *þe ronde tabell*, *scrite* (écrit), *to signifi*, *stile*, *stori*, *studi*, *wers*, — *angus* (angoisse), *to*

1. Au moins 1 100 mots.

auail, *carked* (with care) et *charged*, *certain*, *to change*, *cha(u)nce*, *chesun* (occasion), *commun*, *contraius*, *in curs*, *to deceive*, *despite et spitus*, *dule* (afrs. doel), *to fail*, *it fines not*, *fortune*, *fraid* (afraid), *ioi*, *maugre his*, *mous* (= moves), *mustre* (montrer), *pere* (to impair), *purveance* et *purueur*, *to skald*, *sotill*, *stabel*, *space*, *to tri*, *vertu*. En outre, une foule de termes techniques ou savants, directement empruntés aux livres français, commence à pénétrer de toutes parts en anglais. Il y en a pour la langue d'Église : *abbai*, *appostell*, *ascension*, *baptim*, *caluari*, *canon*, *cardinal*, *chalice*, *chanun*, *chapell*, *complin*, *prime*, *crucifi*, *evangelist*, *fornicacion*, *legate* [1], *meracle*, *natiuitee*, *to ordain*, *to renai*, *resurrecciun*, *sacrement*, *sacrilege*, *symony*, *sklander*, *veniale*, — *abstinence*, *charite*, *concepcion*, *contriciun*, *deuer*, *dignite*, *errur*, *fordestined*, *remisiun*, *resun*, *substaunce* ; — le droit et la guerre se servent de : *aduocate*, *apert*, *to ateign*, *baret*, *bigam*, *concubine*, *debat*, *delai*, *to deserit*, *diademe*, *discord*, *dispute* et *spute*, *ensaumple*, *exile*, *forfait*, *greuance*, *heritage*, *homage*, *jugement*, *to legge* [2] (to allege), *lele* et *leute*, *offis*, *rebell*, *seel* (sceau), *sesin*, *to somond*, *spouse-brek*, *statut*, — *archer*, *bachelere*, *bailles* (donjons), *baner*, *barbican*, *kirnels* (créneaux), *mangonele*, *quarel*, *torel*, *conrai*, *derai*, *destru* (to destroy) ; pour la vie journalière et l'activité intellectuelle on trouve : *quantis* et *aquentid*, *charmes*, *contenance*, *to deuise*, *distresse*, *enchaunturs*, *to entirmete*, *entrailles*, *to haste*, *to haunt*, *hazardous*, *iolites*, *iugolori*, *largenes*, *mangeri*, *mesur*, *nigramanci*, *planetes*, *plente*, *porcion*, *precius*, *priuete*, *to sauur*, *to suage*, *sustenance*, *tabulment*, *traueil*, *treget* et *tregetur*, *waynglori*, *venison*, — *avisiun*, *bastune* (mesure prosodique), *chapitil*, *to discreue*, *disputisoun*, *disur*, *glos*, *minstrelcy*, *parchemin*, *proverbes*, *rehercing*, *significacion*, *teme*, *tenur*, — *abortiues*, *abusiones*, *affliccion*, *to apend*, *to cheris*, *to comber*, *comforth*, *to conferm* et *confermement*, *to descend*, *to encline*, *enterwal*, *fortune*, *irregularite*, *opinion*, *to prolong*, *to respond*, *satisfaccion*, *to sembel* (sembler),

1. De quelques-uns on ne peut dire s'ils viennent du français, ou ont été directement copiés sur le latin.

2. Remarquer l' « aphérèse » assez fréquente d'une première svllabe atone : *clipse*, *spute*, *fraid*.

soburnes, speciali, to specifie, tendurnes, visiun, wital. On remarquera que, par suite de la facilité même avec laquelle se font désormais ces emprunts, ils ne portent plus uniquement sur des mots isolés ; tels les Savoyards, les Poitevins et les Gascons de l'époque, ces émigrants amènent avec eux des membres de leur famille : autour de *curt* se groupent *curtois, curtesi* et *curtelain*, autour d'*honur* (ou *anure*) *dishonur, mishonur* et même *honurance*, autour de *serue servis, seruage* et *to beserve*, par où l'on voit que ces étrangers d'origine sont en train de s'acclimater au point de contracter des unions avec des éléments indigènes, préfixes ou suffixes. La pénétration des deux nations et des deux langues est donc en train de se faire même dans le domaine de la pensée et du vocabulaire abstrait : ce mouvement qui s'est déjà révélé dans l'*Ancren Riwle* [1] et dans le Sud de l'Angleterre au début du XIII^e^ siècle prend, au commencement du XIV^e^, un plein essor dans le dialecte du Nord. Toute l'Angleterre lui est maintenant conquise. Peu à peu, par l'effort multiple, presque toujours anonyme, d'écrivains surtout pieux, les matériaux s'accumulent, qui, une fois ordonnés et organisés, serviront à construire l'édifice de la langue littéraire nouvelle.

Aux renseignements fournis par le *Cursor Mundi* s'ajoutent ceux qui proviennent d'un groupe d'écrits composés ou inspirés par Richard Rolle, l'ermite de Hampole, célèbre entre York et Doncaster pendant la première moitié du XIV^e^ siècle. A côté d'œuvres latines, il nous en a laissé quelques-unes en prose anglaise sur l'authenticité desquelles on n'a pas de doutes : *The Form of Perfect Living*, et aussi *Ego Dormio, The Commandment of Love to God*, toutes trois dans le manuscrit Cambridge Dd. v. 64[2], — peut-être le vaste poème en cinq mille distiques octosyllabiques intitulé *The Pricke of Conscience* [3],

1. Cf. *supra*, p. 151-152.

2. Éd. HORSTMAN [*sic*] *Library of Early English Writers*, vol. I, 1895. On a, en outre, de Hampole, un commentaire en anglais sur les *Psaumes* (éd. H. R. BRAMLEY, Oxford 1884).

3. Éd. R. MORRIS, London 1863. Nous n'en connaissons que l'extrait

— moins sûrement encore, des opuscules divers publiés par Horstmann [1] et par Perry [2], ces derniers d'après le manuscrit Thornton de la cathédrale de Lincoln. Un trait commun à tous ces manuscrits, c'est qu'ils semblent appartenir au début du xv[e] siècle : les textes qu'ils contiennent, antérieurs d'environ cinquante ans, peuvent donc avoir subi quelques altérations du fait des scribes. Aux œuvres émanant de Hampole ou de son école, on pourra joindre, en vue d'une étude linguistique, les *Légendes des Saints* écrites dans le dialecte du Nord, et conservées par le manuscrit Harley 4196, de la même époque [3].

Voici un passage caractéristique, sinon du style, du moins de la langue de Rolle [4] :

For a grete doctor says þat þai er goddes trone þat dwelles still in a stede, and er noght abowte rennand : bot in swetnes of Cristes lufe er stabyld. And I haue lufed for to sytt : for na penance, ne for na fantasy, þat I wild men spak of me, ne for na swylk thyng : bot anly for I knew þat I loued [5] god mare, & langar lasted with-in þe conforth of lufe : þan gangand, or standand, or kneleand. For sittand am I in maste rest, & my hert maste vpwarde. Bot þar-fore perauenture es it noght þe best til a nother at sitte, als I did and wil do til my dede [6] : bot if he war disposed als I was, in his sawle.

On retrouve, ici comme dans tout le groupe, les traits distinctifs de la phonétique et de la morphologie du Nord. L'*ā* ancien est, le plus souvent, maintenu (*ga* Rolle 19, *gastly* 3, *swa* et *sa*, *mare* 4, *talde* 4, — *ane*, *knaw* Légendes 4) ; toutefois, on rencontre, même dans le manuscrit Cambridge Dd.

qui figure dans les *Specimens of Early English*, du même, vol. II, 1898, p. 107-125.

1. Cf. *supra*, p. 208 n. 2.

2. *E. E. T. S.* Original Series n° 20, 1866 et rééd. 1921.

3. Éd. Horstmann, *Altenglische Legenden*, Neue Folge, Heilbronn 1881.

4. P. 45 de l'éd. Horstman, vol. I.

5. Un autre manuscrit (Rawlinson C. 285) porte « I lufd », ce qui décide du sens d' « aimer » et non de « louer ».

6. Entendre « my death ».

v. de Rolle, des formes comme *nouther* 4, *wo* 9, *so* 5, *both* 26, *lower* 48, dues sans doute à un scribe d'origine plus méridionale, et de telles exceptions vont en croissant dans le manuscrit Thornton (*tolde* 7, *go* 18, *þose* 28, *gostely* 32, *whoso* dans le *Pricke of Conscience*). D'autre part, les graphies en *ai*, *ei*, qui annoncent l'écossais moyen, sont, à la différence du *Cursor*, extrêmement rares. L'*ŭ* tantôt reste (*lufes* R. 5, 45, — *I cum* Lég. 5, *wud* 16), tantôt est transcrit par *o* (*woning* R. 4, *dom* [= dumb] 9, — *woke* [ags. wucu] Lég. 32); l'*ō* hésite partout entre les graphies *o* et *u* (*gode* et *gude*, *blode* et *blude* R. 17, *rude* et *suth* 57, *rusing*, 23, — *dus* Thornton 4), *gude* et *mode* rimant ensemble dans *Légendes* 6, ainsi que *boke* et *tuke* 7, ce qui semble indiquer que les formes en *o* représentent un *ō* très fermé et tendant vers *ū*. Une curieuse particularité du dialecte du Nord, déjà notée dans le *Cursor* [1], et par laquelle l'*ĭ* [2] paraît avoir rétrogradé vers *ĕ*, est confirmée dans tous ces textes et avec des mots de toute provenance : *thrid* et *thred* R. 4, *leued* (= lived) 53, — *mekyll* Thornton 1, *reches* 4, *pete* 13, *contenually* 15, *for to wete* (ags. witan) 34, *to vesete* 16, *sperite* et *spirite* 38, *wreten* Pricke, Specimens p. 108, *bedreden* 114, — *mekill* Lég. 3, *resyn* 68, *heder* 16, *cete* et *cite* 4, *presoun* 25, la dualité de certaines graphies comme *sperite* et *spirite*, *cete* et *cite*, suggérant un son intermédiaire entre *i* et *e*. La quantité des voyelles longues paraît être souvent abrégée par le scribe du manuscrit Thornton : *wrytte* (ags. wrītan) p. 6, *fette* (ags. fēt) 8, *smyttes* 13, *throtte* 7 ; mais le manuscrit Harley des *Légendes* connaît probablement, comme le *Cursor*, l'allongement des brèves primitives en syllabe ouverte, puisqu'il fait rimer *shame* avec *hame* 7, *state* et *debate* avec *he wate* 60, 65, *skathe* avec *lathe* 67, *care* avec *lare* 21, *fare* avec *bare* (ags. bār) 171. Dans la déclinaison, manquent assez souvent les désinences du génitif sg. : *god son* Rolle 37, à côté de *goddes body* ou *goddys will*, *till beggar staf* 37, *his mayster doghter* Thornton 30, *þe*

1. Cf. *supra*, p. 197.

2. Pour *ī*, noter dans le ms. Thornton, p. 12 et 20, les graphies: *wyefe* et *wyese*.

bisschop ȝate Lég. 9, — plus rarement celle du génitif pl. (*oure neighboure*[1] *dedes* R. 22), dont la construction cède à l'analogie du singulier dans : *in mens wordes* R. 8, *þi synnes and oþer mennes* 55, *þe payens lawe* Lég. 24 [2]. Sauf dans quelques formes archaïques comme *breþer* R. 20, *his ene* 24, *hend and fete* Lég. 5, le nominatif pluriel généralise la terminaison masculine forte : *his halows* R. 22, *saules* Thornton 17, *in þe erris* (= ears) Th. 34, mais parfois la supprime après un radical terminé par une sifflante : *thre wrechednes* R. 3, *many besynes* 15, *circumstance* 23 [3]. La conjugaison ne présente aucune innovation : la même désinence *-s* règne au singulier 2 et 3 : *þow says* R. 29, *þou presentes* 17, *he gyfs* 10, *makys, tourmentis* 7, ainsi qu'au pluriel 3 : *brynges* R. 3, *þat uses* 4, *men loues* 5, sauf immédiatement après *þai* (*þai gif* 4, *halde* 5), l'*-s* ne réapparaissant en ce cas qu'avec un second verbe : *þai begyn and coms* 20. L'infinitif, à peu près sans terminaison (*bryng* R. 5, *com* 10, *begyn* 11, — *gete* 4, *blame* 7, *wirke* 56), est souvent précédé de *at* : *þat es at say* R. 16, *noght els at do* 32, *at sitte* 45, *at cum* Lég. 42. Le participe présent, toujours en *-and*, se distingue ainsi du nom verbal en *-yng*, comme dans : *chaungyng of lastand gode for a passande delite* R. 3.

Le vocabulaire, analogue à celui du *Cursor*, nous donne quelques mots obscurs ou encore inconnus à cette époque : *gangrels* (vagabonds) dans Rolle 33, *blaber* 55, — *merghlyer* (more thoroughly) dans le manuscrit Thornton 2, *ynesche* (pour *ynence*, a. mod. anent) 8, *layery* (earthly, filthy) 14, — *rouncles* (wrinkles) dans le *Pricke of Conscience*, Morris *Specimens* p. 113, *worow* (to worry) 115, *bigg* (riche, opposé à

1. Où, à la rigueur, l'*-e* final pourrait représenter l'*-a* ancien.

2. Noter aussi les formations nouvelles et analogiques des pronoms possessifs en *-s* : *hirs* R. 65, déjà dans le *Cursor*, et en outre, à la même époque, *ours, yours*.

3. L'instabilité des finales dentales après dentales ou sifflantes après sifflantes est commune à tout ce groupe : Cf. en outre, *þi doghter dispise* rimant avec *seruise* Lég. 93, — au prétérit : *amend* Lég. 15, — au part. passé : *comand* 6, *confort* 6, *assent* 13, *waste* 18.

bare) 129, *titte* (to pull), *blere* (grimacer), *brayde* (a start, deceit) 122, *sloterd* (sali) 124, — *thrum* (company) Lég. 6, *leuyn* (éclair) 33, *trantes* (tricks) 69, *fese* (to frighten) 106, *solp* (to defile), *kobilstanes* 110, *a filterd fole* (with matted hair) 122, *halles and hales* (corners) 124, *fobbed* (deluded) 138, *crakkes þat crobbes* (ravens that croak) 149, *glore* (to glare) 122, *sind* (to rinse) 13. Des mots scandinaves signalés précédemment, comme les verbes *lyft, tyne, egg, lacke, irk, dye, trayste, belde* (comfort), *rayse*, — les adjectifs *wayke, uggly, radde, unnayt*, — les substantifs *skyll, anger, gylder, sternes*, sont familiers à Rolle, et il faut y ajouter pour le manuscrit Thornton : *winges* et *triste* (to trust), pour le *Pricke of Conscience : goule* (to yell), *slauer, hyng* (to hang), *ryue* (to rend), *skoul* (to scowl), *sleghe* (sly), entre beaucoup d'autres que nous n'avons pu relever, — pour les *Légendes : scant, haylse* (to salute), *mire and muk, taterd, bir* (wind), *crakkes* (ravens), *ding* (to fling), *carp* (to speak), *kyle* (ulcer), *layne* (to conceal), *rogg* ou *rug* (to pull), *taue* (to sprawl). L'appoint roman reste très important, et comprend des mots qui, parfois d'origine savante, tendent à passer dans l'usage courant : *complection, maladye, dropsy, iaunys, tysyk, goute, pouce* (pulse) dans le *Pricke of Conscience, loges* (tents), *hawtayne, chaunceller, pelure, pentice* (appentis), *lander* (lavandière), *sendell, furgon* (poker), *satchel, eschew, vicare, chinchehede, pouerayl, parchemyn, piccher, minours*[1] dans les *Légendes*, auxquels s'ajoutent, surtout dans Rolle et dans le manuscrit Thornton, un grand nombre de termes abstraits, dont quelques-uns sont directement empruntés au latin : *principates, potestates, dominacyones, vagacyones, blasfemyes, substancial, essencyalle, temperalle, secundarye, insuperabel, inordinate, desederabill*, et, par l'intermédiaire du français : *ierarchies, contemplatyf, solitude, solitary, tribulacion, illusyon, contemplacion, occupacion, entice, illumyn, amonest, clarifie, ravys, conabyll, obstinacion, dissolucioun, inspiracion, pollusyone, extorcyone, astronomyene, matremoyne, temperance, sustinance*. Ainsi,

1. C. à. d. ouvriers des mines.

dans tous les domaines de la vie intellectuelle, qu'il s'agisse de théologie, de mysticisme — et c'est tout particulièrement le cas de Rolle, — de science, de médecine ou de littérature, c'est notre langue, et plus rarement le latin, qui sont appelés à fournir le vocabulaire nouveau, devenu indispensable par suite de la carence ou de l'oubli des sources anglo-saxonnes. A force d'étudier, de traduire ou d'imiter des ouvrages français, l'influence de leur idiome pénètre toujours plus profondément, et rien ne le montre mieux que le fait que, non seulement les mots isolés, mais encore les tournures elles-mêmes passent en moyen anglais ; c'est ainsi que Rolle écrit *melles them with* (se mêlent de), *entermetes þam* (s'entremettent pour), *afforce þe* (efforce-toi), réduit à *I forced me* dans le manuscrit Thornton, *in poynt to parisch* (sur le point de périr), *if it sese of wyrking* (s'il cesse d'agir), et dans les *Légendes : playn powere* (pleins pouvoirs), *for to playn him of* (pour s'en plaindre). Ces étrangers sont, désormais, non seulement admis aux frontières, mais ils commencent à circuler dans tout le pays.

La syntaxe, sur quelques points de détail, semble à son tour subir cette influence française. C'est peut-être à elle qu'est dû l'emploi, d'ailleurs exceptionnel, de l'article défini avec des noms abstraits indéterminés, comme *þe sensualyte* Thornton ms. p. 14, *þe ded* (= death). *Pr. of C. Specimens* p. 114, concurremment avec *dede*, ibid. 121. Le comparatif et le superlatif analytiques, inconnus, croyons-nous, à l'auteur du *Cursor*, employés deux ou trois fois par l'*Ancren Riwle* un siècle et demi auparavant[1], réapparaissent ici à côté des désinences synthétiques, et il en résulte l'un de ces comparatifs doubles si fréquents plus tard : *mare priuilyer*, Rolle p. 13, les tournures analytiques simples étant représentées par : *mare parfite* Th. ms. 16, *mare strang* Pr. C. p. 122, *mare foule* 124, et, au superlatif, par *mast abyll* Rolle p. 11, *moste sekyre* Th. p. 42, *maste dere* 46, *mast properly* Pr. C. p. 115, quelle que soit la nature et l'origine de l'adjectif employé. Dans les ver-

1. Cf. *supra*, p. 157.

bes, il est possible que la fréquence de la construction impersonnelle, introduite par *it* au lieu de l'anglo-saxon *þār*, atteste la même influence ; on la rencontre plusieurs fois dans Rolle : *It es mykel mare peryll þan men wenes* p. 7, et même au pluriel : *It er rightwys men* 43. Mais, d'une façon générale, la langue suit le cours normal de son développement indigène. Les négations restent celles de l'anglo-saxon : *na* devant un substantif, *ne* ou *noght*, parfois affaibli en *not*, avec un verbe, *na...ne* ou *nowther...ne* en cas de redoublement : *Drede na noye ne angwysch* R. p. 10, *nowther worldes ioy ne sorow* 67, *he wate noght* 6, *þis I say not* 13. Les relatifs (*þat, þe whilk, wham* ou *whaym* et *whas*[*e*]) sont ceux du *Cursor*, le rejet de la préposition après le verbe se pratiquant déjà avec *þat : all þe bandes þat he wolde bynd þe with* R. 9, même lorsque *þat* est sous-entendu : *In þe place þou has no power in* Leg. 20. Les constructions passives de verbes intransitifs comme : *Men haues envy to þam þat es spoken mare gode of* R. p. 5, ou de verbes transitifs suivis d'accusatifs tels que : *I fand Jhesu... gyffen galle to drynke* Th. 5, acquièrent une souplesse qu'a conservée la langue moderne. Dans les auxiliaires, enfin, survivent des formes dialectales très marquées, *gar* (to cause) par exemple dans : *synnes, þe whylk myght gar all men wonder* R. 5, *behoves* contracté en *bus* dans : *þe bus do* (il te faut faire) *als Crist counseiles* Lég. 27 [1], *mon* avec le même sens dans : *mon we* (we must) *be punyst* R. 19, au prétérit-conditionnel : *þai mond dye for joy* 28 (ils mourraient de joie), *aw* (a. mod. *owe, ought*) construit avec le datif : *al þat I tell aw þe to trow* (il t'appartient de croire) Lég. 49, *thaym aue to helpe þaire sawles* Th. 11 [2].

Il y a, dans les œuvres authentiques de Rolle, quelques-unes des qualités qui font un bon prosateur. C'est d'abord la netteté et la clarté presque tranchante d'un certain

1. La forme pleine se rencontre aussi : *Clennes behoues be keped in hert*, R. 25.

2. Noter encore qu'en Northern, comme dans les autres dialectes, *mowe* (inf. de *mæg*) possède un futur et un conditionnel périphrastiques : *he sall mowe breke his heuede* Th. 38, *a saule sulde mowe fele grete comforthe* Th. 39.

nombre de passages : « þat aght to be oure desyre, nous dit-il, oure prayer and oure entent, nyght and day, þat þe fyre of hys lufe kyndell oure hert, and þe swetnes of hys grace be oure comforth and oure solace, in wele and wo » p. 9. Que, dans un plus grand effort de concision, le doublement des synonymes disparaisse, et l'on arrive à la rapidité forte de formules comme : « For anely wretchednes has na enmy » 28, et : « Luf es stalworth als þe dede, þat slaes al lyuand thyng in erth » 39. Toutefois, le caractère général de la prose de Rolle est son tour périodique : l'ermite tantôt prêche et tantôt s'épanche en longues effusions mystiques ; l'argumentation et le lyrisme exigent alors que la phrase s'amplifie. Elle conserve de temps à autre une démarche bien assurée, comme dans ce passage[1] :

For þat þou has forsakyn þe solace and þe ioy of þis world, and taken þe to solitary lyf, for gods luf to suffer tribulacion and anguys here, and sithen com to þat blys þat neuer-mare blynnes : I trowe treuly þat þ ecomforth of Jhesu Criste, and þe swetnes of his loue, with þe fire of þe haly gast, þat purges all syn, sall be in þe and with þe, ledand þe and lerand þe how þou sall thynk, how þou sall pray, what þou sall wyrk ; so þat in a few ġers þou sall haue mare delyte to be by þi nane, and speke till þi luf and to þi spows Jhesu Crist, þat hegh es in heuen, þan if þou war lady here of a thowsand worldes.

C'est là un syllogisme complet en une seule phrase : à un exposé des motifs succède la position de la question, elle-même suivie de l'énoncé d'une conséquence qui sert de conclusion. Si Rolle avait écrit beaucoup ainsi, passant de périodes encore raides et lourdes, mais savamment construites, à des formules d'une brièveté vigoureuse, il aurait contribué au perfectionnement de la prose littéraire, si rarement pratiquée entre l'époque de l'*Ancren Riwle* et celle de Chaucer. Malheureusement, ses réussites sont rares : l'abus des pléonasmes pronominaux[2], des anacoluthes[3], le fréquent embarras d'inci-

1. Éd. Horstmann, p. 10.

2. Comme : « Als a dede man, what-sa men dos or sayes, *he* answers noght », p. 40.

3. Voir p. 12 : « Bot *þai* þat er wys, and wil not tyte trow till all spir-

dentes trop nombreuses et mal groupées, surtout la pauvreté d'une pensée qui ne connaît guère qu'une ou deux idées générales et les paraphrase avec une volubilité moins éloquente que verbeuse, retirent à cette œuvre l'intérêt artistique qu'aurait possédé pour nous une prose où se seraient harmonieusement équilibrées périodes et formules.

C'est encore au dialecte du Nord que se rattachent les courts poèmes de notre farouche ennemi, Laurence Minot[1], non seulement parce qu'il faut avoir habité le Yorkshire et craint la proximité du Border pour haïr à ce point les Écossais et leurs alliés les Français, mais encore parce que tous les caractères essentiels de sa langue sont septentrionaux. On en pourra juger par l'extrait suivant[2] :

Oway es all þi wele, i-wis,
Franche man, with all þi fare ;
Of murning may þou neuer mys,
For þou ert cumberd all in care :
With speche ne moght þou neuer [spare
To speke of Ingliss men despite ;
Now haue þai made þi biging bare,
Of all þi catell ertou quite.

Inglis men sall ġit to ġere
Knok þi palet[3] or[4] þou pas,
And mak þe polled like a frere :
And ġit es Ingland als it was.

Was þou noght, Franceis, wiþ þi [wapin
Bitwixen Cressy and Abuyle ?
Whare þi felaws lien and gapin,
For all þaire treget and þaire gile.

ites, bot askes cownsel of conand men : *he* (the fiend) may not begyle þam. »

1. Conservés — (avec le *Pricke of Conscience* et *Ywaine and Gawin*) — dans le manuscrit Cotton Galba E. IX du commencement du XVe siècle, composés, semble-t-il, entre 1333 et 1352 et commodément édités par Jos. Hall, Oxford, Clarendon Press, 1887. A ce même dialecte appartient une autre adaptation d'un roman français, *Octavian* (éd. G. Sarrazin, *Altenglische Bibliothek*, Heilbronn 1885) d'après le manuscrit CFf II, 38 de la Cambridge University Library. Quant au *Sir Tristrem* du manuscrit Auchinleck (1330-1340) et au *Pistill of Susan* du manuscrit Vernon (1370-1380), ils sont surtout « midland » avec des particularités « northern » à la rime. Les *Ancient English Romances* édités par Joseph Ritson (3 vol. 1832) sont aussi du midland, autant qu'on en peut juger par leur texte incertain.

2. Éd. Hall, p. 25.

3. skull. — 4. *Or* = ere, before.

Quite ertou, þat wele we knaw,
Of catell and of drewris dere;
þarfore lies þi hert ful lawe,
þat are[1] was blith als brid on [brere.

Bisschoppes war þare in þat while
þat songen all withouten stole:
Philip þe Valas was a file[2],
He fled and durst noght tak his dole.

La prédominance du son *ă̄* est certaine, comme représentant de l'*ā* ancien : *sare* 1, *haly* 3, *saul* 6, *bare* 20, *raw / blaw* 13, *knaw / law* 25, *allane / tane* 33, *we are / euermare* 29, *ald* 6, *to hald* 7[3], — de l'*ă* devant nasale : *hand* 2, *no langer*[4], — quelquefois même de *ǣ : wapnid* 12 et *wappen* 31, *to lat* 25, *þare* 32[5] — et de *ĕa : harm, ax* 23, *e* l'emportant cependant, en ce dernier cas, devant *r : berd* 11, *ferene* (= fern) 13, *merkes* 31, *hernes* 8. Il n'est pas rare que l'*i* et l'*e* brefs permutent : à *Inglis, Ingland* 1, *hinde* (ags. gehende) 32 s'opposent : *his reght* 20, *wreten* 21, *thretty* 22, *streuyn* 30; l'*ō* est indifféremment transcrit *o* et *u : mone* 1, *sone* (soon) 7, — *bute* (bōt) 1, *suth* 3, *gude* 4, *fone* et *fune* 5, *tuke, luked* 32, les deux graphies rimant à l'occasion : *stode* et *flude* 8, *flode* et *gude* 10, et montrant par là qu'elles transcrivent le même son[6]. La morphologie généralise la désinence *-es :* au génitif singulier : *to Goddës pay*[7], ou pluriel : *to stele sir Edward mens* (pour *mennës*)

1. *Are* et *or* = ere, before.

2. *File,* pour *vile*, coward.

3. Une rime comme *bold/colde* 13 peut être due à la seule intervention du scribe, l'auteur ayant pu primitivement écrire : *bald/calde*, de même pour *strokes/okes* 13 et pour les assez nombreux *ō* < *ā* qui ne sont pas à la rime : *both* 2, *lord* 2, *one* 16, *none* 8, *who so* 10, *in þo dayes* 11, *bore* 18 à côté de *bare* 20, *fomen, home* 31. Pour attribuer ces dernières formes, aussi bien que les autres, à l'auteur, il faudrait admettre qu'il vivait dans une région où les deux sons étaient connus, ou plutôt si voisins l'un de l'autre (*a°*) qu'ils pouvaient être confondus.

4. Mais d'autre part : *fonde* (to try) / *wonde* et *stonde/londe* 31, où, de nouveau, l'*o* peut être une innovation du scribe.

5. Et même *whore* 31 (ags. hwǣr).

6. Cf. avec ce caractère qui tend vers l'écossais l'unique graphie *ay* pour *ā* dans *laykes* 8, et aussi des particularités consonantiques comme *kirk* 3, *brig, lig* 24, *rig, fun* (pour fund = found) 30, *þai sall* et *it suld* 2.

7. Parfois supprimée dans l'orthographe, mais à rétablir : *For | a no|bill*

gode, — au nominatif pluriel : *his sons* (pour *sonës*) *two* 8, *horsës* 29, *stremis, laykës* 8, l'*e* s'effaçant d'ailleurs dans beaucoup de vers : *Vnto | þair schippes | ful hast|ily* || 9, *Princës | and lordes | of ma|ny tounes* || 7, *Bisschoppes | and prel|ates war | þare fele* || 6, — dans la conjugaison, à l'impératif pl. 2 : *lithes* 1, *sais all* 17, — au présent de l'indicatif sg. 3 : *sittes* 1, *gase and betes* 5, et au pluriel, sauf après *þai : sum ligges* 9, *wordes makes* 14 ou *mase,* mais *þai haue*[1] 2. Le prétérit pluriel, fort ou faible, est presque toujours invariable[2] : *gan þai* 7, *þai slogh and brend* 8, *þai makked, sent, quit* 23. L'infinitif admet la préposition *at : es noght at hide* 2, *pray at ride* 31, et le participe présent se termine toujours en *-and.* A ces formes septentrionales s'opposent certaines rimes telles que *bow* (ags. boga) et *row* 13, *sore* et *more, score, forlore* 23, *mone* et *forgone, none, John* 32, *dole* (ags. dâl) et *stole* (afrs. estole) 25, qui remontent à l'auteur lui-même, puisque *bow, score, forlore, John* et *stole* sont des formes immuables en tous dialectes et entraînent pour *row, sore, more* et *dole* un vocalisme autre que celui du Nord. Mais on sait que si les enseignements que l'on peut tirer de l'examen des rimes moyen-anglaises sont, dans l'ensemble, instructifs, il faut se garder de leur donner une valeur absolue. Les poètes, au contraire, ne se font pas faute, pour sortir d'embarras à la rime, d'avoir recours à des sons étrangers à leur dialecte propre. Ces exceptions, qui ne sont que des licences poétiques, prouvent tout au plus une certaine familiarité de l'auteur avec le dialecte auquel il les a empruntées.

L'étude du vocabulaire confirme celle de la grammaire. A côté de raretés telles que : *it sowed* (smarted) *him sare* 14, *to biker* (skirmish) 16, *fode* (man, hero) 20, *nokes* (nooks) 5, il contient la proportion habituelle en ce dialecte de vocables scan-

princ|e[s] sake || 21, — ou remplacée par *his : God saue sir Edward his right,* où l'auteur avait peut-être écrit : *Edwards.*

1. Noter un pluriel « midland » : *Whare þi felaws lien and gapin* 25 qui, rimant avec *wapin,* appartient certainement à l'auteur.

2. Sauf dans *songen* 25 et *nomen* 32, tous deux indispensables au mètre.

dinaves : des auxiliaires comme *ger* et *mun*[1], et en outre, *busk, brin and sla, sternes, traist, cantly, site, the graythest gate, big* (adj. et verbe), *want, tyne, rapely, riveling, stumble, wall* (choice). L'élément français que Minot, dans son nationalisme intolérant, aurait dû passionnément exclure, s'impose au contraire à lui, non seulement dans les noms propres qu'il ne peut certes éviter : *Philippe Valays, Bavere* et *Beme* (Bohême), *fflemangrye, Arteyse* (Artois), *Geneuayse*[2], — mais encore dans des mots de toute nature déjà rencontrés, et dans d'autres que son ardeur belliqueuse le pousse à emprunter de préférence à la langue militaire. C'est avec nos propres termes qu'il nous fait la guerre à sa façon, nous parlant de *pelers* (pillards), de *tarettes* (vaisseaux de transport), *galiotes, galaies* et *kogges*, de *hurdis*, d'*alblast, bukler* et *palet*, de *pencels* et de *pitaille*, de *nakers* et de *taburns*[3]. Jamais le moindre scrupule patriotique ne l'arrête dans ses emprunts. On dirait que, de tout le passé, seule la langue française est restée possession commune aux Anglo-Normands et aux Normands, redevenus ennemis acharnés sur terre et sur mer.

*
* *

L'East Midland. — Au sud du Yorkshire et du fleuve Humber, s'étend, entre Lincoln, Boston et Peterborough, une région centrale et basse, souvent appelée Fenland, Marshland, ou même Holland, et où se parlait, vers le milieu du XIVe siècle, un dialecte qui paraît très voisin de celui de Londres. Il est représenté par deux auteurs, par le poète anonyme du lai de *Havelok* dans le manuscrit Laud Miscellaneous 108[4] à la

1. Comme dans : *þai mun be met* 3 ; *he gert assemble his barouns* 7, 17 ; cf. aussi : *þare bud þam bide* 16, pour *behoued* (ags. behōfian).

2. Noter la prononciation en « *ei* » non encore changée en « *oi* ».

3. Voir aussi des noms d'animaux : *conig, biche lipard*, et quelques verbes rares : *rifild* (de *rifler*), *rail* (set in order, de *reiller*), *trais* (de *traïr*) et *trip* (de *treper* ou *triper*).

4. Publié par Skeat, dans l'*E. E. T. S.*, Extra Series ne 4, 1868.

Bodléienne, d'environ 1300 ou 1320, et par Robert Mannyng of Brunne [1], le laborieux traducteur ou adaptateur du *Manuel des Pechiez* de William of Waddington dans son *Handlyng Synne* [2], et du *Brut* de Wace dans la *Story of Inglande* [3]. Considérées du point de vue linguistique, ces trois œuvres se prêtent aisément à une étude d'ensemble.

Havelok, v. 931-958, p. 29 :

Hwan he hauede eten inow,
He kam to þe welle, water up-drow,
And filde þer a michel so [4];
Bad he non ageyn him go,
But bi-twen his hondes he bar it in,
Al him one [5] to þe kichin.
Bad he non him water to fete,
Ne fro brigge to bere þe mete,
He bar þe turues, he bar þe star [6],
þe wode fro the brigge he bar;
Al that euere shulden he [7] nytte [8],
Al he drow, and al he citte [9];
Wolde he neuere hauen rest,
Morë þan he were a best.
Of allë men was he mest meke,
Lauhwindë ay, and bliþe of speke;
Euere he was glad and bliþe,
His sorwe he couþë ful wel miþe [10].
It ne was non so litel knaue,
For to leyken, ne forto plawe [11],
þat he ne wolde with him pleye:
þe children that yeden in þe weie

Handlyng Synne, v. 1385-1400, p. 50 :

« Y sagh a brygge of mochë wndyr,
A grymly watyr was þer vndyr,
Blak and depe and ful stynkyngge,
Dredeful noyse hyt made ryn-
[nyngge.
Dunward yn-to helle hyt ġede;
whan y sagh hyt, y hadde grete
[drede.
Be-ġunde þat brygge was a cuntre,
þe feyreste þat euer god lete be;
As a medue hyt was grene,
So feyre of syght ys noun, y wene,
So ful of flourys logh and hygh,
And saueryd swete as spycerye.
þarto so feyre syght of coloure,
Delytable, and swete of sauvure,
Y dar weyl seye þat euermore
A man myght leuë þat were þore. »

The Story of Inglande, v. 11 171-11 188, p. 390.

When Arthurës court was plener,
And alle were comen, fer and ner,

1. Ou Bourne, comme s'appelle aujourd'hui son lieu de naissance, à 50 kms. S. S. E. de Boston.

2. D'après le manuscrit Harleian 1701, d'environ 1360, publié par F. J. Furnivall pour l'*E. E. T. S.*, Original Series 119 et 123, 1901 et 1903. L'auteur a lui-même daté son livre de 1303.

3. On suivra ici le manuscrit Lambeth 131, datant d'environ 1350 et à peu près contemporain de la rédaction achevée en 1338. L'ouvrage a été publié par Furnivall, dans la Collection du Master of the Rolls, en 2 vol., 1887.

4. A great tub. — 5. Alone. — 6. Sedge. — 7. They. — 8. Need. — 9. Cut. — 10. Conceal. — 11. forme anglienne au lieu de *to play*.

Of him he deden al her wille,
And with him leykeden here fille,
Him loueden alle, stille and bolde,
Knictes, children, yunge and holde [1];
Alle him loueden þat him sowen,
Boþen heyēmen and lowe.

þe erþe abouen stired and quok,
So fastë hors and man þer schok:
þer was puttynge [2], þristinge and
[þro [3],
Wyþ fot-folk þat come to and fro,
Innës for to teme [4] and take;
þat non hadde, pauilons [5] did make;
þer maistres mareschals ferde aboute,
Deliuered innes wyþynne and wyþ-
[oute;
Bordes broughte, cordes and cables,
And made mangers to stande in
[stables.
þen mighte men se þe ladies lede
Many fair palfray and stede
In mud, in mires, to soille and
[dasche,
Siþen in wayers [6] to watre and
[wasche,
Syþen to wype, and to mangers teye,
Hey and prouende byfor þem leye.

Dans l'examen de ces textes, il faut, plus que jamais, n'accepter qu'avec beaucoup de circonspection le témoignage phonétique ou grammatical des rimes. Robert Mannyng nous fait à ce sujet un aveu que le poète de *Havelok* aurait pu prendre à son compte : « Néanmoins, écrit-il, je ne m'exprime point si parfaitement qu'on ne puisse trouver à redire à mon style pour fautes d'anglais ou faiblesses de rimes [7]. » On l'excuse volontiers, non seulement parce que son honnête franchise désarme la critique, mais encore parce qu'à l'auteur de près de trente mille petits vers octosyllabiques, né prosateur beaucoup plutôt que poète, il pouvait arriver de som-

1. Pour *olde*. Un *h* initial, non étymologique, est souvent ajouté dans ce texte. — 2. Avec le sens de l'ags. *potian* = to prod. — 3. Press. — 4. Draw to. — 5. Tents. — 6. Horse-ponds.

7. *Handlyng Synne*, p. 272 :

Noþeles, so weyl y nat seyd,
But þat to my sawe, blame may be leyd
For foule englyssh and feble ryme.

meiller plus d'une fois. Il laisse passer rarement des rimes entièrement fausses comme les deux participes passés *spoke* et *lope*[1] Handlyng Synne p. 195 et *þey wend / þe pleyn lond,* Story of Inglande p. 63. *Havelok* fait de même sans le dire : *what shal me to rede / he wile beþe*[2], p. 22. On se souvient ici que l'assonance avait longtemps servi de rime à la poésie du moyen âge. Il est beaucoup plus fréquent chez ces deux écrivains que le vocalisme ordinaire du dialecte dont ils se servent soit en quelque sorte faussé par des emprunts à des parlers voisins, mais manifestement étrangers à leur propre et constant usage[3]. C'est ainsi que *Havelok* écrira, comme un homme du Nord : *gad* (ags. *gād*, goad), parce qu'il avait besoin d'une rime pour *adrad* p. 9 et *lath* au lieu de *looth* pour aller avec *rath* (advice) p. 3. Robert Mannyng se fera presque Écossais en empruntant *layth* (loath, hostile) pour l'associer à *feyth* H. S. p. 21, *no mare* et *alane* pour rimer avec *are* et *Dyane* St. Ing. 81, 62. Ce serait une grave erreur que de considérer ces exceptions comme une preuve de la coexistence, dans le dialecte habituel au poète, des sons *ā* et *ō* pour représenter l'ancien *ā* anglo-saxon. De même en morphologie : qu'*Havelok* fasse rimer *laddën* (pour laddes) avec *stareden* p. 38, ce n'est pas une preuve suffisante que cette forme soit celle du pluriel régulier de *lad* en East Midland, et l'on ne saurait induire ni de *fleande / stande* St. of Ing. p. 108 la terminaison ordinaire du participe présent, ni de *wreken / speken* Hav. p. 17 celle de la troisième personne sg. du subjonctif, ni de *als þe stories wytnesses and seys / Gregeis* St. of Ing. p. 25 celle du pluriel de l'indicatif présent. La rime est souvent si difficile et pressante qu'elle plie à ses exigences, non seulement la phonétique et la grammaire, mais encore la structure même des mots : *wogh* (ags. *wōh*, wrong) se transforme en *woghte* sous l'influence de *boghte* H. S. p. 138, *bliþe* se change en *blyche* pour mieux ressembler à *ryche* ibid. 163, *Peytou* en *Peyto* devant la préposition

1. Ags. *hlopen* de *hlēapan*, to leap.
2. Pour *boþe*.
3. Cf. *supra*, p. 184.

to St. of Ing. p. 53, et l'adjectif *ser* (divers) dans *costes sers* ibid. p. 45 prend un *-s* au pluriel pour faire comme *messegers*. Il en résulte qu'avec ces écrivains primitifs et inexpérimentés, c'est non pas à la phonétique et à la morphologie des rimes qu'on doit se fier, mais plutôt à celles des mots restés eux-mêmes et libres dans l'indépendance de l'intérieur des vers. Il fallut un métricien consommé et un artiste de génie comme Chaucer pour établir, presque sans aucune gêne, la concordance entre les nécessités de la rime et celles de la grammaire.

Ces réserves faites, il est assez facile de dégager les caractères principaux de l'East Midland. C'est un dialecte déjà très voisin de celui de Chaucer. Les monophtongaisons moyen-anglaises s'y font parfois en *a* pour ags. *æ̆* et *ĕa : fast* (ags. *fæst*) St. Ing. 41, *glas* 74, *gras* 386 à côté de *gres* H. S. 273, Hav. 76, — *falle* (ws. *feallan*) Hav. 2, H. S. 126, *he warp* Hav. 33, *halp* St. Ing. 61, *warde* 176, *halles* and *hales* (ags. *healh*, corner) 325[1]. Devant nasale, l'*ă* ancien s'obscurcit le plus souvent en *o : hond, englond, lond, strong* Hav. 2, 3[2], *honde* et même *to stounde, to stonde* (ags. *standan*) H. S. 47, 277, — *long, lond* et *fonde* St. Ing. 114, 204, 157. Il en est de même de l'*ā* anglo-saxon et de l'*ă* devant groupes allongeants: à quelques exceptions près, leur transformation en *ǭ* est constante, sauf à la rime : *wo, so, holi, louerd, gon, bold* rimant avec *hald* Hav. 1, 2, 4, 3, 64, — *goste, o* (ags. *ān*) *God, slo, fo* H. S. 1, 47, 274[3], — *þo, bothe, byhowe* (to consider) St. 8, 15, 390. Les simplifications en *ĕ* sont encore plus nombreuses que celles en *a ;* elles représentent parfois l'ags. *ǣ : wepne, sprede, meste, lere* (inf.) Hav. 3, 4, 8, 26[4], *lere, res* St. 9, 182[5], presque toujours l'ags. *ĭe : yeu* (ags. *giefan*),

1. Mais *Havelok* donne *e* dans *seckes* 56, *bern/ern* 18, et *St. of Ing. merkes* 51, *sexes* 277.

2. Cf. cependant *handes* Hav. 4, *þanke* 6, *þou fandes/outlandes* St. 114, et *land* H. S. 42.

3. Mais, par tradition, *halyday* H. S. 29.

4. Sauf *ar* 2, *lat* 39.

5. Mais *ar* 19, *wrastle* 64, *lasse* 241.

felede (ags. *fielde*), *serk, herden* (ags. *hīerdon*) Hav. 1, 3, 19, 5, *lese* (ags. *līesan*) H. S. 361, *merk, schelde, to forgete, geftes* et *giftes*[1], *to stere* (ags. *stīeran*) St. 9, 17, 390, 50, — et l'ags. *ēa, ēo : he refte, gnede, deþ, þey* (ags. *þēah*) Hav. 4, 25, *les, fewe, est* St. 13, 14, 50, *he yede* (ags. *ēode*), *þewe, wex* Hav. 1, 9, *fre, bedes* St. 34, 168[2]. L'*ŭ* est le plus souvent transcrit par *o : gome, sone* Hav. 1, 8 ; l'*y̆*, presque toujours rendu par *i* dans *Havelok : kirke, iuele* 2, *mike* et *michel* 48, 3, *svich* 3, *wirchen* 16[3], *litel* 1, *fir* 18, est, dans les manuscrits de Robert Mannyng, beaucoup plus hésitant : à l'*ȳ* de *fyre* H. S. 127, St. 48 s'opposent l'*e* de *fere* H. S. 57, et surtout la graphie méridionale *uy* de *to huyden* St. 120, *pruyde* 218, *kuyþe* (ags. *cyþþo*) 296, *huyde* (ags. *hȳd*) 517 ; à l'*y̆* de *synne, chyrche, brygge, mychyl* H. S. 1, 2, 56, 10 s'opposent quelques *u : put* 172 à côté de *pytte* 173, *tunder* 252, *mury, murþe* St. 384, *burþe* 30, *brugges* 110, et surtout de nombreux *e : cherche, bregge, he kest* de *cyssan*), *mekel, he dede, to lestene* H. S. 2, 56, 199, 8, 3, *kechene* St. 396, *dene* (ags. *dyne*, din) 347. Cette particularité s'explique, non par une influence kentienne, mais par la constatation déjà faite, à propos des dialectes du Nord et de quelques régions du Centre, que l'*ĭ* semble à cette époque rétrograder vers l'*e*. Ainsi le *brygge* de Mannyng, prononcé et écrit d'abord *brigge*, aurait pris le son et la graphie *bregge* au moment même où, dans ce dialecte, on écrivait *lemes* à côté de *lymes* (ags. *limu*) H. S. 167, *ġeue* rimant avec *lyue* 139, *to pele* (frs. *piller*) avec *skyle* 84, *blesful* 51, *Felyp* 3, *lekenes* et *lykenes* 311. *Havelok* lui-même connaît *leme* 72, *þe þredde* 75 et la *Story of Inglande : steke* 50, *bedrede* 313, *bleþely* 141 à côté de *bliþe* 175, mais il est remarquable que ce dernier manuscrit présente beau-

1. Remarquer *wirse* 305 et *to schulde* 323.

2. Les exceptions sont ici nombreuses : *ĕo* donne *u(o)* par influence de *w* dans *worþi* St. 17, *in truþe* 246, *worþe he* Hav. 34, *ĭ* dans *siluer* Hav. 3, *sistres* 38 et St. 83, *suster* et *systyr* dans H S. 284 ; *ēo* est palatalisé en *y* dans : *fylle* (3 sg. prét.) H. S. 161, *swyer* 166, *drye* (drēogan) 257, *to sike* rimant d'ailleurs avec *rike* Hav. 10.

3. Sauf *he dede* 2 à côté de *diden* 3 et *beye* 2 (ags. *bycgan*).

coup moins de cas de ce genre que celui du *Handlyng Synne*, lequel par contre ne connaît guère la graphie *uy* pour *ȳ*. Il semble donc que le manuscrit Lambeth 131 doive à l'influence du scribe une couleur occidentale ou méridionale assez accusée.

La morphologie du *Havelok*, plus archaïque à certains égards que celle de Robert Mannyng, garde encore quelques restes de génitif singulier faible : *his hertë wille* 3, *on galwë tre* 11 et de datif singulier : *maydne* 3, *on horsë* 5, tandis que chez Robert Mannyng la notion d'un datif différent du nominatif[1] semble disparaître, et le génitif singulier ou pluriel, — souvent analogique comme dans *bolës hyde* (ags. *bola*, bull) St. 263, *soulës* H. S. 167, *ffor concordës sake* St. 100, au pluriel : *þe bolës bataille* St. 18, *þe sonës name* 77[2], *for þese þre lakkës sake* H. S. 238, — perd soit en partie soit déjà en totalité la plénitude de sa désinence, d'abord par assourdissement de l'*e* atone : *king(e)s sone y am* St. 21, surtout avec des radicaux de deux ou plusieurs syllabes : *in traytours mouþe* St. 339, *enemis armes* 98, et ensuite par suppression de l'*-s* final, d'où résultent des formes qui rappellent quelques-unes de celles du dialecte du Nord[3] : *wommen love* St. 21, *þese wymmen accordaunce* H. S. 72, *yn deuyl hande* H. S. 258, *þe clergy ordynaunce* 277, *for tempest sake* 288, *to þat lauedy sight* St. 22, *ffor þe quene comynge* 24, *his sister sone* 345. Le nominatif pluriel est analogique dans la plupart des cas : *foos* Hav. 3, *utlaw(e)s* 2, *in here sides* 52, — *douhtres* 11, *ferdes* 76, — *wives* 40, *ribbes* 52, — *fos* St. 120, *sydes* 238, *doughtres* 10, *sonys* H. S. 164[4], *leuedies* St. 18, *gyftes* 21, *landes* 8, *shipes* 43, *þynges* H. S. 9, quelques pluriels faibles et métaphoniques survivant d'ailleurs : *with eyne* Hav. 21, *til asken* 80[5], — *frend* 11, *gees* 22, *fet* 40,

1. Avec *-e* final analogique : *þy telde* (tent), *þe kinge* St. 23, *sowle* 321, *trouþe* H. S. 98, *synne* 126, *þefe* 171.

2. Et dans Hav. *uten laddës here*, 60.

3. Cf. *supra*, p. 185, 200, 210.

4. On remarquera la prédilection de ce manuscrit de *H. S.* pour la graphie *-ys* au lieu de *-es* : *talys and rymys* 3, *sacramentys* 2.

5. Et aussi par analogie *children* Hav. 12 (ags. *cildru*, m. a. *childre*, *children*), *chyldryn* H. S. 15.

hend 42, *teth* 68, — *yĝen* H. S. 16, *ey(e)ne* St. 120, 243, *sustren* H. S. 21[1], *brethren* 60[2], *hosyn and shone* 131, *hatren* 182, — *ky* H. S. 19, St. 166. L'adjectif fort au pluriel, l'adjectif faible aux deux nombres gardent dans *Havelok* l'*-e* final surtout lorsqu'ils sont monosyllabiques : *in godë burwes* 3, *yungë men* 31, *þewes... þat godë weren* 9, — *godë men* 1, *þe saltë see* 40, *þe englishë þat herdë þat* 73. Robert Mannyng, du moins tel que nous l'ont transmis ses manuscrits, hésite sur ce point comme presque partout en morphologie. Il prononce *yongë men* St. 29[3], *þe godë knyght* 16, *þy blakë cloþes* 248, *þese feyrë men* H. S. 184, mais sur la même page il scande *þe feyr(e) men seyd,* et ailleurs *þis ilk(e) conseil* St. 19. Les comparatifs[4] et superlatifs, toujours synthétiques dans *Havelok,* offrent quelques cas d'analyse chez Robert Mannyng : *more streight* St. 160, *more wroþer* H. S. 386, *most seure* 224, *moste wurþy* H. S. 170[5]; la consonne finale du thème étant très souvent redoublée devant les désinences *-er, -est : grettere* Hav. 52[6], *whytter* H. S. 112, *swetter* 142, *þe sunner* 14, *sunnest* 194, *deppest* 231[7]. Parmi les pronoms personnels, il faut retenir comme caractéristiques du dialecte celui de la troisième personne sg. fém. : *sho* et *sche* dans *Hav.* 4, 47 (acc. gén. *hire*), *she* (*here, hyre*) H. S. 100, 297, *scheo, she* St. 15, 19 (*hire, hyre, hure,* et *hures* comme pronom possessif); pour la troisième personne du pluriel : *hi* ou *he,* dans *Hav.* 59, 2, mais le plus souvent *þei* 21 (acc. *hem* 2[8], gén. *here* 12), *þey* H. S. 2 (*hem,*

1. De même *sistren,* mais aussi *systres* St. 83.

2. *Breþere* et *childre* dans St. 70, 144.

3. Noter un reste de gén. pl. fort très vivace en m. a. : *our alder kyng* St. 31 (ags. *ūre ealra cyning*, the king of us all), *alþer best* Hav. 22.

4. Pour l'égalité on rencontre : *so þykke so reyn* St. 240.

5. Mais au contraire *þe auenauntest* St. 230.

6. Certains comparatifs et superlatifs sont encore métaphoniques : sans parler de *wirse* et de *bettere, best*, ce sont surtout *strenger* St. 64, *lenger* Hav. 25, St. 61, *lengyr* H. S. 27.

7. Le comparatif des adverbes de manière en *-lyk* ou *-like* (ags. *līce*) est en *-loker : boldeloker,* St. 32, *tristiloker* 171 et même *felonloker* 107.

8. Parfois affaibli en *-em* et rattaché au mot précédent : *to holdem*

here 47 et *heren* comme possessif 202), *þey* St. (*þem* ou plus rarement *hem*, *þer* ou *her*[1], et *þeyres* 305)[2].

Le système de la conjugaison est, à quelques nuances près, le même dans les textes considérés. Il hésite entre la tradition du Sud et celle du Nord. A l'indicatif présent, la seconde personne sg. est le plus souvent en *-st* dans *Havelok* et dans *Handlyng Synne : þou sest* Hav. 17, *louest* 45, *ne þenkeste* 18, — *gest* (pour *getest*) H. S. 22, *stanst* (pour *standest*) 381, *takyst* 23, mais *-s* apparaît ici à la rime : *þou trowest or understondys* 21, *þou etes* Hav. 28, *slepes þou* 39. Dans la *Story of Inglande*, il y a équilibre complet entre les deux formes : *þou getes* et *þou getest* 21, *þou hast* et *þou loues* 83, ces exemples se trouvant dans l'intérieur du vers. La troisième personne du singulier est, dans *Havelok*, surtout en *þ : blinneth* 11, *eteþ he, he liþ* 21, parfois en *-s : he etes* 56, *God þat makes* 36, *haues he* 63 de même dans *Handlyng Synne : toucheþ* 2, *she comyþ* 13, *consentyþ* 67, la désinence *-s* apparaissant surtout à la rime : *wynnes / synnes* (subst.) 2, *loþys / oþys* 27, tandis que la *Story of Inglande* se sert indifféremment de l'une et de l'autre : *hit bygynnes and endeþ* 110. Le pluriel est dans *Havelok* régulièrement en *-en : we aren* 6, *we dwellen, ye hauen* 85, *ye sen, he sitten* 58, exceptionnellement en *-e : he brenne* 73, en *-þ : ye bringeþ* 68, *he strangleþ* 73, ou même en *-s : haues* 73, *allë folk leues* 59 rimant avec *þeues*. La même préférence pour *-en*, plus souvent abrégé en *-e* que dans le *Havelok*, s'observe dans Robert Mannyng : *ben* H. S. 1, *techyn* 2, *tysyn and fallyn* 25, *coueyte* 40, *þey use* 47, — *we graunten* St. 18, *we graunte* 19, *consente we* 44, *as men reden* 341, *þo þat lyuen* 44, *þey ringe* 40, avec des exceptions en — *þ : þey beþ* H. S. 55, *preyers haþ* 35, *semeþ þy synnes* 367, *fair(e) byhest(e)s makeþ folës bliþe* St. 175,

St. 118. *Havelok* connaît encore le gén. duel *eþer unker* 52 (either of us two), et *-es* avec le sens de *them : dones on* 30 (do them on, cf. *supra*, p. 107)

1. Même dualité dans Orm, cf. *supra*, p. 93.

2. Pour le pronom possessif 1re pers. pl. St. 60 a *oures*. Le relatif est *þat* partout, et quelquefois *þe whilk* St. 11, *þe whych* H. S. 60, *wham* aux cas obliques : *at wham* H. S. 125, *of wham* 215, *ho* (= who) St. 477 gardant le sens indéfini.

so tell(e)þ vs our bok(e)s þat we kone 283, exemple où l'on remarque l'assourdissement de tous les *-e* flexionnels, *bygynneþ gretly vs to greue* 270, — et quelques emplois, plus rares encore, de l'*-s* des dialectes du Nord : *þus men says* St. 44, où *men*, pris dans son sens indéfini, est moins un pluriel qu'un singulier, et dans *Handlyng Synne : men calles* 284, *allë men sees* rimant avec *knees* 34, *þo þat trastys / þe fende frastys* 15[1]. Le prétérit fort garde le plus souvent la terminaison *-e* de la seconde personne du singulier, et quelquefois même le degré apophonique anglo-saxon particulier à cette personne : *þou me bede* Hav. 21, *slowe* 57, *þou gunne* H. S. 17, *were* 106, *þou slowe* St. 102, *toke þou* 328, *bygonne* 114, *seye* 318, — mais fréquemment aussi, ailleurs que dans *Havelok*, un nivellement de ces formes se produit par analogie avec les autres personnes du singulier : *þou ches* H. S. 60, *wan* 86, *sok* St. 113, *gaf* 223. Le pluriel, presque toujours en *-en* dans *Havelok : helden* 3, *gouen* 6, *chosen* 12, rarement affaibli en *-e : neme* (= went) 36, *leye* 53, *come* 73, *slowe* 76, l'est au contraire constamment dans Robert Mannyng : *begunne* H. S. 52, *stode* 96, *sungë þey* 285, *drowe* St. 24, *nome* 26, *yolde* 214, et l'incertitude morphologique est telle chez cet écrivain qu'à côté de formes pleines qui subsistent encore dans la *Story of Inglande : fullen* 122, *seyen* (saw) 159, *aboden* 163, on observe dans les deux ouvrages de très nombreux pluriels invariables, analogiques au singulier : *drow* H. S. 53, *say* (saw) 96, *spakk* 138, *wox* 254, *drank* 287, *fyl* 288, — *þrof* St. 67, *þey fley* 156, *bygon* 166, *fond* 188, *nam, gaf* 8[2].

1. L'impératif pl. 2 est en *-þ* ou en *-s : comeþ and folwes* Hav. 52, plutôt *-þ* dans *H. S : ġyueþ* 33, *-þ* ou *-s* dans *St. : Turneþ and þenkes* 238.

2. Le prétérit faible se conjugue :

Sg. 1 et 3. *He lovëde, ne hau(e)de* Hav. 2, 4. — *he meuede, preyëd* H. S. 82, 11. — *he lyuëd(e), saued, prei(e)d* St. 35, 9, 20.

2. — *þou leidest, reftes* Hav. 20, 67. — *þou madyst* H. S. 13. — *þou lostest* St. 115.

Pl. — *preyden, makeden* Hav. 5, 18. — *preyden, sleptë, preyd þey* H. S. 10, 287. — *saiden, seyde, asked, casten* St. 241, 18, 45, 37.

L'infinitif est partout en *-en, -e*, le participe présent en *-ende, -inde* (Hav.), *-yng* (*-ande* à la rime) H. S., *-yng*, quelquefois *-ande* St. of Ing.

A ces similitudes grammaticales s'opposent, entre le *Havelok* d'une part et Robert Mannyng de l'autre, de profondes différences de vocabulaire, qui s'expliquent par la nature et l'origine des œuvres. Le *Handlyng Synne* est une traduction amplifiée du *Manuel des Pechiez* de William of Waddington, la *Story of Inglande* une adaptation du *Brut* de Wace : il est naturel que l'apport roman y soit très important ; au contraire, on ne connaît pas de modèle français dont se soit directement inspiré le poète de *Havelok ;* son récit se passe tantôt entre Lincoln et Grimsby, la région d'Angleterre où la colonisation danoise a été le plus stable et ses effets le plus durables, tantôt en Scandinavie : le contingent norrois y est donc abondant, et la couleur germanique de l'ensemble de la langue très marquée. L'anglo-saxon y conserve des mots qui ailleurs commencent à tomber en désuétude : *thaue* (to grant), *seis oure* (sea-shore), *his cleue* (room), *wluine* (she-wolf), *laute* (prét. = caught), *lax* (salmon), *sowel* (cooked dish), *onlepi* (single), *swikel* (deceitful), *blase of fir*, *þertekene* (besides), *fer an hende* (far and near). Le scandinave fournit des substantifs familiers[1] : *dreng*, *swain*, *hernes* (brains), *crice* (cleft), *keuel* (gag), *star* (sedge), *so* (tub), *rip* (fish basket), *griþ*, *wrong*, *rathe* (advice), *grene* (desire), *greyues* (reeves), *wro* (corner), *lac* (blame), *bi nither tale* (by night), *tiþandes*, *þerne* (girl), des adjectifs usuels : *sley*, *sket*, *stor*, *spannewe*, *kaske* (active), *bleike* (pale), *wayke*, *bloute* (soft), *teyte* (cheerful), et un grand nombre de verbes : *kesten*, *he garte* (caused), *tristen* (to trust), *leyken* (to play), *thrive*, *take*, *greyþen* (to prepare), *liften*, *beyte* (to bait), *rowte* (to roar), *kipp* (to seize), *coupe* (pay for), *goulen* (to yell), *dinge* (to strike), *to loupe* (leap), *þarne* (to lose), *to frie* (to blame), *keft* (bought). Ce n'est pas que le français soit éliminé

1. Il y a aussi quelques mots rares ou obscurs : *tel* (deceit), *till* (draw), *fnaste* (breathe hard), *grip* (vulture et ditch), *prangle* (hold tight), *keling* (cod), *schulle* (plaice), *pelle* (to rush), *lenge* (ling), *shides* (pieces of wood), *swilen* (cleanse), *strout* (ado), *slike* (perfide), *crus* (brisk), *to lepe* (an) oth, *tote* (to peep), *blatte* (to rush), *to ritte* (to rip), *leuin*, *litten* (diminish), *wagge*.

par ses concurrents ; il s'affirme au contraire avec une vigueur d'autant plus significative que le ton du poème est simple, les scènes qu'il décrit souvent familières. Il apparaît avec des termes d'Église : *caliz, pateyn, corporaus, chanunes, hermites, cerges,* — de littérature : *romanz, gestes, leteres,* — d'armement : *aunlaz, gleyues, gisarmes, taleuaces* (wooden bucklers), — et surtout de pêche et de cuisine : « *bise* » signalé par l'auteur lui-même comme un emprunt, *sturgiun, turbut, tumberel* (porpoise), *makerel, laumprei, playce, pastees, flaunes, wastels, simenels, pyment, clare, super, broys* (brouet). A force de collaborer si pleinement, les trois éléments de ce vocabulaire lui donnent un équilibre et une souplesse d'expression qu'une fois déjà nous avons rencontrés en ce dialecte, dans la *Genèse et l'Exode*[1]. Chez Robert Mannyng lui-même, les emprunts scandinaves[2] sont loin d'être négligeables : *rous* (boast), *lous* (loose), *frast* (to try), *gïent* (to pass), *spake* (meek), *ware* (to invest) dans *Handlyng Synne,* — *busk* (to prepare), *big* (to build), *quert* (health), *od, ryf, skye, skulk, scoff, kerres* (boys), *saught* (reconciled), *hore sons* dans la *Story of Inglande* étant soit parmi les plus curieux, soit parmi les plus vivaces. L'anglo-saxon reste, comme partout, la source dont le flot puissant entraîne avec lui tous les affluents qui viennent l'enrichir : on y distingue, moins fréquemment que dans *Havelok,* mais parfois encore, des archaïsmes intéressants : *ekename* (nick-

1. Cf. *supra,* p. 108-110.

2. Comme mots obscurs ou rares on rencontre, dans *Handlyng Synne : troteuale* (vain talk), *pult* (thrown), *souche* (draw) unto, *to flycche* (disturb), *ludby* ou *lotebyġe* (lover), *frow* (frail), *prut* (fy !), *to slyppe* (deceive), *aglyfte* (afraid), *to þy pygace* (?), *to rask* (stretch), *shrubbe* (to scratch), *mokerer* (miser), *wanbodies* (?), *the devil's mul* (?), *solowed* (? sullied), *burble out* (come out of the face), *gnappe* (to gnaw), *langer* (since), *mytyr horne* (?), *stour* (harsh), *wanlace* (ambush) ; dans The *Story of Inglande : suwaute* (? salueteit), *gyues* (fetters), *a crote* (bit), *forset* (stratagem), *lusched* (tumbled), *rempede* (hastened), *o sker* (aslant), *leye* (desolate), *sykes* (ditches), *strot* (contention), *rere* (noise), *trowes* (barges), *byre* (blow), *to teme innes* (repair to), *stranlyng* (kind of fur), *doude* (dowdy), *seine* (grave, sober), *bytas* (sail-yard), *lasche* (noise), *to tewe* (to dress a skin).

name), *seigne* (standard), *vndurne, breyde* (moment) dans *Handlyng Synne, to wroþer haylle, oþer half yer* (a year and a half), *byn* (c. à d. within) *fewe dayes, sybrede* (relationship), *mere* (famous), *yol* (yule) dans la *Story of Inglande*. Du fait cependant que les deux ouvrages ont été traduits du français, s'ensuit une prépondérance aussi forte que dans le *Cursor* des emprunts romans sur les autres. Ils deviennent innombrables et relèvent de tous les ordres d'idées. Quelquefois ils sont familiers, comme : *kokewold, bourdys, tryfil, waiour* (wager), *raskayl* et *frapaille, trypet* (evil trick), *tecches* (qualities), *folt* et *folet ;* ailleurs ils appartiennent au vocabulaire ecclésiastique : *crucifijx* H. S. 132, *parysshe* et *parysshenes, parsones, vycary, chauncel, bapteme, commare, creme, sacrament, frere menor*[1], — ou à celui du droit : *chef iustyse* H. S. 108, *partyners, ordeynours, playtour,* — de la médecine : *moreyne* H. S. 49, *iawnes, pallësye,* — de la guerre[2], de l'armement[3], des camps[4], de la marine : *nauie, passage, cost, mariners, barges, balyngers* (baleinières) St. 208, *chalans* 357, — et de la civilisation sous les espèces de la musique[5] et des fourrures[6]. La phonétique de beaucoup de ces mots reste conforme à celle de l'anglo-normand : l'*a* et l'*o* devant nasale sont souvent assombris en *au, ou* — *termagaunt* et *cunnaunt* H. S. 8, *flamme* et *flaumme* 192, *marchaund* St. 22, *daunz Merlyn* 309, *Aungowe* (Anjou) 383,

1. Cf. *St. of Ing.*, p. 523.

2. *Ibid.*, p. 36-37 et 212-213 : *mangeneles, kerneles, quarels, arblastes, enginours, bretaxkes, cables, cordes, assaut.*

3. En particulier celui d'Arthur, *St.* p. 350 :

> Doublet and quysseux, wiþ poleyns ful riche,...
> Vaumbras and rerbras, wyþ coters of stel etc.

4. Cf. *supra*, p. 221 (citation).

5. *St.* p. 141-142 et 398 :

> Som blewe trompe and clarioun,
> Harpes, pypes and tabours,
> flyþeles, sitoles, sautreours,
> Belles, chymbes and symfan.

6. *St.* p. 391 : *forours* (furs), *meneuer, veyr and gris, pelure, boge.*

Moungow (Mons Jovis) 116, *frount* 119, *facounde* 330; sauf en un cas unique[1], l'*ei* normand est maintenu : *careyne* H. S. 276, *feyres* (frs. foires) 295, *Leyre* St. 53, *Peyt* (Pictum) 199, *teysande* (afrs. teiser, tendre) 380, *leyser* 446; l'*ie* se simplifie en *e* : *sege* H. S. 313, le *g* guttural est transcrit par *w* : *Wawayn* St. 334, *wayne* (gain) 51[2], et la fusion des langues est si avancée qu'une particularité du vocalisme indigène comme le changement d'*i* en *e* pénètre dans le vocabulaire roman où l'on trouve : *senglen* (pour single) H. S. 235, *pecher* (picher) 333, *reueres* (rivières) 344. Plus caractéristique encore de l'ensemble des emprunts romans à cette époque est leur tendance générale à l' « aphérèse » ou suppression de la première syllabe non accentuée. Rien n'est plus fréquent dans le cas d'un *e-* initial devant *-sp, -st, sk, x*. Ce que le roman s'était adjoint en cette position, il le reperd en anglais, où l'on a : *spyryte* H. S. 11, *spycerye* 50, *space* 81, *spece* (espèce) 83, *scolere* 108, *streyt* (estreit), *skryueyne* 256, — *scaped* St. 8 (mais *ascaped* 13), *in speyr* (mais *espeir* 222), *scope* (escoper) et *scoupe* 286, *sparplyed* 298, *secutour* à côté d'*executure* H. S. 53. Il en est de même d'autres préfixes tels que *a-* et *at-*, *de-* et *dis-*, *con-* et *en-* : *a voket* (an advocate) H. S. 177, *vaille* pour *avail* St. 37, *vaunsement* H. S. 180, *peyred* St. 305 (cf. *to apeire*), *rere* pour *arere* H. S. 232, *yn noye* 326 pour *anoye*, *pese* 376 pour *apese*, *tende* 328 pour *attend*, *sayed* St. 65 pour *assayed*, *ryved* 89 (*to aryve*), *bate* 107 (*abate*), *swaged* 160 (*assuage*), *tache* 422 (*attache*), *huge* 429 (*ahoge*), — *stres* H. S. 148 et *destresse* 103, *spenser* 196 et *dyspende* 153, *fende* et *defende* 304, *struye* St. 35 pour *destruye*, *splayed* 347 pour *displayed*, *vour* 360 (*devour*), — *ferme* et *to conferme* H. S. 307, — *samples* H. S. 355 pour *ensaumples*, *haunce* 390 (*enhance*), *cheson* et *encheson* St. 237. Ainsi le moyen-anglais obéit à la même tendance germanique qui poussait déjà l'anglo-saxon à accentuer les verbes composés sur la racine et non sur le préfixe initial.

1. *Roialme* St. 496.

2. Noter pour le consonantisme: *i lde* St. 10 (= *isle*, *idle) et *performed* 253 (parfournir, a. mod. perform).

L'influence de notre langue sur la syntaxe de ces œuvres, même sur celles de Robert Mannyng, se réduit à l'adoption de quelques tournures si manifestement étrangères que l'anglais ne les a pas conservées. Il s'en trouve au moins deux dans *Havelok*, quelque germanique que soit d'ailleurs ce poème : *For litel i* (shal) *do þe lede* 21 (peu s'en faut que —) et *God that makes to growen the corn* 36. Elles ne sont pas proportionnellement plus nombreuses dans les vastes écrits de Mannyng, où l'on peut noter : *of his queyntise þou art parceyued* H. S. 376 (tu t'es aperçu), *no maugre þou þeym cone* St. 34 (ne leur en sache pas mauvais gré), *he gadered hym of knyghte gonge* 147 (de jeunes chevaliers), *lite failled þat he ne had cloven þe hed* 155 (peu s'en fallut —), *þey forcedem* 138 (ils s'efforçaient), *þey made no force* 164 (ils ne firent pas force de, ne s'inquiétèrent pas de), *of þis ne merveilleþ no del* 360, *ne were his dedes hadde be writen* 370 (n'était que ses exploits —)[1]. Au reste, nous retrouvons ici les constructions qui nous sont devenues familières dans le dialecte du Nord : les phrases impersonnelles avec *hit* ou *it* comme sujet grammatical : *it was* (= there was) *a king* Hav. 2, *nis hit no korn* 15, *hit was onys a munke* H. S. 7, *hit am y* St. 18, *þyse armes hit arn þat þe bylok* 113, et beaucoup plus rarement la locution moderne : *þere was swiþe gode metes* Hav. 66; la négation double est encore la règle : *ne yeue ich nouht a slo* Hav. 57, *ne funden he non* 3, *no creatures ne hateþ he nogt* H. S. 359, *ne comë nat* 46, bien que parfois déjà elle apparaisse simplifiée[2] : *þertil graunted nought þe quen* St. 27, *doute þe nought* 32, *þey failled nought* 55 ; le pronom relatif, même sujet, peut encore être sous-entendu : *þey chose gyours þe contre knew* St. 119. Le subjonctif enfin persiste, surtout au présent, et il peut n'être

1. Parmi les « idiotismes » d'origine anglaise, on peut citer: *þat þis baret on hwat is wold* Hav. 53 (ce que signifie ce tumulte), *to speke out of skore* (sans raison) H. S. 55, *held þeym a drey* (at a distance) St. 37, *on þe longe* 114 (à cause de toi), *ne made he charge* 132 (s'inquiéter de), *his strengthwas for to seke* 158 (absente), *we arn aknowe we haue agilt* 303

2. Ou contractée : *nauaillede* St. 231, *nar non* 269.

pas sans intérêt d'en étudier l'emploi à cette période intermédiaire de son évolution. Il reste fidèle à la tradition anglo-saxonne[1]. Dans la proposition principale, il fait fonction d'optatif : *ihesu crist his soulë bringe* Hav. 86, ou d'impératif : *seye we na more* 71, ou bien exprime une éventualité indéfinie : *Daþeit hwo recke* 71. Dans la subordonnée, construit avec la conjonction *þat*, il sert à former des propositions-objet qui précisent le sens de verbes exhortatifs ou de substantifs et d'adjectifs de même nature : *wile ich þat þu spuse* Hav. 83, *I preie you þat ye wende with me* 44, *y rede þe þat þou come* 45, *loke þat ye comen* 46, *loke þou schewe noman nought* St. 22, *on þys cunnaunt þat he forsake* H. S. 8, *wrong hyt ys þat men any oþer neuene* (name). Il s'emploie avec cette même conjonction, lorsque, par une extension de son sens relatif, elle exprime l'idée de conséquence et de finalité : *so to serue holy cherche þat we be hyre and she vs take* H. S. 297, *do hit redy þat* (= so that) *scheo tende to no þynge elles* 23, *y wile drinken þat crist vs shilde allë fro helle* Hav. 1 ; il est le mode des contingences incertaines : *leuere* (plutôt) *þan she in blame falle* Hav. 46, *er þou wende* H. S. 22, *þey ne reche how þe soulë fare* H. S. 44[2], *as who seye* 152, — des hypothèses : *ġyf he forsake hem*[3], des restrictions de pensée : *Ne leten he þat he ne foren* Hav. 67, *þogh he gyue* H. S. 79, *but* (= unless) *þou repente þe* 24, *agaynes no land schuldestow wende / þat þu* (ags. būtan þū) *ne gete þe fairere ende* St. 103. Au prétérit, les formes périphrastiques, déjà connues de l'anglo-saxon[4], tendent à remplacer les désinences synthétiques qui s'oblitèrent : *ġyf þou forsoke* H. S. 6, mais *he dide hem swere þat he sholden him god feyth bere* Hav. 64, *but* (= unless) *þey shulde deye* H. S. 348, *y rede þat þou soþe seye... as* (= as if) *þou shust deye* 366.

1. Cf. *H. L. A.* I, p. 219 et suiv.

2. Avec une nuance d'interrogation indirecte.

3. A côté de *ġyf þu trowest* H. S. 21 ; cf. *ġyf he demeþ*, *ġyf he deme* 54. L'ags. hésitait aussi (*H. L. A.* I, p. 224).

4. *H. L. A.* I, p. 241.

*
* *

Le West Midland. — On peut admettre, dans l'état actuel de nos connaissances, qu'une ligne passant par Lancaster, Manchester, Stafford, Birmingham, Stratford on Avon, Banbury, Tewkesbury et la frontière du pays de Galles, délimite à peu près, et sans aucune rigueur scientifique, une région dialectale qu'on appelle West Midland par opposition à celle que nous venons de quitter. Certains voudraient y rattacher Gloucester, et même Bristol[1], qu'il vaut mieux, croyons-nous, laisser aux parlers du Sud-Ouest, considérés comme partie intégrante du Southern English, dont le vaste domaine s'étendait entre la Tamise tout entière, le Canal de Bristol et la Manche. C'est au district septentrional du Centre Ouest, ou West Midland, aux comtés de Lancaster ou de Chester, qu'appartiennent, par leur origine présumée, les quatre poèmes allitératifs du manuscrit Cotton Nero A. X. 4 intitulés *Pearl, Cleanness, Patience, Sir Gawayne and the Green Knight*[2], dus sans doute à la plume d'un même écrivain, composés vers 1370, transcrits tels que nous les possédons vers la fin du XIV^e^ siècle. Nous en donnerons, à titre d'exemple, deux courts extraits, l'un de *Pearl,* l'autre de *Sir Gawayne :*

The Pearl, éd. Osgood, 1906, p. 37, v. 853-864 :

‹ Lasse of blysse may non vus bryng [3],
That beren þys perle vpon oure bereste [4],
For þay of mote [5] couþe neuer mynge [6]
Of spotles perles þat beren þe creste.
Alþah oure corses in clottes clynge,

1. Cf. le récent article de Mary S. Serjeantson dans *The Review of English Studies,* janv. 1927, p. 55.

2. Publiés par R. Morris dans l'*E. E. T. S.* Original Series, n^os^ 1 et 4. Il existe en outre des éditions séparées de *Pearl* (Gollancz, Osgood), de *Patience* (Gollancz, Bateson) et de *Sir Gawayne* (Tolkien et Gordon).

3. C'est une enfant, vierge transfigurée, qui de l'au delà s'adresse à son père inconsolable sur terre.

4. Breast. — 5. Spot. — 6. Mix.

And ye remen [1] for rauþe [2] wythouten reste,
We þurhoutly hauen cnawyng ;
Of on dethe ful oure hope is drest [3] ;
þe lombe vus glades, oure care is kest ;
He myrþes vus alle at vch a mes [4] ;
Vchones blysse is breme [5] and beste,
And neuer ones honour yet neuer þe les'.

Sir Gawayne and The Green Knight, éd. R. Morris, E. E. T. Soc., 1897, p. 17, v. 516-531 :

After þe sesoun of somer wyth þe soft wyndes,
Quen Zeferus syfles [6] hym-self on sedes and erbes,
Wela-wynne [7] is þe wort þat woxes þer-oute,
When þe donkande [8] dewe dropes of þe leues,
To bide a blysful blusch [9] of þe bryġt sunne.
Bot þen hyġes heruest, and hardenes hym [10] sone,
Warnes hym for þe wynter to wax ful rype ;
He dryues wyth drogt þe dust for to ryse,
Fro þe face of þe folde [11] to flyġe ful hyġe ;
Wroþe wynde of þe welkyn wrasteles with þe sunne,
þe leues lancen [12] fro þe lynde, and lyġten on þe grounde,
And al grayes þe gres, þat grene wats ere ;
þenne al rypes and rotes þat ros vpon fyrst [13],
And þus ġirnes [14] þe ġere in ġisterdayes mony,
And wynter wyndes [15] aġayn, as þe worlde askes
no sage [16].

En phonétique, ces poèmes se distinguent par leur commune tendance à préférer le vocalisme sombre. L'*ă* devant nasale est le plus souvent rendu par *ŏ*. *Pearl* est, sous ce rapport, le plus hésitant. On y rencontre : *sprange, wrange, sang* p. 2, *randes* 5, *cambe* à la rime 33 à côté de : *bonk* 5, *nome* 37, *mon* 4, *mony* 8, *stronge* 23, *Lombe* 32, *londe* 7. Mais *Sir Gawayne, Patience* et *Cleanness* n'ont que peu d'exceptions,

1. Cry. — 2. Ruth, grief (ags. hrēow(þ)]. — 3. Of one death fully our hope is made. — 4. Feast plutôt que mass. — 5. Illustrious, surpassing.

6. Whistles. — 7. Most joyful. — 8. Danking, moistening. — 9. Look. — 10. i.-e. the wort, la plante. — 11. Earth. — 12. S'élancent, tombent. — 13. At first. — 14. Runs. — 15. Returns. — 16. Probablement men (ags. *secg*).

entre autres : *he schrank* G. 75, *handes* Cl. 39, *he fande* 42, *wrange* Pat. 15. L'*ā* est régulièrement obscurci en *o*, comme dans tout le Midland à cette époque, non sans quelques survivances de la graphie primitive qui, se présentant en dehors de la rime, indiquent sans doute une influence directe des dialectes du Nord : *rawes* Pearl 5 et Sir Gaw. 17, *saules*, *knawe* Cl. 48, 45[1]. C'est par *a* plutôt que par *e* que sont transcrits les sons ags. *æ*, *ea* : pour *æ*, *faste* 2, *glas* 6, *whalles* 10, contre *gresse* 3 dans *Pearl*, — *mach* 58 dans *Cleanness* où, par une différence notable, domine la voyelle palatale : *gresse* 68, *he wrek* 44, *brek* 70, *spek* 74, *plek* 79, — *quat*, *hasp* 39, *glad* 40, *hatte* (ags. *hætt*) 66 dans *Sir Gawayne*, mais aussi *gres* 8 et *breke* 56 ; — pour *ǣ* l'indécision est plus grande encore : *clanly* 1, *blagt* 10, *laften* 27, *strates* 44, *raas* 50 contre *sprede*, *sede* 2, *speche* 3, *erly* 17 dans *Pearl*, — *clannes* 38, *þral* 42, *lawe* (ags. *hlǣw*) 67, *sprad* 85, mais *to dele* 42, *er* 57 et *ar* 71, *sede* 57, *clene* 70 dans *Cleanness*, — *dalt* 15, *wrasteles* 17, *lawe* 25, *lasse* 49, *lante* (ags. *lænan*) 72 à côté de *weppen* 10 dans *Sir Gawayn* ; — pour *ea*, l'*a* est très fréquent, avec d'assez nombreux *e* dans le voisinage d'une palatale ou devant un *r* : *I seh* 8, *erde* 11, mais *fagt*, *slagte* 3, *fax* 10, *harmes* 17 dans *Pearl*, — *magt* 5, *carf* 6, *swart* 14, *barm* 20 dans *Patience*[2], — *magty* 46, *schalkkes* 60, *nagt* 62, *barnes* 75 dans *Cleanness*[3] — *warp* 8, *arwe* 8, *scharp* 9, *halue* 14 et même *alder* 50 dans *Sir Gawayn*[4] ; — pour *ēa* : *þah* partout, et en outre *glam* 53, *þrad* 60, *to schawe* 85 dans *Cleanness*[5], — *þrat* 3, *chawles* 11 dans *Patience*, — *to schawe* 2, *scade* 14, *flaȝe* 15 dans *Sir Gawayne*. Une particularité curieuse de ces textes est la simplification d'ags. *ĕo*, et plus rarement d'*ēo*, non seulement en

1. *Layk* et *layþ* Pat. 16 sont plutôt des emprunts scandinaves que des graphies du Nord.

2. Mais *seh* 5 et *forgef* 16.

3. Contre *seh*, *he forȝet* 44, *feht*, *werp* 46.

4. Mais *erde* 2.

5. Avec *gret* 38, mais *grattest* 87 peut-être par suite d'abrègement vocalique.

e, mais aussi en *u* devant *r* : à *erþe* Pat. 14, *werkkes* Cl. 42, *hert* Pearl 2, *etayn* Sir G. 5, *feght* 23 s'opposent : *rourde* Pearl 6, *vrþe* 48, *burne* 18, *bourne* 27, et même *furþe* (fēorþa) 43, — *rurd* 49, *burne* 39, *vrþe* 42 dans *Cleanness*[1], — *rurd* et *worþe* (infinitif) dans *Patience,* — *burnes* 9, *rurd* 37 et *lude* (ags. *lēod*) dans *Sir Gawayn.* L'$\bar{o}$ semble prêt à se confondre avec l'$\bar{u}$, car il est rendu de temps à autre par *ou,* comme dans *goud* Pearl 2, Sir Gaw. 48, *powles* (pools) Pat. 12, l'$\breve{u}$ étant souvent orthographié *o* devant nasale[2], et l'$\bar{u}$ se changeant en *o, ou, ow* : *bot* (ags. *būtan*), *doun* Pearl 2, *roge* (ags. *rūh*) Cl. 69, *schowued* 39, *bot, toun,* Sir Gaw. 2. Le traitement d'$\breve{y}$ est marqué par beaucoup d'incertitude : *Pearl* le garde dans la plupart des cas (*myry* 2, *kynde* 3, — *lyþer* 25), mais se sert aussi d'$\breve{u}$ pour l'$\breve{y}$ (*burde* 14, *lures* 15, *gulte* 40); il en est de même dans *Cleanness,* sauf que l'$\breve{u}$ issu d'$\breve{y}$ gagne en fréquence, et que l'$\bar{y}$ est rendu non seulement par *y* et par *u,* mais encore par *uy*[3] : *druye* 50, *huyde* 65, *kuy* 75, graphie qui paraît inconnue à *Sir Gawayn.* A l'exception de formes courantes en tous dialectes comme *ygen* et *chylder,* la déclinaison est du type fort : *askes, eres, feres, blomes* dans *Cleanness,* où toutefois subsiste un génitif faible archaïque, assez fréquent dans ce poème : *fenden folk* 44, *on folken wyse* 46, *the Iuyne kynges* 73, *on blonkken bak* 80, *nakeryn noyse* 80[4]. Parmi les pronoms personnels sont caractéristiques : pour le féminin singulier *scho* dans *Pearl* et *Gawayn, ho* dans les quatre textes, très exceptionnellement réduit à *a* dans *Sir Gawayn* 41, avec ses formes obliques *hir* et *her;* pour la troisième personne du pluriel,

1. Avec *o* dans *worþe* (infin.) 39 et *chorles* 85. A noter dans ce même document le passage d'*ĭ* à *e* dans *renkes* 38, *stekes* 42, *þrefte* 62, *wekked* 63, et d'*e* à *u* dans : *brurd-ful, stud* 49, *unhuled* 51. Pour *ĭ* > *e*, voir encore : *sweſte* Pearl p. 16, Pat. 5, *seker* Sir G. 9, *sengel* 49, *leþe* (ags. līþan) 78.

2. Ainsi : *gome* Pearl 11, *to com* Cl. 39, *wonyande* 46, *dor* 53, *wonder* Sir Gaw. 1, *lofden* 1, *tonge* 2.

3. Déjà rencontré en East-Midland, dans la *Story of Inglande* de Robert Mannyng, cf. *supra,* p. 224.

4. Et aussi dans *Sir Gawayn* p. 4.

þay[1] partout au nominatif, mais au dat.-acc. *hem,* parfois *hom* dans *Cleanness* et *Sir Gawayn,* et au génitif *her,* rarement *hor* dans *Gawayn,* le pronom possessif correspondant étant *þayres* dans *Cleanness* et *Gawayn, hores* dans *Patience.* Au compromis de ces formes, dont les unes viennent du Nord et les autres du Sud, correspond celui de la conjugaison, avec le présent de l'indicatif sg. 2 et 3 en *-s,* jamais en *-þ : þou says* ou *sayts* Pearl 13, 14, *seches þou* Pat. 8, *if þou fyndes* Cl. 52, *þou hats* Gaw. 13, — (hit) *wonys* Pearl 3, *man þrynges* Cl. 43, *cryes* Pat. 15, *he liges* Gaw. 1 ; — le pluriel[2] est de préférence en *-en,* parfois réduit à *-e* ou à rien, et assez souvent en *-es* après le pronom *þat* ou en fin de vers : *þey beren and renowles* Pearl 46, *renkes þat reden and syngen* Cl. 38, *if ani gomes lygges* 41, *thay that halden* Pat. 2, *þay ta* (take) 4, *alle burnes tellen* Gaw. 9, *we make* 35, *þay calle* 45, *hym þat al lykes* 39. Le prétérit pluriel fort ou faible, très souvent en *-en* dans *Sir Gawayn* (*runnen* 3, *lofden* 1) est partout susceptible de s'abréger en *-e* et même de se confondre avec le singulier 3[3] : *fel* Gaw. 54, *drof* Pat. 9, *þay ros* Cl. 58, *nom* Pearl 25, *ye sey* 30. La même désinence, également réduite, sert pour l'infinitif qui, sauf de rares exemples, dans *Cleanness* (*to lyuy* 54, *louy* 69) et dans *Pearl,* ne connaît guère cette terminaison faible en *i.* Comme en Northern, et parfois en East Midland[4], le participe présent est en *-and(e)*[5] *: glydande* Gaw. 72, *haldande* Pat. 6, *wayferande* Cl. 40, *wyschande* Pearl 2, *durande* 15[6].

Quel que soit l'intérêt grammatical de ces poèmes, leur originalité véritable réside dans leur vocabulaire. Il est d'une

1. Quelquefois *hit arn,* non seulement dans les tournures impersonnelles, mais avec le sens de « they are », *Pearl* 38, *Patience* 2.

2. L'impératif 2 pl. est partout en *-s.*

3. Noter, dans les verbes faibels, le prét. sg. 2 en *-s* (ou rien) : *wystes þou* Pearl 27, *þou lyfed* 21, *þou wroghtes* Cl. 59, *þou praysed* 42, *þou trauayledes* Pat. 19, *þou kyssedes* Sir Gaw. 75.

4. Cf. *supra,* p. 228 n. 2.

5. Mais *sykyng* dans *Pearl* 50 et dans *Sir Gaw.* 24.

6. Une forme anormale d'auxiliaire est *schyn* pour *shul* ou *shal : we schyn reuel* Sir Gaw. 76, *þay schin knawe* Cl. 88.

difficulté singulière, au point qu'on a fréquemment l'impression, en les étudiant, de déchiffrer péniblement une langue étrangère. Quel sens un lecteur, même au courant des langues germaniques, pourrait-il donner à la majeure partie de ces vers :

> (He)[1] seye no syngne of resette, bisydes nowhere,
> Bot hyġe bonkkes and brent, vpon boþe halue,
> And ruwe knokled knarres, with knorned stones ;
> þe skwes of þe scowtes skayued hym þoht.

C'est que, d'abord, on rencontre dans ces quatre textes un nombre considérable de mots obscurs, souvent introuvables ailleurs, et dont l'isolement même fait autant d'énigmes. Il y en a dans *Pearl :* des substantifs comme *flaht* (turf), *brunt* (blow), *dam* (stream), *blot, strot* (dispute), *hone* (delay), *bantel* (pillar), — des adjectifs : *bene* (bright), *stroþe* (secure ?), *freles* (blameless), *schym* (bright), *freuch* (frail), — des verbes : *stote* (stand still), *blysnande* (gleaming), *blunt* (stunned), *demme* (to be baffled), *aglyhte* (slipped away), *keue* (plunge), *caggen* (bind), *reparde* (shut off), *glauer* (flatter), *sulpe* (pollute), *blusch* (look). Il y en a plus encore dans *Cleanness :* des substantifs comme *ladde, harlot, trasch* (worn out shoe), *swap* (stroke), *ryge* (storm ou torrent), *myke* (forked support), *hurrock*[2], *stamyn* (threshold), *brych* (uncleanness), *get* (device), *vayment* (exhibition), *bougoun* (musical instrument), *jauel* (wretch), *fogge* (dry grass), — des adjectifs ou adverbes : *renischche*

1. « He (Sir Gawayn) saw no sign of a resting-place anywhere near, except high banks and steep, upon both sides and rough jagged crags, with rugged stones ; the shadows of the high rocks seemed wild to him » (*Sir Gawayn*, éd. *E. E. T. S.* p. 69, v. 2164-7). On remarquera la composition prosodique de ces vers allitératifs, directement issus du modèle anglo-saxon : chaque « long line » est divisée en deux moitiés, dont la première contient deux ou trois temps forts avec deux syllabes allitérantes, et la seconde deux temps forts avec une allitération. Il n'y faut chercher aucune régularité syllabique :

> And séye no *sý*ngne of re*sé*tte | bi*sý*des nówhere...
> þe *sk*wés of þe *sc*ówtes | *sk*áyued hym þóht.

2. Partie de l'arrière d'un navire.

(foreign, strange), *orppedly* (stoutly), *tykel* (uncertain), *yederly* (quickly), — des verbes, particulièrement nombreux : *cleche* (seize), *roþele* (prepare), *nurne* (speak), *smolt* (escape), *banne* (comfort), *happe* (cover), *leþe* (cease), *fylter* (join), *þroble* (press), *wappe* (strike), *nytele* (be busy), *malscre* (bewilder), *hokyllen* (beat, slay), *wruxele* (raise), *dusch* (strike). *Patience* et *Sir Gawayne* nous donnent, entre plusieurs centaines : *swelme* (heat), *vnnynges* (signs), *stryndes* (channels), — *sparlyr* (calf of leg), *bobbe* (branch), *misy* (bog), *rasse* (eminence), *traunt* (trick), *titleres* (ticklers), *barbe* (edge), — *ruchen* (adjust), *ossed* (showed), *ruyt* (hasten), *luche* (pitch, rush), *glaymande* (sticky), *poplande* (rippling), *lylled* (quivered), *sweye* (go), — *cast* (speak), *wayned* (brought), *knag* (fasten), *harled* (knotted), *tote* (peep), *yarrande* (growling), *wruxled* (clad). L'effet d'âpre rudesse [1] produit par ces inconnus est encore accru par le renfort que leur apporte l'élément scandinave, plus dense ici qu'en toute autre région.

Aux mots désormais naturalisés comme *eggyng*, *þryue, ser, ill, tayt* (lively), *grayþe, sterne, wayke, layke* (play), *tite* (quickly), *stor, skyll, wyng, menske, haylse, lote* (look), *to rayse, anger, tyne* (lose), *meke, rote, leg, boun* (ready) s'ajoutent, pour n'en choisir que quelques-uns [2] : *blayke* (yellow), *bolle* (of a tree), *blo* (livide), *rayke* (to advance), *slente* (a slope), *frayste* (inquire), *burr* (shock), *layne* (conceal), *gayne* (be useful), *þro* (violent), *rapely* (quickly), *mynne* (remember), *syt* (sorrow), *trine* (pret. *tron*, to go), *grouelyng*, *bayn* (willing), *wro* (corner) dans *Pearl*, — dans *Cleanness : hagherlych* (fitly), *skyg* (fastidious), *cost* (plan), *layte* (to search), *broþe* (violent), *boske* (bush), *mourkne* (rot), *tolk* (man), *scarre* (to scare), *glam* (talk), *glope* (to gaze in alarm), *awly* (awful), *stemme* (to delay), *lause* (to loose), *loue* (palm of hand), *terne* (lake), — dans *Patience* : *happen* (blessed), *mun* (mouth), *tom* (leisure), peut-être *caraldes* (casks), *wanles* (hopeless), *wamel* (to feel sick) *balteren* (to tumble), *swiþe* (to burn), — dans *Sir Gawayne : swange* (loins),

1. Cf. le passage de Guillaume de Malmesbury cité *supra*, p. 195, n. 4.
2. Sur 280 au moins.

rad (afraid), *rous* ou *ros* (boasting), *neuer þe helder* (none the more), *sloke* (to cease), *fell* (a fell), *wener* (fairer), *droupe*, *rape* (to move), *skwes* (clouds), *to rive*, *kay* (left), *ware* (to use). L'abondance du vocabulaire germanique, d'origine anglo-saxonne ou norroise, ne nuit pas à l'ampleur des emprunts romans. Et même, ces poèmes regorgent de mots français. Beaucoup d'entre eux sont parfaitement acclimatés. Ils viennent de l'anglo-normand et se reconnaissent à l'observation des lois phonétiques déjà exposées : les simplifications de diphtongues y sont fréquentes, comme dans *greffe* (grief), Pearl 5, *bref* 12, *nece* 11, *to plete* 24 (plead), *to pleny* (complain) 24, *frytes* (fruits) 5, *sute* (suite) 9, *in pourseut* 44, *aquyle* (accueillir) 30, *saf* (sauf) 29 ; — le vocalisme est souvent archaïque : *in faye* 12 ou *par ma fay* 21, *chayere* 38, *manayre* 44 (manoir), *errour* et *flourde* 19, — ou bien, au contraire, il présente des modifications récentes, mais ce sont quelques-unes de celles de l'anglais d'alors : le passage occasionnel d'*i* à *ĕ* dans *reueres* 5 et *veres* (virer) 8, l'assombrissement d'*a* devant nasale dans *plonttes* 5, et aussi dans *flaumbande* 5, *relusaunt*, *a faunt* 8 (enfant), *aunte* (tante) 11, l'aphérèse, due à l'influence de l'accent germanique, de la syllabe ou de la simple voyelle initiale de beaucoup de mots : *spyse* 5 (espice)[1], *stout* (estout) 33, *stray* (estraier) 8, *pented* pour *apented* (appertained) Cl. 75, *baysment* (de esbaïr) Pearl 8, *bonerte* 33 pour *debonerté*. Mais à côté de ces vocables d'usage familier, il en est d'autres que le poète emploie pour la commodité de ses descriptions techniques, qu'il s'agisse de chasse (*paume*, *fermysoun tyme*, *male*, *trysteres*, *quarré*, *gargulun*, *a-vanters*, *haunche*, *noumbles*)[2], d'armure[3], de fortification et d'architecture (*abataylment*, *garytes*, *barbican*, *troched*, *fylyoles*, *coprounes*, *chymnees*, *pynakle*, *carneles*[4]), d'habillement[5], de

1. Mais *astate* p. 17.
2. *Sir Gawayne*, éd. R. Morris, p. 37, 42-43.
3. P. 18-19.
4. P. 26-27.
5. *Ibid.*, p. 19.

mobilier[1]. On dirait qu'il s'est épris de leur rareté, presque de leur pédantisme. Il a conscience, en les employant, de rehausser le ton de son discours. Le français de son époque est pour lui la langue de la culture par excellence, celle à laquelle on s'adresse pour exprimer tout ce qui fait l'éclat ou le charme de la vie extérieure et intellectuelle : les joyaux (*fyldor, perre, beryl, emerad, saffer, jasper, calsydoyne, sardonyse, rybe, crysolyt, topasye, crysopase, jacyngh, ametyst,* Pearl 5, 6, 43), les épices parfumées et les fleurs (*gilofre, gyngure, gromylyoun, pyonys, flor de lys,* Pearl 3, 9), la musique [2], les idées rares (*pretermynable, a poynt determynable* Pearl 26, *apparement*[3], *apparaylmente* Pearl 45), et jusqu'aux simples sonorités larges et chaudes (*myserecorde* Pearl 16, *dousour* 19, *chaundeler* Cl. 75, *amonested* 62, *graunt mercy* Sir Gaw. 27, *bele chere* 32, *porter pure plesaunt* 26, *olypraunce* Cl. 78, *aventayle* Sir Gaw. 19, *kauelacion* 72. Il tend à se constituer ainsi une langue littéraire spéciale, qui se superpose à l'idiome courant, le dépasse et diffère de lui par la tonalité et par l'origine des matériaux employés.

Moins caractérisés sont les autres documents qui nous restent en West Midland de la fin du XIV^e^ siècle. En particulier on ne saurait dire si le *Psautier* en prose, communément appelé le *West-Midland Prose Psalter*[4], appartient aux régions Est ou Ouest de ce dialecte. Son indécision même le rapproche probablement du Centre. Les sons et les formes sont presque toujours ceux du Midland en général, ainsi qu'en témoigne le court extrait qu'on va lire [5].

Psaume 30, versets 19-23 : Defende me fram þe honde of myn enemis and fram hem þat pursuen me. — Alyht þy face up þy seruant, Lord ; make me sauf in þy mercy, and ich be nouht confounded ; for ich cleped

1. *Ibid.*, p. 27-28.
2. *Cleanness*, p. 80.
3. C'est-à-dire « ornementation ».
4. Publié d'après les deux manuscrits : Additional 17 376 (British Museum, c. 1350) et Trinity College, Dublin, A. 44 (c. 1400), par K. D. Bülbring, *E. E. T. S.* 1891, n° 97.
5. P. 34.

þe. — Ben þe wicked made asshamed, and ben hij ladd into helle ; and þe trecherous lippes ben made doumbe, — Which speken wickednes oġayns þe ryhtful in pride and in abusion. — Ha Lord, ful michel his [= is] þe multitude of þy swetnes, þatou hidest to þe doutand þe.

L'*ă* qui, dans *fram* [1], *man*, *many* 3, reste intact devant nasale simple, s'assombrit en *ŏ* devant un groupe allongeant : *hondes*, *longe* 12, *londe* 15, *wombe* 16 ; dans la transcription d'ags. *æ*, *ĕa*, apparaît une certaine hésitation : d'une part *þat*, *sat* 1, *brasse* 133, — *fallen* 7, *sparwe* 11, *dalf* 7, *ich bigat*, — de l'autre : *efter* 18, *wex* (subst. = wax) 24, *gresse* 111, — *erne* 123, *berde* 163, où *ea* est devenu *e* devant *r*. Parmi les diphtongues longues, *ēa* est régulièrement rendu par *ē* : *heued* 3, *teres* 5, *ches* 27, *þeh* 195 [2], tandis qu'*ǣ*, abrégé ou non, donne souvent *a* : *lade me* 4, *rady* 23, *ladi* 157, à côté de nombreux *e* : *hele me*, *dele* 5, *clene* 26, *lede* (inf.) 168, *redi* 26. La simplification d'*eo* se fait en *e* : *heuen* 2, *hert* 4, *fehtand* 66, *seluered* 78, sauf après *w* où se développe un son vélaire : *workes* 9, *worldes* 11, *worþ* 63. Comme en East Midland, l'*y* reste ou est transcrit *i*, cette dernière voyelle, quelle que soit son origine, étant fréquemment ramenée à *e* : *tettes* 24, *lefted* 27, *leueand* 142, — *euels* et *iuels* 5, *mychel*, *michel*, et *mechel*, *dide* 14 et *dedest* 8. La morphologie est à peu près celle de Robert Mannyng, avec *-st* ou *-s* à l'indicatif présent sg, 2, — *-þ*, jamais *-s*, à la 3e personne, au pluriel *-en* et exceptionnellement *-þ* [3] : *þou þat juges sittest vp þe trone* 8, *þou visites* 7, — *þe wynde casteþ* [3], — *ye þat iugen*, *þe princes accorden* 2, *hem þat hateþ þe* 90. La déclinaison comporte un certain nombre de pluriels faibles, les uns primitifs : *eren*, *eyen* 4, *halwen* 5, *asken* 122, *arwen* 156, les autres analogiques : *lambren* 140, *riggen* 19, *honden* 24, *worten* 42. Les pluriels forts, orthographiés le plus souvent en *-es*, le sont quelquefois en *-us* : *lippus* 85, *mercius* 154. Mais les caractères les plus dis-

1. Mais aussi *fro*, p. 5.

2. Cf. cependant *to shade* 13, 39.

3. L'impératif pl. 2 est presque toujours en *-þ*, rarement en *-s* : *syngeþ and says* 77.

tinctifs de ce texte sont : d'abord l'emploi du pronom de la 3e personne du pluriel : *hij* [1] qui se rencontrait encore dans *Havelok* [2], et qui, vers 1370, appartenait aux dialectes de Gloucester, du Sud-Ouest et du Sud, — et ensuite la formation des participes présents en *-and* comme dans le Nord et quelquefois, surtout à la rime, dans l'Est Midland. Pris, on le voit, entre deux tendances divergentes, ce texte représente, semble-t-il, une forme du dialecte West-Midland où elles pouvaient encore coexister.

Il est possible de réunir dans une étude parallèle la traduction anonyme, en vers allitératifs, du *Guilliaume de Palerne* français [3] et le poème original, attribué à William Langland et intitulé la *Vision concernant Piers the Plowman*. Également composé en vers allitératifs, on sait qu'il a été publié par Skeat [4] sous trois formes qu'on distingue par les lettres A, B, C [5], cette dernière étant la plus longue et la plus riche en particularités west-midland. Nous lui emprunterons le passage suivant, que nous ferons suivre d'un extrait du *William of Palerne*.

William Langland, éd. Skeat, 1896, vol. I, p. 234, C. Passus X, v. 71-88 :

The most needy aren oure neighebores ·and [6] we nyme good hede,
As prisones in puttes ·and poure folke in cotes,
Charged with children ·and chef lordes rente,
That thei with spynnynge may spare ·spenen hit in hous-hyre,
Bothe in mylk and in mele ·to make with papelote [7],
To aglotye with here gurles [8] ·that greden after fode.
Al-so hem-selue ·suffren muche hunger,

1. Et non pas *pei*.
2. Cf. *supra*, p. 226.
3. Publiée par Skeat sous le titre : *The Romance of William of Palerne, E. E. T. S.* Extra Series nº 1, 1867 et 1881.
4. *The Vision of William concerning Piers the Plowman in three parallel texts*, 2 vol. Oxford, Clarendon Press, 1886.
5. *A* d'après le manuscrit Vernon jusqu'au passus XI v. 181 (date probable de la composition : 1362-1363), — *B* d'après le Laud Misc. 581 (c. 1377), — *C* d'après Phillipps 8231 (c. 1393).
6. If. — 7. Porridge. — 8. Girls, c. à d. children.

And wo in winter-tyme ·with wakynge a nyghtes
To ryse to the ruel [1] ·to rocke the cradel,
Bothe to karde and to kembe ·to clouten [2] and to wasche,
To rubbe and to rely [3] ·russhes to pilie [4],
That reuthe is to rede ·othere in ryme shewe
The wo of these women ·that wonyeth in cotes;
And of meny other men ·that muche wo suffren,
Bothe a-fyngrede and a-furst [5] ·to turne the fayre outwarde,
And beth abasshed for to begge ·and wolle nat be aknowe [6]
What hem needeth at here neihebores ·at non and at euen.

William of Palerne, éd. Skeat, *E. E. T. S.* Extra Series nº 1, p. 109, v. 3329-3345 [7].

« Leue lordes, for goddes loue ·lestenes my sawe!
it semeth þat ye ar segges [8] ·selkouþely [9] nobul,
and bold burnes [10] to abide ·in batayles harde,
and wel armed ye arn ·at alle maner poyntes.
Whi lete ye foulli your fon ·forbarre you her-inne,
and do you alle þe duresse ·þat þei deuise konne,
and ye do no defence ·þat despyt to wreke,
but couwardli as caitifs ·couren here in meuwe?
Men, for youre manchipe ·na more þat suffreþ,
but wendeþ ouht [11] wihtli [12] ·and wiþ your fon meteþ,
haueþ reward [13] to your riht ·and redli chul ye spede;
and [14] ye wite þei do wrong ·þe worse schul þei happe.
Yif ye manli wiþ hem mete ·þe maistry worþ [15] oure,
þeih þei be fiue so fele ·as we in-fere [16] alle.
and ye þat wilne [17] to wynne ·worchipe in armes,
folweþ me, for in feiþ ·þe ferst wil i bene,
þat smertli schal smite ·þe alderfirst dint. »

Nous ne rencontrons plus ici les difficultés d'interprétation qu'offraient à chaque vers les poèmes précédents. Les aspérités

1. Cf. le frs. la ruelle. — 2. To mend. — 3. To wind on reels. — 4. To peel.

5. Pour ofhyngrede and ofþyrste. — 6. Will not acknowledge.

7. William, défendant Palerme contre les Espagnols qui l'assiègent, adresse ce discours à ses compagnons d'armes pour surexciter leur bravoure.

8. Men. — 9. Wonderfully. — 10. Ags. *beornas,* heroes. — 11. Out. — 12. Quickly. — 13. Regard. — 14. C. à d. *an,* if. — 15. Will be. — 16. Together. — 17. Desire.

dialectales s'atténuent. Nous nous rapprochons sensiblement d'une langue commune qui sera intelligible à tous. Certes, il reste encore, dans la phonétique et dans la morphologie, des caractères assez tranchés, et dont la plupart nous rappellent le West Midland. L'*ă* devant nasale appuyée donne presque toujours un *o : song* 7, *ꝑonkes* et *ꝑankes, sonde* 8, *londes* 8 et *landes* 42, *honged* 133[1] dans *William of Palerne*, — *fonde ich* 3, *wombe* 7, *honge* 15, *londes* 119, *lombe* 183, *plonte* 474 dans *Piers Plowman*[2] ; un *ǽ* et un *ĕa* sont représentés par *a : fast, ꝑat* 6, *craft, grases, to gadere*[3] 7, *armes* 8, *barn* 6, *shadue* 33, *fax* 72, *scharꝑ* 107[4] Wm. Pal., — *faste* 7, *fadres* 11, *spak* 365, *harde* 5, *hals* 15, *barnes* 120, *warꝑ* 121, P. Pl.[5]. Surtout un *ǽ*, abrégé ou non, loin de s'avancer toujours jusqu'au son *ę*, retourne vers *a : ꝑare* 9, *are* 13, *ladi* 29, *wraꝑꝑe* 32, *dalt* 92, *clanli* 107[6] Wm. Pal., — *ꝑare* 11, *ar* 109, *blas* 511, *clanse* 199, *clannesse* 375, *rat* 93, *ladde* 13 P. Pl.[7], — un *ĕo* peut être simplifié en *e : cherl* 6, *to berke* 7, *swerde* 48 Wm. Pal., — *werkes* 3, *seluer* 9, *erthe* 41, *bern* 151, P. Pl., mais aussi, quoique beaucoup plus rarement, en *o : yong* 12, *to worꝑe* 16 Wm. Pal., — *workes, worlde* 3, *worꝑe* 17, *soster* 297 P. Pl. ainsi qu'en *u*, exceptionnellement, dans *William of Palerne : burnes* 10, plus souvent dans *Piers Plowman : durke* 25, *sustres* 191, *yurne* 203, et même pour un *ēo* primitif : *lud* Wm. Pal. 12, *buꝑ* 142, — *dupe* P. Pl. 25 à côté de *deep* 3, *hulde* (ags. *hēold*) 31, *luf* (*lēof*) 63, *ful* (*fēol*) 11, *buꝑ* (*bēoꝑ*) 19, *but* (*bēot*) 11 ; comme dans tout le Midland, un *ĭ* rétrograde assez fréquemment en *e : bleꝑeli* 44, *stef* 95, *seꝑꝑen* 9, *leuis*[8] 26, *preui* 33, *leme* 62, *yeft* 119, *to schepe* 161 Wm. Pal., — *hewes* 3, *leuen* 11 (mais

1. Mais *land* 42 et *lang* 133.
2. Également *lang* 57 et *wrang* 61.
3. Et aussi *to gedere*.
4. Avec *e* dans *to wexe* 10, *berd* 72.
5. Où se trouve aussi *to wexe* 43.
6. Mais *fere* 7, *per* et *lede* 90.
7. Cf. toutefois *to slepe* 3, *clennesse* 373, *sed* et même *seod* 567.
8. A côté de, pour *ī, liif* et *wiif* 17, et pour *ĭ, liuede* 27, *yift* 120.

lyue 89), *nemeþ* 51, *bedreden* 118, *wedewes* 483, *weke* 511 (wick), mais *wicke* 513 P. Pl. L'*ÿ* donne souvent *u* dans *William of Palerne : kuþest* 28, *fure* 37, *luþerly* 46, — *kun* 9, *hurne* 31, *clupte* 57, *brug* 60, *burþenes* 85, *fulfulled* 138, — plus souvent encore dans *Piers Plowman,* où la graphie *uy* alterne avec *ū*, comme dans la *Story of Inglonde* de Robert Mannyng : *prude* 31 et *pruyde* 5[1], *fuyr* 69, *hure* 85, *hudyng* 279, *fust* 507, *bules* 583, *ruysche* 350, — *hulles* 3, *murthes* 5, *churche* 9, *he dude, kunne* 45, *cusse* 51, *vuel* 127, *gulte* 73, *curnel* 347, *tunder* 513, sans que toutefois l'*y* ou son équivalent *i* soient complètement délaissés, comme le prouvent dans *William of Palerne : litel* 7, *pride* 49, — *kyndely* et *kindeli* 7, *to spire* 146, *miche* 10, *to listen* 11, *fille* (inf) 33, *kichene* 60, dans *Piers Plowman : forthi* 11, *prydes, liþere* 459, *hyre* 183, — *synne* 11, *to byggen* 15, *kynde* 33, *kychene* 143, *brygges* 229, *kirke* 319, cet *i* pouvant d'ailleurs emprunter la graphie *e*, très fréquemment dans *William of Palerne : dede* 11, *euele* 77, *dentes* 46 à côté de *dintes*, *kechene* 60[2], plus rarement dans *Piers Plowman : therlede* 35, *berde* 63, *werdes* 81. D'autre part, la transformation d'*iĕ* en *u*, qui paraît à cette époque caractériser les parlers des environs de Gloucester[3] et de la région du Sud-Ouest, sans être inconnue à *William of Palerne* (*yut* 26 contre *yit* 27, *to hure* 107 et *huren* 111), est beaucoup plus courante dans le texte C de *Piers Plowman : sturne* 17[4], *suxt* 269 (ags. *þu sihst*), *gustes* 269, *foryuten* 513[5], — *to hure* 3, *hure* (*hīera*, their) 11, *yut* 17, *nudful* 23, *thufthe* 47, *flus* (ags. *flīes*) 243, cette graphie empiétant même sur l'*i* dans : *to tulie* (to till) 9, *forbusene* 255, *shupmen* 459.

La morphologie de ces deux poèmes offre, avec des ressemblances essentielles, un certain nombre de divergences impor-

1. Probablement pour exprimer le même son [ü].

2. Cf. dans ce même texte les trois orthographes : *mirye* 120, *merþe* et *murþe* 7.

3. On sait que Langland était probablement originaire des environs de Malvern : cf. les mentions des « Maluern hulles », en particulier celle-ci : Thow myht bet mete (= measure) the myst ·on maluerne hulles p. 15.

4. La version B du poème écrit *stern*.

5. Mais aussi *cheste* 47, *he geueth* 49, *derne* 85.

tantes. La déclinaison est du type fort, en *-es* au nominatif pluriel dans *William of Palerne : briddes* 7, *fos* 46, *aschis* 40, — souvent en *-us*, rarement en *-ys* dans *Piers Plowman : clerkes* 85 et *clerkus* 13, *spiritus* 3, *frerus* et *freres* 7, *vokettus* 45 (avocats), *werkus* 57, *askes* 73, *lyppes* 141, *knaues* 19, *ferlies* 7, *cellys* 3. Toutefois, quelques nominatifs faibles ou métaphoniques survivent encore : *eiyyen* 13, et par analogie *schon* 7, *kyn* (cows) 13, *childern* 8 dans *William of Palerne*, — *eyen, eren* 9, *feren* 59, *lambren* 93, *children* 11, *honden* 85, *kyn* 118, — *mys* 15, *gees* 118, dans *Piers Plowman*, où plusieurs neutres à thème long restent invariables : *shep, swyn* 118, *yer* 119 (et *yeres* 321), *thyng* 267[1]. Le génitif singulier qui, avec sa désinence en *-s*, prend dans quelques locutions une valeur adjectivale : *what lyues thyng* P. Pl. 267, *any kynnes yiftes* 57, perd de temps à autre cette désinence, tantôt par un souvenir de la déclinaison faible, tantôt par simplification de sifflantes : *þe prouost sone* Wm. Pal. 79, *William whiyes* (warriors) 47, — *on asse bak* P. Pl. 521 (ags. *on assan bæce*), *in a gome lyknesse* 541, *for Marye loue* 41, *payn defaute* (disette de pain) 403 ; au pluriel, ce même cas conserve, surtout dans *Piers Plowman*[2], des traces curieuses de déclinaison faible : *Iewene seluer* 27, *lordene loue* 29, *horen help* 369, *knauene werkes, lollarene lyf* 119, *wyuen pyne* 125[3], archaïsmes auxquels il convient d'ajouter : *meny kynne gyse* 5, *false menne houses* 71, où l'*-e* final représente l'*-a* des anciens génitifs forts et contraste avec l'*-es* analogique, très répandu dans ce même texte : *many mannys malt* 17, *bisshopis seles* 9, *iurers othes* 53. Le datif, à peu près disparu partout ailleurs, survit ici dans une forme comme : *atten ale* 5, et, de façon beaucoup plus douteuse, dans : *with handen* 19, *in hure womben* 69[4]. L'adjectif qui, dans *William of Palerne*,

1. Et par extension *sixe siþe* Wm. Pal. 72. Noter en outre les pl. *cherubin* et *seraphin*, P. Pl. 29.

2. Souvent aussi dans *Cleanness*, cf *supra*, p. 238.

3. Et dans *Wm. of Pal.* p. 34 v. 805 : *of foulen song here* (to hear), où *of foulen* est peut-être un génitif double.

4. Où *handen* et *womben* sont plutôt des nom. pl. faibles.

tend à rejeter toute inflexion au pluriel : *yong, bold barnes* 12, conserve manifestement une désinence effective dans : *deue and dombe* de *Piers Plowman* 567 ; il a parfois des restes de génitifs pluriels anciens : *youre alre hele* 577, *alther-ryghtfulleste* 255 [1], et, par une innovation hardie, *here botheres wil* 45 ; les comparatifs sont en *-ur, -ere, -re,* avec fréquent redoublement de la consonne : *þe sunner* W. Pal. 39, *grettere* et *grettest* P. Pl. 11, 267, *sarrer* 15, *wydder* 545 ; les formes en *-loker, -lokest* ne sont pas rares : *frelokest* W. Pal. 88, *mystilokere* P. Pl. 299, *louelokest* 29, et les tournures analytiques se multiplient, amenant parfois des pléonasmes : *more beter* W. Pal. 137, *most sothest* P. Pl. 95 [2]. C'est dans l'emploi des pronoms personnels que les deux textes diffèrent le plus sensiblement : alors que, pour le féminin de la 3e personne du singulier, *William of Palerne* se sert de *sche* et de *yhe, Piers Plowman,* n'a qu'une fois recours à *scheo* p. 557 et ailleurs préfère *hue* avec son cas oblique *hure ;* pour le pluriel, *William of Palerne* adopte l'alternance caractéristique du Midland : *þei, hem, here,* tandis que *Piers Plowman,* plus voisin des dialectes du Sud-Ouest, hésite au nominatif entre *they* 5 et *hij* 15, 383, avec *hem, hure* ou *here* 5 aux autres cas. Dans la conjugaison, le *William of Palerne* manifeste un éclectisme qui le rapproche des régions centrales du Midland. Au présent de l'indicatif, il accepte indifféremment pour le singulier 2 et 3 les terminaisons *-st* ou *-s, -þ* ou *-s : þow clepus* 14, *knowes* 17, *trestes* 39, — *komest* 16, *tellest* 39, *seistow* 77, — *he rides* 12, *haldes* 37, *sittus* 24, *hentis* 37, *goþ* 14, *takeþ* 29, — tandis que *Piers Plowman,* presque sans aucune exception, emploie *-st* et *-th : slepest thow, syxt thow* 21, — (*he*) *asketh* 3, *hit semeth* 15 [3], ou, avec contraction : *men rat* 352, *chit* 35, *drat* (de *drædan*) 347. Au pluriel, les deux textes hésitent entre *-en* et *-eth : tellen* Wm. Pal. 6, *han* 16, *clepun* 76, *gabbe* 69, — *ginneþ* 71, *telleþ* 97, —

1. Et dans *Wm. of Pal.* p. 109 : *alderfirst.*

2. *P. Pl.* nous donne le comparatif d'égalité moderne dans : *Be as chast as a chyld* p. 35, avec une variante dans : *as cleer so the sonne* p. 187.

3. Très rarement *-s : stondes* 363, *kayres* (turns) 159.

holden P. Pl. 5, *han* 7, — *we seth* 113, *ye yeueth* 9 et *leese ye* 445, *goth they* 5 ; seul *William of Palerne* emploie, rarement d'ailleurs, l'-*s* des dialectes du Nord et du North-West Midland : *calles* 13, *langes* 16, *tellus* 12. Les prétérits sont à désinences tantôt pleines et tantôt affaiblies : pl. 3, *helden* W. Pal. 38, *riden* 46, *gaten* 57, — *chosen* P. Pl. 5, *lopen* 31, *stoden* 47, *loren* 373, *songen* 375, *oken* 509, mais plus souvent, surtout dans *William of Palerne : come* 11, *founde* 12, *drowe* 43, *swore* 46 et même *fond* 8, — dans *Piers Plowman : wonne* 5, *thei gonne* 13, *henge* 56, *spake* 59 ; pour les verbes faibles : sg. 2[1] *seidestow* Wm. Pal. 14, *þou toldest* 100, *þou fostredes* 170, — *thow broghtest* P. Pl. 27, *feledest* 177, *contrariedest* 375 ; sg. 3 *he grette* Wm. Pal. 17, *clepud* 39, *stint* 8, *walt* 10, — *kallid* P. Pl., *hyghte* 63 ; pl. *blesseden* Wm. Pal. 12, *gretten* 50, *louede, loked* 12, — *pleiden* P. Pl., *lyueden* 5, *stodieden* 477, *contrariede* 7, un nombre croissant de prétérits forts passant à la conjugaison faible : *he souked* Wm. Pal. 90, *slepten* 67, — *lyede* (ags. *lēogan*) P. Pl., *lauhwede* 43, *wepte* 61, *growede* 479, *shupte* 511. L'infinitif, toujours en *-en*, *-e* dans *William of Palerne* tend à généraliser, dans *Piers Plowman*, la terminaison faible en *-ie*, *-ye*, surtout avec des verbes d'emprunt roman : *swery* 5, *rebukie* 11, *to closye* 13, *deceyuye* 23, — les exemples se présentant en foule [2]. Le participe passé faible, terminé quelquefois en *-ud*, *-id*, *-yd*, variantes d'*-ed*,

1. *P. Pl.* au prét. sg. 2 des verbes forts conserve souvent un *-e* final, sans doute encore prononcé : *toke* 73, *breke* 243, *knewe* 313, *gete* 539, *lowe* 541 (de *lēogan*), — mais *thow wan* 153.

2. Dans la version C, et non dans les textes A et B. Ce dernier est d'un Midland plus central. Sa morphologie et sa phonétique ont été assez bien étudiées par E. Bernard : *William Langland, a grammatical treatise*, Bonn, 1874. Quant au texte A (manuscrit Vernon), que Skeat considérait comme « modifié par un scribe du Sud » (*Wm. Langland*, vol. II, p. lxvi), il présente, dans l'ensemble, les mêmes caractères que le texte C : le double pronom nom. pl. *thei* et *heo*, la double désinence *-en*, *-eth* de l'ind. pl., le double participe présent en *-inge* et en *-inde*. La différence la plus frappante est due à l'habitude du scribe de reprendre l'ancienne graphie *ĕo* pour transcrire un *ĕ* : cf. *kneolynge* p. 74 et *knelede* 85, *preost* 243 et *prest* 242, et ailleurs *to weope* 130, *beofore* 123, où il est impossible de croire que le son réel de la voyelle accentuée ait été celui d'une diphtongue.

conserve souvent le préfixe primitif *ge- : y-clepud* W. Pal. 10, *i-told* 55, — *ycrammyd* P. Pl. 5, *y-told* 11. Le participe présent, dans *Piers Plowman*, s'en tient à la forme d'origine méridionale : *closynde* 13, *bytynde* 389, avec sa modification partielle et analogique : *wandrynge* 3, *lyggynge* 45, le *William of Palerne* ajoutant la terminaison septentrionale *-and : clouwtand* 7, et même *-ende*, comme en anglo-saxon, si bien que dans ce mélange : *sikende* 37, *sikinde* 35, *sikande* 26, *weping* 55, on cherche en vain la caractéristique du dialecte de l'auteur.

Le vocabulaire se conforme, dans *William of Palerne*, à la simplicité et à l'urbanité du ton, à l'allure à la fois ample et souple de ce récit emprunté au français. Il est aisément accessible, bien que varié, et ne se départ jamais d'une sorte de tact et de mesure qui sont un agrément pour le lecteur harassé par la continuelle tension d'esprit que nécessite l'étude des poèmes précédents. Il contient peu de mots rares ou obscurs, comme : *to fode* (amadouer), *kete* (bold), *mede* (fitting), *brag* (spirited), *reddour* (violence), *speldes* (splinters) ; il fait au scandinave un nombre modéré d'emprunts pris parmi ceux auxquels la langue nous a habitués depuis plus d'un siècle ; il transpose de notre propre langue dans la sienne des expressions toutes faites telles que : *a pris presant* (un présent de prix) 19, *daunces disgisi* (un bal travesti) 58, *sche melled hire* 61 (elle s'occupa de), *þe komune passage* 73 (la grand route), *do þi deuer* 85, *in a god assise* (de bonne manière) 142 ; mais on n'a pas l'impression, au cours de ses cinq mille vers, parmi lesquels sont épars à peine un millier de mots français, que ceux-ci fassent à l'élément indigène resté dominant une violence étrangère. Ils sont modestes et en partie naturalisés. Ils se présentent avec un air semi-saxon, plus qu'anglo-normand, qui les rend déjà presque anglais. Ils ont tantôt un cachet d'archaïsme et tantôt des déformations dues au terroir où on les a transplantés : *kolled* (pour *acoler*), *bonure* (pour *debonaire*), *auntrose* (pour *aventurus*), *medled* (pour *mesler*), *a noynement* (pour *an oinement*)[1],

1. Et aussi *brusure* 84, *mut* 75 (pour meute).

— *bouf* 65 (afrs. *buef*), *burgeis, gergeis* 75, mais aussi *gregoyse* 142. Ils jouent chez Langland un rôle très différent et d'autant plus remarquable qu'il contraste singulièrement avec ce que nous savons de la condition et du caractère du poète. Fils de paysans sans doute, originaire des comtés de l'Ouest, déraciné à Londres où il mena l'existence précaire d'un clerc besogneux, il ne voulut voir de la vie qui l'entourait que les misères dont souffraient les pauvres gens et lui-même, leurs vices et les siens, les abus politiques et sociaux dont ils étaient les victimes. L'anglais qu'il parla et qu'il écrivit fut le leur, germanique dans sa tonalité générale, sourde et sombre, comme le montre suffisamment l'extrait cité plus haut [1]. Il n'est pas d'exemple qui prouve mieux combien erronée est l'opinion de ceux qui pensent qu'entre 1300 et 1340 le français fut sur le point de conquérir linguistiquement l'Angleterre [2]. Langland, s'exprimant dans l'idiome de ses égaux, se sert d'une langue dont la rudesse même, et la robustesse, attestent la lente croissance vers une maturité toute proche. On sent qu'il a fallu des siècles d'un développement ininterrompu pour produire un mélange d'une telle vigueur, d'une unité si fondue et si puissante que l'élément indigène peut, sans craindre de se nuire à lui-même, accepter des concours qui pourraient paraître importuns. Langland, qui emploie très peu de mots obscurs [3] ou scandinaves, ne néglige assurément pas les emprunts concrets faits au français avant son temps. Il connaît en cuisine : *blammanger, bocher, braun, chiboles, chiries, clerematyn* (breakfast-bread), *creym, gredire, mortrewes,* — en médecine : *tercian, frenesye* et *frentik, goutes, pous, surgerye* et *surgien ;* il nous parle d'un *kitoun,* d'une *file* (concubine), de *payn,* de *panyeres* et de *paneter,* de *bayard,* de *lyarde,* de *hakeneyes* et de *peitrel ;* un *herber* (jardin) a du *per-*

1. P. 245-246.

2. Cf. *supra,* p. 32-33.

3. Comme *brol* (brat), *clomse* (to be benumbed), *clome* (to gutter), *fobbe* (cheat), *godele* (to rumble), *jog* (go hastily), *jordan, kyx* ou *kex* (tige d'ombellifère), *lotebyes* (paramours), *palle* (to beat), *strompet, fibicches* (contrivances).

selye, de la *porett* et des *perejonettes ;* parmi les *garnemens* (garments), il cite un *paltok*, une *tunicle* et même des *galoches*. Mais l'originalité de son vocabulaire roman tient au grand nombre de termes savants ou techniques qu'il y a introduits. C'est que, non content de décrire la vie journalière et de raisonner sur elle, il se livre à une satire, tantôt violente et tantôt attristée, du monde politique et religieux de son temps : en ces occasions, l'anglo-saxon ne lui suffit plus ; il lui faut, comme à certains de ses prédécesseurs, l'appoint d'une langue plus riche dans le domaine administratif, ecclésiastique et abstrait. Alors apparaissent entre beaucoup d'autres : *canonistre, decretistre, obediencer, penytancer, prouisours, provincials, scismatikes, suppriour, spiritualte, temporalite, pluralite, — asisour, panell, brocour, brocage, arerage, apeel* et *pelour*[1], *comissarie, counterroller, curatour, procuratour, notarie, official, somenour, coupable, departable, euydence, escheytes, maynprise, menepernour, registre* (liste), *retribucion, taillage,* et jusqu'à *par-entrelignarie* (à l'interligne).

On pourrait espérer qu'un tel écrivain, issu des milieux populaires, maître de toutes les ressources de la langue familière et littéraire de son temps, nous mettrait en mesure d'en étudier la syntaxe dans le plus grand détail. Il n'en est rien. Par attachement à la tradition allitérative de sa région, et aussi par indifférence à la musique du vers, il a choisi l'un des mètres les moins harmonieux qui existent, et malgré les apparences, il n'a pas trouvé la liberté d'allure de la prose. A un degré moindre qu'en anglo-saxon, mais de façon sensible quand même, cette forme prosodique fait violence à la marche normale du langage. Elle impose au poète, soucieux de ne trop allonger ni de trop abréger son vers, des constructions inusitées ailleurs : la fréquente suppression du sujet, qui devient sous-entendu, comme dans :

...so doth alle synnes
Of alle manere men ·that with good wille
Confessen hem and crien mercy *shullen* (c. à d. they ·shullen) neuere come
[in helle, p. 157,

1. Pour *apelour*.

et dans d'autres passages extrêmement nombreux[1]. En revanche, un pronom pléonastique se présente aisément, s'il est besoin d'étayer un demi-vers trop court, tel que *when thei worchen* dans :

They care nowt thauh it be cold ·*knaues*[2], when thei worchen p. 31,

ou dans :

All the welthe of this worlde ·and the woe bothe,
Wynkyng as it were ·wyterly ich saw *hyt* p. 3[3].

De plus, la composition spéciale de chaque « vers entier », qui se brise trop nettement en deux unités métriques, séparées par une césure que la ponctuation souligne, réduit le discours à une série de bâtonnets dont il est bien difficile de varier l'arrangement. Aussi la phrase de Langland procède-t-elle normalement à la manière d'une énumération : compléments prépositionnels ou directs, attributs, incises, propositions principales ou subordonnées se suivent, trop souvent sur le même plan, sans relief et sans organisation. Ses articulations sont des plus simples, presque élémentaires : une vingtaine de conjonctions, parmi lesquelles *and, thus, then, ac* sont les plus usitées, et quelques adverbes ou relatifs, en épuisent la liste. Aussi peut-on le plus souvent, si on se

1. Il y en a plusieurs sur une même page.

2. C. à d. knaues, they...

3. Parmi les autres particularités, il faut signaler : les formes de la négation simple, *drynk nat* 23, *they care nowt* 31, *ne were it* 31, *noþer... ne* 437 ; — la construction du relatif, archaïque et rappelant l'ags. *þe... his* dans : *a wyht that wrong is his name* (whose name is...) 25, encore synthétique dans : *Tho that* (those to whom) *god most good gyueth* 287, plus moderne dans : *the trone that trinite ynne sitteth* 31, *these thre that ich spak of* 427, — et avec suppression du relatif, même sujet : *We haue a wyndow a worchyng· wol stonden ous ful hye* 67 v. 51, et aussi p. 71 v. 107, p. 391 v. 81 ; — l'emploi exceptionnel du pluriel adjectival français : *cardinales uertues* 567 et du comparatif double : *more grettoure* 483, *more worthiere* 553, — celui de *it* pour *they* dans quelques tournures impersonnelles : *For it ben aires* = heirs) *of heuene ·alle that ben crounede* (tonsurés) p. 120, v. 59.

laisse porter docilement par le vers, suivre la pensée sans trop d'hésitation : de temps à autre, toutefois, on est arrêté par de brusques cahots dus à d'imprévisibles anacoluthes, dont les unes se résolvent sans peine :

> Many of this maistres ·of mendinant freres,
> Hure (= their) monye and marchaundise ·marchen togederes p. 7,

mais dont certaines nous opposent un sérieux obstacle :

> Mede meny tymes ·men yeuen by-for the doynge;
> And that ys nother reson ne ryht ·ne no reame lawe
> That eny man mede toke ·bote he it myghte deserue,
> And for to vndertake[1] ·to trauely for another,
> And wot[2] neuere witterly ·wher he lyue so longe,
> Ne haue hap to hus hele ·mede to deseruen, p. 85.

En réalité, Langland n'a rien d'un artiste. Le fond est tout pour lui, et la forme un simple accessoire qui ne mérite pas une attention particulière. Il n'a pas de style ; ses plus curieux passages sont d'un réalisme d'expression qui devance les Flamands, ses meilleures trouvailles sont involontaires et consistent en des métaphores presque violentes que lui suggèrent son indignation ardente ou quelque subit éclair de pensée concentrée. Les hommes d'Église « mâchent leur charité[3] » au lieu de la faire ; Simonie et Procédure — Langland est presque toujours allégorique — « ne donnent leur consentement que sur les instances de l'argent[4] », cet argent « qui est racine de voleurs »[5], et, dans un autre ton, « l'amour est le médecin de la vie et la greffe de la grâce[6] », les simples et fidèles laboureurs « percent par leurs pater le ciel jusqu'au

1. Le gérondif m. a. au lieu du prétérit *undertoke* pour éviter la répétition avec le vers précédent.
2. Avec sujet *he* sous-entendu.
3. *Thei chewen here charite* p. 37.
4. *At seluers praiere* p. 45.
5. *Rote of robbers* p. 351.
6. *The graffe of grace* p. 39.

paradis [1] ». Si la métaphore s'amplifie au point de devenir une comparaison développée, Langland s'en sert volontiers comme du seul ornement littéraire qu'il se permette. Il est, rarement d'ailleurs, « aussi heureux que l'oiseau d'une belle matinée » p. 297, ou bien il nous parle de « mesurer le brouillard sur les collines de Malvern » p. 15 ; son ivrogne « va tantôt de côté et tantôt en arrière, comme qui pose des lignes pour attraper des oiseaux ». Poussée à l'extrême, la comparaison, comme celle du marchand et du messager (p. 353), de la main et de la Trinité (p. 507), peut occuper des pages entières, et aboutir, soit à l'apologue, tel celui du Chat et des Ratons, soit à l'allégorie, comme celle de « l'Arbre d'Amour vrai », symbole de toute la vie spirituelle [2]. Mais, dans l'ensemble, le ton du poème et de son style reste sombre et dur. C'est avec une vigueur farouche que l'auteur assène le martèlement de ses allitérations sur les laïcs qui, osant discuter le dogme de la Trinité, « rongent Dieu dans leur gorge pendant que leur ventre s'emplit [3] » ; il aime leur rappeler, en moraliste austère, que « ce qui pousse aisément est de courte durée » [4]; ses velléités d'ironie tournent vite au sarcasme, que ce soit au sujet du travailleur qui « goûtera d'autant mieux son souper qu'il l'aura gagné [5] », ou des femmes « parce que ce qu'elles savent ne peut guère demeurer secret [6] ». Son style, comme son caractère, vaut par la sincérité, le sérieux et la force, la sincérité de son réalisme, d'un pittoresque parfois malodorant et brutal, le sérieux d'un puritain avant la lettre, la force d'un écrivain qui, malgré les imperfections du mètre qu'il a choisi, put déjà enrichir l'anglais de vers comme le suivant :

...the sorwe of deyynge,
The whiche vnknytteth alle care ·and comsyng is of reste p. 533-535.

1. *Persen with a paternoster ·paradys other heuene* p. 325.
2. P. 15-17 et 481-483.
3. *And gnawen god with gorge ·when here guttes fullen* p. 289.
4. *That lyghtliche launceth vp ·litel while dureth* p. 350.
5. *And he shal soupe the swettere ·when he hath deserued* p. 213.
6. *For that that wommen witeth ·may nat wel be consail ! p.* 559.

*
* *

Le Dialecte du Sud[1]. — Nous connaissons assez mal les parlers qui, à la fin du XIII[e] siècle et pendant le XIV[e], se partageaient la vaste étendue du Sud-Ouest et du Sud jusqu'au comté de Kent exclus. Les documents les plus importants qui nous en sont restés se groupent, semble-t-il, autour de deux centres : le comté de Gloucester et le Hampshire. Au premier appartiennent probablement la collection de Vies des Saints connue sous le nom d'*Early South English Legendary*[2] et la *Chronique* de Robert of Gloucester ; au second les poèmes du manuscrit de Jesus College et, très hypothétiquement, la rédaction primitive du roman de *Sir Beues of Hamtoun*.

Le *South English Legendary*, tel qu'il a été publié par Horstmann d'après le manuscrit Laud 108 de la Bodléienne, date d'environ 1295. Composé en septenaires à rimes plates, il rappelle, sinon exactement par le rythme, au moins par l'allure des récits et du style, la *Chronique* de Robert of Gloucester : aussi le croit-on issu de la même inspiration et du même milieu. Le passage suivant est emprunté à la « Vie » de S[t] Kenelm[3] :

þe hwyle huy bi-speken boþe[4] : þis ġongue child to quelle,
þis swete sweuene þis child matte : þat ich ov wolle nouþe telle :
him þouhte þat þare stod a treo : riht bi-fore is bedde,
þat[5] anon to þe steorrene it tilde[6] : and swyþe wide it spradde ;
þis treo was fair and noble i-novh : and schon wel brihte and wide,
Ful of blostmene and of fruyt : and mani a riche bouh bi-side,
berninde wex and laumpes al-so : þicke brenninde and lihte —
So noble treo nas neuere i-seiye : ne non þat schon so brihte.
him þouhte he clam op-on þat treo : to þexte[7] bowe an heih
And bi-heold a-boute in-to al þe world : and a-perteliche i-seih.

1. Ou Southern English.
2. Éd. Horstmann, E. E. T. S. 1887, n° 87.
3. P. 348-349.
4. C. à d. they conversed together.
5. so that. — 6. Cf. ags. *getillan*, to reach. — 7. C. à d. to the hexte (= highest).

þe hwyle he stod opon þis treo : and bi-heold aboute so,
him þouhte þat on of is nexte frend : and þat he truste mest to,
On þe grounde stod bi-neþe : and smot a-to þis treo,
þat it feol a-doun to grounde : þat deol it was to seo.
to a luyte foul he bi-cam : non fairore ne mihte non beo,
And bi-gan with joye i-novh : riht into heouene fleo.

Les caractères linguistiques sont ici très marqués et diffèrent entièrement du West Midland, sauf dans le traitement d'*æ* bref ou long, où *a* se présente plus souvent qu'*e : þat, nas, fader* p. 1, *bad* 2, *fat* 17, *spac* 27, — *þare, are* 1 (ere), *ladden* 2, *clanliche* 22, *gradde* 32, *rat* 57 (reads)[1], par opposition à *wes* 1, *ber* 1, — *þer, er* —, la diphtongue de fracture ou de palatalisation *ĕa* hésitant davantage entre *e* et *a* qui néanmoins reste le plus usuel, surtout devant *r : harmes* 5, *qualm* 66, *swart* 232, *carf* 262, *ġaf* 26, mais *ġete* et *ġate* 75, *ġeld* 147, *berd* 368. D'accord avec Layamon[2], la graphie *ĕo* est très souvent conservée : *to heouene* 2, *ġeorne* 3, *weore* 9, *sweord*, — *treo, biheold, feol, seo* (to see), *deore* 2, *kneo* 3, *cheose* 87, mais on observe d'une part des réductions[3] comme *þef* 68 à côté de *þeof*, des rimes comme *tre/i-seo* 452, et de l'autre des transformations en *u* dans *huld* (hēold) 19, *lupe* (hlēop) 41, *it ful* (fēol) 42[4], en présence desquelles on peut considérer comme à peu près certaine en ce dialecte la monophtongaison d'ags. *ĕo* en une voyelle dont le son, mal connu de nous, était, croit-on, intermédiaire entre *ę* et *ü*[5]. Non moins remarquable est l'orthographe de plusieurs longues anglo-saxonnes : d'*ī* rendu par *ij* dans *lijf* 2, *wijf* 5, *wijd* 33, *sijht* 34, *hwijt* 85, *blijnd* 336, — d'*ē*, ou d'*ĕ* allongé, par *ie* dans *fiet* 10, *quyene* 2, *briech, dieth* 43 (does), *tiez* pour *tieþ* 344, *we ifielde* (we

1. Les quatre dernières formes dues probablement à des abrègements anciens de $\bar{æ} > a$.

2. Cf. *supra*, p. 132.

3. En $\bar{ę}$, et de même pour $\bar{ie}$: *ġuyt* et *ġut* 16, 31 (yet), *i-huyre* 136 et *to hure* 80 (to hear), *he buyde* (bīegde).

4. Avec $\bar{i}$ dans *sijk* (ags. sēoc), *bilighe* (bilēogan) 28, 31.

5. Cf. JORDAN, *Handbuch der mittelenglischen Grammatik*, 1925, p. 99, qui lui assigne la valeur de $\bar{ö}$ (frs. *eû*).

felt), *liet, bihiet* 6, et même *siche* (ags. *sēcan*) 99, — d'*ō* par *uo* dans *guod* 2, — rimant d'ailleurs avec *stod* 407, — d'*ȳ* fréquemment par *uy*[1] : *luyte* 1, *fuyr* 2, *luyþur* 12, *pruyte* 39, *buyles* 62 (ags. *bȳle*), graphies qui toutes paraissent indiquer, non pas certes une diphtongaison accomplie, mais les premiers symptômes de la division de la monophtongue longue en deux sons qui, partant de l'identité, vont tendre vers la dissimilation, et aboutir plus tard à de nouvelles diphtongues.

En morphologie, la déclinaison présente une grande variété de formes, les unes traditionnelles comme : *dawes* 2, *monekus* 32, *bischopus* 51, *kingus* 153, *plates* et *platus* 187, *veynes* 318, *giwes* 29, — *wounde* 154, *dore* 33, — *eiġen* 2, *dropen* 317, *bellen* 71, — *freond, lambre* 62, — les autres innovées et analogiques telles que *knen* 476, *treon* 316, *roden* 3, *stapen* 6, *schon* 58, *douhtren* 431, *hosen* 455, où l'on constate, non seulement l'importance que garde dans les dialectes du Sud la déclinaison faible, mais encore la curieuse particularité que le nominatif pluriel régulier en *-en* est pour ainsi dire amplifié en *-ene* : *woundene* 377, *deuelene* 17, *hondene* 10, *tidene* 63, *dedene* 148, *sidene* 254, *wyngene* 407, et même avec des mots romans : *veynene* 318, *launcene* 3, *scourgene* 69, l'adoption fréquente de cette terminaison supprimant toute différence entre ce cas et le génitif pluriel faible : *þe giwene lay* 3, *þe foulene murie song* 3, *alle soulene dai* 139. A ces inflexions, archaïques d'origine sinon d'application, le maintien du genre grammatical s'unit assez souvent pour rattacher ce dialecte au passé anglo-saxon : *daiġ* et *finger* sont représentés par le pronom *he* 32, *rode, wounde, churche* par *heo* 17, *flesch* par *it* 63, les démonstratifs *þane, þene, þusne* et l'indéfini *anne* se rencontrent avec *dez* (death) 1, *deuel, strem, sauter, wrechche, fot,* — quelquefois avec d'anciens féminins : *al þene world* 182, plusieurs mots français gardant aussi leur genre primitif : *ymage* / *hire* 96,

1. L'*ȳ* donne presque toujours *u* : *dude, hulle* 1, *churche* 4, *brugge* 9, *wunne* 470 rimant d'ailleurs avec *inne*. Par analogie avec l'*ȳ*, on trouve parfois *huyrne* 18, *kuynde* 36, *guydi* 93, *cuyrtel* 409, et plus rarement *i* : *me þinchez* 4, *king* 9 — ou *e* : *we nelleþ* 35, *emne* (hymn) 112.

þane noumbre 418, *feste* et *penaunce* / *heo* 421. L'adjectif faible à tous les cas et le nominatif pluriel fort, surtout s'ils sont courts, ont la désinence *-e :* c'est ainsi que le singulier *sick* s'oppose au pluriel *sike*[1] et que l'on a : *þis false quene* 31, *þis grete men* 27, *þene heiġe pope* 59, quelques traces de génitif et de datif forts subsistant encore dans des locutions courantes : *to goddere hele* 25, *in heore alre sihte* 70, et les degrés de comparaison n'étant que très exceptionnellement analytiques, comme dans : *mest corteis and hende* 140[2]. Le pronom personnel, *ich* ou *i* à la première personne, *heo* — parfois *he* — au féminin singulier de la troisième (génitif-datif *hire*), ignore au pluriel le *þei* du Nord et du Centre, et se sert de *huy,* parfois *heo,* dat.-acc. *heom, hem*[3], gén. *heore* et *hore*. Les démonstratifs et relatifs offrent quelques formes particulières : *þulke* 2, *þut folk* 26, *þeos maistres* 95 et *þis men* 27, — *was* (whose) 54, *ope hwan* ou *hwam* 28, 5, *in hwuche manere* 19, *in none manere* 228. La conjugaison n'est pas moins caractérisée, avec *-e, -ie* à l'indicatif présent première personne, *-est* à la seconde, souvent contracté après gutturale ou dentale : *þenxt þou* 3, *spext* 21, *lixt* 16, *worst* (de *weorþan*) 84, *stanst* 210, *sest* (pour settest) 94, — à la troisième *-þ,* fréquemment transcrit par un *ȝ* qu'il ne faut pas interpréter à tort comme un *s*[4], et de même au pluriel : *we holdeȝ* 4, *ġe setteþ, tormentieþ,* à moins que le sujet pronominal ne suive immédiatement le verbe : *bidde we* 359, *ne habbe ġe,* — *-en* aux prétérits fort et faible, ainsi qu'à l'infinitif, souvent réduit d'ailleurs à *-e*[5] *: nomen* et

1. Cf. une forme anormale suggérée par le français : *þis yongues feollen adoun* p. 380.

2. Le comparatif d'égalité est en *also (so)... ase (so)* : *also sone so* 18, *also druyġe as* 69, *so cold ase a ston* 183 ; celui de supériorité : *herre þane þe king* 167.

3. Auquel il faut joindre la forme *as* (*is* dans Robert of Gloucester), signifiant aussi bien *them* p. 22 que *her* 74 et *it* 17 : *And bisetten as* (heore churchene) *on guode men* 22.

4. Cf. *supra,* p. 259, *tieȝ* et *tieþ*. Noter en outre les contractions : *stand* et *stant* 36, *drat* (dreads) 98.

5. Le participe passé a le plus souvent le préfixe *i-*, avec désinence *-e* pour la conjugaison forte, *-ed* pour la faible : *i-founde, isomoned* 1.

stode 1, 2, — *brouhte* 1 et *brouhten* 2, *conteckeden* 354, — *to quakien* 3, *louien* 72, *makien* 11, *to crien* 2, mais *libbe, deiġe* 6, et très souvent par réduction d'*-ien* en *-ie, -i,* même dans des verbes français : *to schewi* 27, *makie* 2, *cristni* 3, *to wissi* 45, *axi* 315, *amounti, enqueri* 1, *conseili* 241, terminaison qui se retrouve dans les participes présents de ce dialecte : *wakiende* 241, *weopinde* 15, *brenninde* 35, *sichinde* 155.

Il n'y a pas de différences essentielles entre la langue du *Legendary* et celle de la *Chronique* de Robert of Gloucester d'après le manuscrit Cotton Caligula A XI, du commencement du XIV^e^ siècle[1]. Prenons comme exemple une partie du portrait d'Henri I^er^ Beauclerc[2] :

Wisore king biuore him. þer nas iseie non.
Mek he was to Mildemen. & cruel to his fon.
Sparie he wolde mildemen & harde chasty þe proute.
So hard he was vpe þeues. þat hii ne durste nour at route[3].
Mid is wisdom þat was so muche. he hom out drou.
& false serians of assise. & dude home ssame ynou...
Lengore man he was somdel. þan is breþeren were.
Vair mon & þikke inou. & of broune here.
Ballede he was & þikke of breste. of bodi vat al so.
So hende[4] þat he ne ssolde. In so gret anuy be ido.
Of tiþinge ne oþer anuy. þat he ssolde is corteisie.
In eni dede bileue. &[5] he were in compainye.

Ici, les réductions de diphtongues sont, dans l'orthographe tout au moins, beaucoup plus nombreuses que dans le *Legendary*. L'*ĕo* ne subsiste pas : il donne, comme *ie,* tantôt *e* et tantôt *u* : *swerd* 28, *erþe* 34, *Euerwik* 192, *me clupeþ* 3, *suþþe* 4, *binuþe* 197[6], — *ise* (to see) 2, *knew* / *blew* 22, *brest* et *brust* 269, *vul* (*he fĕoll*) 269, *a þeweman* et *þuman* 678, — *chele* (ags. *ciele*) 11, *verdes* 292, *voryute* (ags. *forġieten*), *fulle* (ags. *fiellan*) 250, *wurne* 545, *to ssulde* 565, — *ihere* 9, *lesnesse* 253, *prustes* 519, *he hurde* 51, *abude* (ags. *abīegde*) 78. Les longues anglo-

1. Éd. W. A. WRIGHT, 2 vol. *Rolls Series,* 1887.
2. Vol. II, p. 630-631. — 3. Escape nowhere.
4. Courteous. — 5. If.
6. Mais *worc* 215.

saxonnes *e, i, o* restent intactes, *ȳ* est le plus souvent représenté par *u,* exceptionnellement par *y* et *e : wu* et *wy* (ags. *hwȳ*), *fustes* et *vestes* (fists) 51 ; *y̆* est très hésitant, bien que l'*u* méridional l'emporte : *hul, luft* 12, *kunde* 18, *stured* 29, *hii dude* 44, *murþe* 84, et que l'*e* et l'*i : þencheþ* 12, *evel* 13, *ofspreng* et *ofspring* 14, *lere* (ags. *lyre*) 724, — *king* 94, *kinne* 20, *chirchen* 129, *sinne* 253, soient en minorité. Mais c'est le consonantisme qui est affecté par les particularités phonétiques les plus marquantes de la *Chronique :* la sonorisation constante de l'*f* initial en *v : volc* 2, *vaire, vinde* 46, *vet* (feet) 477, et la fréquence de la graphie *ss* pour rendre le *sċ* initial ou final palatalisé : *ssipes* 2, *ssame* 31, *verss* (fresh) 2, *engliss* 4[1]. La plupart des inflexions sont communes aux deux documents : la déclinaison faible joue un rôle de première importance dans la *Chronique* comme dans le *Legendary,* mais la désinence *-ene,* au lieu d'*-en,* y est inconnue : *doren* 702, *deuelen* 709, *applen* 420, *sunnen* 389, *heueden* 169, *vnclen* 138 ; l'indicatif sg. 3 et tout le pluriel sont en *þ,* parfois transcrit *ȝ : bringȝ* 3, *we defendȝ* 285 ; l'infinitif généralise autant que dans le *Legendary* la désinence d'origine faible : *to honti* 26, *to wilni* 57, *to aski* 79, *wondry* 11, et par extension : *to porchasi* 26, *asaily, closy* 48, *granti* 53, *crouny* 128, *gouerny* 165, le participe présent s'y conforme avec *driuinde* 36, *vrninde* 128, *wepinde* et par exception *ligginge* 128. Ainsi donc, la langue de Robert of Gloucester, sans avoir la rigoureuse logique de celle du *Legendary,* possède néanmoins, dans sa morphologie surtout, les caractères distinctifs d'un dialecte méridional.

Le vocabulaire de ces deux poèmes n'offre aucune originalité ni aucune difficulté particulières. Les mots rares ou obscurs y sont clairsemés, une trentaine dans le *Legendary,* une douzaine dans Robert : *to-raunsed* (to hack) *Leg.* 29, he *capede* upwards 60, peut-être pour he gapede, *treches* 88 (danses), *he yoxede* 150 (he sobbed), *anletnesse* 167 (a holy one), *fersche* and *nevny* 185, peut-être refresh and renew, *spranglinge* 187

1. En outre, l'*h* initial tombe souvent : *is, to abbe* 27.

(struggling ?), *baudestrote* 194, du français *baudetrot, gyes ?* 208, *wolchi* 232 (to roll), *acorie* 274 (to taste, suffer), *rodden* (to rub ?), *irchepil* pour urchin, *astoffe* 306 (peut-être étouffer), *clib* 307 (fierce), *ane hache* (a fit), *streon* 310 (pupil of the eye), *goþelen* 314 (to rumble), *suoddringe* 357 (swoon), *golioun* 368 (tunic), *to furie* 377 (to seek), *stives* 379 (afrs. estive, bagpipe), *furpere* 400 (perish ?), *moker* 434 (lover ?), *quiture* (pus), *olme ?* 466, — et dans Robert of Gloucester : *auorneye me* (before), *skek* 373 (marauding), *fiki* 376 (move hastily), *boffinde* 611 (stutter), *atroute* (to escape), *hait* 619 (cheerful), *dosil* (spigot) 743. Le nombre des emprunts romans y est à peu près égal, environ 800 dans le *Legendary* et 700 dans Robert, parmi lesquels on peut citer, d'abord des expressions françaises employées telles quelles : *beau frere, bel amy, beau seignours, beu pere, Deu merci, depardeus, jaumbe leue* he cam swenge, *par seinte charite, þe porte latyn* dans le *Legendary* et dans la *Chronique : certes madame, fi a debles* (fils du diable) ; — ensuite, des mots dont l'orthographe est phonétiquement instructive[1] : *sire steuene þe bleys, Geffrei, S^t Fraunceis, Londreis, kenteys, yreis, peyto, Argentein, Freinsse men, gascoyne, coloyne, calibourne, Mountpellers, Symon de Mountfort, – maner* (c. à d. manoir), *borgeys, gayholers, traison, duyk, ne meue ȝe ov, chateus, tyraunz, perantur,* contracté de *perauenture, renable* (c. à d. raisonnable), *stamin, schars, scorn, stout, stourdi, voweson, caumpiun, caumberleyn, mercandise, weue* (afrs. *gesver*), *warison, montayne, caroyne, deinteþes, dedut,* — enfin, des termes relevant des divers genres d'activité sociale, de la langue d'Église : *baptisterie, chanoyne, chesible, surplis, chapitre generale, paroche, circumcise, freytore* (réfectoire), *resurrection, incarnacion, scapelori, creoycerie* (croisade), *chirche cathedral, canons seculers, acolite, sudecknes, sousprior,* — de celle du droit ou de la guerre : *chauncelerie, lay-fe, legistre, parlement, transcrit, citation, desertison, procuratour, procracies, parciner* et *partener, senatour, bachiler, frankeleyn, esecutor, vantwarde, barate, recet,*

1. Cf. *supra*, p. 45.

posterne, — des usages de la vie journalière : *jeneuer, feuerer, aueril, septembre, octobre,* — *maladie, palasie, cirurgian, maldeflanke, oygnemenz, mosseles* (muscles), *poudagre,* — *gredire, to rosti, mes, potage, to soupe, grece, cruettes, partrich, picher, piement, porc, motoun, beof, quartron, þe seue Ars, þe rounde table, philosophe, jugelour, menestral, karole, atyl* (attire), *ermine, coufles* (afrs. *coufin*), — autant d'exemples qui montrent que le dialecte du Sud, aussi riche que les autres en mots anglo-saxons[1], peu enclin aux emprunts scandinaves[2], se tourne volontiers vers le français pour parfaire et varier son vocabulaire.

Il ne faut demander à la syntaxe que la confirmation de remarques déjà faites. Le génitif à construction scindée est fréquent : *In þe Aumperores hond of Rome,* Leg. 10, *þe kingus messager of Fraunce, — emme broþer þe quene,* Robert of Gl. 510 ; — l'adjectif possessif prend déjà la place de la désinence dans : *Brut is oue bodie,* ibid. 21, et le substantif déterminé, lorsqu'il vient d'être exprimé, peut se sous-entendre comme dans la langue moderne : *þe poer that was hire faderes,* ibid. 45. L'article défini est encore maintenu devant les noms de titres : *þe king leir* 62, *þe king Edwyne,* Leg. 21 ; l'article indéfini précède l'adverbe dans les constructions exclamatives : *a so gret best* 232, *a swuch holi dede* 406, *a so hei man,* Rob. Gl. 83. Le comparatif de supériorité, dont le régime est normalement introduit par *þane,* peut être suivi de *of* dans : *more of inou,* ibid. 43, tandis que l'égalité s'exprime à l'aide d'*also* (ou *so*)..... *ase*[3] *: also druyge ase,* Leg. 69, *so cold ase a ston* 183. Le relatif, même sujet, disparaît au moins une fois dans Robert : *No lim nas þat he smot* (that) *mid þe bodi bileued*[4] 30. Le verbe, dont la forme négative est le plus souvent double :

1. Parmi lesquels *beie* is sones 5, *eschte* (he asked) 18, *edwijt* (reproche) 61, *ho* (heel) 68, *schendnesse* 83, *nesche* 152.

2. Entre autres : *to deye* 472, *skinne* 7, *greiþede* 25, *wynguene, sker* (clear), *scor* 101, *menske, lovw* (low) 156, *rad, kete* (quick).

3. Avec un conditionnel négatif, *so* donne à la proposition un sens indéfini : *nere hire no so wo* Leg. 39, *nere he no so proute,* Rob. Gl. 70.

4. C. à d. remained.

I nabbe nougt Leg. 146, *ich ne concenti nougt, folc þat ne beþ nogt,* Rob. Gl. 4, et dont la tournure impersonnelle se sert encore de *hit* comme dans : *Hit was* (c. à d. There was) *a guod man,* Leg. 41, — emploie l'infinitif comme complément circonstanciel de mouvement dans : *Seint Thomas cam gon,* Leg. 154, *huy comen fleo, folk cam þicke reke* 41[1]. Parmi les idiotismes enfin, certains ont un air archaïque qui rappelle l'anglo-saxon : *oþer half yer* (a year and a half) Rob. Gl. 69, *a þeos half Inde,* Leg. 378, *þat strif is nov on þe i-long* 152 (because of thee), *leuere me were lese,* Rob. Gl. 52, *it leide on for wod,* Leg. 442, *hii flowe vor wod,* Rob. Gl. 451 (c. à d. like mad), *þar of a-knowe beo,* Leg. 1 (to confess it), *of none kunnes þingue* 468, *weþer est þe west,* Rob. Gl. 318, et même : *hii told þe king vore,* Rob. Gl. 27 (they told the king), *eyþur tolde oþer fore,* Leg. 247, *ye ne doth nougt as þe wise* 165, — d'autres au contraire sont calqués sur le français : *(he) aforcede him to serui wel,* Leg. 72 (il s'efforça), *an hous þat servede of bordel* 182, *chargiez ower* (your) *schip with of þis fruyt* 229, *with gret eyr* (eagerness) 400.

Dans le second groupe, le document de beaucoup le plus intéressant est la collection de poèmes que renferme le manuscrit de Jesus College. Il contient notamment une copie du *Poema Morale,* où il est dit « qu'aucune eau salée, ni le cours de l'Avon ni celui de la Stour ne pourraient éteindre le feu d'enfer[2] », et le *Chant d'Amour* (ou *Luue Ron*) du moine franciscain Thomas de Hales, où mention est faite des richesses de « notre roi Henri », c'est-à-dire d'Henry III, qui mourut en 1276. On peut induire de ces deux indications

1. Dans l'emploi des auxiliaires, on remarque le sens atténué de *do,* qui de : *I schal do tormenti þi bodi* Leg. 68 passe à : *ase þe boc us dez telle,* ibid. 7, — le présent (ou imparfait) d'actualité dans : *þe children þat soukinde weren* 148, — la survivance de *þearf : þov ne þart* (thou need not) *me blamie nougt* 283, *he þorte þarof yelpe* 70 (boast of), — le régime de *āh* avec *to : ase hii ahte to do,* Rob. Gl. 127, l'emploi de *leten* avec le sens qu'il a en allemand moderne : *a chapele þat huy leten* (firent) *arere* Leg. 436.

2. *An Old English Miscellany,* éd. R. Morris, *E. E. T. S.* nº 49, 1872, p. 66, v. 244.

que le scribe connaissait la topographie du Hampshire et que le manuscrit remonte à la fin du XIII^e siècle. La langue en est très simple et pure, et ne diffère guère de celle du *Legendary*. Voici le passage du *Luue Ron* auquel il a été fait allusion plus haut[1] :

Hwer is paris and heleyne
þat weren so bryht and feyre on [bleo[2],
Amadas, tristram and dideyne,
yseude, and alle þeo...

Hit is of heom al so hit nére,
of heom me haueþ wunder itold.
Nere hit reuþe for to heren
hw hi were wiþ pyne aquold[3],
And hwat hi þoleden alyue hére.
al is heore hot iturnd to cold.
þus is þes world of false fere[4],
fól he is þe on hire is bold.

þeyh he were so riche mon
as henry vre kyng,
And al so veyr as absalon
þat neuede on eorþe non euenyng[5],
Al were sone his prute agon.

Même phonétique et mêmes inflexions que dans le *Legendary*. L'*ă* devant nasale simple ou appuyée s'obscurcit en *o : stronge* 37, *londe, nome* 39, *monye* 40, *mon* 41 ; l'*æ* et l'*ĕa* hésitent entre *a* et *e : þet* et *þat, gled* 49, *gladnesse* 54 ; *ǣ* et *ēa* se réduisent à *ę̄ : þer* 37, *lede* (inf.) 38 et *ledde*[6], *er* 54, — *schep* 57, *to deþe* 38, *þeyh* 41 et *þeh* 64 ; *ĭe* donne sans doute un *ę̆ : ihere, chepte* 40, — *chele* 37, *yeftes* 61, avec quelques exceptions en *u : ihure* 102 (*Proverbs of Alfred*), — *wurse* 52, *suppen* (ags. *scieppend*) 72, *englene hurde* 102, *churreþ* 106, *urre* (ags. *ierre,* anger) 114. Comme dans le *Legendary*, *ĕo* subsiste très fréquemment : *for to beon* 38, *kneo* 40, *veollen* 42[7], — *heorten* 37, *eorþe* 55, mais, d'autre part, des graphies simplifiées comme *vend* 39, *heuene* 37, des rimes telles que *neode / spede* 67, *teone / kene, grene, wene* 76, le vers *Heo beoþ / iglyd/en vt of / þe reyne* 95, où *beoþ* est monosyllabique, indiquent nettement qu'*eo,* quelle que soit l'orthographe, a été dans la pro-

1. *Ibid.*, p. 95.
2. In hue. — 3. Killed. — 4. Companionship. — 5. Equal.
6. Avec abrègement, aussi bien *a* que *e : ledde* et *ladde* 49, *i-led* 43, *redde* 52 et *radden* 50, *lasse* 60, *wymmen ne wapmen* 79.
7. Avec changement en *ie, i*(*y*) par métaphonie palatale : *þyes* 51, *mixes* 140.

nonciation réduit à ẹ̈. Sauf dans la forme *blupeliche* 40, l'*ī* a été conservé intact, mais il est remarquable que l'*ō* atteste le début de son évolution par des innovations comme *þruwing* (ags. *þrōwian*) 37 et *wouh* 94[1]. Par contre, l'*ȳ* est presque constamment rendu par l'*u* des dialectes du Sud : *lutele* 37, *prude* 38, *lupre* 34, *fure* 43, *cudde* 53, — *monkunne, sunne* 37, *ofsprung, muchel* 38, sauf quelques exceptions où la brève cède la place à un *i* (*y*) : *king* 41, *mepinkþ* 58 contrastant avec *þunchen* 60, *chireche* 89, l'*u* rimant d'ailleurs parfois avec un *i*, comme dans *ofþunche / swynke* 65. Le consonantisme est celui de Robert of Gloucester, avec son *v* initial au lieu de l'*f* : *vyndeþ* 37, *biuoren* 40, et plus rarement l'*s* double pour *sc* : *fysses* 61. En morphologie, ce manuscrit accepte toutes les sortes de déclinaisons ; il a des désinences analogiques fortes : *wordes* 41, *dropes* 42 ; d'autres sont faibles : *duren* 153, *saulen* 148 ; ailleurs il observe la tradition : *þing* 37, *dede* 38, *wunde* 140, *childre* 139. Grâce à la survivance de quelques formes anciennes du démonstratif, il conserve des traces assez nombreuses de genre grammatical : *þurch þene vend* 39, *þesne mon* 46, *þat beste child* 38, *to þere blysse* 37, *vor nore pyne* 56. Le pronom personnel fém. sg. est *heo* ou *he* (gén., dat., acc. *hire*), au pluriel *hi* ou *heo* (dat.-acc. *heom*, gén. *heore*). Le présent de l'indicatif est en *-e, -est, -þ* et au pluriel *-þ*, sauf de rares exceptions en *-en : we heren* 56, l'infinitif souvent en *-ien, -ie, -i*, le participe présent en *-inde, -ynde, : rydinde* 39, *heryinde* 55, *syngynde* 39.

S'il est vrai que le *Sir Beues of Hamtoun* du manuscrit Auchinleck[2] soit, comme son nom l'indique, originaire du Hampshire, la rédaction que nous en possédons semble être d'un dialecte mêlé, méridional par certains côtés, nettement central par d'autres. C'est ainsi que l'*ĭ* est souvent ramené à *-e : bleþeliche* 45, *he leuede* 2, *beneme* 11, *beschop* 121, *semple, I wet* 192, *me* et *þe* employés comme possessifs pour *mi* et *þi ;*

1. Mais *vode* 38.

2. D'environ 1327, éd. Kœlbing, *E. E. T. S.* Extra Series, nos 46, 48, 55, 1885-1894.

l'ȳ est rarement rendu par *u : fur* 89, *hure* 160, beaucoup plus fréquemment par *i : kithe* 11, *lite* 18, *pride* 106, — *miche* 41, *fylle* 118, — et surtout par un *e* évidemment issu de l'*i* antérieur[1] : *liþer* et *leþer* 138, *here* 139, *fest* (ags. *fyst, fist*) 84, *bredale* 164, — *mechel* 3, *werche* et *cherche* 4, *abegge* 78, *felle* (to fill) 162[2]; le pronom personnel de la troisième personne du féminin singulier est *ġhe, hire, hur,* le pluriel *hii, hem, here,* mais au moins une fois *ƥai* p. 23. Quant aux verbes, s'ils connaissent les pluriels de l'indicatif présent en *-ƥ,* ils adoptent de temps à autre l'*-en* du Centre : *ġe me hoten* 27, *maken* 28, *men doon* 114; la terminaison de leurs infinitifs est en *-en, -e,* rarement en *-ie, -i : to wardi* 1, *to honti* 37, et leur participe présent constamment en *-ande : fastande* 62, *wakande* 85, *slepande* 86, *goande.* Il paraît donc possible que dans ce texte l'apport d'un scribe midland soit venu se joindre à celui de l'auteur, méridional par hypothèse, et que nous ayons affaire à un de ces poèmes en dialecte mêlé si nombreux au XIVe et au XVe siècles, et dont la valeur et la signification linguistiques sont sujettes à caution.

*
* *

Le Kentien. — Il nous reste du milieu du XIVe siècle deux textes en ce dialecte : les *Poèmes* de William of Shoreham dans le manuscrit du British Museum Additional 17.376[3] et l'*Ayenbite of Inwyt,* entendons par là le *Remorse of Conscience,* rédigé en prose et en « engliss of Kent » par dan Michel of Northgate[4], conservé dans le manuscrit autographe Arundel 57, également au British Museum, et terminé, comme l'au-

1. Cf. *supra,* p. 134, n. 1.

2. Noter encore que l'ags. ō prend le son *u* (*ou*) dans *houre* (ags. *hōre*) 14 et dans *a mure* 100.

3. Compilé entre 1327 et 1350 par un scribe qui y a laissé beaucoup d'erreurs et publié par M. Konrath, *E. E. T. S.* Extra Series nº 86, 1902.

4. Éd. R. Morris, *E. E. T. S.* nº 23, 1866. Dan Michel se donne lui-même comme « broþer of þe cloystre of saynt austin of Canterberi ».

teur l'indique lui-même, le 27 octobre 1340. L'anglais de ces écrivains offre, à côté de ressemblances évidentes, des différences assez marquées.

Wm. of Shoreham : *Poems*, p. 45-46 :

Þe bisschop, wanne he ordreþ þes[1],
Takþ hym þe cherche keye
And seyþ : — « takeþ and doþ fol [wel,
Ase, wane ye scholle deye,
Scholde yelde[2]
Acounte of þet hys þer-onder clos : »
Hardyst þet, woso hyt felde.

Ine þe temple swete ihesus
Þyse ordre tok at ones
Þo þat he makede a baleys[3],
And bet out for þe nones,
Ymene[4],
Þo þat bouhte and sealde ine godes [hous,
Þat hys a hous of bene[5].

Dan Michel, p. 161-162 : Nou ssolle we mid þe helpe of þe holy gost speke of þe yefþes and of þe uirtues þet more propreliche belongeþ to ham þet þe wordle onworþeþ[6] and to þe heye helle of perfeccion wylneþ. Of þan zayþ propreliche Iob þet lyf of man ope þe erþe is as knyhthod. Vor mannes lyf ine þe erþe ise ase borgeysye. Nou yzih ane yongne boryeis and ane newene kniht. Mochel habbeþ þos of uele þohtes newe diuerses and wyluolle. þe borgeys wylneþ to chapfari an to wynne and to gaderi, and þe ende of his wylle is al þerto : þet ha by riche ine guodes, and ine his toune y-worþssiped. þe knyht newe geþ al anoþerne way. Vor he wilneþ corteysyes to done an largeliche yeue and knyhthod to lyerny and guo to armes, kueades to þolye[7], ssewy prouesses, porchaci los and ine heye stat cliue. þise tuo states we zyeþ aperteliche ine tuo maneres of uolke.

La langue de William of Shoreham est très voisine de celle des *Sermons* kentiens du siècle précédent[8]. En phonétique elle est caractérisée par la tendance des voyelles à la palatalisation extrême. Le son *e* s'y rencontre très fréquemment ; il

1. C. à d. « ces clercs », qui doivent être ordonnés « portiers ».
2. C. à d. « *ye* shall have to yield — ». — 3. a sweeping out.
4. Together. — 5. Prayer.
6. « To those who despise the world ».
7. To suffer troubles.
8. Cf. *supra*, p. 179-180.

représente, soit un *æ* plus ancien : *weter, þet* 4[1], *wet* (= what) 5, *he set* (ags. *sæt*) 52, *sedder* 53, — soit un *ea : schel* 1, *wessche* 3, *der* (dearr) 5, *sched* (ags. *sceadwe*) 45, avec de très nombreuses exceptions en *ea*[2] et en *a*[3], — soit un *ǣ : leddre, bleddre* 2, *clene* 4, *þer* 5, *lesse* 28, à côté de *laddre* 2, *are* (ags. *ǣr*) 57, *radde* et *redde* 47, — assez souvent un *ĕo : heuene* 2, *derk* 48, *erþe* 21[4], — *fendes* 4, — presque toujours un *y̆ : kende* 3, *merie* 14, *werche* (ags. *wyrcan*) 22, *sennes* 4, *foluelle* 38, *gelty* 39, *euel* 41, *þou abeyst* 93 (ags. *abycgan*), *hel* (hill) 129, *cherche*, mais aussi *chyrche* 4, — *felþe* (ags. *fȳlþ*), *feer* (fire) 8, *prede* 13, *yked* 23 (made known, de *cȳþþan*), *hedde* 156 (de *hȳdan*)[5]. Il n'est pas rare en outre que l'*ę* issu de *ēo* s'avance jusqu'à *i* ou *y : fry* (ags. *frēo*), *iþy* (to thee, infin.) 98, *syke men* 28[6], et qu'*ēa*, lorsqu'il n'est pas simplifié ou maintenu comme dans : *deaþes* 10, *feawe* 15, *eadi* 125, *quead* et *qued* 140, *deþ* 83, *onleke* 77, apparaisse sous la forme d'*ia : diaþ* 25, *senne-lyas* (ags. *-lēas*) 102 et *lias* (de *lēosan*) 156. Dans le consonantisme, l'*f* initial anglo-saxon, devant voyelle ou consonne, hésite entre la transcription sourde par *f* (*fram* 4, *fende* 10), et la sonore en *v : uangest* 4, *vedeþ* 26, *vlesche* 56. Comme dans le dialecte du Sud proprement dit, la déclinaison faible reste aussi vivante que l'autre : *tokenen* 6, *honden* 51, *deuelen* ou *deuelyn* 47, *saulen* 72, *manslehþen* 94, *tongen* 96, *lyppen* 79, *tren* 140 et *trowes* 152, *dropen* 80, *verden* 119, même *ioyen* 46, — et donne à la morphologie un caractère archaïque qu'accentuent encore le maintien de génitifs pluriels en *-ene : fourty dayen ende* 123, *al hys apostlene ueet* 50, *fendene jewyse* 82, et la survivance occasionnelle du genre grammatical qui fait que *þe*

1. Mais *water* 4, *þat* 5, *bare* 5, *was* 51.
2. *Sealte se* 9, *ealde* 43, *earmes* 120.
3. *Alde* 46, *halue* 1, *marked* 4, *yaf* 20, *schame* 5.
4. Mais *orþe* 21, *soster* 116.
5. L'*i* du Midland se trouve dans *hijm þingþe* 6 et *lyte* ou *lite* 30.
6. Et aussi dans *nides* 145 où l'*i* est issu d'ags. *īe* réduit à *ē*, cf. *wat ned* 29. Noter en outre les graphies *muknesse* 37, *þustre* 119, *truwe* 135 et *trou* = tree) 150.

man s'oppose à *þat wyf* 58, que *in ore nyht* 77 est évidemment féminin, et que les mots français eux-mêmes se soumettent, non sans quelque gêne et quelques inexactitudes, à cette tradition : *of þare holy prowesse* 14, *for þane trauaylle* 50, *atter spousyng* 56, mais *ine þissre holy signe* 22. Le pronom personnel féminin singulier est *he* ou *hy* (acc. *here*), le pluriel des trois genres *hi* (acc. *ham*, gén. *hare*, *here*), *hys* se rencontrant ici encore avec le sens de *them*[1]. L'état de la conjugaison est de tout point celui que nous connaissons par les dialectes du Sud, avec le présent indicatif sg. 3 et tout le pluriel en *-þ*[2], la seconde personne du singulier des prétérits forts assez fréquemment en *-e : þou me bede* 116, *seye* 123, le pluriel fort ou faible tantôt en *-en*, tantôt en *-e : we toke* 4, *beren hy* 50, — *we hedde* 7, *gredden* 81, les participes passés constamment précédés du préfixe *i-*, *y- : iwessche* 4, *ysawe* 27, *yhalde* 87, — *ydemyd* 2, *iseneyed* 5, l'infinitif en *-en*, *-e*, *-i : habben* 9, *bynde* 90, *cristni* 8, *maky* 19, *clensy* 49, *to sacry* 52, *acombry* 5, et le participe présent en *-ende*, *-inde*, *-ynde : prechinde* 51.

S'il est vrai que ce William, dit « de Shoreham », ait été originaire de la localité dont il porte le nom et qui est à quelques dix kilomètres au Nord de Sevenoaks, en plein centre du comté de Kent, on peut admettre que son dialecte soit du kentien déjà atténué par l'influence de la capitale. En tout cas, il contraste par sa réserve avec la langue de l'*Ayenbite of Inwyt* de Dan Michel, dont le parler rustique était sans doute celui des régions les plus orientales du même comté. Sa phonétique a les mêmes caractères essentiels que celle de William of Shoreham, mais il s'y en ajoute d'autres qui lui donnent une allure beaucoup plus rude et plus tranchée. Le son *e* y est, comme toujours en kentien, très employé ; il est constant dans la transcription de l'*ǣ*, de l'*y̆* et de l'*ie*[3] de l'an-

1. Par exemple : And þat we *hys* (les sacrements) mote aredy haue p. 78.

2. Sauf au sg. 3 des contractions comme : *creft* 1, *set* 4, *sent* 9, *bet* 36, et un cas isolé en *-s : uares he* 90.

3. Cf. *þer* 1, *to dele*, *lesse* 2 pour *æ*, — *mankende* 1, *zenne* 10, *berdone* 84,

glo-saxon ; mais l'*a* bref ou allongé devant nasale simple ou appuyée qui, dans Shoreham, ne se rencontrait que dans *strang* p. 13, fait, chez Dan Michel, une concurrence tenace à l'*o* : à côté de *ƿonkes* 18, *londe* 219, *scome* 44, *bronches* 9, *lompe* 186, *chombre* 206, on trouve *hand* 1, *strangliche* 13, *amang* 41, *he nę uand* 57, *zang* 60, *langnesse* 105, *launde* 216. De même, *ĕa* se rend le plus souvent par *a*, voyelle qui, par une particularité curieuse [1], persiste devant *-ld* : *half* 1, *yaf* 5, *halkes* 25, *arn* 61, — *bald* 105, *ald* 124 et *yald* 7, *ytald* 24, 70. D'autre part, l'*e* des diphtongues longues *ēa*, *ēo* se palatalise et donne *ya* aussi souvent qu'*ea* pour la première, régulièrement *ye* pour la seconde : *dyaf* 1, *zonne byam* 108, *bryead* 107 et *bread* 110, *lyeaue* et *leaue* 1, *greate* 15 [2], *yeast* (ags. *ēast*) 124, — *dyeule* 1 (ags. *dēofol*), *lyezinge*, *ƿyeues* 37, *chyezinge* 42, *to cryepe* 107, transformation qui s'étend à la diphtongue brève pour laquelle à côté d'*erƿe* 2 on trouve *yerƿe* 8, à côté de *wefde* (altar) 112, *wyeuede* 111 [3], comme si un *y* parasite s'était développé pour appuyer l'*e* initial ou médial. Quant aux consonnes, la sonorisation des sourdes initiales *f* et *s* ne souffre pas d'exceptions : *uondingges* 1, *ulesse* 9, *uader* 8, — *to zay* 1, *to zigge* 5, *zone* 12, *zuete* 1, *zixte* 3, et la graphie *ss* pour *sh* est, autant que dans la *Chronique* de Robert of Gloucester, un trait distinctif du texte : *to ssende* 28, *sseddest* 1, *sseppere* 6. En morphologie, le fait capital est la prépondérance que l'*Ayenbite* donne à la déclinaison faible : à des formes anciennes comme *halgen* 6, *eyen* 19, *cherchen* 30, *pesen* 120, se joignent des féminins primitivement forts : *wonden* 148, *honden* 217, *ziden* 15, *pinen* 130, *zennen* 264 [4], des pluriels en *-ru* : *broƿ-*

werm 215, *menet* 241 (mais *kyng* 1), pour *y̆*, — *prede* 2, *ver* 30, *hedeƿ* 41, *draye* (dry) 137 (mais *little* 17) pour *ȳ*, — *sseld* 1, *yefƿes* 3, *to yelde* 9, *to lheyye* 58 pour *ĭe*, — *yeme* 7, *blefƿ* 30 pour *ĭe*.

1. Dans William of Shoreham on trouve *ealde* rimant avec *felde* (subst.) 87 et *ald* avec *bald* 120.

2. Et aussi *a* dans *grat* 17, 8, *ƿah* 9, *beulaheƿ* (de *flēan*) 38, *ssat* 45.

3. Et en outre *to lyerny* 2.

4. D'autres prenant la désinence *-s* des masculins forts : *dedes* 10, *halues* 16, *guodnesses* 18, *lheuedyes* (ladies) 216, — parmi les neutres : *ƿinges* 6,

ren 101, *lambren* 139, *eyren* (eggs) 178, des neutres : *heaueden* 2, et même des mots d'emprunt français : *chambren* 224, *stablen* 210, *crouchen* 41, *chaynen* 264. Pour le reste, les inflexions du pronom personnel, des divers temps et modes du verbe sont en tout semblables à celles de William of Shoreham ; le genre grammatical est assez souvent observé [1], et, conformément au caractère archaïque des inflexions, la construction des propositions rappelle quelque peu l'anglo-saxon par la fréquence relative des positions finales, et, à un degré moindre, des positions médiales du verbe dans les subordonnées telles que : *alle proude ꝥet uelagrede and ordre of men ondeꝥ and brekꝥ* 16, — *ꝥanne is god ontrewe and onkende ꝥet ꝥise guodes benymꝥ* (takes from) *his urendes* 77.

Le vocabulaire est, chez William of Shoreham, particulièrement riche en mots anglo-saxons, certains d'entre eux assez rares pour qu'on s'étonne de les trouver encore sous la plume d'un écrivain du XIVe siècle : *sprind* 2, par exemple, et *orped* 183 avec le sens d' « actif », et parmi les plus usuels : *oure drytte* 72 (our Lord), *yprimsined* 12, *boute and binne* 15, *chisel* 132 (gravel), *godes riche* 109, *onelepy syꝥe* 18 (once only), *notye* 21 (to use), *lyfnoꝥ* 138 (livelihood), *niꝥing* 139. Ses emprunts au français lui fournissent parfois des termes du langage courant comme : *siꝥere* (cidre), *pereye* 8, *vygne* 29, *hoche* 50, *a spytel-hous* 65, *sot* (a fool) 92, *nyse* (foolish) 35, *femele* 42, *ꝥe secunde* 44, *a vou* 72, *fey* 7, des verbes : *to nusy* (nuire) 20, *to fyny* 37, *to trye* 46, *apeched* 38, *ycached* 81, *itached* (attaché) 82, *arace* (arracher) 91, — et plus souvent des mots savants tels que : *sauement* 2, *in ewe ardaunt* 8, *creyme* 12,

— et dans le vocabulaire roman : *folies* 10, *prophecis* 13. Quelques-uns ont un double pluriel : *zennes* 9, *zaules* et *zaulen* 1, *cherches* 41 et *cherchen* 30.

1. Comme dans *ꝥane name* (acc.) 6, *ꝥer huyle* 7, *ꝥet bodi* 14, mais aussi *ꝥe bodi* 19. Il s'ensuit que l'adjectif conserve quelques désinences archaïques, surtout l'acc. sg. masc. *-ne : ane yongne boryeis* 162, *zuich ane fieblene castel* 227, mais aussi : *ꝥe guode godes knyht* 77, *to ꝥe dyaue* (pl.) 56. Les comparatifs doubles ne sont pas rares : *more stranger* 75, *more gratter noblesse* 100, et le superlatif analytique se rencontre dans : *ꝥe meste guode men* 25, *ꝥe meste periluse ziknesse* 16.

mystyke 23, *preiudice* 35 (au sens français), *obedience* 38, *misericorde* 42, *admynystracioun* 56, *profes* 63, *renoueled* 65, *renableliche* 86, *arerages* 92, *storbyloun* (tourbillon) 98, *surquydery* 108, *to confundy* 110, *sodomyt* 113, *sepulture* 125, *caleng* (accusation) 127, *damnable* 146. Toutefois, le trait caractéristique de ce vocabulaire peu poétique est sa difficulté relative, due en partie sans doute aux inexactitudes d'un mauvais copiste, mais aussi à la présence d'un assez grand nombre de mots rares ou même inconnus, entre autres : *alyned* (oint), *to bermi* 15 (purge out), *yhere* 27 (ags. *gehīere*, obedient), *he royneþ* 35 (rogner), ? *chypeaus* 35, ? *bone* et *toboned* 82, *to aueye* 46 (instruct), *crounebet* (tonsure) 52, *adrylle* 86 (slip away), ? *y-schodred*, *teliinge* (sorcery), *kebbyng* 92 (boasting), ? *caute*, ? *to touty* 92, *lomprynge* 95 (idleness), ? *to glye* 96 (avoid), *spreþ* 100 (frail), *to brokke* 103 (to complain), ? *cobel* 107, *plecches* 110 (stains), *clenke* 110 (to talk), *gollich* 108 (exultant), *loksounday* 124 (afrs. closes Pentecostes), ? *toller* 125, *dut* 126 (deduit), ? *cheuel* 144, *slabbe* 145 (to wallow), *forsopie* 158 (to swallow ?). Il s'ensuit que des strophes comme la suivante mettent la patience et l'attention du lecteur à une assez rude épreuve :

þat oþer heste[1] apertelyche
Schewed mannes defaute,
Wanne he alday swereþ ydelleche
In kebbyng and in caute.

Mechel hys[2] þat he makeþ hym
Her-efterward to touty,
Wenne he schal hys a-countes ġyue
Of ech idel sente[3].

C'est tout autre chose chez Dan Michel. Le contingent anglo-saxon y est normal, les mots rares ou difficiles peu nombreux[4]. Mais, comme l'*Ayenbite* est une traduction de

1. Le « second commandement » de Dieu.
2. *hys* pour *is*, très fréquemment.
3. *Poems*, éd. KONRATH, p. 92, st. 25.
4. Cf. pour l'ags. : *nime* (to take), *wyefde*, *cliue* (climb), *al huet* (until), et pour les mots rares: *nahti* 9 (? annihiler), *þonneliche* 31 (then), *onssriuel* 32 (? careless), *oplet* 33 (? starves), *ssepe* (reward), *raymi* 44 (? accuser), *hysians* 45 (? heralds), *godeling* 65 (slander), *smite* 140 (sound), *angrice* 147 (trouble), *ulindre* 206 (moth).

l'ouvrage de Frère Lorens intitulé *Le somme des Vices et des Vertus,* on y rencontre une masse d'emprunts au français. Les uns appartiennent à la langue moyenne, ni vulgaire ni trop savante. Tels sont : *bargayn, dorilot, lipard, accidye, lecherie, bourde, recordy, markatte, parosse, scriveyn, renable, cortoys, mortyer, y-maymed, soudeurs, peregrinages, partiner, ges* (d'un oiseau), *asoyny, papelard, blecheþ* (de *blesser*), *caorsin, recreyd, uendonginge, erege* et *bougre* (hérétique), *bocherie, leuceruere, greynere, marissi* (se marier), *afrounti.* D'autres sont des termes abstraits de science, de droit ou de morale : *algorisme, sanguinien, melanconien, fleumatike, to amoneste, lozengerie, ingratitude, prodigalité, aduersité, prosperité, ioliveté, obedience, soigneus, simulacion, conspiracion, conuersacioun, paysible, apostate, exequitours, notarye, auocat, patremoyne, adopcioun* « that is *auouerie* », *broþer germayn, to destincti.* D'autres encore sont autant de curiosités et trop étrangers à l'anglais pour avoir survécu à leur auteur : *folebayrie* (ambition), *romongours* (maquignons), *holyer, rebours* (rebelle), *conioun* (fool), *boystose, patroyllart* (jargon), *pietaille, chenaille* (canaille), *boterel* (toad), *longayne* (privy), *foleant* (playing the fool), *to apeluchier.* En fait, Dan Michel se montre souvent traducteur lourd et gêné, trop peu maître des ressources de sa propre langue pour l'adapter aux exigences du texte original, dont il essaie de copier servilement les mots plutôt que d'exprimer à nouveau la pensée. Aussi trahit-il constamment le génie de son propre idiome[1] : ses phrases sont heurtées, pleines d'anacoluthes, parfois inachevées ; elles entraînent dans leur flot confus des débris inassimilés de français, des adjectifs au pluriel en *-s* comme : *virtues cardinales, virtues contraries* 123, *principals doles* 17, *wordes* ou *þohtes uenimouses, ypocrites sotyls,*

1. Sa syntaxe, quand elle est normale, prête aux remarques suivantes : pour le gén. sg. : *amon þet wes dauiþ is zone* 206 ; pour le relatif : *he þet me spekþ of* 10, avec la préposition maintenant après le verbe ; pour la négation encore double : *ich ne knawe you naht* 218 ; l'infinitif suivant parfois une préposition double : *wyþoute to zeche* 111, sans doute par influence française.

notes sotyles, cloþes likerouses, humours corruptes 128, *nyedes seculeres* 215, — des tournures dont l'anomalie dans l'emploi des prépositions ne s'explique que par l'asservissement à la syntaxe française : *manye of kynges* 78, *uele byeþ þer kynges and of barouns* 85, *wythoute makiynge of present* 218, *to loki* (préserver) *hare body uram oþren þanne of hare lhordes* 221, *ne þenche to oþre þinge* 210, *aceþ to god* 208, *serueþ to huam* 84. En somme, l'*Ayenbite,* instructif pour l'étude des dialectes, ressemble par certains côtés de son vocabulaire, de sa syntaxe et de son style à ce « patroyllart », à ce jargon dont se moque Dan Michel lui-même en parlant d'un auteur dont la langue est « moitié anglaise et moitié française[1] ».

1. Éd. R. Morris, p. 211 : He spekþ patroyllart, as þe ilke þet spekþ half englis and half urenss.

Bibliographie.

Bernard (E.), *William Langland, a grammatical treatise,* Bonn 1874. — *Sir Beues of Hamtoun,* éd. Kölbing, *E. E. T. S.* Ext. Ser. nos 46, 48, 55, 1885-1894. — *Cursor Mundi,* éd. R. Morris, *E. E. T. S.* 1874-1893. — *Havelok (The Lay of),* éd. Skeat, *E. E. T. S.* Extra series no 4, 1868. — Jordan (R.), *Handbuch der m.e. Grammatik,* Heidelberg 1925. — Langland (Wm.), *The Vision concerning Piers the Plowman,* texte C, éd. Skeat, 2 vol. Oxford 1886. — Mannyng (Robert) of Brunne, *Handlyng Synne,* éd. F. G. Furnivall, *E. E. T. S.* nos 119 et 123, 1901 et 1903 ; *the Story of Inglande,* éd. F. J. Furnivall, Rolls Series, 2 vol. 1887. — Dan Michel of Norgate, *The Ayenbite of Inwyt,* éd. R. Morris, *E. E. T. S.* 1866. — Minot (L.), *Poems,* éd. Hall, Oxford 1887. — *Pearl, Cleanness, Patience, Sir Gawayne,* éd. R. Morris, *E. E. T. S.* nos 1 et 4, 1864 ; *Pearl,* éd. Gollancz, éd. Osgood ; *Patience,* éd. Gollancz, éd. Bateson. — Robert of Gloucester, *Chronicle,* éd. W. A. Wright, Rolls, 2 vol. 1887. — Rolle (Richard) of Hampole, éd. Horstmann, Library of Early English Writers, 1895, éd. Perry, *E. E. T. S.* no 20, 1866 et 1921 ; the *Pricke of Conscience,* extraits dans Morris and Skeat, *Specimens of Early English* II, 1898. — Serjeantson (Mary S.) article dans *Review of English Studies,* janv. 1927. — Shoreham (Wm. of) *Poems,* éd. Konrath *E. E. T. S.* Extra Series 1902. — *South English Legendary,* éd. Horstmann, Altenglische Legenden, Heilbronn 1881. — *West Midland Prose Psalter,* éd. Bülbring, *E. E. T. S.* 1891. — *William of Palerne,* éd. Skeat, *E. E. T. S.* Ext. Ser. no 1, 1867 et 1881.

CHAPITRE II

CHAUCER ET LES ORIGINES DE L'ANGLAIS LITTÉRAIRE CLASSIQUE

Importance croissante de la Cité de Londres, 278-281. — Les *Poèmes* de Chaucer : phonétique, 282-285, morphologie, 286-289, vocabulaire, 289-294, syntaxe, 294-299, évolution parallèle de la métrique et du style, 299-307, qualité et originalité de ce style, 307-311. — John Gower et la *Confessio Amantis*, 312-315, naissance de l'anglais classique, 316.

Importance croissante de la cité de Londres. — Tout ce qui a été exposé jusqu'ici démontre l'exactitude de l'expression qu'emploie Chaucer dans un passage bien connu de *Troilus and Criseyde* [1] :

> And for ther is so greet diversitee
> In English and in wryting of our tongue — :

dans sa langue et dans sa littérature, l'anglais est encore à cette époque — vers 1360 — entièrement régional. Non seulement des différences très sensibles séparent les parlers du Sud de ceux du Nord, à ce point qu'un habitant de Cantorbéry ou de Winchester n'est pas sûr de pouvoir comprendre un Écossais d'Édimbourg, mais, en outre, il n'existe entre les deux extrémités aucun trait d'union. Sans doute, l'Anglais de Londres et l'Écossais des Basses-Terres [2] parlent des idiomes intimement apparentés, presque identiques à l'origine, mais ils restent divisés par une haine déjà plusieurs fois séculaire. En Angleterre proprement dite, les relations d'affaires entre districts tant soit peu éloignés sont rares et difficiles ; les

1. Livre V, st. 257.
2. Les « Lowlands » anglicisés par opposition aux Highlands gaéliques.

routes sont mauvaises et peu sûres, les voyages d'une longueur inouïe. Il faut quelque courage pour exercer la profession de « justice in eyre [1] » ou pour se rendre au Parlement. Aussi le danger est-il, pour la langue anglaise, que, dans la confusion où elle se débat, les divergences dialectales aillent s'accroissant et se compliquant sans cesse davantage, comme il arrive toujours lorsque la tradition orale, laissée sans contrepoids, obéit aux fantaisies individuelles et aux innovations locales. Ce contre-poids salutaire, il semble bien que l'anglo-saxon l'avait autrefois entrevu, lorsque le dialecte west-saxon, enrichi des œuvres d'Aelfred et d'Aelfric, avait déjà acquis quelques titres de noblesse littéraire et, par eux, un prestige qui aurait pu s'étendre au pays tout entier. Mais ses chances de succès avaient été brisées par les armes normandes. Au milieu du XIVe siècle, l'anglais s'était, il est vrai, assimilé le français, mais il n'était pas encore maître de lui-même, faute d'un élément régulateur, d'une norme qui pût servir de guide à son développement ultérieur et de frein à sa « diversité ».

Pendant les trois siècles consécutifs à la Conquête, l'axe de l'influence politique s'était déplacé de l'Ouest vers l'Est, de Winchester vers Londres. Cette ville, primitivement située sur la rive gauche d'un large fleuve où remonte la marée, jouissait depuis longtemps des avantages qu'une navigation active et un accès facile assurent à un port intérieur. Sa prospérité commerciale est déjà mentionnée par Tacite dans les *Annales* [2] ; vers le milieu du premier siècle après Jésus-Christ, la communication semble avoir été établie entre la Cité, la rive droite de la Tamise et la région kentienne par le « pont de Londres » ; plusieurs routes mènent à la côte du Pas-de-Calais et à la Manche ; d'autres se dirigent vers l'Ouest pour atteindre Bath ou Chester — cette dernière est la fameuse Watling Street —, tandis que l'Ermine Street donne accès

1. Ou « juge en tournée » dans le circuit qui lui est assigné.

2. Vers 60 ap. J. C. Cité par RAMSAY, *The Foundations of England*, vol. I, p. 57, n. 5 : « Londinium... copia negotiatorum et commeatuum maxime celebre » (*Annales* XIV, 33).

vers le Nord. Londres devient ainsi, de très bonne heure, l'entrepôt où s'échangent les marchandises de l'intérieur et celles qui proviennent du Continent. En outre, son pont sur la Tamise en fait le premier point de passage facile du Sud de la Grande-Bretagne vers le Nord : il exerce un irrésistible attrait sur les envahisseurs qui se sont successivement disputé la possession du pays. Les Saxons s'en emparent vers le milieu du VI^e siècle, les Danois vers le milieu du IX^e, et le rendent ensuite à Aelfred. En 886, la ville, qui avait été saccagée, et qui d'ailleurs fut plusieurs fois brûlée au cours de son histoire mouvementée, est rebâtie et considérée comme « faisant partie de la Mercie » ; au X^e siècle, ses habitants, forts de leurs murailles et de leur vaillance, repoussent tous les assauts des Danois ; le Conquérant lui-même, en politique habile, ne les attaque pas de front : il préfère les envelopper, les circonvenir, les rassurer par des promesses sincèrement faites et tenues. Mais, une fois son autorité établie, il l'assied définitivement sur les fondations massives de l'imprenable Tour de Londres, commencée dès 1066, symbole de l'importance militaire de la Cité, comme à quelques kilomètres en amont, Westminster Hall, construit par Guillaume le Roux [1] trente ans plus tard, allait devenir le siège et le symbole de sa primauté politique. Vers 1360, Londres se trouve être en possession de tous ses moyens d'influence : intermédiaire traditionnel entre le Nord et le Sud, extrémité méridionale des Midlands anglais, d'une région où prospèrent les deux grandes Universités médiévales d'Oxford et de Cambridge, vaste marché relié à la Hanse, à la Flandre, à Calais, à Bordeaux, à l'Espagne par des échanges incessants, aboutissement de presque toutes les voies commerciales qui viennent de l'intérieur du pays et y retournent.

Tel est le milieu dans lequel Chaucer naquit, vers 1340, d'une famille bourgeoise — son père était négociant en vins — et dans lequel il passa presque toute sa vie. On ne sait rien de son éducation. Il ne semble pas avoir fréquenté les Uni-

1. Le William Rufus des Anglais.

versités, puisque, dès l'âge de dix-sept ans, on le trouve enrôlé comme page au service du duc de Clarence et que, peu après, il suivit Édouard III dans une de ses expéditions contre la France, en 1359. Nul ne fut plus que lui en même temps homme de la cour et de la ville, tantôt surveillant sur les quais de Londres ou de Westminster la perception de droits de douane ou l'exécution de travaux publics, tantôt parcourant la Flandre, la France et l'Italie pour les affaires de son roi. Il est Londonien comme pas un, « born and bred » en pleine Cité, parlant la langue qui y est courante, coudoyant dans l'exercice de ses fonctions les bourgeois et la foule, mais d'autre part familier avec la plus haute société où le français n'est pas encore devenu une langue étrangère, et tourné, comme l'Angleterre d'alors, comme le commerce de sa propre ville, vers les horizons plus lointains de France et d'Italie [1].

*
* *

La langue des Poèmes : phonétique et morphologie. — Remettant à plus tard l'examen des œuvres en prose, nous ne nous occuperons ici que des *Poèmes*. Leur étude littéraire a été facilitée par la publication de la grande édition de Skeat [2]. Mais, quelles qu'en soient les éminentes qualités, le philologue n'y trouve pas entière satisfaction, parce que Skeat, dans l'établissement de son texte, a fait un choix éclectique des leçons qui lui ont paru les meilleures parmi les diverses variantes, au lieu de suivre rigoureusement pour chaque œuvre le manuscrit considéré comme le plus ancien ou le plus exact. Nous ne nous servirons donc du Skeat [3] que lors-

1. Sur l'aspect littéraire des œuvres étudiées dans cet ouvrage, cf. Legouis et Cazamian, *Histoire de la Littérature anglaise*, Paris, Hachette 1924. Sur Chaucer en particulier p. 126-151 ; cf. aussi Legouis, *Chaucer*, Paris, Bloud 1910.

2. En 6 vol. Oxford Clarendon Press, 1896.

3. Dans l'édition réduite à un volume et appelée la *Student's Edition*, désignation que nous abrégerons en *St.*

que nous ne pourrons pas faire autrement, pour des œuvres dont nous n'avons pas trouvé d'autre réédition commode, comme pour la traduction partielle du *Romaunt of the Rose* d'après le manuscrit de Glasgow [1], pour la *Hous of Fame*, où l'éditeur a pris comme principal guide le manuscrit Bodley Fairfax 16, et pour certains *Contes* de Cantorbéry : le *Milleres Tale*, le *Reves Tale*, le *Somnours Tale*, le *Chanouns Yemannes Tale*. Mais nous avons préféré pour le reste des *Contes* l'édition, malheureusement incomplète, de l'Américain Mac Cracken [2], qui reproduit fidèlement le texte du manuscrit Ellesmere ; nous l'avons également suivie dans ceux des *Minor Poems* qui y sont contenus : le *Booke of the Duchesse*, ainsi que la version *B* de la *Legend of Good Women*, l'un et l'autre d'après le manuscrit Bodley Fairfax 16, le *Parlement of Foules* et le texte *A* de la *Légende* d'après le manuscrit Gg. 4, 27 de la bibliothèque de l'Université de Cambridge. Pour le *Troilus and Criseyde*, nous avons eu recours à l'édition récente de R. K. Root [3], bien qu'elle aussi soit entachée d'éclectisme, puisqu'elle se réfère surtout à deux manuscrits de Cambridge : celui de Corpus Christi College et celui de Saint John's. Il semble que toutes les autorités qui viennent d'être énumérées soient relativement anciennes, du commencement du XV^e^ siècle, et par conséquent presque contemporaines de la mort de l'auteur, en 1400.

La langue de ces œuvres est d'une simplicité et, pour ainsi dire, d'une modération remarquable. Elle a tous les caractères de l'East Midland, tels que nous les avons déjà rencontrés, un demi-siècle auparavant, chez Robert Mannyng of Brunne [4]. Sa phonétique est caractérisée d'abord par la stabilité de toutes les voyelles longues sauf l'*y* : l'*ō* est transcrit par *oo*, *goodë* C. p. 3, — l'*ū* est représenté par *ou* : *out* T. 8, *hous*, — l'*ī* par *i* ou *y* : *wif*, *my lyve* T. 35, 66 ; l'*ā*

1. De 1440 environ, paraît-il.
2. *The College Chaucer*, Yale University Press, 1913 (en abrégé *C*).
3. Princeton University Press, 1926 (en abrégé *T*).
4. Cf. *supra*, p. 223-228.

de l'anglo-saxon est partout *o* ou *oo : oon* T. 12, *hoot* St. 584, sauf parfois dans l'expression *halidays* C. 513. Cet assombrissement de l'*a* est presque constant lorsque la voyelle primitivement brève est partiellement allongée devant nasale appuyée, comme dans : *stonden* T. 16, *hond* 23, *lond* C. 115, *stronde* 126, *foond* 233, *lomb* 119, *honge* T. 42, *thonk* T. 3, mais aussi *thank* T. 53, *land* C. 115. L'*æ* palatal anglo-saxon et l'*ea* de fracture retournent le plus souvent à *a*, sauf dans le voisinage d'*x* et d'*r : he stal* T. 6, *forbar* 23, *spak* 28, — *care* 29, *starf* 78, *qualm* C. 59, *shaftes* 76, — et d'autre part *greses* St. 340, *wexen* T. 132, *berd* 234, *openers* C. 94, *merk* rimant avec *werk* C. 346. La même diphtongue de fracture brève devant groupe allongeant, surtout *-ld*, donne, comme partout dans le Centre et dans le Sud un *ǫ : toold* C. 100, *biholde* T. 16. La graphie *e* est plus fréquente encore que l'*a*, parce qu'en elle se sont fondus plusieurs sons très différents en anglo-saxon : d'abord l'*æ* qui donne un *ę* dans *sely* T. 19, *leest* 27, *drede* (subst.) rimant même avec *blęde* (inf. ags. *blēdan*) 27, *weet* (a. mod. *wet*) St. 471, *rees* T. 249, la transcription moderne par *ea* se rencontrant déjà dans *heale* (inf.) C. 415, *to speaken, eate* (inf.) C. 416 [1] ; ensuite la diphtongue longue *ēa* qui, elle aussi, se simplifie en *ę : ek, to shewe* T. 4, *to reven* 11, *slen* 41, *reed* 44, *theigh* 241, — de même *ĭe : yeve ich* T. 96, *bigete* 49 [2], *here* (inf. ags. *hīeran*) T. 4, *nede* 44, *streepe* C. 303, et, dans beaucoup de cas *ĕo : sterve* T. 3, *hevene* 4, *swerd* C. 36 [3]. Mais l'évolution d'*ĕo* et d'*ў* est plus complexe. Régulièrement, *ĕo* doit, dans le dialecte East Midland, donner un *ę*, et, en effet, on trouve toujours dans Chaucer : *to bede* (ags. *bēodan*), *to chese, to lese, fellen* (ags. *fēollon*) T. 9, mais quelquefois

1. Avec allongement en syllabe ouverte. Par contre l'*a* est fréquent lorsqu'*æ* s'est trouvé abrégé devant consonne double : *ladde* T. 11, *lasse* 16, *laft* 206, *naddre* St. 619, *swatte* C. 386.

2. Avec allongement devant *-ld* dans *sheeld* C. 62, 76, et même la voyelle *i* dans le verbe *to shilde* T. 241 et le subst. *chiste* 382.

3. Mais *u* (*o*) par influence de *w* dans *worth* (ags. *weorþan*) T. 105, *suster* 43. Cf. *i* pour *e* dans *dirke* C. 351.

aussi un *i*, comme dans *fil it* T. 6[1], *whiel* 42, *lief* 137, *swire* rimant avec *ire* St. 4, *brist* (ags. *brēost*) avec *list* (subst.) C. 4-5, d'où l'on peut induire que, vers le milieu du XIV[e] siècle, l'*ē* moyen-anglais, issu de l'anglo-saxon *ēo*, était à ce point fermé qu'il tendait à se confondre avec un *i*. Pour l'*ȳ*, on attend également un *ī*, et il en est ainsi très souvent : *kyn* (ags. cynn)[2], *kynde* T. 14, *synne* 29, *yvele* 32, *kiste* 41, *chirche* C. 118, *to bilden* St. 337, — *litel* (ags. *lȳtel*), *pride* T. 13, *fir* 23, *filth* 161, *litherly* St. 460. Mais, comme dans Robert Mannyng, les graphies en *u*, qui paraissent avoir été répandues surtout dans le Sud-Ouest, se présentent parfois pour rendre *ȳ* : *to builden* St. 591, *murthe* C. 113, *muchel* T. 21, *put* (subst.) 301, et, qu'il s'agisse de la longue ou de la brève, les transcriptions en *e* sont particulièrement nombreuses : *evil* C. 421, *they stente* T. 5 (mais *stynte* 43, 349), *leste* T. 11, très fréquent surtout à la rime, à côté de *liste* 19 (rimant avec *nyste*), *shet* (a. mod. *shut*) 342, et *shitting* St. 17, *kesse* C. 309 et *kisse* C. 310, — *feere* (ags. *fȳr*) T. 189 rimant avec *deere*, *heere* (to hear), *fest* (a. mod. *fist*) avec *brest* T. 473, *keen* (ags. *cȳ*) C. 189. Ces faits paraissent indiquer qu'une influence méridionale, et surtout kentienne, s'est exercée soit sur Chaucer lui-même, soit sur les scribes qui ont recopié ses écrits, et rien ne serait plus naturel, puisque Londres, extrémité sud des Midlands, est au seuil même des comtés de Surrey et de Kent. Mais on ne peut oublier que précisément la même variété de transcriptions se rencontre chez Robert Mannyng, originaire des environs de Lincoln, loin de tout voisinage avec les parlers du Sud. Il est donc plus vraisemblable que, chez Chaucer comme chez Mannyng, l'*ī* issu d'*ȳ* anglo-saxon était instable et tendait vers l'*e*[3].

Il est curieux de voir comment Chaucer, très sensible aux particularités dialectales de son temps, a dans une occasion

1. Dans *dryen* (ags. *drēogan*) T. 17 et *to wrye* 18, il y a eu métaphonie d'*ēo* en *īe*, *i* par influence du *g* palatalisé.

2. Il n'y a aucune différence de son, en moyen anglais, entre *y* et *i*.

3. Comme le fait, aujourd'hui encore, l'*i* de l'anglais moderne.

essayé d'en noter quelques-unes. Il met en scène dans le *Reves Tale* deux étudiants de Cambridge, originaires d'une « certaine ville nommée Strother et située bien loin dans le Nord, — il ne saurait dire où ». Mettons que ce soit dans le Yorkshire. Voilà comment il fait parler l'un de ces deux rusés compères :

> ' Symond ',[1] quod John, ' by god, nede has na peer ;
> Him boës serve him-selve that has na swayn,
> Or elles he is a fool, as clerkes sayn.
> Our manciple, I hope he wil be deed,
> Swa werkes ay the wanges[2] in his heed.
> And forthy is I come, and eek Alayn,
> To grinde our corn and carie it ham agayn ;
> I pray yow spede us hethen that ye may '.

Ce dont Chaucer est le plus frappé dans ce dialecte, c'est de la fréquence du son *a*. Il l'emploie, comme il convient, pour représenter un *ā* de l'anglo-saxon : *na, swa, ham*[3], *waat, wha*, ou un *ă* devant groupe allongeant : *tald*, ou un *ă* devant nasale appuyée : *sang, lange night*. En second lieu, il généralise, comme le Northern, l'*-s* verbal au singulier et au pluriel : *I is*, (he) *has, boës, wanges werkës*. Enfin il connaît l'emploi de bon nombre de formes ou de mots particuliers : *sal* au lieu de *shal, thair bodyes* au lieu de *hir bodyes* en Midland, *slyk a sang* au lieu de *swich, whilk way*, l'infinitif contracté *taa*, le verbe impersonnel *bo* pour *behove*, la locution *til hething*[4] doublement septentrionale, l'adverbe *hethen* au lieu de *hennës*. A cette abondance de détails caractéristiques s'opposent seules quelques concessions méridionales à la rime ou au rythme : un pluriel comme *sayn* rimant avec *swayn*, une valeur prosodique trop uniformément laissée à des désinences qui avaient depuis longtemps cessé d'être syllabiques dans le Nord, comme

1. C'est le nom du meunier, victime des étudiants, cf. St. p. 469-470, v. 4026-4033.

2. C. à d. les « dents molaires ».

3. Noter que Chaucer ne semble pas connaître l'orthographe *haim*, déjà courante en son temps. Cf. cependant les curieuses graphies *geen* et *neen* St. 470, 471 qui sont peut-être le Northern *gain* (gone) et *nain* (none).

4. C. à d. « to scorn ».

dans : *Swa werkës ay the wangës in his heed*, vers que John prononce à peu près comme l'eût fait son grand-père.

La simplicité de la morphologie n'est pas moindre que celle de la phonétique. Le trait saillant en est la prédominance absolue des désinences fortes. Le génitif singulier est presque toujours en *-(e)s*, même pour d'anciens féminins forts : *lovës* T. 3, *shames drede* 11, pour d'anciens masculins ou féminins faibles : *assës* C. 163, *oxes* 281, *widewës*, *chirchës* St. 469, ou pour des noms de parenté comme *fadrës*. Toutefois, quelques exceptions archaïques subsistent, telles que : *his lady*[1] *mouth* T. 413, *in thi brother wif* 35 ; et, bien que l'anglo-saxon ait connu une tournure comme : the thridde hevenes lord... hath wonne *Venus his love* C. 435, il faut sans doute y voir plutôt une innovation récente qu'un legs du passé. Pour le datif, il est rare que l'*-e* qui le caractérisait autrefois puisse lui être attribué à coup sûr, parce que le nominatif s'est souvent adjoint un *-e* final analogique qui fait que les deux cas se confondent. Toutefois, le contraste entre *wyf* St. 376 au nominatif et *to wyve* St. 376, entre *cloud* et *under cloudë blake* T. 11 montre que, de temps à autre, le poète le conserve consciemment. A quelques exceptions près, le nominatif pluriel est en *-s : loveres* T. 3 et *loverys* 60, *terës* 28, *foughlës* 40, aussi bien avec des masculins anglo-saxons qu'avec des neutres : *tolis* T. 33, *knees* C. 33, 281, *knewes* 218[2], des féminins : *ladies* T. 5, *dorës* 154, d'anciens substantifs faibles des trois genres : *foos* T. 50, *wrecches* 98, *halwes* St. 376, *feres* T. 13, *sterres* C. 60, *names* St. 336, — *tonges* T. 4, *wises* 10, — *eres* C. 278, et naturellement avec les mots français : *pointës* T. 19, *servaunt(e)s* 3, *spiritz* C. 401, *in the trays* T. 13 (traits)[3]. Quelques

1. Ags. *hlǣfdigan*, d'où m. a. *lady-(e)*.

2. Mais *hors* reste invariable, de même que les anciens thèmes longs : *deer, folk, neet, pound, sheep, swyn*, parfois *thing* et *yeer* (cf. Ten Brink, *Chaucers Sprache und Verskunst*, trad. anglaise de M. Bentinck Smith, *The Language and Metre of Chaucer*, London, Macmillan 1901, p. 144).

3. Les génitifs pluriels sont aussi en *-es : oure tongës difference* T. 21, *Grekës blood* 66, *the sterrës names* St. 336.

rares substantifs, primitivement faibles, restent fidèles à leur origine : *fleen* (fleas) C. 392, *oxen* 27, *asshen*, mais, tout aussitôt, *asshes* C. 536, *toon* et *toos* 190, *ben* T. 66 et *bees* St. 622 ; par contre, certains mots isolés comme *shoon* C. 190, *brethren* T. 25, *doghtren* C. 184, *sustren* T. 177 (mais aussi *sustrës* C. 190), *keen* C. 189 (kine) et même *hosen* 149 se sont ralliés à cette déclinaison[1]. La seule désinence régulière que l'adjectif connaisse encore est l'*-e* final des pluriels forts : *oldë gestës* St. 341, *hors goodë* C. 3, et de la déclinaison faible aux deux nombres : *o blyndë world* T. 13, *his ownë brother* 5, *al the Troyanischë blood* St. 328, *with his grimmë pawës* St. 331, — encore cette terminaison n'est-elle à peu près stable qu'avec les adjectifs monosyllabiques et, de préférence, anglo-saxons : *fairë blisful, o Cipris* St. 331, *this sorwful Troilus* T. 31, *the cruel herte* 14. Les comparatifs et superlatifs synthétiques conservent deux anciennes formes métaphoniques : *strenger* C. 178 et *strengest* 14, *no lenger* C. 212 et *lengest* T. 25, — mais plus souvent redoublent leur consonne finale, sans doute en abrégeant la voyelle longue précédente : *depper* (ags. *dēop*) T. 80, *hotter* 24, *gretter* C. 107, *derre* 11, *pruddest* C. 463. Les constructions analytiques, beaucoup moins fréquentes, sont représentées par des exemples comme : *more cleer* St. 536, *roialler ne moore curius* C. 112[2].

La conjugaison garde de l'ancienne langue, d'accord avec les dialectes du Sud, les désinences du singulier de l'indicatif présent : *I telle* C. 435[3], *thow tornest* T. 12, (he) *helpeth, wexeth*

1. Pour les substantifs métaphoniques, Ten Brink (*op. cit.* p. 147) indique : *feet, teeth, men, wommen, gees, breech, kyn.*

2. Les démonstratifs sont : *this*, pl. *this(e)* ; *that*, pl. *tho ; swich* et *thilke ;* les pronoms personnels et les possessifs caractéristiques : *I* et *ich* (*me, my*) ; — *thow* (*the, thi lady* T. 19, *thin owen cheyne* 27, *thyn hand* C. 384) ; — *she* (acc. dat. *hire*, pron poss. *hir* = hers) ; — *ye* (*yow, youre*, pron. poss. *youres*) ; — *thei* (*hem, hir(e)*, pron. poss. *hir(e)s*) ; le relatif est *that*, mais *which* ou *the which(e)* peut avoir un antécédent de personne : *this lady, which that* T. 8, au gén. *the whos*. En outre, *which* est employé avec sens exclamatif dans : *which a labour* T. 12. *Whoso that* et *what... that* ont un sens indéfini.

3. Ces finales pouvant compter ou ne pas compter comme syllabes dans

T. 3, 48, les exceptions étant presque toutes dues à des contractions, soit par inversion du sujet pronominal de la seconde personne : *profrestow* T. 212, *seystow* 27, soit par élision de la voyelle atone, d'où résultent la rencontre, et la fusion ou l'assimilation, de deux consonnes : *thou lixt* (ags. *līegest,* thou liest) St. 586, — (he) *stant* T. 122 (ags. *stent*), forme refaite sur l'infinitif *standen, list* T. 8, *abit* 54, *tit* 18. L'-*s* du dialecte du Nord ne se rencontre, semble-t-il, qu'une seule fois, et à la rime, dans *as it telles / nothing elles,* Book of the Duchesse C. 416, et le pluriel, presque toujours en *-en, -e : wepen* T. 3, *smellen* 10, *men ryme* 28, se tient également éloigné du Nord et du Sud, sauf que, de temps à autre, se présentent les désinences méridionales en *-th : men maketh* T. 38, *meeteth men* C. 45 [1], *ye loveth* T. 261, *hir impressiouns causeth* St. 326, *thynges* [that] *forthereth* T. 122, *the bemes adorneth* 143. Le prétérit fort ou faible, si l'on tient compte de l'affaiblissement des finales atones en moyen anglais, reste conforme à la conjugaison primitive : au singulier 1) *I chees* C. 495, sans aucune terminaison, 2) *thow were, bere* T. 269, *toke* C. 428, *sawe* 127, avec l'-*e* de l'anglo-saxon qui d'ailleurs disparaît de la prononciation, et même de l'orthographe dans *thou drank* C. 169 [2], — dans les verbes faibles : *thou savedest* C. 120 et *seydestow* T. 46, à la rime *thou made* C. 519; au pluriel, l'-*on* anglo-saxon s'atténue en *-en : spaken* T. 29, *seyen* C. 438, *fellen* T. 3, — *assegeden and wroughten* T. 5 —, et souvent en -*e* par chute de la consonne finale : *sponne* T. 177, *stoode* 186, *foryeve* St. 383, *dronke* C. 169, — *bisegede* T. 10, *bette* St. 473 [3]. Il en est de même à l'infinitif : *to tellen* T. 3,

le vers, au gré du poète. Il est à peu près certain qu'elles n'étaient plus prononcées dans l'anglais courant de l'époque et que Chaucer les conserve, si besoin est, par un traditionalisme commode pour sa prosodie.

1. Il peut arriver que *men,* employé avec le sens indéfini du *me* que connaissait le Sud, régisse le singulier : *men was* T. 274; aussi les exemples où *men* est sujet ne sont-ils pas très probants.

2. Noter ici l'assimilation du prét. fort sg. 2 à la forme du sg. 1 et 3.

3. Les variations apophoniques des verbes forts restent, dans l'ensemble, assez conformes à celles de l'anglo-saxon. La plupart des exceptions s'ex-

to here 4, et au participe passé, souvent encore précédé du préfixe *i-* ou *y-* : *ybeten* T. 38, *yyeven* 207, *yslayn* C. 127, *ijaped* T. 18, *iloved* 31,— par contre : *comen* T. 10, *cropen* 191, *maad* 14. Comme chez Robert Mannyng, le participe présent est en *-yng : wepynge* T. 8, *liggyng* 46 ; — enfin, il est à remarquer que Chaucer généralise l'emploi du nouveau gérondif par lequel le moyen anglais remplace peu à peu celui de l'anglo-saxon, et qu'il construit à l'aide de *for to* suivi de l'infinitif simple ou de formes isolées de gérondif archaïque : *for tendite* T. 3, *for tasayen* 47, et d'autre part : *for to seyne* (to say) 36, *his wone to doone* 347.

*
* *

Le Vocabulaire. — Si la grammaire de Chaucer est en réalité très simple, il n'en est pas de même de son vocabulaire.

pliquent par le jeu de l'analogie de formes courantes qui s'imposent à d'autres formes archaïques ou moins usitées. Voici, en partie d'après Ten Brink, quelques exemples des sept catégories de verbes :

	Inf.	Prét. sg.	Prét. pl.	P. Passé.
I. —	*speke*	*spak*	*speken* ou *spaken*	*spoken* (de même *breke* [et *trede*)
	sitte	*sat* et *seet*	*se(e)ten*	*seten*
	see	*saugh* et *say*	*seyen* et *syen*	*seyn*
	lye	*lay*	*leyen*	*leyen*
II. —	*bere*	*bar, beer*	*beren*	*boren*
III. —	*helpe*	*halp*	*holpen*	*holpen*
	winne	*wan*	*wonnen*	*wonnen*
	bynde	*bond*	*bounden*	*bounden*
IV. —	*wryte*	*wroot*	*writen*	*writen*
V. —	*cheese*	*chees*	*chosen*	*chosen*
VI. —	*swere*	*swoor*	*swooren*	*sworen*
	take	*took*	*tooken*	*taken*
	stonde	*stood*	*stooden*	*stonden*
VII. —	*blowe*	*blew*		*blowen*
	falle	*fel, fil*	*fellen*	*fallen*
	waxe	*wex* et *wax*	*wexen*	*waxen*

A la variété des sujets traités par le poète : allégories, récits moraux ou épiques, contes sentimentaux ou badins, — à l'ampleur du développement répondent la richesse et la multiplicité des termes employés. Dans les œuvres de Chaucer, le moyen anglais dresse une sorte d'inventaire de ses ressources lexicographiques. Il y a là le fonds ancien, d'origine anglo-saxonne, auquel revient toujours la première place, même lorsque Chaucer, débutant dans les lettres, se met à l'école de la poésie française, et entreprend de traduire, au moins en partie[1], le *Roman de la Rose*. Il en est maint passage — tel le suivant[2] — dont on pourrait penser qu'il a été écrit indépendamment de tout modèle étranger :

But at the lastë than thoughte I,
That scathëles, ful sikerly,
I mighte unto the Wellë go.
Wherof shulde I abasshen so ?
Unto the welle than wente I me,
And doun I louted for to see
The clerë water in the stoon,
And eek the gravel, which that shoon
Down in the botme, as silver fyn ;
For of the welle, this is the fyn,
In world is noon so cleer of hewe.
The water is ever fresh and newe
That welmeth up in wawes brighte
The mountance of two finger highte,
Abouten it is gras springing,
For moiste so thikke and wel lyking,
That it ne may in winter dye,
No more than may the see be drye.

Sur la demi-douzaine de mots français que cet extrait renferme, il n'est pas un seul néologisme qu'on puisse attribuer à Chaucer : *abasshen* se rencontre dès 1325, *clere* en 1297, *gravel* en 1300, *fyn* comme substantif en 1200, comme adjectif en 1300, *mountaunce* en 1290, *moiste* est commun à Langland en 1377 et à Chaucer. Dans les quelques deux mille vers qu'on attribue à Chaucer comme traducteur de Guillaume de Lorris, il ne semble pas y avoir plus d'une trentaine de mots dont l'*Oxford Dictionary* ne donne aucun exemple antérieur à 1366. Ce sont : *claper* (clapier), *aguiler* (porte-aiguille), *chaplet, amorettes, florettes, chevesaile* (col), *enseigne, guerdon, jagounce* (rubis), *moisture, moysoun* (mesure), *peche*,

1. Le fragment A de Skeat, jusqu'au vers 1705.
2. Vers 1549-1566.

poplar, mavis, terins, squirel, satyne, sukkenye, scochouns, usaunce, portraiture, royne et *roynous* (rugueux), — parmi les adjectifs : *apparaunte, enclos, espiritual, mordaunt, volage, resemblable,* et comme verbes : *endouted, decoped, habyten* (habiter), *refreininge* (chanter un refrain), *ribaning*. Il résulte de ces constatations qu'après le contingent anglo-saxon, c'est celui de l'anglo-normand qui prédomine. Vient ensuite ce qui, jusqu'à plus ample informé, paraît avoir été innové par le poète lui-même et calqué sur le français littéraire du temps, puis, en dernier lieu seulement, quelques vocables scandinaves, désormais usuels, comme le *to dye* du passage ci-dessus.

Aussi l'impression générale qui se dégage d'une étude d'ensemble du vocabulaire chaucérien est-elle toute de mesure et d'équilibre. Ses éléments constitutifs s'y trouvent déjà dans la proportion qu'a conservée l'anglais littéraire moderne. De ce fait, Chaucer est le plus accessible des écrivains moyen-anglais. Chez lui, on n'est arrêté ni par un afflux déconcertant de termes scandinaves, comme dans les *Poèmes allitératifs* du west-midland, ni par des survivances anglo-saxonnes trop archaïques et rudes, comme c'était le cas dans les dialectes du Sud et dans Langland lui-même, ni par une profusion de mots savants empruntés directement au latin ou au français. Solidement appuyé sur les deux assises profondes de la langue, il cherche la variété et la souplesse dans la coopération modérée d'autres éléments.

Ce sont d'abord des mots rares, en nombre assez considérable, et d'origine parfois obscure[1], des substantifs comme : *box* (a blow), *boydekin, bragot* (a spiced beverage), *costrel* (afrs. = a flask), *dagon* (a piece), *gnof* (a churl), *gyte* (afrs. = a dress), *jubbe* (a vase), *in a kankedort* (« in a fix »), *kechil* (ags. = a cake), *labbe* (a tell-tale), *lake* (linen), *louke* (accomplice), *mullock* (refuse), *panade* (knife), *popper* (small dagger), *on the quakke* (croaking), *a shot-window* (casement), *slivere* (a piece), *teyne* (a rod), *tydif* (? a titmouse), *totelere* (a tattler), *trip* (piece

1. On ne citera, dans toute cette étude, que les mots dont l'*Oxford Dictionary* ne donne aucun exemple antérieur à Chaucer.

of cheese), *tuwel* (frs. tuyau), *veze* (a rush of wind), *viritoot* (brisk motion), *viritrate* (a hag), *vitremyte* et *voluper* (a woman's cap), *wariangle* (a shrike); — quelques adjectifs et mots invariables : *drasty* (filthy), *gerful* et *geery* (changeable), *here and howne* (? mild and wild), *smoterlich*, *toty* (dizzy), *wachet* (light blue), *wraw* (angry), *ascaunces* (as if), *jossa* (afrs. = down here); — des verbes comme : *agroted* (surfeited), *to arten* (urge), *bicchëd* (cursed), *chirken* (to creak), *chiteren* (to chatter), *faltren*, *ganen* (to yawn), *gauren* (to stare), *giggen* (frs. = to strap to the arm), *hoven* (to hover), *glimsinge* (a glimpse), *to jompre* (jumble), *to jouken* (afrs. jouquer, to lie), *to motre* (mutter), *to pike* et *kyken* (to peep), *pillëd* (plucked), *to poke* (incite), *prolle* (to prowl), *to quappe* (beat), *rape* (to touch), *roggen* (to shake), *skinken* (to pour), *snorten*, *strogelen* (to struggle), *to trice* (drag), *to underspore* (thrust under). — Ce sont ensuite, parmi les mots empruntés au français, des termes abstraits, dont on n'a pas encore trouvé trace avant Chaucer, et qu'on peut classer dans l'ordre de leurs suffixes : — age : *plumage*, — aunce : *acustomaunce, contemplaunce, disesperaunce, disordinaunce, obeysaunce, reconissaunce, renovelaunce*, — ence : *apparence, advertence, existence*, — ie (-y, -ye) : *advocacie, tirannye, litargie*, — ike : *etike*, — ioun : *contemplacioun, congregacioun, curacioun, composicioun, dilatacioun, dispensacioun, disposicioun, dissimulacioun, duracioun, fundacioun, fumigacioun, interrogacioun, multiplicacioun, persuasioun, recompensacioun, reflexioun, reparacioun, repplicacioun, reverberacioun, abusioun, disgressioun, impressioun*, — ise : *tormentise*, — ment : *entendement*, — rye : *bryberie, masonerie, nortelrye, poetrye, revelrye*, — tee : *curiositee, bestialitee, facultee, mutabilite, possibilite, prolixitee*, — ude : *latitude, similitude, solitude*, — ure : *noriture*. C'est aussi une foule variée de mots savants, tirés directement de notre langue, ou parfois influencés par la forme latine correspondante : des substantifs comme *ambages, amphibologie, arrivaile* et *arrivage, ascendant, astrologer, augurye, cadence, chilindre, cinamone, conceit, conjecture* (et *to conject*), *corbets, cornemuse, corniculer* (secrétaire), *countretaille, desespoir, at dulcarnon, eloquence, embassadour*

et *embassadrye, equacioun, executrice, fermacie, galaxye, hemysperie, intellect, lacerte, lambyc, licenciat*[1], *losenges, magik* et *magicien, narcotik, octogamye, offertorie, opie, orisonte, parodie* (period), *perspective, preamble, reportour, save garde, sillable, sperme, stillatorie, surplus, sursanure, tremour, urne, virelay*, — des adjectifs en grand nombre : *angelyk, annunciat, apertinent, aspre, casual* et *casually, cerial, clergial, collateral, combust, consecrat, conservatif, delicat, demonstratif, demoniak, determinat, diffynytyve, disconsolat, discordable, disesperat, diurne* et *diurnal, doucet, effectueel, elaat, equynoxial, erratik, exaltat, execut, expulsif, fatal, feminyne, fortunat, frentic, fugitif, futur, importable, inequal, inquisityf, laxatif, mansuete, meridional, muable, natyf, ordinaat, palestral, palpable, pecunial,* (faucon) *peregryn, poignant, preignant, semblable, storial, superlatyf, textueel, transitorie, tryne, uncircumscript*, — des verbes : *argumenten, compouned, congeled, conserve, countrepeise, deliberen, determinen, diffynen, disblame, dispone, dissimilen* (dissimuler), *distille, enhabit, entrechaungen, entrecommunen, entreparten* (to share), *notifie, perturbe, refere, remorde, resigne, stellify, transmewen, ventusynge*. En somme, les ressources nouvelles que Chaucer demande au français de son temps relèvent beaucoup moins de la langue de l'Église, de celle du droit ou de la guerre que de celle de la pensée, littéraire ou philosophique. Il faut y ajouter les termes techniques, comme dans la description de la chasse du *Livre de la Duchesse* (*embosed* = dans un bois, *lymer, founes* = faons, *forloign* = rappel des chiens, *rechased, soures* = sorrels), et plus encore dans la diatribe du Domestique du Chanoine (The Chanounes Yeman)[2] que l'on dirait extraite d'un traité d'alchimie écrit en notre langue. Il est évident que ni l'anglo-saxon ni l'anglo-normand ne pouvaient mettre à la disposition du poète tant de vocables scientifiques, et qu'il lui fallait bien les prendre tels quels là où ils se trouvaient. Il s'ensuit que l'influence du français en général, et du français savant en particulier, sans être exagérée, apparaît considérable dans le voca-

1. Cette terminaison en *-at* atteste une origine plutôt latine que française.
2. St. p. 660.

bulaire de Chaucer. Elle se trahit, comme dans l'*Ayenbite of Inwyt*, mais avec moins de servilité, par le décalque de certaines expressions où l'adjectif suit régulièrement le substantif, parfois même s'accorde avec lui : *effect contraire, a see imperial, estat roial, flaumbe funeral, voice memorial, art plenere, juge infernal, his celle fantastyk, triumphe lauriat, paradys terrestre, the goddes celestials, places delitables, infernals illusions, proportionales convenientz*, — et par l'insertion de mots copiés sans aucune adaptation : *noun-certeyn* (incertitude), *grauntmercy* et *gramercy, obele nece, mafey, depardieux, ambes as, sys cynk, a blaunche fevere, pleyn felicitee, suffisaunt surete, perle fyne, Estorial Myrour.*

*
* *

La Syntaxe. — En passant aux considérations de syntaxe, il faut, du point de vue de l'histoire de la langue, faire abstraction de toutes particularités ou « licences » proprement poétiques, qui ne dépendent que de l'arbitraire de l'auteur et des nécessités du rythme ou de la rime. Ainsi, quand Chaucer écrit [1] : *For I, that god of lovës servauntes serve,* il pratique l'inversion du complément direct, place son verbe en position finale, et supprime l'article devant *god :* autant de procédés tout extérieurs qui facilitent la composition du vers, mais ne renseignent en rien sur la syntaxe, ou même sur le style de l'époque [2]. Pour s'en tenir à des faits d'une portée plus générale, on remarquera, dans la construction du relatif, l'emploi, d'ailleurs rare [3], d'une sorte de génitif scindé, que l'anglo-saxon connaissait déjà avec la particule *þe* [4], remplacée dans Chaucer par *that* ou *which : the kynges deere sone, Which alwey for to do wel is his wone* T. II, 318, et, en outre, la survivance du

1. T. I, 15.

2. On pourrait en faire une étude spéciale, par un classement méthodique, qui montrerait comment le poète arrive à concilier les nécessités de la syntaxe et du mètre.

3. *Whos* étant le relatif possessif habituel.

4. Cf. *H. L. A.* t. I, p. 217.

sens pronominal de *whether* dans : *I do no fors the wheither of the two,* Wyf of Bath T., v. 1234 (peu m'importe lequel des deux). Dans la construction de la proposition, le sujet, substantif ou pronom, est susceptible, comme en anglo-saxon, d'être renforcé ou rappelé par l'introduction d'un pronom personnel pléonastique, lorsqu'une ou plusieurs subordonnées relatives l'ont séparé du prédicat. Citons, parmi de nombreux exemples : *Thise wommen, which that in the cite dwelle,* They *sette hem down* T. IV, 685, et un passage du *Clerkes Tale,* v. 87-91 : *And oon of hem, that wisest was of loore...* He *to the markys seyde,* où quatre incidentes se sont mises à la traverse du verbe de la principale. Par contre, il arrive que le sujet pronominal soit sous-entendu, comme implicitement contenu dans le verbe. C'est le cas du relatif dans : *that folk ther she was bore And* [that] *from hire birthe hnewe hir* Cl. T. 402, *a knight of prys* [that] *Was sib to Arthour of Bretaigne* R. Rose 1199, — de *thou* dans *But oones nyltow... tellen... But list* (= but thou liest) T. I, 797, — de *he : There nas noon other remedie ne reed, But* [he] *taketh his leve* Kn. T. 1217, — de *she : But moost hire favour was, for* (= because) *his distresse Was al for hire, and* [she] *thought it was a routhe* T. II, 664, — de *we : This thyng was graunted, and oure othes swore With ful glad herte, and* [we] *preyden hym also* Prol. C. T. 811, — de *they : Ther was greet moornyng Among the peple, and* [they] *seyn* Man of L. T. 622, — de *it* impersonnel : *And eke* [it] *me wolde muche greve* T. II, 228. Il est remarquable, à cet égard, que le datif synthétique survit assez fréquemment dans ce genre de constructions où le sujet n'est pas exprimé : *so wel* us *liketh yow* Cl. T. 106[1], — *and wordes tho That hadden pris, now wonder nyce and straunge* Us *thinketh hem* T. II, 25, — hir *semed have lived in langour* R. R. 214, — *to heraude Hem that* me *list y-preised be* H. F. 1577[2]. Lorsque, dans une de ces tournures imperson-

1. Mais cf. *It liketh to youre fader,* ibid. 345.

2. Dans *hir hadde levere a knyf thurghout hir brest* M. of L's T. 1027, l'auxiliaire *have* s'est substitué à l'ags. *bēon* (wæs) avec lequel *a knyf* aurait été le sujet véritable.

nelles, le sujet grammatical est exprimé, ce n'est pas toujours lui qui régit l'accord avec le verbe, mais plutôt le sujet réel, comme on peut le voir dans: *It am I* T. I, 588, *Hyt am I* Book of the D. 186, — *It were my wretched clothes* Cl. T. 850, *Hit were gentilmen* L. G. W. 1004, *ther* remplaçant *it* lorsque le sujet réel n'a pas encore été indiqué: *Ther lyth no rede* B. D. 203, — *Ther gan to quyken So gret desir* T. I, 295. Un emploi très exceptionnel de l'auxiliaire *have* s'explique sans doute par l'influence du français: *Ech man woot wel, that at a kynges feeste* Hath *plentee* Sq. T. 300.

Les formes interrogative et négative du verbe restent essentiellement ce qu'elles étaient dans la plus ancienne langue. La simple inversion suffit encore à marquer l'interrogation : *Seyde he nat thus ?* Nonne Pr. T. 121, sauf dans un cas unique, le premier en date, semble-t-il, où apparaît l'auxiliaire moderne : *Fader, why do ye wepe ?* Monkes T. 442. La négation n'apporte aucune innovation. Elle est fréquemment redoublée, soit qu'elle encadre le verbe : *Ne falleth naught to purpos* T. I, 142, soit qu'elle s'étende au complément : *I have noght had no part* Cl. T. I, 410 — ou qu'elle se fonde avec un auxiliaire : *I nam withholden yit with never nother* L. G. W. 192 ; *I noot* T. I, 410, *That nevere nyl recovered be* T. I, 37. Elle se simplifie souvent, par chute du premier membre *ne,* qui était indispensable en anglo-saxon, et devient : *he considereth noght* Cl. T. 78, ou *It cordeth naught* T. II, 1043. Elle peut même s'atténuer en *nat* : *I rede it nat* T. I, 133, lorsqu'elle est d'importance secondaire dans la proposition. Ainsi se trouvent dans Chaucer les éléments de l'interrogation et de la négation modernes, mais encore épars, sans que rien puisse faire prévoir l'adoption de l'auxiliaire *do* dans les phrases négatives.

Dans l'étude des temps et des modes se pose de nouveau la question du subjonctif. Il est encore très fréquent dans Chaucer, beaucoup plus vivant qu'il ne l'est resté dans l'anglais actuel. Son rôle est à peu près celui qu'il jouait en anglo-saxon. Dans les propositions principales, il est le mode de

l'affirmation limitée par l'expression d'un souhait : *And he so yive hem joye* H. F. 83, ou d'une alternative : *Dreme he barfoot, dreme he shod*, ibid. 98, ou d'une pensée conditionnelle : *But trewëly, it sate hire A worthi knyght to loven and cherice* T. I, 985. Mais c'est dans les subordonnées qu'il se rencontre le plus souvent. D'abord dans les incidentes qui servent de complément à des verbes de volonté ou d'intention : *I wil that thow se* T. I, 997, — *Preye I Jesus god That every harm... Befalle him* H. F. 98-100, — *Se that thow Requere nat*, ibid. I, 902, la conjonction *that* pouvant en ce cas se sous-entendre : *I wol thou take thy reste* M. of L. T., 741, — *I pray to God so save thy gentil cors* Ph. T., 304, exemple où il y a ellipse et de la conjonction et du sujet lui-même [1], — *Thus biddeth* [that] *God so graunte hem* T. I, 40 ; — ensuite dans les interrogations indirectes, où la subordonnée remplit la même fonction de complément d'objet du verbe principal : *I shal felen what he mene* T. II, 387, *I recche nat what wrong that thou me profre* Sec. N. T., 489, *For man sholde hym avyse what he speeke* [2] Maunc. T., 424 ; — en troisième lieu, lorsque l'incidente sert de complément déterminatif à un nom, à un adjectif, souvent au comparatif, ou même à un adverbe : *Sufficeth me thou make in this manere That thou reherce* L. G. W. 373-374, *the beste is that thow telle me al thi wo* T. I, 830, — fréquemment après un comparatif : *me were levere dye, Than she of me aught ellës understode* T. I, 1035, *It is wel lasse harm to lete him pace Than he shende* Cokes T. 45-46, *If yt be so that thou avyse the* L. G. W. 509. Enfin, certaines conjonctions appellent volontiers le subjonctif, parce qu'elles expriment soit une idée d'éventualité, comme *or* (= ere) : *or that it be ful longe* T. I, 832 ou *til : And slepen wollen til the sonne shyne* T. III, 768 [3], — soit une restriction, comme *though : Though myn hertë breste*

1. Au lieu de : *I pray to god* [that] *so save* [he]... Cf. encore (Venus) *The whiche I preye alway save us* H. F. 466.

2. Au subjonctif prétérit (ags. *spæce*).

3. Cf. Kn. T. 1134, 1144, et les indéfinis : *Whoso misdeme hit* H. F. I, 97, *What leoun that be in this foreste* L. G. W. 842.

T. I, 599, *though it happen me rehercen eft* L. G. W. 78, — ou *al : Al be his lady faire* T. I, 815, ou *but, but if, lest : But thou fynde it so I be thi boote* T., I, 832, — *but if that bokes lye* L. G. W. 609, *lest thow deme* T. I, 601, — soit une hypothèse, comme *if : But if thow wene I be thus sik* T. I, 575, — *but and* (= if) *thou crye or noisë make* L. G. W. 1790. Toutefois, plus encore qu'en anglo-saxon, deux raisons restreignent l'emploi de ce mode sous sa forme synthétique : d'abord, son remplacement de plus en plus usuel par des auxiliaires, *may* pour le présent : *Al that may hem plese* H. F. 90, — *yf I may fynde an ere* (of corn) L. G. W. 76, — *sholde* ou *mighte* pour le prétérit : *If that I sholde assente* T. II, 356, *lest that he sholde falle* T. I, 728, *or* (= ere) *he hit winne mighte* L. G. W. 1436, — ensuite l'identité, tout particulièrement en dialecte midland, des désinences des deux modes, subjonctif et indicatif, dans tout le pluriel : *And or* (= ere) *That ye juparten so youre name* T. IV, 1566, *he wol wel that ye brynge* T. II, 1643, si bien qu'il ne reste plus au subjonctif, comme désinences distinctives, que l'*-e*, au lieu de *-st, -th*, aux seconde et troisième personnes du singulier du présent[1], et que cet appauvrissement grammatical mène à la disparition d'un mode qui perd peu à peu ses caractères particuliers. C'est ainsi que Chaucer lui-même néglige la nuance de sens qu'impliquait le subjonctif et écrit : *I nolde that thow in me wendest so gret folie* T. I, 1031.

La forme de gérondif particulière au moyen-anglais, où la préposition anglo-saxonne *to* avait été renforcée en *for to*, et qu'on trouve dès 1175 dans les *Cotton Homilies*, en 1200 dans l'*Ormulum*, reste très familière à Chaucer. Elle y est presque toujours suivie de l'infinitif : *But for to tellen forth in special* T. I, 259, et n'ajoute guère de force à l'expression de l'idée d'intention contenue dans cet infinitif précédé de la seule préposition *to*. Aussi les deux modes, infinitif avec *to* et gérondif avec *for to*, peuvent-ils se confondre et se conjoindre, comme dans :

1. Et beaucoup plus rarement *-e* au sg. 2 prétérit cf. *supra*, p. 297 n. 2.

For so hope I my soule best avaunce,
To praye[1] for hem that lovës servauntes be,
And *write* hire wo, and *lyve* in charite
And *for to have* of hem compassioun. T I, 48-50.

On sait[2] qu'en anglo-saxon, l'infinitif pouvait servir de complément circonstanciel de but ou de manière à des verbes de mouvement. Dans une expression comme : *Who comth here ride ?* T. II, 1253, on pourrait se demander s'il n'en est pas encore de même chez Chaucer ; mais la comparaison avec d'autres exemples tels que : *I was go walked* B. D. 387, *to goon a begged* Fr. T., 1520, montre que le participe passé s'est substitué à l'infinitif. Une dernière particularité de syntaxe verbale, commune à Chaucer et à d'autres poètes moyen-anglais, est le passage abrupt d'un temps à un autre, du prétérit au présent, au cours d'un récit : *When he was fro the temple thus departed, He streyght anon unto the paleys torneth* T. I, 323-324, *A lettre sente she And him repreveth* L. G. W. 1566, *And in his armës he hem alle up hente, And hem comforteth* Kn. T. 959. Cette transition imprévue du passé au présent de narration paraît si naturelle à l'auteur qu'il lui arrive de coordonner par la préposition *and* deux verbes à des temps si différents[3].

*
* *

Le style. — L'enrichissement du style poétique de Chaucer va de pair avec le progrès de sa virtuosité métrique. Dans

1. C. à d. « en priant ».

2. *H. L. A.* t. I, 231.

3. Dans la syntaxe de la conjonction, on remarquera : 1° que les conjonctions simples sont souvent doublées par *that* remplaçant le *þe* anglo-saxon : *lest that, how that, if that, but that, that* tout seul ayant parfois le sens de *so that : Yit with a look his herte wax a-fere,* That he... *Wax sodeynly moost subgit unto love* T. I, 229-231 et pouvant être sous-entendu *N. Pr. T.* 116 ; — 2° que *as* est d'un emploi souvent pléonastique : *she lay as for dede* T. IV, 1157, *as touching this matere* T. I, 265. Parmi les adverbes, *no thing* devant un adjectif a le sens d'une négation renforcée : *no thing softe* T. I, 137, et *for* sert quelquefois à former des superlatifs absolus : *for-hoor* R. R. 356, *for-old, for-blak* Kn. T. 2142, 2144.

ses œuvres de jeunesse, jusqu'en 1370, il prend les Français, et surtout le *Roman de la Rose*, comme modèle. Il le traduit, au moins en partie ; il s'inspire de son esprit et de son vers octosyllabique pour écrire le *Livre de la Duchesse*. La forme prosodique qu'il choisit pour ses débuts et qu'il reprit plus tard, vers 1380, dans la *Maison de Renommée* (*Hous of Fame*)[1], est celle que nos trouvères avaient rendue familière. Elle convient à un récit clair, alerte, fait pour intéresser plutôt que pour émouvoir, à une poésie aussi voisine que possible du ton de la conversation et de la prose. Elle aime en beaucoup d'endroits une sobriété un peu froide, une netteté sans ornements ni apprêts comme dans ce passage du *Romaunt of the Rose*[2] :

Richesse a robe of purpre on hadde,
Ne trowe not that I lye or madde ;
For in this world is noon it liche,
Ne by a thousand deel so riche,
Ne noon so fair ; for it ful wel
With orfrays leyd was everydel,
And portrayed in the ribaninges
Of dukes stories, and of kinges.

Elle revêt en anglais un caractère particulier qu'elle doit au poids des rimes, lourdement frappées par l'accent tonique, et au martèlement régulier de la cadence iambique, dont la valeur musicale s'ajoute à celle de la parole écrite, et dont le renversement subit peut produire un effet saisissant de pittoresque comme celui-ci :[3]

Swich swete song was hem among,
That me thoughte it no briddes song,
But it was wonder lyk to be
Song of mermaydens of the see.

Toutefois, ni dans sa traduction, ni dans ses œuvres originales, Chaucer n'échappe à la funeste tentation vers laquelle entraînait de lui-même ce mètre sautillant : celle de la prolixité. On dirait par moments que l'auteur a perdu la direction de sa pensée et de sa phrase, comme si, lancé sur une pente trop rapide, il s'abandonnait à une allure précipitée d'abord et finalement vertigineuse, que le frein trop faible de la rime n'arriverait pas à contenir. Qu'on examine à cet égard une

1. Poème laissé inachevé.
2. Vers 1071-1078.
3. 676-680.

phrase de trente-neuf vers dans le *Romaunt of the Rose* [1] ; on y trouvera le sujet (*the tyme*) dès les premiers mots, mais il faudra attendre la vingt-sixième ligne pour rencontrer le verbe principal, et dans l'intervalle se seront présentés *that* relatif, *that* conjonctif en deux sens différents, un impératif qui brise le mouvement de l'ensemble, suivi de *for* et de plusieurs reprises de *the tyme*, nécessaires d'ailleurs pour que le sujet ne soit pas oublié. Il en est de même tout au début de la *Maison de Renommée :* c'est vraiment s'essouffler au départ que de commencer un poème par une phrase de cinquante-deux vers, où les *why, or ellës, or if* sont comme les anneaux d'autant de tiroirs. Par une conséquence trop naturelle, le poète — tel un orateur malhabile — s'embarrasse de temps à autre et perd le fil de son discours. Alors la phrase se brise, même à plusieurs reprises, et le lecteur, surpris de ces brusques cahots, reste déconcerté. Il manque ici la maîtrise des moyens d'exécution qui fait l'artiste consommé et l'élévation du ton qui fait le grand art. Que l'on compare sous ce dernier rapport le début de l'*Enéide* avec sa transposition en octosyllabes dans la *Hous of Fame* [2] :

' I wol now singe, if that I can,	Fugitif of Troye contree,
The armës, and also the man,	In Itayle, with ful moche pyne,
That first cam, through his destinee,	Unto the strondes of Lavyne '.

Nous regrettons Virgile et pensons à Scarron.

Mais Chaucer avait trop de génie, une âme trop vibrante, un sens trop affiné du rythme pour ne pas chercher des moyens d'expression plus riches et plus amples. Les Français, dont il s'inspirait, ne lui offraient pas que l'octosyllabe narratif. Il y avait dans l'œuvre lyrique de Guillaume de Machaut, dont l'âge mûr était contemporain de la jeunesse de Chaucer [3], des *Rondeaux,* des *Complaintes,* des *Ballades* surtout, en mesures variées, où figurait le vers décasyllabique sous la forme de distiques rimés ou de strophes plus compliquées, de sept vers

1. Vers 369-402.
2. 143-148.
3. Il a vécu au moins pendant 70 ans de 1300 jusque vers 1370.

en général [1]. Telle « Balade » de Machaut, avec sa mélodie souple, presque molle, devait paraître à Chaucer très neuve, très digne d'imitation, pleine d'un charme inconnu à la poésie moyen-anglaise :

Biauté parfaite et bonté souvereinne,
Grace sans per et douçour esmerée
Me font languir en contrée lointeinne
En désirant ma dame désirée.
Si ne puis pas avoir longue durée
Et ma dolour longuement endurer,
Puisque désirs ne me laisse durer [2].

Précisément, entre le *Romaunt of the Rose* et le *Booke of the Duchesse*, sont intercalés dans les *Œuvres* de Chaucer [3] deux « minor poems », dont l'un, intitulé *A. B. C.*, célèbre les louanges de la Vierge en strophes de huit vers [4], et dont l'autre (*The Compleynte unto Pite*) est sans doute la première composition moyen-anglaise en strophes de sept vers décasyllabiques, appelées plus tard *rhyme royal* et destinées à une si brillante fortune. S'il est vrai que la *Compleynte* soit une œuvre de jeunesse, on ne peut qu'admirer la faculté d'adaptation métrique de Chaucer :

And when that I, by lengthe of certeyn yeres,
Had ever in oon a tyme sought to speke,
To Pite ran I, al bespreynt with teres,
To preyen hir on Crueltee m'awreke.
But, er I might with any worde outbreke,
Or tellën any of my peynës smerte,
I fond hir dede, and buried in an herte [5].

Environ trois ans après l'achèvement du *Livre de la Duchesse*,

1. Beaucoup plus rarement de huit, cf. ses *Œuvres*, éd. Chichmaref, t. II, p. 649, avec une disposition de rimes *ab ab bc bc*.

2. *Ibid.* t. I, p. 132.

3. Au moins dans l'édition de Skeat, mais l'ordre chronologique de la plupart des poèmes est tout à fait incertain.

4. Avec la même disposition de rimes que dans Machaut (*supra*, n. 1).

5. *St.* p. 81-82. On remarquera qu'ici encore la disposition des rimes *ab ab b cc* est celle de Machaut dans la strophe correspondante (*supra*, n. 2).

Chaucer partait pour l'Italie en mission diplomatique et y séjournait onze mois, de décembre 1372 à l'automne de 1373. Cinq ans plus tard il y retournait et visitait la Lombardie pendant l'été de 1378. Ce sont là des dates qui marquent dans l'histoire non seulement de la littérature, mais encore de la pensée et de la civilisation anglaises. Pour la première fois, l'esprit le plus ouvert qu'il y eût outre-Manche, le tempérament artistique le plus fin, le plus sympathique à toute activité humaine, allait se trouver en présence des premières manifestations de la Renaissance italienne. Humaniste avant la lettre, Chaucer apprit alors à connaître les œuvres de ces grands humanistes, dont la pensée et le style s'étaient formés sur le modèle de la Rome antique, du Dante qu'il cite à plusieurs reprises et nomme « le grand poète de l'Italie »[1], de « Fraunceys Petrark, poète lauréat, dont la rhétorique douce illumina toute l'Italie de poésie[2] » et au latin duquel il emprunta son *Conte du Clerc*, de Boccace enfin, dont le nom lui paraît inconnu, mais qu'il mit à contribution plus que tout autre dans son *Knightes Tale*, tiré de la *Teseide*, et dans son long récit des amours de Troilus et de Criseyde, adapté du *Filostrato*. Surtout il apprit, au contact de ces derniers modèles, que le poème narratif a tout à gagner en noblesse et en variété s'il abandonne le rapide octosyllabe pour un mètre plus soutenu, et, mieux encore, pour une strophe de caractère à la fois lyrique et épique. Celle de Boccace se composait de huit hendécasyllabes, les six premiers sur trois rimes alternées (*a b a b a b*), les deux derniers formant distique isolé (*cc*)[3]. Chaucer

1. « The gretë poete of Ytaille », *Monkes Tale* v. 470.
2. Il le rencontra en outre à Padoue, *Clerkes Tale* v. 27.
3. En voici un exemple, pris au début de la *Teseide* :

O sorelle Castalie, che nel monte
Elicona contente dimorate
D'intorno al sacro gorgoneo fonte
Sottesso l'ombra delle frondi amate
Da Febo, delle quali ancor la fronte
I' spero ornarmi sol che'l concediate,
Gli santi orecchi a' miei prieghi porgete,
E quegli udite come voi volete.

lui préféra, pour son *Troilus et Criseyde,* la strophe de sept vers que lui avaient enseignée les *Ballades* de Machaut, mais sans s'astreindre à la stricte obligation que s'imposait le poète français de coordonner plusieurs de ces strophes — en fait toutes celles d'une même ballade — par le parallélisme de rimes identiques. Avec Chaucer, chacune de ces strophes devient alors une unité en elle-même, susceptible de prendre un caractère distinctif, à cause de la variété de ton et de coupe dont elle est capable. Par suite de sa construction, le sens, moulé sur le mètre, peut s'arrêter au quatrième vers, — c'est le type normal et le plus fréquent[1] —, ou bien se poursuivre jusqu'au cinquième, laissant au distique final toute la valeur que lui vaut son isolement, ou, beaucoup plus rarement, aller jusqu'au sixième, à moins que la strophe tout entière ne constitue un ensemble à ce point lié qu'aucune interruption ne soit possible dans la lecture. Mais d'une strophe à la suivante l'enjambement est exceptionnel, si bien que la nécessité d'enclore le sens en sept vers organise la phrase, l'endigue et l'empêche de s'étendre à perte de vue. A cet égard, la composition de *Troilus and Criseyde* fut une épreuve décisive où Chaucer disciplina sa manière et prit conscience de son style personnel. Le progrès est immense des octosyllabes de la *Rose* ou de la *Duchesse* à une strophe comme celle où Troilus se lamente du départ de Criseyde[2] :

« O paleis, whilom crowne of houses alle,
Enlumyned with sonne of alle blisse,
O ryng, fro which the ruby is out falle,
O cause of wo, that cause hast ben of lisse,
Yit, syn I may no bet, fayn wolde I kisse
Thi coldë dorës, dorste I for this route ;
And farewel, shryne of which the seynt is oute ! »

Le moment vint, cependant, où le poète passant à d'autres

1. Cf. celle de la *Compleynte unto Pite* citée plus haut p. 302.

2. Chant V, v. 547-553. On remarquera la pause à la fin du quatrième vers, et la coupe après le sixième, qui fait ressortir, en l'isolant, toute la valeur expressive du vers final.

sujets, aux *Légendes des Femmes exemplaires* (*Legend of Good Women*), aux contes multiples et divers des *Canterbury Tales*[1], ne put se contenter d'une seule et même strophe, trop uniformément belle de facture et noble de ton. La Bourgeoise de Bath ne pouvait assurément pas parler comme Criseyde, même infidèle, et ni le Meunier, ni le « Pardoner », le Marchand ou l'Hôtelier ne devaient s'exprimer dans le même mètre que le Clerc, l'Homme de Loi ou la Seconde Nonne[2]. Écartant définitivement l'octosyllabe[3], Chaucer conserva le décasyllabe de *Troilus*, et le combina, non plus en strophes, mais en distiques rimés, comme G. de Machaut l'avait fait dans ses *Complaintes*, sans toutefois observer aucune alternance de rimes féminines et masculines :

Deux choses sont qui me font a martire
Vivre et languir, dont mes cuers trop souspire.
La première est que mes tres dous amis,
Qui sa pensée et tout son cuer ha mis
En moy servir et amer loyaument,
Ne puet, ne vuet ou ne scet nullement
Gehir[4] à moy sa doleur et sa peinne,
Ne que je suis sa dame souvereinne[5].

Avec une plénitude de son et de sens, une richesse d'observation et de notation psychologiques, un art et une mesure infiniment accrus, la phrase poétique revêt, dans le mètre décasyllabique, les caractères essentiels que lui donnait déjà l'octosyllabe. Elle va de la simplicité à la plus grande

1. Entre 1379 et 1384, croit-on.

2. Dont les *Contes* sont encore dans la strophe de *Troilus*. Pour cette raison et à cause de leur inspiration sentimentale, on pense généralement qu'ils ont dû être composés avant le *Prologue* et la majeure partie des autres *Contes de Canterbury*.

3. *La Maison de Renommée*, inachevée, en est la preuve.

4. C. à d. « confesser ».

5. *Œuvres lyriques*, éd. CHICHMAREF, t. I, p. 249. Le distique décasyllabique rimé n'était pas complètement inconnu en Angleterre au XIVe siècle (cf. J. SCHIPPER, *Englische Metrik*, Bonn, 1882, vol. I, p. 439), mais il n'avait jamais été employé indépendamment des strophes dont il faisait partie, et Chaucer ignorait sans doute ces premiers essais.

complexité. Elle est souvent courte, nette, rapide, dans les portraits surtout, où elle se forme par la juxtaposition de principales à peine coordonnées, et dont les verbes sont les plus simples possible : *was, hadde,* dans un grand nombre de cas. Bien qu'avec un peu plus d'ampleur, beaucoup de passages narratifs sont écrits dans le même style : une subordonnée suivie de deux principales et d'une autre subordonnée, ou bien une subordonnée entre deux groupes consistant chacun en deux principales, telle est la construction des deux premières phrases du *Knightes Tale.* Par contre, il n'est pas rare, dans l'argumentation et même dans le récit, que la pensée s'avance en ligne brisée, avec moins de tours et de retours, certes, que dans les excès de l'octosyllabe, mais en se surchargeant d'incidentes où risque de se perdre le sens principal. Il y a, semble-t-il, des tentations de développement auxquelles Chaucer ne sait pas échapper. Il lui arrive, dans son *Knightes Tale*[1], de dire que son héroïne Émilie s'est réveillée par une matinée de mai. Mais Émilie est si belle que sa beauté veut être décrite en huit vers qui s'intercalent avant son lever, et le mois de mai a toujours tant de charme que Chaucer lui doit bien quatre autres vers avant de conclure sa phrase, coupée de ces deux parenthèses, par l'exposé de ce fait tout simple : This makëd Emelye have remembraunce To doon honour to may and for to ryse. Entre ces deux extrêmes prennent place les phrases périodiques, aux contours arrondis, tracés d'une main plutôt sûre que souple. Tel est le début du *Prologue* des *Canterbury Tales,* avec sa première partie toute en propositions subordonnées et sa conclusion toute en principales, sauf une subordonnée double qui met le point final à cet ensemble de dix-huit vers. Tel est encore, dans l'argumentation, ce passage du *Nonne Preestes Tale*[2] où Chantecler, fort de son érudition, émet son opinion sur la valeur prophétique des rêves. A l'aide de subordonnées restrictives, il indique son hostilité à la thèse de « Daun Catoun », contemp-

1. Vers 175-189.
2. 150-161.

teur des rêves, puis il annonce, dans une principale catégorique, ses propres autorités, dont les subordonnées par lesquelles il termine résument la doctrine :

« Madame », quod he, « graunt mercy of youre loore,
But nathelees, as touchyng Daun Catoun,
That hath of wysdom swich a greet renoun,
Though that he bad no dremes for to drede,
By God, men may in oldë bookës rede
Of many a man moore of auctorite
Than evere Caton was, so moot I thee,
That al the revers seyn of this sentence,
And han wel founden by experience
That dremës been significaciouns
As wel of joye as tribulaciouns
That folk enduren in this lif present. »

On ne saurait dire que la démarche d'une telle phrase soit d'une parfaite aisance ; il y reste quelque raideur dans les articulations, et elles sont encore trop nombreuses. Mais si l'on veut bien se laisser docilement mener par le poète, on arrive sans heurt ni gêne au point où il voulait nous conduire, et qu'il avait choisi ni trop rapproché ni trop lointain.

Pris dans son ensemble, et non plus dans son évolution, le style poétique de Chaucer a les qualités les plus remarquables. Il est unique dans l'histoire littéraire du moyen âge anglais. Il y avait eu jusque-là des conteurs plus ou moins gracieux, ingénieux ou verbeux, de tristes sermonnaires, des satiriques amers. Nul n'avait encore découvert, sauf en quelques occasions, rares et fugitives, que par l'effet de la mesure, de l'accent et du rythme, la poésie peut donner au discours et à la pensée leurs notes harmoniques, leur mélodie propre. Chaucer ne fut pas, il est vrai, créateur de mètres, puisqu'il trouva les siens en France. Mais il les vivifia par son imagination créatrice et par la musique intérieure de sa sensibilité d'artiste. Il repoussa avec mépris les compositions allitératives du Centre-Ouest ou Sud-Ouest : But trusteth wel, fait-il dire à son Pasteur[1], I am a southren man, I kan nat geeste Rum, Ram, Ruff

1. Prologue to the *Persounes Tale*, v. 43.

by lettre[1]. Il préféra la rime finale, avec son harmonie plus riche, faite de voyelles aussi bien que de consonnes, et son insistance qui souligne la cadence du vers. Il fut le premier à faire chanter des strophes entières, soit qu'il voulût peindre la beauté, l'amour de Criseyde[2], ou la douleur de Constance[3], ou le désespoir de Troilus abandonné (V, v. 575) :

« And at that corner, in the yonder hous,
Herde I myn alderlevest lady deere
So wommanly, with vois melodious,
Syngen so wel, so goodly, and so cleere,
That in my soulë yit me thynk(e)th ich here
The blisful sown ; and in that yonder place,
My lady first me took unto hire grace. »

Sous sa main, les décasyllabes eux-mêmes, groupés ou isolés, prirent parfois une résonance qui semble prolonger leur sens en ondes sonores. Telle est, dans le *Marchantes Tale*[4], la description du jardin de Janvier :

So fair a gardin woot I nowher noon.
For out of doute, I verraily suppose
That he that wroot the Romance of the Rose
Ne coude of it the beautee wel devyse...

Tels sont aussi tous ces vers épars, qui vibrent encore pour nous de l'émotion avec laquelle le poète les a écrits, ceux qu'il consacre à Criseyde : So aungelik was hir natif beautee, That lik a thing immortal semed she I, 102-3, — elle est, dit-elle ailleurs, « Right yong, and stonde unteyd in lusty leese II, 752, — l'amour se cache Within the subtil stremes of hire eyen I, 305. C'est que la beauté, l'amour sont déjà, pour ce précurseur de la Renaissance, des mots magiques qui ouvrent les trésors de l'inspiration, la beauté de Vénus That all the

1. Il est vrai que le « Persoun » ajoute aussitôt : Ne, God woot, rym holde I but litel bettre, mais il fallait bien qu'il y eût quelque différence entre le Poète et son Curé.
2. Cf. *T.* II, 918-924.
3. *Man of Lawes T.* 645-651.
4. Vers 786-789.

ground aboute the chare she sprad With brightnesse of the beautee in her face, *Anelyda and Arcyte* v. 40-41, — l'amour, qu'il soit prospère, As love for love is skilful[1] guerdonynge *T.* II, 392, ou qu'il doute de lui-même comme celui de Troilus : God wold I were aryvëd in the port Of deth, to which my sorwe wol me lede *T.* I, 527[2]. Car Chaucer, qui s'émeut de ravissement au spectacle de la vie heureuse, serait-ce celle des oiseaux qui sous l'éclat du soleil « Deliten in hire song in leves grene » *T.* IV, 1432-1433, sait mieux que quiconque avant Shakespeare retrouver les accents pénétrants de la souffrance humaine, celle d'une Constance pleurant sur la tête de son fils :

> Hir litel child lay wepyng in hir arm,
> And knelynge pitously to hym she seyde,
> « Pees, litel sone, I wol do thee noon harm. »
>
> (*Man of L. T.* 834-836),

ou celle de Grisélidis quittant son dur époux (*Cl. T.* 851-852) :

> « O goodë God ! how gentil and how kynde
> Ye semëd by youre speche and youre visage
> The day that makëd was oure mariage ![3] »

A tant de sensibilité s'unit chez ce poète une vigueur intellectuelle dont la forte trempe brille, comme un soudain éclair, dans d'autres vers qui, fixant instantanément l'attention du lecteur, se gravent dans sa mémoire. Ils se rencontrent souvent dans l'expression des sentiments des personnages, et, en ce cas, ne valent que pour eux. Ainsi Troilus, voyant pleurer Criseyde, sent « For everi tere which that Criseyde

1. C. à d. « fair », juste.

2. On remarquera l'effet produit, dans plusieurs de ces vers, par l'affaiblissement accentuel du quatrième pied, immédiatement suivi d'un iambe à fort ictus. Le vers semble avoir pris, par-dessus le pied faible, un élan que sa fin même ne peut pas entièrement arrêter.

3. Noter que Chaucer prononce encore *márïàge* et *vísàge* à peu près comme en français, avec accent tonique secondaire sur la finale, si le mètre l'exige.

asterte, The crampe of deth to streyne hym by the herte » *T.* III, 1071, ou bien Palamon se demande si sa destinée sera « By eternë word to dyen in prisoun » *Kn. T.* 1109; en Constance, seule dans son angoisse, An emperourës doghter stant allone *Cl. T.* 655, et Lucrèce, souillée par Tarquin, s'écrie : « ... It is bet for me For to be deed in wyfly honestee Than be a traitour living in my shame » *L. G. W.* 2702. Ailleurs, la pensée, se détachant du contexte, le dépasse et prend la forme d'une maxime qui vaut pour tous les temps. Elle est parfois gracieuse, comme un oiseau en plein vol : Love is a thyng as any spirit free *Fr. T.* 767, — But pite renneth soone in gentil herte *Tr.* I, 1761[1]; parfois elle s'exprime dans le ton plus grave d'une sentence morale : Trouthe[2] is the hyeste thyng that man may kepe *Fr. T.* 1479, et on peut même se demander, non sans quelque curiosité, si l'aimable, tendre et badin Chaucer n'était pas à ses heures en sympathie avec Wyclif et le Puritanisme naissant : « But moral vertue, grounded upon trouthe, That was the cause I first hadde on yow routhe » *T.* IV, 1672, dit Criseyde à Troilus ; — le pauvre Curé, modèle de simplicité et de désintéressement, donne à ses ouailles le meilleur des exemples : « That first he wroghte, and afterward he taughte » *Pr. C. T.* 495-496, et le « Markys » du *Clerkes Tale*, aristocrate révolutionnaire, n'hésite pas à formuler sur la vertu une doctrine toute proche de celle de Wyclif sur le « dominium » : » Bountee comth al of God, nat of the streen Of which they ben engendred and ybore », v. 157-158.

Il est un autre aspect par lequel l'œuvre de Chaucer se distingue de celle de ses devanciers. Ceux-ci sont presque toujours des imitateurs, des copistes, tout au plus des adaptateurs. On trouve le plus souvent quelque livre entre eux et la vie. Chaucer, nous le savons, ne se fait pas faute d'imiter. Comme Shakespeare, il prend son bien où il le trouve. Mais,

1. D'ailleurs répété deux fois : *L. G. W.* 503, et *Merchantes Tale* 742.
2. C. à d. « la fidélité ».

dans ses meilleurs poèmes, apparaît un apport personnel, une prise de contact direct avec le réel observé, vu ou deviné, qui se traduit dans le style par une qualité de réalisme pittoresque, dont maint exemple pourrait être donné. Le loup, favori de Mars, est dépeint With eyën rede, and of a man he eet *Kn. T.* 2048 ; l'assassin est évoqué en un vers inoubliable : The smyler with the knyf under the cloke, *ibid.* 2999 ; on entend les clochettes tinter sur la bride du Moine... Men myghte his brydel heere Gynglen in a whystlynge wynd als cleere, And eek as loude as dooth the chapel belle *Prol. C. T.* 169-170; le Frère mendiant s'impose partout où il passe : il veut s'asseoir, And fro the bench he droof awey the cat *Somn. T.* 67; les navires qui dansent sur les flots sont « the shippës hoppesteres » *Kn. T.* 2017, et un trait caractéristique suffit à animer tout à coup la simple mention d'un animal familier : The gees for feere flowen over the trees *N. P. T.* 458, — And as a bitore bombleth in the myre *Wyf of B. T.* 973, — « And est and west, nous dit le « Pardoner », upon the peple I bekke, As dooth a dowve sittynge on a berne » *Pard. Prol.* 395-397. Car il y a dans Chaucer, pour l'homme et pour la Nature, à côté d'une sympathie profonde, une curiosité amusée. Même dans les œuvres sérieuses, pour peu que le sujet n'y contredise pas trop, le sourire ne tarde pas à reparaître. Si l'on propose à Troilus de venir en aide à Criseyde inquiète, ... swiche a nede was to preye hym thenne As for to bidde a wood man for to renne *T.* II, 1553 ; lorsqu'Arcite, à la fin du *Knyghtes Tale,* a été blessé mortellement... « certeinly, s'écrie le poète, ther Nature wol nat wirche, Farewel phisik, go be the man to chirche! » exclamation qui est assurément plus amusante qu'épique. Il est certain que le « grand style », l'effort soutenu d'un Virgile ou d'un Dante, n'est pas le fait de Chaucer. Il lui arrive de tomber singulièrement au-dessous du ton qu'on attendrait de lui, par exemple lorsque, s'adressant à « Virgil Mantuan », il lui déclare : « ...I shall, as I can, Folow thy lantern, as thou gost biforn » *L. G. W.* 926. La comparaison inévitable avec les vers magnifiques du Dante

serait ici trop cruelle pour Chaucer[1]. Mais, en revanche, que de bonhomie et de variété chez le poète anglais ! La vie, qu'il a voulu peindre aussi largement que possible, a fait passer dans son style beaucoup de la diversité de ses aspects.

*
* *

John Gower. — L'ami de Chaucer, le « moral Gower »[2], nous a laissé trois œuvres principales, l'une en français, le *Speculum Meditantis* ou *Mirour de l'Omme,* l'autre en latin, la *Vox Clamantis*, et la troisième, la *Confessio Amantis* en trente-cinq mille vers octosyllabiques anglais. Elle aurait quelque importance dans l'histoire de la littérature et de la langue anglaises si les poèmes de Chaucer n'existaient pas. Mise à côté de ceux-ci, elle produit l'effet d'une doublure terne sur l'envers d'un tissu chatoyant. Elle présente cependant quelques particularités dignes d'attention.

Il paraît certain que son auteur était originaire du comté de Kent et l'habitait lorsqu'il ne résidait pas à Londres. Aussi son dialecte n'est-il pas de l'East-Midland aussi pur que celui de Chaucer. Comme le remarque très justement G. C. Macaulay dans la préface[3] de son édition de la *Confessio Amantis*[4], la langue de ces deux écrivains est très voisine, mais les tendances de Gower l'attirent plutôt vers le Sud que vers le Centre. Ses terminaisons substantivales et verbales sont celles de Londres, mais avec un participe présent presque toujours en *-ende : comende* vol. I, p. 2, *spekende* 236[5]. Sa phonétique

1. On peut rapprocher de cet excès de familiarité dans le ton l'emploi répété de certaines chevilles qui fournissent des rimes faciles, entre autres : pour affirmer, *I dar wel undertake, hit ys no nay, the sothe for to seyne, also mote I the, as evere most I thryve,* — pour conclure : *whil that the world may dure, And shortly of this matere for to seyn,* — pour comparer : *as stylle as ny ston.*

2. Comme le dit Chaucer lui-même, *Tr.* V, 1856.

3. Vol. I, p. cxx.

4. *The Complete Works of John Gower,* Oxford, Clarendon Press, 1901.

5. Mais *abidinge* I, 416.

diverge assez sensiblement de celle de Chaucer, surtout dans le traitement d'ў, qui est le plus souvent rendu par *e*, comme en kentien : *deden* (ags. *dydon*) 4, *cherche* 10, *it thenketh* 12, *senne* (ags. *synn*) 30, *hell* (a. mod. *hill*) rimant avec *felle* (v. prét. 3 sg.) 47, *lere* (ags. *lyre*) avec *answere* 77, — parfois aussi par *u*, comme dans le Sud et le Sud-Ouest : *hull* 22, *brutel* 29, *gultif* 51, *puttes* et *pettes* (a. mod. *pits*) 57, — et plus rarement par *i* ou *y* : *sinne* 17, *king* 23, *to spire* (ags. *spyrian*) 161, *kisten* (they kissed) 332, *kynde* 19. Par contre, l'ȳ donne régulièrement un *i*, comme en Midland : *fyred* 11, *lyte* rimant avec *smyte* 16, sauf lorsqu'il s'est abrégé en ў et a suivi le sort de ce dernier : *felthes* 142, *unkest* / *fest* (ags. *fȳst*, a. m. *fist*) 143. En outre, par une particularité très marquée de son orthographe, et sans doute de sa prononciation, Gower transcrit fréquemment les sons anglo-saxons : *ē*, *īe*, *ēo*[1] et même *æ*[2] par la graphie *ie* : *hier* (ags. *hēr*) 3, *hieles* 16, *hiedes* 46, *diemeth* 87[3], — *whiel* (ags. *hwēol*) 8, *behielden*, — *to hiere* (ags. *hīeran*) rimant avec *chiere* 8, *stiered* 11, *stiel* 21, — et d'autre part *diel* (ags. *dæl*) 8, *unliered* 11, *godhiede* rimant avec *hiede* 18[4]. Si la diphtongaison complète de la monophtongue moyen-anglaise *ē* en *ie* paraît peu probable dans cette région et à cette époque, on peut admettre, par suite de l'emploi d'une même transcription en *ie* et de son caractère palatal : d'abord que les deux sons moyen-anglais *ę̄* et *ę̆* se sont confondus en un seul, et ensuite que cet *ē* unique est très fermé[5].

Quelque prosaïque que soit un écrivain, il est inévitable que, sur une immense étendue de trente-cinq mille vers, son vocabulaire offre par endroits des traits intéressants. Celui de

1. M. a. *ę̄*.
2. M. a. *ę̄*.
3. Mais *feet* I, 22.
4. Cette graphie apparaît même dans des mots français : *fieble* I, 22, *clier* 30, *pier* (parem) rimant avec *bacheler* 262, *mortiel* 267.
5. Cf. *supra* la même transcription dans le *South English Legendary* p. 259 et dans l'*Ayenbite of Inwyt* p. 273. La palatalisation d'*ĕā* en *i*, *y*, est complète devant *h* chez Gower : cf. souvent *I syh* I, 21 (ags. *sēah*), et *hyh* (hēah), *nyh*.

Gower n'a rien de poétique. Il raconte, il disserte avec une inlassable persévérance. Il ne s'essouffle jamais, ne trébuche jamais à la rime ; le flot calme de sa médiocrité tranquille submerge tout, même l'attention du lecteur. Écoutons comment Médée prépare le charme qui doit rajeunir Eson (vol. II, p. 57-58, v. 4071-4091) :

The blakë wether tho she tok,
And hiewh the fleissh, as doth a [cok ;
On either alter part sche leide,
And with the charmës that sche [seide
A fyr doun fro the Sky alyhte
And made it forto brennë lyhte.
Bot whan Medea sawh it brenne,
Anon sche gan to sterte and renne
The fyri aulters al aboute :
Ther was no beste which goth oute
More wyldë than sche semeth ther:
Aboute hir schuldrës hyng hir her,
As thogh sche were oute of hir [mynde
And tornëd in an other kynde.
Tho lay ther certein wode cleft,
Of which the pieces nou and eft
Sche made hem in the pettes wete,
And put hem in the fyri hete,
And tok the brond with al the blase,
And thriës sche began to rase
Aboute Eson, ther as he slepte.

Les éléments dont se compose l'anglais normal se trouvent ici dans leurs proportions accoutumées : une très forte majorité de vocables anglo-saxons, quelques scandinaves isolés (*tok*, *sky*), un plus grand nombre de français : *part*, *charmes*, *beste*, *pieces*, *certain*. Il en est ainsi dans toute la *Confessio Amantis*. C'est presque constamment la langue courante d'un Anglais moyen de l'époque. Rien ne nous y arrête ni ne nous étonne. A peine quelques mots paraissent-ils obscurs : *hepe* (a hook), *rowe* (to dawn), *sprantlend* (sprawling), *vecke* (italien *vecchia*, an old woman) ; d'autres sont des survivances archaïques anglo-saxonnes comme *ferke* (to carry), *frede* (to feel), *lere* (loss), *metrede* (dream), *miele* (bowl), *orped* (active), *spire* (to trace)[1]. Parmi les emprunts au français, il en est quelques-uns dont l'orthographe est instructive pour l'histoire des sons : *duck*[2], par exemple, I, 57 (a duke), *destourbance* 147, *treis* (trois), *leisir* 377, *encress* 126 rimant avec *natheles*, *ruide* 135,

1. Cf. G. C. Macaulay, vol. II, p. 555.
2. Prononcé doŭk (*dŭk*).

despuiled 95, *destruien*, *buiste*, *puyson* 145, *madle* (pour *masle*), et, avec les graphies et les sons du français continental au XIV^e^ siècle : *monoie* 418, *histoire*, *memoire*, *gloire*. Dans leur valeur sémantique, ces emprunts sont parfois des substantifs concrets qui semblent n'avoir pas été employés avant Gower : *baldemoine* (gentiane), *caliphe* (sorte de navire), *chastellein*, *chelidre* (sorte de serpent), *duistre* (leader), *epitaphe*, *libraire* (scribe), *merel* (part), *musette*, *prenostik*, *terremote* (earthquake), *verveyne*, — des adjectifs : *camused*, *celee* (secret), *enclowed*, *femeline* (de *femele*), *forsfet*, *lourde*, *pleintif*, *pernable*, *ramage* (wild), *restauratif*, *sempiterne*, — quelques verbes : *abeched* (fed), *afflyghte* (afflicted), *to enfile*, *intronized*, *to rigole*, — plus souvent des substantifs abstraits : *apparantie*, *brygantaille*, *congruite*, *espeir*, *intersticion*, *periferie*, *loenge*, *micherie*, *papat* (papacy), *pilage*, *sotie*, *supplantarie*. Car, d'une manière générale, le vocabulaire, ainsi que la pensée, de Gower restent beaucoup plus abstraits que ceux de Chaucer. Pour s'en convaincre, il suffira de comparer à cet égard le passage où le domestique du Chanoine, débordant de verve et de termes techniques[1], fait le procès de l'alchimie, avec l'énumération livresque de Gower sur le même sujet[2] :

Bot what man that this werk beginne,
He mot awaite at every tyde,
So that nothing be left aside,
Ferst of the distillacion,
Forth with the congelacion,
Solucion, descencion,
And kepe in his entencion
The point of sublimacion,
And forth with calcinacion
Of veray approbacion
Do that ther be fixacion
With tempred hetes of the fyr,
Til he the parfit Elixir
Of thilke philosophrës Ston
Mai gete, of which that many on
Of Philosophrës whilom write.

Quoi qu'il en soit, l'estime où l'on tint Gower en son temps et pendant les deux siècles qui suivirent ne le céda en rien à celle dont jouissait Chaucer. Il nous reste, nous dit son meil-

1. *The Chanouns Yemannes Tale* v. 784-829.
2. Vol. I, p. 369, v. 2510-2525.

leur éditeur[1], environ quarante manuscrits de la *Confessio Amantis*. Aussi ne peut-on douter qu'il n'ait contribué, autant que son contemporain, à instituer la grande tradition poétique et littéraire qui, rayonnant de Londres comme autour d'un centre, allait bientôt donner au parler de la capitale la primauté sur tous les autres, l'élever à la dignité de langue anglaise classique, et en répandre peu à peu l'usage dans toutes les régions d'Angleterre, en dehors et au-dessus des dialectes locaux.

1. G. C. Macaulay, Preface, vol. I, p. cxxvii.

Bibliographie.

Chaucer (G.), *Works,* éd. Skeat, 6 vol. Oxford 1896 ; éd. Skeat (*Student's ed.*) 1 vol. ; éd. Mac Cracken, *The College Chaucer,* Yale University Press 1913 ; éd. R. K. Root (*Troilus and Criseyde*) Princeton University Press 1926. — Gower (J.), *Works,* éd. G. C. Macaulay, Oxford 1901. — Legouis (E.), *Chaucer* 1910. — Machaut (G. de), *Œuvres,* éd. Chichmaref. — Schipper (J.), *Englische Metrik,* vol. I, Bonn 1882. — Ten Brink (B.), *Chaucer's Sprache und Verskunst*, trad. en anglais sous le titre : *The Language and Metre of Chancer,* 1901.

CHAPITRE III

LA PROSE A LA FIN DU XIV^e SIÈCLE

Chaucer prosateur : la langue abstraite et technique : grammaire et vocabulaire, 317-319, style, 320-321. — L'aspect dialectal : Trevisa et le Southern English, 322-326, Maundeville et l'East Midland, 327-328. — La vulgarisation de la prose littéraire : Wycliff, ses *Sermons*, 329-333, la traduction de la Bible : *Earlier Version*, 334-336, John Purvey et la *Later Version*, 336-338.

Chaucer et la langue abstraite et technique. — Quatre œuvres en prose nous sont restées de Chaucer, commodément réimprimées par Skeat dans sa *Student's Edition* des *Complete Works :* ce sont la traduction de la *Consolation de la Philosophie* de Boèce d'après le manuscrit Ii 3, 21 de la Cambridge University Library, — le traité sur l'*Astrolabe* d'après le manuscrit Dd 3.53 de la même bibliothèque, — le conte de *Mélibée* et celui du *Curé*[1] qui, rentrant tous deux dans le cadre des *Canterbury Tales,* figurent dans le manuscrit Ellesmere.

Considéré du point de vue grammatical, il y a très peu de différence entre l'anglais de ces ouvrages et celui des poèmes étudiés plus haut. Les inflexions caractéristiques sont les mêmes : on y rencontre encore, par exemple, l'*-e* final de la seconde personne du singulier au prétérit fort : *songe thou* dans Boèce ; le génitif d'anciens féminins n'adopte pas toujours la désinence *-es : thy moder wombe ;* le comparatif synthétique présente fréquemment le redoublement de la consonne finale du positif : *the sonner, depper, the more gretter* Pers. Tale, où l'innovation analytique moyen-anglaise vient renforcer la

1. *The Persones Tale.*

forme germanique[1]. Par contre, au pluriel de l'indicatif présent, les finales en *-eth* semblent plus nombreuses que dans les poèmes : *thise beth, alle thinges procedeth* Boèce, *mothes anoyeth* Mél., *membres that semeth, harmes that cometh, now cometh ydel wordes* Pers. T.[2], et, dans la déclinaison de l'adjectif, l'influence du français savant et du latin introduit des pluriels étrangers : *the variaunts sesons, the agreables shadewes, reverents senatours, noumbres proporcionables, the universals speces, alle thinges certeins* dans Boèce, — *lettres capitals, the houres equales* et *inequales, sterres fixes, the foure principals plages of the firmament* dans l'*Astrolabe*, — *goodes temporels* Mél, — *godes perdurables* et *temporeles, weyes espirituels* Pers. T.

Mais ce n'est là qu'un aspect particulier d'un caractère général. Par le fait même que trois de ces œuvres sont des traductions : le *Boèce* et sans doute le *Persones Tale* du latin, le *Mélibée* du français, elles contiennent un nombre considérable de mots d'emprunt, et, pour beaucoup de ceux-ci, le premier emploi en anglais est attribué à Chaucer par le *New English Dictionary*. Ils sont parfois tirés directement du latin : *coeterne, conjecte, consumpte, infect, object, reject, polut, predestinate* comme participes passés, *to referren* (rapporter), *impetren* (ask for), *stadie, contubernial ;* mais le plus souvent ils proviennent du français, qui reste encore la source la plus accessible où puisent les littérateurs et les savants moyen-anglais dans l'embarras. Parmi ceux dont aucune trace antérieure à Chaucer n'a pu être relevée, on en compterait facilement cent-cinquante dans le seul *Boèce*. Certains ont survécu jusque dans la langue moderne : *autompne, administred, absolut, arbitre, compounen, consuler, contagious, corollarie, condicionel, decerne* (to discern), *decrets, desarmen, defeted, deluge, embrace, enhaunse,*

1. Le premier exemple sûr donné par le *N. E. D.* est tiré de l'*Ayenbite* c. 1340 : *more zuypere.*

2. Noter dans les trois derniers exemples la présence de *that* relatif ou d'une inversion. En outre on trouve dans le *Persones Tale* des pluriels suivis d'un verbe au singulier, comme : *thinges is* éd. Skeat p. 686, *the delyces is* 690.

entrelaced, ententif, exceden, exempt, festively, giser (gésier), *inestimable, infirme, interminable, masculine, mutable, to plounge, prospre* (prospère), *redoutable, reducen, tragedien, transitorie, universel, voltor, — artillerie* dans *Mélibée, — amerciments, parentale* dans le *Persones Tale*. D'autres ont disparu plus ou moins vite : *amenused, aspere* (âpre), *ardaunt, bordure, celebrable, coriged, destinal* et *destinable, delye* (délié), *diffinishe, embrasen, enbasshinge, endamaged, ensaumpler, entecche* (entacher), *eschaufen, exercen, folyen, fortuit, fortunel* et *fortunous, gyderesse, impetren* (ask for), *lache* (lâche), *malefice, muable, necessen, orphelin, ploungy* (stormy), *provostrie, presentarie* (everpresent), *raviner* (robber), *remounted* (comforted), *rethorien, requerable, senatorie, supplien* (supplier), *troublable, undepartable, unparigal, unpleyten* (develop), *vengeresses* dans le *Boèce ; — countrewayte, espiaille* dans le *Mélibée ; — desordeynee, hainselin, putour, sompnolence, sourden, symonial* dans le *Persones Tale*. D'accord avec un second trait essentiel de cette prose chaucérienne, la nature de son vocabulaire, dans le *Boèce* et les deux *Contes*, est aussi abstraite que possible. Les mots en *-ion* ou *-ioun, -tee, -aunce*, qu'on n'a pas trouvés en anglais avant cet écrivain, abondent : *amonicioun, adjeccioun, coempcioun, conjunccioun, disputacioun, demonstracioun, estimacioun, exercitacioun, mutacioun, offencioun, participacioun, perturbacioun, proscriptioun, suasioun, supplicacioun* dans le *Boèce, — supportacioun* dans *Mélibée, — murmuracion* dans le *Persones Tale, — agreabletee, comunalitee, egalitee, infinitee, inmoveabletee, oportunitee, perdurabletee, propinquitee, superfluitee, — atempraunce, disordenaunce, disseveraunce* Boèce, — et, avec divers suffixes : *governaile, molestie, similitude* Bo., *mansuetude* P. T., *unusage* Bo., *degysinesse* P. T. Aux mots abstraits, qui constituent la langue technique de la philosophie et de la morale, succèdent dans l'*Astrolabe* les termes scientifiques de l'astronomie qu'ici encore Chaucer semble avoir introduits en anglais : *almanak, altitude, latitude, longitude, almury, denticle, artik, tropik, azimut, ecliptik, episicle, radir, crepuscule, descencioun, solsticioun, occidental, septentrional*.

Sous le poids de cet équipement et de la syntaxe enveloppée du latin qu'elle traduit, la prose de Chaucer s'avance avec la lourdeur de l'hoplite. Elle ne s'aventure qu'une fois qu'elle se croit sûre de quelques points d'appui. Son système de conjonctions et de relatifs est aussi apparent et compassé que celui de l'anglo-saxon, dont elle pourrait être directement issue, sauf dans son vocabulaire. Une proposition principale très courte, voire même insignifiante, aime à se faire précéder et suivre de subordonnées. Aussi faut-il lire avec une extrême attention, et comme en épelant le sens à l'aide d'une patiente analyse, des phrases telles que la suivante : ' But, for as mochel as thou shalt nat wenen that I bere untretable bataile ayeins fortune, *yit som-tyme it bifalleth* that she, deceyvable, deserveth to han right good thank of men ; and that is, whan she hir-self opneth, and whan she descovereth hir frount, and sheweth hir maneres[1] '. Du moins, si la démarche pesante de cette langue était d'une régularité infaillible, on s'accoutumerait à sa lenteur et on se laisserait porter par elle. Mais elle n'a pas pour la soutenir le rythme syllabique et accentuel de la poésie ; et, d'autre part, elle est trop jeune, trop inexpérimentée pour savoir déjà marcher seule avec la simplicité et la souplesse que donne une longue pratique. A cette époque, elle est encore exposée à des heurts. Elle garde de sa phase synthétique une certaine aptitude à omettre le sujet pronominal, relatif ou personnel : ' This man, that whylom was free, to whom the hevene was open and knowen, and [that] was wont to goon in heveneliche pathes[2] ', — ' Of the whiche men, som of hem wenen that sovereyn good be to liven with-oute nede of any thing, and [they] travaylen hem to be haboundaunt of richesses[3] '. Par

1. *Boèce*, p. 153, col. 2, prose VIII. Cf. en outre *ibid.* p. 133, col. 1, l. 48 et suiv., — p. 160, col. 2, metre V, l. 4-12, — p. 165, col. 2, prose X, l. 1-6.

2. *Ibid.* p. 131, col. 2, l. 7.

3. *Ibid.*, p. 155, col. 2, l. 31. Cf. encore pour *he*, Mélibée p. 523, col. 2, l. 2805 : ' and [he] knoweth wel ', — et pour *it*, *ibid.*, p. 517, col. 2 :

contre, il est très fréquent qu'elle répète ces mêmes mots, lorsque des incidentes interposées ont suspendu le cours normal de la phrase : ' Is ther any-thing thanne ' quod she, ' that, in as moche as it liveth naturelly, *that* forleteth the talent of his being ', — ' the whiche shrewes, whan hem list to usen hir strengthe, *they* rejoysen hem...[1] '. A ces deux causes de nombreuses anacoluthes s'ajoutent la répétition ou la transposition d'une conjonction[2], et surtout le changement de sujet grammatical : ' For soothly, *he* that precheth to hem that listen nat heren his wordes, *his sermon* hem anoyeth[3] '. Parfois même, les phrases sont à ce point brisées qu'elles résistent à l'analyse et se résolvent en propositions mal liées : ' And sith ye wot wel that men shal alwey finde a gretter nombre of foles than of wyse men, and therfore the conseils that been at congregaciouns and multitudes of folk, ther-as men take more reward to the nombre than to the sapience of persones, ye see wel that in swiche conseillinges foles han the maistrie[4] '.

Aussi la prose de Chaucer est-elle, dans l'histoire de la langue et du style, d'une importance tout à fait secondaire. Sauf dans l'enrichissement du vocabulaire, elle ne réalise pas de progrès nouveau ; elle n'est en rien supérieure à celle de l'*Ancren Riwle* ou de Richard Rolle. Entièrement médiévale, elle n'a aucune originalité de fond, et semble indifférente à la beauté de la forme. Cantonnée dans l'abstraction, elle passe

' Certes, the trouthe of this matere or of this conseil [it] nedeth nat diligently enquere. '

1. *Ibid.*, p. 169, col. 2, l. 82 et p. 137, col. 2, l. 50. Beaucoup d'autres exemples de pronoms personnels pléonastiques pourraient être cités. En voici un de *that* conjonction : ' And after this, thanne shul ye kepe yow in swich manere, that for any presumpcioun of your strengthe, *that* ye ne dispyse nat the might of your adversarie ' *Mél.*, p. 516, col. 1 ; cf. en outre p. 152, col. 1, l. 68 et p. 156, col. 1, l. 83.

2. *And* p. 699, col 1. l. 670 ; *although* renoun p. 152, col. 2, l. 124, au lieu de renoun, although.....

3. Et cf. p. 506, col. 2, l. 2183, — p. 189, col. 1, l. 343.

4. *Mélibée*, p. 515, col. 1, l. 2451, — et cf. p. 134, col. 2, l. 102.

à côté de la vie sans la voir. On pourrait douter qu'elle fût l'œuvre d'un poète à la fois curieux et voyageur, si elle n'était réclamée par lui-même et ne se trouvait éparse dans les manuscrits qui nous ont conservé ses vers. Elle pourrait émaner du moine le plus strictement cloîtré. Austère et froide, souvent embarrassée, elle n'a d'autre mérite que de parvenir en de rares occasions à une sorte de netteté droite et ferme, dont un passage du *Persones Tale*[1] fournit un bon exemple :

' The same deeth that taketh the cherl, swich deeth taketh the lord. Wherfore I rede, do right so with thy cherl, as thou woldest that thy lord dide with thee, if thou were in his plyt. Every sinful man is a cherl to sinne. I rede thee, certes, that thou, lord, werke in swiche wyse with thy cherles, that they rather love thee than drede. I woot wel ther is degree above degree, as reson is; and skile it is, that men do hir devoir ther-as it is due; but certes, extorcions and despit of youre underlinges is dampnable. '[2]

*
* *

L'ASPECT DIALECTAL. — A cette époque où la poésie de Chaucer inaugure à peine la tradition de la langue littéraire anglaise, il est naturel que les manuscrits d'œuvres en prose conservent encore un caractère dialectal assez marqué. C'est ainsi que, parmi ceux qui nous restent de la traduction que John Trevisa[3] fit en 1387 du *Polychronicon* de R. Higden[4],

1. P. 703, col. 1, l. 764.

2. Dans la construction proprement dite, l'inversion est encore très fréquente. La position finale du verbe est devenue très rare, mais sans disparaître complètement : cf. ' bountee that he of other folk hath receyved ' *P. T.* p. 690, col. 1, l. 466, et en produisant assez souvent des constructions scindées où l'auxiliaire reste en position normale avec rejet de l'infinitif ou du participe passé : ' by whiche thinges I may my persone and myn hous so kepen and defenden, that myne enemys shul been in drede myn hous for to approche ', *Mél.* 516, col. 2 (fin).

3. TREVISA, originaire de Caradoc dans le comté de Cornouailles, résida longtemps à Oxford, et fut le chapelain de Lord BERKELEY dans le Gloucestershire. Il appartient donc presque entièrement à la région Sud-Ouest.

4. Ranulph HIGDEN, moine de Chester, termina sa *Chronique* vers 1357.

l'un est d'une langue mixte où voisinent les particularités du Sud et du Midland[1], tandis qu'un autre, le Cotton Tiberius D VII[2], est nettement méridional. Nous nous arrêterons sur un passage célèbre, qui décrit l'état de la langue et l'illustre partiellement par son propre exemple[3] :

Also Englysch men, þeyh hy hadde fram þe bygynnyng þre maner speche, Souþeron, Norþeron, and Myddel speche (in þe myddel of þe lond), as hy come of þre maner people of Germania ; noþeles, by commyxstion & mellyng furst wiþ Danes and afterward wiþ Normans, in menye þe contray longage ys apeyred, & som vseþ strange wlaffyng, chyteryng, harryng & garryng, grisbittyng [4]... Also, of þe forseyde Saxon tonge þat ys deled a þre, and ys abyde scarslych wiþ feaw vplondysch men, & ys gret wondur; for men of þe est wiþ men of þe west, as hyt were vndur þe same party of heuene, acordeþ more in sounyng of speche þan men of þe norþ wiþ men of þe souþ ; þer-fore hyt ys þat Mercij, þat buþ men of myddel Engelond, as hyt were parteners of þe endes, vndurstondeþ betre þe syde longages, Norþeron & Souþeron, þan Norþeron & Souþeron vndurstondeþ eyþer oþer. Al þe longage of þe Norþhumbres, & specialych at York, ys so scharp, slyttyng & frotyng & vnschape, þat we Souþeron men may þat longage vnneþe vndurstonde[5].

Dans le manuscrit Cotton Tiberius, les pluriels du présent de l'indicatif sont tous en *-eth : feedeth, eorneth* p. 236, tandis que, dans l'autre texte, s'ils se terminent fréquemment de la même manière, ils adoptent parfois la désinence chaucérienne en *-en, -e : geten, usen, schyne*. L'emploi du pronom personnel est plus caractéristique encore. Le Cotton ne connaît que les formes anglo-saxonnes : nom. pl. *hy* 237, acc.-dat. *ham* 236,

1. C'est le H. 1 de St John's College, Cambridge, d'environ 1420, réimprimé dans la Collection des Rolls.

2. Au Musée britannique et plus ancien que le précédent. Nous ne le connaissons que par les extraits qu'en donnent MORRIS and SKEAT, *Specimens of Early English* II, p. 235-247.

3. *Ibid.*, p. 241 et 242.

4. Ici s'intercalent les renseignements fournis par TREVISA lui-même sur la réforme pédagogique de John CORNWALL et de Richard PENCRYCH (cf. *supra*, p. 32-33).

5. Cette dernière phrase est tirée de WILLIAM OF MALMESBURY, *Gesta Pontificum*, et date de 1125.

gén. *here* 241, — au fém. sg. *hue* (ags. *hēo*) 247, auxquelles se joignent des abréviations populaires comme sg. et pl. *a* (= he 236, they 238), *-es* enclitique dans *foondes* (to seek them) 237. Conformément à l'usage du Centre, le manuscrit de Saint John's se sert de *they* au nominatif, de *hem, hir* ou *her* aux cas obliques, sauf que, dans un passage du volume VII de l'édition des Rolls, on voit apparaître *tham* ou *thaym* et *thaire,* comme dans le Nord[1]. La phonétique du premier texte se distingue par la généralisation du son, ou tout au moins de la graphie *u*. Elle répond fréquemment à l'ags. *ēo : buth* (beoþ) 236, *huld* 243, *prustes* (prēost) 245, *vul* (fēoll), *hue* 247, *thues* (þēos), 243[2], — plus rarement à *īe : hurde* (ags. *hīerde*) 244, *yut* 245 ou à *ĕo : lurnede* 241[3]. Elle est de règle dans la transcription d'*ȳ: kunde, bugge* (bycgan) 236, *buryel* 239, mais elle cède la place à *ȳ* ou à *uy* dans le cas d'ags. *ȳ : drythe* 236, *fuyr* 237[4]. Parmi les consonnes, un *f* initial, surtout dans les derniers livres de la traduction, se change en *v-* sonore : *veyrer* à côté de *fayr* 236, mais *to vol-vullen* p. 243, *voot* (fōt), *vram* et *veaw* 244. Sur ces divers points, le texte des Rolls montre son hésitation habituelle : le prétérit *hulde* n'exclut pas *hilde* et *helde, fille* vient de *fēoll;* quant à *ȳ*, il donne indifféremment *hulles, brigge* et *chirche; ȳ* est représenté soit par *uy : fuyre, huydels*[5], soit par *i : fire, risshes* ou *e : wesched, feest,* — l'*f-* initial par l'*f* de *fisch* ou par le *v-* de *velles* et de *visches*[6]. Aussi peut-on croire que ce manuscrit représente une transcription faite par un scribe du Centre d'un original rédigé, comme l'autre texte, en dialecte du Sud-Ouest.

Simple traducteur, Trevisa n'innove ni dans la syntaxe ni

1. Et même un part. prés. *seand,* un part. passé *i-gyffen.*

2. Mais *ēo* subsiste dans l'orthographe de *neodeþ, deop, kneo.*

3. Cf. cependant *chyse* (ags. *cīese*) et *eorþe* 236.

4. Et même dans un mot français comme *duyreþ* 238, mais *endure* 239 et *to pursywe* 246.

5. Quelquefois *u : ihud.*

6. Noter la fréquence de la désinence adjectivale *-en* issue de l'ancien génitif faible en *-ena : kyngene kyng, foure monken mete, bestene kynde, in Picten londe, al þe kyngyn lynage,* et même *horten treen.*

dans le style. Il construit ses génitifs avec la variété de formes habituelle à cette époque : *Decius Cesar his tyme,* vol. I, p. 39, — *Hercules is pilers* ou *Hercules pilers,* I, 45, 53 ; il supprime toute désinence dans *in the children face* II, 7 et scinde déjà une désignation de titre comme le fera plus tard Shakespeare : *the duke's sone of Cornwaile* III, 247. Sa négation préférée est *nought : sawes that withseith nought* I, 19, et l'ancienne construction impersonnelle, introduite par *it* au lieu de *ther,* se trouve encore chez lui : *it is no doute in stories* II, 155. Lorsqu'il veut employer deux adjectifs qualificatifs, il aime en laisser un devant le substantif et rejeter l'autre après la conjonction : *good studiers and meke* I, 13, — *the grete volyms and large* I, 15, et de même avec deux verbes : *Bactria is a lond..... and streccheth* I, 141. Son emploi du relatif est encore moyen-anglais dans : *men in the whiche* I, 53, mais tout moderne dans : *that charite that Gregorie speketh of* I, 13. Son style, correct et coulant, avec, de temps à autre, une note de pittoresque familier, nous donne, en un seul endroit, un curieux avant-goût d'euphuïsme, dû au rapprochement analogique de vérités morales et de faits, vrais ou soi-disant tels, empruntés au monde animal ou végétal, et qui paraissent susceptibles de confirmer les maximes énoncées. Voici comment Trevisa traduit du latin de Higden un passage d'une prétendue lettre adressée à Alexandre par les riverains du Palus Mæotis :

' Where [1] thou knowe nought the treen that groweth long tyme beeth i-roted up in a litel while, thanne take hede and bewar that thou falle nought with the tree, while that thow takest to the the bowes. Ofte the leon is mete to smale bestes and to fouls, and roust destroyeth iren; there is no thing so strong and stedefast that may nought be brought into peril, and that by a febil thing and wel litel worth [2]. '

Il est inévitable que dans huit volumes d'histoire, même latine et médiévale, le vocabulaire ait quelque abondance et quelque complexité. Aussi les mots rares ou obscurs ne man-

1. Pour *whether* (= est-ce que).

2. Vol. III, p. 445. HIGDEN avait écrit : « Leo aliquotiens minimarum avium pabulum est et ferrum rubigo consumit ».

quent-ils pas chez Trevisa. Ils sont parfois d'origine scandinave, comme peut-être *hoxen* (to hough) et *aflashe*. Mais on ne sait guère d'où peuvent venir : *bom, branderes* (men clad in purple), *candrede, compurnole* (medal), *crislere* (lucerna), *tote* (hill), *unwralle* (unravel), *viste* ou *juste* (pot), *wlafferynge, forgendre* (to neglect), *kybe, magel* (fabulous), *mafflen* (to prattle), *restelles* ou *rescelles* (trifles), *snoche*, (to snuffle), *sprankele* (to sparkle). A l'anglo-saxon remontent un certain nombre de vocables maintenant abandonnés : *hosnes* (hoarseness), *wose* (to ooze), *thropes, meres* (limits), *weuedes* (altars)[1], *orped, chene* (gap), *leic* (flame), *ilspiles* (hedgehogs), *thole* (suffer), *it roon* (rained), *lere* (empty), *nesche* (soft), *mychoun* (nun), *pilche* (pelisse), *gonge* (privy), *neuelynge* (supine). Parmi les emprunts romans qu'on a trouvés chez lui pour la première fois, on peut citer des substantifs abstraits comme : *comyxtion, convocacioun, circumspeccioun, embolisme* (intercalation), *resignacioun, scismacye, syllogisme,* — des mots savants ou rares : *horten* (de jardin), *cathecumian, consulat, declamator, elites* (élus), *empechement, extravagant, feodaries, hippotauri, insuffisaunt, investiture, overplus, pedagoges, sortelegie,* — enfin quelques termes de la vie courante : *archechaunter, baleyne, banyour* (signifer), *castellan, clistorie, cicade briddes, cinit* (zenith), *cokebelle* (small bell), *cury* ou *kewery* (cooking), *ducherie, genetras, gobouns, enchetes* (fisc), *to enye* (to bring forth), *poorus* (pores), *rabbishe* (unruly), *suduwe* (to subdue), — et à cette liste devraient s'ajouter les mots dont le premier emploi a été signalé dans la traduction que Trevisa acheva en 1398 du *De Proprietatibus Rerum* de Bartholomeus Anglicus[2], et que nous n'avons pu consulter.

En 1322 ou 1342, un soi-disant « chevalier » nommé John Maundeville et « né en Angleterre en la ville de S[t] Albons[3] »

1. Imprimé fautivement *wenedes* dans l'édition des Rolls.

2. Publié en abrégé par W. de Worde en 1491 et par Berthelet en 1535 (John E. Wells, *op. cit.*, p. 438).

3. Cf. le Prologue, p. 3 de l'édition Hamelius d'après le Cotton Ms. *E. E. T. S.* n° 153, 1919.

partit, s'il faut l'en croire, pour une randonnée vers Constantinople, Jérusalem et les Indes : les *Voyages* qui portent son nom seraient la fidèle notation de ses observations. En réalité, nous n'avons là que la traduction anonyme d'une compilation rédigée à Liège et en français vers 1370. Il nous en est resté deux manuscrits principaux, du commencement du XV^e^ siècle : le Cotton C. XVI, écrit en pur Midland de Londres, et l'Egerton 1982[1] qui émane d'un scribe du Nord. La comparaison d'un passage pris dans ces deux documents mettra encore une fois en lumière l'aspect dialectal de la prose littéraire anglaise à la fin du XIV^e^ siècle :

Cotton Ms. p. 79 : In that contree and other contrees beyonde thei han a custom whan thei schull vsen werre and whan men holden sege abouten cytee or castell and thei withinnen dur not senden out messagers with lettres from lord to lord for to aske sokour thei maken here lettres and bynden hem to the nekke of a coluer and leten the coluer flee and the colueren ben so taughte that thei fleen with tho lettres to the verry place that men wolde sende hem to. For the colueres ben norysscht in tho places where thei ben sent to and thei senden hem thus for to beren here lettres. And the colueres retournen

Egerton Ms. [2] : I hafe talde yow now of the ways by whilk men gase ferrest and langest to ierusalem as by babilon and mount synay and many other placez whilk ye herd me tell off and also by whilk ways men schall turne agayne to the land of repromissioun, now will I tell yow the rightest way and the schortest to ierusalem. For sum men will noht ga the tother, sum for thai hafe noht spending ynogh, sum for thai hafe na gude cumpany and sum for thai may noht endure the lang trauail, sum for thai drede tham of many perils of desertes sum for thai will haste tham hameward desirand to see thare wifes

1. J. E. WELLS, *op. cit.*, p. 434, 436, 834. Ce Ms. édité par WARNER pour le Roxburghe Club est peu accessible. Heureusement HAMELIUS en a donné un extrait en appendice de sa propre édition du Cotton Ms. p. 212-217. L'importance littéraire du *Mandeville* anglais nous semble avoir été très exagérée dans la *Cambridge History of English Literature* (vol. II, p. 82) où on n'hésite pas à l'appeler « greater than Defoe », oubliant qu'il ne s'agit que d'une traduction, et que l'original lui-même est loin de mériter un pareil éloge. Sa vogue en tous pays s'explique par la crédulité des lecteurs au moyen âge.

2. Éd. HAMELIUS, p. 214.

ayen whereas thei ben norrisscht and so thei don comounly.

and thare childer or for sum other resonable cause that thai hafe to turne sone hame. And therfore I will schew how men may passe tittest and in schortest tyme make thaire pilgrimage to ierusalem.

D'un côté, sans aucune exception, les désinences familières à Chaucer. De l'autre, l'indicatif présent sg. 3 en *-s : dreppez, heles* et même *men gas,* — le participe présent en *-and : yemand, desirand,* — le pronom personnel *they* généralisé aux cas obliques : *tham, thaim, thare,* — les démonstratifs pluriels *thase* et *thir hilles,* — le relatif *the whilk ;* en phonétique, le maintien d'*a* devant nasale : *amanges, land* et d'*ā* anglo-saxon : *evermare, hame, haly, hat, the ta syde,* — la labialisation d'*ō* en *ū,* comme l'attestent *blud* et *gude*[1], la consolidation des gutturales initiales ou finales dans *kirk* et *brigg,* — l'emploi de mots inconnus à Londres et dans le Sud : *tit* (quick), *till* (to), *fra.*

La syntaxe du manuscrit Cotton est, à quelques détails près, celle de Trevisa. La négation peut encore être double : *the leves ne felle nought* p. 32, *ne eet neuere mete, ther nys no purgatorie,* mais elle se simplifie dans *thei anoynte not* 12[2]. La tournure impersonnelle se sert de *it* aussi bien que de *ther : whan it is ony derthe* p. 23, — *it needeth not to telle you* 35. Le gérondif ancien : *I do the to wytene* 15 survit à côté du nouveau : *we oughte for to chalenge.* L'influence française est peu sensible. Elle se manifeste exceptionnellement par l'emploi partitif de la préposition *of : men may not carye of apples to no fer contrees* 31, *I haue seen of paynemes* 111, et, dans le vocabulaire, par la présence de quelques mots français non assimilés : *albespyne, barbarynes, eglantier, chattes* (chatons), *oriell, cornaline, artetyke, prepuce.* Il n'y a pas lieu de faire du style un éloge excessif. Son mérite essentiel est sa parfaite adapta-

1. Mais ō reste dans *sone.*

2. Noter l'emploi de *not but* avec le sens de *only* p. 35, l. 31, 64, l. 7, calqué sur le français.

tion à un récit qui veut retenir l'attention par son aisance et sa limpidité. Nous sommes avec « Mandeville » aux antipodes du *Boèce* de Chaucer. Sauf l'interminable phrase du Prologue, où d'ailleurs l'auteur se perd comme un ruisseau dans les sables, l'ensemble du livre est en propositions principales coordonnées par *and, also* répétés à satiété. C'est une simplification plutôt qu'un progrès, mais elle a beaucoup contribué à rendre ces prétendus *Voyages* lisibles et populaires.

*
* *

La vulgarisation de la prose littéraire : Wycliff et la Bible. — Il n'est pas aisé de se faire une idée de la langue et du style de Wycliff, parce qu'aucune œuvre anglaise signée de lui n'a survécu. L'authenticité de celles qu'on lui attribue ne repose que sur des témoignages extérieurs et des impressions critiques toujours subjectives. On admet cependant que le recueil de *Sermons* contenus dans le manuscrit Bodley 788[1] est de lui et qu'il a dû être composé à Lutterworth dans les dernières années de la vie de l'auteur, vers 1380[2]. Partant d'un court extrait[3], nous chercherons à déterminer les caractères de cette prose :

And alyif freris seien that thei beggen for charite, whan thei have prechid for siche beggyng, and that Crist beggid so, and bad hem begge thus, netheles al this speche is poudrid with gabbinge, and, as ypocritis done, thei seken ther owen avantage and not the worship of Crist, ne to profite of his Chirche. For if thei diden, thei wolden sue Cristis reule, and leve chargyng of the puple bothe in noumbre and begging, and leve her heye housis that thei propren unto hem, sith Crist hadde no propre hous to reste in his heed.

1. Imprimé dans les *Select English Works of John Wyclif*, éd. Th. Arnold, Oxford 1869, 3 vol.

2. On pense que Wycliff naquit vers 1320 près de Richmond dans le Yorkshire.

3. *Select English Works*, vol. I, p. 58.

Nous retrouvons ici, dans ses traits essentiels, l'anglais littéraire de Chaucer et de Mandeville. Il est remarquable que Wycliff, bien qu'originaire du Yorkshire, ne semble pas s'être servi du dialecte du Nord. Sa jeunesse et son âge mûr s'étaient passés à Oxford, dans le domaine du Central Midland. La langue parlée à l'Université était sûrement celle de Londres et des milieux officiels et aristocratiques : c'est aussi celle que Wycliff emploie dans ses *Sermons*. Les verbes sont en *-th* au présent de l'indicatif sg. 3 : *tellith*, — en *-en* ou *-e*, rarement en *-th* au pluriel : *ben, done, dwellen, undirstanden* et *undirstande*, et d'autre part *betokeneth* I p. 13, *loveth* 155, *cometh* 165 et 219, *stretchith* 233 ; le prétérit fort sg. 2 est plus souvent encore en *-e* qu'en *-est : thou toke* 2, *knewe* 25, mais *yavest* 259 ; au pluriel fort ou faible, la désinence *-en* domine : *felden* (they fell), *restiden* 2, *spaken* 3, *siyen* et *seien* 39, l'apocope d'*-n* ou d'*-en* étant plus rare : *thei fond* 83, *fel* 341, *lickide* 2, sauf au participe passé : *stonde* 63, *be* 18 et à l'infinitif : *slee* 26, *trowe* 29, *enquere* 74. Le participe présent est en *-ynge : liynge* 1, *desiring* 5. Dans la déclinaison on remarquera la fréquence de la terminaison *-is* de préférence à *-es* au nominatif pluriel, ce qui est sans doute une simple variante graphique ; de même au génitif singulier : *goddis wille*[1] et pluriel : *the apostlis wisdom* 19, *mennis goodis* 74. Des formes faibles subsistent, telles que : *iyen* 2, *oxen* 5, *hynen* 139 et, par extension, *children* 224, *bretheren* 3, *lambren* 77, *shoon* 177. L'adjectif conserve une trace de métaphonie dans *strenger* 26 et présente le redoublement consonantique dans *sounnest* 37, *depper* et *deppest* 60, 73, *nerrer* 63 ; il se sert avec une certaine liberté de la tournure analytique : *the moste pore man* II, 117, ou des désinences synthétiques : *grevouser* II, 144 ; il forme un curieux superlatif superposé à un comparatif dans : *mekerst* II, 117, *hierste* II, 163 ou *heirest* 231, *swifterest* II, 298. Le pronom personnel pl. 3 : *thei, hem*[2], comporte un double génitif :

1. Ou, sans aucune terminaison : *his fadir hous* 2, *in Baptist time* 297.
2. D'où le réfléchi *bi hemsilf* 15.

ther ou *thir* à côté de *her* ou *hir*, peut-être par influence du North Midland sur le dialecte d'Oxford ; la forme possessive est *theires* 35, doublée par une innovation analogique : *hern* 296 ou *herne* II, 261, que le *New English Dictionary* a notée pour la première fois dans l'*Ayenbite of Inwyt*[1]. La phonétique est tout à fait celle du Midland : *ȳ* est transcrit par *y* ou *i* : *synne* 5, *bigge* 106, *hydeth, pride* 1, *myis* 381 ; *a* devant nasale s'obscurcit en *o* et s'allonge : *loomb* et *lomb*. Exceptionnellement, un *ō* et un *a* allongé sont rendus par l'adjonction d'un *i* à la voyelle : *soith* (ags. *sōþ*) 81, *cloith* 84 et *taiste* 6.

Le vocabulaire a plus de complexité qu'on n'en attendrait d'un recueil de sermons. Il renferme quelques mots obscurs ou rares : *philargis, aventisshe, to chulle* (? to patch), *disquatte* (break in pieces), *to snoke* (wander). Les néologismes, ou du moins les vocables dont on n'a pas trouvé trace avant Wycliff, sont parfois des substantifs abstraits : *commessacioun, correpcion, intuycioun, perpetuacioun, curiouste, improbite, habitude, dilavynesse* (copiousness), *doctrine, predicament,* — mais plus souvent des noms de nature diverse : *colegie* (college), *conventicle, briteys* (bretèche), *dragme, dromedis, faioure* (flatterer), *fermour* (farmer), *ferrour* (farrier), *glosatour, holet* (little hole), *maxym, motet, naprye, nawfragie, pagyne* (pageant), *philacteris, pseudofreris, pute, primacie, perquisitivys, quienals, trinals, seniour, senage, satrap, suffragan, subarb, symonient ;* — des adjectifs ou adverbes comme : *compendious, capcious, clamous, figurali, fruytous, habitudinel, insolible, negatife, notary* (notoire), *perspectif, perplex, resident, sermonyal* (ceremonial), *sacramentalish, superflu, tropologyk, uncorrigible, veniable* (vengeable), — et quelques verbes : *associed, auctorised, aventid* (blown away), *to fourboshe* (furbish), *glaveren* (to talk), *to induct, to instue, to instore* (repair), *to redargue, reflexid, alardid, violenten.*

La syntaxe et le style donnent lieu à peu de remarques de détail, parce que la marche des phrases est beaucoup plus

1. Cf. aussi *ouren*, Wycliff II, 154.

régulière et moins anacoluthique que dans la prose de Chaucer. Notons cependant la construction très particulière de la négation *ne* qui passe devant le sujet et ne provoque jamais l'inversion : *God myghte not suffre more that ne the angel in heaven was dryvun thus in to helle* (Dieu ne put tolérer davantage que cet ange *ne fût pas* chassé du Ciel en enfer) I, 187, — *ther was no maner of folk..... that ne thei hadden the gospel prechid unto them* (qui n'eûssent pas...) I, 244. Très exceptionnellement, l'infinitif se trouve séparé de sa préposition comme dans la langue moderne : *What movede the pape of Rome to thus accepte mennes persones ?* II, 303. Le style, très monotone dans les *Sermons,* et aussi dénué d'ornements que les murs d'une chapelle puritaine, est caractérisé par une sorte de vigueur et de droiture bourrue dont le passage cité plus haut pourra suffire à donner une idée.

Toutefois, outre les *Sermons,* ont été publiés dans la collection d'Arnold et plus tard dans celle de Matthew[1], un grand nombre de *Tracts* dont il est encore plus difficile d'établir ou de nier l'authenticité. Peu importe d'ailleurs du point de vue qui est le nôtre. L'essentiel est qu'ils aient été écrits à la fin du XIV^e^ siècle ou tout au début du XV^e^. Ils traitent à peu près tous des mêmes sujets. Ils se répandent en invectives, comme Wycliff lui-même le faisait à la fin de sa vie, contre le Pape, dont le grand Schisme minait l'autorité, contre les prélats au luxe anti-chrétien, contre les Franciscains ou Frères mendiants, et, en général, contre « toutes les innovations qui n'ont pas leur fondement dans les prescriptions du Christ ». Ils s'adressent à la population tout entière, aux citoyens de Londres qui vont écouter le sermon sur le parvis de Saint-Paul, aux fidèles qui forment déjà partout en Angleterre des « conventicules » autour des « pauvres prêtres[2] », ces mis-

1. *The English Works of Wyclif hitherto unprinted,* éd. F. D. MATTHEW, *E. E. T. S.* 1880, n° 74. Cf. encore parmi d'autres pamphlets lollards, *The Lanterne of Light,* d'environ 1410, éd. L. M. SWINBURN, *E. E. T. S.* 1917, n° 151.

2. « Pore prestis ».

sionnaires de Wycliff qui répandent en tous lieux ses idées, ses sermons, ses manuscrits. La Réforme est en germe dans le bouillonnement des esprits qui s'empara de l'Angleterre au moment du grand Schisme en 1378 et qui l'agita d'autant plus qu'il se produisit dans une période de troubles politiques violents au cours de la minorité et du gouvernement personnel de Richard II. On assiste, dans le domaine religieux, à une protestation intense du monde laïque contre les abus, l'opulence, les privilèges de l'Église ; on fait appel au bras séculier pour la ramener à l'austérité, à la simplicité, à la pauvreté chrétiennes ; les dogmes que le moyen âge tenait pour intangibles, l'autorité du Pape, l'Eucharistie, sont discutés, ébranlés. Une masse de manuscrits circule, malgré leur prix et la difficulté de les reproduire. Une littérature de polémique, ni savante ni pédantesque, mais franchement populaire, naît sous l'impulsion de Wycliff et de ses disciples les Lollards, et, bien qu'on n'y trouve aucun chef-d'œuvre, les passages indignés, éloquents, toujours agressifs abondent, qui enseignent à tous la possibilité d'exprimer en prose anglaise des idées neuves, hardies, émouvantes, puisqu'elles traitent de la conduite morale de cette vie, du salut et de la mort éternelle. Écoutons ce qu'on osait clamer en Angleterre vers 1380 ou 1400[1] :

A ! Lord, hou moche is oure kyng and oure rewme holpen bi massis and preieris of symonyentis and heretikis, ful of pride, coveitise and envye ? that haten so moche pore prestis techynge Cristis lif and the gospel, to meyntene holy life of Cristene peple and the kynges regalie, that thei cursen hem and prisonen hem withouten answere, whanne thei ben redi reulid in alle goodnesse and treuthe after holy writt ; namely sitthen oure prelatis lyven in open extorsion and Luciferis pride, and sillen men leve to lye in synne of lecherie and avoutrie for annuel rente, and therto lyven in pompe of worldly array and glotonye and drounkenesse, and wasten pore mennus lifelode in grete festis and fate hors, and eten and drynken pore mennus lif, and bilden grete paleis in Cristene mennys blood, and ben cloth-

1. Extrait du pamphlet *The Grete Sentence of Curs Expouned*, Select English Works of John Wyclif, éd. Th. Arnold, vol. III, p. 287-288.

id and slepen ther inne. Where (est-ce que) thei plesen God in offrynge this sacrament of unyte and pees, the while here hondis ben ful of the hote blood of Cristis children and eires of hevene[1] ?

Comme, pour ces novateurs, l'institution chrétienne repose entièrement sur la parole du Christ, il importe au premier chef que tout fidèle la lise et la relise, la médite sans cesse et y voie son plus cher trésor. La *Bible,* surtout le *Nouveau Testament,* doit devenir le livre familial. Comme le dira plus tard John Purvey : « Cristen men and wymmen, olde and yonge, shulden studie fast in the newe testament, for it is of ful autorite, and opyn to vndirstonding of simple men, as to the poyntis that be moost nedeful to saluacioun[2]. » Le clergé n'a pas de devoir plus urgent que d'en préparer une traduction exacte, puisqu'il n'est pas donné à tous de comprendre le texte latin de la *Vulgate.* L'auteur du *De Officio Pastorali*[3] constate que « the worthy reume of fraunse, notwithstondinge alle lettingis, hath translatid the bible and the gospels out of lateyn into freynsch » et conclut : « why shulden not englische men do so ? as lordis of englond han the bible in freynsch ». C'est dans ce but que, sous l'impulsion de Wycliff, divers auteurs, entre autres Nicholas de Hereford pour l'*Ancien Testament,* et peut-être Wycliff lui-même pour le *Nouveau,* entreprirent ce qu'on a coutume d'appeler l'*Earlier Version,* terminée, croit-on, vers 1382 ou 1384, et conservée fragmentairement dans plusieurs manuscrits, celui du Corpus Christi College pour une grande partie de l'Ancien Testament, deux autres à la Boldéienne (Douce 369 et 370) et le Royal Manuscrit 1. B. C. au Musée Britannique pour le reste[4]. Cette

1. On peut conclure de ce passage que le pamphlet dont il est tiré doit être postérieur au statut de 1401 « de heretico comburendo ».

2. General Prologue to *the Holy Bible,* éd. Forshall and Madden, 1850, vol. I, p. 2.

3. Un traité en latin ainsi intitulé a été écrit par Wycliff. Il en existe une traduction très remaniée dans les *Tracts* attribués à Wycliff dans l'édition Matthew (*English Works of Wyclif*), p. 405-457.

4. Cf. l'Introduction à la grande édition de Forshall and Madden

première version, calquée sur la *Vulgate* avec un respect vraiment superstitieux de la lettre, est de plus d'importance dans l'histoire que dans la littérature. Elle fait trop souvent violence à la langue anglaise pour y avoir marqué un progrès réel. Bien qu'elle prenne « commissura » pour une « mixture » (*a medlyng*[1]), et supprime la négation dans « ne quando[2] », il est rare qu'elle se trompe sur le sens, mais, en beaucoup d'endroits, par fidélité au latin, elle cesse d'être anglaise, comme lorsqu'elle rend « vox clamantis » par *a voice of a cryinge*[3], ou « in finibus » par *in the eendis,* ou « quod si » par *that yif,* ou « in quo mihi complacui » par *on the whiche y have plesid to me*[4]. Ce qui est plus grave, c'est qu'en beaucoup de cas, elle néglige, dans son zèle littéral, les plus évidentes différences syntaxiques entre les deux langues. Du passé composé passif latin, elle fait, sans exception, un présent, « inventa est » devient *she is founden* Mat. I, 18, et « factum est » (il arriva) *it is maad ;* l'impératif périphrastique « noli timere » reste *nyl thou drede* I, 20, de même « et » signifiant « aussi » : « ut et ego » (afin que moi aussi) *that and I* II, 8, et l'ablatif absolu est conservé à satiété : « hæc autem eo cogitante », *hym thenkynge these thingus* I, 20. Il en résulte que cette première traduction complète de la Bible en anglais laisse l'impression d'un style heurté, rude, peu idiomatique, et surtout dépourvu de toute qualité rythmique. Elle reste dans tout le *Nouveau Testament* inférieure aux *West-Saxon Gospels*[5] qui, trois siècles auparavant, avaient su rendre le texte sacré en une langue à laquelle sa netteté grammaticale, sa clarté expressive et sa cadence conservent encore aujour-

(Oxford University Press, 1850) qui donne le texte intégral, en colonnes parallèles, des deux versions.

1. *The gospel according to S^t Matthew,* IX, 16.
2. *Ibid.,* XIII, 15.
3. *Ibid.,* III, 3.
4. *Ibid.,* III. 17.
5. Voir l'édition très commode des *Gothic, Anglo-Saxon, Wycliffe and Tyndale Gospels,* en colonnes parallèles par Bosworth et Waring, Reeves and Turner 3^e éd. 1888.

d'hui beaucoup de charme. Ce n'est pas que, de temps à autre, on ne trouve, dans la première *Wycliffite Bible,* des passages francs d'allure et vigoureux comme le suivant. Mais ils sont de courte durée et ne l'emportent pas sur la version anglo-saxonne :

Matthew VII, 24 Therfore eche man that herith these my wordis, and doth hem, shal be maad liche to a wijse man, that hath bildid his hous vpon a stoon.

25 And rayn came doun, and flodis camen, and wyndis blewen, and rusheden in to that hous; and it felle nat doun, for it was foundid on a stoon.

26 And euery man that herith these my wordis, and doth hem nat, is liche to a man fool, that hath bildid his hous on grauel.

27 And rayn came doun, and floodis camen, and wyndis blewen, and thei hurliden in to that hous; and it felle doun, and the fallyng doun therof was grete.

24 Eornustlíce ælc þæra þe þás míne word gehýrþ and þa wyrcþ, biþ gelíc þam wísan were, se hys hús ofer stán getimbrode.

25 þá com þær rén, and mycele flód, and þær bleowun windas, and áhruron on þæt hús; and hyt ná ne feoll, sóplíce hit wæs ofer stán getimbrod.

26 And ælc þæra þe gehýrþ þás míne word, and þa ne wyrcþ, se biþ gelíc þam dysigan men, þe getimbrode hys hús ofer sandceosel.

27 þá rínde hit, and þær comun flód, and bleowun windas, and áhruron on þæt hús; and þæt hús feoll, and hys hryre wæs mycel.

Quelques années plus tard, un disciple de Wycliff, John Purvey, sensible à ces défauts, se remit à l'œuvre, et composa, entre 1388 et 1400, la seconde ou *Later Version,* que Forshall et Madden ont réimprimée d'après un seul manuscrit, le Royal 1 C 8 du British Museum. Il la fit précéder d'un « General Prologue[1] » vers la fin duquel il expose les principes qui l'ont guidé en matière de style. Son but a été de traduire « aussi clairement que possible », et d'après le sens plutôt que d'après la lettre. Il désire que sa version soit « aussi claire, et même plus claire que le latin », sans toutefois s'écarter trop du texte. Son procédé consiste à « résoudre » le plus souvent

1. P. 57 de l'édition Forshall and Madden, cf. *supra,* p. 334, n. 4.

possible les tournures particulières au latin pour les rendre plus anglaises. Un ablatif absolu, par exemple, peut se transformer en une proposition subordonnée introduite par *the while, for, if, whanne,* et contenant un verbe à un mode personnel ; un participe peut « se résoudre » de la même manière en un verbe précédé d'une « conjonction copulative ». Ainsi Purvey, dans le passage suivant, change « dicentes » en *and seyden* et « viso eo » en *whanne thei hadden seyn him :*

Matthew VIII, 30 (Texte attribué à Wycliff) :

Sothely a floc of many hoggis lesewynge was nat fer from hem.

31 But the deuelis preyeden him, seyinge, Yif thou castist out vs hennes, sende vs in to the droue of hoggis.

32 And he saith to hem, Go yee. And thei goynge out wente in to the hoggis ; and loo ! in a greet bire [1] al the droue wente heedlynge in to the see, and thei ben dead in watris.

33 Forsothe the hirdes fledden awey, and cummynge in to the citee, tolden alle these thingis, and of hem that hadden the fendis.

34 And loo ! al the citee wente ayeinis Jhesu, metynge hym ; and hym seen, thei preiden hym, that he shulde passe fro her coostis.

Ibid. (Texte attribué à Purvey) :

And not fer fro hem was a flocke of many swyne lesewynge.

And the deuelis preyeden hym, and seiden, If thou castist out vs fro hennes, sende vs in to the droue of swyne.

And he seide to hem, Go ye. And thei yeden out, and wenten in to the swyne, and loo ! in a greet bire al the droue wente heedlyng in to the see, and thei weren deed in the watris.

And the hirdis fledden awey, and camen in to the citee, and telden alle these thingis, and of hem that hadden the feendis.

And lo ! al the citee wente out ayens Jhesu ; and whanne thei hadden seyn hym, thei preieden that he wolde passe fro her coostis [1].

Il est certain que, grâce à sa méthode, la version attribuée à Purvey est très allégée et beaucoup plus idiomatique que ne l'était celle de Wycliff. Le succès répondit à son effort, puisqu'il nous reste près de cent cinquante manuscrits de son œuvre [2], malgré les persécutions et les destructions du XV^e^

1. « Impetu » dit la *Vulgate*.
2. Cf. l'Introduction de Forshall and Madden, vol. I, p. XXXII.

siècle. Elle a fait pour la prose ce que Chaucer avait fait pour la poésie : établi la tradition d'une langue littéraire classique et généralisé son emploi.

Bibliographie.

Bible (*the Holy*), Earlier and Later Versions, éd. Forshall and Madden, Oxford 1850. — Chaucer (G.), *Prose Works*, éd. Skeat (The Student's Chaucer). — Hereford (Nicholas), cf. *Bible*, Earlier Version. — *The Lantern of Light*, éd. L. M. Swinburn, *E. E. T. S.* nº 151, 1917. — Maundeville (John), *Travels*, éd. Hamelius, *E. E. T. S.* nº 153, 1919. — Purvey (John), cf. *Bible*, Later Version. — Trevisa (John), trad. du *Polychronicon* de R. Higden, éd. Rolls series 1865-1886. — Wycliffe (John), Sermons dans *Select English Works*, éd. Th. Arnold, Oxford 1869 ; Tracts dans *The English Works hitherto unprinted*, éd. F. D. Matthew, *E. E. T. S.* nº 74, 1880 ; Gospels dans *Bible* (supra) et *The Gothic, Anglo-Saxon, Wycliffe and Tyndale Gospels*, éd. Bosworth and Waring, 3e éd. 1888.

CHAPITRE IV

L'ANGLAIS AU XV^e SIÈCLE JUSQU'EN 1475

La langue poétique et les successeurs de Chaucer : Hoccleve et Lydgate : grammaire, 341-343, vocabulaire, 344-345, syntaxe et style, 345-347. — La prose familière et les transformations vocaliques du moyen anglais : les *Paston Letters, Cely Papers, Stonor Letters :* inflexions, 348-349, vocabulaire, 350, changements phonétiques : la diphtongaison des voyelles longues, 351-355. — La langue technique et abstraite : le *Promptorium Parvulorum*, 355-356, chirurgiens et mathématiciens, 356-358, théologiens : Reginald Pecock : grammaire, 359, style, 360-361, vocabulaire, 362. — L'aspect dialectal : Sir John Fortescue, 363, Capgrave, 364, John Myrk : le West Midland, 365-367, Shillingford, *Octavian* et le Southern, 367-368, le Northern : R. Misyn et les *York Plays*, 368-370, l'*Alphabet of Tales*, 371-377.

La langue poétique : les successeurs de Chaucer. — Il n'y a plus de poésie anglaise au XV^e siècle. Les deux principaux admirateurs [1] et disciples de Chaucer, Hoccleve et Lydgate, ne gardent de sa manière que les procédés métriques, et de sa matière que ce qui la rattachait au passé médiéval : le recours à de longs récits moralisants que l'adaptateur se borne à traduire ou à diluer. Malgré quelques rares éclairs de talent, Hoccleve, dans ses *Minor Poems* [2] et son *Regement of Princes* [3], Lydgate plus encore, dans une masse d'œuvres [4], dont l'au-

1. Cf. le célèbre hommage adressé par Hoccleve à la mémoire de Chaucer, *Regement of Princes* p. 72, et par Lydgate, à propos de *Troilus*, dans le *Troy Book* p. 516-517. Hoccleve loue particulièrement l' « ornat endytyng » de son maître.

2. Éd. Furnivall, *E. E. T. S.* Extra Series 1892, n° 61 et Gollancz, *ibid.*, 1924, n° 73.

3. Éd. Furnivall, *ibid.*, 1897, n° 72.

4. Écrites, semble-t-il, entre 1410 et 1440 : le *Troy Book*, éd. Bergen 1906-1910, *E. E. T. S.* Extra Series n^os 97, 103 et 106 ; — le *Temple*

thenticité est parfois incertaine, ne sont que des versificateurs fastidieux, livresques, presque toujours fermés à la vie contemporaine [1] et dépourvus d'émotion véritable. Les deux extraits qui vont être cités sont parmi leurs pages les mieux inspirées :

Hoccleve, *Reg. of Princes*, p. 191-192;

I am an Englyssh-man, & am thi [foo [2],
ffor thou a foo art vnto my ly- [geance ;
And yit myn herte stuffid is with [woo
To see thyn vnkyndly dissseve- [raunce :
Accordeth yow ! girdeth yow with [suffraunce [3] !
Ye greue god, and your-self harme [and shame,
And your foos ther-of han disport [& game.

Alase ! Also, the greet dissencioun,
The pitous harme, the hateful dis- [corde,
That hath endured twix this regioun

Lydgate, *Fall of Princes*, p. 188 :

The riche rube nor the saphir ynde
Be nat appeired off ther fressh beute,
Thouh among stonys men countir- [fetis fynde ;
And semblabli, thouh summe wo- [men be
Nat weel gouerned afftir ther degre,
It nat diffaceth nor doth no vio- [lence
To hem that neuer dede in ther liff [offence.

The white lelie nor the holsum [rose,
Nor violettis spred on bankis thikke,
Ther suetenesse, which outward [thei onclose,

of Glas, éd. Schick, *ibid.*, 1891, n° 60 ; — le *Siege of Thebes*, éd. Erdmann, *ibid.*, 1911, n° 108 ; — *Reson and Sensuallyte*, éd. Sieper, *ibid.*, 1901-1903, n^{os} 84 et 89 ; — le *Pilgrimage of the Life of Man*, traduit de Guillaume de Deguileville, éd. Furnivall et Locock, *ibid.*, 1899-1904, n^{os} 77, 83, 92 ; — le *Fall of Princes*, adapté de Boccace, éd. Bergen, *ibid.*, 1924, n^{os} 121, 122, 123 ; quelques *Minor Poems*, éd. Glauning, *ibid.*, 1900, n° 80 : — l'*Assembly of Gods* (qui lui est contestée) éd. Triggs, *ibid.*, 1896, n° 69 ; et les *Secrees of old Philisoffres*, inachevé et terminé par Burgh à partir du vers 1492, éd. Steele, *ibid.*, 1894, n° 66.

1. Surtout si on refuse à Lydgate le poème satirique *London Lyckpeny* qu'on trouvera dans les *Specimens of English Literature* de Skeat, 1892, p. 24-27.

2. Il s'adresse à la France de 1412.

3. C. à d. patience, « mutual forbearance ».

And othir landes cristen! he, that
[lorde
Of Remes al is, the auctor of
[concorde
And pees, sore is meued ther-with;
[but we
Naght dreden for to offend his ma-
[geste.

Off fraunce and englonde, o cristen
[princes,
Syn that your style of worthynes is
[ronge
Thurgh-out the world, in al the
[prouinces,
If that of yow myghte be red or
[songe
That ye were oon in herte, ther nys
[no tonge
That myghte expresse, how profi-
[table and good
Vnto al peple it were of cristen
[blood.

Is nat appeired with no weedis
[wikke;
And thouh that breris, and many
[crokid stykke
Growe in gardyns among the floures
[faire,
Thei may the vertu off herbis nat
[appaire.

And I dar seyn, that women ver-
[tuous
Been in ther vertu off price mor
[comendable,
That ther be summe reknyd vicious,
And off ther lyuyng founde also
[onstable.
Goode women auhte nat be partable
Off ther trespas nor ther wikked
[deede,
But mor comendid for ther woman-
[heede.

Grammaticalement, cette langue diffère peu de celle de Chaucer. Sa phonétique et sa morphologie sont celles de l'East Midland littéraire. Elle connaît l'assombrissement de l'*a* devant nasale appuyée : *on hond* à côté de *landes* dans Hoccleve, *lombe* et *lond* dans Lydgate ; elle conserve la palatale dans *to yive*, Fall of Princes p. 10 et la dentale sonore dans *fader*[1]. Elle substitue parfois, chez Lydgate comme chez Chaucer, un *e* à un *i* dans *bregge* (bridge) F. P. p. 398, *dede* (did), *lees* (lice) 948 ; elle pratique fréquemment l'aphérèse : *clips* (eclipse) F. P. 405, *splaie* (display) 578, *sconfited* 212, *chanteresse* Troy Book 65, *grecis* (degrees) 172, *ryvaille* (arrival) 324. Sa déclinaison ne garde que peu de formes faibles : *ee* donne au pluriel *yen* Hoc. *Reg.* 37, *eyen* et *eyne* dans Lydgate, *ashen* H. *Reg.* 11 à côté d'*asshis* L. *T. B.* 873, *foon* et *foos* F. P. 84, *treen*

1. Noter en outre la graphie *qwat* pour *what* dans H. *Reg.* 57.

871, *sustren, sustre* et *sustres, calueren* (calves) 241, mais *childre* et *brethre* 97 et 101. Le comparatif métaphonique subsiste dans *no lenger* H. *Reg.* 2 et L. *F. P.* 82 ; le redoublement consonantique reste commun aux deux écrivains : *deppest, gretter* et *grettest* H. *Reg.* 4, 80, 94, — *whittere* L. *F. P.* 17, *hattest* 85, *deppest* 348, *sonnest* 512, *grattest* T. B. 304, *whitter* Temple of Glas 52 [1]. Un génitif pluriel fort adjectival survit dans *aldirlast* F. P. 593, *oure alder schame* T. B. 200, *her bother myght* 633 (the might of them both). Les formes distinctives du pronom personnel sont celles de Chaucer : *sche, they, hem, here* ou *hire*, mais avec adjonction de *ther(e)* qui s'introduit dans Hoccleve, *Reg.* 17, aussi bien que dans Lydgate *F. P.* 15, 101, à partir de 1412. La conjugaison du présent de l'indicatif offre, à côté des terminaisons régulières : *I puttë, thou wenest,* (he) *yeldeth, they gon, hauen, fillyn*, ou *we laboure, they preie,* des particularités comme l'apocope de *I ha* (pour have) chez Lydgate, de *scleepys thou* H. *Reg.* 6, *thou taxt* (takest) L. *T. B.* 265, *thou stanst* 553, *dist*(didst) *Reson & Sensuallyte* 92, *gest* (gettest) 125, *bist* (biddest), *Pilgrimage L. M.*, — *he stant* F. P. 12, *he sitte & beggeth* H. *Reg.* 10, *he holte* (holdeth) 15, et comme l'emploi, à la troisième personne du singulier ou du pluriel, de variations dialectales propres à faciliter la rime : *she semys* L. *R. & S.* 56, *he obeyis* 10, *he ledis* F. P. 862, — *soulis deie nouht But lyueth* F. P. 353, *makth* 431 à l'intérieur du vers, *clerkis descryues* 684 à la rime [2]. Le prétérit singulier fort conserve assez fréquemment, au moins chez Hoccleve, sa désinence en *-e* de la seconde personne : *thou speke* Reg. 53, *toke* 57, *were* 68 ; chez Lydgate, il s'assimile au reste du singulier : *thou sauh* F. P. 112, *fill* 788, tandis que la forme correspondante du prétérit faible se termine partout en *-est : seydestow* H. *Reg.* 62, *shettist* L. *F. P.* 788, *seydest* R. S. 87, et que le pluriel hésite constamment entre *-en, -e* et l'analogie du singulier : *ye helden* H. *Reg.* 58, *they knewe* 121, *they stood* 59,

1. Ajouter la formation du superlatif absolu à l'aide de la particule *for : for-feeble*, F. P. 803.

2. *F. P.* p. 684.

cam 122, — *tooken* L. *F. P.* 21, *stood, rood* 10, — *ferden* H. *Reg.* 152, *slepten* 153, — *callid* L. *F. P.* 31. Il en est de même à l'infinitif : *defendyn, synge* et *stand* H. *Reg.* 2, 10, 3. Le participe passé conserve parfois son préfixe : *ibore* 13, mais le plus souvent l'abandonne : *standen* 15 ; le participe présent, toujours en *-ynge* dans Hoccleve, est dans Lydgate parfois en *-ynde, -ende,* surtout à la rime : *thonkynde* F. P. 206, *shynende* 812, *lyende* T. B. 626. Telle étant leur morphologie, il est encore loisible à ces imitateurs de Chaucer de suivre sa tradition prosodique, même si elle s'éloigne de plus en plus de la prononciation courante. Aussi l'*-e* atone garde-t-il habituellement chez eux sa valeur syllabique : *this wydë world* dans Hoccleve *Reg.* 13, *in lordës courtës* 21, *Make oldë thyngës for to semë newe,* Lydgate *F. P.* 2, et, chez ce même écrivain, la plupart des prétérits ou participes passés en *-ed* échappent à l'élision. Il s'ensuit que les vers, décasyllabes ou octosyllabes, devraient avoir la même allure que ceux de Chaucer, et il se peut qu'exceptionnellement ils y réussissent, surtout dans Hoccleve. Mais Lydgate, qui d'ailleurs a conscience de sa prolixité et de son prosaïsme [1], use, dans sa hâte, des licences les mieux faites pour rompre l'harmonie. Ce qui pour Chaucer était l'exception devient chez lui la règle. Les vers tronqués à l'initiale [2] ou après la césure [3] abondent, donnant au lecteur l'impression d'un renversement du rythme pour l'un des hémistiches ou pour tous les deux. Les césures épiques [4] qui, elles aussi, brisent la mesure, ne manquent pas. Surtout Lydgate, victime de sa facilité et de la faiblesse de son sens artistique, ne se soucie plus du délicat équilibre que Chaucer

1. Cf *Troy Book,* p. 972 :

> And though my stile, blottid with rudenes,
> As of metre, be rusty and unfiled.

2. *F. P.,* p. 4 : *And* | off pryn|cis bo|thë yong | and olde | —

3. *Ibid.,* p. 5 : The which|ë thyng|, *in* | ful so|bre wise | —.

4. *Ibid.*. p. 4 : Fro the | begyn|*nyng*|, which in this world ha be. Pour une étude détaillée de la métrique de LYDGATE, voir l'introduction de H. BERGEN à son édition du *Fall of Princes.*

avait su établir entre le syllabisme et l'accent : il observe tant bien que mal le premier ; quant à l'autre, il le laisse boiter péniblement en arrière et se passe de lui s'il est trop en retard. Il aboutit alors à des vers comme : *Trèwli róotid amyd of ther corage* F. P. 2, — *Fórcë, stréngthë, wísdam nor cheualrie* 84, où le syllabisme subsiste, mais dont tout rythme a disparu.

Le vocabulaire de Hoccleve, relativement restreint, et celui de Lydgate, beaucoup plus étendu à cause de l'immensité de son œuvre, ont des tendances identiques. Ils cherchent l'enrichissement de la langue, d'abord dans l'emploi de termes rares tels que *syncope, afterclap* [1], — *metropolitan* (une capitale), *to recapitle, rodion* (whirlwind), *ascoign* (sidewise), *condigne, corbid black, dishomme* (duumvir), *decrepitus, enosed* (perplexed), *fantasien* (to fancy), *flagelle, chaundelabre, ambidextre, are* (autel), *to compesse, disnaturesse, ennewed* (tinted), *excelle* comme substantif, *mysille* (to suspect), *plowbly cherries* (?), *polymyte* (of many threads) ; — ensuite par l'emprunt au latin de très nombreux adjectifs à forme de participe passé : *innat* [1], *indurat, alterate, approbat, coacte, deputate, alienat, derogat, equat, intoxycat, deduct, porrect, proscript*, ou de participe présent : *equipolent* [1], *adjacent, fraudulent, retrogradient*. En fait, c'est dans la formation d'adjectifs que Lydgate semble le plus volontiers innover. Il a recours à divers suffixes : *-able* dans *onrecuperable, parmanable, permiable, plicable, reprenable, diffamable, flaskisable* (inconstant), *ineschuable, insaturable ; -ible* dans *imputrible, odible, inextinguyble* [2] *; -ous* ou *-ious : eurous* (heureux), *odoryferous, facundious, corcious ; -if* dans *invectiff, corsifness* [3] *; -al* dans *disnaturall, organycalle*. Après les adjectifs viennent, par ordre de fréquence, les substantifs abstraits en *-ion* d'abord : *oblacioun, oblocution, departisoun, coaccioun, intersecacioun, prodicioun, resydyvacion, subrogacioun, weymentacioun ;* ensuite en *-ance, -ence* [4] : *precellence, puissance, vinolence, redo-*

1. Dans Hoccleve ; les suivants dans Lydgate.
2. Et dans Hoccleve : *admittible, fallible, flexible, lisible* (= loisible).
3. Dans Hoccleve : *causatif, inductif*.
4. Hoccleve : *nuisance, impotence*.

lence, fervence ; — plus rarement en *-aile : opposaile, bruskail ;* en *-ure : prefecture, celature ;* en *-ysme : paganysme.* Il est à remarquer que Lydgate, dans ses emprunts savants, ne va pas au delà du latin. Il est inhabile à se servir du grec, et écrit *ornomancy.* Par contre, il puise largement dans notre langue, d'autant plus que les originaux qu'il s'efforce de traduire sont, à plusieurs reprises, des livres français. Le vocabulaire de son *Pilgrimage of the Life of Man,* d'après le texte de Guillaume de Deguileville, se distingue par le nombre des mots copiés tels quels, et que l'anglais n'a d'ailleurs pas adoptés : *baas, hault, lent, callyoun* (caillou), *carence, chasteleyne, comensal, coquynerye, cornemose, crepawd, cusyner, farderye, frolage, gotows, to influe, papyllardie, retrussen* (repack), *tuel* (tuyau), entre beaucoup d'autres.

Les quelques faits de syntaxe[1] qu'il peut être intéressant de recueillir concordent avec ceux qui ont été relevés dans Chaucer. La négation, toujours susceptible d'être redoublée, se présente sous son triple aspect de *ne*[2] *: ne saw I noon* H. *Reg.* 2, *thou nart but yong* 6, — de *ne .... noght : ne fond hem nouht* L. *F. P.* 204, souvent réduit à *noght, not* ou *nat* dans *I stryuë nat* H. *Reg.* 3, *I mente it noght* 28, Lydgate intercalant parfois la négation entre le pronom sujet et le verbe : *He nat forgat* T. B. 274, *I nat purpose* 618. Les tournures impersonnelles prennent encore, exceptionnellement il est vrai, la forme pronominale[3] : *Although it be no maner of nede* H. *Reg.* 78, et le verbe impersonnel, avec sujet sous-entendu, gouverne le

1. Cf. sur ce point l'étude détaillée du regretté A. Courmont : *Studies on Lydgate's Syntax in the Temple of Glas,* Bibliothèque de la Faculté des Lettres de Paris, n° 28, 1912. Sur la langue et le style de Lydgate. cf. en outre les *Studies* de E. Sieper dans le second volume de son édition de *Reson and Sensuallyte,* E. E. T. S. Extra Series n° 89, 1903, — et l'introduction de J. Schick à son édition du *Temple of Glas,* E. E. T. S. Extra Series, n° 60, 1891.

2. *Ne* ayant en outre le sens de « ni » : *Ire ne discorde* H. *Reg.* 187; cf. Lydgate : *Leue no talës nor yiue no credence* F. P. 128.

3. Par opposition à la forme adverbiale comme dans : *Lest ther were treynys* S. of Thebes 147.

datif synthétique dans : *how thinkith yow here-by* H. *Reg.* 56, *yf that you liste to take hede* 78, *hym owyth knowe* 112 ; deux auxiliaires archaïques survivent dans : *joye and he not mowe* (cannot) *accorde* 4, *ye thar nat* (need not) *dreede* L. *F. P.* 172. Les adjectifs empruntés au français gardent parfois la marque du pluriel : *the chaunces deceyuables* T. B. 168, *playës delytables* R. S. 64, et les comparatifs ou superlatifs leur redoublement : *mor nerre* F. P. 41, *most hiest* 57 [1].

Quant au style, il a dans certains vers d'Hoccleve une vigueur antithétique, ironique ou sentencieuse, qui rappelle la manière de Chaucer. *The thohtful wight is vessel of turment,* écrit-il, *Reg.* 4, ou bien : *Housbondës pees is pesible suffring* 187, ou encore : *No goode may come of werrës wrathful dynt* 189 [2]. Lydgate, sacrifiant la force à l'abondance, met quelque animation dans ses récits de batailles et une profusion de détails dans la description du décor, surtout architectural, mais sa poésie se réduit souvent à la prose la plus terne qui soit, comme en ce vers : *His doughter hadde thre childre be Mynos* F. P. 67, et il a eu peu d'égaux en nonchalance à construire la phrase. Peu importe le mètre qu'il emploie. Sous sa plume, le décasyllabe prend l'allure de l'octosyllabe. Il s'est fait une habitude de se lancer dans ses périodes à la tête d'incidentes qu'il jette en travers de la principale, sans se soucier de l'embarras dans lequel il laisse le lecteur. Il lui arrive de supprimer les relatifs, les sujets pronominaux [3], et même de tout laisser en suspens, sens et grammaire, s'il se trouve dans une impasse. Il aboutit alors à une strophe chaucérienne comme celle-ci :

> Wherfore Bochas (Boccace) for a memoriall,
> Consideryng the gretë dignitees

1. Le comparatif d'égalité se forme, chez les deux écrivains, à l'aide de *also... as* Hoc. *Reg.* 150, L. *F. P.* 5.

2. Noter encore quelques expressions idiomatiques comme : *Ware hem of hempen lane* Reg. 17, *al is long on the* (because of thee) 101, ou des chevilles : *As wisly god me saue* 29, *it is no lees* 40.

3. Cf. *F. P.* 91 : *Thouhte he wolde doon his dilligence,* de même p. 269, v. 2466, 271, v. 2540.

Off worldli pryncis in ther power roiall,
Grete emperours, estatis and degrees,
How Fortune hath cast hem from ther sees ;
Namly such as koude hemsilff nat knowe,
Ful sodenly to make hem lyn ful lowe (*F. P.* p. 3).

Aussi l'œuvre de Hoccleve et celle de Lydgate sont-elles, malgré la richesse relative du vocabulaire, partout en régression sur celle de Chaucer.

*
* *

La prose familière et les transformations vocaliques du moyen-anglais. — Au point où nous en sommes arrivés du développement de la littérature anglaise, commencent à apparaître les premiers recueils de lettres familières, dont le style reste assez près de la réalité parlée, et dont l'orthographe, souvent plus phonétique que traditionnelle, nous fournit des renseignements précieux sur la prononciation de l'époque. Les collections dont nous avons fait usage sont au nombre de quatre : les *Paston Letters* [1], qui vont de 1422 à 1509, les *Cely Papers* [2], datés de 1475 à 1488, les *Stonor Letters and Papers* [3], dont la plus grande partie s'étend de 1420 à 1482, et les « cinquante plus anciens testaments rédigés en anglais [4] ». Les deux premiers recueils sont originaires des comtés de Norfolk et d'Essex, le troisième des environs d'Oxford ; quant aux testaments, ils relèvent surtout de Londres. Nous citerons un extrait des *Paston Letters* (vol. I, p. 250, 1453, Margaret Paston to John Paston) :

Right worchipfull hosbond, I recommand me to yow, desyring to here of your welfar ; praying yow to wete that Sir Thomas Howes hath purveyed iiij dormants for the drawte chamer, and the malthouse, and the

1. Éd. J. Gairdner, 4 vol. 1900.
2. Éd. H. E. Malden, *Camden Society*, 3rd Series, vol. I, 1900.
3. Éd. Ch. L. Kingsford, *Camden Society*, 3rd Series, vol. 29-30, 1919.
4. *The Fifty Earliest English Wills*, éd. F. J. Furnivall, *E. E. T. S.* n° 78, 1883.

browere, wherof he hath bought iij, and the forte, that shall be the lengest and grettest of all, he shall have from Heylesdon, whiche he seyth my Mayster Fastolf shall geve me, be cause my chamer shall be made ther with. As for the laying of the seyd dormants, they shall be leyd this next weke, be cause of the malthous, and as for the remenant, I trow it shall abyde tyll ye com hom, be cause I can nother be purveyed of pysts [1], ne of bords not yette.

Tous ces documents, pris dans leur ensemble, ont un caractère commun, qui est l'incertitude de leur morphologie. La troisième personne du singulier du présent de l'indicatif, entre autres, offre un intérêt particulier. Dans les *Paston Letters,* la terminaison courante est, comme le montre la citation ci-dessus, en *-th : hath, seyth, knowyth* vol. I, 195. Mais elle est assez souvent omise, soit par négligence, soit par influence dialectale [2] : *he know not* I, 215 (1451), *she recommand* II, 25 (Margaret Paston elle-même, en 1461). Ou bien on voit apparaître de temps à autre l'*-s* du North Midland et du Northern, sous la plume des correspondants originaires, semble-t-il, de ces régions : *as he says, knawes,* I, 97 (William Tailboys, du Lincolnshire, 1450), *quane the kyng comaundes* II, 17 (Robert Lethum, 1461). Cette diversité se retrouve dans les *Cely Papers : (he) stondythe, wnderstondes,* en 1480, *he goys,* — dans les *Stonor Letters : (he) holdyth* I, 130, *he says* II, 90, et dans les *Testaments,* dont les variations sont très instructives : *she wonnes* p. 54 en 1420 à York, *my land that standes, that longes* (what belongs) *to him,* p. 56, 1424 (Roger Flore ou Flower, né dans le Rutlandshire, établi à Londres). Aussi la confusion est-elle complète dans le Norfolk, vers 1472, où John Paston, fils de Margaret, écrit à son frère (vol. III, p. 73) : *My modyr sendys you Godes blyssyng and preyes yow,* et quelques lignes plus loin : *the kyng tendryth yow and your mater, when he wryghtyth to*

1. *Sic* dans l'édition GAIRDNER. Il faut probablement entendre « joists ».

2. A laquelle il faut peut-être attribuer aussi le fréquent recul d'*i* en *e : wretyn* I, 15, *if it leke* 86, *I fend* 111, *cetye* 151, *thred* 212. Cf. en outre *abe* pour *have been* I, 224. Noter encore que, vers 1451, la consonne médiale est inchangée dans *fader* I, 207, *thedre* 211, *modir* 222.

your sylf for it. Il ressort cependant de cette dernière citation que la terminaison en *-s* est en train de gagner du terrain, notamment dans le Norfolk et à Londres, sous l'influence des écrits et de la parole des natifs des comtés du Nord, Lincolnshire, Rutlandshire ou Yorkshire [1]. L'évolution du pronom de la troisième personne du pluriel est tout à fait parallèle. Au début des *Paston Letters,* la dualité des formes chaucériennes (*thei, hem, her*) est de règle I, 12-13 ; mais, dès 1450, *thaym* 141 et *ther* 178 figurent dans des lettres du comte d'Oxford, et Roger Flower s'en servait déjà à Londres en 1424 : *the remaindre of theim,* Wills p. 60, concurremment d'ailleurs avec *hem : that they haue no lyuere* (delivery) *of their dedys til they come til yeres of discrecion te resceyue hem,* ibid. 62. A la fin du siècle, dans les *Cely Papers, them* l'emporte définitivement. L'indicatif présent pluriel connaît, dans les *Paston Letters,* le plus souvent la désinence *-en, -e : specifien* I, 19, *folwen and knowe* 240 ; toutefois, le *-th* des dialectes du Sud survit par endroits, surtout lorsque le verbe vient immédiatement après un sujet pronom : *ye knowythe, my wrytynges that makyth* Introd. p. 11 (Sir John Fastolf c. 1440 dans le Norfolk), *as sone as ye receyvyth,* ibid. 126 (William Paston vers 1450), *hath* à côté de *han* dans une pétition de Swafham (Suffolk) en 1451, *men* [2] ou *they seyth* 526, en 1460, *schyppys gothe* II, 354, 1469, et, dès 1424, Roger Flower, habitant Londres, employait, sur la même ligne de son testament, *beth* et *longen* Wills 62, tandis qu'en 1411, Sir William Langeford, de Reading, écrivait : *costers that langyth* et *you that ben* p. 19-20 [3]. Le prétérit pluriel et l'infinitif hésitent, dans les *Paston Letters,* entre les terminaisons pleines en *-en* (*-yn*) et l'apocope en *-e,* qui mène à l'absence de toute désinence : *slowen* I, 12, *comen* 102, *ledden* 12, — *to heryn* 109, *rydyn* 195, — *dreve out, bare*

1. Et probablement aussi par analogie avec le très fréquent *is.*

2. Chaucer se servait aussi de la locution *men seyth* avec le *-th* du sg. à cause du sens indéfini de *men.*

3. Sur ce point encore, l'incertitude est la même dans les *Cely Papers* et les *Stonor Letters.*

107, — *to ryde* 13, *yeue* et *giffe* 208. L'adjectif, dont les degrés de comparaison présentent, soit une consonne, soit une forme redoublée : *lengest* et *grettest* I, 250, *gretter* 240, *depper* 318, *more precyusseur* II, 171, *most spedyest* I, 372, se plie quelquefois encore à la syntaxe française et prend la marque du pluriel : *heires males* 79, *expenses funeralx* 115, *the Lords espirituallx and temporelx* 204, et même : *certeyns Englische billes* 13, *resonables causes* 30, *at diverses tymes* II, 66. Au génitif singulier, la désinence *-s* (*godds law* 184) peut se séparer du mot : *the child is gwnys* 83 ou disparaître entièrement : *myn other children dedes* Wills p. 62, *a servaunt hous* Paston Letters I, 97, *a knyt fye* 206. Le pronom relatif, même après un antécédent de personne, reste indifféremment *who* 95 et *which* dans : *a man whiche* 160[1].

Le vocabulaire de ces documents n'est remarquable que par quelques mots obscurs comme *gamerye* (? game-yard) *Wills* 57, *foodyd* (? put off) *Paston Letters* III, 225, *fliveres* (peut-être pour *fetheres*) *of a peacock* Wills 102, *qwesye* (? inconstant) *P. L.* III, 4, *whazerys* (? quires) *of paper* I, 545, — par plusieurs curiosités comme : *chardeqweyns* (quince preserves) 245, *embraceries* (bribery) 145, *escuys* (écus) II, 374, *exigend* (summons) I, 320, *a frunture and a forslet* (fortification) 237, *flygge* (alerte) 544, *jowpertous* 212, *langedebief* (glaive en forme de langue de bœuf) 271, — et par le premier emploi de quelques vocables tels que : *to abord* 429, *exhorbitant* 272, *forset* (pour *forser*, a casket) Wills 70, *insurexyones* P. L. II, 27, *jurry* I, 549, *latchesnes* III, 279, *replevyn* II, 179.

Mais c'est l'aspect phonétique de ces Lettres et Testaments qui, pour l'historien de la langue, a le plus d'importance. Il nous renseigne parfois sur la valeur des voyelles brèves. Ainsi, lorsqu'on trouve *I hayff beyn* ainsi orthographié (*Stonor Letters* II, 137), il devient vraisemblable que, dans le Centre de l'Angleterre, vers 1482, l'*ă* avait repris, ou conservé, le son semi-

1. Le pluriel de *this* est *these* Past. Letters I, 13, *this* et *thys*, celui de *that* : *thoe* 50, *thos* 150 et *thoes* III, 77.

palatal que désignait déjà la graphie anglo-saxonne *æ*, et que l'anglais connaît encore aujourd'hui[1]. De même pour l'*ŭ*, si souvent représenté par *ou: soume* P. L. II, 211, *how mouche,* Wycliff, éd. Arnold I, 196 à côté de *in so meche* P. L. I, 146, *y oundyrstand* 75, *Sousex* 134, *to cowm* Cely Papers 55, c. 1480, où l'allongement[2] en syllabe ouverte est marqué, et parmi les mots français : *pourpose* P. L. II, 241, *to retourne* Lydgate, *Fall of Princes* 62, *to pourge* ibid. 80, *azour* Troy Book, III, 244, *mourmour* P. L. I, 142, *gounes* et *goone* (gun) II, 379. Mais dans ce mot apparaît la transcription par *a* : *gannes,* ibid., dont il convient de rapprocher *baket* (bucket) II, 83, et même *jeuge* (judge) 151, indices concordants dont il faut sans doute conclure qu'à côté de la prononciation ancienne en *ou* se développait pour l'*ŭ* une prononciation nouvelle, intermédiaire entre *æ* et *ĕu*, qui est encore celle de l'anglais classique dans *judge, much, gun, bucket.* Outre ces constatations d'ensemble qui valent pour tous les cas où se rencontrent les voyelles étudiées, on peut faire, à propos de mots isolés, des remarques qui, bien que d'une portée moindre, ne sont pas dépourvues d'intérêt. C'est ainsi que les graphies *aull* (pour all) et *cawll* (to call) dans les *Cely Papers* 12 et 124 attestent qu'en 1478 l'*l* double final allongeait déjà, au moins en East Anglia, l'*ă* primitif et l'assombrissait en *aw*. Lorsque Lydgate écrit (*Temple of Glas* v. 189 et 222) *iouth* et *trouth,* il nous renseigne sur la valeur exacte de ces diphtongues assez indécises en moyen anglais ; de même, *nevoue* P. L. II, 329 et *nevywe* III, 234 suggèrent deux prononciations possibles (en *ou* et en *iou*) pour ce mot ; *hartis dssyre* P. L. I, 132, concurremment avec

1. Sur cette méthode d'interprétation de l'orthographe, voir A. J. Ellis (*On Early English Pronunciation* vol. *I, E. E. T. S.* Extra Series n° 2, 1869 réimprimé 1905) qui l'a inaugurée dans son examen des rimes de Chaucer, Zachrisson (*The Pronunciation of English Vowels 1400-1700,* Göteborg, 1913), qui a repris, en le corrigeant, le travail d'Ellis sur l'état phonétique au XVIe siècle, et H. C. Wyld (*A History of Colloquial English,* 1920), qui a étendu au XVe siècle la méthode suivie par ses devanciers.

2. De même dans *towmbe,* Cely P. 124.

hert, nous montre que l'*e*- devant *r* commence, par endroits, à reculer vers *a*; *Ynglond* dans Capgrave (*Life of Saint Gilbert* p. 93) nous donne la prononciation moderne de l'*ë* dans ce composé, et, pour les consonnes, il est curieux de noter l'adjonction d'un *v* ou *w* épenthétiques dans *von* Wycliff, éd. Arnold I, 253 ou *whone* (one) *Cely Papers* 24, 1479, — la suppression du *w* dans le substantif *anssor* (answer) *Cely P.* 78, — la valeur chuintante donnée à l'*s* double de *commysshon*[1] P. L. III, 334, et la prononciation, qu'on eût pu croire toute récente, de *lefetenant*, Myrk, *Festial* p. 121. Tous ces exemples nous montrent combien il est juste de dire, avec H. C. Wyld[2], que la phonétique de l'anglais au XV^e^ siècle revêt, sur beaucoup de points, un caractère déjà moderne.

Toutefois, c'est l'étude des transcriptions des voyelles longues qui a donné les résultats les plus instructifs. On sait qu'elles sont aujourd'hui complètement diphtonguées, l'ags. *ī* étant devenu *aï*, *ū* *aou*, *ē* étant passé à *i*, *ō* à *ou*, *ü* d'origine française à *iou* et m. a. *ā* à *ę̄* ou même *e*^{i}. D'une part, l'examen des rimes de Chaucer[3] montre avec certitude que, pendant les trois siècles qui suivirent la Conquête normande, la prononciation de ces voyelles n'avait subi aucun changement essentiel, à Londres du moins, sauf que l'*ā* de l'anglo-saxon s'était assombri en *ǭ*[4]. Reste à savoir où, comment et à quelle date s'est produite cette diphtongaison, qui différencie si profondément l'anglais moderne du moyen anglais. Il n'est pas douteux qu'elle se fit progressivement dans le temps et dans l'espace. On la plaçait naguère au début du XVI^e^ siècle. Depuis Zachrisson et Wyld, on la recule jusqu'au XV^e^ et même au delà. Les *Paston Letters* ont été le document capital en cette recherche, où d'ailleurs les renseignements abondent de divers côtés. Il est probable que, pendant tout le cours du XIV^e^ siècle, les voyelles moyen-anglaises *ī* et *ū*, au lieu de se maintenir

1. Et certainement aussi dans tous les mots se terminant en *-tion*.
2. *Op. cit.*, p. 71.
3. Cf. *On Early English Pronunciation*, vol. I, ch. IV, p. 241 et suiv.
4. A son tour diphtongué aujourd'hui en *o*^{a} (*stone, road*).

d'une seule tenue, tendirent à se scinder en deux sons à peu près identiques. On trouve dans Wycliff, éd. Arnold I, 234, à côté de *lyf*, la graphie *liif*, ainsi que *shyyne*, *fijr*, Gospels, Matthew V, 16, prononcés sans doute *liïf*, *shïïne* et *fiïr*. De même *desyir* dans les *Paston Letters* III, 325 en 1485. En d'autres passages, l'orthographe semble indiquer que le premier élément de la diphtongue en formation tend à se dissimiler du second en se rapprochant d'*e* : *abeyd* (to abide) *P. L.* II, 26 en 1461, *keynd* (kind) III, 30 en 1471, *weysse* (subst. wise) 325, en 1485, *eyron* (iron), *Eirlond*, Myrk, *Festial* p. 71 et 219, et enfin *to whrayt* avec l'*aï* de l'anglais moderne dans les *Cely Papers* 103 en 1480. L'évolution de l'*ū* est beaucoup plus difficile à suivre, parce que sa transcription par *ow*, très fréquente en moyen anglais, pouvait signifier *ou* aussi bien que *o-ou*, ce dernier son étant probablement celui que représentent *hows* et *owte* dans les *Paston Letters* I, 51 et III, 168. La semi-diphtongaison d'*ę̄* en *ëë* > *ëⁱ* est peut-être indiquée par des graphies comme : *Teyse* (the Tees) Trevisa dans Morris, *Specimens* II, 238, *feyt* (feet) *Ludus Coventriæ* 304, *beyn* (been), *neyd*, *I grehyt*, Cely Papers 12, 13, 68 en 1478. Mais le passage d'*eⁱ* à *ïï* et même à l'*ī* moderne paraît un fait accompli dès la fin du XIVe siècle, lorsqu'on rencontre dans Wycliff : *wipen* (they weep) éd. Arnold I, 365, *a*, *bi*, *ce*, ibid. II, 239, *priistis* III, 87 et dans Trevisa : *to hire* (to hear), *chise* (cheese), dans Hoccleve : *grife* à côté de *greef* et *grief*, *to stipe*, dans Lydgate : *sycré places* (secret), et dans les Paston Letters : *he had byn* I, 253 en 1453, *besychyng* II, 92, *I fyle* (feel) 178, *slyvys* 190 et *slyves* dès 1438 dans les Testaments. L'*ę̄*, issu d'un ags. *ǣ*, *ēa*, ou *ĕ* allongé, ou d'un *è*, *ai*, *ei* du français est plus indécis. Il semble se maintenir intact dans *seisoun*, Lydgate *Temple of Glas* v. 217, *pesse* (peace) *P. L.* et *Cely P.* vers 1478, *to pesses* (pieces) *C. P.* 88, *relesse* P. L. III, 146, *pleyse* Wills 115 vers 1439 et en 1476 dans les Cely Papers, *eyrs* (ears) en 1435 dans Misyn, prieur de Lincoln. Dans un plus grand nombre de cas, il s'est fermé et a été traité comme tel : *clyere*, *thies* et *lieve* (ags. *lēaf*) dans Lydgate, *to dyell* (deal) *P. L.* III, 41, et avec

transformation complète : *to robbe and styll* P. L. I, 541 en 1461, *shype* (sheep) II, 185, *white* (wheat) Wills 41 dès 1419, *to appyr* P. L. II, 189 en 1465, *gode chyre* II, 225, *decysse* III, 314 en 1484, *fryre* (frère, friar) Wills 126 en 1439. L'ǭ avait dû reculer de très bonne heure vers o^u et *ou,* car nous l'avons rencontré dès 1276 orthographié *u* dans *þruwing* et *wouh*[1]. Aussi les graphies en *ou, u,* sont-elles très fréquentes à partir de 1380 et pendant tout le XV^e^ siècle : *mut* (ags. *mōt*, must) dans Wycliff éd. Arnold I, 77, *houd* (ags. *hōd*) Wills 40 en 1418, *goud* P. L. I, 95 en 1449, *non sounar*, P. L. Introd. p. 153 vers 1479 et même *brouch* Trevisa dans Morris, *Specimens* II, 239. L'ǭ provenant d'un *ā* anglo-saxon ou d'un *o* français parcourt la première étape de cette évolution jusqu'en o^u, comme le prouvent *owlder* P. L. III, 77, *sowlde* (sold) Cely P. 7, 1478, *hoape* 21 et *to fourme* P. L. I, 145. L'*ü* du français[2], très souvent rendu par *iu, iw,* s'est certainement diphtongué en *iou : dieu* (due) Lydgate *F. P.* 25, *blyw* (blue) *Res. and Sens.* 180, *knyw* (knew) 3, *eschiwe* 14, *contynywe* 9, *to endewre* Capgrave, Saint Gilbert 97, *miusid* P. L. I, 233 en 1452, *vywe* (view) III, 162. Quant au m. a. *ā*, venu d'un ags. *ă* en syllabe ouverte ou d'un *a* français, les indications que nous possédons et qui sont très nombreuses paraissent lui donner une valeur double au XV^e^ siècle. D'une part, il subsiste intact sous la forme *aa : to taake* Wycliff éd. Matthew 367 et Cely P. en 1476, *caas* Wyc. et même *casse* C. P. 1478, *staat* Trevisa trad. de Higden I, 7, *graace* et *flamme* dans Pecock, Reule of Chr. Rel. 1 et 180, *alle* (pour ale) Wyc. éd. Arnold III, 197, *salle* (sale) à côté de *sayll* et *ayge* Cely P. 35, 55 et 88 en 1480. On voit que, dans un même document, à la même date, les deux transcriptions s'offrent concurremment. La seconde, celle qu'on pourrait appeler progressive, par opposition à l'autre (en *aa*) plus conservatrice, et qu'autrefois Ellis[3] n'admettait guère avant le milieu du XVII^e^ siècle, est manifestement celle de

1. Cf. *supra*, p. 198, 238, 259-260 et 268.
2. Et l'ags. $\bar{e}o + w >$ m. a. $\bar{e}w$.
3. *Op. cit.*, p. 72.

in many caice Wyc. éd. Matthew 336, *taiste* Wyc. éd. Arnold I, 6, *saif* 103, *chayngede* Trevisa dans Morris *Sp.* II, 241, *sayff* P. L. II, 226, *insessiabyll* 180, *how ye faire* (fare) III, 134 en 1475, *to declair* 135, *baysons* (basins) *Stonor L.* II, 10, 1476, *tayll* (a tale), *she brayke* (brake) II, 64 en 1478; et la prononciation en *ai* de l'*a* en syllabe ouverte commence à être si bien connue que le son *ai* est assez souvent transcrit par la simple voyelle *a : the Comune Place* (pour *plees* ou *plaids*, a. mod. *pleas*) P. L. I, 139, *holpe brake* (pour *break*, à l'infinitif) 170, *hame* pour *aim*, Lydgate *Troy Book* I, v. 884, *pare* pour *pair* Wills 19, 1461, *Agecomb* (pour *Edgecumbe*). Ainsi il y avait en Angleterre vers 1450 deux prononciations d'*ā*, sans doute selon l'âge et les régions.

*
* *

La langue technique et abstraite. — Le moment n'est plus très éloigné où l'anglais, conscient d'être redevenu une langue nationale, parfois même littéraire, couramment employée par toutes les classes de la société, éprouvera le besoin de faire l'inventaire de ses ressources. Vers le milieu du xv^e^ siècle, on n'en est pas encore arrivé au point de le vouloir connaître pour lui-même. Mais, comme le latin cesse peu à peu d'être une langue vivante pour devenir matière à thèmes et versions, le premier lexique qui vise à donner une vue d'ensemble de l'anglais est un dictionnaire anglo-latin, le *Promptorium Parvulorum*, attribué au moine dominicain Galfridus Grammaticus, ou Geffroy de King's Lynn, et édité en 1908 avec un soin extrême et une richesse de documentation peu commune par A. L. Mayhew[1]. Il n'a pour nous qu'un intérêt historique et partiel. Mais il contient déjà environ dix mille mots, dont un certain nombre sont très rares, comme *aglot* (a metal tag, frs. aiguillette), *akyr* (current in the sea),

1. D'après le manuscrit du Chapitre de Winchester, d'environ 1440, éd. *E. E. T. S.* Extra Series n° 102.

almary (cupboard), *to beykyn* (to stretch by the fire), *balhow* (smooth), *byce* (frs. bis), *blaffard* (stutterer), *ceele* ou *cowle* (a tub), *chikkyn* (to sprout), *fyttyn* (to tell a lie), *flew* et *schold* (shallow), *flygge* (able to fly, nimble), *frank* (a place for fattening animals), *frest* (a loan), *galte* (a pig) et *gylte* (a young sow), *ganokyr* (a tapster), *grype* (a ditch-drain), *golvyn* (to make a rick), *haraiows* (violent), *hove* (ground-ivy), *jowpe* (frs. jupe), *ker* (flat, marshy land), *kydd* (faggot), *kokeney* (a spoilt child), *lynke* (a sausage), *lystere* (a dyer), *lovere* (a smoke aperture), *mawnd* (a basket), *murch* (a dwarf), *mychyn* (to steal), *plunket* (blue), *pose* (a cold in the head), *qvytchyn* (to move), *rowdyows* (a whirlwind)[1], *rettyn* (to soak), *soo* (a large tub), *speyre* (opening in a dress), *swypyr* (agile), *thew* (pillory), *swong* (slender), *wraw* (violent), certains de ces mots et plusieurs autres (*alpe*, bullfinch ; — *bony*, a swelling ; — *kocay*, a privy, a drain ; — *rawene*, an aftermath ; — *rere*, boiled soft ; — *stath*, a quay) présentant, comme Mayhew l'a souvent noté, un caractère dialectal assez marqué pour qu'on les retrouve aujourd'hui en East Anglia plutôt qu'ailleurs.

Soit que le monde savant commence à perdre l'habitude du latin, soit qu'un public croissant de lecteurs s'intéresse à des sujets hautement techniques, on voit se produire à cette époque des traductions d'ouvrages scientifiques. L'*Early English Text Society* en a imprimé quatre[2] : une version de Lanfranc intitulée *Science of Cirurgie*[3], une de John Arderne sur le traitement des fistules[4] et deux traités d'arithmétique : *The Craft of Nombrynge* et *The Art of Nombryng*[5]. Dans le domaine de la grammaire, ces textes n'ont rien à nous apprendre : le

1. Cf. *rodion* (a whirlwind) dans LYDGATE, *supra*, p. 344.

2. Abstraction faite du *Palladius On Husbondrie*, nº 52, 1873-1879, traduit en rhyme royal, dans un style forcé et fréquemment obscur, sans aucune valeur documentaire.

3. Nº 102, éd. von FLEISCHHACKER, 1894. LANFRANC, médecin italien, était venu enseigner à Paris vers 1300.

4. *Treatises of Fistula in Ano*, nº 139, éd. D'ARCY POWER, 1910.

5. *The Earliest Arithmetics in English*, E. E. T. S. Extra Series nº 118, éd. R. STEELE, 1922.

Lanfranc a un air quelque peu méridional, avec l'alternance *thei, hem, here,* d'assez fréquents pluriels en *-th,* soit en cas d'inversion : *After hem cometh panniclis* p. 27, soit après un pronom relatif sujet : *the panniclis that wrieth,* ibid., ou même dans des constructions normales : *Whanne a mannes heeris fallith awei* 188, *nerues comen from the brain and goith into the eris* 254[1] ; par contre, l'Arderne a des formes septentrionales comme *thai, tham, thair* p. 2, *suffrand* 1 au participe présent, *cures* à l'indic. pr. 3[e] sg., concurremment d'ailleurs avec *-th* à la même personne : *ouercometh* p. 3 et au pluriel : *setteth* 6, *thingis that biholdith* 4, *as seith philosophres* 88, à côté de *thai trowe* 8. Mais c'est l'effort des traducteurs pour plier le vocabulaire anglais à leurs fins qui vaut qu'on s'arrête un instant sur des documents si spéciaux. Il arrive qu'on y rencontre des passages écrits en une langue familière et courante, comme lorsqu'il s'agit de prescrire un régime :

If his reynes and his bowels weren hote, than he mai drinke coold water that be fair and clene, and he mai ete fleisch of capouns and hennes and chikenes, and partrichis, and of alle othere maner of briddis that mouen in feeldis, and of hem that woneth in watir he schal not ete... (p. 275).

Mais une ordonnance appelle un tout autre style, où l'anglais n'est pas encore maître chez lui et doit, de temps à autre, s'effacer pour faire place à ses plus doctes confrères : le latin teinté de grec et le français. Par exemple, il nous est dit (p. 297) :

Veruce schulen be curid with a purgacioun maad of epithimi and gotis whey, and with summe othere medicyn that is proprid for malancolie, and than thou shalt vse stronge oynementis as vnguentum ruptorium, outher mel anacardi or sum othir corrosif, outher in this maner is better garse it al aboutforth and binde it with a strong threed...

Aussi les mots d'emprunt sont-ils ici nombreux et parfois même non assimilés : *embrioun, chilum, pelliculis, epiglote, emo-*

1. Cf. en outre les formes : *velen* (to feel), *vilm* (film) p. 241, *waischinge* 57, *aischis* 60 (mais *askis* 283). Noter aussi l'emploi fréquent de *he* pour des substantifs neutres : *kynde-he* 145, *vitriol-he* 14, *wounde-he* 17.

rosagie, pynsouns (pincers), *enbotum* (funnel), *to frote, fumiterre, gargarisme, colliries, ceruse, persil, dimigrayn, amidoun, norischaunt metis, pimpernelle, purcelane, tizane, trache arterie, ysophage, oynoun, maulard;* le latin fournit directement des substantifs abstraits : *additamentis, juuament, consuetude, terebracioun,* — ou bien des termes techniques, comme en arithmétique : *digit* (une unité), *articulle* (une dizaine), *composyt* (un nombre composé), *to antery* (porter à droite); quant aux adjectifs, terminés pour la plupart en *-ose, -ik* et *-if,* on ne sait pas toujours s'ils viennent du latin par composition directe, ou par l'intermédiaire du français : *glandulose, viscouse* (d'où *viscosite*), *lacertose, porose, — stiptik, — mundicatif, consolidatif, alteratijf, pulsatif, repercussijf, dessicatiuis, actractiuis* (Lanfranc), — *figures significatifes* (Arithm. p. 30).

C'est également dans le style technique plutôt que dans la langue littéraire qu'il convient de ranger les œuvres de l'évêque Pecock (environ 1395-1460). Elles sont au nombre de cinq : *The Reule of Crysten Religioun* dans le manuscrit Pierpont Morgan 519 rédigé vers 1443, — le *Donet* du manuscrit Bodley 916, vers 1450, — le *Folewer to the Donet* (Ms. British Museum, Royal 17 D. IX, de 1454 environ), le *Represser of over much Blaming of the Clergy* (Ms. Cambridge University Library KK IV, 26, vers 1455), le *Book of Faith* (Ms. Trinity College, Cambridge B. 14, 45, d'environ 1456)[1]. Par leur phonétique et leur morphologie, ces ouvrages rappellent la langue de Chaucer, dont ils ne diffèrent que par quelques menus détails. Ils pratiquent l'alternance *thei, hem, her,* mais le pronom possessif correspondant est tantôt *heris* et plus rarement *hern,* Rep. 479; ils ont peu de pluriels faibles : *iyen* Don. 11, *kijn* Rep. 256, *hosun, shoon* 519, et emploient de préfé-

1. Voici les éditions : *The Reule,* éd. Greet, *E. E. T. S.* n° 171, 1927; — *The Donet,* éd. E. V. Hitchcock, *E. E. T. S.* n° 156, 1921; — *The Folewer,* même éd. *E. E. T. S.* n° 164, 1924; — *The Represser,* éd. Ch. Babington, *Rolls Series,* 1860; — *The Book of Feith,* éd. J. L. Morison, Glasgow 1909. Quant au *Poor Men's Mirror,* ce n'est qu'un extrait de la première partie du *Donet.*

rence les formes fortes : *bees*, *eeris* Don. 11, *askis* 33, avec, de temps à autre, des terminaisons redoublées : *spousessis* Reule 36, *amendisis* 216[1]. Dans la conjugaison du présent de l'indicatif, la troisième personne du singulier est toujours en *-th* (*bigynnyth*, Reule 1) et le pluriel en *-en : we seen* 214, *to hem whiche supposen* 14 ; le prétérit fort, à la seconde personne du singulier, s'assimile aux verbes faibles : *thou eetist*, *yauest* Reule 210, *rosist* 212, *sleptist* 454 ; le pluriel aime les formes sans apocope : *bigunnen* 22 et *bigunne* ou *biganne* 55, *leerneden* 18, *crepiden* Rep. 269 (pour *crept*) et même *oughtiden to* 157. Le participe présent reste toujours en *-ing*, l'infinitif en *-e* (*yeve*, *ascrive* Reule 9), avec alternance en *-i : averri* Reule 231, *extendi* 256, *enquere* et *enquerri* Fol. to the Donet. En fait l'orthographe de Pecock se distingue par la fréquence de la substitution d'*-i* à *-e* en syllabe atone : *bookis*, *y-callid*, *waischith* : simple détail auquel il faut se garder de donner l'importance exagérée d'une particularité dialectale. D'autre part, l'étude de la syntaxe montre que la négation se simplifie définitivement sous la forme *not* et se place avant ou après le verbe : *he not seeth* Reule 3, *he seeth not* Don. 17, *to not yeve* 71. La notion du genre naturel ne semble pas être encore précise et fixée à cette époque, car dans Pecock, comme chez le traducteur de Lanfranc, *he* se rencontre souvent avec des mots primitivement féminins ou neutres, avec *soule* Reule 27, *chirche* Rep. 322, *opinion* 103, *thinge* Reule 55, *hous* Rep. 10, *Ynglond* 86. Certaines expressions enfin trahissent l'influence du français, comme *in lasse than* (à moins que) Reule 10, *of the newe* (de nouveau) Fol. 24, *folewingli herof* (en conséquence de quoi) Rep. 242 ; d'autres, bien que plus idiomatiques, frappent le lecteur par leur rareté : *into tyme* (jusqu'à) Don. 131, *inhappis that* (en cas que) 160, *at the first bluysch* Fol. 37, cette dernière déjà attestée depuis plus d'un siècle.

1. Les démonstratifs au pluriel sont *these* et *tho*. Parmi les comparatifs on note les formes suivantes : *gretter aad substancialer* Reule 20, *the sunner* 167, *sunnest* Don. 10, *more good*, *more bad* Reule 12, *more pleyner* Rep. 344. Le positif au pluriel se rencontre dans : *the religiosis persoones* Rep. 523.

Le style est de la lignée du *Boèce* et des contes en prose de Chaucer. Il peut être, très exceptionnellement, simple et net, à la faveur d'une comparaison familière qui s'exprime avec quelque souplesse et quelque animation :

If y haue a fruyteful tre, which in oon or in summe of hise braunchis hath a canker, schal y therfore hewe doun al my tre? Goddis forbode y schulde be so lewid; but y ought rather pare awey the canker and sette medicyn therto, and lete the tre stonde forto bringe forth good fruyt. Also in caas that this tree in summe of his bowis bringith forth soure applis and in summe othere bowghes sweete happlis and gode, as y haue knowe so to be trewe in a tre which hath come of dyuerse graffis in oon stok, or if perauenture many of tho applis roten upon the tre, eer it be tyme to schake the tree, schal y therfore hewe doun the tree? Nay, nai, y oughte cast awei what is badde, yhe, and helpe cure what is badde, and kepe what is good (*Represser*, p. 160).

Ce n'est peut-être pas sans quelque appréhension que le lecteur est parvenu au terme de l'avant-dernière de ces phrases : le danger de certains écueils apparaissait à l'horizon ; mais enfin il est resté lointain, et nous avons pu arriver à bon port. Il n'en est malheureusement pas toujours ainsi. Pecock est un latinisant qui écrit en anglais par devoir, pour se faire entendre des laïcs, mais sans aucun souci d'art. Il nous avoue, dans un curieux passage du *Folewer to the Donet*, p. 24, que « son espoir est d'être traduit en latin » : « Certis, this mych wolde not y haue write here, in lay tunge, ne were that y hope this present book schal be translatid into latyn tunge. » Aussi s'efforce-t-il, presque toujours, de faciliter la tâche de son futur traducteur, qui pourrait bien être lui-même. Il pense et s'exprime synthétiquement. Chez lui encore, un solennel et pesant cortège de subordonnées entoure de trop courtes principales, si bien que l'esprit hésite à suivre une pensée qui se disperse en tant de tours et de détours. Nous choisirons un extrait où cet excès ne dépasse pas toute mesure, et qui pourra donner une juste idée des meilleures pages de Pecock dans le style abstrait où il se complaît :

If eny man wole aske and wite whi this present book and the bookis to hym perteynyng y make in the commoun peplis langage, herto y answere

that this present book, and alle othere bookis to him longing maad in the comoun peplis langage, ben so maad principali forto adaunte, rebuke, drive doun and conuerte the fonnednes and the presumpcioun of ij soortis of peple. Oon is of hem whiche holden hem silf so stifly and so singulerly, foolili and oonli to the vce of the bible in her modiris langage, and namely to therof the newe testament, that thei trowen, seien and holden bothe pryueli and as fer openly as they daren, alle othere bookis writun or in latyn or in the comoun peplis langage to be writun into waast, and not oonly into waaste but into marryng and cumbring of cristen mennes wittis fro the sufficient and necessarie leernyng which thei myghten and oughten haue bi studie aloone in the bible or oonly in therof the new testament; and so al bisynes which men don forto haunte scolis and forto leerne or to teche bi writing, in eny other maner than bi redyng and studiyng in the bible, thei holden remelyng (= rambling) aside fro the right wey and a deceit into which men ben led bi the feend (*Reule of Crysten Religioun*, p. 17).

Il est aisé de noter dans cette citation les caractères par lesquels la prose de Pecock se rapproche du latin et s'éloigne de l'anglais. Nous ne reviendrons plus sur l'enchaînement d'incidentes qui fait qu'une période comme celle qu'on vient de lire est parmi les plus brèves que cet auteur puisse offrir. Mais il faut insister sur des procédés de syntaxe que leur fréquence rend d'autant plus apparents. C'est tout d'abord l'abus de la proposition infinitive : *al that is necessarie a man to knowe forto be a good cristen,* Donet p. 27, — puis l'usage, moins fréquent il est vrai, mais étranger même à l'anglais de l'époque anglo-saxonne, d'une position finale du verbe comme la suivante : « no holy lyuer may take into his seid freendschip eny persoonys... but oonly as thei bi her benefetis bodily or goostly to hym freely doon vertuosely aftir the doom of resoun *deseruen* ». C'est ensuite une prédilection très particulière pour l'inversion synthétique qui fait passer devant un verbe, surtout devant un participe, présent ou passé, le complément direct ou prépositionnel : *these in this ordre rehercid thingis*, Reule p. 2, *in the eukarist receiving*, Don. 35, et même : *forto so fully as is now rehercid submytte hem* 53 ; c'est enfin une prodigalité de synonymes qui conduit à employer trois ou quatre mots pour exprimer à peu près la même idée : *forto adaunte, rebuke, drive*

doun and conuerte, cf. *supra*, p. 361, — *he wole allowe, rewarde, accepte and take our deede*, Rep. p. 75.

Il résulte de ce procédé que Pecock fait une dépense extraordinaire de vocabulaire. Sans doute il le ménage dans sa partie concrète, mais il tyrannise la langue de l'abstraction. Comme il traite de sujets peu familiers à l'anglais de l'époque, de philosophie, de théologie, de psychologie surtout, il se sert de toutes les ressources existantes en substantifs ou adjectifs, mais celles-ci sont loin de lui suffire. Il lui en faut créer beaucoup d'autres. Aussi nul n'a-t-il poussé le néologisme aussi loin que Pecock. C'est presque toujours au latin qu'il a recours. Il lui demande des substantifs en *-ioun, -aunce* ou *-te : ampliacioun, inpugnacioun, correpcioun, induccioun, intellecciouu*, — *inqueraunce, disturbelauns, insufficience, rememorance*, — *pronytee, viciosite, contrarite* ; des adjectifs en *-at*, en *-if* ou *-iue*, et, avec l'aide du français, en *-ose : subalternat, incorporat, circumstancionat, revelat, habituat, expropriat*, — *charitatiue, remembratife, demonstratyf, temptatyue*, — *merveilose* et *myraculose, desirose, squaymose, costiose* (d'où *costiosenes*), *scripulose, laborose, famose, odiose, vertuose, viciose, vinose, compendiose, plenteuose, perilose, chargeose, graciose, avidiose, avisose, triflose, glotenose, cumberose, cloistrose, contagiose*. Il va plus loin encore. Il a réussi ce tour de force de faire de la langue savante et abstraite avec les mots les plus familiers du fonds germanique. Il a imaginé de leur adjoindre systématiquement des suffixes d'origine latine, *-al* par exemple, et il obtient ainsi : *bigynnyngal, eendal, knowingal, craftial, prestial*, et avec d'anciens mots d'emprunt français : *maneral, meenal* (médiat), *passional ;* à des verbes de même nature, il ajoute de préférence *-able : bryngable forth, vnbigilabil, fyndable, vnseable, vnseiable, aweeldeable, witeabilnes* (blameworthiness), *vncomeable at, haueable, fleable, takeabilnes, heerable, vnluckable*, — *contemplable, inconsentable, troubleable, vnchaungeabilnes*. Si l'on ajoute à cette masse de nouveaux venus des mots savants comme *anagogie, tropologie, sophym, metafisicien, antetheme, yperbole, intellect, denomyned*, il apparaîtra que cette tentative d'enrichissement du vocabulaire,

qu'expliquent les besoins de sujets en partie nouveaux, était condamnée à l'insuccès par la violence extrême et constante qu'elle faisait au génie de la langue. Le grand tort de Pecock fut de chercher à innover en formant, non pas des composés, que les éléments germaniques lui auraient aisément fournis, mais des dérivés hybrides, véritables monstres où l'anglais n'a pas reconnu les siens.

*
* *

L'ASPECT DIALECTAL. — A défaut de Pecock, dont la langue est trop savante et trop spéciale pour convenir à des fins proprement littéraires, la prose classique anglaise n'est guère représentée, pendant les trois premiers quarts du XV^e^ siècle, que par deux écrivains : Capgrave et Sir John Fortescue. Ce dernier, dans sa *Governance of England,* écrite probablement vers 1471 [1], dans un style entièrement clair et simple, se sert de l'idiome de Londres où voisinent encore de doubles formes grammaticales comme *hem* et *thaim* (*them, tham*)[2], *hemself* 112 et *thaim-self* 113, *thai diuersen* 109, *thai be* et *thai beth* 114, *the harmes wich comyth* 119 et *they that opteyne nat that they desire* 157, *thai toucheden* 145 et *prospered* 150. Dans ce traité, le premier en date, de droit constitutionnel, l'auteur sait éviter l'abus des termes savants [3]. Il écrit souvent comme il parle, dans ce passage entre autres où il dépeint la condition misérable du paysan français à la fin de la guerre de Cent Ans (p. 114) :

Thai drinken water, thai eyten apples, with brede right browne made of rye; thai eyten no flesshe but yf it be right seldon a litle larde, or of the entrales and heydes of bestis slayn for the nobles and marchauntes of

1. Éd. PLUMMER, Clarendon Press 1885, d'après le manuscrit Laud 593, des environs de 1480 ou 1490.

2. Mais *thai* ou *they* au nominatif, *thair* au génitif.

3. On peut noter toutefois : *distyngued* 110, *incorperacion* 110, *mansuete* 112, *vnyed* (= united) 112, *progenitors* 113, *peynurie* 115, *creaunce* et *creauncer* 118, *adherentes* 129, *equepolent* 130, *gabell* 131, *quaterimes* (quart), *quinsimes* 139, *delapidacion* 134, *arrerages* 143, *corodeis* 146.

the lande. Thai weren no wolen, but if it be a pouere cote vndir thair vttermest garnement, made of grete (grossier) caunuas, and callid a frokke. Thair hausyn beth of lyke caunuas, and passyn not thair kne, wherfore thai beth gartered and ther theis (thighs) bare. Thair wyfes and childeren gone bare fote; thai mowe in non other wyse leve.

Chez Capgrave (1393-1464), né et mort à King's Lynn dans le Norfolk, la simplicité devient de la sécheresse, et l'histoire retourne presque à sa forme primitive, celle des Annales. Si l'on choisit l'une des meilleures pages de sa *Chronicle of England*[1], celle où il retrace rapidement le portrait et le rôle de l'hérétique Lollard Sir John Oldcastle, on ne trouve pas une syntaxe plus compliquée, une langue plus nuancée que celles de l'annaliste de Peterborough, lorsqu'il cherche à fixer l'image du Conquérant ou de Guillaume le Roux (p. 304-306) :

A strong man in bataile he was, but a grete heretik, and a gret enmye to the Cherch. For his cause the archbishop gadered a Councel at London; for he sent oute prestis for to preche, whech were not admitted be non Ordinarie; and he was present at her sermones; and alle thei that seide ageyn his prestis was he redy to smite with his swerd... Whan the day was come (en 1414), the archbishop inqwired of him, if he wold be assoiled aftir the forme of the Cherch. He seid, — nay; he lokid aftir no absolucion but of God. And of the Sacrament of the Auter he seid thus : — « Evene as Crist whil he went here was God and Man; the Manhod mite men se, but not the Godhed; so in this Sacrament is Cristis bodi and bred : the bred may men se, but not Cristis bodi... » Than thei asked him what he seid of the Pope. He seid, « The Pope is Antechrist; bischoppis be his membris and freres be his tayl ».

Ce moine du Norfolk, dans son manuscrit autographe, observe l'alternance *thei, hem, her*, et conjugue l'indicatif présent comme le faisait Chaucer : *liggist thou, he lith, thei proferen, thei greve*. Mais on ne saurait oublier qu'à cette époque King's Lynn était encore loin de Londres, et que l'influence possible du

1. Éd. Hingeston, *Rolls Series* 1858, d'après le manuscrit autographe de la Public Library de Cambridge, terminé en 1463-1464. En outre, nous connaissons de Capgrave un *Saint Augustine*, éd. J. J. Munro, *E. E. T. S.* nº 140, 1910, — et un *Saint Gilbert* daté de 1451 (même éditeur).

dialecte Nord-Est Midland sur un écrivain de cette région ne peut être complètement négligée. C'est sans doute pour cette raison que l'*i* cède fréquemment la place à un *e* : *Lenne* (King's Lynn) Chron. 1, *ded* (= did) 6, *feer* (fire) 8, *hered* (hired) 70, *mende* et *mynd* (ags. gemynd) 198, *onkende* 275, — que l'*-s* du génitif disparaît parfois : *Tubal hamberes* 8, *in Omer book* 45, *the king douter of Colchester* 76, *a dogge tail* 281, — et que le participe présent en *-and* (*lyand* 23, *seiand* 32, *lyvand* 286) contraste avec l'adjectif verbal en *-ing* dans *stinking synne* 69 [1].

A la même hauteur que le Norfolk, mais tout à l'Ouest de l'Angleterre, aux confins du pays de Galles, vivait, aux environs de 1400, J. Myrk, chanoine de Lilleshall. Il nous a laissé un *Festial* [2] et des *Instructions for Parish Priests* [3] rédigés dans ce qui paraît avoir été le dialecte West Midland à cette époque. Ses particularités phonétiques sont très marquées : l'*a* devant nasale simple ou appuyée s'assombrit toujours en *o* : *stondyng* Festial 2, *lombe* 6, *lond* 7, *hond* 8, *nome* 11, *mony* 6 ; — l'*eo* bref ou long est parfois représenté par *u* : *hulden* 11, *duply* 167, *vrthe* 15 et cet *u* (ou *ui* pour la longue) transcrit assez souvent l'*ȳ* de l'anglo-saxon : *burth*, et *byrth* 24, *murthe* 14, *fulled* 32, *put* 34, *gult* 35, *culn-mouth* 281, *huill* 72, — *fuyr* 259, et *fure* 31 (mais *fyre* 3), *fulth* 35, *luytel* Inst. 1, *tuynde* 3,

1. Noter aussi la graphie *sw-* pour *sq-* à l'initiale : *sware* (= square), *swier* (= squire). Il connaît encore le démonstratif pluriel *thoo*, sa négation est *not: I fond not ;* il écrit: *strenger, hattest, sonner, the moost streytest wise* 92 ; il emploie indifféremment *which* et *whom* avec un antécédent de personne : *A man whech had a son whom he loved* 21. Son vocabulaire offre quelques mots rares: *drantes* (murmurs) 35, *thurifie, cubiculeris, statute abrogat, malandryn, — ethimiologie, sophisticacion, inveccion, disceptacion, emolliment, — comminacion, sustentacle, diuturne, congrue, cathaloge, transumpcion* comparaison), *iurates, leprosite.*

2. Éd. T. Erbe, *E. E. T.* S. Extra Series nº 96, 1905, d'après le manuscrit Gough de la Bodléienne, d'environ 1420.

3. Éd. Peacock, *E. E. T. S.* nº 31, 1868, revue par Furnivall en 1902, d'après le manuscrit Cotton, Claudius A. II d'environ 1450. Le *Festial* est en prose, et les *Instructions* en distiques octosyllabiques.

hudde Fest. 40, *huydeth* Inst. 7 (mais *hyde* Fest. 47). Sur tous ces points, l'accord est remarquable entre la langue de Myrk et celle des *Poèmes allitératifs* [1]. Elle en diffère par l'adjonction, fréquente aussi dans le Sud au XV^e^ siècle, d'un *y* épenthétique à un *ĕ* initial : *yerthe* Fest. 13, *at yees* (ease) 99, *yende* 196, *yern* (iron) 238, *yerus* (ears of corn) Inst. 43. En morphologie, elle se distingue par une incertitude et un dualisme de formes dont on se rendra compte à la lecture du passage suivant :

Ther byn men and woymen that lyuen (pour luuen) hor synnes mor then God ; that woll nother for loue of God, ne for drede of God and the paynes of hell leue hor synne ; but sayn that God wyll not lese that he hathe boght wyth hys hert-blod. ' But thou that says so, be thou war that thou lese not thyself. But whill thou louest thy synne mor then thi God, and hades leuer be the deueles seruant then Goddys, thou dampnes thiself, and art cause of thyn owne dampnacyon '. Wherfor to suche, God hathe ordeynt to turment fendes, and bryng hom to the payne that hathe non ende. For, as Gregory seyth, tho that schull be dampnet, thay begynnyn hor penaunce in party here, and so aftyr hor dethe contynuethe forthe. Wherfor I telle this ensampull that was told me of suche that knewyn hit done yn dede (*Festial* p. 55-56).

La déclinaison comporte encore un certain nombre de pluriels faibles : *childyrne* Fest. 3, mais *childyr* 212, *brethern* 34, *exen* 23, *sustern* 17, *een* 23 et *eyn* 54, *schone* 136, *treun* et *treus* 66, ainsi que l'archaïque *caluure* 275 (ags. *cealfru*). Tout le système de la conjugaison est double. Au présent on rencontre *thou fastes and prayes*, mais aussi *sayst* 31, *louest* 55, — (he) *makyth* 1, *hit besemeth nat* 42, à côté de *helpys* 18, *releschcs* 269, *sendes and byddys* 42, — *we sene* 42, *we callen* 57, *ye knowen* 1, *thay line* (= lie), *usen* 45, *pray* 5, aussi bien que *ye calleth* 47, (thay) *helpeth* 269, sans que des raisons de syntaxe aient influencé le choix de la terminaison, puisque *all tho that callyth* 16 n'est pas construit autrement que *hom that loken* 21. Au prétérit sg. 2, la désinence *-s* se trouve dans *thou saydes* 119, *hades* 55, — le pluriel tantôt s'assimile au singulier : *ye gaf* 4,

1. Cf. *supra*, p. 237-238.

segh 33, *lyued* 35, et tantôt en diffère : *bonden* 9, *comen* 12, *fedden* 4, *laften* 12, *comen and askyt* 35. Parmi les pronoms personnels, *hoo* fait double emploi avec *scho* 9 ou *sche* 47. Mais l'alternance *thai*, *hom* ou *hem*, *hor* ou *her* (parfois *hur*) [1], est constamment respectée, ainsi d'ailleurs que la terminaison *-yng* pour le participe présent : *stondyng* 121, *yeving* 4. Le vocabulaire offre assurément moins de difficultés que celui des *Poèmes allitératifs*, mais les archaïsmes y abondent : *schenship* (shame), *dare* (to lurk), *see-warth* (shore), *fologht* (baptism), *steven* (voice), *fax* (hair), *woch* (wall), *woke* (weak), *wey* (scale), *eth* (easy), *ymbryng-dayes* (Ember-days), *hokur* (scorn), *yop* (skilful), et il n'est pas aisé de donner un sens à des mots comme *ylle* (? hard skin) *Fest.* 140, *bulmyng up* 5, *busturly* 23, *cloppys* (? monsters) 2, *evyllys* (? hooks) 195, *lystes* (? sinners) 4.

Sur les dialectes au Sud de la Tamise, on manque de renseignements précis, sans doute parce que le voisinage de Londres amenait, dans la correspondance officielle ou privée, un recul des formes locales au profit de celles de la langue littéraire. Cependant, les lettres de John Shillingford, maire d'Exeter entre 1447 et 1450 [2], conservent un certain dualisme morphologique : *tham* et *ham* par exemple [3], *we buth* ou *beth* et *they ben*, *they seyn* ou *ye seye* p. 21 et *they menyth* 16 ou *all thyngs that longeth* 3, qui, avec des graphies comme celles de *yerly* pour *erly* 5 et de *yevensong* 47, indique assurément quelques particularités des parlers du Sud-Ouest [4]. C'est à la région opposée du Sud-Est, au Surrey ou au Kent, que paraît appartenir le

1. Avec *horres* (*hors*) 4, 275 et *herre* 28 comme pronom possessif (= theirs), *thai homselfe* 33 comme réfléchi.

2. Éd. St. A. Moore, *Camden Society* 1871.

3. Mais toujours *they*, *thaire* et *theyris* 56.

4. On y peut joindre l'anglais d'Irlande (cf. *The English Conquest of Ireland*, éd. F. J. Furnivall. *E. E. T. S.* 107, 1896 d'après le manuscrit de Trinity College, Dublin (E. 2. 31) d'environ 1425. Les désinences tiennent du Midland (*thay fighten* 22, *syggen* 62) et du Southern : *we fyndeth* 136. L'orthographe trahit souvent l'altération du *th-* dans la prononciation : *day* pour *they* 14, *as man tynke* pour *thynkyth* 6. Les pronoms personnels sont : *sho*, *thay* (*hem* ou *ham*, *hare* ou *ar* 8).

manuscrit Cotton Caligula A. II du poème intitulé *Octavian*[1]. Sous la réserve que les différences qu'il présente avec l'idiome de Londres peuvent être des archaïsmes dus à une rédaction plus ancienne, il n'est pas impossible que nous ayons là quelques survivances du kentien au XV^e^ siècle. Il connaît, pour le pronom personnel, les mêmes formes que l'*Ayenbite : hy* contre une seule fois *they* p. 20, *hem* ou *ham* au datif, *her* ou *har* au génitif; le vieil accusatif masc. sg. subsiste dans *hyne* ou *hyn* 22, ainsi que le nominatif fém. sg. *hy* (à côté de *sche*) ; le présent de l'indicatif est surtout en *-st* et *-th :* (he) *turneth* 5, *ye mowyth, they lyyth* 7 [2] ; l'infinitif se termine fréquemment en *-y : herkeny, lerny* 2, le participe présent en *-inde* et en *-ynge : clappynde* 43, *gronynge* 55. Surtout, à l'*y* anglo-saxon correspond constamment l'*e* du kentien : *lesste* 2 (hlystan), *kesse* 3 (cyssan), *yfeld* 4 (gefylled), *ken* 22 (cynn), *bredale* 3 (brydealo).

Si nous remontons au Nord de Cambridge et du Norfolk, vers Lincoln et York, nous rencontrons deux documents d'importance très inégale, mais qui s'accordent sur certains points. Le premier est la traduction, par Richard Misyn, Prieur de Lincoln, du *De Incendio Amoris* (The Fire of Love) et du *De Emendacione Vitæ* (The Mending of Life)[3] écrits en latin par Richard Rolle of Hampole ; le second, la collection des *York Plays* du manuscrit Ashburnham[4]. On en pourra comparer les deux extraits qui suivent :

Misyn, *The Fire of Love*, p. 3. — Qwhare-fore this boke I offyr to be sene, noght to philisophyrs nor wyes men of this warld, ne to grete devyens lappyd in questions infenyte, bot vnto boystus and vntaght,

York Plays p. 357 (Crucifixio Cristi).

Jesus : — Al men that walkis by [waye or strete,
Takes tente ye schalle no trauayle [tyne,

1. Éd. Sarrazin dans Kölbings *Altenglische Bibliothek*, Heilbronn 1885.
2. Mais *God helpys* à la rime p. 16.
3. Éd. R. Harvey, *E. E. T. S.* 1896, n° 106.
4. Publié par L. Toulmin Smith, Oxford, Clarendon Press, 1885. On pense que le manuscrit date de 1430 à 1440.

more besy to con lufe god then many thinges to knawe ; for treuly, not desputynge bot wyrkand it is kunde (known), and loffande. ffor treuly, I trowe thies thinges here contenyd, of thies questionaries (dialecticiens), in all science moste hy in conyng, bot in the lufe of criste moste lawe (low), may noght be vnderstandyd.

By-holdes myn heede, myn handis [and my feete,
And fully feele nowe or ye fyne,
Yf any mournyng may be meete
Or myscheue mesured vnto myne.
My Fadir, that all bales may bete,
Forgiffis thes men that dois me pyne.
What thai wirke wotte thai noght,
Therfore my Fadir I craue
Latte neuere ther synnys be sought,
But see ther saules to saue.

Une hésitation égale se manifeste dans la phonétique des deux recueils : l'*ā* de l'anglo-saxon est rendu souvent par *a*, *haly* Mis. 1, *knawes* 15, *wa* Y. Pl. 4, *hame* 8, *wha* 23, *wathe* (rimant d'ailleurs avec *lothe*) 24, *ye draffe* 511, *cald* 11, *talde* 187, et la longueur de la voyelle est parfois exprimée par *y* : *layre* (ags. *lār*) 78, *laytheste* 5 ; d'autre part, l'*o* du Midland apparaît en de très nombreux passages : *no thyng* 2, *more* 3, *wo* 4, *olde* 43 (rimant avec *talde*), *holde* 127, *holy goste* 376 [1]. L'ags. *ō* est préservé dans *boke* et *dois*, mais il est fréquemment aussi transcrit par *u* : *gude* Mis. 1 et *guyde* 106 [2], *gudness* Y. Pl. 11, *to luke* 21, *suthely* 11. La morphologie du verbe est caractérisée, comme dans le *Cursor Mundi* [3], par la généralisation des terminaisons en *-s* : *thou lufes* Mis., *I hais* Y. Pl. 440, *thowe hais*, *speydes* 20, *sais* 24 (mais aussi *thou hauyst* 212, *haist* 440, *chaterist* 227), — *it glemes* 4, *mase* (pour *makes*) 79, *he sittis* 167 (mais *he saieth* 265). Au pluriel tend à s'établir, malgré des exceptions, une sorte de règle qui fait que le verbe, précédant ou suivant immédiatement un sujet pronom personnel, reste sans terminaison : *thei layte* (spy) Y. Pl. 197, *thai wirke*, *haue thei*, *thai knawe* Mis. 3, *suppose*, *seke* 5, mais qu'il prend la désinence *-es*, *-is* ou *-s*, s'il est précédé d'un

1. Avec, devant nasale, *sang* M. 10 et *no langer* Y. Pl. 327.

2. Comme signe de la longue, *y* peut se joindre non seulement à *ā* et *ū*, mais encore à *ō* : *gois* Y. Pl. 297, *thois* 498, *a foyle* (= a fool) 13, *doyne* 107, et à *ē* : *for to feill* 39.

3. Cf. *supra*, p. 200.

sujet pronom relatif ou substantif, s'il est coordonné par la conjonction *and* avec un verbe lui-même sans terminaison, et s'il est séparé du pronom sujet par quelque mot que ce soit : *of thaim that syngis* Mis. 2, *we that haues* Y. Pl. 27, *all men that walkis* [1], — *men desyrs* Mis. 12, *als cristis lufars behavys tham-self* 5, *thy wordis makis* Y. Pl. 64 [2], — *thai entyr and fyllis* Mis. 5, *I here and seys the noght* Y. Pl. 26, — *sen I here to lufe styrris all manner of folk* Mis. 4, *thai both to me takis entent* Y. Pl. 35. Ajoutons encore que, dans les deux textes, le participe présent est le plus souvent en *-ande*: *wyrkand* Mis. 3, *makand* 5, *correctand* 10, *abydande* Y. Pl. 1, — mais parfois aussi en *-yng* : *byrnynge* Mis. 2, et dans les *York Plays* à la rime : *comynge* 23, *abiding* 486 à côté de *wendande*. L'infinitif s'adjoint à l'occasion la préposition *at* au lieu de *to* : *at ply* 1, *at lede* 84. Le vocabulaire contient quelques mots caractéristiques des parlers du Nord : *a busk*, *blure* (a blast), *hone* et *hune* (delay), *cytte* (pour *syte*, grief), *menske* (honour), *bayne* (ready), *same* (together), *babb* (a babe), *skelpis* (blows), *will of wone*, ainsi que des archaïsmes anglo-saxons comme *wothis* ou *wathes*, *anlepy*, *onde* (to breathe). En somme, il entre dans la langue de ces documents des éléments des dialectes Northern et Midland en proportions instables. Aussi a-t-on pensé que les *York Plays* avaient été écrites en Northern, puis recopiées par un scribe du Midland. Souvenons-nous cependant qu'elles émanent d'une région d'où était venu, à l'époque anglo-saxonne, le *Saint Matthew* du manuscrit Rushworth [3], partagé lui aussi entre les deux tendances. Peut-être a-t-il existé, en moyen-anglais, une zone intermédiaire entre le Northern proprement dit et le Midland, où on acceptait une certaine confusion de formes, parce qu'elles étaient toutes aisément comprises.

Dans le groupe de textes qui nous restent à étudier [4], les

1. Cf. cependant *tham that to the call* 496.

2. Mais *there knyghtes carpe* 322, — *as other women doith* 439, *myne eys haith seyn* 446.

3. *H. L. A.* t. I, p. 183-184.

4. Et qui comprend: *The Rule of S^t Benet*, *E. E. T. S.* n° 120, 1902,

éléments Midland, au lieu de lutter pour la prépondérance, ne sont plus qu'une minorité, un faible contingent d'immigrants, qui cèdent le pas aux formes du Nord. Nous prendrons comme type de ce Northern English au XV^e^ siècle un extrait de l'*Alphabet of Tales* (vol. I, p. 69-70) :

When Saynt Austyn liffid, vppon a tyme as he satt redand on a buke, he was war of a fend berand a grete buke in hys armys. And Saynt Austyn adiurid hym, and chargid hym on Goddis behalfe at he sulde tell hym whatt was wrettyn in that buke. And he said ther was wrettyn mens syns. And Saynt Austyn chargid that [fend], and (= if) ther war wretten any of his syns, that he sulde latt hym se thaim, at he myght rede thaim. And he shewid hym the buke, and he cuthe fynd nothyng ther wretten of hym selfe, bod at a tyme he had forgetten to say his evynsong. And he commaundid this fend that he suld abide ther still vnto he come agayn. And he went into the kurk, and devoutelie sayd his complyn and divers other gude orysons and prayers, and than he come agayn and chargid this fende to latt hym se that place agayn in the buke. And this fend turnyd this buke ouer and ouer and soght it, bod he cuth not fynde nothyng bod a voyde place.

Résumons, pour conclure cet examen des dialectes anglais au XV^e^ siècle, les caractères essentiels du Northern. Il conserve généralement le son *a*, qu'on trouve devant nasale : *langer* 1, *wambe* 13, et comme survivance d'un *ā* anglo-saxon : *ane* 2, *thase* 10, *ta* (toe) 12, *alde* 2, avec d'assez nombreuses exceptions en *o* dues soit au scribe, soit plutôt à l'influence du Midland : *no mar* 22, *nothyng, no mor, holde* (et *halde*), *home* 6, *stone* 25, *be hur one* (alone) 26 ; l'*ō* est constamment transformé en *u*, et a par conséquent pris le son *ou : suth, luke, buke* 1, *bruder* 2, *muder* 103 ; les consonnes gutturales sont souvent maintenues ou rétablies : *to lig* 26, *kurk* 8, *giffen* (given) 15 ; la chuintante initiale ou finale perd sa labialisation et devient *s : sall* 1 et *sulde, slugis* 21 (pour *sluggish*) ; le *-th-* apparaît dans *Fathir* 271 et un *wh-* remplace à l'initiale le *qu-* plus méri-

éd. E. A. Kock, — *The Northern Passion*, éd. F. A. Foster, *E. E. T. S.* n^os^ 145 et 147, 1913-1916, — *The Lay Folks' Catechism*, *E. E. T. S.* n° 118, 1901, — *An Alphabet of Tales*, éd. M. Banks, *E. E. T. S.* n^os^ 126-127, 1904-1905.

dional : *where* pour *quere* (choir), *whikk* pour *quick*. Dans la morphologie subsistent quelques pluriels faibles : *shone* 9, *eyn* 21, *oxen* 26 ; le génitif perd quelquefois sa terminaison : *the erle son* 38, *for my monke sake* 11, à côté de *the popis hand* 20 ; le verbe se conforme, presque sans exception, aux règles formulées plus haut : *I defayle and waxis* 8 [1], *whi laburs thou and puttis* 6, *thow that knowis* 3, *it longes unto the* 36 [2], *we sese nott* 1, *ye spend* 1, *ye that of men makis bestis* 1, *as thai grow and waxis* 1 [3], *my felows profettis* (profit) *and waxis* 8 ; le participe présent est en *-and ;* le relatif est souvent *at* par chute du *th-* de *that*, *whilk* ou *whilk that* pouvant le remplacer, et *whatkyn* jouant le rôle d'adjectif. Le pronom personnel fém. sg. 3 est *sho* (*hur*, *hur*), celui du pluriel toujours *thai* et ses dérivés ; le démonstratif *thir* (pour *these*) s'oppose à *thase* 10 ; certains auxiliaires, rares ailleurs, sont ici d'un emploi fréquent : *thou mon* 3 (must), *I monde make* 5 (je devrais faire), *he garte by* 4 (he caused to buy), *that hym burd dye* (qu'il lui fallait mourir), *bus eate* 139 (il nous est utile de manger). Le vocabulaire contient quelques mots distinctifs et quelques acceptions particulières de mots partout usuels : *hyne*, *thyne*, *whyne* (hence, thence, whence), *warn* 144 (except, unless), *to* pour *till* 25, *att* au lieu de *to : vnto we com att our grafe* 43, *fra* avec le sens temporel de *since* ou *if only : fra ye far wele at your meate*, *ye rakke nevur*. Tous ces caractères réunis, sans isoler le Northern, suffisent à le différencier nettement de l'anglais classique et des autres dialectes.

1. Mais *I wastis* 105.
2. Très rarement *-th : Marie stondith and kepis* 222.
3. Cf. cependant : *the prayers that we syng and say*.

TABLEAU DES PRINCIPALES DIFFÉRENCES DIALECTALES AUX XIV^e ET XV^e SIÈCLES

WEST-SAXON	NORTHERN			ÉCOSSAIS	MIDLAND				SOUTHERN				KENTIEN	
					EAST				WEST					
	Cursor Mundi	Minot	Alphabet of Tales (XV^e s.)		Havelok et Robert Mannyng	Chaucer	Gower	Alliterative Poems	William of Palerne et Langland (texte C)	Myrk (XV^e s.)	South Legendary	Robert of Gloucester	Jesus Poems	Trevisa (MS. Cotton Tib.)	William of Shoreham	Dan Michel
a + nas	a	a	a	a	*o*	*o*, a		*o*, a (Pat.)	o	o			o			o, a
a	*a*, ai, o	a	*a*, o	ai, a	*o*	oo		*o*, a qq. fois								
ǣ	*a*, e dev. r	a, e dev. r			a, e dev. r	a, e dev. x, r		*a*, e (Cl.)			*a*, e		a, e		e	e
ǣ	a, e	a			*e*	e	ie	a, e	a		*a*, e		e		e	e
ea	a			ea { dev. ld > au / — ll > aw	a	*a*, e, oo dev. ld		a, e dev. r	a		e, a dev. r		a, e		ea, a, e	a
eu	e, ei				e	e		a	a				e		ea, e, *ia*	ea, *ya*
é	e, i	e, i								e, ye-						
é				e, ei			ie			e, ye-	ie	e				
éo	e					e		e, u dev. r	*e*, o, u	u	eo, e	e, u	eo, e	u	e	
eo	e, ei				c	e, i	ie	e, u dev. r	e, *u*	u	u	e, u	eo, e	u	e, i, y	ye
ie	e				e	e			u			e, u	e, u qq. fois			e
ie	e					e	ie		u			e, u	e, u qq. fois	u qq. fois		e
i	i, e	i, e							i, e							
i									i, e		ij	i				
o	o, u	o, u	u	oi, ui		o, oo		o, u qq. fois			uo	o	u, ou			
ū	u, o				*o*			o dev. nas								
u	ow					ou		o, ou, ow								
ȳ	i				i (*H*), y, u, e (R. M.)	*i*, u, e	*e*, *u*, i, y	y, u	y, i (e), *u*	u, ui	u	i, e, *u*	y, i, *u*	u	e	e
ȳ	i				y, e, uy	*i*, e	i, e	y, u, uy (Cl.)	y, i (e), u, uy	u, ui	uy	y, e, ū	y, i, *u*	v, uy	e	e
sc'			*s*									v-	v-	v-	f-, v-	u-
s'												ss-				ss-
			- Consonnes gutturales maintenues.													z-
	- Décl. forte.	- Décl. forte.			- Décl. forte domine.	- Décl. forte.		- Décl. forte.	- Décl. forte. Pl.-es(*P.*)-es,ys,us(*L.*)		- Décl. faible importante.	- Décl. faible t. importante.	- Décl. mêlée.		- Décl. faible encore vivante.	- Décl. faible domine.
	- Conj. ind. pr. sg. 1 -s 2 -es, -is 3 -es, -is Pl. -es	- Conj. ind. pr. Pl. -, -es			- Conj. ind. pr. sg. 2 -st, -s 3 -th, -s Pl. -e(n)(H), -þ, -en (R. M.)	Conj. ind. pr. sg. 1 -e 2 -est 3 -th Pl. -e(n), -th (prose)		- Conj. ind. pr. sg. 2 -s 3 -s Pl. -e(n), -es qq. fois	- Conj. ind. pr. sg. 2 -st (*P.*, *L.*) -s (*P.*) 3 -th, -s (*P.*), -th (*L.*) Pl. -en, -eth	- Conj. -double système de désinences.	Conj. ind. pr. sg. 1 -e, ie 2 -est 3 -th. (écrit z) Pl. 3 -th (écrit z)	Le reste comme le *Legendary*.	Conj. ind. pr. 1 -e 2 -est 3 -th Pl. 3 -th, -en qq. fois	- Conj. ind. pr. Pl. 3 -th	- Conj. désinences du Sud.	- Conj. du Sud.
	Inf. avec at et to P. pr. -and	Inf. avec at P. pr. -and	P. pr. -and	Préter. et pp. faibles en -it.		P. pr. -yng.	P. pr. -ende.	P. pr. ande	Inf. -ie, -ye (*L.*) P. pr. -ende, -and (*P.*) -ynde, ynge (*L.*)	P. pr. -ing	Inf. -ie, -e P. pr. -iende, -inde. Restes de genre grammatical.		P. pr. -inde qq. restes de genre grammatical.		P. pr. -ende, -inde. qq. restes de genre grammatical.	qq. genre grammatical.
	Pr. pers. sg. f. 3 : scho Pl. 3 thai tham, hem, thare		Pr. rel. at Pr. pers. sg. f 3 : sl.o Pl. 3. thai		Pr. pers. f. sg. 3 : sho, she Pl. 3 hi, thei (H.) they, hem, here, ther (R.M.)	Pr. pers. f. sg. 3 : she Pl. 3. thei, hem, hir.		Pr. per. sg. f. 3 : ho Pl. 3. thay, hij (Prose Psalter), hem, hom, her, hor.	Pr. p. sg. f. 3 : sche, yhe (*P.*) hue, scheo (1 fois) (*L.*) Pl. 3 thei, hem, here (*P.*), they, hij, hem, here, hure (*L.*)	Pr. per. sg. f. 3 scho, shoo Pl. 3 thai, hom, hem, hor, her.				Pr. pers. f. sg. 3 : hue Pl. 3 hy, a, ham, here	Pr. pers. f sg. 3 he, hy Pl. hi, ham, hys, hare, here	Pr. pers. cf. Wm of Shoreham.
	Dém. pl. thir et this.		Dém. pl. thir.													

Bibliographie.

An Alphabet of Tales, éd. M. Banks, *E. E. T. S.* 126 et 127, 1904-1905. — ARDERNE (JOHN), trad. du *De Fistula in Ano*, *E. E. T. S.* nº 139, éd. D'Arcy Power 1910. — CAPGRAVE (J.), *Chronicle of England*, éd. Hingeston, Rolls Series 1858; *St. Augustine, St. Gilbert*, éd. J. J. Munro, *E. E. T. S.* 140, 1910. — *Cely Papers*, éd. H. E. Malden, Camden Society, 3rd Series, vol. I, 1900. — COURMONT (A.), *Studies on Lydgate's Syntax in the Temple of Glas*, 1912. — *The Earliest Arithmetics in English*, *E. E. T. S.* Ext. Ser. nº 118, éd. R. Steele 1922. — ELLIS (A. J.), *On Early English Pronunciation*, vol. I, *E. E. T. S.* Ext. Ser. nº 2, 1869 et 1905. — *The English Conquest of Ireland*, éd. F. J. Furnivall, *E. E. T. S.* 107, 1896. — FORTESCUE (SIR JOHN), *The Governance of England*, éd. Plummer, Clarendon Press 1885. — HOCCLEVE (T.), *The Regement of Princes*, éd. Furnivall, *E. E. T. S.* nº 72, 1897, *Minor Poems*, éd. Furnivall, *E. E. T. S.*, Ext. Ser., nº 61,1892, et Gollancz, *ibid.* nº 73, 1924. — LANFRANC, *Science of Cirurgie*, éd. von Fleischhacker, *E. E. T. S.* nº 102, 1894. — LYDGATE, *Poems*, éd. *E. E. T. S.* (cf. *supra* p. 339, n. 4). — MISYN (R.) trad. de Richard Rolle, éd. R. Harvey, *E. E. T. S.* nº 106, 1896. — MYRK (J.), *Festial*, éd. Erbe, *E. E. T. S.* Ext. Ser. nº 96, 1905; *Instructions for Parish Priests*, éd. Peacock, *E. E. T. S.* nº 31, 1868, rééd. F. J. Furnivall, 1902. — *Octavian*, éd. Sarrazin dans Kölbings *Altenglische Bibliothek*, Heilbronn 1885. — *Paston Letters*, éd. J. Gairdner, 4 vol. 1900. — PECOCK (REG.), *Works* (cf. supra p. 358, n. 1). *Promptorium Parvulorum*, éd. A. L. Mayhew, E. E. T. S. Ext. Ser. nº 102, 1908. — SHILLINGFORD (JOHN), *Letters*, éd. St. A. Moore, Camden Society 1871. — *Stonor Letters and Papers*, éd. Ch. L. Kingsford, Camden Society, 3rd Series, vol. 27 et 30, 1919. — *Wills, The Fifty Earliest English Wills*, éd. F. J. Furnivall, *E. E. T. S.* nº 78, 1883. — WYLD (H. C.), *A History of Colloquial English* 1920. — *York Plays*, éd. L. Toulmin Smith, Oxford 1885. — ZACHRISSON, *The Pronunciation of English Vowels 1400-1700*, Göteborg 1913.

CHAPITRE V

LES ORIGINES DE L'ÉCOSSAIS (EARLY SCOTS)

Les premiers documents : *Lois* et ordonnances royales, 374-375. — Les origines de l'écossais littéraire : la *Chronique* de Wyntoun, le *Bruce* de Barbour, le *Wallace* de Henry the Minstrel : les divergences de l'écossais et du Northern English : phonétique, 379, vocabulaire, 379-380, tournures, 381. — L'influence de l'anglais de Londres sur l'écossais littéraire : le *Kingis Quair* et *Lancelot of the Laik*, 382-384. — Conclusion, 384-385.

Les premiers documents. — Il n'y a pas de solution de continuité entre la langue du *Cursor Mundi*, telle que nous l'ont conservée les manuscrits de la fin du XIV^e^ siècle[1], et les premiers textes rédigés en ce qu'il est commode d'appeler l'écossais proprement dit. Comme l'a justement écrit Sir James Murray[2] : « Jusqu'à la fin du XV^e^ siècle, il ne vint à l'idée de personne de qualifier de « Scotch » la langue des Basses-Terres : partout où il est question de « Scottish language », c'est du gaélique qu'il s'agit, de la langue des Écossais primitifs, et non pas de celle des habitants des Basses-Terres », qui continuait à s'appeler « Inglis ». C'est bien de ce mot en effet que Wyntoun, vers 1440, se sert encore dans le Prologue de sa *Chronique*[3], pour désigner son propre idiome, celui du Sud-Est de l'Écosse, depuis Stirling jusqu'à Berwick, où il rejoignait le Northern English des comtés de Durham et d'York, et celui du Sud-Ouest entre Dumfries et Glasgow. Plus au Nord, au delà de Perth, du Ben Lomond et des Grampians, s'étendait, intact encore, le domaine lin-

1. Cf. *supra*, p. 193.
2. *The Dialect of the Southern Counties of Scotland*, Londres 1873, p. 41.
3. *Inglis saw*, v. 30.

guistique du celtique, longtemps soumis aux rois du Lothian, et qui ne s'était définitivement fondu dans l'unité politique de l'Écosse qu'au cours des luttes pour l'indépendance, sous Wallace, de 1296 à 1305, et sous Robert Bruce, de 1306 à 1328. La victoire de Bannockburn, remportée par Bruce sur Édouard II en 1314, avait scellé cette union.

Au pays celtique, au « Scyttisc » des Anglo-Saxons, s'opposait donc, sur la terre écossaise, la région linguistique du germanique ou de l' « anglais », qui s'étendait du Firth of Forth à la Tweed et qui, par-dessus les Cheviot Hills, dépassait de beaucoup vers le Sud les frontières politiques de l'Écosse et même de la malheureuse contrée limitrophe célèbre sous le nom de Border. Vers la fin du XV^e^ siècle, on parlait encore le même dialecte de Newcastle à Edimbourg et de Carlisle à Glasgow. C'était de l' « Inglis », ou du Northern English. Il survit dans les *Actes du Parlement d'Écosse,* où a été traduit en anglais, à la fin du XIV^e^ siècle, le texte latin des anciennes lois écossaises, et où, au XV^e^ siècle, les ordonnances royales ont été directement transcrites en anglais ; on le trouve aussi dans les extraits du *Bruce* que Barbour composa vers 1375, et qui sont incorporés dans le manuscrit Royal 17 D. XX[1] de la *Chronique* d'Andrew of Wyntoun. Nous citerons ici un passage d'une des anciennes lois[2] :

Gif a leil man passis thruch a wildernesse or thruch woddis, and seis a man that he weil knawis leddand a hors or an ox, or suilk othir maner of gudis, and he knawis nocht quha that it aucht, and syn it be sperit at hym be ony man that the said gudis hes tynt, gif he wyst ocht of suilk maner of gudis, and gif he sayis that he saw sic a thyng in the hand of sic a man, he aw to suer that sa it is, as he sais, and syn the tothir sal seik to his gudis.

Il est impossible de découvrir dans ces quelques lignes un caractère spécifiquement écossais. Comme dans les autres textes cités par Murray, tout y est du Northern English, et

1. Au Musée Britannique et d'environ 1460.
2. MURRAY, *op. cit.*, p. 32.

s'est déjà rencontré dans l'*Alphabet of Tales*[1] : les fréquentes désinences en *-is, -ys, he passis, knawis, gudis,* — le participe présent en *-and,* la double forme *suilk* et *sic,* — le maintien de l'*ā* primitif : *sa, quha,* — le passage d'*ō* à *ū* dans *gudis*[2] ; même la graphie en *i* épenthétique pour marquer la longue (*seik* ags. *sēcan, leil* pour *lēl*) s'observait déjà une fois avec *ā* dans le *Psautier northumbrien*[3], et se retrouve dans *mayr* (Barbour cité par Wyntoun)[4], tandis que *mast, nane, fandyt* (Barbour), *to stere, lede, kepe, demyng* (ibid.), *twa, laff* (Lois), ont conservé l'orthographe ancienne.

*
* *

Les origines de l'écossais littéraire. — L'histoire de la littérature écossaise s'ouvre en 1375 avec le *Bruce* de Barbour, et se poursuit au siècle suivant par l'*Original Chronicle* d'Andrew of Wyntoun[5] compilée entre 1406 et 1420, par le *Schir William Wallace*[6] de Henry the Minstrel composé vers 1460, et par plusieurs romans en vers allitératifs comme *Golagros and Gawayn* et *Rauf Coilyear,* auxquels on peut joindre, malgré la différence de ton et de sujet, le *Buke of the Howlat,* tous trois écrits peut-être aux environs de 1470. Malheureusement, les manuscrits où sont conservées toutes ces œuvres sont parfois postérieurs d'un siècle à la rédaction primitive : les deux manuscrits du *Bruce*[7], le G. 23 de Saint John's Cambridge et celui de l'Advocates' Library à Edimbourg, précieux parce qu'il

1. Cf. *supra,* p. 371-372.
2. Mais ici *othir,* ailleurs *uthir* (Murray, p. 39, 1424).
3. Cf. *supra,* p. 184, n. 6.
4. Murray, p. 33.
5. En distiques octosyllabiques, comme le *Bruce,* et aussi comme les *Legends of the Saints* éditées par W. M. Metcalfe, 3 vol. 1896, *Scottish Text Society.*
6. En distiques décasyllabiques irrégulièrement allitératifs.
7. Éd. Skeat, *Early English Text Society,* Extra Series nos 11, 21 et 29, 1870-1877, et aussi dans la *Scottish Text Society.*

contient aussi le *Wallace*[1], sont datés le premier de 1487 et le second de 1489 ; les deux principaux textes de la *Chronique* de Wyntoun[2] : le Royal Manuscript 17 D. XX et le Cottonian Nero D. XI, tous deux au British Museum, ne sont pas antérieurs à 1460, et, pour deux des romans mentionnés plus haut, on ne possède que l'impression de 1508[3], seul le *Buke of the Howlat* étant contenu dans le manuscrit Asloan (*c.* 1515). Nous prendrons comme point de départ de notre étude trois courts extraits du *Bruce,* de Wyntoun et du *Wallace.*

Bruce, book XIII, v. 225-246 :

In this tyme that I tell of her,
That the battall[4] on this maner
Wes strikin, quhar on athir[5] party
Thai war fechtand richt manfully,
Yhemen, swanys and poveraill,
That in the parc to yheyme[6] vittale
War left; quhen thai wist, but le-
[sing,
That thair lordis with fell fichtyng
On thair fais assemblit war,
Ane of them-selvyne that wes thar
Capitane of thame all thai maid;
And schetis that war sum-deill braid
Thai festnyt in steid of baneris
Apon lang treis and on speris,
And said that thai wald se the ficht,
And help thar lordis at thar mycht.
Quhen her-till all assentit war,
And in a rowt assemblit ar,
XV thousand thai war and ma.

Wyntoun, *Chronicle*, book VII, v. 477-506 :

« Qwhil », he[7] said, « I was ste-
[wart
To my lorde the kynge Edwart,
And I befor hym was standande
At his met, and he sittande,
As he oyssit[8] withe gret honoure,
Thar was a suspeckyt traytoure,
Set[9] swa he was noucht pruffit in
[deide,
Yhit swylk he pruffit or thine[10] he
[yeide.
By the kynge than at the met
He was at the tabille set;
In his hande he hade a peysse of
[brede,
That richt thar made his dede[11].
For to the kynge this was his worde
That day sittande at the burde :
' Mi lorde, oft yhe haf herde of me

1. Éd. J. Moir, *Scottish Text Society* 1889, n° 4.

2. Éd. F. J. Amours, *Scottish Text Society*, 6 vol. 1903-1914 : le Ms Royal a été publié par D. Laing à Edimbourg en 3 vol. 1872 ; Amours donne le texte intégral des manuscrits Cotton et Wemyss.

3. Ainsi que pour le *Howlat,* éd. F. J. Amours, *Scottish Alliterative Poems*, Scottish Text Society 1897.

4. De Bannockburn. — 5. Either. — 6. To take care of. — 7. « An aulde knycht ». — 8. Used. — 9. Though. — 10. Thine = thence, comme hyne = hence. — 11. Death.

And than in gret hy thai can ga
With thair baneris all in a rout,
As thai had men beyn stith and stout.

That yhe sulde betrayssit be,
And that I sulde be fals tresson
Sla and vndo youre person.
Gif euir I thoucht for to do swa,
I pray God hyne I neuir ga,
Bot this ilka peysse of brede
Here at youre burde be my dede,
And that it, neuir a crote[1],
Or I be dede, our passe my throte[2].
That bred than he begouythe til ete,
Bot oure his throt it mycht noucht get;
Swa suddandly richt at the burde
He wereit[3], and spak neuir a worde
Mar than he spak of that brede
Befor, or[4] he deit in that stede.

Wallace, book III, v. 1-19 :

In joyows Julii, quhen the flouris suete,
Degesteable, engenered throu the heete,
Baith erbe and froyte, busk and bewis, braid[4]
Haboundandlye in euery slonk[5] and slaid ;
Als bestiall, thar rycht cours till endur,
Weyle helpyt ar be wyrkyn[6] of natur,
On fute and weynge ascendand to the hycht,
Conserwed weill be the Makar of mycht,
Fyscheis in flude refeckit[7] rialye
Till mannys fude, the warld suld occupye.
Bot Scotland sa was waistit mony day,
Throw wer sic skaith, at[8] labour was away.
Wictaill worth scant or August coud apper,
Throu all the land, that fude was hapnyt der :
Bot Inglismen, that richess wantyt nayne,
Be caryage brocht thair wictaill full gud wayne[9] ;
Stuffit housis with wyn and gud wernage[10] ;
Demaynde this land as thair awne heretage ;
The kynryk haile thai rewllyt at thar will.

En dehors des caractères que ces textes ont en commun

1. Whit. — 2. Choked. — 3. Ere, before. — 4. Burst out. — 5. Slope. — 6. Working. — 7. « Refaits », reinvigorated. — 8. That. — 9. Quantity. — 10. Provisions.

avec l'anglais du Nord, on est souvent frappé ici par la généralisation de la graphie en *i*. Bien que les exceptions soient encore nombreuses, partout *ai* l'emporte sur *a* dans la transcription d'ags. *ā : wrait* et *wrate* (he wrote), *saire* et *sare, maire, laythe* (rimant avec *athe*), *tays, nayme* dans Wyntoun, — *thai wrayt, mayr, fays, aythis, thai* démonstratif rimant avec *ta* (to take)[1] dans Barbour, — *stayne* et *stane, laith, haile, nayne* et *nane* dans le *Wallace ;* de même pour *ē : leiffis* (ags. *lēaf*) Wy., — *to steyr* and *leid, kep* et *keip, feyle* (to feel) dans Barbour, — *reide* (ags. rǣdan), *beyne* (been) *Wallace ;* pour *ō : hoyis* (hose) Wy., — *doyne, soyne* B., — *forsuyk* rimant avec *tuk* Wy., — *buike* à côté de *blud, gud, on futte* dans le *Wallace*. Notons encore, entre autres particularités : la tendance qui porte l'écossais à transformer en sourdes les dentales sonores finales des prétérits et participes passés faibles : *inclynit, he call(i)t,* dont Wyntoun fait un monosyllabe, au prétérit pluriel : *flurist, dytit, restit, lugit ;* — le fréquent assombrissement, chez Wyntoun et chez Barbour, d'ags. *ă* devant *-ld : auld, cauld, sauld,* et dans le *Wallace*[2], la semi-vocalisation en *w* de l'*l* double finale : *faw* (pour fall), *caw* (call), *smaw* (small), *pow* (pull).

A ces causes de différenciation, qui sont d'ordre grammatical, s'ajoutent celles qui proviennent du vocabulaire. Ce dernier commence à prendre, surtout dans le *Wallace,* un air étranger à l'anglais du Centre et de Londres. A côté d'archaïsmes anglo-saxons, il s'y rencontre en effet des emprunts au gaélique et une proportion considérable de mots d'origine inconnue ou obscure. Ce sont, entre autres, parmi les substantifs : *art* ou *airt* (direction), *clewis* (precipices), *fail* (turf), *floys* (pool), *fretis* (omens), *hobyn* (horse), *how* (hole), *kathillis* (groves), *inche* (island), *lownderaris* (cowards), *partan* (crab), *ruff* (exalted state), *rusk* (a blow), *schavaldour* (wanderer), *schoyr* (menace), *slonk* (hollow), *slop* (gap), *sons* (plenty),

1. D'où on peut conclure que, malgré l'orthographe, le son restait celui de *ā*.

2. Même dans Barbour : *howis* (holes) < m. a *holl*.

spreithe (booty), *swarf* (swoon), *throppill* (throat); parmi les adjectifs ou adverbes : *increly* et *ithandly* (eagerly), *gretumly*, *lax* (deficient), *schawlde* (shallow), *schoir* et *staye* (steep), *soudly* (dirty), *thra* (perverse), *thresum* (one of three), *yhelde* (sterile) ; parmi les verbes : *bullerande* (weltering), *bawchillyt* (despised), *call* avec le sens particulier de to drive, *fetle* (to prepare), *lown* (shelter), *rawp* (shout), *scal* (disperse), *skonerande* (loathing), *sloken* (quench), *staver* (totter), *swakke* (cast), *tratle* (chatter). D'autre part, le français[1] fournit déjà à ces auteurs un certain nombre de mots qu'on ne trouverait pas aisément ailleurs, des substantifs comme : *bestials* (bastilles), *boys* (gyves), *cassacionnys*, *chawdmelle*, *chymmys* (chief town), *to raise dragoun*, *enssenye* (war-cry), *faboris* (suburbs), *famyl*, *fek* (chief point), *lune*, *merl*, *pundelan* (?), *ribaldaille*, *rew* (street), *roy*, *sklysse* (splinter) ; — des adjectifs : *agil*, *forsy*, *frewill* (frivole), *prynsuall* (principal), *volageous*, *unutyle*, — des verbes : *affere* (to befit), *assouerit* (assured), *fleche* (coax), *to suppris*, *trwmpe* (deceive), *wyre* (to veer). Enfin il arrive que Wyntoun et parfois aussi le *Wallace* empruntent au latin quelques-uns de ces termes savants qui annoncent le style « aureate » des Écossais du siècle suivant : *surrypcion*, *contemporane*, *parifye* (compare), *confabilacion*, *effectuouse*, *prematiwis* (rudiment), *to defere*, *antecessouris*, *reincidens* dans Wyntoun, — *degesteable*, *engenered* dans l'extrait du *Wallace* cité plus haut.

Toutes ces divergences de détail, dont aucune, prise isolément, n'aurait une importance décisive, finissent en s'accumulant par donner à l'écossais l'aspect d'un dialecte qui s'éloigne peu à peu de l'anglais et même du Northern English. On assiste à un curieux phénomène de scissiparité linguistique, à la séparation progressive d'un rameau secondaire qui, fort de ses racines adventives, tend vers une vie indépendante de l'organisme dont il est issu. Plus encore que la phonétique et le vocabulaire, l'emploi syntaxique des mots et des tour-

1. On connaît les fréquents rapports universitaires, politiques et militaires entre l'Écosse et la France aux XIV^e^, XV^e^ et XVI^e^ siècles.

nures donne à l'écossais une originalité propre. Il a en commun avec l'anglais du Nord le démonstratif pluriel *thir* et les règles d'accord des verbes : *thir twa that I tauld off ar* (ere) Bruce p. 4, *thir tythings sytts* Wal. p. 15. En outre, son relatif peut être *that,* comme partout ailleurs, mais aussi *at,* pronom et conjonction : *all at thar war* Br. p. 356, *The commandment at God thaim maid* Wyntoun, vol. II, p. 20, *Haid ye tane keip how at that king* Br. 5, *that at* pouvant servir de démonstratif-relatif : *Of that at* (= what) *we cal the market* Wy. II, 61. Le comparatif de supériorité peut être suivi de *than,* mais souvent aussi il l'est de *na : tyttar na* (sooner than) B. 42, *Ane aik* (oak) *wes na mare Na now ane hesill wand* Wy. II, 36, et quelquefois par *than na : And thocht* (though) *tha Inglis ma war then na war Franche* Wy. VI, 211. *Or* n'est pas seulement adverbe (= ere), mais encore conjonction après des verbes d'appréhension : *Full sar he dred or Wallas suld tak wrang* p. 12, et, par une extension de leur sens premier, les verbes *set* et *suppose* suppléent souvent la conjonction « though » : *Suppose thai be ma in tail hail* (more in whole number) Wy. II, 113, — *Set scho liffit in terandry, In gouernance scho was happy* Wy. II, 151. Parmi les adverbes, *oft syis* (pour oftsythis) est fréquent dans Wyntoun, *sen syn* (afterwards) dans le *Wallace* et *forow* (before) se rencontre dans le *Bruce.* Les prépositions, surtout *into* et *till,* donnent lieu à de nombreux idiotismes, *till* remplaçant souvent *to* devant un infinitif : *Mony yarnys* (are eager) *for till heir* Wy. II, 3, ou devant un ancien datif : *Luk that he ma till his men gud cher* B. 25, — *Till armys swyth* (quickly) B. 37, — *Liknyt* (compared) *till ane vax-cayme that beis mais* (make) B. 271, et *into* se substituant à *in,* même lorsqu'il n'y a aucune indication de mouvement : *into party* (en partie) B. 109, *into gud wayn* (en grande quantité) Wy. II, 293, *into this tyme* Wy. II, 161[1]. Deux auxiliaires, *worthis* (it behoves, it is necessary) et *ger*

1. Mais cf. dans le *Bruce,* p. 11 : *in the samyn tym.* Également dans le *Bruce* se trouvent les prépositions : *for-owtyn* (without) *his demyng* (judgment) p. 6, et *endlang* (along) *the louchhis syd* p. 63.

(to cause), contribuent par leur fréquence à donner à ce dialecte son caractère particulier : *And he for wo weyle ner worthit to weide* Wal. p. 15, *the omast* (topmost) *pot gert* (he caused to) *fall* ibid 124, *The auld temyr* (timber)[1] *will ger the greyn bryn weill,* ibid. 214.

*
* *

L'influence de l'anglais de Londres sur l'écossais littéraire. — On pourrait penser qu'aux tendances centrifuges, qui poussaient l'écossais vers une existence indépendante, viendrait s'opposer l'ascendant de la langue littéraire que la renommée de Chaucer et de Wycliff commençait à propager dans le Sud et le Centre de l'Angleterre. De fait, quelques auteurs en ont été touchés. Le futur roi Jacques I^er^[2], fait prisonnier par les Anglais à l'âge de douze ans, passa toute sa jeunesse en captivité à Nottingham ou à la Tour de Londres, et, suivant l'exemple de l'Arcite de Chaucer, s'éprit d'une gracieuse et vaillante Émilie en la personne de Jeanne Beaufort, dont il fit sa reine. Il écrivit pour elle en « rhyme royal » le fameux *Kingis Quair*[3], qui, comme un autre poème, d'un auteur anonyme, intitulé *Lancelot of the Laik*[4], est une sorte d'hybride de l'anglais littéraire et de l'écossais, un ouvrage artificiel où, sur un fond écossais, sont brodées des réminiscences d'idées et de formes chaucériennes. En voici un exemple :

St. 67 : And, quhen sche walkit had a lytill thrawe
Vnder the suete grene bewis bent,
Hir faire fresche face, as quhite as ony snawe,

1. Noter dans ce dialecte la faiblesse du *b* dans la combinaison *mb : chamer* B. 27 à côté de *chambre*, et l'aphérèse du *w-* initial de (*w*)*oukis* (weeks) B. 210 et *oulkis* Wy. vol. III, p 248.

2. Qui régna sur l'Écosse de 1406 à 1437.

3. Ou *Cahier du Roi,* éd. Skeat, *Scottish Text Society*, 2nd éd. 1871.

4. Éd. M. M. Gray, *Scottish Text Society*, 1912, d'après le manuscrit de la Cambridge University Library, de la fin du XV^e^ siècle.

Scho turnyt has, and furth hir wayis went ;
Bot tho began myn axis[1] and turment,
To sene hir part, and folowe I na myght;
Me thoght the day was turnyt into nyght.

St. 69 : « I may noght ellis done bot wepe and waile,
Within thir calde wallis thus i-lokin ;
From hennesfurth my rest is my trauaile ;
My drye thrist with teris sall I slokin,
And on my-self bene al my harmys wrokin ;
Thus bute is none, bot venus, of hir grace,
Will schape remede, or do my spirit pace... »

Il y a en tout ceci un fort accent du Nord. Comme dans une lettre autographe qui nous reste de lui[2], le poète conserve sa prononciation et son orthographe des *ā : thrawe, snawe, I na myght, calde ;* ailleurs il maintient l'*a* devant nasale : *no langer, amang ;* il transcrit le plus souvent *ō* par *u : buke, I tuke, flude* et *gude ;* il connaît la généralisation de la désinence *-is* au présent de l'indicatif : *thou gynnis, he spekis, lufis, quhen flouris springis* p. 30[3], les participes présents en *-and : lyvand,* le démonstratif pluriel *thir,* le relatif *quhilk* et son pluriel *quhilkis*[4], les participes passés en *-it· : walkit, compilit*[5], des mots dialectaux comme *begouth, slokin, endlang.* De même, l'adaptateur du *Lancelot* écrit *knaw,* rimant d'ailleurs avec *schow, hall* (ags. hāl), *hail* et *haly, leich* (a doctor), *boith, fois, gud, suth, bukis, vthere ;* il emploie *at* conjonctif et relatif, *thir, gart, set, into* avec le sens que Barbour donnait déjà à ces mots ; il a des participes présents comme *obeisand* et *thinkand,* et une profusion de désinences en *-is* au présent, que, par une curieuse particularité, il orthographie *-ith : I setith, thou*[6]

1. Access (of fever).

2. Cf. éd. Gray, Introduction p. xxv, lettre datée de Croydon, 1412. On y trouve *mare, we wrate.*

3. Cf. dans la lettre l'opposition régulière entre *we conferme* et *we haue grauntit & be this presentis lettres grauntis.*

4. De même dans la lettre : *the whilkis chartris* et *in witnes of the whilkis.*

5. Mais les prétérits sont plutôt en *-ed, -id.*

6. Imprimé *yhoue* dans l'édition Gray.

lewith (livest) *and sustenis and schapith, he knowith not, my men failyeis, tham that felith*. Mais l'influence littéraire anglaise se manifeste dans le *Kingis Quair* par des formes comme *tho, none, wo, fone* (foes), *allone, hole* à côté de *hale, I behold, I toke a boke*, par des participes présents comme *waking* et *growing*, des pluriels du présent de l'indicatif comme *dropen, gone, growen, hiden, gynnen* p. 30, *as bokis specifye, the birdis on the twistis sing*. Le même éclectisme s'observe dans le *Lancelot*[1]. Or, un mélange si arbitraire d'inflexions et de mots de provenance opposée ne correspondait à aucune réalité linguistique et ne pouvait avoir de postérité.

Enfin, un obstacle insurmontable barrait la route à l'anglais littéraire dans la direction de l'Écosse : c'était le sentiment national du peuple tout entier. Rien n'a plus aidé au développement indépendant de l'écossais que l'antagonisme politique des deux nations au moyen âge. Pendant cinq siècles un, sorte de fatalité, née de leurs rapports de mauvais voisinagee les jeta l'une contre l'autre. D'une part, les rois d'Angleterre, forts de leurs armées plus nombreuses et mieux entraînées, de leurs ressources plus grandes, désiraient, avec une ténacité souple comme celle d'Henri II, avec une passion concentrée comme celle d'Édouard Ier, rétablir à leur profit cette suzeraineté (overlordship) sur la couronne écossaise que le Conquérant, six ans seulement après Hastings, avait imposée à Malcolm III Canmore. D'autre part, les rois d'Écosse, et, à partir de Bannockburn, la nation unifiée, Celtes et Angles d'origine, s'insurgeaient contre ces prétentions, ripostaient aux invasions dévastatrices, aux cruautés de la conquête, par des raids sanglants sur le Border, par des appels à l'appui de la France ennemie de l'Angleterre, et surtout par ce soulèvement progressif et concerté, véritable guerre d'indépendance où s'illustrèrent Wallace par son habileté audacieuse, Robert Bruce par son coup d'œil de soldat et sa pondération de roi

1. Cf. pour le vocalisme : *wo, two, hot, none, ros, gos*, — comme part. prés. *bewalinge, siting*, — comme ind. prés. 3 pl. : *gone*.

organisateur. Sans que l'Angleterre s'en rendît compte pendant deux siècles encore, Bannockburn et le grand règne de Bruce avaient rendu toute union politique impossible entre les deux peuples si elle n'était mutuellement consentie. Et à l'époque où nous en sommes de l'histoire de la langue, la haine vibrait encore dans tous les cœurs écossais : l'Anglais est honni et par le calme et sage Wyntoun, et par l'alerte et sincère Barbour, et par Henry the Minstrel, plus fougueux et plus rude. Ce n'est pas à eux qu'on aurait pu proposer d'écrire en anglais de Londres, fût-il celui de Chaucer. Leur langue à eux, c'était cet « Inglis saw » qu'ils avaient parlé dans leur enfance, et dans lequel leurs pères leur avaient raconté les exploits de leurs héros. En l'honorant de leurs œuvres au moment même où il se détachait de l'anglais, ils avaient préparé le brillant avenir qui lui était réservé un siècle plus tard.

Bibliographie.

BARBOUR (JOHN), *The Bruce*, éd. Skeat, *E. E. T. S.* Ext. Ser. 11, 21, 29, 1870-1877. — HENRY THE MINSTREL, *Schir William Wallace*, éd. J. Moir, *Scottish Text Society*, n° 4, 1889. — JAMES I, *The Kingis Quair*, éd. Skeat, *Sc. T. S.* 1891. — *Lancelot of the Laik*, éd. M. M. Gray. *Sc. T. S.* 1912. — *Legends of the Saints*, éd. W. M. Metcalfe, *Sc. T. S.* 3 vol. 1896. — MURRAY (SIR JAMES), *The Dialect of the Southern Counties of Scotland*, 1873. — *Scottish Alliterative Poems*, éd. F. J. Amours, *Sc. T. S.* 1897. — WYNTOUN (ANDREW OF), *Original Chronicle*, éd. F. J. Amours, *Sc. T. S.* 6 vol. 1903-1914.

ERRATA

	au lieu de :	lire :
P. 29, ligne 29,	*Lettres anglo-rfançaises,*	*Lettres anglo-françaises,*
P. 35, — 18,	*enprunt*	*emprunt,*
P. 61, — 10,	*sottæp*	*sottæþ,*
P. 131, — 9,	*þ ewel*	*þe wel,*
P. 143, — 2,	*muste*	*nuste,*
P. 311, — 28,	*be*	*bear,*
P. 379, — 30, supprimer :	*how* (hole),	
P. 384, — 16, au lieu de :	*un,*	*une*
P. 384, — 17, —	*voisinagee*	voisinage

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

AVANT-PROPOS. . . . . V-VII

PREMIÈRE PARTIE

L'époque de transition (1066-1160).

CHAPITRE PREMIER : *La Langue des Conquérants*. . . . 3

Les résultats de la Conquête. 3
Les origines du français. 5
Les *Serments de Strasbourg*. 10
La *Cantilène de sainte Eulalie*. 11
L'anglo-normand ancien. 13
Saint Alexis et *Philippe de Thaon*. 15
La *Chanson de Roland*. 17
L'anglo-normand récent. 23
Boeve de Haumtone. 25
Lettres anglo-françaises. 25
La fin de l'anglo-normand: John Gower. 32
Bibliographie. 35

CHAPITRE II : *La Survivance de l'anglo-saxon et les origines du moyen anglais (1066-1160)*. 37

La *Chronique anglo-saxonne* et le mercien jusqu'en 1122. . . 38
Phonétique. 41

Morphologie. 43
Vocabulaire et construction. 45
Le dialecte du Sud. 46
Le *Psautier* d'Eadwine ; les recueils d'*Homélies*. 47
Phonétique et traitement d'*ā*. 48
Consonantisme. 51
Affaiblissement des finales atones et morphologie. . . . 52
Importance de la déclinaison faible. 55
Déclin du genre grammatical et de la rigueur syntaxique. . 55
Survivance de la construction anglo-saxonne. 59
Emprunts au vocabulaire normand. 61
Le *Poema Morale*. 62
Le dialecte Midland. 66
La *Chronique anglo-saxonne* de 1122 à 1154. 66
Le vocalisme et le traitement de *ā*. 67
Particularités morphologiques. 68
Le genre grammatical et la syntaxe. 70
La construction et le vocabulaire. 71
Caractères généraux de la première période moyen anglaise. 71
Bibliographie. 74

SECONDE PARTIE

La Littérature dialectale au XIII[e] siècle.

CHAPITRE PREMIER : *Le dialecte midland jusqu'en 1260.* 81

Les transformations politiques de 1189 à 1272. 81
La fusion des peuples. 84
L'*Ormulum* et le North Midland. 84
Phonétique. 86
Morphologie. 90
Syntaxe. 96
Construction. 98
Vocabulaire. 99
Importance dans l'histoire de la langue. 101
L'East Midland. 103
La *Genèse et l'Exode*, le *Bestiaire*. 103
Phonétique et morphologie. 104
Vocabulaire 108
Le South Midland. 112
Les *Trinity Colleges Homilies*. 112

Caractères grammaticaux. 113
Le Vocabulaire. 115
La *Proclamation* d'Henri III (1258). 117
Bibliographie. 119

CHAPITRE II : *Le dialecte du Sud jusqu'en 1260*. . . . 120

Du West Midland au dialecte du Sud. 120
Hali Meidenhad et ses deux textes. 120
Phonétique et morphologie. 121
Vocabulaire. 123
Sainte Katherine, Marherete et *Juliana*. 124
Caractères grammaticaux et stylistiques. 125
Vocabulaire. 128
Vers le Sud-Ouest : le *Brut* de Layamon. 130
Orthographe. 131
Phonétique. 132
Morphologie. 135
Vocabulaire. 138
Le dialecte du Sud-Ouest : l'*Ancren Riwle*. 140
Phonétique. 142
Morphologie. 144
Vocabulaire. 149
Syntaxe : progrès de l'analyse. 152
Construction : recul de la position finale. 164
Le style et ses qualités : importance de l'œuvre. 166
Autres documents du Sud :
La *Regula S. Benedicti* (Winteney Version). 169
The Owl and the Nightingale (Dorset). 170
King Horn et *Floriz*. 174
Le Kentien. 176
Vices and Virtues. 176
Kentish Sermons. 179
Bibliographie. 181

CHAPITRE III : *Le dialecte du Nord vers la fin du XIII^e siècle*. 182

Le *Northumbrian Psalter*. 182
Particularités grammaticales. 183
Vocabulaire. 188
Bibliographie. 189

TROISIÈME PARTIE

Les origines de l'anglais littéraire et classique.

CHAPITRE PREMIER : *La survivance des dialectes au XIV^e siècle.* 193

Le dialecte du Nord. 193
Le *Cursor Mundi :* Phonétique. 193
Morphologie : valeur des finales atones 200
Syntaxe. 202
Vocabulaire : son ampleur. 204
Richard Rolle of Hampole : ses écrits et les *Légendes des Saints*. 208
Particularités grammaticales. 209
Vocabulaire : mots d'emprunt romans. 211
Syntaxe. 213
Le style de Rolle. 214
Lawrence Minot : grammaire et vocabulaire. 216
L'East Midland. 219
Havelok et Robert Mannyng of Brunne. 220
Phonétique : valeur des rimes et vocalisme. 222
Morphologie. 225
Vocabulaire 229
Syntaxe : influence du français 233
Le West Midland. 235
Pearl, Cleanness, Patience, Sir Gawayne. 235
Phonétique. 236
Morphologie. 238
Vocabulaire : son obscurité.. 240
Le West-Midland Prose Psalter. 243
William of Palerne et *Piers Plowman* (texte C).. 245
Ressemblances et différences grammaticales. 247
Vocabulaire 252
La langue et le style de Langland.. 253
Le dialecte du Sud. 258
Le *South English Legendary*. 258
Phonétique.. 259

Morphologie. 260
La *Chronique* de Robert of Gloucester. 262
Phonétique et morphologie 263
Vocabulaire de la *Chronique* et du *Legendary*. 263
Remarques de syntaxe. 265
Les *Poèmes* du manuscrit de Jesus College. 266
Sir Beues of Hamtoun. 268
Le Kentien. 269
William of Shoreham : phonétique et morphologie. . . . 270
Dan Michel of Norgate : l'*Ayenbite of Inwyt* 272
Phonétique et morphologie 273
Le Vocabulaire de William of Shoreham. 274
La langue de Dan Michel. 275
Bibliographie. 277

CHAPITRE II : *Chaucer et les origines de l'anglais littéraire classique*. 278

Importance croissante de la Cité de Londres. 278
Les *Poèmes* de Chaucer. 281
Caractères phonétiques. 282
Chaucer et le dialecte du Nord. 285
Morphologie. 286
Vocabulaire : son équilibre et sa richesse. 290
Syntaxe. 294
Style : son évolution parallèle à celle de la métrique. . . 299
Son originalité et ses qualités. 307
John Gower et la *Confessio Amantis* 312
Grammaire. 312
Vocabulaire. 313
Style et influence. 315
Bibliographie. 316

CHAPITRE III : *La Prose à la fin du XIV^e siècle*. 317

Chaucer et la langue abstraite et technique. 317
Grammaire et vocabulaire. 318
Caractère général et syntaxe. 320
L'aspect dialectal. 322
Trevisa et le dialecte du Sud. 323
Maundeville et le dialecte midland. 327

La vulgarisation de la prose littéraire. 329
Les *Sermons* de Wycliff. 329
Grammaire et vocabulaire. 330
Les *Tracts* des Lollards et leur influence. 332
Wiclyff et la *Bible* (Earlier Version). 334
John Purvey et la Later Version 336
Bibliographie. 338

CHAPITRE IV : *L'anglais au XV^e siècle jusqu'en 1475*. . 339

La langue poétique et les successeurs de Chaucer. 339
Hoccleve et Lydgate : phonétique et morphologie. . . . 341
Vocabulaire. 344
Syntaxe et style. 345
La prose familière et les transformations vocaliques. . . . 347
Paston Letters, Cely Papers, Stonor Letters, Wilis :
Grammaire et vocabulaire. 348
Les voyelles brèves au XV^e siècle. 350
La diphtongaison des voyelles longues. 352
La langue technique et abstraite. 355
Le *Promptorium Parvulorum :* son vocabulaire. 355
Chirurgiens et mathématiciens. 356
Reginald Pecock : la langue de la théologie. 358
L'aspect dialectal. 363
La prose classique : Sir John Fortescue. 363
Capgrave et l'East Anglia. 364
Myrk et le West Midland. 365
Shillingford et *Octavian :* quelques particularités du Sud. . 367
Le Northern : Misyn, les *York Plays*, l'*Alphabet of Tales*. . . 368
Bibliographie. 373

CHAPITRE V : *Les Origines de l'écossais (Early Scots)*. . 374

Les premiers documents : *Lois* et ordonnances. 374
Les origines de l'écossais littéraire. 376
La langue de Wyntoun, du *Bruce* et du *Wallace :*
Grammaire et vocabulaire. 379
L'influence de l'anglais de Londres sur l'écossais littéraire. . 382
Le *Kingis Quair* et *Lancelot of the Laik*. 382
Conclusion. 384
Bibliographie. 385

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT (1-1930).

PE
1075
H8
t.2

Huchon, René Louis
Histoire de la langue
anglaise

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 07 14 22 05 017 5